MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane



MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane


MANIOC.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

manioc.org
Bibliothèque Alexandre Franconie
Conseil général de la Guyane

DEPARTEMENT DE LA GUYANE
BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
PAG 451
12°49

HISTOIRE NATVRELLE ET MORALLE

des Indes, tant Orientalles qu'Occidentalles.

Où il eſt traitté des choſes remarquables du Ciel, des Elemens, Metaux, Plantes & Animaux qui ſont propres de ce païs. Enſemble des mœurs, ceremonies, loix, gouuernemens, & guerres des meſmes Indiens.

Compoſée en Caſtillan par IOSEPH ACOSTA, & traduite en François par Robert Regnault Cauxois.

Derniere edition, reueuë & corrigée de nouueau.



CLAUDII RAILLARD

A PARIS,
Chez MARC ORRY, ruë ſainct Iaques, au Lyon Rampant.

M. DCVI.

AV ROY TRES-CHRESTIEN DE FRANCE ET DE NAVARRE, HENRY IIII. de ce nom.

SIRE,

Cet admirable & inuincible guerrier Alexandre, iadis Roy des Macedoniens, qui par ſa valeur & heureuſe fortune rangea ſous ſon pouuoir toutes les prouinces de Grece, auparauant des-vnies en pluſieurs Cantons & Republiques, puis paſſant la mer de l'autre coſté, ſubiugua le tres-grand & tres-opulent Royaume des Perſes, & de là continuant plus outre, fit retentir ſes armes iuſques bien auant dedans l'Inde Orientalle, borne de ſes deſſeins, & pour lors la plus renommée & plus heureuſe region de la terre. Entre mille grandes & belles affections qui logeoient en ſon ame genereuſe & guerriere, auoit ceſte-cy, qu'il deſiroit & de vaincre & ſurmonter tous les autres, non point ſeulement en valeur & reputation d'armes, mais auſſi en ſçauoir & cognoiſſance des choſes: &

ſur tout, des terres & regions eſtranges. De telle façon, qu'il faiſoit curieuſement rechercher, (& à quelque prix que ce fuſt) tous les liures rares & exquis qu'on pouuoit recouurer de ſon temps. Et luy encor fort ieune, comme les Ambaſſadeurs de Perſe fuſſent venus vn iour deuers ſon pere, il les enquit ſi particulierement de la nature, grandeur & ſituation du Royaume de Perſe, des villes, fleuues, & montagnes d'iceluy; meſme des mœurs du peuple, & de la gendarmerie, qu'il apprit par leur bouche tout ce qu'ils auoient en leur Royaume de plus grand & de plus ſignalé. Dont il ſceut bien faire ſon profit par apres; & ne ceſſa iamais depuis, iuſques à ce qu'il eut conquis ce grand & floriſſant Empire: de ſorte qu'on pourroit dire auec raiſon, que les propos & aduertiſſemens de ces Ambaſſadeurs furent comme la premiere eſtincelle, ou cauſe des grandes victoires & heureux ſuccez qui luy arriuerent depuis. Dequoy me reſſouuenant, SIRE, & de la comparaiſon que pluſieurs font auiourd'huy de ſa valeur, clemence, & bonne fortune à la voſtre, voire de pluſieurs autres dons & vertus heroïques, dont il eſtoit doüé, qui vous ſont parèillement communes: Outre ce que tous deux puiſſans & redoutez Princes, eſtes yſſus (quoy qu'en diuers ſiecles) d'vn meſme eſtoc de nobleſſe, & race

de Hercules, luy par Caranus, & vous, SIRE, par Charlemagne, qui ſuiuant les anciens teſmoignages, en eſtoit auſſi deſcendu, & de la race duquel vous eſtes extraict par le Roy ſainct Loys, & les autres Rois de France vos predeceſſeurs, iſſus de la race du meſme Charlemagne par ſexe feminin: Ie me ſuis enhardy de traduire en langue Françoiſe l'Hiſtoire Naturelle & Moralle des Indes Orientalles, nouuellement compoſee en Caſtillan par Ioſeph Acoſta, homme certainement docte & fort curieux, pour la preſenter aux pieds de voſtre Majeſté, ſous eſpoir que ce luy ſeroit choſe agreable pour la delectable varieté & nouueauté des choſes qui y ſont contenuës: Comme ie croy qu'Alexandre meſme l'orroit fort volontiers ſ'il viuoit en ce preſent ſiecle; luy qui tant de fois de ſon temps deſira qu'il fuſt encor' vn autre monde, afin d'auoir vn plus large champ d'exercer ſes proüeſſes. Et ce qui plus m'a incité de l'entreprendre, a eſté que les Eſpagnols, jaloux & enuieux de ce bien, ayans fait bruſler par Edict public (comme on m'a aduerty puis quelque temps) tous les exemplaires de ceſte Hiſtoire, afin d'en priuer les autres nations, & leur celer la cognoiſſance des Indes; i'ay penſé que ie ferois faute ſi ie laiſſois perdre à la France (ſi curieuſe des choſes rares & belles) vn ſi riche ioyau, & vne ſi gentille Hi-

ſtoire, que l'Autheur a compoſee, la plus grand' part à veuë d'œil, & ſur les meſmes lieux, d'vn tel ordre & briefueté, qu'auec bonne raiſon il peut eſtre appellé l'Herodote & le Pline de ce monde nouuellement deſcouuert. Bref ie peux dire de ce Caſtillan, SIRE, que c'eſt vn priſonnier d'entre vos ennemis, lequel i'ay ſurpris en ſa terre, luy ayant appris tellement quellement noſtre langue Françoiſe pour vous le preſenter, afin qu'il vous conduiſe & face voir toutes les ſingularitez plus exquiſes de ce nouueau monde, ſans crainte & danger de naufrage. Que ſi, comme Alexandre ſouuerain d'vne grande region de l'Europe en la partie d'Orient, a voulu tourner ſes deſſeins ſur l'Inde Orientale: Ainſi vous, SIRE, iſſu de ſa meſme race, & comme luy Prince & poſſeſſeur triomphant d'vn grand & floriſſant Royaume de l'Europe en la partie d'Occident, vueillez auſſi voir & regarder de plus pres ces Indes Occidentalles, encor plus riches & renommées à preſent que ne furent onc les Orientales: ceſtuy-cy meſme vous y ſeruira de guide & de tres-fidele eſpion, pour vous aduertir des ports, villes & montagnes d'iceluy, & de l'ordre & nature du peuple; dont il vous dira d'auantage que ne firent onc les Ambaſſadeurs de Perſe au Roy Alexandre. Il plaira donc à voſtre Majeſté, SIRE, receuoir de bonne part

ce threſor eſtranger, que vous offre l'vn de vos humbles & fideles ſubiects, pour teſmoignage du ſeruice qu'il vous doit, & vous a voüé pour toute ſa vie.

Du Haute de Grace, le premier Decembre, 1597.

Voſtre tres-humble & tres-obeiſſant ſubiect & ſeruiteur,

ROBERT REGNAVLD.

ADVERTISSEMENT

DE L'AVTHEVR

aux Lecteurs.

PLVSIEVRS autheurs ont eſcrit des liures, & des narrations, du nouueau monde & des Indes Occidentales, eſquels ils deſcriuent les choſes nouuelles, & eſtranges, que l'on a deſcouuertes en ces parties là, les actes, & les aduentures des Eſpagnols qui les ont conqueſtees & peuplees. Mais iuſques à preſent ie n'ay veu aucun autheur, qui traicte, & declare les cauſes, & raiſons, de telles nouueautés, & merueilles de nature, ny meſmes qui en face aucun diſcours & recerche. Ie n'ay point veu auſſi liure qui face mention des beſtes, & hiſtoires des meſmes Indiens anciens, & naturels habitans du nouueau monde. A la verité ces deux choſes ſont aſſez difficiles, la premiere d'autant que ſont œuures de nature, qui ſortent, & ſont contraires à la philoſophie ancienne receuë & practiquee, comme de monſtrer que la region qu'ils appellent Torride, eſt fort humide, & en pluſieurs endroits fort temperee, & qu'il pleut en icelle quand le Soleil en eſt plus proche, & autres ſemblables choſes. Car ceux qui ont eſcrit des Indes Occidentales, n'ont pas fait profeſſion de tant

de philoſophie, voire la plus part d'iceux eſcriuains ne ſe ſont pas apperceus de telle choſe. La ſeconde eſt, qu'elle traicte des beſtes, & hiſtoire propre des Indiẽs, laquelle choſe requeroit beaucoup de communication & de progrés dans le pays auec les meſmes Indiens: ce que la plus part de ceux qui ont traicté des Indes, n'ont peu faire, ou pour n'entendre leur langue, ou pour ne vouloir rechercher leurs antiquitez, tellement qu'ils ſe ſont contentez de racõter quelque choſe d'eux qui eſtoit le plus commun & ſuperficiel. Deſirant doncauoir quelque plus particuliere cognoiſſance de leurs choſes, i'ay fait diligence de m'informer des hommes les plus experimentés, & verſez en ces matieres, pour tirer, & recueillir de leurs diſcours & relations, ce qui m'a ſemblé ſuffire pour donner cognoiſſance des faicts & couſtumes de ces peuples. Et en ce qui eſt du naturel du pays, & de leurs proprietez, ie l'ay apprins par l'experience de pluſieurs amis, & par la diligence que i'ay faite de chercher, diſcourir, & conferer auec perſonnes ſages & experimentez. Il me ſemble meſme qu'en ce faiſant, il ſe preſente quelques aduertiſſements, qui pourront ſeruir & profiter à d'autres eſprits meilleurs, afin de chercher la verité, ou de paſſer plus outre, en trouuant agreable ce qu'ils trouueront cy dedans. Ainſi combien que le nouueau monde, n'eſt plus nouueau, mais vieil, veu le beaucoup que l'on a eſcrit d'iceluy, ce neantmoins ceſte hiſtoire pourra eſtre tenuë en quelque façõ pour nouuelle, d'autãt qu'elle eſt en partie hiſtoire, & en partie philoſophie, & non ſeulement, d'autant que ce ſont œuures de

nature, mais auſſi celles du liberal arbitre, qui ſont les faicts, & couſtumes des hommes, ce qui m'a donné occaſion de luy donner nom d'Hiſtoire Naturelle & Moralle des Indes, comprenant ces deux choſes. Il eſt fait mention ez deux premiers liures, de ce qui touche le ciel, temperature, & habitation de ce monde, leſquels liures i'auois premierement eſcrits en Latin, & maintenant les ay traduits vſant plus de la licence d'autheur, que de l'obligation d'interprete, pour m'accommoder mieux à ceux pour qui elle eſt eſcrite en vulgaire. Es deux liures ſuiuãs eſt traicté ce qui touche ces Elements & mixtes naturels, qui ſont metaux, plãtes & animaux, & ce qui ſemble remarquable aux Indes, le reſte des liures diſcourant ce que i'ay peu diſcourir au certain, & ce qui m'a ſemblé digne de memoire des hommes de leurs beſtes, (ie veux dire des meſmes Indiens) de leurs ceremonies, couſtumes, gouuernement, guerres & aduentures. Il ſera dit en la meſme hiſtoire, comme i'ay peu apprẽdre, & cognoiſtre, les beſtes des anciens Indiens, veu qu'ils n'auoient aucune eſcriture, ny charactere, comme nous auõs, ce qui n'eſt pas peu d'induſtrie d'auoir peu conſeruer leurs antiquitez ſans l'vſage des lettres. En fin l'intention de ce trauail eſt afin qu'ayant la cognoiſſance des œuures naturelles, que le ſage autheur de toute la nature a faites, l'on loüe & glorifie le haut Dieu, qui eſt merueilleux en tout. Et qu'ayant cognoiſſance des couſtumes & choſes des Indiens, l'on leur aide plus facilement à ſuiure, & perſeuerer en la haute vocation du S. Euangile, à la cognoiſſance de laquelle le ſeigneur a voulu amener ceſte natiõ

ſi aueuglee en ces derniers ſiecles. Outre toutes ces choſes, vn chacun poutra meſme tirer pour ſoy quelque fruict, attendu que le ſage tire touſiours quelque choſe de bon de quelque petit ſuject que ce puiſſe eſtre, comme l'on peut tirer des plus vils & petits animaux vne grande philoſophie. Il reſte ſeulement d'aduertir le lecteur, que les deux premiers liures de ceſte Hiſtoire, ou diſcours, ont eſté eſcrits eſtant au Peru, & les autres cinq depuis en Europe, l'obedience m'ayant commandé de retourner par deça: ainſi les vns parlent des choſes des Indes comme de choſes preſentes, & les autres comme de choſes abſentes. C'eſt pourquoy il m'a ſemblé bon d'aduertir le Lecteur de cecy, afin que ceſte diuerſité de parler ne luy ſoit ennuyeuſe.

IN HISTORIAM INDIARVM NATVRALEM A IOSEPHO Acoſta Hiſpanico ſermone compilatam, nuper à Roberto Reginaldo Gallicè redditam.

Ad Lectorem.

VIſtrare nouos retinére cupidíne mundos,
Lataque ſi Pelagi littora noſſe cupis:
Huc curſus diſpone tuos, non nauſea lædet,
Nec ſtomachus ciuem te vetet eſſe maris.
Nil opus eſt velo, rimas ſarcire carinis,
Aut Magnetiaca piride, nil opus eſt.
Alter Tiphys adeſt, extremas ire per oras
Edocet, & populos, iam breuiore via:
Sidera ſub terris veteri non cognita ſeclo,
Ortaque in occiduo limine ſigna, refert.
Temperiem Zonæ, que non habitabilis antè
Iudicio veterum, tunc habitata tamen:
Noueris in curſu quo ſigno vtatur, & aura,
Vendicet atque ſibi quidquid vterque polus.
Noueris & montes. Germanique ora Typhœi
Igniuoma, & piſces, flumina magna, lacus,
Templa ſacerdotes, verique imitamina cultus,
Chriſticolûm ritus vt coluiſſe putes.
Annales, faſtóſque libros, elementáque, regna,
Imperium, reges, prælia, magna, duces.
Terra ferax gemmis, fuluóque referta metallo,
Se peregrina tibi conſpicienda dabit.
Deniq;, quod luſtris, & ſumptibus hauſit Iberus,
Bis quarto poteris parcus adire die.

ANTONIVS BONDOR.

AD ROBERTVM REGINALDVM TRADVCTOREM,

Epigramma.

TE Franciſcis alit, quem nobis edidit vrbs, quæ
Vellerij montis nomine, nomen habet.
Betica (demirans genium) mutare loquelam
Inſtitit, vt potius diceret eſſe ſuum.
Ipſe tamen patriæ reducem te reddis, &, illa
Quæ ſecreta cupit, cognitiora facis.
Non te pœniteat tanti, Reginalde, laboris,
Hoc tibi nam patriæ pignus amoris erit:
Parua videre putas victorem præmia regem
Henricum, & ſacras conteruiſſe manus?
Qui gratus patriæ, tum regi, deſerit auras,
Rectiùs ille ſuo munere functus abit.

ANTONIVS BONDOR.

Ad eundem de inſcriptione libri.

ECquid id? in prima promittit fronte libellus
Indos eos occiduóſque ſimul.
Attamen heſperias, tantummodo detegit oras,
Nulla ferè eoi eſt mentio facta ſoli
Hoc, Reginalde, typis debetur, non tuus error.
(Error ſi fuerit conſpiciendus ibi.)
Occiduus nobis, aliis oriturus habetur
Phœbus: nil prius eſt, poſteriúſve globo.

ANT. BONDOR.

M. CHARLES REGNAVLD, A ROBERT REGNAVLD SON Frere, ſur la traduction de l'Hiſtoire Naturelle des Indes Occidentales.

SONNET.

ON dit qu'Æta iadis Roy des Scythes-Colchoys,
A qui la toiſon d'or auoit eſté donnee,
Pour vn gage fatal de ſa vie honoree,
La faiſoit d'vn grand ſoing, garder dedans vn bois.
Vn dragon & deux bœufs, de qui l'horrible vois
Remploit tout l'air de flamme, en defendoient l'entree:
Mais Iaſon neantmoins, aſſiſté de Medee,
La prit, & la fit voir à ſon Prince Gregeois.
Ainſi fais tu, Regnauld: car malgré les excés
Des ſoldats Eſpagnols, qui en gardent accés,
Malgré tous leurs canons, & leur naualle armee,
Tu fais voir aux François ces treſors retenus,
Et du riche Peru les ſecrets incognus
Bref, d'vn autre Colchos la toiſon deſiree.

A M. REGNAVLD SVR LA VERSION DE L'HISTOIRE des Indes de l'Eſpagnol de Ioſeph Acoſta.

SONNET.

POlyclete imager burinoit vn viſage
Si bien apres le vif, que nature auoit peur
Qu'elle ſemblaſt auoir ſur l'image trompeur
Elle meſme imité les traicts de ſon ouurage.
Mais le ſeul Hyponie entre ceux de ſon aage
Meſpriſa ceſt ouurier, deſireux que l'honneur
D'vn tableau qu'il offroit retournaſt au donneur,
Non à l'art que l'on euſt admiré d'auantage.
Ainſi tout Eſpagnol qui verra que tes doigts
Ont d'vn traict ſi diuin fait Acoſta François,
Qui deuancé par toy ne fait plus que te ſuiure:
Craindra que ton labeur ſoit du ſien le tombeau,
Ton renom ſon oubly, ſa cendre ton flambeau,
Prira que ton pinceau ne nous change ſon liure.

F. L'EPARMENTIER.

EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR grace & priuilege du Roy, il eſt permis à Robert Regnauld de faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur que bon luy ſemblera, ſon Hiſtoire Naturelle & Moralle des Indes, traduite de Caſtillan en François, & ce pour l'eſpace & terme de dix années : & defenſes ſont faites à tous Libraires & Imprimeurs de n'imprimer ou faire imprimer ledit Liure ſans le conſentement de ORRY, ſur peine de cinquante eſcus d'amende, & de confiſcation des exemplaires qui ſ'en trouueront imprimez. Et ledit Robert Regnauld a choiſi & tranſporté ſon priuilege à MARC ORRY, marchand Libraire à Paris, pour le temps de dix ans. Donné le premier Decembre, mil cinq cens quatre vingts dix-ſept. Et de noſtre regne le huictieſme. Signé, HENRY. Et plus bas, POTIER. Et ſeellé en cire jaulne ſur ſimple queuë.

LIVRE PREMIER

DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE DES Indes, tant Orientales qu'Occidentales.

De l'opinion que quelques Autheurs ont euë penſans que le Ciel ne ſ'eſtendoit iuſques au nouueau Monde.

CHAPITRE PREMIER.

LEs ANCIENS ont eſté ſi eſlongnez de penſer qu'il y eut peuple ou nation habitante en ceſtuy nouueau monde, que pluſieurs meſme d'entr'eux n'ont peu ſ'imaginer que de ce coſté-cy y eut ſeulement terre: & qui plus eſt digne de merueille, ſ'en ſont trouué aucuns qui ont nié tout ouuertement que le ciel que nous y voyons à preſent, y peuſt eſtre. Car iaçoit que la plus grand part, voire les plus renommez entre les Philoſophes, ayent bien recogneu que le ciel eſtoit tout rond (comme en effect il l'eſt) & que par ce moyen il entouroit & ceignoit toute la terre, l'enſerrant & comprenant dedans ſoy: Neantmoins pluſieurs du nombre meſme des Docteurs ſacrez, de plus gran-

de authorité, ont eu ſur ce poinct differentes opinions: ſ'imaginans la fabricque de cet Vniuers, à ſa façon d'vne maiſon en laquelle le toict qui la couure, circuit & ſ'eſtend tant ſeulemẽt en la partie d'enhaut, & non pas par toutes les autres parties: alleguans pour leur raiſon que la terre autrement demeureroit ſuſpenduë au milieu de l'air. Ce qui leur ſembloit choſe du tout hors d'apparence: & tout ainſi que l'on void en tout baſtiment le fondement & l'aſſiete ſituez d'vne part, & le toict & couuerture d'vne autre oppoſite & contraire, ainſi qu'en ce grand edifice de l'Vniuers, tout le Ciel demeuraſt en la partie d'enhaut, & la terre en la partie d'embas. Le glorieux Chryſoſtome, comme homme qui ſ'eſt plus occupé en l'eſtude des lettres ſacrees, que non pas aux ſciences d'humanité, ſemble eſtre de ceſte opinion, quand il ſe rid en ſes Commentaires ſur l'Epiſtre aux Hebrieux, de ceux-là qui afferment la rotondité du ciel. Et ſemble que la ſaincte Eſcriture ne vueille ſignifier autre choſe, appellant le ciel, tabernacle, ou taudis, faict de la main de Dieu. Et ſur ce ſubiect il paſſe plus outre, diſant, que ce qui ſe meut & chemine n'eſt pas le Ciel, mais que c'eſt le Soleil, la Lune, & les eſtoilles qui ſe meuuent au Ciel. En la façon que les paſſereaux & autres oiſeaux ſe meuuent parmy l'air, tout au contraire de ce que les Philoſophes penſent, qu'ils ſe tournent auec le meſme Ciel, comme les bras d'vne rouë, auec la meſme rouë. Theodoret autheur fort graue ſuit en ceſte opinion, Chryſoſtome, & Theophile auſſi, ſelon qu'il a de couſtume, preſque en toutes choſes. Mais Lactan-

Chryſoſt. hom. 14. & 17. in epiſt. ad Hebr.

Heb. 8. Idẽ Chryſ. hom. 6. 13. In Gen. & hom. 12. ad pop. Antioc.

Theodoret. Theop. in c. 8. ad Hebr.

ce Firmian, deuant tous les deſſuſdits, ayant la meſme opinion, ſe moque des Peripateticiens & Academiques, qui donnent vne figure ronde au Ciel: conſtituans la terre au milieu du monde: pour-autant que ce luy ſemble choſe ridicule, que la terre demeure ſuſpenduë en l'air, comme il eſt deuant dit. Par laquelle ſienne opinion, il ſe conforme à celle d'Epicure, qui tient, que de l'autre part de la terre il n'y a autre choſe qu'vn Chaos ou abyſme infini. Et ſemble meſme que ſainct Hieroſme ſ'approche aucunement de ceſte opinion, eſcriuant ſur l'epiſtre aux Epheſiens en ces termes: *Le Philoſophe naturel par ſa contemplation penetre iuſques au haut du Ciel, & de l'autre part il trouue vn grand vuide, aux profonds & abyſmes de la terre.* L'on dit auſſi que Procope afferme (ce que ie n'ay veu toutesfois) ſur le liure du Geneſe, que l'opinion d'Ariſtote touchant la figure, & mouuement circulaire du Ciel eſt contraire & repugnant à la ſaincte Eſcriture. Mais quoy que diſent & tiennent là deſſus tous les anciens, il ne ſ'en faut eſmouuoir. Pource qu'il eſt tout cogneu & approué qu'ils ne ſe ſont pas tant ſouciez des ſciences & demonſtrations de philoſophie: pourautant qu'ils ſe ſont occupez à d'autres de bien plus grande importance. Mais ce qui plus eſt à eſmerueiller, eſt que ſainct Auguſtin meſme, tant verſé en toutes les ſcien ces naturelles, voire fort docte en l'Aſtrologie, & Phyſique, neantmoins demeure touſiours en doute, ſans ſe pouuoir reſoudre, ſi le Ciel circuit la terre de toutes parts, ou non. *Que me ſoucie-ie* (diſoit-il) *que nous penſions que le Ciel, comme vne boule enſerre en ſoy la terre de toutes parts, eſtãt icelle*

Lact. lib. 3. diuin. inſt. cap. 24.

Hier. in ep. ad Epheſ. l. 2. in c. 4.

Sixtus Senenſis l. 5. bibliot. annot. 3.

Aug. l. 2. de Gen. ad lit. c. 9.

Auguſt. Pſal. 35.

au milieu du monde, comme au peloton de fil le fondreau: ou que nous diſiõs qu'il n'eſt pas ainſi, mais que le ciel couure la terre par vne part ſeulement, tout ainſi qu'vn grand plat qui eſt par le deſſus. Au meſme lieu que deſſus, il ſemble demonſtrer, voire dit clairement qu'il n'y a demonſtration certaine, pour affermer la figure ronde du ciel, mais ſeulement de ſimples coniectures. Eſquels lieux alleguez, & en d'autres endroicts meſmes ils tiennent pour choſe douteuſe le mouuement circulaire du ciel. Neantmoins on ne ſe doit offenſer, ny auoir en moindre eſtime les Docteurs de la ſaincte Egliſe, ſi en quelques poincts de la Philoſophie & ſciences naturelles ils ont eu differente opinion à ce qui eſt tenu & receu pour bonne philoſophie : veu que toute leur eſtude a eſté de cognoiſtre, preſcher & ſeruir le Createur de toutes choſes, en quoy ils ont eſté excellens, & comme ayãs bien employé leur eſtude en choſe plus importante, c'eſt peu de choſe en eux de n'auoir cogneu toutes les particularitez concernantes les creatures. Mais bien d'auantage ſont à reprendre les Philoſophes vains de ce ſiecle, qui attaignans iuſques à la cognoiſſance de l'eſtre, & ordre des creatures du cours & mouuement des cieux, ne ſont pas paruenus (mal-heureux qu'ils ſont) à cognoiſtre le Createur de toutes les choſes. Et ſ'empeſchans du tout en ſes œuures, n'ont point monté par leurs imaginations iuſques à cognoiſtre l'autheur ſouuerain d'icelles, ainſi que nous enſeigne la ſaincte Eſcriture : ou bien ſ'ils l'ont cogneu, ne l'ont point ſerui & glorifié comme ils deuoiẽt ; aueuglez de leurs inuentions, dequoy les accuſe & reprend l'Apoſtre.

Sap. 13. Rom. 1.

Que le Ciel eſt rond de toutes parts, ſe mouuant en ſon tour de ſoy-meſme.

CHAP. II.

OR venans à noſtre ſubiect, il n'y a point de doute que l'opinion qu'ont eu Ariſtote & les autres Peripateticiens auec les Stoiques (que la figure du Ciel eſtoit ronde, & ſe mouuoit circulairement en ſon tour) eſt ſi parfaitement veritable que nous, qui ſommes & viuons à preſent au Peru, le voyons de nos propres yeux. En quoy l'experience doit valoir d'auantage que toute autre demonſtration philoſophique, d'autant que pour faire cognoiſtre que le ciel eſt tout rond, & qu'il comprend & circuit en ſoy la terre de tous coſtez, & pour en eſclaircir tout le doute que l'on en pourroit auoir, il ſuffit que i'aye veu & cõtemplé en ceſtui noſtre hemiſphere la partie & region du ciel, qui tourne autour de ceſte terre, laquelle n'a eſté cogneuë des anciens, ou bien d'auoir veu & remarqué (comme i'ay fait) les deux poles, eſquels le ciel ſe tourne, comme dans ſes fiches. Ie dy le pole Arctique ou Septentrional que voyent ceux de l'Europe, & l'autre Antarticque ou Meridional (duquel ſainct Auguſtin eſt en doute) & lequel nous changeons & prenons pour le Nort icy au Peru, ayans paſſé la ligne equinoctiale. Il ſuffit finalement que i'aye couru par nauigation plus de ſeptante degrez du Nort au Sud, ſçauoir quarante d'vn coſté de la ligne, & vingt-trois de l'autre. Laiſſant quant à preſent le teſmoignage des autres qui ont beaucoup plus nauigé que

Plutarch. de placit. phil. lib. 2 cap. 2.

Aug. lib. 2. de Gen. ad lit. ca. 10.

moy, & en plus grande hauteur, eſtans paruenus preſque iuſques à ſeptante degrez au Sud. Qui dira que la nauire appellee Victoire, digne certainement de perpetuelle memoire, n'aye gaigné le prix & le triomphe d'auoir le mieux deſcouuert & circuy la rondeur de la terre, meſme le Chaos vain & le vuide infiny, que les anciens Philoſophes diſoient eſtre au deſſous de la terre, ayant fait tout le tour du monde, & circuy l'immenſité du grand Ocean? Qui eſt donc celuy qui ne recognoiſtra par ceſte nauigation que toute la grandeur de la terre, quoy qu'elle puiſſe eſtre plus grande qu'on ne la depeint pas, ne ſoit ſubiecte aux pieds d'vn homme, puis qu'il la peut meſurer? Ainſi, ſans aucun doute le Ciel eſt de figure ronde & parfaite. Et la terre auſſi s'embraſſant & ioignant auec l'eauë fait vn globe, ou boule ronde compoſee de ces deux elemens, ayans leurs bornes & limites dans leur propre rondeur & grandeur. Ce qui ſe peut ſuffiſamment prouuer, & demonſtrer par raiſons de Philoſophie & Aſtrologie, laiſſant arriere les ſubtiles definitions qu'on peut alleguer communément, Que au corps le plus parfait (qui eſt le ciel) ſe doit attribuer la plus parfaite figure, qui eſt ſans doute la figure ronde. Duquel encore, le mouuement circulaire ne pourroit eſtre ferme & eſgal en ſoy, s'il auoit quelque coing, ou deſtour en quelque part, ou s'il eſtoit tortu (comme il le faudroit dire par neceſſité) ſi le Soleil, la Lune, & les eſtoilles ne faiſoient le tour, & circuiſſoient tout le monde. Mais ſans conſiderer toutes ces raiſons, il me ſemble que la Lune ſeule eſt ſuffiſante, en ce cas, comme vn

fidele teſmoing du Ciel meſme : veu que ſon eclipſe aduient ſeulement, lors que la rondeur de la rerre ſ'oppoſe diametralement entre elle & le Soleil, & par ce moyen empeſche que les rayons du Soleil ne donnent ſur icelle. Ce qui ne pourroit certainement aduenir, ſi la terre n'eſtoit au milieu du monde, circuite & entouree de tout le Ciel. Il y en a eu aucuns qui ont doute iuſques là, ſi la reſplendeur qui eſt en la Lune, luy eſtoit communiquee de la lumiere du Soleil. Mais c'eſt par trop douter, puis qu'il ne ſe peut trouuer autre cauſe raiſonnable des Eclipſes, du plain, & quartiers de la Lune, que la communication de la reſplendeur & lumiere qui procede du Soleil. Auſſi ſi nous voulons diligemment rechercher ceſte matiere, nous trouuerons que l'obſcurité de la nuict n'eſt cauſee d'autre choſe que de l'ombre que fait la terre, empeſchant la clarté du Soleil de paſſer de l'autre coſté du Ciel, où il ne jette ſes rais. Si donc il eſt ainſi que le Soleil n'outrepaſſe point, & ne iette ſes rais ſur l'autre partie de la terre, ains ſeulement ſe deſtourne à ſon coucher, faiſant eſchine à la terre, par vn tournoyement (ce que par force ſera contraint d'accorder celuy, qui voudra nier la rotondité du Ciel, puis qu'à leur dire le Ciel comme vn plat ſeulement couure la face de la terre.) Il s'enſuit clairement que l'on ne pourra remarquer la difference que nous voyons eſtre entre les iours & les nuicts, leſquels en quelques regions ſont courts & longs ſelon les ſaiſons, & en d'autres perpetuellement eſgaux. Ce que ſainct Auguſtin eſcrit aux liures *de Geneſ. ad literam.* Que l'on

Auguſt. ep. 109. ad Ianuarium c. 4.

Aug. lib. de Gen. ad lit. c. 10.

pourra bien comprendre les oppoſitions, conuerſions, eſleuations, deſcentes, & tous autres aſpects & diſpoſitions des planettes & eſtoilles, quand nous cognoiſtrons qu'elles ſe meuuent, & que neantmoins le Ciel demeure ſtable & immobile. Choſe qui me ſemble bien aiſee à entendre, & le ſera à tout autre, m'eſtant permis de feindre ce qui me vient en la phantaſie. Car ſi nous poſons le cas que chaque eſtoille & planette ſoit vn corps en ſoy, & qu'elle ſoit demenee & conduite par vn Dan. 14. Ange, en la façon que fut porté Habacuc en Babylone: Qui ſera ie vous prie celuy tant aueuglé, qui ne voye bien que tous les aſpects diuers qu'on void apparoir aux planettes & eſtoilles, peuuent proceder de la diuerſité du mouuement que celuy qui les mene & conduit, leur donne volontairement? Cependant l'on ne peut dire auec raiſon, que ceſte eſpace & region par où l'on feint que marchent & roulent continuellement les eſtoilles, ne ſoit elementaire & corruptible, puis qu'il ſe diuiſe & ſepare quand elles paſſent, leſquelles certainement ne paſſent pas par vn lieu vuide. Que ſi la region en laquelle les eſtoilles & planettes ſe meuuent, eſt corruptible, par raiſon donc les eſtoilles & planettes le doiuent eſtre elles meſmes de leur propre nature, & par conſequent ſe doiuent changer, alterer, & finablement prendre fin. Pource que naturellemẽt le contenu n'eſt pas plus durable que le contenant. Or dire que les corps celeſtes ſoient corruptibles, cela ne s'accorde point auec ce que l'Eſcriture dit au Pſalme, Pſal. 148. *Que Dieu les fit pour touſiours.* Et encore moins ſe rapporte à l'ordre & conſeruation de cet vniuers.

Ie dy d'auantage pour confermer ceſte verité, que ce qui ſe meut, ſont les meſmes cieux, & en iceux les eſtoilles cheminent en tournoyant. Choſe que nous pouuons cognoiſtre auec les yeux, puis que nous voyons que non ſeulement les eſtoilles ſe meuuent, mais auſſi les regions & parties entieres du Ciel. Ie ne parle point ſeulement des parties luyſantes & reſplendiſſantes, cõme celle que l'on appelle la voye laictee, que le commun appelle le chemin S. Iacques; mais ie dy cela d'auantage, pour les autres parties noires & obſcures qui ſont au Ciel. Pource que nous y voyons realement comme des taches & obſcuritez qui ſont fort manifeſtes, leſquelles ie n'ay point ſouuenance auoir iamais veu en Europe, mais au Peru, en cet autre hemiſphere ie les ay veuës pluſieurs fois fort apparentes. Ces taches ſont de la couleur & forme de la portion de la Lune eclipſee, & luy reſſemblent en noirceur & obſcurité. Elles marchent attachees aux meſmes eſtoilles, & touſiours d'vne meſme teneur & figure, comme nous l'auons cogneu & remarqué par experience tres-claire. Parauẽture cela ſemblera à quelques-vns choſe nouuelle, & pourroient demander d'où procede tel genre de taches au ciel; ie ne puis certes reſpondre autre choſe pour l'heure, ſinon que, comme diſent les Philoſophes, que la voye lactee eſt cõpoſee des parties du ciel les plus denſes & eſpeſſes, & qui pour ceſte cauſe reçoiuent plus grande lumiere: ainſi par contraire raiſon il y a d'autres parties fort rares, deliees, & tranſparentes, leſquelles pour receuoir moindre lumiere, ſemblẽt plus noires & obſcures. Que cecy en ſoit la vraye rai-

ſon ou non, (ie n'en peux rien affermer de certain) ſi eſt-il pourtant veritable, que ſelon la figure que ces taches ont au Ciel, elles ſe meuuent auec vne meſme proportion quant & leurs eſtoilles, ſans aucunement ſe ſeparer d'elles. Qui eſt vne experience certaine & remarquee par pluſieurs fois tout exprés. Il ſ'enſuit de tout ce que nous auons dit, que ſans doute le Ciel contient en ſoy de toutes parts la terre, tournoyant continuellement à l'entour d'icelle, ſans que l'on puiſſe plus propoſer queſtion là deſſus.

Que la ſaincte Eſcriture nous enſeigne que la terre eſt au milieu du monde.

CHAP. III.

COMBIEN qu'il ſemble à Procope, à Gaze, & à aucuns autres de ſon opinion, que ce ſoit contreuenir à la ſaincte Eſcriture, de figurer la terre au milieu du monde, & de dire que le ciel eſt tout rond: ſi eſt-ce qu'à la verité ceſte doctrine non ſeulement ne luy eſt point contraire, mais auſſi ſe trouue du tout conforme à ce qu'elle nous en enſeigne. Car laiſſant à part les termes dont vſe la meſme Eſcriture en pluſieurs endroicts: *La rondeur de la terre*, (& ce qu'en autre endroit elle dit, que tout ce qui eſt corporel, eſt circuit & entouré du ciel, & comme embraſſé de ſa rondeur) à tout le moins ne peut-on nier que le paſſage de l'Eccleſiaſte ne ſoit fort clair, où il eſt dit: *Le Soleil naiſt, ſe couche, & retourne en ſon meſme lieu: & va recommençant à naiſtre, il prend ſon chemin par le midy ſe tournant iuſques au Septentrion, cet eſprit chemi-*

Heſter 13. Sap. 1. 2. 7. 11. 18. Pſal. 91. 7. 93. 99. 97. Iob 37. Eccleſ. 1.

ne circuiſſant à l'entour toutes choſes, & ſ'en retourne a ſon meſme endroit. En ce lieu la paraphraſe & expoſition de Gregoire Neoceſarien ou Nazianzene dit: *Le Soleil ayant couru toute la terre, s'en reuient comme en tournoyant iuſques à ſon meſme poinct & terme.* Ce que dit Salomon interpreté par Gregoire, ne pourroit certainement eſtre vray, ſi quelque partie de la terre delaiſſoit d'eſtre circuite du Ciel. Et ainſi l'entend ſainct Hieroſme eſcriuant ſur l'epiſtre aux Epheſiens, de ceſte maniere: *La plus commune opinion afferme (ſe conformant auec l'Eccleſiaſte) que le ciel eſt rond ſe mouuant en circuit à la maniere d'vne boule.* Et eſt choſe certaine que aucune figure ronde ne tient ny latitude ny longitude, ny hauteur ny profondeur, pource qu'en toutes ces parties elle eſt eſgale & pareille. Par cela il appert ſelon ſainct Hieroſme, que ceux qui tiennent que le Ciel eſt rond, non ſeulement ne ſont pas contraires à la ſaincte Eſcriture, ains au contraire ſe conforment à icelle, attendu principalement que ſainct Baſile & ſainct Ambroiſe qui l'imite ordinairement aux liures appellez Hexameron, ſe trouuent vn peu douteux en ce poinct. En fin toutesfois ils reuiennent à conceder la rondeur de ce monde. Il eſt vray que ſainct Ambroiſe ne demeure point d'accord de ceſte quinteſſence, qu'Ariſtote attribuë au ciel. Et certainement c'eſt choſe belle de voir auec quelle grace & quel ſtyle accomply la ſaincte Eſcriture traicte de la ſituation de la terre & de ſa fermeté, pour cauſer en nous vne grande admiration, & non moindre contentement ſur l'ineffable puiſſance & ſageſſe du Createur. D'autant que en vn endroit

Hier. in c. 3. ad Eph.

Baſ. hom. l. 1. hexam. prototeſinem.

Ambr. l. 10. hexam. c. 6.

Pſal.74. Dieu nous refere que ç'a eſté luy qui a eſtably les colomnes qui ſouſtiennent la terre, nous donnāt à entendre, comme bien l'explique S. Ambroiſe, *Ambr.1. hexam.c. 6.* que le poids immenſe de toute la terre eſt ſouſtenu par les mains du diuin pouuoir. La ſaincte Eſcriture a de couſtume de les appeller ainſi, & vſer de ceſte phraſe, les nommant colomnes du ciel & de la terre, nō point celles de l'autre Atlas, qu'ont feint les Poëtes, mais celles propres de la parole eternelle de Dieu, qui par ſa vertu ſouſtient les cieux & la terre. *Iob.9.26.* D'auantage la ſaincte Eſcriture en autre lieu nous demonſtre comme la terre, ou grande partie d'icelle, eſt ioincte & enuironnee *Hebr.1.* de l'element de l'eau, diſant generalement que Dieu mit la terre ſur les eaux. Et en autre endroit, qu'il fonda la rondeur de la terre ſur la mer. Et *Aug. in Pſal.135.* encore que ſainct Auguſtin n'accorde pas que de ce paſſage (comme de ſentence de foy) l'on puiſſe inferer que la terre & l'eau face vn globe au milieu du monde, pretendant par ce moyen donner autre expoſition à ces paroles du Pſalme. Ce neantmoins il eſt tout certain, que ce qui eſt porté en ces paroles du Pſalme, nous veut donner à entendre qu'il n'y a d'occaſion d'imaginer autre ciment ou liaiſon à la terre, que l'element de l'eau, lequel, quoy qu'il ſoit facile & muable, neantmoins ſouſtient & enceint ceſte grande machine de la terre. Ce qui a eſté fait par la ſageſſe du tres-grand Architecte. L'on dit que la terre eſt fondee & baſtie ſur les eaux, & ſur la mer. Mais au contraire la terre eſt pluſtoſt au deſſous de l'eau, que non pas deſſus, pource que ſelon l'imagination & iugement commun, ce qui eſt de l'autre coſté de la terre que

nous habitons, ſemble eſtre au deſſous de la terre, & par meſme moyen les eaux & la mer qui ceignent la terre de l'autre part, ſont au deſſous, & la terre au deſſus. Neantmoins la verité eſt ſeulement, que ce qui proprement eſt en bas, eſt ce qui eſt touſiours plus au milieu de l'Vniuers: mais la ſaincte Eſcriture l'accommode à noſtre façon d'imaginer & parler. Quelqu'vn pourra demander, puis que la terre eſt eſtablie ſur les eaux (comme dit la ſaincte Eſcriture) ſur quoy ſont eſtablies les meſmes eaux, ou quel appuy les ſouſtient? Et ſi tant eſt que la terre & l'eauë font vne boule ronde, où ſe peut ſouſtenir toute ceſte horrible machine? A cela reſpond en autre endroit la ſaincte Eſcriture, nous donnant bien plus grande admiration de la puiſſance du Createur: Et dit ces propos: *La terre s'eſtend vers Aquilon ſur vn vuide, & demeure penduë ſur rien.* Iob. 26. Ce que certes eſt tres-bien dit, pource que realement il ſemble que ceſte machine de la terre & de la mer eſt aſſiſe ſur rien, quand on la depeint droit au milieu de l'air, comme en verité elle y eſt. Mais ceſte merueille que les hommes admirent tant, Dieu ne l'a-il pas luy-meſme eſclarcie, demandant au meſme Iob en ces termes: *Dy moy ſi tu ſçais qui a ietté le plomb ou la ligne pour la fabrique du monde, & auec quel ciment ont eſté aſſis & ioincts ſes fondemens?* Pſal. 38. Finalement, afin de nous faire entendre la trace & modelle de ce merueilleux edifice du monde, le Prophete Dauid accouſtumé de chanter & louër les œuures diuines, dit fort bien en vn Pſalme compoſé ſur ceſte matiere en ces propos, *Toy qui as fondé la terre ſur la meſme ſtabilité & fermeté ſans qu'elle chancelle, ny tour-* Pſal. 103

ne d'vn costé ny d'autre, pour touſiours & à iamais. Voulant dire la cauſe pourquoy la terre eſtant aſſiſe au milieu de l'air ne tombe, ni ne chancelle d'vn coſté ny d'autre, eſt, pource que de ſa nature elle a des fondemens aſſeurez, qui luy ont eſté donnez par ſon tres-ſage Createur: afin que de ſoy-meſme elle ſe touſtienne, ſans auoir beſoin d'autres appuis, ou touſtenement. Donc en cet endroit ſe trompe l'imagination humaine, cherchãt d'autres fondemens à la terre, que les ſuſdits: & vient leur faute de meſurer les choſes diuines, à la façon des humaines. Ainſi ne doit on craindre, que quelque grande & peſante que ſemble ceſte machine de la terre ſuſpẽduë en l'air, qu'elle puiſſe tomber, ou contourner ſ'en deſſus deſſoubs: nous eſtans aſſeurez ſur ce point, parce que le meſme Pſalme dit, que pour iamais elle ne ſe renuerſera. Certes auec raiſon Dauid apres auoir contemplé & chanté l'eſtat de ſi merueilleuſes œuures du Seigneur, ne ceſſe de ſe reſiouyr auec luy en icelles, diſant: *O combien les œuures du Seigneur ſont aggrandies & accreuës, il appert bien que toutes ſont ſorties de ſon ſçauoir.* Et en verité ſi ie dois raconter ce qui ſe paſſe ſur ce propos: ie dy que ſouuentesfois que i'ay voyagé, paſſant les grands golphes de l'ocean, & cheminant par les autres regions de terres ſi eſtranges, m'arreſtant à contempler & conſiderer la grandeur de ces œuures du Seigneur, ie ſentois vn admirable contentement de celle ſouueraine ſageſſe & grandeur du Createur, qui reluit en ces meſmes œuures, en comparaiſon deſquelles, tous les palais, chaſteaux, & baſtimens des Roys, enſem-

Pſal. 103.

ble toutes les inuentions humaines ſemblent bien peu, voire choſes baſſes & viles, au reſpect d'icelles. O combien de fois me venoit en la penſee, & en la bouche ce paſſage du Pſeaume, qui dit ainſi: *Grande recreation m'auez donné Seigneur, par vos œuures, & ne ceſſeray de me reſiouyr en la contemplation des œuures de vos mains.* Realement & de faict, les œuures diuines ont ne ſçay quelle grace & vertu cachee & ſecrette, qui combien qu'elles ſoient cõtemplees pluſieurs & diuerſes fois, neantmoins cauſent touſiours vn nouueau gouſt & contentement: au contraire les œuures humaines, encor qu'elles ſoyent conſtruictes auec vn exquis artifice, toutesfois eſtans veuës ſouuent, ne ſont plus eſtimees, au contraire deuiennent ennuyeuſes, ſoit que ce ſoyent iardinis tres plaiſans, ou palais, ou temples magnifiquement baſtis, ſoit Pyramides de ſuperbe edifice, ſoit peinctures, ſculptures, ou pierres d'exquiſe inuention & labeur, quoy qu'elles ſoyent doüees de toutes les beautez qu'il eſt poſſible: touſiours c'eſt choſe certaine qu'en les contemplant deux ou trois fois auec attẽtion, les yeux ſe diuertiſſent toſt de ceſte veuë à vne autre, eſtans incontinent ſoulez d'icelles. Mais ſi auec attention vous cõſiderez la mer, ou quelque haute montagne, yſſante hors la plaine d'vne eſtrange hauteur, ou les champs reueſtus de leur naturelle verdure, & de belles fleurs, ou bien le cours furieux de quelque fleuue, qui ſans ceſſer bat continuellement les rochers en bruyant; finalement, quelques œuures de nature que ce ſoyent, quoy qu'elles ſoyent contemplees pluſieurs fois, touſiours cauſent nouelle recreation,

& iamais ne s'ennuye la veuë. Ce qui ressemble vn banquet magnifique & abondant de la diuine sagesse, qui sans iamais ennuyer, cause tousiours nouuelle consideration.

Contenant la response à ce qui est allegué de la saincte Escriture contre la rondeur de la terre.

CHAP. IIII.

SEVENANT donc à la figure du Ciel, ie ne sçay de quelle authorité de la saincte Escriture on ait peu tirer qu'elle ne soit pas ronde, ny son mouuement circulaire, pource que ie ne voy
Hebr. 8. point que ce que S. Paul appelle le Ciel tabernacle, ou taudis, que Dieu a estably & non point l'homme, puisse estre appliqué à ce propos. Car quoy qu'il nous dise qu'il est fait par Dieu, l'on ne doit pour cela entẽdre que le Ciel tout ainsi comme vn toict, couure la terre, d'vne part seulement, ny mesme que le Ciel soit basty sans se mouuoir, comme il semble que quelques-vns l'ont voulu donner à entendre. L'Apostre en ce lieu traictoit de la conformité du tabernacle ancien de la loy, disant là dessus que le tabernacle de la loy nouuelle de grace est le Ciel, auquel est entré le grand Prestre Iesus Christ vne fois, par son sang, & de là s'entend qu'il y a autant de preeminence du nouueau tabernacle au vieil, comme il y a difference d'entre l'autheur du nouueau, qui est Dieu, & çil du vieil qui a esté l'homme, encor qu'il soit vray que le vieil tabernacle fut aussi bien basti par
Exod 36. la sagesse de Dieu qui l'enseigna à son ouurier Beseleel: & ne doit-on penser que ces comparaisons, paraboles

paraboles & allegories ſe puiſſent rapporter en tout & par tout à ce à quoy elles ſont accommodees, comme le bien-heureux Chryſoſtome a bien ſceu dire à ce propos. L'autre authorité que rapporte S. Auguſtin alleguee d'aucuns, pour monſtrer que le Ciel n'eſt pas rond, eſt telle en diſant, *Le Ciel s'eſtend comme vne peau.* Dont ils concluent qu'il n'eſt pas rond, mais plat en la partie d'enhaut. A quoy reſpond fort bien & fort familierement le meſme S. Docteur, mais donnant à entendre que ce paſſage du Pſalmiſte, ne parle ny s'entend propremẽt de la figure du Ciel, mais dit cela ſeulement, afin de nous demonſtrer auec quelle facilité Dieu baſtit vn Ciel ſi grand, ne luy ayant eſté non plus difficile de baſtir vne ſi immenſe couuerture, comme eſt le Ciel, qu'il ſeroit à nous de deſployer vne peau double, ou bien pretendant le Pſalmiſte nous donner à entendre la grande majeſté de Dieu, auquel le Ciel ſert, qui eſt ſi beau & ſi grand, de meſme façon que nous ſeruent les tentes ou couuertures aux champs. Ce qui a eſté fort bien declaré par vn Poëte, diſant: *Le taudis du clair Ciel.* Meſme le paſſage d'Iſaye qui dit, *Le Ciel me ſert de chaire, & la terre d'eſcabeau pour mes pieds.* Que ſi nous enſuiuons l'erreur des Anthropomorphites, qui attribuoient des membres corporels à Dieu ſelon ſa diuinité, nous aurions occaſion ſur le dernier paſſage de rechercher comment il ſeroit poſſible que la terre fuſt l'eſcabeau des pieds de Dieu, & comme le meſme Dieu pourroit tenir ſes pieds d'vne partie & d'autre, & pluſieurs teſtes tout à l'entour, puis qu'il eſt en tout & par tout le monde,

Chryſoſt. in 10 cap.

Pſal. 103.

Auguſt. 2. de Gen. ad later. c. 9.

Iſaia. 66.

qui ſeroit choſe vaine & totalement ridicule. Il faut donc conclure qu'aux ſainctes Eſcritures nous ne deuons pas ſuiure la lettre qui tuë, mais
2. Corin. 2. l'eſprit qui viuifie, comme dit ſainct Paul.

De la façon & figure du Ciel du nouueau monde.

CHAP. V.

PLVSIEVRS en Europe demandent quelle eſt la façon & figure de ce Ciel qui eſt en la partie du Sud, pource qu'il ne ſ'en peut trouuer choſe certaine aux liures des anciens, leſquels encor qu'ils accordent y auoir vn Ciel en ceſte autre part du monde, ce neantmoins n'ont peu atteindre iuſques à la cognoiſſance de la façon &
Plin lib. 6. cap. 22. figure, quoy qu'à la verité ils facent mention d'vne belle & grande eſtoille qui ſe void en ces parties cy, laquelle ils appellent Canopus. Ceux qui de nouueau ont nauigé en ces parties, ont accouſtumé d'eſcrire & raconter choſes grandes de ce Ciel, à ſçauoir qu'il eſt fort reſplendiſſant, y ayant grand nombre de belles eſtoilles. Et en effect les choſes qui viennent de loing, ſe deſcriuent ordinairement auec augmentation. Mais il me ſemble tout au contraire, tenant pour certain qu'en noſtre coſté du Nort il y a plus grand nombre d'eſtoilles, & de plus illuſtre grandeur, ne ſe voyant point par deça eſtoilles qui excedent la Pouſſiniere, ny le Chariot. Il eſt bien vray que la Croiſee de deça eſt fort belle & aggreable à voir. Nous appellons Croiſee, quatre eſtoilles notables & apparentes, qui ſont en-

tre elles vne forme de croix, assises esgalement & auec proportion. Les ignorans croyent que ceste croisee est le Pole du Sud; d'autant qu'ils voyent les mariniers prendre leur hauteur par icelle, comme nous auons icy accoustumé de la prendre par le Nort. Mais ils se trompent. Et la raison pourquoy les mariniers le font de ceste façon, est, pource que de ce costé du Sud il n'y a aucune estoille fixe qui marque le Pole, comme à nostre Pole le fait l'estoille du Nort. Et ainsi ils prennent leur hauteur par l'estoille du pied de la Croisee, distante du vray & fixe Pole Antarctique, de trente degrez, comme de là l'estoille du Nort est distante du pole Arctique de trois degrez, ou peu d'auantage. Et ainsi il est plus difficile de prendre la hauteur en ces parties, pource que ladite estoille du pied de la Croisee doit estre droite, ce qui aduient seulement en vne heure de la nuict. qui est en diuerses parties de l'an, en differentes heures, & bien souuent en toute la nuict ne se monstre, qui est chose fort mal commode pour prendre la hauteur. Par ainsi les plus experts pilotes ne se soucient de la Croisee, prenans la hauteur du Soleil par l'Astrolabe, par lequel ils cognoissent la hauteur où ils se trouuent. En quoy communément les Portugais sont plus experts, comme nation qui a grand discours en l'art de nauiger sur toutes les autres nations. Il y a aussi de ceste partie du Sud d'autres estoilles, qui en quelque façon ressemblent à celles du Nort. Ce qu'ils appellent la voye lactee, s'estend beaucoup, & est fort resplendissant en ce costé du Sud, se voyant en

icelle, ces taches noires tant admirables, desquelles cy-deuant nous auons fait mentiõ. Pour les autres particularitez, d'autres les diront auec plus grande curiosité, & nous suffit pour l'heure de ce qu'auons dit.

Qu'il y a terre & mer soubs les deux poles.

CHAP. VI.

CE ne nous est point peu de chose faite d'estre sortis de ceste matiere, auec ceste cognoissance & resolution qu'il y a vn Ciel en ces parties des Indes, qui les couure, comme à ceux d'Europe, d'Asie, & Afrique. Et no⁹ sert ce poinct quelquesfois contre beaucoup d'Espagnols, qui par deçà souspirent pour leur Espagne, ne sçachans dequoy parler que de leur pays, lesquels s'esmerueillent, voire se faschent contre nous autres, estimans que nous auons oublié, & faisons peu de cas de nostre patrie. Ausquels nous respõdons, que pour cela le desir de retourner en Espagne ne nous trauaille point. Pource que nous trouuons que nous sommes aussi proches du ciel estans au Peru, comme nous en sommes estans en Espagne: comme dit fort bien sainct Hieroſme escriuant à Pauline, sçauoir que la porte du Ciel est aussi proche de Bretagne comme de Hierusalem. Mais encor que le Ciel circuise le monde de tous costez, il ne faut pas pour cela penser, que necessairement il y ait terre de tous costez du monde. Car estant ainsi que les deux Elemens de la terre & l'eauë composent vn globe ou boule ronde, selon que la plus-part, & les plus re-

nommez autheurs des anciens l'ont tenu (à ce que rapporte Plutarque) & comme on le prouue par demonſtrations tres-certaines l'on pourroit coniecturer, que la mer occupaſt toute ceſte partie qui eſt ſoubs le Pole Antartique ou Sud, de telle façon qu'il ne reſtaſt aucune place en ces parties pour la terre; ſelon que S. Auguſtin reprend fort doctement contre ceux qui tiennent les Antipodes; diſant, que encor que l'on face preuue, & que l'on croye que le monde ſoit de figure ronde, comme vne boule, il ne faut inferer de cela, que en ceſte autre partie du monde, la terre ſoit deſcouuerte & sãs eauë. Et ſans doubte S. Auguſtin dit fort bien en ce poinct, ce neantmoins le contraire de ce ne ſe prouue, & ne s'enſuit non plus ſçauoir qu'il y aye terre deſcouuerte au Pole Antartique. Ce que l'experience nous a ja monſtré à veuë d'œil eſtre ainſi comme en effect il l'eſt. Car iaçoit que la plus grande partie du monde, qui eſt ſoubs le Pole Antartique, ſoit occupee de la mer; ce neantmoins elle ne l'eſt pas entierement: Mais y a terre, de ſorte qu'en toutes les parties du monde, la terre & l'eauë ſe vont embraſſans l'vn l'autre, qui eſt veritablement vne choſe pour nous faire admirer & glorifier l'art du ſouuerain createur. Nous ſçauons donc par la ſaincte Eſcriture, que au commencement du monde les eaux furent aſſemblees, & ſe joignirent en vn endroit, tellement que la terre demeura deſcouuerte. D'auantage la meſme Eſcriture ſaincte nous enſeigne, que ces aſſemblemens d'eaux s'appellerent mer, & comme elles ſont pluſieurs, il eſt de neceſſité qu'il y ait plu-

Plutare. de placitis phil. c. 5 & 11.

Auguſt. 16. de Ci c. 9.

Gene. 1

ſieurs mers. Et non ſeulement eſt ceſte diuerſité des mers en la mer Mediterranee, les vnes ſ'appellans Euxine, les autres Caſpie, autre Erythree, ou rouge, autre Perſique, autre d'Italie, & ainſi pluſieurs autres. Mais auſſi bien au grand Ocean que l'Eſcriture ſaincte a accouſtumé d'appeller abyſme, encore que realement & en verité ce ne ſoit qu'vne mer, mais en pluſieurs & differentes manieres: comme au reſpect de tout le Peru & de toute l'Amerique, ils appellent l'vne la mer du Nort, & l'autre la mer du Sud. En l'Inde Orientale l'vne ſ'appelle la mer d'Inde, & l'autre de la Chine. Et ay remarqué tant en ce que i'ay nauigé moy-meſme que par la relation des autres, que iamais la mer ne ſe ſepare de la terre de plus de mil lieuës. Et quoy que ſe puiſſe eſtendre la grandeur de l'Ocean, ſi eſt-ce qu'il n'outre-paſſe iamais ceſte meſure. Ie ne veux pas pour cela dire que l'on ne nauige plus de mil lieuës de la mer Oceane: qui ſeroit contre la verité, puis que nous ſçauons que les nauires de Portugal ont nauigé quatre fois autant, voire d'auantage, que tout le monde en rond ſe peut nauiger par mer, comme en ce temps nous l'auons deſia veu, ſans que plus on en puiſſe douter. Mais ce que ie dy & afferme, eſt que en ce qui eſt auiourd'huy deſcouuert, aucune terre n'eſt diſtante & eſlongnee par ligne directe de l'autre terre ferme, ou Iſles, qui luy ſoiẽt plus proches, au plus que de mil lieuës, & que par ainſi entre deux terres, il n'y a point plus grãde eſpace de mer: le prenãt par les parties des terres plus proches les vnes des autres. Pource que de la fin de l'Europe ou de l'Afrique & de leur

coſté, les Canaries, les Açores, les Iſles du Cap de vert, & les autres qui ſont en ce pareilles, ne ſont diſtantes de plus de trois cens lieuës, ou cinq cẽs de la terre ferme. Deſdites Iſles prenant ſon cours vers les Indes Occidẽtales, à peine y a-il neuf cẽs lieuës, iuſques aux Iſles S. Dominique, les Vierges, la bien-heureuſe & les autres, & les meſmes Iſles vont courãt par leur ordre, iuſques aux Iſles de Barlouẽte, qui ſont, Cubà, Eſpaignolla, & Boriquen; D'icelles iuſqu'à la terre ferme à peine y a-il deux cens ou trois cens lieuës, & en l'endroit le plus proche beaucoup moins. La terre ferme court vn eſpace infiny, depuis la terre de la Floride, iuſqu'à la terre des Patagõs, & de l'autre coſté du Sud, depuis le deſtroit de Magellan iuſqu'au Cap de Mẽdoce, court vne terre tres lõgue, mais nõ beaucoup large: car le plus large giſt le trauers du Peru, qui eſt diſtante du Breſil d'enuiron mil lieuës. En ceſte meſme mer du Sud, encor qu'õ ne ſçache rẽcõtrer la fin, en tirãt vers le Ponãt, neãtmoins il y a peu de temps que l'on deſcouurit les Iſles, qu'ils ont appellees de Salomon, qui ſont pluſieurs & grãdes, diſtantes du Peru cõme huict cẽs lieuës. Et pour ce que l'on obſerue, & ſe troue ainſi, que là, où il y a pluſieurs & grandes Iſles, la terre ferme en eſt peu eſlongnee: de là viẽt que pluſieurs, & moy-meſme auec eux, ayons opinion, qu'il y a quelque grande terre ferme proche deſdites Iſles de Salomon, laquelle reſpond à noſtre Amerique, du coſté du Ponant; & ſeroit poſſible qu'elle couruſt par la hauteur du Sud, iuſques au deſtroit de Magellan. On tient que la neuue Guinee eſt vne terre ferme, & quelques

doctes la peignēt fort pres des Iſles de Salomon: De ſorte, que c'eſt choſe vray-ſemblable de dire qu'il y a encore vne bonne partie du monde à deſcouurir, puis qu'auiourd'huy les noſtres nauigent en ceſte mer du Sud, iuſques à la Chine & Philippines, & diſons que pour aller du Peru en ces parties là, qu'ils paſſent vne plus longue mer que non pas allant d'Eſpaigne au meſme Peru. D'auantage l'on cognoiſt que c'eſt par le tant ſignalé deſtroit de Magellan, que ces deux mers ſe joignent, & continuent l'vne auec l'autre, (ie dy la mer du Sud auec la mer du Nort) par la partie du Pole Antarctique qui eſt en hauteur de cinquante & vn degré. Mais c'eſt vne belle & grande queſtion, où pluſieurs ſe ſont employez, ſçauoir ſi ces deux mers ſe joignent, & continuent auſſi bien du coſté du Nort. Mais ie n'ay point cognoiſſance, que iuſques auiourd'huy aucun aye peu attaindre à ce poinct, ſi ce n'eſt ſeulemēt, par ne ſçay quels indices, & coniectures. Quelques-vns afferment qu'il y a vn autre deſtroit, ſous le Nort à l'oppoſite de celuy de Magellan: Toutesfois pour noſtre ſuiect, il ſuffit de ſçauoir maintenant au vray qu'il y ait terre de ce coſté du Sud, & que c'eſt vne terre auſſi grande comme toute l'Europe, l'Aſie, & l'Afrique meſme, que à tous les deux Poles du monde, l'on trouue & rencontre terre, & mer, embraſſees l'vne auec l'autre. Enquoy les anciens ont peu entrer en doubte & le contre-dire par faute d'experience.

Pour reprouuer l'opinion de Lactance qui tient qu'il n'y a point d'Antipodes.

CHAP. VII.

VIs donc que c'eſt choſe cogneuë, qu'il y a terre au coſté du Sud, ou Pole Antartique: reſte maintenant de voir s'il y a des hommes habitans en icelle, qui a eſté au temps paſſé, vne queſtion fort debatuë. Lactance Firmian & S. Auguſtin ſe mocquent de ceux qui afferment les Antipodes (qui vaut autant à dire comme, hommes qui ont leurs pieds au contraire des noſtres) Mais encor que ces deux autheurs s'accordẽt en ceſte moquerie, ce neantmoins aux raiſons, & motifs de leur opinion, ſont fort differents l'vn de l'autre, comme ils eſtoient fort diuers d'eſprit, & d'entendement. Lactance ſuit le vulgaire, eſtimant choſe ridicule de dire, que le ciel eſt formé en rond & circuit: & que la terre ſoit au milieu enuironnee & encloſe d'iceluy comme vne pelotte. Et pource il eſcrit en ces termes. *Quelle raiſon y a il à ce que quelques vns veulent dire, qu'il y a des Antipodes, qui ont leurs pas contraires aux noſtres? Eſt-il poſsible, qu'il y ait hommes ſi lourds, & ſi groſsiers, qui croyent, qu'il y ait vn peuple, ou nation cheminant les pieds en haut, & la teſte en bas, & que les choſes, qui ſont icy aſsiſes, & arreſtees d'vne façon ſoient de ceſte autre part pendantes, & renuerſees au contraire: que les arbres, & les grains croiſſent là contre bas, & que la pluye, la neige, & la greſle tombent, & s'eſcoulent de terre contremont?* Puis apres quelques autres propos le meſme Lactance tient ces propos: *L'opinion &*

Lact. l. 7. Inſtit. diuin. c. 23. Aug. l. 16. de Ciuita. te c. 9.

magination, que quelques-vns ont euë eſtimans le Ciel rond, a eſté la cauſe & le motif d'inuenter ces Antipodes ſuſpendus en l'air, par ainſi ie ne puis que dire de tels Philoſophes, ſinon que ayans vne fois erré, ils pourſuiuent, & s'obſtinent touſiours en leur opinion, ſe deffendans les vns les autres. Iuſques icy ſont les propos de Lactance. Mais quoy qu'il die, nous autres, qui pour le preſent eſtans au Peru, habitons la partie du monde contraire à l'Aſie, & ſommes leurs Antipodes (ainſi que les Coſmographes l'enſeignent) ne nous voyons pas cheminans ſuſpendus en l'air, la teſte en bas, ny les pieds en haut. Certainement c'eſt choſe merueilleuſe de conſiderer que l'eſprit & entendement humain ne peut attaindre & paruenir à la verité, ſans vſer d'imagination: & d'autre part, qu'il luy eſt impoſſible, qu'il n'erre, & ne faille, ſ'il ſ'en veut totalement abſtenir. Nous ne pouuons comprendre que le Ciel ſoit rond, comme il l'eſt, & que la terre ſoit au milieu, ſans l'imagination. Mais ſi ceſte meſme imagination n'eſtoit corrigee, & reformee par la raiſon, & que nous l'enſuiuiſſions du tout, en fin nous nous trouuerions trompez. D'où nous pouuons conclure vne experience aſſeuree, que en nos ames, il y a vne certaine lumiere du ciel, par laquelle nous voyons & iugeons, voire les meſmes images, & formes interieures, qui ſe preſentent à nous, pour les cognoiſtre, & par ceſte meſme lumiere, nous approuuõs, & reiettõs ce, que l'imagination nous repreſente. Et de là voit-on clairement comme l'ame rationelle eſt par deſſus toute la nature corporelle, & comme la force, & vigueur eternelle de la verité

preſide au plus eminent lieu de l'homme: meſme l'on recognoit facilement, cõme ceſte lumiere ſi pure, eſt participante, & procede de celle premiere & grande lumiere: que qui ne ſçait cela, ou qui en eſt en doubte, nous pouuons dire de luy qu'il ignore, ou doubte ſ'il eſt homme, ou non. Ainſi ſi nous demãdons à noſtre imagination, ce qui luy ſemble de la rondeur du Ciel, à la verité elle ne nous reſpondra autre choſe, ſinon que ce que dit le meſme Lactance, ſçauoir que, ſi le Ciel eſt rõd, le Soleil, & les eſtoilles deuroiẽt tõber lors qu'ils ſe mouuent, & qu'ils changent de place, & ſ'eſleuent en tirant au midy. Tout de meſme que ſi la terre eſtoit penduë en l'air, les hõmes qui habitẽt en l'autre partie d'icelle, doiuent cheminer les pieds en haut, & la teſte en bas, & que les pluyes ne tõbent point d'enhaut, mais coulẽt de bas en amont: & pluſieurs autres monſtruoſitez ridicules. Mais ſi l'on conſulte la force de la raiſon, elle fera peu de cas de toutes ces peintures vaines, & fera qu'on n'eſcoutera non plus l'imagination, qu'vne vieille folle. Mais auec ceſte ſienne grauité, & integrité reſpõdra la raiſon, que c'eſt vne erreur fort grande de fabriquer en noſtre imaginatiõ, tout le mõde en la façon d'vne maiſon, en luy dõnãt pour fõdemẽt la terre, & le Ciel pour toict & couuerture. Et dira d'auantage que cõme aux animaux, la teſte eſt la partie la plus haute, & la plus eſleuee (biẽ que tous les animaux n'ayẽt pas la teſte poſee en meſme ſituatiõ, les vns l'ayans au plus haut, cõme l'hõme; les autres trauerſãtes, cõme les brebis; les autres au milieu comme les ſeſches & araignees) ainſi le ciel, en quelque endroit

qu'il ſoit, eſt touſiours en haut, & la terre ne plus ne moins, en quelque endroit qu'elle ſoit, demeure touſiours en bas. Parquoy eſtant ainſi que noſtre imagination, eſt fondee ſur le temps, & le lieu, leſquels elle ne peut pas meſme comprendre & conçeuoir vniuerſellement, mais ſeullement en particulier: Il s'enſuit que quand on la veut eſleuer, à la conſideration des choſes, qui excedent & ſurpaſſent le temps & lieu, qui luy ſont cogneus, auſſi toſt elle deſchet & ne peut bonnement ſubſiſter, ſi la raiſon ne la ſouſtient & ſouſleue, & elle ne peut bonnement ſe tenir en pied. De meſme nous voyons, que ſur le diſcours de la creation du monde, noſtre imagination extrauague pour chercher vn temps, auant la creation d'iceluy, & pour ſe baſtir le monde, elle remarque vn lieu. Mais elle ne paſſe pas outre à conſiderer, que le monde pouuoit eſtre fait d'vne autre façon. Comme ainſi ſoit neantmoins que la raiſon nous apprend qu'il n'y a point eu temps, auant qu'il y ait eu mouuement, duquel le temps eſt la meſure, & qu'il n'y a eu aucun lieu, auparauant l'vniuers, qui comprend & contient en ſoy tout lieu. Enquoy l'excellent Philoſophe Ariſtote ſatisfait clairement, & en peu de paroles à l'argument que l'on fait contre le lieu de la terre, s'aydant de noſtre meſme vſage d'imaginer, quand il dit (& auec verité) *Que au monde, ce meſme lieu de la terre, eſt au milieu, & en bas, & que tãt plus vne choſe eſt au milieu, tant plus eſt elle en bas.* Laquelle reſponce ayant eſté alleguee & miſe en auant par Lactance Firmian, luy-meſme neantmoins paſſe ſans la debatre & confuter d'aucune

Ariſt 1. de Cel. c. 3.

raiſon, ſe paſſant de dire qu'il ne ſe peut arreſter, pour traicter, & auancer d'autres choſes.

De la cauſe, pourquoy ſainct Auguſtin a nié les Antipodes.

CHAP. VIII.

LA raiſon, qui a meu S. Auguſtin de nier les Antipodes, a eſté bien autre, que celle preallleguee, comme eſtant d'vn entendement plus ſublime. Pource que la raiſon, qu'auons deduite cy deuant, (qui eſt que les Antipodes chemineroiẽt au reuers,) eſt deſtruicte par le meſme S. Docteur en ſon liure des predications, par ces paroles. *Les anciens tiennẽt, que la terre de tous coſtez, eſt en bas & le Ciel par deſſus, pour raiſon dequoy les Antipodes qu'ils diſent, cheminer au cõtraire de nous, ont de meſme nous, le Ciel au deſſus de leurs teſtes.* Puis donc que S. Auguſtin a recogneu cela ainſi, ſi vray-ſemblable & conforme à bonne Philoſophie, quelle ſera la raiſon dirons nous, pour laquelle vn perſonnage ſi docte & ſi ſuffiſant que luy, ait eſté pouſsé d'enſuiure l'opinion contraire? Pour certain, qu'il en a tiré le motif & la cauſe, des entrailles de la ſacree Theologie, ſelon laquelle, les lettres diuines nous enſeignent, que tous les hommes du monde deſcendent d'vn premier homme, qui fut Adam. Et de dire que les hommes euſſent peu paſſer au nouueau monde, trauerſants le grand Ocean, cela ſembleroit incroyable, & vn pur menſonge. Et à la verité ſi le ſuccez, & experience de ce, que nous auons veu en nos ſiecles, ne nous euſt eſclarcis ſur ce poinct, l'on euſt tenu

Aug. lib. Categoriarum c. 10. in 8. tomo.

iusques à maintenãt ceſte raiſon pour bõne. Mais encore que nous ſçachions que ceſte raiſon n'eſt pertinẽte, ny veritable, ce neãtmoins voulõs nous bien y dõner reſpõſe, en declarãt de quelle façon & par quel chemin le premier lignage des hõmes peut paſſer icy: cõmẽt, & par quel endroit ils vindrent pour peupler & habiter ces Indes. Or pour ce que par cy-apres nous traicterõs ce ſuject fort ſuccinctement, il ſera bõ d'entẽdre pour le preſent ce que le ſainct docteur Auguſtin diſpute ſur ceſte matiere, aux liures de la cité de Dieu, diſant ainſi:

Lib. 16. c. 9. *Ce n'eſt point choſe que l'on doiue croire ce que quelques-vns afferment qu'il y a des Antipodes, c'eſt à dire des hommes qui habitent de l'autre partie de la terre, en la region deſquels le Soleil ſe leue lors & au temps qu'il ſe couche en la noſtre; & que leurs pas ſont au rebours, & au contraire des noſtres, puis qu'ils ne l'afferment point par reuelation certaine qu'ils en ayent, mais ſeulemẽt par vn diſcours de Philoſophie qu'ils font, par lequels ils concluent que la terre eſtant au milieu du monde de toutes parts enuironnee, & couuerte eſgalement du ciel, neceſſairement doit eſtre le plus bas lieu celuy, qui le plus eſt au milieu du monde. Puis apres il continue en ces termes, la ſaincte Eſcriture n'erre, ni ſe trõpe en aucune maniere, la verité de laquelle eſt ſi bien approuuee en ce qu'elle propoſe, des choſes qui ſont paſſees: pour-autant que ce qu'elle a prophetiſé deuoir aduenir, eſt de point en point arriué: Cõme nous le voyõs. Et eſt choſe hors de toute apparẽce de dire, que les hõmes ayent peu paſſer de ce cõtinent icy en l'autre nouueau mõde, & trauerſer ceſte immenſité de la mer Occeane, puis que d'ailleurs il ſe trouue impoſſible que les hõmes ayẽt paſſé en ces parties là, eſtãt choſe certaine, que tous hõmes deſcendẽt de ce premier hõme.* Enquoy

l'on recognoit que toute la difficulté que S. Augustin y trouue n'a point esté autre, que l'incõparable grãdeur de ce large Ocean. S. Gregoire Nazianzene, a eu la mesme opinion, asseurant (cõme chose sans doute,) que passé le destroit de Gibaltar, il est impossible nauiger plus outre : & sur ce suject escrit en vne sienne epistre. *Ie m'accorde bien auec le dire de Pindare qui dit que passé Cadiz, la mer est innauigable aux hommes.* Et luy mesme en l'oraison funebre, qu'il feit pour S. Basile dit. *Qu'il n'a esté permis à aucun nauigãt la mer, de passer le destroit de Gibaltar.* Et est veritable que ce passage de Pindare, où il dit, *Qu'il est defendu aux sages & aux fols de sçauoir ce qui est plus outre, que le destroit de Gibaltar*, a esté prins & receu pour prouerbe. Aussi voyons nous par l'origine de ce prouerbe cõbien les anciẽs se sont fichez & arrestez obstinémẽt sur ceste opinion, cõme aussi par les liures des Poëtes, des historiographes & Cosmographes anciens, que la fin & borne de la terre a esté mise en Cadiz d'Espagne, où ils fabriquẽt les colõnes d'Hercules, là ils bornẽt les fins & limites de l'Empire Romain, là ils depeignẽt les limites du monde. Et non seulemẽt les lettres prophanes en parlẽt de ceste façon, mais aussi les saincte Escritures pour s'accõmoder à nostre lãgage, disans que, *L'edict d'Auguste Cesar fut publié, afin que tout le monde fut enregistré:* & d'Alexãdre le Grãd, *qu'il estẽdit son Empire iusques aux fins & limites de la terre.* Et en autre endroit ils disent que l'Euangile *a fructifié & cru en tout le mõde vniuersel.* Car la saincte Escriture par vn style qui luy est cõmun, appelle tout le monde ce, qui est la plus grande partie d'iceluy, & qui iusques

Nazian. epi. 27. ad postumianum.

auiourd'huy a esté descouuert & cogneu. Et ont ignoré les anciens, que la mer de l'Inde Orientale, ny ceste autre l'Occidentale, peust estre nauigee, en quoy ils se sont generallement accordez.

Plin. l. 2. cap. 67. Pour raison dequoy, Pline escript comme chose certaine, que les mers qui sont entre deux terres, nous ostent l'entiere moytié de la terre habitable: pource (dit-il) que d'icy nous ne pouuons aller là, ny de là non plus venir icy. Et finalement, Tulle, Macrobe, Pomponie Mele, & les anciens escriuains ont ceste mesme opinion.

De l'opinion d'Aristote touchant le nouueau monde, & ce qui la deceu pour le luy faire nier.

CHAP. IX.

OVtre toutes les raisons susdites, il y en a eu vne autre, pour laquelle mesme les anciens furent esmeuz à croire qu'il estoit impossible aux hommes de passer en ce nouueau monde. C'est qu'ils tenoyent, que outre l'immensité & grandeur de l'Ocean, la chaleur de la region, que l'on appelle Torride ou bruslee, estoit tant excessiue, qu'elle ne pouuoit permettre aux hommes, quelques hazardeux & laborieux qu'ils fussent, de la passer, ny par mer, ny par terre, pour trauerser d'vn Pole à l'autre. Car iaçoit que ces Philosophes ayét eux mesmes affermé, que la terre estoit ronde (comme en effect elle l'est) & que sous les deux Poles y a terre habitable: ce neantmoins ont ils mescogneu, que la region comprenante tout ce qui est entre les deux Tropiques (qui est la plus grande des cinq Zones ou regions, par lesquelles

les

les Cosmographes, & Astrologues diuisent le monde) peut estre habitee de l'humain lignage. La raison qu'ils donnoient pour soustenir que ceste Zone torride estoit inhabitable, estoit à cause de l'ardeur du Soleil, lequel fait son cours droitement par dessus celle region, & s'en approche de si pres qu'elle en est totalement embrasee, & par consequent luy cause vn defaut d'eauës & de pasturages. De ceste opinion a esté Aristote, lequel encore qu'il fut grand Philosophe, neantmoins s'est trompé en cet endroit, pour l'esclarcissement dequoy il sera bon de dire & remarquer les poincts où il a bien discouru, & les autres où il a failly. Ce Philosophe donc met en auant vne dispute sur le vent Meridional, ou du Sud, à sçauoir si nous deuons croire, qu'il prenne sa naissance du midy, ou bien de l'autre Pole contraire au Nort, & escrit en ces termes. *La raison nous enseigne, que la latitude & largeur de la terre habitable, est bornee & determinee, & neantmoins toute ceste terre habitable ne peut estre conjointe & continuee l'vne à l'autre. Pour-autant que la region du milieu est trop intemperee: car il est certain qu'en sa longitude, qui est d'Orient au Ponant, il n'y a point de trop grand froid, ny d'excessiue chaleur, mais il est en sa latitude & hauteur, qui est d'vn Pole à la ligne Equinoctiale. Et par-ainsi pourroit-on cheminer & trauerser toute la terre en sa longitude, si la grandeur de la mer, laquelle conioint les terres ensemblement, ne donnoit empeschement.* Iusques icy il n'y a rien à contredire en ce que dit Aristote, & a fort bonne raison de dire que la terre par sa longitude, qui est d'Orient au Ponant, court plus vniement, & est touiours

Arist. 2. Metaph. cap. 5.

plus commode à la vie & habitation humaine, que non pas par ſa latitude, qui eſt du Nort au Midy. Ce qui eſt veritable non ſeulement pour ceſte raiſon ſuſdite d'Ariſtote, à ſçauoir pour ce qu'il y a vne meſme & touſiours ſemblable temperance du ciel de l'Orient au Ponant: attendu qu'elle eſt eſgalement diſtante, & du froid ſeptentrional, & de la chaleur du Midy: Mais auſſi pour vne autre raiſon, qui eſt qu'en allãt & cheminant touſiours en longitude l'on troque & apperçoit-on les iours & les nuicts ſuccedans les vns aux autres alternatiuement. Ce qui ne peut eſtre en allant par la latitude, d'autãt que par neceſſité il ſeroit beſoin d'arriuer iuſques à ceſte region Polacque, en laquelle il y a nuict continuelle de ſix mois, choſe grandement incommode pour la vie humaine. Le Philoſophe paſſe plus outre, reprenant les Geographes, qui deſcriuoiẽt la terre en ſon temps, & dit ainſi: *L'on peut bien cognoiſtre ce que i'ay dit par les chemins que l'on peut faire par terre, & par les nauigations maritimes. Car il y a grande difference entre la longitude & la latitude, d'autant que l'eſpace & interualle qui eſt depuis les colomnes d'Hercules, ou deſtroit de Gibaltar, iuſques à l'Inde Orientale, excede de la proportion de plus de cinq à trois, celle qui eſt depuis l'Ethiopie iuſques au lac Meotis & derniers confins de Scythie: ce qui eſt approuué par le compte des iournees des chemins & de la nauigatiõ, que nous ſçauons à preſent par la meſme experience. D'autre part nous auons auſſi cognoiſſance de la terre habitable, iuſques aux parties d'icelle qui ſont inhabitables.* Et certes en ce poinct l'on doit pardonner à Ariſtote, puis que de ſon temps l'on n'auoit point en-

core deſcouuert plus outre que la premiere Ethiopie appellee exterieure, qui eſt ioignant l'Arabie, & l'Afrique; & que l'autre Ethiopie interieure a eſté totalement incogneuë de ſon temps; meſme toute ceſte grande terre que nous appellons auiourd'huy la terre de Prete-Ian. Comme auſſi n'ont point eu cognoiſſance du reſte de la terre qui giſt ſous l'Equinoxe, & va courant iuſques à outrepaſſer le Tropique de Capricorne, pour ſ'arreſter au Cap de bonne eſperance, ſi bien cogneu & renommé par la nauigation des Portugais, que ſi l'on meſure la terre depuis ce Cap iuſques à la Scythie & Tartarie, il n'y a point de doute que ceſte eſpace & latitude ſe trouuera auſſi grande comme l'eſpace & la longitude, qui eſt depuis Gibaltar iuſques à l'Inde Orientale. C'eſt choſe certaine que les anciens n'ont point cogneu les commencemens & ſources du Nil, ny la fin de l'Ethiopie, & pour cela Lucain reprend la curioſité de Iules Ceſar, de vouloir rechercher & enquerir la ſource du Nil, diſant par ces vers:

Que te ſert-il Romain de prendre tant de peines *Lucan. 10 Pharſal.*
A rechercher du Nil les ſources & fontaines?

Et le meſme Poëte parlant auec le Nil, dit:

Puis que ta prime ſource eſt ſi cachee encore,
Que qui tu ſois, ô Nil, tout l'Vniuers ignore.

Mais par la ſaincte Eſcriture meſme l'on peut entendre que ceſte terre eſt habitable. Car ſi elle ne l'eſtoit, le Prophete Sophonias ne diroit parlant de ces nations appellees à l'Euangile, *Les fils de mes diſperſez* (ainſi appelle-il les Apoſtres) *m'apporteront des preſens de plus outre que les riuages*

d'Ethiopie. Neantmoins, comme il a eſté dit, il eſt raiſonnable de pardonner au Philoſophe, d'auoir creu les hiſtoriens, & Coſmographes de ſon temps. Pourſuiuons donc maintenant & examinons ce qui ſ'enſuit du meſme Ariſtote: *Vne partie du monde* (dit-il) *qui eſt la ſeptentrionale ſituee au Nort, outre la Zone temperee, eſt inhabitable pour l'excez de froidure: l'autre partie, qui eſt au midy, de meſme ne peut eſtre habitee outre le Tropique, pour l'exceſſiue chaleur qui y eſt. Mais les parties du monde ſont & giſent outre l'Inde, d'vn coſté, & les colomnes d'Hercules de l'autre, pour certain ne ſe peuuent joindre, & continuer l'vne à l'autre: de telle façon que toute la terre habitable ſe tienne en vn ſeul continent à cauſe de la mer qui les ſepare.* En ce dernier poinct il dit la verité, puis il pourſuit touchant l'autre partie du monde, & dit: *Il eſt neceſſaire que la terre aye meſme proportion, auec ſon Pole Antartique que ceſte noſtre partie habitable a auec le ſien, qui eſt le Nort, & n'y a point de doute que en l'autre monde toutes choſes doiuent eſtre diſpoſees comme en ceſtuy-cy, ſpecialement en la naiſſance & ordre des vents.* Et apres auoir mis en auant d'autre raiſons, hors de propos, conclud le meſme Ariſtote diſant: *Nous deuons donc confeſſer par neceſſité, que le Meridional eſt le meſme vent qui ſouffle, & procede de ceſte region embraſee de chaleur: laquelle region pour eſtre fort proche du Soleil, defaut & manque d'eaux, & de paſturages.* Cecy eſt l'opinion d'Ariſtote, & à la verité, l'humaine coniecture à grãd peine a peu paſſer plus outre. D'où ſouuentesfois ie vien à conſiderer, (par vne contemplation Chreſtienne) combien debile, & petite a eſté la Philoſophie des ſages de ce ſiecle, en la recherche

Soph. c. 3. c.

des choſes diuines, puiſque meſme aux choſes humaines, où ils ſemblent ſi bien verſez, ils ont maintefois erré. Ariſtote eſt d'opinion & afferme que la terre habitable au Pole Antarctique en longitude eſt tres-grande, qui eſt d'Orient au Ponant, & qu'en latitude du Pole Antarctique à la ligne equinoctial elle eſt tres-petite. Ce qui eſt ſi contraire à la verité, que toute l'habitation preſque, qui eſt en ce coſté du Pole Antarctique, a ſa ſituation en la latitude, (i'entens du Pole a la ligne,) & en la longitude d'Orient au Ponant eſt tant petite, que la latitude l'excede trois parts, voire d'auantage. L'autre opinion eſt, qu'il afferme que la region du milieu eſt du tout inhabitable, pour eſtre ſouz la Zone Torride embraſee de l'exceſſiue chaleur que luy cauſe la prochaineté du Soleil, & par ceſte raiſon n'a point d'eaux, ny de paſturages. Ce qui eſt auſſi tout au contraire, d'autant que la plus grande part de ce nouueau monde eſt ſituee entre les deux Tropiques ſouz la meſme Zone Torride: Et neantmoins ſe trouue fort peuplee, & habitee d'hommes, & d'autres ſortes d'animaux, eſtant la region la plus abondante de tout l'vniuers en eaüe & paſturages: & qui plus eſt fort temperee en la plus grande partie. Ce que la volonté de Dieu a diſpoſé de telle façon, afin de monſtrer comme meſme aux choſes naturelles il a renuerſé & confondu la ſageſſe de ce ſiecle. En reſolution il faut croire que la Zone Torride eſt fort bien peuplee & habitee, quoy que les anciẽs l'ayent tenu pour choſe impoſſible. Mais l'autre Zone ou region, qui eſt entre la Torride & la Zone du Pole Antarctique,

encore qu'en ſon aſſiete elle ſoit fort commode pour la vie humaine, ce neantmoins eſt peu peuplee & habitee, puis que l'on ne cognoiſt autre habitation en icelle que le royaume de Chillé, & vne petite portion joignant le Cap de bonne Eſperance. Le reſte eſt occupé de la mer Oceane, bien que pluſieurs ſoient d'opinion (laquelle ie veux bien enſuiure de ma part) qu'il y a beaucoup dauantage de terre non encore deſcouuerte, laquelle doit eſtre terre ferme à l'oppoſite du royaume de Chillé, qui va courant plus outre, que le cercle ou Tropique de Capricorne. Que ſ'il y en a, ſans doute ce doit eſtre vne terre d'excellente temperature, pour eſtre au milieu des deux extremitez, & ſituee en meſme climat que la meilleure region de l'Europe. Et pour ceſte conſideration eſt fort bonne la coniecture d'Ariſtote: mais parlant de ce qui eſt auiourd'huy deſcouuert, ce qui eſt en ceſte Zone eſt peu de choſe, en comparaiſon de la grande eſpace de terre habitee eſtenduë ſouz la Zone Torride.

Que Pline & les anciens ont eu la meſme opinion qu'Ariſtote.

CHAP. X.

L'Opinion ſuſdicte d'Ariſtote a eſté ſuyuie & tenuë par Pline, qui dit ainſi: La temperature de la region du milieu du monde, par où & à l'endroit de laquelle continuellement chemine le Soleil, eſt embrazee & bruſlee comme d'vn feu prochain, ioignant icelle region du milieu.

Plin. lib. 2. c. 68.

Il y en a deux autres aux deux coſtez, qui pour eſtre entre l'ardeur de ceſte Torride, & le froid cruel des deux autres extremes, ſont fort temperees, & ne peuuent auoir communication les vnes auec les autres, à cauſe de l'ardeur exceſſiue du Ciel. Qui a eſté la meſme opinion des anciens generalement deſcrite par le Poëte, en ces vers:

Tout le Ciel eſt circuit de cinq Zones, dont l'vne
Que Phebus ard touſiours d'vne braiſe importune,
Rend la terre au deſſous toute rouge d'ardeur.

Et le meſme Poëte en autre lieu:

Oyez ſi quelque gent habite en celle part,
Qui ſous la large Zone a ſon quartier à part,
Que Phebus au milieu des quatre autres allume.

Et vn autre Poëte dit plus clairement,

Il y a ſur la terre autant de regions
Comme au ciel qu'on diuiſe en ces cinq portions,
Dont celle du milieu, par l'ardeur excitee,
Des chauds rais du Soleil eſt toute inhabitee.

Les anciens ont fondé leur opinion commune ſur vne raiſon, qui leur a ſemblé certaine, & inexpugnable. Car voyans que tant plus vne region approchoit du midy, tant plus elle eſtoit chaude, (laquelle preuue eſt ſi certaine en ces regions, que pour ceſte meſme raiſon, en la Prouince d'Italie la Pouille eſt plus chaude, que la Toſcane, & en Eſpaigne, l'Andaluſie plus que la Biſcaye: choſe ſi apparente, que iaçoit qu'il n'y ait point de difference entre l'vne & l'autre de plus de huict degrez, & encore moins, on voit que l'vne eſt fort chaude, & l'autre au contraire, bien froide,) de là ils inferoient que la

region ſi proche du midy ayant le Soleil droit pour Zénith, neceſſairement deuoit eſtre continuellement embraſee de chaleur. Ils voyoient d'auantage, que toutes les diuerſitez des ſaiſons de l'annee, du Printemps, de l'Eſté, de l'Autõne, & de l'Hyuer, eſtoient cauſees de l'aprochement, & eſloignement du Soleil. Voyans auſſi que, combien qu'ils fuſſent fort eſloignez du Tropique, par où chemine le Soleil en Eſté, ce neantmoins lors qu'il s'approchoit d'eux, en la meſme ſaiſon ils ſentoient de terribles chaleurs, & de là ils iugeoient que ſi ils euſſent eu le Soleil ſi proche d'eux, qu'il cheminaſt au deſſus de leurs teſtes, & tout le long de la nuee, la chaleur ſeroit tant inſupportable, que ſans doute elle conſumeroit & embraſeroit les hommes par ſon excez. C'a eſté la meſme raiſon, qui a eſmeu les anciens à croire que la region du milieu n'eſtoit point habitable, & pour cela l'appellerent ils la Zone bruſlante. Et à la verité, ſi l'experience oculaire, que nous en auons, ne nous euſt eſclarcis ſur ce poinct, nous dirions auiourd'huy, que ceſte raiſon eſtoit fort peremptoire & Mathematicienne, d'où nous pouuons voir, combien foible eſt noſtre entendement, pour comprendre ſeulemẽt ces choſes naturelles; Mais ores que nous pouuons dire qu'il eſt eſcheu au grand heur & felicité de noſtre ſiecle, d'auoir la congnoiſſance de ces deux grandes merueilles, à ſçauoir que l'on peut fort facilemẽt nauiger la grande mer Oceane, & que ſouz la Zone Torride les hommes iouyſſent d'vn Ciel fort temperé. (Choſe que les anciens n'ont peu iamais croire.) De la derniere

de ces deux merueilles, touchant la qualité & habitation de la Zone Torride, nous en traiterons auec l'ayde de Dieu fort amplement au liure ensuiuant. Et par ce me semble conuenable de discourir en ce liure de l'autre, qui est de la maniere de nauiger l'Ocean, d'autant que cela nous importe beaucoup pour le subiect de ceſt œuure. Mais auãt que de venir à ce poinct, il sera bon de dire ce que les anciens ont tenu de ces nouueaux hommes, que nous appellons Indiens.

Que l'on trouue quelque cognoissance de ce nouueau monde dedans les liures des anciens.

CHAP. XI.

PRenant doncques ce qui a esté mis en auãt cy dessus, il faut necessairement conclure, ou que les anciens ont creu, qu'il n'y auoit hommes par delà le Tropique de Cancer (comme S. Augustin, & Lactance l'ont tenu) ou que s'il y en auoit, à tout le moins ils n'habitoient pas entre les deux Tropiques (ainsi que l'ont affermé Aristote, & Pline, & deuant eux le Philosophe Parmenides) dont le contraire est assez prouué cy-deuant, tant pour l'vn que pour l'autre. Mais cependant, plusieurs par curiosité pourroient demander, si les anciens n'ont eu aucune cognoissance de ceste verité, qui nous est à present si claire & si notoire: D'autant qu'à la verité cela semble vne chose fort estrange, que ce nouueau mõde estant si grand, comme nous le voyons oculairement, ait esté neantmoins incogneu des anciens par tant de siecles passez. D'où quelques-

Plutarc. 3. de placitis phil. c. 11.

vns auiourd'huy, pretendans amoindrir en ceſt endroit la felicité de noſtre ſiecle, & la gloire de noſtre nation, ſ'efforcent de monſtrer que ce nouueau monde a eſté congneu des anciens. Et de faict l'on ne peut pas nier, qu'il n'y en ait quelques apparences. Sainct Hieroſme eſcriuant ſur l'Epiſtre aux Epheſiens dit. *Auec raiſon nous recherchons ce que veut dire l'Apoſtre, en ces paroles qu'il dit. Vous auez cheminé vn temps ſelon le cours de ce monde, ſçauoir ſi d'auanture il nous veut faire entendre, qu'il y ait vn autre ſiecle, qui ne ſoit, ny deſpende point de ce monde, mais d'autres mondes deſquels eſcrit Clement en ſon epiſtre, l'Ocean, & les mondes qui ſont par de-là l'Ocean.* Ce ſont les termes de S. Hieroſme. Mais à la verité ie ne peux trouuer, quelle Epiſtre ſoit celle de S. Clemẽt que cite ſainct Hieroſme: neantmoins ſans doute ie croy, que S. Clemẽt l'a eſcrite, puiſque S. Hieroſme l'a mis en auant. Et auec raiſon dit S. Clement, que par de là la mer Oceane, il y a vn autre monde, voire pluſieurs mondes, comme c'eſt la verité, puiſque il y a ſi grande diſtance d'vn nouueau monde à l'autre nouueau monde. (I'entẽs dire du Peru & des Indes Occidẽtales, à la Chine & Indes Orientales.) D'auantage, Pline qui a eſté ſi diligent recherche des choſes eſtrãges, & admirables, rapporte en ſon hiſtoire naturelle, que Hannon capitaine Carthaginois, nauiga par l'Ocean depuis le deſtroit de Gibaltar, coſtoyant touſiours la terre iuſques aux confins d'Arabie, & qu'il laiſſa par eſcrit ceſte ſiẽne nauigation. Que ſ'il eſt ainſi comme Pline l'eſcrit, il ſenſuit que Hannon nauiga autant, comme nauigent auiourd'huy les

Hier. ſuper c. 2. ad Eph.

Plin lib. 2. c. 67.

Portugais, trauerſans deux fois par deſſoubs l'equinoxe, qui eſt vne choſe eſpouuentable. Et qui plus eſt le meſme Pline rapporte de Cornele Nepueu auteur fort graue, & dit que le meſme chemin a eſté nauigé par vn autre homme appellé Eudaxius, toutesfois par chemins contraires: d'autant que ceſt Eudaxius ſuiuant le Roy des Latyres, ſortit par la mer rouge dans l'Ocean, & en tournoyant paruint iuſques au deſtroit de Gibaltar: ce que le meſme Cornele Nepueu afferme eſtre aduenu de ſon temps. Comme auſſi d'autres auteurs graues eſcriuent, qu'vne nauire de Carthaginois pouſſee par la force des vens dans la mer Oceane, arriua en vne terre, qui iuſques à ce tẽps n'auoit eſté cogneuë, & qu'eſtant de retour à Carthage, donna vn grand deſir & enuie aux Carthaginois de deſcouurir & peupler ceſte terre. Ce que voyant le Senat, par vn rigoureux decret defendit telle nauigation, craignant qu'auec le deſir de nouuelles terres, l'on delaiſſaſt à aimer ſon pays. De tout cecy l'on peut tirer que les anciens ont eu quelque cognoiſſance du nouueau monde, encore que parlant de noſtre Amerique & de toute ceſte Inde Occidentale, à peine en trouue-l'on choſe certaine ès liures des Eſcriuains anciens. Mais de l'Inde Orientale, ie dis qu'il y en a aſſez ample mention, non ſeulement de celle de par-delà, mais auſſi de celle de par-deçà, qui anciennement eſtoit la plus eſloignee, pource que l'on y alloit par contraire chemin, que celuy qu'on fait auiourd'uy. Pourquoy n'eſt-il pas aiſé de trouuer aux liures anciens Malacà qu'ils appelloient le doré Cher-

ſoneſe, le Cap de Comorni, qui ſ'appelloit le Promontoire de Cori, & la grande & renommee Iſle de Sumatre, tant celebree par l'ancien nom de Taprobane? Que dirons nous des deux Ethiopies, des Brachmanes, & de la grande terre des Chinois? qui doute que aux liures des anciens, il n'en ſoit fait mention pluſieurs fois? Mais des Indes Occidentales, nous ne trouuons point de-
Plin. lib. 6. cap. 21. dans Pline, que en ceſte nauigation l'on paſſaſt les Iſles Canaries, qu'il appelle Fortunees, la principale deſquelles il dit auoir eſté nommee Canarie, pour la multitude des chiens qui eſtoiẽt en icelle. Mais à peine il y a aucune apparence aux liures anciens de la nauigation, que l'on fait auiourd'huy plus outre que les Canaries, par le Golphe qu'auec fort bõne raiſon ils appelloient grand. Ce neantmoins beaucoup ont opinion que Seneque le Tragique a prophetiſé de ces Indes Occidentales, parce que nous liſons en ſa tragedie de Medee en vers Anapeſtiques, qui reduicts en vers François, diſent ainſi:

Senec. in Med act. 2. in fin.

Il viendra ſur le dernier aage
Vn ſiecle nouueau, bien-heureux,
Où noſtre Ocean ſpacieux
Eſtendra plus loing ſon riuage.
Vne grand terre ſe verra
Nauigeant ceſte mer profonde,
Et lors vn autre nouueau monde
Aux humains ſe deſcouurira.
La Tullé par tout renommee
Pour vn bout du monde eſlongné
Tantoſt apres ce poinct gaigné
Sera pour voiſine contree.

Cecy raconte Seneque en ces vers, & ne pouuons bonnement nier que la prenant à la lettre, ſa prediction ne ſoit veritable. Car ſi l'on compte les longues annees qu'il dit, à commencer dés le temps du Tragique, l'on trouuera plus de mil & quatre cens ans paſſez, & ſi c'eſt dés le temps de Medee, il y en aura plus de deux mil: ce que nous voyons auiourd'huy à veuë d'œil tellement accomply, veu qu'il n'y a point de doute que l'on n'aye trouué le paſſage de l'Ocean ſi long temps caché, & que l'on a deſcouuert vne grande terre & nouueau monde habitee, plus grande que tout ce continent de l'Europe & de l'Aſie. Mais ce que l'on peut en cela raiſonnablement diſputer eſt, à ſçauoir ſi Seneque a dict cela par diuination, ou ſi ç'a eſté poëtiquement, & à la volee. Et pour en dire mon opinion, ie croy qu'il l'a pronoſtiqué auec la façon de deuiner qu'ont les hommes ſages & aduiſez: attendu qu'en ſon temps l'on entreprenoit deſia de nouuelles nauigations, & voyages par mer. Il cognoiſſoit bien auſſi comme Philoſophe, qu'il y auoit vne autre terre cõtraire & oppoſite à nous, qui eſtoit celle qu'ils appellent Antichthon. Et par ce fondement il a peu conſiderer que la hardieſſe & induſtrie des hommes en fin pourroit atteindre iuſques là que de trauerſer la mer Oceane, & l'ayant trauerſee pourroient deſcouurir de nouuelles terres, & vn autre monde: attendu que du temps de Seneque l'on auoit cognoiſſance du ſuccez de ce naufrage que Pline raconte, par lequel on paſſa le grand Ocean. Ce qui appert auoir eſté le motif de la Prophetie de Seneque, comme il le donne à en-

tendre par les vers cy deuant recitez : apres lesquels ayant acheué d'escrire le soucy & la vie peu malicieuse des anciens, il suit ainsi:

Auiourd'huy c'est vn autre temps,
Car la mer contente ou forcee,
Se void de l'hardy trauersee,
Qui n'y prend que du passe-temps.

Et plus bas il dit ainsi :

Tout batteau sans craindre naufrage
Se iette or sur la haute mer,
Et ja le bouillant passager
Tient pour bref vn si long voyage.
Il n'est plus rien à descouurir,
Ny lieux qui soyent encor à prendre :
Celuy là qui se veut deffendre,
D'vn nouueau mur se doit couurir.
Tout est renuersé par le monde,
Rien n'est en son lieu demeuré,
Rien secret ny rien d'asseuré
N'y a parmy la terre ronde.
On void que le chaud Indien
Boit l'Araxe en froideur extresme,
Et l'Elbe & le Rhin tout de mesme,
Lauent le peuple Persien.

Et de ceste tant grande hardiesse des hommes Seneque a coniecturé ce qu'il a escrit, comme le dernier poinct qui doit arriuer disant : *Il viendra sur le dernier âge*, &c. ainsi qu'il a esté mis cy dessus.

De l'opinion que Platon a cuë des Indes Occidentales.

CHAP. XII.

OR ſi quelqu'vn a traicté plus particulierement de ceſte Inde Occidentale, que l'honneur en doit eſtre donné à Platon, qui en ſon Timee dit ainſi : *En ce temps l'on ne pouuoit nauiger ce Golphe* (il entend de la mer Atlantique, qui eſt l'Ocean, qui ſe rencontre au ſortir du deſtroit de Gibaltar) *pour ce que le paſſage eſtoit clos à la bouche des colomnes d'Hercules*, (qui eſt le meſme deſtroit de Gibaltar). *Et ceſte Iſle eſtoit iointe en ce tẽps à la bouche ſuſdicte, & eſtoit de telle grandeur, qu'elle excedoit toute l'Aſie & l'Afrique enſemblémẽt: & alors il y auoit vn paſſage pour aller de ces Iſles à d'autres, & de ces autres Iſles l'on alloit à la terre ferme, qui eſtoit proche, enuironnee de la vraye mer.* Cela eſt raconté par Critias en Platon. Et ceux qui ſe perſuadẽt que ceſte narration de Platon eſt vne vraye hiſtoire deduicte & cõtenuë ſouz ces termes, diſent que ceſte grande Iſle appellee Atlantique, laquelle excedoit en grandeur l'Afrique & l'Aſie tout enſemble, occupoit alors la plus grande part de la mer Oceane appellee Atlantique, que les Eſpagnols nauigent auiourd'huy, & que les autres Iſles, qu'il diſoit eſtre proches de ceſte grande, ſont celles que maintenant nous appellons Iſles de Barlouante, à ſçauoir Cube Eſpagnolle, ſainct Iean du Portriche, Iamaique & autres Iſles de ceſte contree : meſme que la terre ferme dont il fait mention, eſt celle qu'auiourd'huy nous appellons

terre ferme, à ſçauoir le Peru, & l'Amérique, & que ceſte vraye mer, qu'il dit, eſt joignant icelle terre ferme, ſçauoir la mer du Sud, qu'il appelle vraye mer, pource qu'en comparaiſon de ſa grandeur, les autres mers Mediteranees, voire la meſme Atlantique, ſont comme petites mers. Par cela à la verité ils donnẽt vne interpretation fort ingenieuſe & artificieuſe à ces propos de Platon. Mais ſi ceſte interpretation doit eſtre tenuë pour veritable, ou non, i'ay deliberé l'eſclaircir en autre lieu.

Que quelques-vns ont eu opinion qu'aux lieux de l'Eſcriture ſaincte, où il eſt faict mention d'Ophir, on le doit entendre de noſtre Peru.

CHAP. XIII.

QVelques-vns ont ceſte opinion qu'il eſt fait mention en la ſaincte Eſcritue de ceſte Inde Occidentale, prenans la region du Peru pour ceſt Ophir tant celebré en icelle. Robert Eſtienne, ou pour mieux dire François Varable, homme fort verſé en la langue Hebraïque (comme i'ay ouy raconter à noſtre Precepteur qui fut ſon diſciple) dit aux annotations ſur le neufieſme chapitre du troiſieſme liure des Roys, que l'Iſle Eſpagnolle, que trouua Chriſtofle Colõb, eſtoit celle d'Ophir, dont Salomon faiſoit apporter quatre cens vingt, ou quatre cens cinquante talents d'or tres-fin & pur. Pour ce que l'or de Cibao que les noſtres apportent de l'Eſpagnolle, eſt de telle façon & qualité. Et ſ'en trouuent encore

In 3. l. Reg. c. 9.

In apparatu Bibliæ regiæ imphaleg. c. 9.

pluſieurs

pluſieurs autres qui afferment que ceſtuy noſtre Peru eſt Ophir, deduiſans & tirans vn nom de l'autre, leſquels croyent que dés lors que le liure de Paralipomenon fut eſcrit, l'on appelloit Peru comme auiourd'huy ils ſe fondent en ce que la ſaincte Eſcriture rapporte que l'on apportoit d'Ophir de l'or tres-pur, & des pierres fort precieuſes auec du bois qui eſtoit fort beau & fort rare: leſquelles choſes ſont abondantes au Peru, comme ils diſent. Mais (à mon opinion) c'eſt choſe fort eſloignee de verité, que le Peru ſoit Ophir tant celebré par les lettres ſacrees. Car iaçoit qu'en ce Peru il y ait aſſez grande abondance d'or, ce n'eſt pas toutesfois de telle façon que l'on le doiue eſgaler à la renommee des richeſſes qu'a euë anciennement l'Inde Orientale. Ie ne trouue point qu'en ce Peru il y ait des pierres ſi precieuſes, ny de bois ſi exquis, qu'on n'en ait iamais veu de ſemblables en Hieruſalem. Car encore qu'il y ait des eſmeraudes exquiſes, & quelques arbres d'vn bois dur & aromatique: ce neantmoins ie n'y trouue point choſe digne de telle louange, que la ſaincte Eſcriture donne à Ophir. Meſme il me ſemble qu'il n'eſt pas vrayſemblable que Salomon euſt laiſſé l'Inde Orientale tres-riche & opulente, pour enuoier ſes flottes de nauires à ceſte derniere terre: que ſi elles y eſtoient venuës tant de fois, (comme il eſt eſcrit) certainement nous trouuerions plus de reſte & de teſmoignage d'icelles que nous n'auons pas. Dauantage, l'etymologie du nom d'Ophir, & le changement ou reduction d'iceluy au nom du Peru, me ſemble choſe peu conſiderable, eſtant

2. Paral. 9. 3. Regum. 10.

2. Par. 8. 4. Reg. 22. 3. Reg. 9.

certain que le nom du Peru n'eſt pas fort ancien, ny commun à toute ceſte contree. L'on a eu de couſtume ordinairement en ces deſcouuertures du nouueau monde, de donner nom aux terres & ports de mer, ſelon l'occaſion qui ſe preſentoit alors de l'arriuee, & croy que le nom du Peru a eſté ainſi trouué, & mis en vſage. Car nous tenons icy, que le nom a eſté donné à toute ceſte terre du Peru, à cauſe d'vn fleuue ainſi appellé par les naturels du pays, auquel les Eſpagnols arriuerent quand ils firent la premiere deſcouuerte. Et de là nous diſons que les meſmes Indiens naturels du Peru ignorent, & ne ſe ſeruent aucunement de ce nom & appellation pour ſignifier leur terre. Il ſemble d'auantage que les meſmes autheurs veulent dire que Sepher, denommee en la ſaincte Eſcriture, eſt ce qu'auiourd'huy l'on appelle les Andes, qui ſont des montagnes treshautes du Peru. Et ceſte reſſemblance des mots & appellations n'eſt pas choſe ſuffiſante. Car ſi cela auoit lieu, nous pourrions auſſi bien dire que Iectan eſt Iecſan, mentionné en la ſaincte Eſcriture. Auſſi nous ne pouuons dire que les noms de Tite & Paul, deſquels ont vſé les Rois Inquas de ce Peru, ſoient prouenus des Romains, ou Chreſtiens; d'autant que c'eſt vn argument trop foible & trop leger, pour tirer concluſion de choſes ſi grandes. L'on voit clairement que c'eſt choſe contraire à l'intention de l'Eſcriture ſaincte, ce que quelques-vns ont eſcrit que Tharſis & Ophir n'eſtoient en vne meſme route & prouince, en conferant le chapitre vingt-deuxieſme du quatrieſme liure des Rois,

Iectan filius Heber. Gen. 10.

Iecjan filius Abrahæ ex Cetura Gen. 25.

auec le chapitre vingtieſme du ſecõd liure du Paralipomenon. D'autant que ce qui eſt dit au liure des Roys, que Ioſaphat dreſſa vne flotte de nauires en Aſiongaber pour aller querir de l'or à Ophir, eſt auſſi referé au Paralipomenon, que ceſte meſme flotte fut dreſſee pour aller à Tharſis. D'où l'on peut facilement iuger qu'en ces liures ſuſdits, quand l'Eſcriture parle de Tharſis & Ophir, elle entend vne meſme choſe. Quelqu'vn me pourroit demander ſur cecy, quelle region ou prouince eſtoit ceſt Ophir, où alloit la flotte de Salomon, auec les mariniers de Hyram Roy de Tyr & de Sidon, pour rapporter de l'or, & où pretendant aller la flotte du Roy Ioſaphat, perit, & fit naufrage en Aſiongaber, comme rapporte l'Eſcriture. En cecy ie dis, que ie m'accorde fort volontairement à l'opinion de Ioſephe, en ſes liures des Antiquitez, où il dit que c'eſt vne prouince de l'Inde Orientale, laquelle fut fondee par ceſt Ophir, fils de Iectan, duquel il eſt faict mention au Geneſe dixieſme, & eſtoit celle prouince abondante d'or tres-fin. De là eſt venu que l'on celebre tant l'or d'Ophir, ou d'Ophas, ou ſelon qu'aucuns veulent dire que ce mot d'Obriſe, vaut autant comme qui diroit l'Ophirize. Pource que y voyant ſept ſortes & eſpeces d'or, (comme refere ſainct Hieroſme) celuy d'Ophir eſtoit tenu pour le plus fin, comme icy nous loüons & eſtimons l'or de Valditia ou de Caranaya. La principale raiſon qui me fait croire qu'Ophir eſt en l'Inde Orientale, & non en ceſte Occidentale, eſt pource que la flotte de Salomon ne pouuoit venir icy ſans paſſer toute

3. Reg. 9. 4. Reg. 22.

Geneſ. 10.

l'Inde Orientale, toute la Chine, & autre grande eſpace de mer: n'eſtant pas vray-ſemblable qu'ils euſſent trauerſé tout le monde pour venir icy chercher de l'or, principalement eſtant ceſte terre de telle façon, que l'on n'en peut auoir eu cognoiſſance par aucun voyage de terre, & monſtrerons apres que les anciens n'auoient cognoiſſance de l'art de nauiger, dõt nous vſons auiourd'huy, ſans lequel ils n'euſſent peu ſ'engouffrer & auancer ſi auant dans la mer. Finalement en ces choſes quand il n'apparoiſt indices certains, mais ſeulement coniectures legeres, l'on n'eſt obligé d'en croire dauantage que ce qu'il en ſemble à vn chacun.

Que ſignifie en la ſaincte Eſcriture Tharſis & Ophir.

CHAP. XIIII.

SI les opinions & coniectures d'vn chacun doiuent eſtre receuës, ie tiens quant à moy qu'en la ſaincte Eſcriture ces mots de Tharſis & Ophir, le plus ſouuent ne ſignifient aucun lieu determiné, mais que c'eſt vn mot & ſignification generale aux Hebrieux, comme en noſtre vulgaire ce mot des Indes nous eſt general en noſtre vſage & façon de parler: car nous entendons par les Indes, des terres fort riches, eſloignees & eſtranges des noſtres. Ainſi nous autres Eſpagnols indifferemment appellons Indes le Peru, le Mexique, la Chine, Malaque, & le Breſil, & de quelconques parties de celles-cy que viennent lettres, nous diſons que ce ſont lettres des Indes,

eſtans neantmoins leſdites terres & Royaumes de grande diſtance & diuerſité entre elles; iaçoit auſſi qu'on ne puiſſe nier, que le nom des Indes ſ'entend proprement de l'Inde Orientale. Et pour ce que anciennement on parloit de ces Indes comme d'vne terre fort eſlongnee, de là eſt venu, que à la deſcouuerture de ces autres terres, auſſi bien eſloignees, a l'on donné le nom des Indes : pour eſtre diſtantes des autres, & tenuës comme le bout du monde. Et de meſme façon il me ſemble, que Tharſis en la ſaincte Eſcriture le plus ſouuent ne ſignifie ny lieu, ny partie determinee, mais ſeulement des regions fort eſlongnees, & ſelon l'opinion du peuple, fort riches, & fort eſtranges. Car ce que Ioſephe & quelques-vns veulent dire, que Tharſis eſt Tarſo ſelon l'intention de l'Eſcriture, il me ſemble auec bonne raiſon auoir eſté reprouué par ſainct Hieroſme: non ſeulement d'autant que ces deux vocables ſ'eſcriuent par diuerſes lettres, l'vn auec vne aſpiration, & l'autre ſans aſpiration; mais auſſi, pource que l'on eſcrit beaucoup de choſes de Tharſis, qui ne peuuent pas bien conuenir ny ſe rapporter à Tarſo cité de Cilicie. Il eſt bien vray, que en quelques endroits de l'Eſcriture, il eſt dit que Tharſis eſt en Cilicie. Ce qui ſe trouue au liure de Iudith, quand il eſt parlé d'Holofernes, duquel il eſt dit qu'ayant paſsé les limites d'Aſſyrie, il paruint iuſques aux grands monts d'Ange, (qui par aduenture eſt Taurus) leſquels monts ſont à la feneſtre de Cilicie, & qu'il entra en tous les chaſteaux, où il aſſembla toutes ſes forces, ayant deſtruit celle tant renommee cité de Melothi,

Hieron. a Marcell. i 3. tomo.

Iudith. 2.

Lege Pli l. 5. c. 2

deſpouilla, & ruina tous les fils de Tharſis & d'Iſraël, qui eſtoient joignant le deſert, & ceux qui eſtoient au midy, vers la terre de Cellon, & de là paſſa l'Euphrates : mais (comme i'ay dit) ce qui eſt ainſi eſcrit de Tharſis ne ſe peut accommoder à la cité de Tarſo. Theodoret & autres ſuiuãs l'interpretation des ſeptante, en quelques endroits mettent Tharſis en Afrique, voulans dire que c'eſtoit la ville meſme, qui anciennement ſ'appelloit Carthage, & auiourd'huy Royaume de Thunes, & diſent que c'eſtoit là où Ionas vouloit aller, quand l'Eſcriture rapporte qu'il ſ'enfuyoit du Seigneur en Tharſis. Autres veulent dire, que Tharſis eſt vne certaine region des Indes, comme il ſemble que ſainct Hieroſme ſ'y vueille incliner. Ie ne veux pas à preſent debatre ces opinions, mais ie veux bien dire, que l'Eſcriture ſur ceſte matiere ne ſignifie pas touſiours vne region ou partie du monde certaine & determinee. Il eſt certain que les Mages ou Roys qui vindrent adorer Ieſus Chriſt, eſtoient d'Orient, & auſſi dit l'Eſcriture, qu'ils eſtoient de Saba, Epha, & Madiem. Et quelques hommes doctes ſont d'opinion, qu'ils eſtoient d'Ethiopie, d'Arabie, & de Perſe. Et neantmoins le Pſalmiſte & l'Egliſe chante d'eux; *Les Roys de Tharſis apporteront des preſens.* Nous nous accordons donc auec ſainct Hieroſme, que Tharſis eſt vn mot, qui a pluſieurs & diuerſes ſignifications en l'Eſcriture, & que quelquefois il ſignifie la pierre Chryſolithe, ou Iacinthe, tãtoſt quelque certaine regiõ des Indes, tantoſt la mer meſme, qui eſt de couleur de Iacinthe à la reuerberation du Soleil. Mais auec raiſon le

Theod. in 1. Ioan. Artaſmõt. ibid. & in alphabeto apparatus.

Hieron. ad Marcell.

Pſal. 44. Iſayæ 60.

meſme ſainct Docteur nie que Tharſis ſoit regiõ des Indes, où vouloit fuir Ionas, puis que partant de Ioppé, il luy eſtoit impoſſible de nauiger iuſques és Indes par icelle mer. Pource que Ioppé (qu'auiourd'huy nous appellons Iaffe, n'eſt pas vn port de la mer rouge, laquelle eſt iointe auec la mer Indique Orientale, mais de la mer Mediterranee, qui n'a point d'iſſuë par la mer Indique. D'où il appert clairement, que la nauigation que faiſoit la flote de Salomon partant de Aſiongaber (où ſe perdirent les nauires du Roy Ioſaphat) alloit par la mer rouge à Tharſis & Ophir, ce qui eſt expreſsément atteſté en l'Eſcriture. Et a eſté ceſte nauigation fort differente de celle que pretendoit faire Ionas à Tharſis, puiſque Aſiongaber eſt le port d'vne cité d'Idumee, aſſiſe ſur le deſtroit, où la mer rouge ſe joint auec le grãd Oceã. De ceſt Ophir l'on apportoit à Salomon de l'or, de l'argẽt, du morphie, des monnes, & coqs d'Inde, & eſtoit leur voyage de trois ans, toutes leſquelles choſes ſans doute doiuent eſtre entenduës de l'Inde Orientale, qui eſt feconde & abondãte en tout ce que deſſus, ainſi que Pline l'enſeigne, & que nous en auons à preſent certaine cognoiſſance. De noſtre Peru certainement ils n'euſſent peu apporter du morphie, d'autant que les Elephans y ſont du tout incogneus. Mais ils euſſent bien peu apporter de l'or, de l'argent, & de fort plaiſantes & gentilles monines. Finablement il me ſemble que l'Eſcriture ſaincte entend communement par ce mot de Tharſis, ou la grande mer, ou des regions fort eſlongnees & eſtranges. Par ainſi il ſuppoſe que les Propheties qui

parlent de Tharsis (puisque l'esprit de prophetie peut tout sçauoir) se peuuent bien souuent accõmoder aux choses de nostre nouueau monde.

De la Prophetie d'Abdias, que quelques-vns interpretent estre des Indes.

CHAP. XV.

Guido Bo-derian. in epi. ad Philippum Cathol. regem in 5. Com. Iac. Bibl. in Marrar. in Hispã. hist.

PLusieurs disent & afferment, qu'en la saincte Escriture il a esté predit bien long temps deuant, que ce nouueau monde deuoit estre conuerty à Iesus Christ par la nation Espaignolle, & à ce propos mettẽt en auant & expliquent le texte de la Prophetie d'Abdias, qui dit ainsi: *A la transmigration de cest exercite des enfans d'Israël possedera toutes les choses des Chananeës iusques en Sarepte, & la transmigration de Hierusalem, qui est au Bosphore, possedera les citez du midy, & monteront les sauueurs au mont de Sion pour iuger le mont d'Esau, & sera le Royaume pour le Seigneur.* Cecy a esté mis ainsi en vulgaire suyuant la lettre. Mais les autheurs que i'entens, en l'Hebrieu lisent ainsi: *Et la transmigratiõ de cest exercite des enfans d'Israël* (qui sont les) *Chananeans iusques à Zarphat* (qui est France) *& la transmigration de Ierusalem, qui est en Sapharad* (entendez pour Espaigne) *possedera pour heritagẽ les citez du midy, & monteront ceux qui procurent la saluation au mont de Sion, pour iuger le mont d'Esau, & sera le Royaume pour le Seigneur.* Toutefois aucuns d'eux n'alleguent suffisant tesmoignage des anciens, ny raison pertinente, pour monstrer que Sapharad, que sainct Hieroſme interprete le Bosphore ou destroit, & les septante Interpretes

Ludouicus Leo Augustinian. in comment. super Abdia.

l'Euphrate, doiue ſignifier l'Eſpagne, que leur ſeule opinion. Les autres alleguent la Paraphraſe Chaldaïque, qui eſt de ceſte opinion, & meſme les anciens Rabis qui l'expliquent de ceſte façon, comme auſſi ils expliquent Zarphat eſtre France (que noſtre vulgaire & les ſeptante diſent eſtre Sarepte). Et laiſſant ceſte diſpute, qui appartient aux gens plus de loiſir, quelle neceſſité y a-il de croire, que les citez de l'Auſtre, ou de Mageb (ainſi qu'eſcriuent les ſeptante) ſoient les gens de ce nouueau monde? D'auantage, quel beſoin eſt-il de croire, & de prendre la nation Eſpagnolle pour la tranſmigration de Hieruſalem en Sapharad? ſi ce n'eſt que nous vueillions prendre Hieruſalem ſpirituellement, & que pour icelle nous entendions l'Egliſe. De ſorte que par la tranſmigration de Hieruſalem en Sapharad, le ſainct Eſprit nous demõſtre les enfans de la ſaincte Egliſe, qui habitent aux fins de la terre, & aux riuages, pource cela en langue Syriaque eſt dict Sapharad, & ſe rapporte bien à noſtre Eſpagne, qui ſelon les anciens eſt la fin & le bout de la terre, eſtant preſque toute enuironnee de la mer. Or par les citez d'Auſtre, ou de Sud, l'on peut entendre ces Indes: attendu que la plus grande part de ce nouueau monde eſt aſſiſe au midy: & la meilleure partie duquel regarde le Pole Antarctique. Ce qui ſenſuit eſt facile à interpreter, ſçauoir *ceux qui procurent la ſaluation, monteront au mont de Sion pour iuger le mont d'Eſau:* parce qu'on peut dire que ceux là ſe retirent à la doctrine, & au fort de la ſaincte Egliſe, qui pretendent rompre & diſſiper les erreurs profanes des gentils, car cela

peut eſtre interpreté iuger le mont d'Eſau. D'où il ſ'enſuit biẽ, qu'alors le Royaume ne ſera pour les Eſpagnols, ny pour ceux d'Europe, mais pour Ieſus Chriſt noſtre Sauueur. Quiconque voudra expliquer de ceſte façon la Prophetie d'Abdias, ne doit eſtre reprins puis qu'il eſt certain que le ſainct Eſprit a ſceu & cogneu tous les ſecrets lõg temps au parauant. Et ſemble qu'il y a grande apparence de croire, qu'il eſt faict mention en la ſaincte Eſcriture d'vne affaire de telle importance, comme eſt la deſcouuerture des Indes & nouueau monde, & conuerſion d'iceluy en la foy.

Iſai. 18. Iſaie meſme dit ces termes. *Ah les ailles des nauires*
iuxta 70. *qui vont de l'autre part d'Ethiopie.* Pluſieurs auteurs
Inter. tres-doctes declarent que tout ce chapitre eſt entendu des Indes, & le meſme Prophete en d'au-

Iſaiæ 66. tre endroit dit, *Que ceux qui eſchaperont d'Iſraël iront fort loing à Tharſis & en des Iſles fort eſlongnees, où ils conuertiront au Seigneur pluſieurs & diuerſes nations.* Entre leſquelles il nomme la Grece, l'Italie, & l'Afrique, & beaucoup d'autres. Ce qui ſans doute ſe peut bien rapporter à la conuerſion de ces nations des Indes. Car eſtant choſe aſſeu-

Matth. 24. ree que l'Euangile doit eſtre preſchee par tout l'vniuers, ainſi que le Sauueur nous l'a promis, & qu'alors viendra la fin du monde, il ſ'enſuit, & ainſi le doit-on entendre, qu'en toute l'eſtenduë du monde il y a beaucoup de nations à qui Ieſus Chriſt n'a eſté annoncé. Partant nous deuons de là recueillir, qu'il eſt demeuré grande partie du mõde incogneuë aux anciens, & qu'auiourd'huy il y en a encore vne bonne partie à deſcouurir.

Par quel moyen ont peu arriuer aux Indes les premiers hommes, & qu'ils n'y ſont arriuez de gré, & ſelon leur intention.

CHAP. XVI

MAintenant il eſt temps de reſpondre à ceux qui diſent qu'il n'y a point d'Antipodes, & que ceſte region où nous viuons, ne peut eſtre habitee. L'immenſe grandeur de l'Ocean, eſpouuenta tellemẽt ſainct Auguſtin, qu'il ne pouuoit penſer comment le lignage humain euſt peu paſſer à ceſtuy noſtre nouueau monde. Mais puis que d'vne part nous ſçauõs de certain que paſſez ſont pluſieurs ans, qu'il y a des hommes habitans en ces parties cy, & d'autre part ne pouuons nier ce que la ſaincte Eſcriture nous enſeigne clairement, que tous les humains ſont procedez d'vn premier homme, que ſans doute ſerons contraincts de croire & confeſſer que les hommes ſeront paſſez icy de l'Europe, de l'Aſie, ou de l'Afrique: toutesfois ce pendant il nous faut rechercher & diſcourir par quel chemin ils y ont peu venir. Il n'eſt pas vray-ſemblable qu'il y ait eu vne autre arche de Noé, en laquelle les hommes puiſſent eſtre arriuez aux Indes, & moins encore que l'Ange ait tranſporté les premiers hommes de ce nouueau monde, attachez & ſuſpendns par les cheueux, comme il feit le Prophete Habacuc, car nous ne traitons pas de la toute puiſſance de Dieu, mais ſeulement de ce qui eſt conforme à la raiſon & à l'ordre & diſpoſition des choſes humaines. C'eſt pourquoy ces

deux choſes doiuent eſtre tenuës pour admirables & dignes de merueille, voire d'eſtre cõptees entre les ſecrets de Dieu. L'vne que le genre humain ait peu paſſer vne ſi grande trauerſe de mer, & de terre. L'autre que y ayant icy ſi grand nombre de peuple, ils ayẽt eſté neãtmoins incogneus par tant de ſiecles. Pour ceſte cauſe ie demande par quelle deliberation, force & induſtrie, le lignage des Indiens a peu paſſer vne ſi large mer,& & qui pouuoit eſtre l'inuenteur d'vn paſſage ſi eſtrange. Veritablement ie l'ay pluſieurs fois recherché & ruminé à moy-meſme, (comme pluſieurs autres ont fait,) & iamais n'ay peu trouuer choſe qui me peuſt ſatisfaire. Toutes-fois i'en veux bien dire ce que i'en ay conceu & qui me vient à preſent en la fantaſie, puis que les teſmoins me manquent, leſquels ie peuſſe ſuiure & me laiſſer aller par le fil de la raiſon (quoy qu'il ſoit fort delié) iuſques à ce qu'il ſe diſparoiſſe du tout de deuant mes yeux. C'eſt vne choſe certaine que les premiers hõmes ſont venus en la terre du Peru par l'vne de ces deux manieres, ſçauoir ou par terre, ou par mer. Que ſ'ils ſont venus par la mer, ç'a eſté ou fortuitement & par hazard, ou de gré & propos deliberé. I'entens par hazard eſtans iettez par quelque orage & force de tourmente, comme il aduient en temps rude, & tempeſtueux. I'entens auſſi de propos deliberé qu'ils euſſent dreſſé leur nauigatiõ, pour chercher & deſcouurir de nouuelles terres. Outre ces deux manieres, ie trouue qu'il n'eſt point poſſible d'en trouuer d'autres, ſi nous voulons ſuiure le cours des choſes humaines, & ne nous arreſter

à fabriquer des fictions Poëtiques & fabuleuſes. Car il ne faut pas que quelqu'vn ſe perſuade de trouuer vn autre Aigle, comme celle de Ganimede, ou quelque cheual volant, comme celuy de Perſeus, qu'il maintienne auoir apporté les premiers Indiens par l'air, ne que par aduenture ces premiers hommes ſe ſoient ſeruis de poiſſons, comme Serenes, ou Nicolas, pour les auoir paſſez là. Mais delaiſſant arriere ces propos de menſonge, & dignes de riſee, examinons vn peu chacune de ces deux manieres miſes en aüant: attendu que ceſte diſpute ſera plaiſante & vtile. Premierement il me ſemble que ce ne ſeroit pas choſe trop eſlongnee de raiſon de dire, que les premiers & anciẽs peuples de ces Indes ſont venus, ont deſcouuert, & peuplé par la meſme façon, que nous autres à preſent y venons iournellement, à ſçauoir part l'art de nauiger, & l'ayde des pilotes, leſquels ſe conduiſent par la hauteur & cognoiſſance du Ciel, & auec l'induſtrie qu'ils ont de chãger & manier les voiles ſelon le temps qui ſe preſente. Pourquoy cela ne pourroit-il pas bien eſtre? faut-il croire que nous ſeuls hommes, & en ceſtuy noſtre ſiecle, tant ſeulement, ayons comprins & cogneu l'art de n'auiger l'Ocean? Nous voyons que de ce temps meſme, l'on nauige & trauerſe encore l'Ocean pour deſcouurir nouuelles terres, comme peu de temps y a qu'Aluaro Mendana & ſes compagnons ont nauigé, eſtans partis du port Lima, & ſuiuy la route du Ponant pour deſcouurir la terre qui giſt à l'Eſt, où eſt le Peru, & au bout de trois mois, deſcouurirent les Iſles, qu'ils appellerent Iſles de

Salomon, qui ſont pluſieurs & fort grandes. Et y a grande apparence qu'elles giſent joignant la nouuelle Guynee: ou pour le moins qu'elles ſont fort proches d'vne autre terre ferme. Et encore auiourd'huy par le commandement du Roy, & de ſon conſeil l'on delibere d'appreſter vne nouuelle armee pour aller à ces Iſles. Puis donc qu'il eſt ainſi, pourquoy ne dirons nous pas, que les anciens auſſi bien n'ayent peu auoir le courage, & reſolution de voyager par mer à meſme deliberation de deſcouurir la terre, qu'ils appellent Antictthon, oppoſite à la leur, & que ſelon le diſcours de leur philoſophie, deuoit eſtre auec deſſein de ne ſ'arreſter iuſques à la veuë des terres qu'ils cherchoient? Certainement il n'y a aucune repugnance ou contrarieté que ce que nous voyons auiourd'huy arriuer, ſoit ainſi anciennement arriué: attendu meſme que la ſaincte Eſcriture teſmoigne que Salomon print des maiſtres pilotes de Tyr & de Sidon, fort adroits & experimentez à la mer, & que par leur induſtrie, l'on feit ceſte nauigation de trois ans. A quel propos penſez vous quelle remarque l'art des mariniers, & leur ſcience, enſemble leur nauigation ſi longue de trois ans, ſinon pour nous donner à entendre que la flotte de Salomon, nauigeoit le grand Ocean? Il y en a beaucoup qui ſont de ceſte opiniõ, auſquels il ſemble que ſainct Auguſtin auoit peu de raiſon de ſ'eſpouuenter, & eſmerueiller de la grandeur de l'Ocean puiſqu'il pouuoit coniecturer qu'il n'eſtoit ſi difficile à nauiger, veu ce qui eſt rapporté par la nauigatiõ de Salomon. Mais pour dire la verité mon opinion eſt bien

2. Para. 9.
3. Reg. 10.

autre, & ne me puis perſuader que les premiers Indiens ſoient arriuez en ce nouueau monde, par vne nauigation ordonnee, & faite à propos. Meſme ie ne veux pas accorder que les anciens ayent cogneu l'art & induſtrie de nauiger par le moyen duquel les hõmes auiourd'huy trauerſent la mer Oceane de quelque partie que ce ſoit à quelconque autre, qu'il leur prẽne fantaſie. Ce qu'ils font auec vne incroyable viſteſſe & reſolution, attendu que ie ne trouue en toute l'antiquité aucun reſte, ou teſmoignage d'vne choſe ſi notable, & de ſi grande importance. Et ne trouue qu'aux liures des anciens ſoit faite aucune mention de l'vſage de la pierre d'Aymant, ne de l'Eſguille à nauiger, voire, ne croy-ie point qu'ils en ayent eu aucune cognoiſſance. Que ſi l'on oſte la cognoiſſance de l'Eſguille à nauiger, l'on cognoiſtra facilement qu'il eſt impoſſible qu'ils ayent trauerſé l'eſtenduë du grand Ocean. Ceux qui ont quelque cognoiſſance de la mer, entendent bien ce que dis. Pource qu'il eſt auſſi facile de croire, que les mariniers eſtans en pleine mer puiſſent dreſſer la prouë de la nauire, où ils voudront, ſi l'Eſguille de nauiger leur deffaut, comme de penſer que l'aueugle puiſſe monſtrer auec le doigt ce qui eſt proche ou ce qui eſt eſlõgné en quelque endroit. Et eſt vne choſe eſmerueillable que les anciens ayent ignoré par tant de temps vne ſi excellente proprieté de la pierre d'aymant, & qu'elle ait eſté deſcouuerte & cogneuë par les modernes. Il appert bien que les anciens ont ignoré ceſte proprieté, en ce que Pline, qui eſt ſi curieux hiſtorien des choſes naturelles, neantmoins parlant

Plin. lib. 3. c. 6. & lib. 34. c. 1. 14. & lib. 7. c. 4.

de ceſte pierre d'Aymant, ne dit aucune choſe de ceſte vertu & proprieté, qu'elle a de faire touſiours tourner deuers le Nort le fer qu'elle aura touché, qui eſt la vertu la plus admirable qu'elle ait. Ariſtote, Theophraſte, Dioſcoride, Lucrece ny aucuns hiſtoriens ny philoſophes naturels, que i'ay veu, n'en font aucune mention, encore qu'ils traictent de la pierre d'Aymant. Sainct Auguſtin eſcriuant d'autre part pluſieurs & diuerſes proprietez, & merueilleuſes excellences de la pierre d'Aymãt aux liures de la cité de Dieu, n'en parle nullement. Et eſt certain, que toutes les merueilles que l'on conte de ceſte pierre, ne ſont rien au reſpect de ceſte proprieté ſi eſtrãge, qu'elle a de regarder touſiours au Nort, qui eſt vn grãd miracle de nature. Il y a encore vn autre argument, qui eſt que Pline traictant des premiers inuenteurs de la nauigation, & racontant tous les inſtrumens & appareils, ne parle aucunement de l'Eſguille à nauiger, ny de la pierre d'Aymant: mais ie dy ſeulement que l'art de recognoiſtre les eſtoilles, a eſté inuenté des Pheniciens. Et n'y a point de doute, que ce que les anciens ont ſceu & cogneu de l'art de nauiger, n'eſtoit qu'au regard des eſtoilles, & remarquãs les riuages, Caps, & differences des terres. Que ſ'ils ſe trouuoient ſi auant en haute mer, que du tout ils perdiſſent la veuë de la terre, ils ne ſçauoient en quelle part dreſſer la prouë par autre diſcours, ſinon par les eſtoilles, Soleil & la Lune, & cela leur defaillant (comme il aduient en temps nebuleux, & couuert,) ils ſe gouuernoient par la qualité du vent, & par coniectures du chemin qu'ils pouuoient

Dioſco. l. 5. c. 10.
Lucret. l. 6.
Aug. de Ciuit. Dei. c. 4. vbi multa de magnete.
Plin. l. 7. c. 56.

auoir

auoir fait, finalement alloient conduits de leur inſtinct. Comme en ces Indes les Indiens nauigent vn long chemin de mer, conduits ſeulement par leur induſtrie & inſtinct naturel. Et ſert beaucoup à ce ſujet ce qu'eſcrit Pline des inſulaires de la Taprobane (qu'auiourd'huy nous appellons Sumatra) diſant en ceſte façon, lors qu'il traicte de l'art & induſtrie dont ils vſoient à nauiger. *Ceux de la Taprobane ne voyent point le Nort, & pour nauiger, ſupplecnt à ce defaut, portans auec eux certains petits oiſeaux, leſquels ils laiſſent aller ſouuent, & comme ces petits oiſeaux par naturel inſtinct vollent touſiours vers la terre, les mariniers dreſſent leur proüe à leur ſuite.* Qui doute donc que s'ils euſſent eu cognoiſſance de l'Eſguille, ils ne ſe fuſſent aidez pour guide de ces petits oiſeaux pour deſcouurir la terre? Bref, il ſuffit pour monſtrer que les anciens n'ont cogneu ce ſecret de la pierre d'Aymant, de veoir qu'à choſe ſi remarquable, il n'y a aucun mot ny vocable Latin, ny Grec, ny Hebrieu qui luy ſoit propre. Car vne choſe de telle importance, n'euſt point manqué de nom en ces langues, s'ils l'euſſent cogneu. De là vient qu'auiourd'huy les Pilotes, pour faire dreſſer la route, à celuy qui tient le gouuernail, ſe ſeent au haut de la pouppe, qui eſt afin qu'il puiſſe de ceſt endroit regarder l'Eguille, là où anciennement, ils ſeoiēt en la proüe, pour regarder les differēces des terres & des mers, & duquel lieu ils cōmandoient au gouuernail. Cōme auiourd'huy l'on vſe encore à l'entrer ou ſortir de quelque port & haure, & pour ceſte occaſion les Grecs appelloiēt les Pilotes *Proritas*, pource qu'ils ſe tenoient en la proüe.

De la proprieté & vertu admirable de la pierre d'Aymant, pour le faict de la nauigation, & que les anciens n'en ont eu cognoissance.

CHAP. XVII.

PAr ce qui est dit cy dessus, il appert que l'on doit tenir la nauigation des Indes si briefue & si certaine que nous l'auons de la pierre d'Aymant. Comme auiourd'huy nous voyons plusieurs hommes qui ont voyagé de Lisbonne à Goa, de Seuille à Mexicque, à Panama, & en toute ceste autre mer du Sud, iusques à la Chine & au destroit de Magellan, & ce aussi facilement & certainement, comme le laboureur peut aller de la metairie en la ville. Nous auons veu aussi des hommes qui ont faict quinze voyages aux Indes, voire dix-huict, & auons entendu parler d'aucuns anciens lesquels ont fait plus de vingt voyages, passans & repassans la largeur de ce grand Ocean, ausquels ils n'ont apperceu aucuns restes ny apparences de ceux qui auoient passé ny rencontré voyageurs à qui demander le chemin. Car (comme dit le Sage) la nauire coupe l'eau & ses ondes, sans laisser vestiges par où elle passe, ny faire chemin dans les ondes. Mais par la vertu & proprieté de la pierre d'Aymant, il se faict en ceste Ocean comme vn chemin tracé & descouuert, le tres-haut Createur de toutes choses luy ayant communiqué telle vertu, que par son attouchement au fer, il luy communique ceste proprieté, d'auoir son mouuement & regard vers le Nort,

sap. 5.

ſans y faillir en quelque partie du monde que ce puiſſe eſtre. Quelques-vns recherchent quelle eſt la cauſe de ceſte proprieté merueilleuſe, & veulent dire, & ſimaginer ie ne ſçay quelle ſympathie : mais quant à moy, ie prends plus de plaiſir & de contentement conſiderant ſes merueilles, à loüer la grandeur & pouuoir du Tout-puiſſant, & me reſiouyr en la contemplation de ſes œuures admirables, & à dire auec Salomon, parlant ſur ce propos : *O Pere, duquel la Prouidence gouuerne & maintient vn bois, luy donnant vn chemin aſſeuré ſur la mer, & au milieu des bondiſſantes ondes, pour monſtrer que de meſme façon tu pourrois ſauuer & deliurer l'homme de tout peril & naufrage, encor qu'il fut ſans nauire au milieu de la mer. Mais d'autant que tes œuures ſont pleines de ſageſſe, les hommes mettẽt & hazardent leurs vies ſur vn peu de bois, & pour trauerſer la mer, s'eſchapent & ſe laiſſent aller en vn bateau.* Sap. 14. Et ſur ce meſme propos le Pſalmiſte dit : *Ceux qui montent ſur mer en des nauires, & qui font leurs affaires en trauerſant les eaux, ſont ceux qui au profond de la mer ont veu les œuures du Seigneur, & ſes merueilles.* Pſal. 106. Et à la verité ce n'eſt pas vne des moindres merueilles de Dieu, que la force d'vne pierre ſi petite commande à la mer, & cõtraigne l'abyſme infiny de luy obeyr & ſuiure ſon commandement. Mais pour-autant que c'eſt choſe qui ſe void tous les iours, & ſemble ſi facile, les hommes ne ſ'en eſmerueillent point, & ne ſe ſouuiennent pas d'y prendre garde : & d'autant que ceſte liberalité eſt telle, les ignorans pour cela en font moins d'eſtat. Neantmoins ceux qui le veulent conſiderer de prés, ſont conduits par la raiſon à benir la ſa-

geſſe de Dieu, & luy rendre graces d'vn ſi grand benefice. Eſtant donc ordonné du Ciel, que ces nations des Indes qui tant de temps ont eſté cachees fuſſent cogneuës & deſcouuertes, & que ceſte route fut hantee & frequentee, afin que tant d'ames vinſſent à la cognoiſſance de Ieſus Chriſt, & gaignaſſent le ſalut eternel, il a eſté pourueu de guide aſſeuree pour ceux qui font ce chemin, ſçauoir l'Eſguille de nauiger, & la vertu de la pierre d'Aymant. On ne peut ſçauoir au certain, depuis quel temps ceſt vſage & art de nauiger a eſté pourueu de guide aſſeuree pour ceux qui font ce chemin, ſçauoir l'Eſguille de nauiger, & la vertu de la pierre d'Aymant. On ne peut ſçauoir au certain, depuis quel temps ceſt vſage & art de nauiger a eſté mis en lumiere: mais quant à moy, ie tiens pour certain, qu'il n'eſt pas fort ancien, d'autant que outre les raiſons deſduites au chapitre precedẽt, ie n'ay leu en aucun autheur ancien, traittant des horloges, qu'il ſoit faict aucune mention de la pierre d'Aymant. Et neantmoins il eſt certain que le principal & plus neceſſaire inſtrument des cadrans au Soleil, dont nous vſons auiourd'huy, eſt l'eſguille de fer touchee de la pierre d'Aymant. Quelques autheurs approuuez eſcriuent en l'hiſtoire des Indes Orientales, que le premier qui commença à deſcouurir ce ſecret ſur mer, fut Vaſco de Gama, lequel à la hauteur de Mozambique rencontra certains mariniers Mores, qui vſoient de l'Eſguille de nauiger, & que par le moyen d'icelle Eſguille il nauigea ces mers: toutesfois ils n'eſcriuent point de qui ils auoient apprins ceſt artifice: & quelques-vns

Li. 1. de Ital. illuſtr. regni 13. Plin. l. 2. c. 71. & lib. 7. cap. vlt. Ozorius de rebus geſtis Emmian. lib. 1.

d'entr'eux meſmes ſont de noſtre opinion, qui eſt que les anciens ont ignoré ce ſecret. D'auantage ie diray vne autre & plus grande merueille de l'Eſguille de nauire, que l'on pourroit tenir pour incroyable, ſi l'on ne l'auoit veu & cogneu par experience ſi aſſeuree & manifeſte. Le fer touché & frotté de la pierre d'Aymant par la partie d'icelle pierre, qui en ſa naiſſance regarde le Sud ou Midy, a ceſte vertu de ſe tourner & incliner touſiours & en tous lieux vers le contraire, qui eſt le Nort: toutesfois en tous lieux il ne le regarde pas directement, mais y a certains poincts & climats, où il regarde droitement le Nort & ſ'y arreſte: mais paſſant ou changeant de ce climat, il coſtoye vn peu, ou à l'Orient ou Ponant, tant plus qu'il ſe va eſloignant de ce climat, c'eſt ce que les mariniers appellent nordeſter, ou nortoeſter. Nordeſter, vaut autant à dire comme coſtoyer, ſ'inclinant au Leuant, & nortoeſter ſ'inclinant au Ponant. Et eſt choſe de telle conſequence, & qui importe tant de ſçauoir ceſte declinaiſon, & coſtoyement de l'Eſguille, que ſi l'on n'y penſoit & regardoit de pres, (quoy qu'elle ſoit petite) l'on ſ'eſgareroit merueilleuſement en la nauigation, & arriueroit l'on en autre lieu que celuy où l'on pretendoit aller. Vn iour vn pilote Portugais fort experimenté me diſoit qu'il y auoit quatre poincts en tout le monde, ou l'Eſguille ſe dreſſoit au Nort, & me le contoit par leurs noms, que ie n'ay retenus, vn d'iceux eſt la hauteur de l'Iſle de la corne en la Tiercyere, ou Alçores, qui eſt choſe fort cogneuë à tous; mais tirant outre de là à plus de hauteur, il nortoeſte,

qui eſt à dire decliner au couchant. Mais tirant au contraire à moins de hauteur, vers l'Equinoctial, il nordeſte, qui eſt incliner à l'Orient. Les maiſtres en ceſt art pourront enſeigner de combien, & iuſques où: de ma part ie demanderois volontiers aux bachelliers qui preſument ſçauoir tout ce qui eſt, qu'ils me diſſent la cauſe de ceſt effect, & pour quelle raiſon vn peu de fer frotté à la pierre d'Aymant reçoit tant de vertu que de regarder touſiours au Nort: mais encor auec telle dexterité, qu'il cognoit les climats & diuerſes ſituations du monde, & où il ſe doit ficher & dreſſer, où ſ'incliner en vn coſté ou en l'autre, auſſi bien qu'aucun Philoſophe & Coſmographe qui ſoit. Que ſi ne pouuons bonnement deſcouurir la cauſe & la raiſon de ces choſes que nous voyons iournellement à l'œil, qui ſans doute ſeroiẽt fort difficiles à croire, ſi nous ne les voyons ainſi ouuertement: Certes l'on cognoit bien par là noſtre folie & vanité, de nous vouloir faire iuges, & aſſubiectir à noſtre raiſon & diſcours les choſes diuines & ſouueraines. C'eſt pourquoy il vaut mieux, comme dit Gregoire Theologien, que la raiſon ſ'aſuiettiſſe à la foy, puiſque en ſa maiſon meſme elle ne ſe peut pas biẽ gouuerner. Mais cecy nous doit ſuffire, retournons à noſtre propos, & concluons que l'vſage de l'Eſguille à nauiger n'a point eſté cogneuë des anciens, d'où l'on peut reſoudre qu'il leur a eſté impoſſible de faire voyage de propos deliberé, partans de l'autre monde pour venir en ceſtuy cy par l'Ocean.

Auquel eſt reſpondu à ceux qui diſent qu'au temps paſſé comme auiourd'huy l'on a nauigé ſur l'Ocean.

CHAP. XVIII.

SE que l'on allegue au contraire de ce qui a eſté dict, que la flotte de Salomon nauigeoit en trois ans, n'eſt pas preuue ſuffiſante, puis que les ſainctes Eſcritures n'afferment pas expreſſément que ce voyage duraſt trois ans, mais bien qu'il ſe faiſoit vne fois en trois ans. Et encore que nous accordions que la nauigation duraſt trois ans, il pouuoit eſtre, comme il eſt plus vrayſemblable, que ceſte flotte nauigeant vers l'Inde Orientale, fut retardee de ſa route pour la diuerſité des ports & regions qu'elle alloit recognoiſſant : comme auiourd'huy en toute la mer du Sud, l'on nauige depuis Chile iuſques à la neuue Eſpagne, laquelle nauigation encor qu'elle ſoit plus certaine, neantmoins elle eſt bien plus longue à cauſe de ce tournoyement qu'elle eſt contrainte de faire par les coſtes, & le retardement qu'elle peut auoir en diuers ports. Et à la verité ie ne trouue point és liures des anciens qu'ils ſe ſoient beaucoup aduancez & engolphez en l'Ocean, & ne peux croire, que ce qu'ils en ont nauigé ait eſté autrement que de la façon qu'on nauige encor auiourd'huy en la mer Mediterranee. Qui donne occaſion aux hommes doctes de croire, qu'anciennement l'on ne nauigeoit point ſans rames, d'autant que l'on alloit touſiours coſtoyant la terre, & ſemble que l'Eſcriture *Ion.* 10.

ſaincte le vueille ainſi donner à entendre, quand elle parle de ceſte fameuſe nauigation du Prophete Ionas, où il eſt dict que les mariniers eſtans forcez du temps, ramerent à terre.

Que l'on peut coniecturer que les premiers peupleurs des Indes y ſont arriuez par tourmente & contre leur volonté.

CHAP. XIX.

AYant monſtré qu'il n'y a point d'apparence de croire que les premiers habitans des Indes y ſoient venus de propos deliberé, il enſuit donc que s'ils y ſont venus par mer, ç'a eſté par cas fortuit & par force de tourmente, ce qui n'eſt pas incroyable, quelque grande que ſoit la mer Oceane, puis qu'il en eſt autant aduenu de noſtre temps: lors que ce marinier (duquel nous ignorõs encore le nom, afin qu'vn œuure ſi grand & ſi important ne s'attribuë point à d'autre autheur qu'à Dieu) ayãt par vn terrible & mauuais temps recogneu ce nouueau monde, laiſſa pour paye de ſon logis, où il l'auoit receu, à Chriſtofle Colon, la cognoiſſance d'vne ſi grande choſe. Ainſi a-il peu arriuer, que quelques hommes de l'Europe ou Afrique, au temps paſsé ayent eſté eſté pouſſez par la force du vent, & iettez à des terres incogneuës par de-là la mer Oceane. Qui eſt-ce qui ne ſçait point que pluſieurs, ou la plus grande part des regions que l'on a deſcouuertes en ce nouueau monde, a eſté par ce moyen, deſquelles l'on doit pluſtoſt attribuer la deſcouuerture à la violence des temps & orages, que non

pas à l'eſprit & induſtrie de ceux qui les ont deſcouuertes? Et afin que l'on recognoiſſe que ce n'a pas eſté de noſtre temps ſeulemẽt que l'on a faict & entreprins de tels voyages, pour la grandeur de nos nauires, valeur & hardieſſe de nos hommes, on peut voir dedans Pline, que pluſieurs des anciens ont faict de ſemblables voyages. Il dit donc de ceſte façon: *L'on raconte que Caius Ceſar fils d'Auguſte, eſtant en charge ſur la mer d'Arabie, l'on veid & recogneut des pieces & reſtes de nauires Eſpagnols, qui y auoient pery.* Et dit apres: *Nepos raconte du circuit Septentrional, que l'on apporta à Quintus Metellus Celer compagnon au conſulat de Caius Affranius (eſtant alors iceluy Metellus Proconſul en Gaule, certains Indiens qui auoient eſté preſentez par le Roy de Suede, leſquels Indiens nauigeans de l'Inde pour leur commerce, furent iettez en Germanie par la force des tempeſtes.* Pour certain ſi Pline dit verité, les Portugais ne nauigent point auiourd'huy d'auantage que firent ceux là en ces deux naufrages, l'vn depuis l'Eſpagne iuſques en la mer Rouge, & l'autre depuis l'Inde Orientale iuſques en Allemagne. Le meſme autheur eſcrit en vn autre liure, qu'vn ſeruiteur d'Annius Plocanius, qui tenoit la ferme des droits de la mer Rouge, nauigeant la route d'Arabie, ſuruint des vẽts du Nort furieux, tellement qu'en quinze iours il paſſa la Carmanie, iuſques à recognoiſtre Hippures, port de la Taprobane, qu'auiourd'huy nous appellons Samatre. Meſme l'on raconte d'vn nauire de Carthaginois, qui de la mer de Mauritanie, fut pouſſé d'vn vent de bize, iuſques à la veuë du nouueau monde. Ce qui n'eſt pas choſe nouuelle à ceux

Plin. lib. cap. 6.

Plin. lib. 6. cap. 22.

qui ont quelque experience de la mer, d'entendre que quelquefois vne tempeſte dure ſi long temps & obſtinément, ſans appaiſer ſa fureur. Il m'eſt aduenu allant aux Indes, que partant des Canaries, i'ay deſcouuert & apperceu en quinze iours la premiere terre peuplee des Eſpagnols. Et ſans doute, ce voyage euſt eſté plus bref, ſi les mariniers euſſent appareillez toutes leurs voiles, à la bize qui couroit. Ainſi me ſemble-il choſe vray-ſemblable, qu'au temps paſsé les hommes ſoient arriuez aux Indes, contre leur intention, pouſſez & vaincus de la fureur des vents. Ils font au Peru grande mention de quelques Geans qui ont eſté en ces quartiers, les os deſquels ſe voyẽt encor auiourd'huy en Manta & port vieil, d'vne grandeur enorme, & à leur proportion, ces hommes deuoient eſtre trois fois plus grands que les Indiens d'auiourd'huy. Ils racontent que ces Geans vindrent par mer, & faiſoient la guerre à ceux du pays, qu'ils baſtirent de ſomptueux edifices, dont-ils monſtrent encor auiourd'huy vn puits fait de pierres de grand valeur. Ils diſent d'auantage, que ces hommes commettans pechez enormes, & ſpecialement cil contre nature, furent embraſez & conſumez du feu qui vint du ciel. Meſme raconte que les Indiens d'Yca, & d'Arica, qu'ils ſouloient anciennement nauiger fort loin à des Iſles du Couchant, & faiſoient leur nauigation en des cuirs de loup marin enflez. De façon qu'il n'y a point faute de teſmoignages pour monſtrer que l'on ait nauigé la mer du Sud deuant que les Eſpagnols y vinſſent. Ainſi pouuons-nous penſer, que le nouueau monde

commencé d'eſtre habité par des hommes qui y ont eſté iettez par la tempeſte des vents, & la force du Nort, comme finalement on l'a veuë deſcouuerte en noſtre temps. Il eſt ainſi (choſe bien conſiderable) que les œuures de nature de grande importance, pour la plus grand part, ont eſté trouuees fortuitement, ſans y penſer, & non pas par l'induſtrie & diligence humaine. La plus-part des herbes medecinales, des pierres, des plantes, des metaux, des perles, de l'or, aymant, ambre, diamant, & la plus-part de choſes ſemblables, & leurs proprietez & vertus ſont pluſtoſt venuës en la cognoiſſance des hommes par accident que par art, & par leur induſtrie. Afin que l'on voye que la gloire & loüange de telles merueilles, ſe doit pluſtoſt attribuer à la prouidence du Createur, que non pas à l'entendement humain: pour-autant que ce qui nous ſemble arriuer fortuitement, procede touſiours de l'ordonnance & diſpoſition de Dieu, qui fait toutes choſes auec raiſon.

Que neantmoins tout ce qui a eſté dit cy deſſus eſt plus vray-ſemblable de penſer, que les premiers peupleurs des Indes y ſont venus par terre.

CHAP. XX.

IE conclus donc qu'il eſt bien vray-ſemblable de penſer que les premiers, qui arriuerent aux Indes, fuſt par naufrage & tempeſte de mer: mais il ſe preſente ſur ce poinct vne difficulté, qui me trauaille beaucoup, qui eſt qu'encor que nous accordions, que les pre-

miers hommes ſoient venus à des terres ſi eſloignees, que celles-cy, & que les nations que nous voyons icy ſoient ſorties d'eux, & ſe ſoient tellement multipliez qu'ils ſont à preſent. Neantmoins ie ne me puis imaginer par quel moyen, ny de quelle façon les beſtes & animaux, dont il ſe trouue grande abondance aux Indes, y ayent peu arriuer, n'eſtant pas croyable que l'on les ait embarquez & portez par mer. La raiſon pour laquelle nous ſommes contraints de dire, que les premiers hommes des Indes ſont venus de l'Europe ou de l'Aſie, eſt pour ne contredire à la ſaincte Eſcriture, qui nous enſeigne clairement que tous les hommes ſont ſortis d'Adam: Par ainſi nous ne pouuons donner autre origine aux hommes qui ſont és Indes; veu que la meſme Eſcriture nous dit, que toutes les beſtes & animaux de la terre periront, ſinon celles qui furent reſeruees en l'Arche de Noé pour la multiplication & entretien de leur eſpece. De façon que nous deuons neceſſairement referer la multiplication de tous les animaux ſuſdits à ceux qui ſortirent de l'Arche de Noé aux monts d'Araraat où elle ſ'arreſta, & par ce moyen nous deuons rechercher, tant pour les hommes que pour les beſtes, le chemin par lequel ils ſont paſſez du vieil monde au nouueau. Sainct Auguſtin traictant ceſte queſtion, pourquelle raiſon l'on trouue en certaines Iſles des loups, des tygres, & autres beſtes rauiſſantes qui n'apportent aucun profit aux hommes, veu qu'il n'y a point de doute que les elephans, cheuaux, bœufs, chiens & autres animaux dont ſe ſeruent les hommes, y ont eſté portez tout expres

Geneſ. 7.

Aug. l. 16. de ciuit. c. 7.

en des nauires, comme nous voyons auiourd'huy que l'on les porte depuis l'Oriẽt iuſques en l'Europe, & de l'Europe au Peru, encor que les voyages en ſoient ſi longs. Et par quel moyen ces animaux qui ſont de nul profit, au contraire ſont dommageables, comme les loups, & autres de telle nature farouche, ayent peu paſſer aux Indes, ſuppoſé (cõme il eſt certain) que le Deluge noya toute la terre. Sur lequel traicté, ce docte & ſainct homme eſſaye à ſe demeſler de ces difficultez, diſant, qu'ils peurent paſſer à nage en ces Iſles; ou que quelqu'vn les y a portez expres pour le deſduit de la chaſſe. Ou bien que par la volonté de Dieu, ils euſſent eſté creez tout de nouueau de la terre, en la meſme ſorte & maniere de la premiere creation, quand Dieu diſt: *Que la terre produiſe tout animal viuant en ſon genre, animaux, reptiles & beſtes ſauuages des champs ſelon leur eſpece.* Mais ſi nous voulons appliquer ceſte ſolution à noſtre propos, la choſe en demeurera plus ambaraſſee; car commençant au dernier point, il n'eſt pas vray-ſemblable, ſelon l'ordre de nature, ny n'eſt pas choſe conforme à l'ordre du gouuernement que Dieu a eſtably, que les animaux parfaits, comme les lyons, les tygres & les loups, ſ'engendrent de la terre, ſans leur generation, comme l'on voit que les rats, les grenouilles, les abeilles & tous autres animaux imparfaicts ſ'engendrent communément. D'auantage, à quel propos eſt-ce que l'Eſcriture dit, & repete tant de fois; *Tu prendras de tous les animaux & oiſeaux du Ciel ſept & ſept, maſles & femelles, à fin que leur generation ſ'entretienne ſur la terre*, ſi tels animaux apres le Deluge de- *Geneſ.* 1. *Geneſ.* 7.

uoient eſtre creez derechef par vne nouuelle maniere de creation, ſans la conjonction du maſle & femelle ? Et ſur ce pourroit encor ſe faire vne autre queſtion : Pourquoy tels animaux naiſſans de la terre (ſelon ceſte opinion) il n'y en a pas auſſi bien en toutes les autres parties de la terre ferme, & és autres Iſles : puiſque nous ne deuons pas conſiderer l'ordre naturel de la generation, mais ſeulement la liberalité du Createur. D'autre-part que l'on ait paſsé quelques-vns de ces animaux, pour le deſduit de la chaſſe (qui eſt ſon autre reſolution) ie ne le veux pas tenir du tout pour choſe incroyable : d'autãt que nous voyons ſouuentesfois que les Princes & grãds Seigneurs tiennent & nourriſſent en leurs cages, pour leur plaiſir & grandeur tant ſeulement, des lyons, des ours & autres beſtes ſauuages, principalement quand elles ſont amenees de terres lointaines : mais de dire cela des loups, renards & autres animaux qui n'apportent aucun profit, & qui n'ont rien de rare ny de bon que de faire dommage au beſtial ; & de dire auſſi qu'ils ont prins la peine de les apporter par mer pour la chaſſe : certainement c'eſt choſe qui n'a point de raiſon. Qui eſt-ce qui pourra penſer qu'en vne nauigation ſi longue & infinie il y ait eu des hommes qui ayent prins la peine de porter au Peru des renards, principalement de ceux qu'ils appellent Anas, qui eſt vne eſpece des plus ords & infects que i'aye iamais veu ? Qui voudra dire auſſi qu'ils y ayent apporté des tygres & des lyons ? certainement c'eſt choſe digne de riſee & moquerie, de le vouloir penſer. Car c'eſtoit aſſez

voire beaucoup aux hommes, pouſſez malgré eux par l'orage & la tempeſte en vn ſi lointain & incogneu voyage, de pouuoir eſchapper du danger de la mer leurs propos vies, ſans ſ'amuſer à porter des renards & des loups, & les nourrir par la mer. Si donc ces animaux ſont venus par mer, il faut croire que ç'a eſté à nage: ce qui ſe peut faire en quelques Iſles, peu diſtantes & eſloignees des autres, ou de la terre ferme: comme on ne le peut nier, veu l'experience certaine que nous en auons, & que nous voyons que ces animaux eſtans preſſez nagent iour & nuict ſans ſe laſſer, & en fin ils ſ'eſchappent de la façon. Mais cela ſ'entend en de petits golphes & trauerſes, pource qu'en noſtre Ocean l'on ſe moqueroit de tels nageurs: veu que les aiſles faillent aux oiſeaux, meſmes de grand vol, ſur le paſſage d'vn ſi grand abyſme. Et combien qu'il ſe trouue bien des petits oiſeaux qui volent plus de cent lieuës, comme nous l'auons veu pluſieurs fois en voyageant, toutesfois c'eſt choſe impoſſible aux oiſeaux, à tout le moins fort difficile, de pouuoir paſſer toute la mer Oceane. Or tout ce que nous auons dit cy deſſus eſtant veritable, par quelle part ferons-nous le chemin à ces beſtes ſauuages & aux oyſillons pour les paſſer aux Indes, & comment dirons-nous qu'ils ſont paſſez d'vn monde à l'autre? Ie coniecture donc par le diſcours que i'ay fait, que le nouueau monde, que nous appellons Indes, n'eſt point du tout diuiſé ny ſeparé de l'autre monde; & pour en dire mon opinion, il y a ja fort long temps que i'ay penſé que l'vne & l'autre terre ſe joignent &

continuent en quelque part, ou à tout le moins ſauoiſinent & approchent de bien pres. Et toutesfois encor iuſques à preſent n'y a aucune certitude du contraire : pour autant que vers le Pole Arctique, que nous appellons le Nort ; toute la longitude de la terre n'eſt pas deſcouuerte & cogneuë, & y en a pluſieurs qui afferment qu'au deſſus de la Floride, ſ'eſtend au Septentrion vne terre fort large, qu'ils diſent ſe venir rendre iuſques à la mer Scytique ou Germanique. D'autres adiouſtent qu'il y a eu vn nauire qui nauigeant en ces parties, raconte auoir veu la coſte de Bacaleos, qui ſ'eſtend quaſi iuſques aux fins de l'Europe. D'auantage l'on ne ſçait non plus iuſques où ſ'eſtend la terre qui court au deſſus du Cap de Mendoce en la mer du Sud, ſinon que l'on dit que c'eſt vne terre fort grande & qui court vne longueur infinie ; & retournãt à l'autre Pole du Sud, il n'y a pas homme qui ſçache où ſ'arreſte la terre qui eſt de l'autre coſté du deſtroit de Magellan. Vn nauire de l'Eueſque de Plaiſance qui paſſa le deſtroit, raconte n'auoir perdu la veuë de la terre ; le meſme dit, Hernande Lamer pilote, qui par tourmente paſſa deux ou trois degrez au deſſus dudit deſtroit. Ainſi n'y a-il raiſon ny experience qui contrediſe mon imagination ou opinion : Sçauoir eſt que toute la terre ſe joint & continuë en quelque endroit, ou à tout le moins qu'elle ſ'approche fort l'vne de l'autre. Si cela eſt vray, comme en effect il y a de l'apparence, la reſponſe eſt aiſee au doute ſi difficile que nous auions propoſé, comment peurent paſſer aux Indes les premiers peupleurs d'icelles : pour ce que l'on doit

croire

croire qu'ils ne peuuent pas tant y estre venus nauigeans par la mer, comme cheminans par terre, & auroient peu faire ce chemin sans y penser, en changeans peu à peu leurs terres & habitations. Les vns desquels peuplans les terres qu'ils rencontroient, les autres en cherchant d'autres nouuelles, vindrent en fin par la longueur du temps à remplir & peupler les terres des Indes de tant de nations, gens & langues que nous y voyons.

De quelle façon & maniere les animaux & bestiaux domestiques passerent aux Indes.

CHAP. XXI.

LEs signes & arguments qui se presentent à ceux qui sont curieux d'examiner la façon & maniere des Indiens aident beaucoup à soustenir l'opinion susdite: pour-autant que l'on ne trouue point d'hommes habitans és isles, qui sont beaucoup esloignees de la terre ferme, ou des autres isles, comme la Bermude, dont la raison est, pource que les anciens ne nauigeoient qu'aux costes prochaines, & tousiours à veuë de terre. Surquoy l'on rapporte qu'il ne s'est trouué en aucune partie des Indes de grands nauires qui fussent capables de passer tels golphes, mais seulement y a-l'on passé des Balsas, Barquettes, ou Canoes, qui toutes sont moindres que Chaloppes, desquelles sortes de vaisseaux seulemẽt vsent les Indiens, auec lesquels ils ne pourroient s'engolpher en vne si grande trauerse, sans vn manifeste danger de naufrage, & ores qu'ils eussent eu

des nauires ſuffiſans, ils ne ſçauoient l'art de l'eſguille, Aſtrolabe, ou cadran. Que ſ'ils euſſent eſté huict ou dix iours ſans voir la terre, il eſtoit impoſſible qu'ils ne ſe perdiſſent, ſans pouuoir recognoiſtre où ils euſſent eſté. Nous recognoiſſons pluſieurs Iſles fort peuplées d'Indiens, & leur nauigation fort vſitée, mais c'eſtoit celle qu'ils pouuoient faire en Canoes & Barquettes ſans l'Eſguille de nauiger. Quand les Indiens du Peru qui demeuroient en Tombes, veirent la premiere fois nos nauires Eſpagnols qui nauigeoiẽt au Peru, & recogneurent la grandeur des voiles tendus, & du corps des nauires, demeurerent fort eſtonnez, & ne pouuans ſe perſuader que ce fuſſent nauires, pour n'en auoir iamais veu de telle forme & grandeur, ſ'imaginoient que ce fuſſent des rochers. Mais voyans qu'ils aduançoient ſans ſ'enfoncer, demeuroient tous rauis & tranſportez d'eſpouuentement; iuſques à ce que regardãs de plus pres, ils recogneurent des hommes barbus qui cheminoient en iceux, qu'ils eſtimerent alors deuoir eſtre quelques Dieux, ou gẽs du ciel. D'où il appert combien c'eſtoit choſe incogneuë aux Indiens d'auoir de grands nauires. Il y a encor vne autre raiſon qui nous fait croire, & tenir pluſtoſt l'opinion ſuſdite, ſçauoir que ces animaux deſquels nous diſons qu'il n'eſt pas croyable qu'ils ayent eſté embarquez par aucuns hommes, pour porter és Indes, ne ſe tiennent qu'en la terre ferme, & non point aux Iſles qui ſont à quatre iournées de terre ferme. I'ay fait ceſte recerche pour faire preuue de cecy, d'autant qu'il m'a ſemblé que c'eſtoit vn poinct de grande impor-

tance, pour me reſoudre en l'opinion que i'ay dite, que la terre des Indes, d'Europe, d'Aſie & d'Afrique ont quelque communication enſemble, ou à tout le moins qu'elles ſ'approchent fort par quelque partie. Il y a en l'Amerique & Peru beaucoup de beſtes ſauuages, comme des Lyons (encor qu'ils ne ſoient ſemblables en grandeur, fierté, ny en la meſme couleur de roux, aux renommez Lyons de l'Afrique.) Il y a auſſi grand nombre de Tygres qui ſont fort cruels, & plus communément aux Indiens, que non pas aux Eſpagnols. Il y a auſſi des Ours, non pas toutesfois en fort grande abondance. Des Sangliers & des Renards vn nombre infiny. Neantmoins ſi nous voulons chercher de toutes ces eſpeces d'animaux en l'iſle de Cuba, Eſpagnolle, Iamaique, la Marguerite, ou la Dominicque, il ne ſ'en trouuera aucuns. Tellement que eſdites Iſles, quoy qu'elles fuſſent fertiles & de grande eſtenduë, il n'y auoit aucune ſorte d'animaux de ſeruice, quand les Eſpagnols y arriuerent: mais à preſent y a ſi grand nombre ce troupeaux de Cheuaux, Bœufs, Vaches, Chiens & Pourceaux, qui ont multiplié de telle façon, que ja les troupeaux de Vaches n'ont plus de maiſtre aſſeuré, mais appartiennent au premier qui les tuë, & iartiere, ſoit en la montagne ou aux champs: ce que les inſulaires font ſeulement pour auoir le cuir, dont ils font grand trafic, laiſſans perdre la chair, ſans la manger. Les chiens y ont tellement multiplié, qu'ils marchent en troupes, & endommagent fort le beſtail, & font autant de deſgaſt que des Loups, qui eſt vne grande incom-

modité en ces Iſles là. Il n'y a pas ſeulement faute de beſtes ſauuages en ces Iſles, mais en la plus grand part, d'oiſeaux & oiſillons. Pour les perroquets, il y en a beaucoup qui ont vn grand vol, & vont par bandes, mais il y en a peu, comme i'ay dit, & d'autres ſortes d'oiſeaux. De perdrix il ne me ſouuient point d'y en auoir veu, ny entendu qu'il y en aye comme au Peru. Auſſi peu y a-il de ces beſtes qu'ils appellent au Peru Guancos & Vicunas, qui ſont comme Chieures ſauuages, fort viſtes, en l'eſtomac deſquelles ſe trouue la pierre Bezaar, que pluſieurs eſtiment de grand prix, & ſ'en trouue quelquesfois d'auſſi groſſes qu'vn œuf de poulle, voire la moitié d'auantage. Ils n'ont non plus d'autre ſorte de beſtial, que de ceux-là que nous appellons moutons d'Inde, leſquels outre la laine & la chair, de laquelle ils ſe nourriſſent & ſe veſtent, leur ſeruent d'aſnes, & de voitures à porter charge. Ils portent la moitié de la charge d'vne mule, & ſont de peu de frais à leurs maiſtres, pource qu'ils n'ont beſoin ny de ferrures, ny de bas, ny d'auoine pour leur viure, ny en fin d'autre harnois; d'autant que de tout cela ils en ſont pourueus de nature, qui a voulu en ce fauoriſer ces pauures Indiens. De tous ces animaux, & de pluſieurs autres ſortes dont ie feray mention en ſon lieu, la terre ferme des Indes eſt fort abondante & remplie. Mais il ne ſ'en trouue aux Iſles que ceux que les Eſpagnols y ont apportez. Il eſt bien vray qu'vn de nos freres veid vn iour vn Tygre en vne iſle, comme il nous a raconté ſur le propos d'vne ſienne peregrination & naufrage. Mais interrogé combien ceſte

Isle estoit esloignee de terre ferme, respondit comme de six à huict lieuës pour le plus: laquelle trauerse de mer les Tygres peuuent aisément passer à nage. L'on peut inferer par ces argumens & autres semblables, que les premiers Indiens ont passé pour peupler ces Indes plus par le chemin de terre, que de la mer; ou s'il y a eu nauigation, qu'elle n'a esté ny grande ny difficile: pource que c'est chose indubitable qu'vn monde doit estre ioint & continué auec l'autre, ou à tout le moins estre en quelque endroit fort proche l'vn de l'autre.

Que le lignage des Indiens n'est point passé par l'isle Atlantique, comme quelques-vns s'imaginent.

CHAP. XXII.

IL y en a quelques-vns qui suiuans l'opinion de Platon, mentionnee cy-dessus, disent que ces gens là partirent de l'Europe, ou d'Afrique, pour aller en ceste tant fameuse & renommee Isle Atlantique, & de là passerent d'Isle en autre, iusques à paruenir à la terre ferme des Indes: pour ce que le Crisias de Platon en son Timee, en discourt de ceste façon. Car si l'isle Atlantique estoit aussi grande comme toute l'Asie & l'Afrique ensemble, ou bien encor plus grande, comme veut dire Platon, elle deuroit par necessité comprendre tout l'Ocean Atlantique, & paruenir presque iusques aux Isles du nouueau monde. Et dit dauantage Platon, que par vn grand & estrange deluge son isle Atlantique se noya, & par ce *Sap. c. 12.*

moyen rendit ceſte mer innauigable, pour la grãde abondance des bancs, rochers, & impetuoſité des vagues qui y eſtoient encore de ſon temps. Mais qu'en fin les ruines de ceſte iſle noyee, ſe raſſirent & rendirent ceſte mer nauigable. Cecy a eſté fort curieuſement traicté & diſcouru par aucuns hommes doctes & de bon entendement, & neantmoins eſtant de prés conſideré, à vray dire ſe trouuent choſes ridicules, qui reſſemblent plus les fables ou contes d'Ouide, qu'vne hiſtoire ou philoſophie digne d'eſtre miſe en auant. La plus-part des interpretes & expoſiteurs de Platon afferment que c'eſt vne vraye hiſtoire tout ce que Criſias raconte de l'eſtrange origine de l'iſle Atlantique, de ſa grandeur & proſperité, des guerres qu'ils ont euës contre ceux de l'Europe, & pluſieurs autres choſes. Ce qui fait croire dauantage que c'eſt hiſtoire vraye, ſont les paroles de Criſias, que Platon introduit en ſon Timee, diſant que le ſujet qu'il veut traicter eſt de choſes eſtranges, mais qui ſont neantmoins veritables. Les autres diſciples de Platon conſiderans que ce diſcours a plus d'apparence de fable, que non pas d'hiſtoire, diſent, que l'on doit entendre cela par allegorie, & que ç'a eſté l'intention de leur diuin Philoſophe. De ceſte opinion eſt Procle, & Porphyre, voire Origene, leſquels eſtiment tant les eſcrits de Platon, que quand ils en parlent, il ſemble que ce ſoient les liures de Moyſe, ou d'Eſdras, & là où il leur ſemble que les eſcrits de Platon ne ſont pas vrais ſemblables, diſent qu'on les doit entendre en ſens allegoric & myſtic. Mais pour dire la verité, ie ne porte

point tant de reſpect à l'authorité de Platõ, quoy qu'ils l'appellent diuin, qu'il me ſemble trop difficile de croire qu'il ait peu eſcrire ces choſes de l'iſle Atlantique pour vne vraye hiſtoire, leſquelles pour cela ne laiſſent point d'eſtre de pures fables: veu qu'il confeſſe ne l'auoir appris que de Critias qui eſtoit petit enfant, & entre autres chanſons chantoit celle de l'iſle Atlantique. Quoy que c'en ſoit, que Platon l'ait eſcrit pour hiſtoire ou pour fable, quant à moy ie croy que tout ce qu'il a eſcrit de ceſte iſle, commençant au Dialogue du Timee, & pourſuiuant à celuy de Critias, ne peut eſtre tenu pour choſe vraye, ſinon entre les enfans & les vieilles. Qui ne tiendra pour fable, de dire que Neptune s'enamoura de Clyté, & eut d'elle cinq fois des gemeaux d'vne ventrée, & que d'vne montagne il tira trois pellotes rondes de mer, & deux de terre, qui ſe reſſembloient ſi bien, que l'on euſt dit qu'elles euſſent eſté faites toutes en vn tour? Que dirons-nous dauantage de ce Temple de mil pas de lõg, & de cinq cents de large, duquel les parois par dehors eſtoient toutes couuertes d'argent, tout le lambris d'or, & le dedans d'yuoire ciſelé & entrelaſſé d'or, d'argent, & de perles? En fin parlant de ſa ruine finale, il conclud ainſi au Timee: *En vn iour & vne nuict ſuruint vn grand deluge, par lequel tous nos ſoldats furent engloutis à monceaux dans la terre, & de ceſte façon l'iſle Atlantique eſtant ſubmergée diſparut en la mer.* Pour certain ce fut bien à propos que ceſte iſle diſparut ſi ſubitement, veu qu'elle eſtoit plus grande que l'Aſie & l'Afrique enſemble, & qu'elle eſtoit faicte par

enchantement. C'eſt choſe auſſi de meſme fort à propos, de dire que les ruines de ceſte Iſle ſi grande ſe voyent au fonds de la mer, & que ceux qui les voyent, qui ſont les mariniers, ne peuuent nauiger par là. Puis il adiouſte: *Pour ceſte cauſe iuſques auiourd'huy ceſte mer ne ſe nauige point, ny ne peut eſtre nauigee pour raiſon du banc qui peu à peu s'eſt formé en ceſte iſle ſubmergee.* Ie demanderois volontiers quelle mer a peu engloutir vne telle infinité de terre, qui eſtoit plus grande que toute l'Aſie & l'Afrique enſemble, & qui ſe confinoit iuſques aux Indes, & encore l'engloutir de telle façon, qu'il n'en ſoit demeuré à preſent aucuns reſtes ny apparences quelconque: veu qu'il eſt tout cogneu & eſprouué que les mariniers ne trouuent aucun fond (quoy que longue ſoit leur ſonde) en la mer où ils diſent auoir eſté ceſte iſle. Toutesfois ce pourra ſembler choſe indiſcrete & eſloignee de raiſon, de vouloir diſputer ſerieuſement les choſes qui ont eſté racontees par paſſe-temps ſeulement, ou bien ſi l'on doit auoir tant de reſpect à l'authorité de Platon (comme il eſt bien raiſonnable) on les doit pluſtoſt entendre pour ſignifier ſimplement comme en peinture la proſperité d'vne ville, & quant & quant ſa perdition. Car l'argument qu'ils font pour prouuer que reellement & de faict ceſte Iſle Atlantique ait eſté, diſans que la mer en ces parties là retient encor auiourd'huy ce nom d'Atlantique, eſt de peu d'importance, veu que nous ſçauons que le mont Atlas, duquel Pline dit ceſte mer auoir prins ſon nom, eſt aux confins de la mer de Mauritanie. Et ſi le meſme Pline raconte que joignant le mont

Plin. l. 5. c. 1. & l. 6. c. 31.

susdit il y a vne Isle nommee Atlantique, qu'il dit estre fort petite & de fort peu de valeur.

Que l'opinion de plusieurs qui afferment que la premiere race des Indiens vint des Iuifs, n'est point veritable.

CHAP. XXIII.

MAINTENANT que nous auons monstré qu'il n'est point vray-semblable que les premiers Indiens ayent passé aux Indes par l'Isle Atlantique, il y en a d'autres qui disent & ont opinion que ce fut par ce chemin dont parle Esdras au liure quatriesme, disant ainsi: *Et pource que tu veids qu'il assembloit vne autre troupe & multitude d'hommes paisibles, tu sçauras que ceux-là sont les dix tributs qui furent menez en captiuité au temps du Roy Ozee que Salmanazar Roy des Assyriens mena prisonniers, & les passa de l'autre part du fleuue, & furent transportez en vne autre terre. Ils arresterent & resolurent entr'eux de laisser la multitude des Gentils, & de passer en autre region plus esloignee, où iamais les humains n'habiterent, afin de garder leur loy qu'ils n'auoiẽt peu conseruer en leur terre: ils passerent donc par les chemins estroits du fleuue Euphrate: car alors Dieu monstra ses merueilles en leur endroit, arrestant le cours du fleuue iusques a ce qu'ils eussent passé, d'autant que le chemin pour aller en ceste region estoit tres-long, & d'vn an & demy, & s'appelle ceste region Arsareth. Alors ils y demeurerent iusques aux derniers temps. Maintenant quand ils commencerent à reuenir, le Tout-puissant retiendra derechef vne autre fois le cours du fleuue, afin qu'ils puissent passer, & pour ceste cause tu as veu ceste* 4. Esdr. 13

multitude auec paix. Quelques-vns veulent accommoder ceſte eſcriture d'Eſdras aux Indiens, diſans qu'ils furent conduits de Dieu où iamais n'habita genre humain, & que la terre où ils demeurerent eſt ſi eſloignée, qu'il y a vn an & demy de chemin pour y aller, eſtant ceſte nation naturellement paiſible, & qu'il y a de grands indices & argumens entre le vulgaire de ces Indiens, pour faire croire qu'ils deſcendent de la race des Iuifs, d'autant que l'on les voit communément eſchars, rabaiſſez, ceremonieux, & ſubtils en menſonge. Et diſent dauantage que leurs habits reſſemblent fort à ceux dont vſoient les Iuifs, pource qu'ils portent vne tunique ou chemiſolle, & vn manteau brodé tout autour, vont les pieds nuds, ou ſeulement auec des ſemelles attachées de courroyes ſur le pied, qu'ils appellent Ojotas. Et diſent qu'il appert par leurs hiſtoires, comme auſſi par les anciennes peintures qui les repreſentent en ceſte façon, que cet habit eſtoit l'ancien veſtement des Hebrieux, & que ces deux ſortes d'habits dont les Indiens vſent tant ſeulement, eſtoient ceux dont vſoit Samſon, que l'Eſcriture appelle *Tunicam*, & *Sindonem*, qui eſt le meſme que les Indiens appellent chemiſolle & manteau. Mais toutes ces coniectures ſont legeres, & pluſtoſt contr'eux, que pour eux: car nous ſçauõs bien que les Hebrieux vſoient de lettres, & il n'y en a aucune apparence entre les Indiens. Les autres eſtoient fort amis de l'argent, & ceux-cy n'en ont point de cure. Les Iuifs s'ils n'eſtoient circoncis ne ſ'eſtimeroient pas Iuifs, & les Indiens au contraire ne le

ſont ny peu ny point, & iamais n'ont vſé de ceremonie qui en approche, comme pluſieurs des Orientaux. Mais quelle apparence y a-il de conieſturer cecy, veu que les Iuifs ſont tant diligens à conſeruer leur langue & leurs antiquitez, de ſorte qu'en toutes les parties du monde où ils ſont, ils different & les cognoiſt-on touſiours d'auec les autres, & neantmoins qu'aux Indes ſeulement ils ayent oublié leur lignage, leur loy, leurs ceremonies, leur Meſſie, & finalement tout leur Iudaiſme ? En ce qu'ils diſent que les Indiens ſont eſchars, rabaiſſez, ſuperſtitieux & ſubtils en menſonge: pour le premier c'eſt choſe qui n'eſt point commune à tous: car il y a des nations entre ces Barbares exemptes de ces vices. Il y en a d'autres genereux & hardis, il y en a auſſi de groſſiers & fort lourds d'entendement. Quant aux ceremonies & ſuperſtitions, les Gentils en ont touſiours fort vſé. De leur façon d'habits, comme il a eſté deſcrit cy-deuant, ils en vſent ainſi, pource que c'eſt le plus ſimple & naturel du monde, ſans artifice, & qui preſque a eſté commun non ſeulement aux Hebrieux, mais à toutes les autres nations. Veu meſme que l'hiſtoire d'Eſdras (ſi nous deuons adiouſter foy aux Eſcritures apocryphes) eſt plus contraire, qu'elle ne ſe rapporte à leur intention. Car il dit en ce paſſage, que les dix tributs ſ'eſloignerent de la multitude des Gentils, pour garder leur foy & ceremonies, & l'on voit que les Indiens ſont addonnez à toutes les idolatries du monde. Et ceux qui ont ceſte opinion meſme voyent bien ſi les entrées du fleuue Euphrate vont iuſques aux Indes,

& s'il eſt neceſſaire aux Indiens de repaſſer par là, comme il eſt dit au lieu preallegué. Outre ce ie ne voy point comme ils ſe puiſſent nommer pacifiques, veu qu'ils ſe ſont continuellement guerroyez les vns les autres. En concluſion ie ne voy point que l'Euphrate de l'apocryphe Eſdras ſoit vn paſſage plus propre pour aller au nouueau monde, que l'enchantée & fabuleuſe Iſle Atlantique de Platon.

Pour quelle raiſon l'on ne peut bien trouuer l'origine des Indiens.

CHAP. XXIIII.

IL eſt plus aiſé de refuter & contredire les faulſes opinions miſes en auant ſur l'origine des Indiens, que non pas d'en dire & arreſter vne reſolution certaine & veritable: pour-autãt qu'il n'y a aucune eſcriture entre les Indiens, ny memoires certaines de leurs fondateurs; & que meſme il n'eſt fait aucune mention de ce nouueau monde és liures de ceux qui ont eu cognoiſſanc des lettres: nos anciens ont tenu qu'en ces parties là n'y auoit ny hommes, ny terre, ny ciel. A raiſon dequoy celuy-là ſembleroit fort temeraire & preſomptueux qui penſeroit deſcouurir & monſtrer la premiere origine des Indiens, & des premiers hommes qui ont peuplé les Indes. Mais nous pouuons de loing donner iugement, par le diſcours que nous auons mis en auant cy-deſſus, que ce peuple des Indes eſt venu, s'aduançant peu à peu iuſques à ce qu'il ſoit arriué au nouueau monde, & ce par l'aide & le moyen de la conti-

nuité ou voiſinage des terres, ou bien par quelque nauigation. Ce qui me ſemble auoir eſté le moyen par lequel ils y ſont venus, & non pas qu'ils ayent fait armée pour y aller de propos deliberé, ny qu'il leur ſoit arriué aucun naufrage, ou tempeſte qui les y ait portez: combien qu'en quelque partie des Indes aucunes de ces choſes puiſſent eſtre arriuees, d'autant que ces regions eſtans ſi grandes qu'elles comprennent en elles des nations ſans nombre, nous pouuons croire que les vns y ſont venus pour peupler d'vne ſorte, & les autres d'vne autre façon. Mais en fin ie me reſous à ce poinct, que la vraye & principale cauſe & moyen de peupler les Indes, a eſté pource que les terres & limites d'icelles ſe ioignoient & continuoient en quelques extremitez du mõde, ou qu'à tout le moins elles eſtoient fort proches. Et croy qu'il n'y a pas pluſieurs milliers d'années que les hommes habitent ce nouueau monde, & Indes Occidentales, meſme que les premiers hommes qui y entrerent, & eſtoient pluſtoſt hommes ſauuages, & chaſſeurs, que non pas eſleuez & nourris en Republique ciuile & policée, & qu'ils arriuerent au nouueau monde pluſtoſt ſ'eſtans perdus de leur terre, ou ſ'y eſtans trouuez en trop grand nombre, & en neceſſité d'en chercher vne autre, laquelle ayant trouuée, ils commencerent peu à peu à la peupler, n'ayans point d'autre loy, qu'vn peu d'inſtinct naturel, & encor fort obſcur, & pour le plus quelques couſtumes qui leur ſont demeurées de leur premiere patrie. Et bien qu'ils fuſſent ſortis de terres policées & bien gouuernées, ſi eſt-ce qu'il n'eſt pas

incroyable de penſer qu'ils euſſent oublié le tout pour la lõgueur du tẽps, & le peu d'vſage: veu que l'on ſçait qu'en Eſpagne & en Italie meſme, l'on trouue des cõpagnies d'hõmes qui n'en ont rien que la figure & geſte ſeulemẽt, d'où l'on peut cõiecturer que de la façon, les mœurs barbareſques & inciuils ſont venus en ce nouueau monde.

De ce que les Indiens racontent de leur origine.

CHAP. XXV.

CE n'eſt pas choſe de grãde importãce de ſçauoir ce que les meſmes Indiẽs ont accouſtumé de raconter de leur commencemẽt & origine, veu qu'ils reſſemblẽt plus leurs ſonges que vrayes hiſtoires. Ils font entr'eux grãde mentiõ d'vn deluge adueeu en leurs pays, mais l'on ne peut pas biẽ iuger ſi ce deluge eſt l'vniuerſel, dõt parle l'Eſcriture, ou ſi ç'a eſté quelque autre deluge, ou inondatiõ particuliere des regions où ils ſont. Aucuns hommes experts diſent que l'on voit en ces pays là pluſieurs notables apparẽces de quelque grande inondatiõ, & ſuis de l'opinion de ceux qui penſent que les veſtiges & marques qu'il y a de ce deluge, ne ſont de celuy de Noé, mais de quelque autre particulier, comme de celuy que raconte Platõ, ou celuy que les Poëtes chantent de Deucaliõ. Quoy qu'il en ſoit, les Indiens diſent que tous les hommes furẽt noyez en ce deluge, & racontent que du grand lac Titicaca ſortit vn Viracocha qui ſ'arreſta en Tiaguanaco, où l'on voit auiourd'huy des ruines & veſtiges d'anciens edifices fort eſtranges, & de là vint à Cuſco : ainſi recommença le genre humain à ſe multiplier. Ils

monſtrent en ce meſme lac vn petit iſlet, où ils feignent que le Soleil ſe cacha & ſ'y conſerua: & pour ceſte raiſon ils luy faiſoient de grands ſacrifices en ce lieu, non ſeulement de brebis, mais d'hommes meſmes. D'autres racontent que ſix ou ne ſçay quel nombre d'hommes ſortirent d'vne certaine cauerne par vne feneſtre, qui donnerent commencement à la multiplication des hõmes, & à ceſte occaſion les appellent Pacaritampo. C'eſt pourquoy ils ſont d'opinion que les Tambos eſt la race la plus ancienne des hommes. Ils diſent que Mango Capa, lequel ils recognoiſſent pour fondateur & chef des Ingas, eſtoit iſſu de ceſte race là, & que de luy ſortirent deux familles & lignages, l'vn de Hauan Cuſco, & l'autre de Vrni Cuſco. Ils diſent dauantage que quand les rois Ingas entreprenoient guerre & conqueſtoiẽt diuerſes prouinces, ils donnoient couleur & prenoiẽt pretexte de leur entrepriſe, diſans que tout le monde les deuoit recognoiſtre, pour-autant que tout le monde ſ'eſtoit renouuellé de leur race & de leur patrie; & meſme que la vraye Religion leur auoit eſté reuelée du ciel. Mais que ſert d'en dire dauantage, veu que tout y eſt plein de menſonge & de vanité, & du tout eſloigné de raiſon? Quelques hommes doctes eſcriuent, que tout ce dont les Indiẽs font mention, & n'eſt plus ancien que de quatre cens ans, & tout ce qu'ils diſent du parauant n'eſt qu'vne confuſion embrouillée de ſi obſcures tenebres, qu'on n'y peut trouuer aucune verité. Ce qui ne doit ſembler eſtrange, d'autant que les liures & eſcritures leur defaillent, au lieu deſquelles ils ſe ſeruent de leur

conte de leurs Quipocamayos, qui leur eſt particulier. Par lequel conte tout ce qu'ils peuuẽt rapporter ne peut eſtre plus long que de quatre cens ans. M'informant diligẽment d'eux, pour ſçauoir de quelle terre, & de quelle nation ils paſſerẽt autresfois, là où ils ſont & viuent à preſent, ie les ay trouué ſi eſloignez de pouuoir donner raiſon de cela, qu'ils tiennẽt pour certain qu'ils ſont creez de leur premiere origine en ce nouueau mõde où ils habitent. Mais nous leur auons oſté cet erreur par noſtre foy, qui nous enſeigne que tous les hõmes procedent d'vn premier hõme. Il y a grande coniecture & fort apparente, que ces hõmes par longue eſpace de temps, n'ont point eu de rois ny de republiques, mais qu'ils viuoient par troupes, comme font auiourd'huy ceux de la Floride, de Chiriquanas, du Breſil, & pluſieurs autres natiõs qui n'ont aucuns rois aſſeurez, ſinon ſelõ l'occaſion qui ſ'offre ou en paix ou en guerre qu'ils eſliſent leurs capitaines comme il leur plaiſt. Mais quelques hõmes ſurpaſſans les autres en force & induſtrie, auec le temps commencerẽt à ſeigneurier & commander, cõme fit anciennemẽt Nembrot: puis croiſſant peu à peu ſont venus à fonder les royaumes du Peru & de Mexique, que nos Eſpagnols trouuerent, & combiẽ qu'ils fuſſent barbares, ſurpaſſoient neantmoins de beaucoup les autres Indiens. Voila comment la raiſon ſuſdite nous demonſtre, que la race des Indiens a commẽcé à multiplier pour la plus grãd part d'hõmes ſauuages & fugitifs. Ce qui doit ſuffire touchant l'origine des gens dõt nous parlõs, laiſſant le ſurplus quãd l'on traitera leur hiſtoire plus à loiſir.

Act. 17.

Gen. 10.

LIVRE SECOND DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE des Indes.

Que ce n'eſt pas hors de propos, mais neceſſaire, de traitter de la nature de l'Equinoxe.

CHAPITRE PREMIER.

POVR bien comprendre les choſes des Indes, il eſt neceſſaire de cognoiſtre la nature & diſpoſition de ceſte region, que les anciens appelloient Zone Torride, & la tenoient pour inhabitable, veu que la plus grand' part de ce nouueau monde que l'on a dernierement deſcouuert, giſt & eſt ſitué ſouz ceſte region du milieu du ciel. Et me ſemble choſe fort à propos, ce que quelques-vns diſent que la cognoiſſance des choſes des Indes depend de bien entendre la nature de l'Equinoxe: d'autant que la difference qu'il y a preſque entre l'vn & l'autre monde, procede des proprietez de cet equinoxe. Et faut noter que tout cet eſpace qui eſt entre les deux tropiques, ſe doit tenir & entendre proprement pour ceſte ligne du milieu, qui eſt l'Equinoxe, ainſi appellée, pource que le Soleil faiſant ſon cours en icelle, rend par

tout le monde les iours & les nuicts eſgaux; meſmes que ceux qui habitent au deſſouz d'icelle, iouyſſent tout le long de l'année de ceſte meſme eſgalité des iours & des nuicts. Or en ceſte ligne equinoxiale, nous trouuõs tant d'admirable proprietez, que c'eſt auec bonne raiſon que l'entendement humain ſe reſueille & trauaille pour en rechercher les cauſes, n'eſtant point tant eſmeuà ce par la doctrine des anciens Philoſophes, que par la meſme raiſon & certaine experience.

Pour quelle raiſon les anciens ont tenu que la Zone Torride pour certain eſtoit inhabitable.

CHAP II.

RECHERCHANT à preſẽt ce ſuject dés ſon commencement, aucun ne pourra nier ce que nous voyons clairement, que le Soleil en ſ'approchant eſchauffe, & refroidit en ſ'eſloignant. Teſmoins en ſont les iours & les nuicts, teſmoins l'Hyuer & l'Eſté, la varieté deſquels & le froid & le chaud eſt cauſé par l'approchement & eſloignement du Soleil. D'autre-part il eſt auſſi certain que plus le Soleil ſ'approche & iette ſes rayons directement, plus la terre eſt arſe & embraſée: ce qu'on void clairement en la chaleur du Midy, & en la force de l'Eſté. D'où l'on peut iuger (à ce qu'il me ſemble) que tant plus vne terre eſt eſloignée du cours du Soleil, tant plus eſt-elle froide. Ainſi nous experimentons que les terres & regions qui ſ'approchent d'auantage du Septẽtrion ou Nort, ſont les plus froides, & au cõtraire celles qui ſ'approchent du Zodiaque, où chemine le Soleil, ſe trouuent les plus chaudes. Pour ceſte cauſe l'Ethiopie ſurpaſſe l'Afrique & Barba-

rie en chaleur, la Barbarie ſurpaſſe l'Andalouzie, l'Andalouzie, Caſtille & Arragon; & Caſtille & Arragon ſurpaſſent auſſi la Biſcaye & la France. Et d'autant plus qu'elles ſont Septentrionales, d'autant moins ſont-elles chaudes: par conſequent celles qui ſ'approchent le plus du Soleil, & ſont plus à plomb frapées de ſes rayons, ſe reſſentent dauantage de la chaleur du Soleil. Quelques vns mettent en auant vne autre raiſon à ceſte fin, qui eſt que le mouuement du ciel eſt fort ſoudain & leger deuers les Tropiques; mais qu'à l'endroit des Poles au contraire il eſt fort lent & peſant: d'où ils concluent que la region que le Zodiaque circuit & contient eſt embrazée de chaleur pour trois cauſes & raiſons, l'vne pour le voiſinage du Soleil, l'autre pour receuoir directemẽt ſes rayõs, la troiſieſme, pource qu'elle participe & ſe reſſent aucunement de ce plus viſte & ſoudain mouuement du ciel. Voila ce que la raiſon & le diſcours nous enſeignẽt, touchant la cauſe du froid & chaleur des regiõs de la terre. Mais que dirons nous des deux autres qualitez, qui ſont l'humidité & la ſechereſſe? tout le meſme. Car la ſechereſſe ſemble eſtre cauſée par l'approchement du Soleil, & l'humidité de ſon eſloignement, d'autant que la nuict eſtant plus froide que le iour, eſt auſſi plus humide, & le iour eſt plus ſec, comme eſtant le plus chaud. L'Hyuer pendant que le Soleil eſt plus eſloigné, ſe void plus froid & plus pluuieux, & l'Eſté au cõtraire, auquel le Soleil eſt plus proche, certainemẽt eſt plus chaud & plus ſec. Pource que tout ainſi que le feu a la proprieté de cuire & de bruſler, auſſi l'a-il pareillement de deſſecher

l'humidité. Considerans donc ce que dessus, Aristote & les autres Philosophes attribuent à la region du Midy, qu'ils appellent Torride, vne excessiue chaleur, & vne secheresse tout ensemble. C'est pourquoy ils disent que ceste region estoit merueilleusement embrasée & desechee: & que par consequēt elle n'auoit point d'eaux ny de pasturages, cause pour laquelle elle deuoit estre par necessité fort contraire & fort incommode à la vie humaine.

Que la Zone Torride est fort humide, contre l'opinion des anciens.

CHAP. III.

NOVT ce que nous auons proposé cy-dessus, semble certainement estre vray & bien à propos, & neantmoins la conclusion qu'ils en veulent tirer se trouue apertement faulse, d'autant que la region du Midy, qu'ils appellent Torride, est peuplee & habitée d'hommes realement, & de faict: & nous mesmes y auons demeuré long temps: aussi est-elle fort commode, plaisante & agreable. Si donc il est ainsi, comme on ne le peut nier, que d'vne proposition veritable, l'on ne peut tirer vne conclusion faulse, & que neantmoins ceste conclusion soit faulse, comme elle l'est, il nous est besoin de retourner arriere par les mesmes pas, pour considerer & regarder vn peu de plus prés ceste proposition, & d'où procede l'erreur & la faute. Nous dirons donc premierement quelle est la verité, selon que l'experience certaine nous le mõstre, puis apres nous le prou-

uerons (combien que ſoit choſe fort difficile) & mettrons peine d'en donner la raiſon, ſuiuant les termes de Philoſophie. Le dernier poinct que nous auons propoſé cy-deſſus, que la ſechereſſe eſt plus grãde lors que le Soleil eſt plus prochain de la terre, ſemble choſe certaine & veritable, & ne l'eſt pas toutesfois, au contraire eſt totalement faulſe. Car il n'y a iamais plus grande abondance de pluyes en la Zone Torride, que lors que le Soleil paſſe par deſſus, & en eſt fort proche. C'eſt certainement choſe admirable, & digne d'eſtre remarquée, que l'air eſt plus ſerain, & ſans pluyes, ſouz ceſte Zone Torride, lors que le Soleil en eſt plus eſloigné, & au contraire, qu'il y a plus de pluyes, de neiges, & de broüillas au temps que le Soleil en eſt plus proche. Ceux qui n'ont point eſté en ce nouueau monde, parauanture tiendrõt cecy pour choſe incroyable, & ſemblera eſtrange meſme à ceux qui y ont eſté, ſ'ils n'y ont prins garde: mais les vns & les autres ſ'y accorderont volontiers, en remarquant l'experience certaine de ce qui a eſté dit en ce coſté du Peru, qui regarde le Pole du Sud ou Antarctique, le Soleil en eſt plus eſloigné, lors & au meſme temps qu'il eſt plus prochain de l'Europe, à ſçauoir en May, Iuin, Iuillet, & Aouſt, qu'il fait ſon cours au Tropique de Cancer, durant leſquels mois, au Peru y a vne grande ſerenité & tranquillité de l'air, & n'y tombent alors aucunes neiges, ny pluyes. Tous les fleuues & riuieres y diminuent fort, & quelques-vns y tariſſent du tout: Mais comme l'année ſ'aduance, & que le Soleil ſ'approche du Tropique de Capricorne, alors commencent les

eaux, pluyes, neiges, & ſe font les grandes creuës des riuieres, qui eſt depuis Octobre, iuſques en Decembre, puis apres le Soleil ſe retirant du Capricorne, lors que ſes rais donnent droitemẽt ſur les teſtes de ceux du Peru, c'eſt alors que la force & fureur des eauës eſt grande, c'eſt le temps des pluyes, neiges, & grands deſbordemens des riuieres, qui eſt en la meſme ſaiſon de l'année, qu'il y a plus grande chaleur, ſçauoir depuis Ianuier iuſques à la my-Mars. Et eſt choſe ſi vraye & ſi certaine, que perſonne ne le peut contredire. Et tout le contraire alors ſe rencontre és regions du Pole Arctique, outre l'Equinoxe, ce qui procede d'vne meſme raiſon. Mais voyons maintenant de la temperature de Panama, & de toute ceſte coſte, tant de la neufue Eſpagne, des Iſles de Barlouent, de Cuba, Eſpagnolle & Iamaique, de Sainct Iean de Port-riche, nous trouuerons ſans faute que depuis le commencement de Nouembre iuſques en Auril, ils y ont l'air & le ciel fort clair & fort ſerein, dont la raiſon eſt, pour-autant que le Soleil paſſant par l'Equinoxe, pour aller au Tropique de Capricorne, il ſe va eſloignant de ces regions, plus qu'en autre ſaiſon de l'année: Et au contraire ils y ont de groſſes pluyes, & de fort grands rauages d'eaux, quand le Soleil retourne vers elles, & qu'il en eſt plus proche, qui eſt depuis Iuin iuſques en Septembre, pource qu'alors ſes rayons donnent plus fort ſur eux. On void aduenir le ſemblable en l'Inde Orientale, comme nous l'apprenons iournellement par les lettres qui en viennent. Par ainſi c'eſt vne regle generale (bien qu'en aucuns lieux il y ait exception)

qu'en la region du Midy, ou de la Zone Torride, qui eſt vne meſme choſe, l'air y eſt plus ſerain, & y a plus de ſechereſſe alors que le Soleil en eſt plus eſloigné: & au contraire, que quand il ſ'en approche, il y a plus de pluyes & de l'humidité, & tout ainſi comme le Soleil ſ'aduance ou ſe retire peu ou plus, ainſi la terre abonde ou manque d'eaux ou d'humidité.

Qu'aux regions qui ſont hors des Tropiques, il y a plus d'eaux, lors que le Soleil en eſt plus eſloigné, tout au contraire de ce qui eſt ſouz la Zone Torride.

CHAP. IIII.

AVX regions qui ſont hors les Tropiques, l'on void tout le contraire de ce qui eſt dit cy-deſſus; pource que la pluye ſe meſle auec le froid, & la ſechereſſe auec la chaleur, ce qui eſt fort biẽ cogneu en toute l'Europe & en tout le vieil monde, comme on le void de meſme façon en tout ce nouueau. Dont eſt teſmoin tout le royaume de Chillé, qui pour eſtre dehors le Tropique de Capricorne, & en meſme hauteur que l'Eſpagne, eſt ſubiect aux meſmes loix de l'Hyuer & de l'Eſté, excepté que l'Hyuer eſt là quand l'Eſté eſt en Eſpagne, d'autant qu'ils ſont en diuers Poles. Par ainſi quand le froid eſt en ces prouinces, les eaux y ſont en fort grande abondance, qui eſt quand le Soleil ſ'en eſloigne le plus, depuis le commencement d'Auril, iuſques à la fin de Septembre. Finalement la diſpoſition des ſaiſons y eſt telle qu'en Europe, ſçauoir que la chaleur & ſechereſſe y viennent quand le Soleil

y retourne. De là vient que ce royaume de Chillé approche plus de la temperature de l'Europe, qu'aucun autre des Indes, tant aux fruicts de la terre, qu'en la diſpoſition du corps & de l'eſprit des hommes. Ce qu'ils diſent eſtre de la meſme façon en ceſte partie de terre, qui eſt deuant l'Ethiopie interieure, laquelle ſe va eſlargiſſant en façon de pointe, iuſques au Cap de bonne Eſperance. Ce qu'ils tiennent pour vraye cauſe des inondations du Nil, qui ſont en Eſté, deſquelles les anciens ont tant diſputé: d'autant qu'en ceſte region là l'Hyuer & les pluyes y commencent au mois d'Auril, quand le Soleil paſſe deſia le ſigne d'Aries. Et ces eaux qui en partie procedent des neiges, & en partie des pluyes, ſaſſemblẽt & font de grands lacs & eſtangs, deſquels procede par bonne & vraye Geographie le fleuue du Nil. Et par ce moyen va peu à peu eſlargiſſant ſon cours, iuſques à ce qu'apres auoir couru vn long chemin, il vient finalement au temps de l'Eſté inonder l'Egypte, qui ſemble choſe contre nature, & neantmoins eſt choſe qui ſ'y rapporte. Car au meſme temps qu'il eſt Eſté en Egypte, ſituée au Tropique de Cancer, l'Hyuer eſt aux ſources du Nil, qui eſt en l'autre Tropique de Capricorne. Il y a en l'Amerique vne autre & ſemblable inondation que celle du Nil, au Paraguey, ou autrement riuiere de la Platte (qui vaut autant à dire comme riuiere d'argent) lequel tous les ans receuant vne infinité d'eaux qui tombent des montagnes du Peru, vient à ſe deſborder ſi terriblement de ſon cours, & va gaignant tellement ceſte region, que les habitans ſont contraints du-

rant ces mois là de ſe retirer & ſe tenir en des Barques & Canoes, & de quitter l'habitation de la terre.

Qu'entre les deux Tropiques en Eſté, ou temps de chaleur, eſt la ſaiſon où il y a plus grande abondance de pluyes, auec vn diſcours de l'Hyuer & de l'Eſté.

CHAP. V.

POVR reſolution, l'Eſté eſt touſiours ſuiuy & accompagné de chaleur & de ſechereſſe és deux regions ou zones temperees, & l'Hyuer auſſi de froidure & d'humidité: Mais en la Zone Torride les ſuſdites qualitez ne ſe trouuẽt point enſemble de la meſme façõ, d'autãt que les pluyes y ſuiuent la chaleur, & le froid y eſt accompagné de ſechereſſe & d'vn air ſerain. I'entends par le froid le defaut de chaleur exceſſiue, d'où vient que l'Hyuer ſe prend en noſtre Europe pour le froid, & le temps pluuieux & Eſté pour le temps de chaleur & ſerenité de l'air. Nos Eſpagnols qui ſont au Peru & en la neufue Eſpagne, voyans que ces deux qualitez ne ſe trouuoient point enſemble comme elles ſont en Eſpagne, appellẽt l'Hyuer la ſaiſon en laquelle il y a beaucoup d'eaux & de pluyes, & l'Eſté, celle où il y en a peu, ou point. En quoy ils ſe trompent euidemmẽt, quoy qu'ils vueillent dire par vne reigle commune que l'Eſté eſt aux montagnes du Peru, depuis le mois d'Auril, iuſques en Septembre, pour-autant que les pluyes ceſſent en ce temps là, & que l'Hyuer eſt depuis le mois de Septembre iuſques au mois

d'Auril, pource qu'alors elles y reuiennent, & par ainſi il eſt Hyuer & l'Eſté au Peru, lors & au meſme temps qu'il l'eſt en Eſpagne. De ſorte que quand le Soleil chemine au deſſus de leur teſte, alors ils croyent que c'eſt le fond de l'Hyuer, pource qu'il y a plus grande abondãce de pluyes. Mais c'eſt choſe digne de riſee, comme venant de gens ignorans & ſans lettres : car tout ainſi comme la diuerſité qui eſt entre le iour & la nuict, procede de la preſence ou abſence du ſoleil, en noſtre hemiſphere, ſelon le mouuement du premier mobile, qui eſt la cauſe du iour & de la nuict, ainſi la difference que nous voyons entre l'Hyuer & l'Eſté, procede de l'approchement ou eſlongnement du Soleil, ſelon le mouuement du meſme Soleil, qui en eſt la propre cauſe. Doncques à vray dire, il eſt l'Eſté lors que le Soleil eſt plus proche, & Hyuer quand il eſt le plus eſlongné. La chaleur, le froid, & toute autre temperature ſont cauſées par neceſſité de l'approchement ou eſloignement du Soleil : mais le pleuuoir & non pleuuoir, qui eſt l'humidité & la ſechereſſe, ne ſ'en enſuiuent pas neceſſairement. C'eſt pourquoy il eſt aiſé de iuger (outre ceſte opinion vulgaire) qu'au Peru l'Hyuer eſt ſerain, & sãs pluyes, & que l'Eſté y eſt pluuieux, & non pas au contraire, comme pluſieurs penſent que l'Hyuer ſoit chaud, & l'Eſté ſoit froid. Ils tombent en la meſme erreur ſur la differẽce qu'ils font entre la plaine & les montagnes du Peru, diſans que quand il eſt Eſté en la montagne, l'Hyuer eſt en la plaine, qui eſt en Auril, May, Iuin, Iuillet, & Aouſt : pource qu'alors l'air eſt fort clair & ſerain en la mon-

tagne, ſans aucunes pluyes ny bruines, & en ce temps là neantmoins on void ordinairement en la plaine des brouillars qu'ils appellent guariia, qui eſt comme vne roſee fort douce, de laquelle eſt couuert le Soleil. Mais l'Hyuer & l'Eſté, comme il eſt dit, ſont cauſez de l'approchement & eſloignement du Soleil. Puis donc qu'il eſt ainſi qu'en tout le Peru, tant en la montagne comme en la plaine, le Soleil ſ'en approche & eſloigne en vn meſme temps: il n'y a donc point de raiſon de dire, que quand il eſt Eſté en vne partie, l'Hyuer ſoit en vne autre. Toutesfois c'eſt choſe de peu d'importance de debatre ſur la ſignification des mots, qu'ils l'appellent comme ils voudront, & diſent qu'il ſoit Eſté quand il ne pleut point, encore qu'il face dauantage de chaleur. Mais ce où l'on doit auoir plus d'eſgard, eſt à la verité du ſubiect qui eſt declaré, à ſçauoir que la ſechereſſe ou defaut de pluyes ne ſont pas touſiours en plus grande abondance quand le Soleil ſ'approche le plus, ainſi que l'on void en la Zone Torride.

Que la Zone Torride abonde en eauë & paſturages, contre l'opinion d'Ariſtote, qui a mis en auant le contraire.

CHAP. VI.

PAR le diſcours precedent l'on peut facilement entendre que la Zone Torride n'eſt ſeche, mais abondante en grande quãtité d'eaux, ce qui eſt tellement vray, qu'elle ſurpaſſe les autres regions du monde en abondance d'eaux,

d'eaux, ſi ce n'eſt en quelques endroits où il y a des ſablons ou terres deſertes, cõme l'on trouue meſme és autres parties du monde. Quant eſt pour les eaux du Ciel, l'on a deſia mõſtré qu'il y a grande abondance de pluyes, neiges & greſles, qui ſpecialement abondent en la prouince du Peru: mais pour les eaux de la terre, comme ſont riuieres, fõtaines, ruiſſeaux, puits, torrens & lacs, ie n'en ay rien dit iuſques icy, toutesfois eſtant choſe ordinaire que les eaux d'embas ſe rapportent à celles d'enhaut, l'on doit entendre qu'il ne peut y en auoir faute. Et de vray il y a vne telle & ſi grande abondance de ſources & de fontaines, qu'il ne ſe peut trouuer lieu, regiõ ou cõtree dans tout le reſte du mõde, où il y ait tãt de lacs, mareſcages, & ſi grandes riuieres. Car la plus grande partie de l'Amerique eſt preſque inhabitable pour ceſte trop grande abondance d'eaux, d'autant que les riuieres enflées de grandes pluyes de l'Eſté, ſortent à tous coups de leur lict: auec telle furie qu'elles tõpent tout ce qu'elles rencontrent; & ne peut on cheminer en pluſieurs endroits, à cauſe de la boüe & fange des mareſcages & vallons. A ceſte occaſiõ ceux qui demeurent ioignant le Paraguey, duquel nous auons cy deſſus fait mention, preuoyans la cruë du fleuue auant qu'elle aduienne, ſe mettent en leurs Canoës auec leurs meubles & hardes, & preſque par l'eſpace de trois mois, ils garantiſſent leurs vies & moyens en nageãt. Puis apres le fleuue retournant en ſon lict, ils reuiennent en leurs maiſons comme deuant, encor toutes moittes & degoutantes de l'inondation. Et eſt ce fleuue de telle grandeur, que le Nil, le Gange, & l'Euphrate,

ſils eſtoient amaſſez enſemble, ne le pourroient pas eſgaller à beaucoup pres. Mais que dirõs nous de la grande riuiere de la Magdalaine, qui s'engolphe en la mer entre ſaincte Marthe & Carthagene, & eſt appellée auec bonne raiſon, grande riuiere? Nauigeãt en ces parties là, i'eſtois eſmerueillé, comme ſon eaue, qui eſt tres-claire, demeuroit & s'eſcouloit dans la mer plus de dix lieuës auant, ayant en ſa largeur deux lieuës & d'auantage, ſans qu'elle ſe meſlaſt, ny peuſt eſtre vaincuë des vagues impetueuſes de la mer Oceane. Que s'il faut parler d'auantage des fleuues, ce grand fleuue appellé par les vns la riuiere des Amazones, par les autres, Maranou, & par les autres, riuiere d'Orellana, laquelle nos Eſpagnols nauigerent lors de leurs deſcouuertes, doit eſteindre la renommée de tous les autres. Et à la verité ie ſuis en doute ſi ie le dois appeller ou riuiere, ou mer. Il fluë depuis les montaignes du Peru, deſquelles il reçoit vne abondãce infinie d'eaux, de pluyes, & de riuieres, qu'il va recueillant & attirant à ſoy, puis paſſant les grandes campagnes & plaines de Pautiti, du Dorado, & des Amazones, vient en fin s'emboucher dans l'Ocean, preſque à trauers des Iſles de la Marguerite, & de la Trinité. Il a ſa couche ſi large & ſi ſpacieuſe, principalement au dernier tiers de la longueur, qu'il contiẽt au milieu de ſoy pluſieurs & grandes Iſles: Et ce qui ſemble incroyable, quand on le nauige par le milieu, l'on ne voit que du Ciel & de l'eauë. On dit bien d'auantage, que de ce milieu l'on ne peut pas voir, ny deſcouurir à l'œil pluſieurs grandes & hautes mõtagnes qui ſont à ſon riuage, à cauſe de ſa grande largeur.

Nous auons apprins de bonne part la grandeur & largeur esmerueillable de ce fleuue (qui doit bien ce me semble meriter le nom d'Empereur & Monarque des fleuues) qui fut par le rapport d'vn frere de nostre compagnie, lequel estant ieune pour lors, le nauigea en la compagnie de Pierre d'Orsua, auec lequel il se trouua à toutes les aduantures de ceste estrange entrée & descouuerte, & aux seditions & pernicieux actes de ce meschant Diego d'Aquirre, d'où Dieu luy fit la grace de sortir & en estre deliuré, pour le mettre de nostre compagnie. Telles donc sont les riuieres qui sont en la region qu'ils appellent Zone Torride, & la region seche & bruslée, en laquelle Aristote & les anciens disent qu'il n'y a point d'eaux ny de pasturages. Mais d'autant que i'ay fait mention du fleuue Maronnon, afin de monstrer l'abondance des eaux qui sont en la Torride, il ne sera mal à propos de toucher quelque chose de ce grand lac, qu'ils appellent Titicaca, qui est au milieu de la prouince de Collao. Il y a plus de dix fleuues, fort grands, qui se perdent en entrant dans ce lac, & neãtmoins n'a pour sa vuide qu'vn seul courant d'eauë qui est petit, bien qu'on dise qu'il est tres-profond, & de telle façon, qu'il est impossible d'y bastir ou faire pont, pour la profondeur de son eauë, & qu'on ne le peut non plus passer par bateaux, pour la grande roideur & rapidité du courant. L'on le passe par vn gentil & remarquable artifice, propre & particulier aux Indiens, qui est auec vn pont de paille, posé sur la mesme eauë, lequel d'autant qu'il est fait d'vne matiere si legere ne s'enfonce point, & neãtmoins

eſt ce paſſage fort ſeur & fort aiſé. Ce lac contient preſque quatre vingts lieuës, trente-cinq en ſa longueur, & quinze lieuës au plus large. Il y a pluſieurs Iſles qui anciennement eſtoient habitées & cultiuées, mais auiourd'huy elles ſont deſertes. Il produit vne grande abondance de iones, que les Indiens appellent Totora, duquel ils ſe ſeruent en mille vſages. Car il ſert de mangeaille aux pourceaux, aux cheuaux, & aux hommes meſmes. Ils en font des maiſons, du feu, & des barques. Bref les Vros trouuent en ceſtuy leur Totora, tout ce dont ils ont de beſoing; & ſont ces Vros vn peuple ſi brutal & ſi lourd, qu'eux meſmes ne ſ'eſtiment pas hommes. On raconte d'eux qu'eſtans interrogez de quelle nation ils eſtoient, ils reſpondirent qu'ils n'eſtoient pas hommes, mais Vros, comme ſi c'eſtoit quelque genre d'animaux. Il ſ'eſt trouué des villages entiers des Vros, habituez en ce lac ſeulement dans leurs bateaux de Totora, leſquels ſont liez enſemble, & arreſtez à quelque roche, & bien ſouuent changent ainſi de lieu à autre, tout le village enſemble. Parainſi qui voudroit auiourd'huy les chercher où ils eſtoient hier, on n'y trouueroit aucun reſte ny apparẽce d'eux ny de leur village. Le cours & vuide de ce grand lac ayant couru enuiron cinquante lieuës, fait encor vn autre lac, moindre toutesfois que le premier, qu'ils appellent de Paya, & contient auſſi en ſoy quelques Iſlettes, mais l'on n'y voit aucune iſſuë. Quelques-vns penſent qu'il court deſſouz terre, & qu'il va donner en la mer du Sud, mettant en auant à ceſte fin qu'il y a vn bras de fleuue que l'on void naiſtre

& entrer en la mer fort proche du riuage, ſans en cognoiſtre l'origine. Au contraire ie croy que les eaux de ce lac ſe reſoluēt & diſſipent dans le meſme lac, par l'ardeur & chaleur du Soleil. Ce diſcours me ſemble ſuffiſant, pour monſtrer qu'à tort les anciens ont tenu la region du milieu inhabitable par faute d'eaux, d'autant qu'il y en a grande abondance & du ciel & de la terre.

Traictant la raiſon pourquoy le Soleil hors des Tropiques engendre plus grande quantité d'eaūs quand il eſt plus eſloigné, & pourquoy au contraire au dedans d'iceux il engendre moins quand il en eſt plus proche.

CHAP. VII.

PENSANT pluſieurs fois à part moy d'où pouuoit proceder que l'Equinoxe eſt ſi humide, comme i'ay dit, pour refuter l'opinion des anciens, ie n'en trouue point d'autre cauſe, que la grande force du Soleil en ces parties là, par laquelle il eſleue & attire à ſoy vne grande abondance de vapeur de tout l'Ocean, qui en cet endroit eſt fort grand & fort eſtendu, & ayant tiré à ſoy ceſte grande abondance de vapeurs, auſſi toſt les reſoult & conuertit en pluyes, & eſt approuué par pluſieurs experiēces certaines que ces pluyes & torrents celeſtes prouiennent des plus grandes chaleurs du Soleil. Premierement, comme nous auons ja dit cy-deuant, il pleut en ces pays là au temps que le Soleil iette ſes rayons directement ſur la terre, & qu'en ce faiſant il a plus de force: mais quand le Soleil ſ'en eſloigne, la chaleur ſe tempere, & alors il n'y tombe point de pluye.

D'où

D'où l'on peut bien inferer que la force & ardeur du Soleil eſt ce qui cauſe les pluyes en telles regions. Auſſi l'on obſerue, tant au Peru, neufue Eſpagne, qu'en toute la Torride, que les pluyes y viennent ordinairement apres Midy, lors que les rayons du Soleil ſont au poinct de leur plus grãd' force, & que c'eſt choſe rare de voir pleuuoir au matin. C'eſt pourquoy les voyageurs y preuoyẽt, & commencent leur iournée de grand matin, afin de l'acheuer, & ſe repoſer à Midy, pource qu'ils tiennent qu'ordinairement il y pleut apres Midy. Ceux qui ont hanté & cheminé par ce pays là, en peuuent parler ſuffiſamment: car meſmes il y en a aucuns qui y ayans fait quelque reſidence, diſent que la plus grande abondance des pluyes eſt quand la Lune eſt en ſon plein: encor que pour dire la verité, ie n'en ay peu faire preuue ſuffiſante, bien que i'y aye prins garde quelquesfois. Dauantage les iours, l'an & les mois donnent à entendre la verité de ce que deſſus, ſçauoir qu'en la Torride l'exceſſiue chaleur du Soleil cauſe les pluyes. L'experience nous enſeigne le meſme aux choſes artificielles, comme aux alambics, auſquels on diſtille les eauës des herbes ou des fleurs: car la vehemence du feu enſerre & contraint, pouſſe & eſleue en haut vne abondance de vapeurs, leſquelles eſtans preſſées, & ne trouuans iſſuë, ſont conuerties en liqueur & en eaux. L'on void tout le meſme en l'or & en l'argent que l'on tire & affine par le vif argent, d'autant que ſi le feu eſt lent & petit, l'on ne tire quaſi rien du vif argent, mais ſ'il eſt aſpre & violent, il euapore beaucoup le vif argent, lequel ſe rencontrant en

haut contre le chapiteau (qu'ils appellẽt) le tournent incontinent en liqueur, & commence à degouter en bas. Ainſi la grand' ardeur du Soleil produit ces deux effects, quand elle trouue matiere diſpoſée, qui eſt de leuer les vapeurs en haut, & l'autre de les reſoudre incontinent, & les tourner en liqueur, lors qu'il y a quelque obſtacle, pour les conſumer & reſoudre. Et bien qu'il ſemble que ce ſoient choſes contraires qu'vn meſme Soleil dans la Zone Torride eſtant proche cauſe les pluyes, & que hors la Torride eſtant eſloigné, il cauſe vn meſme effect: ſi eſt-ce que tout bien conſideré, il ne l'eſt pas reellement & de faict. Mil effects és choſes naturelles procedent de choſes contraires par vn moyen diuers. Nous mettons ſecher le linge au feu & à l'air, deſquels neantmoins l'vn eſchauffe, & l'autre refroidit. Les paſtes ſont ſechees & endurcies par le Soleil & par la gelée. L'exercice moderé prouoque le dormir, ſ'il eſt trop violent, il l'empeſche: ſi l'on met du bois au feu, finalement il ſ'eſteint, ſi l'on y en met beaucoup, & trop, il ſ'eſteint auſſi: car la ſeule proportion l'entretient & le fait durer. Pour bien voir vne choſe, elle ne doit eſtre ny trop proche des yeux, ny trop loin, mais en diſtance raiſonnable & proportionnée: eſtant trop eſloigné d'vne choſe l'on en perd la veuë, & trop proche auſſi, ne la peut voir. Si les rayons du Soleil ſont foibles, ils n'attirent pas les bruines des riuieres; ſ'ils ſont violents, auſſi toſt qu'il a attiré les vapeurs, il les reſout & conſomme, mais la chaleur moderée les attire & conſerue. Pour ceſte raiſon les vapeurs ne ſ'eſleuent point communé-

ment de nuict, ny à midy, mais au matin, quand le Soleil commence à entrer en ſa force. Sur ce ſubiect il y a mil exemples de choſes naturelles, que l'on void proceder ſouuent de choſes contraires, qui doit faire que nous ne nous deuons pas eſmerueiller ſi le Soleil pour eſtre fort proche engendre les pluyes; & qu'il en fait tout autant eſtant fort eſloigné, mais qu'eſtant ſon approchement moderé & proportionné, il n'en produit ny cauſe aucunement. Cependant il reſte encor vn poinct que l'on peut demãder, pour quelle raiſon en la Zone Torride l'approchement du ſoleil cauſe les pluyes, & hors d'icelle ſont cauſées par ſon eſloignement. A ce que ie puis iuger, la raiſon eſt, que hors des Tropiques en Hyuer, le ſoleil n'a point tant de force, qu'il ſoit ſuffiſant pour conſumer les vapeurs qui s'eſleuent de la terre & de la mer. Car ces vapeurs s'amaſſent en grande abondance en la region froide de l'air, où elles ſont congelées & eſpaiſſies par la grande froideur, puis apres eſtans preſſées, ſe reſoluent & conuertiſſent en eau. C'eſt pourquoy en ce temps d'Hyuer, que le Soleil eſt plus eſloigné, que les iours ſont courts, & les nuicts plus longues, la chaleur du Soleil a peu de force, mais quand le Soleil s'approche de ceux qui ſont hors des Tropiques, qui eſt au temps d'Eſté, la force du Soleil eſt deſia telle, qu'elle eſleue les vapeurs, & tout enſemble les conſomme, les diſſipe & reſoult: car la chaleur & la longueur des iours ſont cauſées par l'approchement du Soleil. Mais au dedans des Tropiques, en la region Torride, l'eſloignement du Soleil a tout autant

d'effect que le plus grand approchement qui ſoit aux regions deſdits Tropiques. Au moyen dequoy il ne pleut pas en la Torride alors que le Soleil eſt eſloigné, non plus que hors les Tropiques quand le Soleil eſt plus proche, d'autant qu'en cet approchement & eſloignement, le Soleil demeure touſiours en vne meſme diſtance, d'où procede vn meſme effect de ſerenité. Mais quand le ſoleil eſt au periode de ſa force en la Zone Torride, & qu'il jette ſes rayons directement ſur la teſte des habitans, il n'y a ny ſerenité ny ſechereſſe, comme il ſemble qu'il deuroit y auoir. Mais pluſtoſt de grandes & eſtranges pluyes, dautant que par la force exceſſiue de ſa chaleur, il attire & eſleue preſque en vn inſtant vne grande abondance de vapeurs de la terre, & mer Oceane, leſquelles ſont ſi eſpaiſſes & en ſi grande abondance, que le vent ne les pouuant diſſiper ny reſoudre facilement, elles viennent à ſe fondre en eau, qui cauſe les pluyes ſi froides & en ſi grande abondance, car la grande vehemence de la chaleur peut attirer en peu de temps beaucoup de vapeurs, leſquelles elle ne peut ſi toſt conſumer & reſoudre, & eſtans attirées & aſſemblées, par leur grande abondance ſe fondent & tournent en eau. Ce que l'on cognoiſtra fort bien par cet exẽple domeſtique & familier. Quand l'on met roſtir vn morceau de porc, de mouton, ou de veau, ſi le feu eſt violent, & la viande en ſoit fort proche, nous voyons que la graiſſe ſe fond toſt & degoute en bas, qui vient de ce que la grande chaleur attire & eſleue cet humeur & graiſſe de la chair, & pour eſtre en grande abõdance ne la peut

reſoudre, & ainſi diſtille & tombe d'auantage. Mais quand le feu eſt moderé, & ce que l'on roſtit eſt en diſtance proportionnée, nous voyons que la chair ſe roſtit propremẽt, ſans que la graiſſe diſtille trop à coup, pource que la chaleur moderée attire l'humidité, qu'elle conſomme & reſout en vn inſtant. C'eſt pourquoy les cuiſiniers font le feu moderé, & n'en approchent la viande ny trop prés ny trop loing, de peur qu'elle ne ſe fonde. On le peut voir par vne autre experience aux chandelles de ſuif & de cire, car ſi la meſche en eſt groſſe, elle fait fondre & decouler le ſuif & la cire: pource que la chaleur ne peut conſommer ce qui ſ'eſleue d'humeur: mais ſi la flame eſt proportionnée, la cire ne ſe fond ny decoule, pource que la flame va conſommãt peu à peu ce qui ſ'eſleue. Ce qui me ſemble la vraye raiſon pourquoy en l'Equinoxe, & en la Torride la grand' force de la chaleur cauſe les pluyes, leſquelles en d'autres regions ſont cauſées par la foibleſſe & peu de chaleur.

Comment l'on doit entendre ce qui a eſté dit cy-deſſus de la Zone Torride.

CHAP. VIII.

S'IL eſt ainſi qu'és choſes naturelles & phyſiques l'on ne doit rechercher de regle infaillible & mathematique, mais ce qui eſt ordinaire, & ce qu'on void par experience, qui eſt la plus parfaite regle, il faut croire que ce que nous auons dit, qu'il y a plus d'humidité en la Torride qu'aux autres regions, & qu'en icelle il ne pleut

point lors que le Soleil en eſt plus proche, ſe doit prendre & entendre de meſme: & de vray c'eſt bien ce qui eſt le plus commun & le plus ordinaire. Mais ce n'eſt pas pour empeſcher les exceptions que nature a voulu mettre à ceſte regle, rendant quelques regions de la Torride extremement ſeches. Ce qu'on raconte de l'Ethiopie, & nous l'auons veu en vne grande partie du Peru, où toute la terre ou coſte, qu'ils appellẽt Plaines, manquent de pluyes, voire d'eaux de la terre, excepté quelques vallées où il y a des eaux de riuieres qui deſcendent des montagnes, le ſurplus ſont ſablons & terres ſteriles, où à grand peine l'on trouue des fontaines, mais bien quelques puits tres-profonds. Mais nous dirons (Dieu aidant) en ſon lieu, quelle eſt la cauſe pourquoy il ne pleut point en ces plaines (choſe que pluſieurs demandent) car à preſent ie pretends de monſtrer ſeulement qu'il y a pluſieurs exceptiõs aux regles naturelles, d'où vient qu'il peut aduenir en quelque partie de la Torride, qu'il ne pleut pas lors que le Soleil eſt plus proche, mais quand il eſt plus eſloigné. Bien que iuſques auiourd'huy ie ne l'aye veu ny entendu, toutesfois ſ'il y en a, on le doit attribuer à la qualité particuliere de la terre: mais auſſi quelquesfois ſ'il aduient le contraire, l'on doit auoir eſgard qu'en ces choſes naturelles il aduient pluſieurs contrarietez & empeſchemens, par leſquels elles ſe changent & defont les vnes les autres. Pour exemple, il peut eſtre que le Soleil cauſera les pluyes, & que le vent les empeſchera; ou bien les rendra plus abõdantes qu'elles n'ont accouſtumé d'eſtre. Les

vents ont leurs proprietez & diuers commencemens, par lesquels ils operent de differents effects, qui sont le plus souuent contraires à ce que l'ordre & la saison requierent. Puis donc qu'en chacun endroit l'on void arriuer de grandes varietez en l'année, qui prouiennent de la diuersité des mouuemens & aspects des planettes, ce n'est point chose mal à propos de dire qu'en la Zone Torride l'on peut voir & remarquer quelques choses contraires à ce que nous auons experimenté. Mais pour resolution, ce que nous auons conclu est vne verité bien certaine & experimentée, à sçauoir la grande secheresse que les anciens ont pensé estre en la region du milieu, que nous appellõs Torride, n'y estre point du tout, & qu'au contraire il y a beaucoup d'humidité, & que les pluyes y sont alors que le soleil en est plus proche

Que la Torride n'est point excessiuement chaude, mais plustost moderée.

CHAP. IX.

IVSQVES icy nous auons traitté de l'humidité de la Zone Torride, maintenant il sera bõ de parler de deux autres qualitez, qui sont le chaud & le froid. Nous auons demonstré sur le cõmencement de ce discours, comme les anciens ont tenu que la Zone Torride estoit chaude & seche excessiuemẽt, ce qui n'est pas ainsi toutesfois; car elle est chaude & humide, & en la plus grand' partie sa chaleur n'est pas excessiue, mais plustost tẽperée. Ce que l'on tiendroit pour incroyable, si

nous ne l'auions aſſez experimenté. Quand ie paſſay aux Indes (ie diray ce qui m'arriua) ayant leu ce que les Poëtes & Philoſophes diſent de la Zone Torride, ie me perſuadois qu'arriuãt à l'Equinoxe, ie ne pourrois y ſupporter ceſte exceſſiue chaleur. Mais il m'aduint tout au contraire, car au temps que i'y paſſay, qui fut alors que le Soleil y eſtoit pour Zenith, eſtant entré au ſigne d'Aries, à ſçauoir au mois de Mars, i'y ſenty ſi grand froid, que i'eſtois contraint me mettre au Soleil pour m'eſchauffer: que pouuois-ie moins faire alors, que de me rire & me moquer des meteores d'Ariſtote, & de ſa Philoſophie, voyant qu'au lieu, & en la ſaiſon que tout y deuoit eſtre embrazé de chaleur ſuiuãt ſes regles, moy & tous mes compagnons auions froid? il n'y a à la verité region au monde plus douce ny temperée que ſous l'Equinoxe, combien qu'elle ne ſoit pas en tous endroits d'eſgale ou ſemblable temperature, & qu'il y ait beaucoup de diuerſitez. La Zone Torride en quelques endroits eſt fort temperée, cõme en Quitto, & aux plaines du Peru, en quelques endroits fort froide, comme en Potozi, & aux autres fort chaude, comme en l'Ethiopie, Breſil, & aux Mollucques. Ceſte diuerſité donc nous eſtant certaine, & toute cogneuë, nous deuons par force recercher vne autre cauſe du froid & du chaud, que les rayons du Soleil y font naiſtre, veu qu'en vne meſme ſaiſon de l'année, & en lieux qui ſont d'vne meſme hauteur & diſtance du Pole & de l'Equinoxe, on y retrouue vne ſi grande diuerſité, que les vns ſont embrazez de chaleur, les autres de froidure, & les autres ſe

trouuent temperez d'vne chaleur moderée. Platon met ſa tant renommée Iſle Atlantique ſouz la Zone Torride, puis dit qu'en certain temps de l'année elle auoit le Soleil pour Zenith, & neantmoins qu'elle eſtoit fort temperée, fort abondante, & fort riche. Pline dit que Taprobane, (qu'ils appellent auiourd'huy Samatre) eſt ſouz l'Equinoxe, comme en effect elle y eſt, eſcriuant qu'elle n'eſt pas ſeulement riche & heureuſe, mais auſſi peuplée d'hommes & d'animaux. D'où l'on peut facilement cognoiſtre, qu'encor que les anciens ayent tenu la chaleur de la Torride inſupportable, neantmoins ils pouuoient bien entendre qu'elle ne l'eſtoit pas tant comme ils diſoient. Le tres-excellent Aſtrologue & Coſmographe Ptolomée, & l'inſigne Philoſophe & medecin Auicenne en eurent meilleure reſolution, eſtans tous deux d'opinion que ſous l'Equinoxe y auoit de fort commodes habitations.

Plat. in Tim. & in Critia.

Plin. lib. 6. cap. 22.

Que la chaleur de la Torride eſt temperée, pour l'abondance des pluyes, & pour la briefueté des iours.

CHAP. X.

DEPVIS que le nouueau monde a eſté deſcouuert, l'on a cogneu & ſans doute, ce que les derniers autheurs ont tenu veritable. Mais c'eſt choſe naturelle, que qaand quelque choſe qui eſt hors de noſtre opinion nous vient à eſtre cogneuë par l'experience, nous voulons incontinent en rechercher la cauſe. C'eſt pourquoy nous deſirons ſçauoir pour quelle cauſe la region de

laquelle le Soleil eſt plus proche, n'eſt pas ſeulement temperée, mais eſt froide en pluſieurs endroits. Conſiderant ceſte matiere generalement, ie trouue deux cauſes generales, pour rendre ceſte region temperée, l'vne eſt celle-cy deuant declarée, d'autant que ceſte region eſt fort humide, & ſubiecte aux pluyes, & n'y a point de doute que la pluye ne rafraiſchiſſe, pource que l'eſleuement de l'eauë eſt de ſon naturel froid: & encor que l'eauë par la force du feu ſ'eſchauffe, ce neantmoins ne laiſſe pas de temperer l'ardeur, cauſée des rayons du Soleil purement. Ce qu'on void par experience en l'Arabie interieure, laquelle eſt embrazée du Soleil, pour n'y auoir aucunes pluyes qui temperent ſa furie. Les nuages & bruines empeſchent que les rayons du Soleil n'offenſent tant, & les pluyes qui procedẽt d'icelles meſmes, rafraiſchiſſent l'air & la terre, & l'humectent auſſi, quelque chaude qu'elle puiſſe eſtre. L'on boit l'eauë de la pluye, & elle eſtanche la ſoif, cõme les noſtres l'ont bien eſprouué, ayans faute d'eauë pour boire. De ſorte que la raiſon & l'experience nous enſeigne que la pluye de ſoy appaiſe la chaleur, & par ce moyen ayant ja monſtré comme la Zone Torride eſt fort pluuieuſe, il appert auſſi qu'il y a en icelle choſe qui peut rendre ſa chaleur temperée. A cecy i'en diray encor vne autre raiſon qui merite bien qu'on entende, non ſeulement pour ceſte matiere, mais auſſi pour pluſieurs autres. Car pour le dire en peu de paroles, le Soleil quoy qu'il ſoit fort chaud & bruſlant en l'Equinoxe, ce neantmoins c'eſt pour peu de temps, de ſorte que la chaleur du iour y eſtant

plus briefue & de moindre durée, ne fait pas tant d'embrazement. Ce qu'il conuient declarer & entendre plus particulierement. Ceux qui ſont verſez à la cognoiſſance de la Sphere, enſeignent fort bien, que d'autant plus que le Zodiaque eſt oblique & trauerſant ſur noſtre hemiſphere, d'autant plus les iours & les nuicts ſont inegaux; & au contraire où la Sphere eſt droite, & les ſignes montent droictement, les iours & les nuicts y ſont eſgaux. C'eſt pourquoy en toute la region qui eſt entre les deux Tropiques, il y a moins d'inegalité aux iours & aux nuicts, que hors d'iceux, & plus l'on approche de la ligne, moins y trouue-on d'inegalité; ce que nous auons experimenté en ces parties. Ceux de Quitto, pource qu'ils ſont au deſſous de la ligne, n'ont point en toute l'année les iours ny les nuicts plus courts en vne ſaiſon qu'en l'autre, mais y ſont continuellement eſgaux. Ceux de Lyma, pource qu'ils ſont diſtans de la ligne preſque de douze degrez, apperçoiuent quelque difference entre les iours & les nuicts, mais c'eſt fort peu, d'autant qu'en Decembre & en Ianuier les iours y croiſſent d'vne heure, ou peu moins. Ceux de Potozi y recognoiſſent beaucoup plus de difference, tant l'Hyuer que l'Eſté, pource qu'ils ſont preſque ſouz le Tropique. Mais ceux qui ſont du tout hors des tropiques, remarquent d'autant plus la briefueté des iours de l'Hyuer, & la longueur de ceux de l'Eſté, qu'ils ſont eſloignez de la ligne, & ſont proches du Pole; comme l'on void qu'en Allemagne & en Angleterre les iours ſont plus longs en Eſté qu'en Italie & Eſpagne. C'eſt choſe qui

ſe void, que la Sphere enſeigne, & l'experience le monſtre clairement. Il faut adiouſter vne autre propoſition, qui eſt auſſi vraye, & bien conſiderable, pour tous les effects de la nature, ſçauoir la perſeuerance & continuation de ſa cauſe efficiente à operer & agir. Cela ſuppoſé, ſi l'on me demãde, pourquoy en l'Equinoxe il n'y a point de ſi violentes chaleurs en Eſté, qu'il y a en quelques autres regions, (comme en Andeluzie és mois de Iuillet & Aouſt) ie reſpõdray pource que les iours d'Eſté ſont plus longs en Andeluzie, & les nuicts y ſont plus courtes, & le iour comme chaud qu'il eſt enflame & cauſe la chaleur, la nuict auſſi comme froide & humide donne du rafraichiſſement. Suyuant quoy au Peru il n'y a point tant de chaleur, pource que les iours d'Eſté n'y ſont pas ſi longs, ny les nuicts ſi courtes, qui cauſe que la chaleur du iour eſt beaucoup temperée par la fraiſcheur de la nuict. Mais là où les iours ſont de quinze ou ſeize heures, par raiſon il doit y auoir plus de chaleur, que là où ils ne ſont que de douze ou de treize, & où il en demeure autant de la nuict pour rafraichiſſement. Et bien que la Zone Torride ſoit plus proche du Soleil, que toutes les autres regions, ſi eſt-ce toutesfois que la chaleur du Soleil n'y demeure pas ſi lõg temps: car c'eſt choſe naturelle qu'vn feu encor qu'il ſoit petit, ſ'il perſeuere, eſchauffe d'auantage qu'vn plus grand qui durera peu, principalemeut ſ'il y ſuruient du rafraiſchiſſement. Qui voudra mettre donc ces deux proprietez de la Torride en vne balãce, ſçauoir quelle eſt plus pluuieuſe au temps de ſa plus grande chaleur, & que les iours y ſont plus courts,

on pourra bien parauanture trouuer qu'elles ſeront eſgalles à ces deux autres contraires: qui ſont que le Soleil y eſt plus proche & plus droit qu'és autres regions, à tout le moins que l'on n'y recognoiſtra pas beaucoup d'auantage.

Qu'il y a d'autres raiſons outre les deſduittes cy deſſus, qui monſtrent que la Torride eſt temperée, principalement en la coſte de la mer Oceane.

CHAP. XI.

ESTANT choſe reſoluë que les deux proprietez ſuſdictes ſont communes & vniuerſelles à toute la region Torride, & qu'en icelle neantmoins il ſe trouue aucuns lieux fort chauds, & les autres où il y a fort grand froid: Bref la temperature n'y eſt eſgalle en tous lieux, mais en vn meſme climat, vne partie eſt chaude, l'autre froide, & l'autre temperée tout en vn meſme temps: nous ſommes cõtraints de rechercher d'autres raiſons, d'où procede ceſte grande, diuerſité qui ſe trouue ainſi en la Torride. Diſcourrant doncques ſur ceſte queſtion, i'en trouue trois cauſes apparentes & certaines, & vne quatrieſme plus obſcure & cachee. Les cauſes apparentes & certaines ſont, la premiere l'Ocean, la ſeconde l'aſſiete & ſituation de la terre, & la troiſieſme le naturel & proprieté de pluſieurs & diuers vents. Outre ces trois que ie tiẽs pour manifeſtes, ie croy qu'il y en a vne autre quatrieſme, cachée & moins apparente, qui eſt la proprieté de la meſme terre habitée, & la particuliere influence de ſon Ciel. Qui voudra conſiderer de pres les cauſes & raiſons generales cy

deſſus deſduites, on trouuera qu'elles ne ſont ſuffiſantes pour la reſolution totale de ceſte matiere, veu ce qui arriue iournellemẽt en diuers lieux de l'Equinoxe. Manomotapa, & grande partie du royaume de Prete Ian, ſont ſituez deſſous la ligne, ou fort proches, eſquelles regions ils endurent de terribles chaleurs, & y naiſſent les hommes tous noirs. Ce qui n'eſt pas ſeulement en ces parties de terre ferme, eſloignées de la mer, mais auſſi en eſt-il de meſme és iſles enuironnees de la mer. L'iſle de ſainct Thomas eſt ſouz la ligne, les iſles de Cap de vert en ſont prochaines, & en l'vne & en l'autre y regnent de furieuſes chaleurs, & y ſont meſmes tous les hommes noirs. Soubs la meſme ligne, ou bien proche d'icelle, giſt vne partie du Peru, & du nouueau royaume de Grenade, qui neantmoins ſont terres fort temperées, declinantes pluſtoſt à froidure, que nõ pas à chaleur, & les hommes qui habitent en icelle ſont blancs. La terre du Breſil eſt en la meſme diſtance de la ligne que le Peru, & neantmoins le Breſil & toute ceſte coſte eſt extremẽment chaude, encore qu'elle ſoit en la mer du Nort, & l'autre coſte du Peru qui eſt en la mer du Sud, eſt fort temperée. Ie dis donc que qui voudra conſiderer ces differẽces, & donner la raiſon d'icelles, ne ſe pourra contenter des generales cy-deſſus traitees, pour declarer comme la Torride peut eſtre vne terre temperée. Entre les cauſes & raiſons ſpeciales, i'ay mis pour la premiere la mer, pource que ſans doute ſon voiſinage aide à temperer, & refroidir la chaleur. Car combien que ſon eauë ſoit

ſallee, elle eſt touſiours eau toutesfois, & l'eau de ſa nature eſt froide, & ſi encore eſt remarquable que pour la profondité de l'Oceã, l'eau n'en peut eſtre eſchauffee par la chaleur du Soleil, comme les eaux des riuieres. Finablement tout ainſi comme le ſel nitre (quoy qu'il ſoit du naturel du ſel) a la proprieté de refroidir l'eaue: ainſi voyons nous par experience en quelques ports & haures que l'eau de la mer y rafraiſchit, ce que nous auõs veu en celuy de Callao, où l'on mettoit raſtraiſchir l'eaue ou vin pour boire dedans des cruches ou flaſcons miſes en la mer. D'où l'on peut ſans doute recognoiſtre que l'Ocean a ceſte proprieté de temperer & rafraiſchir l'exceſſiue chaleur. Pour ceſte occaſion l'on reſſent d'auantage la chaleur en la terre, qu'en la mer, *cæteris paribus*, & communément les terres ſituees ſur la marine, ſont plus fraiſches que celles qui en ſont eſloignees *cæteris paribus*, comme i'ay dict. Ainſi la plus grande partie du nouueau monde eſtant fort proche de la mer Oceane, nous pouuons dire auec raiſon, encor qu'il ſoit ſoubs la Torride, qu'il reçoit de la mer vn grand benefice, pour temperer ſa chaleur.

Que les plus hautes terres ſont les plus froides, & quelle en eſt la raiſon.

CHAP. XII.

MAIS ſi nous voulõs encor rechercher particulierement, nous trouuerõs qu'en toute ceſte terre il n'y a pas vne chaleur totalemẽt égale, quoy

qu'elle ſoit en pareille diſtance de la mer, & en meſme degré, veu qu'en quelques parties d'icelle il y a beaucoup de chaleur, & en d'autres y en a fort peu. Il n'y a point de doute que la cauſe de cecy ne ſoit, pour autant que l'vne eſt plus baſſe, & que l'autre eſt plus haute & plus eſleuée, d'où vient que l'vne eſt chaude, & l'autre froide. C'eſt choſe certaine que le ſommet des montagnes eſt plus froid que le profond des vallées, ce qui ne procede point ſeulement de ce que les rayons du Soleil ont plus de repercuſſion aux lieux bas & profonds, encor qu'il en ſoit vne grande raiſon, mais il y en a vne autre, qui eſt que la region de l'air eſt plus froide, d'autant plus qu'elle eſt haute & eſloignée de la terre. Les plaines de Collao au Peru, & de Popajan en la neufue Eſpagne, font preuue ſuffiſante de cecy. Car ſans doute, toutes ces parties ſont terres hautes, & pour ceſte raiſon auſſi ſont elles froides, combien qu'elles ſoient toutes enuironnées de hauts pics de montagnes fort expoſées aux rayons du Soleil. Mais ſi nous demandons pourquoy au Peru & en la neufue Eſpagne, les plaines de la coſte ſont terres chaudes, & les plaines de la meſme terre du Peru & de la neufue Eſpagne ſont au contraire terres froides. A la verité ie ne voy point qu'il ſ'en puiſſe donner autre raiſon, ſinon que les vnes ſont en terre baſſe, & les autres en terre haute. L'experience nous enſeigne que la moyenne region de l'air eſt plus froide que l'inferieure : & pource tant plus les montagnes ſ'approchent d'icelle region moyenne, tant plus elles ſont froides, couuertes de neiges & de gelées. La raiſon meſme ſ'y accorde,

pource

pource que s'il y a vne sphere ou region du feu, comme Aristote & les autres Philosophes disent, la region moyenne de l'air doit estre plus froide par antiperistase, la froidure estant repoussee, & se resserrant en icelle, comme en temps d'Esté nous voyons aux puits qui ont de la profondité. Pour ceste occasion, les Philosophes affermẽt que les deux extremes regions de l'air, celle d'enhaut, & celle d'embas sont les plus chaudes, & la moyenne plus froide. Que s'il est ainsi, comme de faict l'experience le monstre, nous en tirerons encor vn argument & raison remarquable, pour monstrer que la Torride est temperee. Sçauoir que la plus grande partie des Indes est vne terre haute, remplie de beaucoup de montagnes, qui par leur voisinage rafraischissent les terres prochaines. L'on void continuellement és sommets des mõtagnes dont ie parle, de la neige, de la gresle, & des eaües toutes glacees, & le froid qu'il y fait est si aspre, que l'herbe en est toute gresillonnée, tellement que les hommes & cheuaux cheminans par là, y sont tous engourdis de froid. Cecy, comme i'ay desia dit, est en la Zone Torride, & aduiẽt le plus souuent quand ils ont le Soleil pour Zenith. Ainsi est-ce chose notoire & conforme à la raison, que les montagnes sont plus froides que ne sont les vallees & les plaines, d'autant qu'elles participent de la region moyenne de l'air, qui est tres-froide. Or la cause pourquoy la regiõ moyẽne de l'air est plus froide, a esté mesme dite cy-deuant, qui est que la region de l'air prochaine de l'exhalation ignee, laquelle (selon Aristote) est sur la sphere de l'air, repousse & reiette arriere

toute la froidure, laquelle se retire & reserre en la moyenne region de l'air par antiperistase, comme parlẽt les Philosophes. En apres si quelqu'vn me demande & veut interroger de ceste façon, s'il est ainsi que l'air soit chaud & humide, comme tient Aristote, & comme l'on dit communémẽt, d'où procede ce froid qui se retire en la moyenne region de l'air, puis qu'il ne peut venir de la sphere du feu? Car s'il procede de l'eau ou de la terre, par ceste raison la basse regiõ de l'air deuroit estre plus froide que celle du milieu. Certes à respondre au vray ce que i'en pense, ie confesseray que cet argument & obiectiõ m'est tant difficile, que ie suis presque disposé de suiure l'opinion de ceux qui reprouuent les qualitez, symboles & dissymboles que met Aristote aux elements, disant que ce sont imaginations, lesquels pour ceste occasion tiennent que l'air de son naturel est froid, & à ceste fin ils se seruent de plusieurs arguments & raisons, du nombre desquels nous en proposerons vn assez vulgaire & cogneu, laissans les autres à part, sçauoir ques iours caniculaires nous auons accoustumé nous donner de l'air auec vn esuentail, & trouuons qu'il nous rafraischit: de sorte que ces Autheurs afferment que la chaleur n'est vne proprieté particuliere d'aucun autre element que du seul feu, qui est espars & meslé parmy toutes les choses (selon que le grand Denys nous enseigne) mais qu'il soit ainsi, ou qu'il en soit autrement (car ie ne veux pas contredire à Aristote, si ce n'est en chose fort certaine) en fin ils s'accordẽt tous que la moyenne region de l'air est plus froide que la plus basse prochaine à la ter-

Arist. Ma.

Diony. cap. 15. de cœl. hierar.

re, comme mesme l'experience le monstre, puis qu'en ceste region du milieu les neiges, les gresles, frimats & autres indices d'extreme froid s'engendrent. Or donc la region du milieu qu'ils appellẽt Torride, ayant d'vn costé la mer, & de l'autre les hautes mõtagnes, l'on doit tenir cela pour causes suffisantes pour tẽperer & rafraischir sa chaleur.

Que les vents froids sont la principale cause de rendre la Torride temperée.

CHAP. XIII.

LA temperature de ceste region se doit principalement attribuer à la proprieté du vent qui court en ceste terre là, lequel est fort frais & gracieux. La prouidence du grand Dieu, createur de toutes choses, a esté telle, qu'il a ordonné qu'il y eust des vents merueilleusement frais en la region où le soleil fait son cours (qui semble deuoir estre du tout embrazee) afin que par leur fraischeur l'excessiue chaleur du Soleil fust temperée. Et ne sont pas ceux-là trop esloignez d'apparence de raison, qui ont eu opinion que le Paradis terrestre estoit souz l'Equinoxe, s'ils ne se fussent trompez eux-mesmes sur la cause de leur opiniõ, en ce qu'ils disoient que l'égalité des iours & des nuicts estoit seule suffisante cause de rendre ceste Zone temperee, à laquelle opiniõ toutesfois plusieurs autres ont esté contraires, du nombre desquels a esté le Poëte renommé, disant:

—— *& celle region*
S'embraze incessamment aux chaleureux rayons
Du Soleil qui d'illec iamais ne se retire.

Doncques la fraiſcheur de la nuict n'eſt pas telle, qu'elle ſoit ſeule ſuffiſante pour moderer & corriger de ſi aſpres & furieuſes ardeurs du Soleil, mais pluſtoſt ceſte Torride reçoit vne ſi douce temperature par le benefice de l'air frais & gracieux, de telle ſorte que combien qu'elle ait eſté tenuë des anciens, plus embrazée qu'vne fournaiſe ardente, & ceux qui l'habitent à preſent, la tiennent pour vn Printemps delicieux: il appert par argument & raiſons fort euidentes, que la cauſe de cecy giſt principalement en la qualité du vent. Nous voyons en vn meſme climat quelques regions & villes meſmes plus chaudes les vnes que les autres, pource ſeulemẽt qu'ils ſe reſſentent moins des vents qui rafraiſchiſſent. De meſme en eſt-il en d'autres terres, où le vent ne court point, leſquelles ſont toutes embrazees cõme vn fourneau, & y eſt-on ſi fatigué de la chaleur, que d'y eſtre, c'eſt autant que de ſe voir dans vne fournaiſe. Il y a beaucoup de ces bourgades, & de ces terres au Breſil, en Ethiopie, & au Paraguay, comme chacun ſçait: & ce qui eſt plus conſiderable, c'eſt que l'on void ces differences non ſeulement parmy les terres, mais auſſi en la mer; il y a des mers où l'on ſent beaucoup de chaleur, comme ils racontent de celle de Mozambique, & Ormus, & en l'Orient, & de la mer de Panama, en Occident (laquelle pour ceſte occaſion engendre & produit en ſoy des Cayamans) comme auſſi en la mer du Breſil. Il y a d'autres mers, voire en meſme degré de hauteur, fort froides, comme en celle du Peru, en laquelle nous euſmes froid, comme i'ay raconté cy-deſſus, quand

nous la nauigeasmes la premiere fois, qui estoit en Mars, & au temps que le Soleil cheminoit par dessus. A la verité en ce continent, où la terre & l'eau sont de mesme sorte, l'on ne peut imaginer autre occasion de si grande difference, sinon la proprieté du vent qui les rafraischit. Que si l'on veut de prés aduiser à ceste consideratiõ du vent, dont nous auons parlé, l'on pourra resoudre plusieurs doutes qu'aucuns mettent en auant, & qui semblent choses estranges & merueilleuses, sçauoir pourquoy le soleil donnant de ses rais sur la region Torride, & particulierement au Peru, voire beaucoup plus violemment qu'il ne fait pas en Espagne és iours caniculaires, neantmoins l'on resiste à sa chaleur auec vne fort legere couuerture, si bien qu'au couuert d'vne natte ou d'vn simple toict de paille, l'on est mieux contregardé de la chaleur, que l'on n'est pas en Espagne dessouz vn toict de bois, & mesme d'vne voute de pierre. Dauantage pourquoy les nuicts d'Esté ne sont chaudes ny ennuieuses au Peru, comme en Espagne? Pourquoy aux plus hauts sommets des mõtagnes, & mesme entre les monceaux de neige, il y fait quelquesfois de grandes & insupportables chaleurs. Pourquoy en toute la prouince de Colao, quand l'on se trouue à l'ombrage quelque petit qu'il puisse estre, l'on y sent du froid, mais quãd l'on vient à en sortir aux rayons du soleil, incontinent l'on vient à y sentir vne excessiue chaleur. Pourquoy toute la coste du Peru estant pleine de sablons, neantmoins se trouue fort temperee, & pourquoy Potozi distant de la cité d'Argent tant seulement de dix-huict lieuës, & en vn mesme de-

gré, eſt toutesfois de ſi differente temperature, que le pays eſtant tres-froid, il eſt ſterile & ſec à merueilles: au contraire la ville d'Argent eſt temperee, declinant à la chaleur, & a vn terroir fort gracieux & fertile. C'eſt donc pour certain le vent qui principalement cauſe toutes ces eſtranges diuerſitez: car ſans le benefice du vent frais, l'ardeur du Soleil eſt telle, qu'encor que ce ſoit au milieu des neiges, elle bruſle & embraze, mais auſſi quād la fraiſcheur de l'air reuiēt, auſſi toſt toute la chaleur ſ'appaiſe, quelque grande qu'elle ſoit: & où ce vent frais eſt ordinaire, & regne ſouuent, il empeſche que les vapeurs terreſtres & groſſieres que exhale la terre, ne ſe ioignent, & cauſent vne peſante & ennuyeuſe chaleur, dont le contraire aduient en Europe, dautant que par l'exhalation de ces vapeurs, la terre demeure comme bruſlee du Soleil du iour, qui eſt cauſe que les nuicts y ſont ſi chaudes & ennuyeuſes, tellement qu'il ſemble pluſieurs fois que l'air ſorte comme d'vne fournaiſe. Pour ceſte meſme raiſon, au Peru ceſte fraiſcheur du vent cauſe que par le moyen de quelque petit ombrage au coucher & declin du Soleil, l'on y eſt aſſez fraiſchement: au contraire en Europe le temps le plus doux & plus agreable en Eſté eſt le matin, & le ſoir eſt le plus froid, & le plus ennuyeux. Mais au Peru, en tout l'Equinoxe il n'en eſt pas de meſme, d'autāt que tous les matins que le vent de la mer y ceſſe, & que le Soleil y commence à jetter ſes rayons, pour ceſte raiſon l'on y ſent la plus grande chaleur aux matins, iuſques au retour dudit vent, qu'ils appellent autremēt, Marée, ou vent de la mer, qui fait qu'on commence

à sentir le froid. Nous auons experimenté tout cecy du temps que nous estions aux Isles qu'ils appellent de Barlouãte, où au matin nous suyons de chaud, & à midy nous sentions vn bon frais, pource que la bize ordinaire, qui est vn vent frais & gracieux y souffle alors.

Que ceux qui habitent souz l'Equinoxe viuent d'vne vie fort douce & delicieuse.

CHAP. XIIII.

SI ceux qui ont eu opinion que le Paradis terrestre estoit en l'Equinoxe, se fussent conduits par ce discours, encor ne sembleroient-ils point estre du tout hors du chemin. Non que ie vueille resoudre que le Paradis delicieux dont parle l'Escriture, soit en ce lieu là, d'autant que ce seroit temerité de l'affermer pour chose certaine; mais ie dis que si l'on peut dire qu'il y ait quelque Paradis en la terre, ce doit estre en lieu où l'on ioüist d'vne temperature fort tranquille & fort douce. Car il n'y a chose si fascheuse & repugnante à la vie humaine, que de viure sous vn ciel ou vn air contraire, ennuyeux & maladif, comme il n'est chose plus agreable que de ioüir d'vn ciel & d'vn air qui soit sain, doux, subtil & gracieux. Il est certain que nous ne participõs point d'aucun des elemens, ny n'en auons l'vsage si souuent en l'interieur du corps, que nous auons de l'air. C'est celuy qui enuironne nos corps de toutes parts, qui nous entre iusques dans les

entrailles, & à chaque moment nous va visitant le cœur, auquel il imprime ses proprietez. Si l'air est tant soit peu corrompu, il cause la mort: s'il est pur & salubre, il augmente les forces. Finablement nous pouuons dire que l'air seul est toute la vie des hommes, de sorte que combien que l'on aye des biens & des richesses, si est-ce que si le Ciel est fascheux & mal sain, l'on ne peut viure à l'aise, ny auec du contentement. Mais si l'air & le Ciel est salubre, gracieux & plaisant, encor que l'on n'ait d'autres richesses, ne laisse de donner du contentement & du plaisir. Considerant à part moy l'aggreable temperature de plusieurs terres des Indes, où l'on ne sçait que c'est de l'Hyuer, qui par son froid gele & estraint, ny de l'Esté, qui ennuye par ses chaleurs, mais auec vne natte, l'on se guarantit de quelque iniure du temps que ce soit, & où il est à peine besoin de changer d'habit en toute l'annee: Ie dis certes que considerant cela plusieurs fois, ie trouue & me semble encor auiourd'huy que si les hommes se vouloiẽt vaincre eux-mesmes, & se deslier des lacs que la cupidité leur dresse, se desistans de plusieurs inutiles & pernicieux desseins, sans doute qu'ils pourroiẽt viure aux Indes fort doucement & heureusemẽt: car ce que les autres Poëtes chantent des champs Elisées, & de la fameuse Tempé, ou ce que Platon raconte, ou feint de son Isle Atlantique, certes les hõmes les trouueroiẽt en ces terres, si d'vn cœur genereux ils aimoient mieux estre seigneurs de leur argent, & de leur cõuoitise, que d'en demeurer esclaues comme ils sont. Ce que nous auons traicté iusques icy suffira touchãt les qualitez de

l'Equinoxe, du froid, chaud, ſechereſſe, pluyes, & des cauſes de ſa temperature. Le diſcours en particulier des diuerſitez des vents, eaux, des terres, des metaux, plantes & animaux qui y ſont, & dont y a aux Indes grande abondance, reſtera pour d'autres liures, car la difficulté de ce qui eſt traitté en ceſtuy-cy, quoy qu'au bref, le fera parauanture trouuer plus long qu'il n'eſt.

ADVERTISSEMENT AV LECTEVR.

LE lecteur doit eſtre aduerty que i'eſcriuy les deux liures precedens en Latin, lors que i'eſtois au Peru, & pource parlent-ils des choſes des Indes, comme de choſes preſentes. Depuis eſtant venu en Eſpagne, me ſembla bon de les traduire en langue vulgaire, & ne voulus changer la façon de parler qui y eſtoit couchée: mais aux cinq liures ſuiuans, parce que ie les ay faits en Europe, i'ay eſté contraint de changer la façon de parler, & de traitter en iceux les choſes des Indes, comme terres & choſes abſentes: & parce que ceſte diuerſité de parler pourroit auec raiſon offenſer le lecteur, il m'a ſemblé bon l'aduertir de ceci.

LIVRE TROISIEME
DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE des Indes.

Que l'hiſtoire naturelle des Indes eſt plaiſante & agreable.

CHAPITRE PREMIER.

TOVTE hiſtoire naturelle de ſoy eſt agreable, & meſme eſt vtile, & de grand profit à ceux qui veulent eſleuer leur diſcours, & contemplation en haut, en ce qu'elle les excite à glorifier l'Autheur de toute la nature, comme nous voyons que font les ſages & ſaincts perſonnages, principalemẽt Dauid en pluſieurs & diuers Pſeaumes[1], où il celebre l'excellence des œuures de Dieu. Et Iob auſſi traittãt des ſecrets du Createur, où le meſme Seigneur reſpond à Iob ſi amplement: Celuy qui ſe plaira d'entendre les vrayes œuures de ceſte nature ſi diuerſe & ſi abondante, aura vrayemẽt le plaiſir & contentement de l'hiſtoire, & plus encor quand il cognoiſtra que ce ne ſont point ſimples œuures des hommes, mais

Pſal. 103. 135. 91. 92. 18. 8

Iob. 28. 3 39. 40. 41

du Createur meſme, & qu'il paſſera plus outre, & paruiẽdra à cõprendre les cauſes naturelles de ſes œuures, il ſera occupé en vn vray exercice de Philoſophie. Mais qui eſleuera plus haut ſa conſideration, regardant au grand & premier Architecte de toutes ces merueilles, cognoiſtra la ſapience & grandeur infinie d'iceluy, pourrons dire qu'il traictera vne excellente Theologie, & par ainſi la narratiõ des choſes naturelles peut beaucoup ſeruir pour pluſieurs bonnes conſideratiõs, combien que la foibleſſe & debilité de pluſieurs appetits ait accouſtumé ordinairement de ſarreſter au moins profitable, qui eſt le deſir de ſçauoir choſes nouuelles, appellé curioſité. Le diſcours & hiſtoire des choſes naturelles des Indes, outre le commun contentement qu'il donne, il en a encore vne autre, qui eſt de traitter de choſes eſloignees, la plus-part deſquelles ont eſté incogneuës aux plus excellens autheurs de telle profeſſiõ qui ayent eſté entre les anciens. Que ſ'il falloit eſcrire ces choſes naturelles des Indes auſſi amplement comme elles le requierent bien, eſtans choſes ſi remarquables, ie ne doute pas qu'on n'en peuſt faire des œuures qui ne ſeroiẽt pas moindres que celles de Pline, Theophraſte & Ariſtote. Mais ie ne me repute point aſſez ſuffiſant, & (encor que ie le fuſſe) ce ne ſeroit mon intention, ne tendant à autre fin que de remarquer quelques choſes naturelles que i'ay veuës & cogneuës eſtant aux Indes, ou bien que i'ay entendües de perſonnes dignes de foy, leſquelles me ſemblent eſtre rares, & peu cogneües en l'Europe. A raiſon dequoy ie paſſeray ſuccinctement ſur beaucoup d'icelles,

tant pource qu'elles sont ja escrites par d'autres, ou bien qu'elles requierent dauantage d'esclaircissement & de discours, que ce que ie leur pourrois donner.

Des vents, de leurs differences, proprietez & causes en general.

CHAP. II.

AYANT traitté aux deux liures precedens ce qui concerne le Ciel, & l'habitation des Indes en general, il nous conuient parler des trois elemens, l'air, l'eau & la terre, & de leurs composez, qui sont les metaux, plantes & animaux: car pour le regard du feu, ie ne voy chose speciale aux Indes qui ne soit és autres regions, si quelqu'vn ne vouloit dire que la façõ de tirer du feu en frottant deux bastons l'vn contre l'autre, comme en vsent quelques Indiens, de cuire quelque chose en des courges, y jettant vne pierre ardente, & d'autres choses semblables fussent à remarquer, aussi en ay-ie escrit ce que l'on en pouuoit dire. Mais de ceux qui sont aux Vulcans ou bouches de feu des Indes, dignes certainement de remarque, i'en diray à leur ordre en traittãt de la diuersité des terres, esquelles l'on trouue ces feux ou Vulcans. Parquoy pour commencer par les vẽts, ie diray premieremẽt que c'est à bonne cause que Salomon, entre les grandes sciences que Dieu luy auoit donnees, estime beaucoup la cognoissance de la force des vents, & de leurs proprietez certainement admirables: pource que les vns sont pluuieux, & les autres secs, les vns maladifs, & les

autres ſains, les vns chauds, & les autres froids, les vns doux & gracieux, & les autres rudes & tempeſtueux, les vns ſteriles, & les autres fertiles, auec vne infinité d'autres differences. Il y a des vents qui courent en certaines regions, & ſont comme ſeigneurs d'icelles, ſans ſouffrir l'entree ou communication de leurs contraires. En d'autres parties ils ſoufflent de telle façon, que tantoſt ils ſont vainqueurs, & tantoſt ſont vaincus, & bien ſouuent il y a des vents diuers & contraires, leſquels courent enſemble tout en vn meſme temps, diuiſans le chemin entr'eux, & quelquesfois les vns ſoufflent en haut d'vne façon, & les autres par le bas d'vne autre; quelquesfois ſe rencontrent violemment les vns les autres, qui fait courir de grãdes fortunes à ceux qui ſont lors ſur mer. Il y a des vents qui aident à la generation des animaux, & d'autres qui l'empeſchent, & y ſont contraires. Il y a vn certain vent de telle proprieté, que quãd il ſouffle en quelque contree, il y fait pleuuoir des pulces, non point par maniere de dire, mais en ſi grande abondance, qu'ils en troublent & obſcurciſſent l'air, & en couurent tout le riuage de la mer, & en d'autres endroits il fait pleuuoir des petits crapaux.

Ces diuerſitez & d'autres qui ſont aſſez cogneuës, ſ'attribuent communément au lieu par où paſſent ces vents, pource qu'ils diſent que de ces lieux ils prennẽt leurs qualitez d'eſtre froids, chauds, ſecs, ou humides, maladifs ou ſains, & ainſi de tout le reſte, ce qui eſt en partie veritable, & ne le peut-on nier, d'autant qu'en peu de diſtance l'on void en vn meſme vent beaucoup de

diuerſitez. Pour exemple, en Eſpagne le Solanus ou vent de Leuant eſt communément chaud & ennuyeux; en Murcia c'eſt le plus frais & plus ſain qui y ſoit, pource qu'il paſſe par ces vergers, & ceſte ſi large campagne qu'on void aſſez fraiſche. En Carthagene, qui n'eſt guere eſloignee de là, le meſme vent eſt ennuyeux & mal ſain. Le Meridional, que ceux de la mer Oceane appellent Sud, & ceux de la mer Mediterranee Meziozorne, communément eſt pluuieux & moleſte, & en la meſme ville que ie dis, eſt ſain & gracieux. Pline raconte qu'en Afrique il pleut du vent de Nort, & que le vent de Midy y eſt ſerain. Qui voudra donc conſiderer de pres ce que i'ay dit de ces vẽts, il pourra bien comprendre qu'en peu de diſtance & eſpace de terre ou de mer, vn meſme vent a pluſieurs & diuerſes proprietez, voire quelquesfois toutes contraires. D'où l'on peut inferer qu'il tire & acquiert ſa proprieté & qualité du lieu par où il paſſe. Ce qui eſt vray de telle façon, que l'on ne peut pas toutesfois dire infailliblemẽt que ce ſoit la ſeule & principale cauſe des diuerſitez & proprietez des vents. Car c'eſt choſe que l'on apperçoit & recognoiſt fort bien, qu'en vne region qui contienne cinquãte lieuës de circuit, ie le mets ainſi pour exemple, le vent qui ſouffle d'vn coſté eſt chaud & humide, & celuy qui ſouffle d'vn autre, eſt froid & ſec. Toutesfois ceſte diuerſité ne ſe trouue point és lieux par où il paſſe, qui me fait dire pluſtoſt que les vẽts d'eux meſmes apportent quant & eux ces qualitez, d'où vient que l'on leur approprie les noms de ces qualitez. Pour exemple, l'on attribuë au vent

de Septentrion, autrement appellé Cierço, ou Nort, la proprieté d'eſtre froid & ſec, & de conſommer les bruines. A ſon contraire, qui eſt le vent de Midy, Leueche ou Sud, eſt auſſi attribué tout le contraire, qui eſt d'eſtre humide & chaud, & d'engendrer des brouillats. Cecy donc eſtant general & commun, l'on doit rechercher vne autre cauſe vniuerſelle, pour donner raiſon de ces effects, & ne ſuffit pas de dire que les lieux par où ils paſſent leur donnẽt ces proprietez qu'ils ont, puis que paſſans par de meſmes lieux, on void qu'ils ont apertemẽt effects tous contraires. Tellement que nous deuons confeſſer par force, que la region du Ciel où ils ſoufflent, leur donne ces proprietez & qualitez. Comme le Septentrional de ſoy eſt froid, pource qu'il procede du Nort, qui eſt la region plus eſloignee du Soleil. Le Sud qui ſouffle du Midy eſt chaud, & pource que la chaleur de ſoy attire les vapeurs, il eſt auſſi humide, & pluuieux: au cõtraire le Nort eſt ſec & ſubtil, d'autant qu'il ne laiſſe eſpaiſſir les vapeurs, & de ceſte façon l'on peut diſcourir des autres vẽts, leur attribuans les proprietez des regions de l'air d'où ils ſoufflent. Mais conſiderant cela de plus pres, ceſte raiſon encor ne me peut ſatisfaire. Parquoy ie veux demander, que fait la region de l'air par où paſſent ces vents, ſi elle ne leur attribüe point ſa qualité. Ie le dy, pour-autant qu'en Allemagne le Meridional eſt chaud & pluuieux, & en Afrique le Nort eſt froid & ſec. Neantmoins il eſt tres-certain que de quelconque region d'Allemagne où ſ'engendre le Sud, doit eſtre plus froide qu'aucune d'Afrique où ſ'engendre le Nort.

Que

Que s'il est ainsi doncques, pour quelle raison est-ce que le Nort est plus froid en Afrique, que n'est le Sud en Allemagne, veu qu'il procede d'vne region plus chaude? L'on me pourra respondre que c'est à cause qu'il souffle du Nort qui est froid, mais cela n'est pas chose suffisante ny veritable: car s'il estoit ainsi, lors que le Septentrional souffle en Afrique, il deuroit aussi courir & continuer son mouuement en toute la region iusques au Nort: ce qui n'est pas toutesfois, car en vn mesme tẽps il court des vents de Nort fort froids és terres qui sont en moins de degrez, & des vents d'embas, qui sont fort chauds és terres situees en plus de degrez, ce qui est tout certain, coustumier & notoire. D'où l'on peut, à mon iugement, inferer que ce n'est pas raison pertinente de dire, que les lieux par où passent les vents leur donnent ces qualitez, ny mesme qu'ils sont diuersifiez, pource qu'ils soufflent de diuerses regions de l'air, encor que l'vn & l'autre en soit quelque raison, comme i'ay dit. Mais il est besoin de s'enquerir plus auant pour sçauoir quelle est la vraye & originelle cause de ces differences si estranges qu'on void entre les vents. Ie n'en peux imaginer d'autre, sinon que la mesme cause efficiente qui produit & fait naistre les vents, leur donne & imprime quant & quant ceste premiere & originelle proprieté. Car à la verité, la matiere de laquelle les vents sont formez (qui n'est autre chose selon Aristote, que l'exhalation des elements interieurs) peut bien causer en effect vne grande partie de ceste diuersité, pour estre plus grosse, plus subtile, plus seche ou plus humide. Mais ce n'est pas pourtant vne

raiſon pertinente, veu que nous voyons en vne meſme region où les vapeurs & exhalations ſont d'vne meſme ſorte & qualité qu'il s'y eſleue des vents & effects tous contraires. Parquoy l'on en doit referer la cauſe à l'efficient ſuperieur & celeſte, qui doit eſtre le Soleil, & au mouuement & influence des cieux, leſquels par leurs mouuements contraires donnent & cauſent de diuerſes influences. Mais les principes de ces mouuemens & influences ſont ſi obſcurs & cachez aux hommes, & d'ailleurs ſi puiſſans & de ſi grande efficace, que le ſainct Prophete Dauid en eſprit prophetique, & le Prophete Hieremie celebrans les grandeurs du Seigneur, en parlent ainſi, *Qui profert ventos de theſauris ſuis*, qui tire les vents de ſes threſors. A la verité ces principes & commencemens ſont des threſors bien riches & bien cachez: car l'Autheur de toutes choſes les tient en ſa main & en ſa puiſſance, quand il luy plaiſt les tire & les met dehors pour le biẽ ou pour le chaſtiement des hommes, & enuoye tel vent qu'il veut, non pas en la façon de cet Eolus, lequel les Poëtes ont follement feint auoir la charge de tenir les vents arreſtez & enfermez dans vn antre, tout ainſi que des beſtes ſauuages. Nous ne voyõs point le commencement de ces vents, & ne ſçauons non plus combien ils doiuent durer, d'où ils procedent, ny iuſques où ils doiuẽt aller. Mais nous voyons & cognoiſſons fort bien les diuers effects & operations qu'ils font, ainſi que la ſupreme verité, autheur de toutes choſes nous l'a apprins, diſant: *Spiritus vbi vult ſpirat: & vocem eius audis, & neſcis vnde venit aut quò vadit.* L'eſprit ou

Pſal. 134. c. *Hier.* 10.

vent ſouffle où bon luy ſemble, & biẽ que tu ſente ſon ſoufflement, tú ne ſçais pas toutesfois d'où il procede, ny iuſques où il doit arriuer: afin de nous enſeigner, que comprenans ſi peu és choſes qui nous ſont preſentes & communes, nous ne deuons pas preſumer d'entendre ce qui eſt ſi haut & ſi caché, que les cauſes & motifs du S. Eſprit. C'eſt pourquoy il ſuffit que nous cognoiſſiõs ſes operations & effects, leſquels nous ſont ſuffiſamment deſcouuerts en ſa grandeur & perfection, & d'auoir en general philoſophé ce peu des vents & des cauſes de leurs differences, proprietez & operations que nous auõs reduites en trois, qui ſont le lieu par où ils paſſent, les regiõs où ils ſoufflẽt, & la vertu celeſte, principe & motif des vents.

D'aucunes proprietez de vents qui courent au nouueau monde.

CHAP. III.

C'Est vne queſtion fort diſputee par Ariſtote, ſçauoir ſi le vent Auſter, que nous appellons Abreguo ou Sud, ſouffle depuis le Pole Antarctique, ou bien tant ſeulement depuis l'Equinoxe & Midy, qui eſt proprement demander ſi par delà l'Equinoxe il a & retient auſſi la meſme qualité de chaud & pluuieux que nous voyons icy. C'eſt vn poinct ſur lequel on peut, non ſans raiſon, entrer en doute. Car bien qu'il paſſe l'Equinoxe, il ne laiſſe pas toutesfois d'eſtre vent d'Auſter ou Sud, puis qu'il vient du meſme coſté du monde, comme le vent de Nort qui court du coſté contraire, ne laiſſe pas auſſi d'eſtre Nort. *Ariſt. 2. Met. c. 5.*

encor qu'il passe outre la Torride & ligne Equinoxiale. Et semble bien par cela que ces deux vents doiuent retenir leurs premieres proprietez: l'vn d'estre chaud & humide, & l'autre froid & sec, l'Auster de causer les bruines & des pluyes & le Boree ou Nort de les consommer, & de rendre le Ciel serain & tranquille. Toutesfois Aristote s'encline à la contraire opinion, pour-autant qu'en Europe le Nort est froid, pource qu'il vient du Pole, region extremement froide, & le Sud au contraire est chaud; pource qu'il vient du Midi, qui est aussi la region que le soleil eschauffe dauantage. Par ceste raison donc il faudroit croire que l'Auster seroit froid à ceux qui habitent l'autre partie de la ligne, & que le Nort leur seroit chaud: car en ces parties l'Auster vient du Pole, & le Nort vient du Midy. Et combien qu'il semble par ceste raison que l'Auster ou Sud doiue estre plus froid par delà que n'est pas le Nort par deçà, attendu que l'on tient la region du pole du Sud plus froide que celle du pole du Nort, à cause que le soleil demeure sept iours dauantage par an au Tropique de Cancer, qu'il ne fait pas au Tropique de Capricorne, comme il appert par les Equinoxes & solstices qu'il fait és deux cercles. En quoy il semble que la nature ait voulu monstrer la preeminence & excellence que ceste moictié du monde qui est au Nort a sur l'autre moictié qui est au Sud; d'où il semble qu'il y ait raison de croire que ces qualitez des vents se chãgent en passant la ligne: mais à la verité il n'en est pas ainsi, à ce que i'ay peu comprendre par l'experience de quelques annees que i'ay esté en ces par-

ties des Indes, qui giſent au Sud de l'autre coſté de la ligne. Il eſt bien vray que le vent du Nort n'eſt pas ſi communément froid & ſerein par delà, comme il eſt icy. En quelques endroits du Peru, comme en Lyma, & aux plaines, ils experimẽtent que le Nort leur eſt maladif & ennuyeux, & par toute ceſte coſte, qui dure plus de cinq cents lieuës, ils tiennent le Sud pour vn vent ſain & frais, & qui plus eſt tres-ſerain & gracieux; meſmes que iamais il n'en pleut, tout au contraire de ce que nous voyons en Europe, & en ceſte partie de la ligne. Toutesfois ce qui eſt en la coſte du Peru, n'eſt pas vne regle generale, mais pluſtoſt vne exception, & vne merueille de nature, de ne pleuuoir iamais en ceſte coſte-là, & qu'il y regne touſiours vn meſme vent, ſans donner lieu à ſon contraire, dequoy nous dirons apres ce qu'il nous en ſemblera. Maintenant demeurons à ce poinct, que le Nort n'a point de l'autre coſté de la ligne les proprietez que l'Auſter a par deça, encor que tous deux ſoufflent du Midy à des regions & parties du monde oppoſites & contraires. Car ce n'eſt pas reigle generale par delà, que le Nort ſoit chaud ny pluuieux, comme l'Auſter l'eſt par deçà: au contraire il pleut là auſſi bien lors que noſtre Auſter y regne, comme l'on void en toute la Sierre ou montagne du Peru, en Chillé, & en la terre de Gongo, qui eſt de l'autre coſté de la ligne, & bien aduancée en la mer. Et en Potozi meſme, le vent qu'ils appellent Tomahani, (qui eſt noſtre Nort, ſi i'ay bonne memoire) eſt extremement froid, ſec, & mal plaiſant, comme il nous eſt par deçà. Il eſt vray que ce n'eſt pas choſe couſtumie-

re par delà, que ce Nort diſſipe les nüages comme icy: au contraire (ſi ie ne me trompe) il cauſe ſouuentesfois de la pluye. Et n'y a point de doute que les vents ne tirent & n'emprumtent ceſte grande diuerſité d'effects contraires des lieux par où ils paſſent, & des prochaines regions d'où ils naiſſent, comme chaque iour l'on experimente en mil endroits. Mais parlant en general de la qualité des vents, l'on doit pluſtoſt regarder aux coſtes & parties du monde, d'où ils naiſſent & procedent, que non point pour eſtre du coſté de deçà la ligne, ou autrement, comme il me ſemble que le Philoſophe en a eu opinion. Ces vents capitaux, qui ſont le Leuant & le Ponant, n'ont point de qualitez ſi vniuerſelles, ne ſi communes en ce continent, ny en l'autre comme les deux ſuſdits. Le Solanus ou Leuant eſt icy ordinairement ennuyeux & mal ſain, & le Ponant ou Zephyre eſt plus doux & plus ſain. Aux Indes & en toute la Torride, le vent d'Orient qu'ils appellent briſe, eſt au contraire d'icy fort ſain & delicieux. Du Ponant ie n'en pourray dire choſe certaine ny generale, d'autant qu'il ne ſouffle point du tout, ou bien fort rarement en la Torride, car en tout ce que l'on nauige entre ces deux Tropiques, le vent de la briſe y eſt ordinaire, mais pource que c'eſt vne des merueilleuſes œuures de nature, il ſera bon d'en entendre la cauſe & l'origine.

Que les brises courent tousiours en la Torride, & hors d'icelle les vents d'àbas & les brises y sont tousiours ordinaires.

CHAP. IIII.

LE chemin de la mer n'est pas comme celuy de la terre, pour retourner par où l'on a passé, il y a vn mesme chemin, dit le Philosophe, d'Athenes à Thebes, que de Thebes à Athenes, mais il n'est pas ainsi en la mer, pource que l'on va par vn chemin, & retourne-on par vn autre. Les premiers qui descouurirent les Indes Occidentales, voire Orientales, trauaillerent beaucoup, & eurent de grandes difficultez à trouuer la route, iusques à ce que l'experience maistresse de ces secrets, leur eust enseigné, que de nauiger par l'Ocean, n'est pas chose semblable, que de passer en Italie par la mer Mediterranee, où l'on va recognoissant au retour les mesmes ports & caps qu'on a veus à l'aller, & ne fait on tousiours qu'attendre la faueur du vent, qui s'y change en vn instant, & encor quand il leur defaut, ils ont recours & se seruent fort bien de la rame, & ainsi vont & viennent les galeres tousiours en costoyant la terre. En certains endroits de la mer Oceane l'on ne doit esperer autre vent, que celuy qui court, parce que ordinairement il y dure long temps: en fin celuy qui est bon pour aller, ne l'est pas pour retourner: car en la mer outre le Tropique, & dedãs la Torride, les vents de Leuant y regnent tousiours, soufflant continuellement, sans permettre leurs contraires, en laquelle region

Iuan de Gacos in decada. 1. l. 4. c. 6.

y a deux choſes merueilleuſes, l'vne qu'en icelle, (qui eſt la plus grande des cinq, en quoy ils diuiſent le monde) regnent les vents d'Orient qu'ils appellent Briſes, ſans que ceux du Ponant & Midy, qu'ils appellent vents d'abas, ayent lieu de courir en aucune ſaiſon de l'annee. L'autre merueille eſt que ces briſes ne ceſſent iamais de ſouffler, & le plus communément és lieux qui ſont plus proches de la ligne, eſquels il ſemble que les calmes deuſſent eſtre plus ordinaires, d'autãt que c'eſt la partie du monde plus ſubiette à l'ardeur du Soleil. Mais c'eſt au contraire, car à peine l'on y voit des calmes, & ſi la briſe y eſt beaucoup plus froide, & y dure plus long temps: ce qui a eſté recogneu en toutes les nauigations des Indes. C'eſt donc là l'occaſion pourquoy la nauigation que l'on fait allant d'Eſpagne aux Indes Occidentales, eſt plus briefue & plus facile, voire plus aſſeurée que celle que l'on fait au retour d'icelles en Eſpagne. Les flottes ſortans de Seuille ont le plus de peine & de difficulté à paſſer & arriuer iuſques aux Canaries, d'autant que ce Golphe des Yegues, ou des iuments, eſt variable, eſtãt batu de pluſieurs & diuers vents, mais ayant paſſé les Canaries, elles vont baiſſans iuſques à entrer en la Torride, où ils trouuent incontinent la briſe, & y nauigent vent en poupe, de telle ſorte, qu'à peine eſt beſoin en tout le voyage de toucher aux voiles. Pour ceſte raiſon ils appellerent ce grand Golphe, le Golphe des Dames, pour ſa douceur & ſerenité. En apres ſuiuant leur route elles arriuent iuſques aux Iſles de la Dominique, Guadelupe, Deſiree, Marigualante, & les autres, qui

ſont en cet endroit comme les faux-bourgs des Indes. Là les flottes ſe ſeparent,& ſe diuiſent,dõt les vns (qui vont en la neufue Eſpagne) tirent à main droite pour recognoiſtre l'Eſpagnolle, & ayans recogneu le Cap ſainct Antoine, donnent iuſques à ſainct Iean Delua,leur ſeruant touſiours la meſme brize. Celles de terre ferme prennent la main gauche, & vont recognoiſtre la haute montagne de Tayrone, puis ayant couché en Carthagene,paſſent outre à Nõbre de dyos, d'où par terre l'on va à Panama, & de là par la mer du Sud au Peru. Mais lors que les flottes retournent en Eſpagne, elles font leur voyage en ceſte façon. La flotte du Peru va recognoiſtre le Cap ſainct Antoine, puis entre en la Hauane, qui eſt vn fort beau port, de l'iſle de Cube, & celle de la neufue Eſpagne vient meſme toucher en la Hauane, eſtãt ſortie de la vraye Croix,ou de l'Iſle de ſainct Iean Delua: toutesfois ce n'eſt ſans trauail,pource que là ordinairement ventent les briſes,qui eſt vn vent contraire pour aller à ce port de la Hauane. Ces flottes eſtans iointes pour retourner en Eſpagne, vont chercher leur hauteur hors des Tropiques, où incontinent ils trouuent des vẽts d'abas, qui leur ſeruent iuſques à la veuë des Iſles des Açores ou Tyerceres, & de là à Seuille. De ſorte qu'ils font le voyage de l'aller en peu de hauteur, ne ſ'eſloignans point de la ligne de plus de vingt degrez, qui eſt ja dans les Tropiques. Mais le retour ſe fait par le dehors d'iceux Tropiques en vingt-huict ou trente degrez de hauteur pour le moins,ce qu'ils font pour la raiſon ſuſdite, d'autant que dans les deux Tropiques conti-

nuellement regnent des vents d'Orient, lesquels sont propres pour aller d'Espagne aux Indes Occidentales, pource que la route est d'Orient au Ponant, & hors les Tropiques, qui est en vingt-trois degrez de hauteur, l'on trouue des vents d'abas, lesquels sont plus certains & ordinaires plus l'on s'eslongne de la ligne, qui sont propres pour retourner des Indes, d'autant que ce sont vents de Midy & de Ponant, qui seruent pour courir à l'Orient & au Nort. Le mesme discours est aux nauigations que l'on fait en la mer du Sud allant de la neufue Espagne & du Peru, aux Philippines, ou à la Chine, & retournant des Philippines ou Chine, à la neufue Espagne, car cela leur est facile, pource qu'ils nauigent tousiours d'Orient au Ponant, proche de la ligne, où ils trouuent continuellemẽt le vent de brise qui leur donne en poupe. En l'an quatre vingts quatre, sortit de Callao en Lyma, vn nauire pour aller aux Philippines, lequel courut & nauigea deux mil sept cẽts lieuës sans voir terre, & la premiere qu'il descouurit fut l'isle de Lusson, où il alloit & y print port, ayant fait son voyage en deux mois, sans auoir eu aucune faute de vent, ny souffert aucune tourmente, & fut sa route presque tousiours sous la ligne: pource que de Lyma qui est à douze degrez au Sud il vint arriuer à Menilla, qui est quasi autres tant au Nort. Le mesme heur accompagna Aluaro de Mandana, quand il fut à la descouuerte des Isles appellées de Salomon, pource qu'il eut tousiours le vent en poupe, iusques à la veuë de ces Isles, lesquelles doiuent estre distantes du lieu du Peru d'où ils sortirent comme mil lieuës, ayant

fait sa route tousiours en vne mesme hauteur au Sud. Le retour est comme le voyage des Indes en Espagne, car ceux qui retournent des Philippines ou Chine à Mexique, afin de trouuer les vẽts d'abas, montent à beaucoup de hauteur, iusques à se mettre au droit des isles de Iappon, & venant à recognoistre les Calliphornes, retournent par la coste de la neufue Espagne, au port d'Acapulco, d'où ils estoient partis. De sorte qu'il est mesme prouué par ceste nauigation, que d'Orient au Ponant l'on nauige fort bien dans les Tropiques, d'autant qu'il y regnent des vents Orientaux: mais retournans du Ponant en Orient, l'on doit chercher les vents d'abas ou du Ponant hors des Tropiques en hauteur, de vingt-sept degrez. Les Portugais experimentent le mesme en la nauigation qu'ils font à l'Inde d'Orient, bien qu'au rebours, pource qu'allãt de Portugal, le voyage est ennuyeux & de trauail, mais le retour est plus aisé, d'autãt qu'à l'aller leur route est du Ponant à l'Orient, tellement qu'il leur conuiẽt monter iusques à ce qu'ils ayent trouué les vents generaux, qu'ils disent, qui sont au dessus de vingt-sept degrez. Et au retour ils recognoissent les Tyercieres, mais c'est plus aisément, pource qu'ils viennent d'Oriẽt, en quoi les brises, ou Norts, leur seruent. Finalement les mariniers tiennent ja pour regle & obseruation certaine, que dãs les Tropiques regnẽt continuellement les vents de Leuant, parquoy il y est tres-facile de nauiger au Ponãt. Mais hors ceux Tropiques, il y a en quelques saisons des brises, en d'autres & plus ordinairemẽt des vẽts d'abas: à raison dequoy ceux qui nauigent du Ponant en Orient

procurét touſiours ſortir de la Torride, & ſe mettre en hauteur de vingt-ſept degrez, & pour ceſte raiſon les hommes ſe ſont ja hazardez d'entreprendre des nauigations eſtranges, & à des parties eſloignees & incogneuës.

De la difference des briſes & vent d'àbas, enſemble des autres vents.

CHAP. V.

BIEN que ce qui a eſté dit cy-deſſus ſoit vne choſe ſi approuuee, & ſi vniuerſelle, neantmoins il me reſte touſiours vn deſir d'enquerir la cauſe de ce ſecret, pourquoy en la Torride l'on nauige touſiours d'Orient en Occident auec telle facilité, & non pas au contraire d'Occident en Orient. Qui eſt le meſme, que ſi l'on demandoit pourquoy les briſes regnent là, & non les vents d'àbas, puis que ſelon bonne Philoſophie, ce qui eſt perpetuel, vniuerſel & de par ſoy (comme diſent les Philoſophes) doit auoir vne cauſe propre & de par ſoy. Or auant que de m'arreſter à ceſte queſtion qui me ſemble remarquable, il ſera beſoing de declarer ce que nous entendons par les briſes & vẽts d'abas, à cauſe que cela ſeruira beaucoup pour ce ſubiect, & pour pluſieurs autres choſes & matieres des vents & nauigations. Les pilotes mettent trente deux differences de vents, pource que pour conduire leur prouë au port deſiré, ils ont de beſoin faire leur conte fort punctuallement & le plus diſtinctement & au menu qu'ils peuuent, veu que pour peu qu'ils tiraſſent en vn coſté ou à l'autre, en fin de leur chemin, ſe

trouueroient beaucoup eſloignez d'où ils penſeroient aller: & ne content plus de trente-deux vents, d'autant que ces diuiſions ſuffiſent, & ne pourroit-on auoir la memoire pour en retenir dauantage. Mais à la rigueur comme ils mettent trente-deux vents, l'on en pourroit conter 64. 128. & 256. finalement aller multipliant ces parties iuſques à l'infiny. Car le lieu où ſe trouue le nauire eſtant comme le centre, & tout hemiſphere en circonference, qui eſt ce qui empeſche que l'on ne puiſſe conter des lignes ſans nombre, leſquelles ſortans de ce trente, tirent droit à ce cercle lineal en tout autant de parties, qui feront autant de vents diuers, puis qu'ainſi eſt que le vent qui vient de toutes les parties de l'hemiſphere, & qu'on le peut diuiſer en autãt de parties que nous voudrons imaginer? Toutesfois la ſageſſe des hõmes ſe conformant à la ſaincte Eſcriture, remarque quatre vents, qui ſont les principaux de tous, & comme quatre coings de l'Vniuers, que l'on ferme, en faiſant vne croix auec deux lignes, dont l'vne va d'vn Pole à l'autre, & l'autre d'vn equinoxe à l'autre, & ſont d'vn coſté le Nort, ou Aquilõ, & l'Auſter ou vent de Midy, ſon contraire: & de l'autre coſté l'Orient, qui procede d'où ſort le Soleil, & le Ponant d'où il ſe couche. Et combien que l'Eſcriture ſaincte parle en quelques endroits d'autres diuerſitez de vents, comme de l'Eurus, & Aquilon, que ceux de la mer Oceane appellent Nort-d'eſt, & ceux de la mer Mediterranee Gregual, duquel il eſt fait mention en la nauigation de ſainct Paul; ſi eſt-ce que la meſme Eſcriture ſaincte rapporte ces quatre differences remarqua-

bles, que tout le monde cognoist, qui sont, comme il est dit, Septentrion, Midy, Orient & Ponãt. Mais d'autant que l'on trouue trois differences au leuer, & naissance du Soleil (d'où vient le nom d'Orient) à sçauoir les deux plus grandes declinaisons qu'il a accoustumé de faire, & le milieu d'icelles, selon qu'il naist en diuers lieux en Hyuer, l'Esté & en celle qui tiẽt le milieu de ces deux saisons. Pour ceste raison l'on conte deux autres vents qui sont l'Orient d'Esté, & l'Oriẽt de l'Hyuer, & par consequent deux autres Ponants d'Hyuer & d'Esté, contraires aux dessusdits. De sorte qu'il y a huict vents, en huict poincts notables du ciel, qui sont les deux poles, les deux equinoxes, les deux solstices, & leurs opposites au mesme cercle, lesquels sont appellez de diuers noms & appellations en chacun lieu de la mer & de la terre. Ceux qui nauigent l'Ocean ont accoustumé les appeller ainsi. Ils donnent le nom de Nort aux vents soufflans de nostre pole, qui retient le mesme nom de Nort, & de Nortdest: celuy qui luy est prochain, & qui vient de l'Oriẽt estiual, ils l'appellent Est: celuy qui sort du vray Oriẽt equinoccial, & Suest celuy qui vient de l'Oriẽt d'Hyuer. Au midy ou pole Antarctique, ils donnent le nom de Sud, & à celuy du couchant d'Hyuer, le nom de Suroest, au vray couchant equinoccial, le nom de oest, & au couchant d'Esté, celuy de nortoest. Ils diuisent entr'eux le reste des vents, & leur donnent les noms, selon qu'ils participẽt & s'approchent des autres, comme nort nortoest, nortnoitdest, est nortdest, est suest, sur soroest, susuest, oest suroest, oest nortoest, de sorte que par leurs

denominations l'on cognoiſt d'où ils procedent. En la mer Mediterranee encor qu'ils ſuiuent la meſme diuiſion, & façon de conter, neantmoins ils leur donnent d'autres noms differents, ils appellent le Nort, Tramontane, & ſon contraire qui eſt le Sud, Mezoiorne, ou Midy, l'Eſt ils l'appellent Leuant, & l'Oeſt Ponant, & ceux qui trauerſent ces quatre, ils les nomment ainſi: le Sueſt eſt par eux dit Xirocque, ou Xaloque, & ſon oppoſite qui eſt le Nortoeſt, Meſtral. Ils appellent græc, ou gregual, le nortdeſt, & le ſuroeſt ſon contraire leueſche, lybique, ou affriquain. En Latin les quatre cogneus ſont, Septentrio, Auſter, Subſolanus, Fauonius, & les entre-laſſez ſont Aquilo, Vulturnus, Affricus & Corus. Selon Pline Vulturnus & Eurus ſont vn meſme vẽt, qui eſt le ſueſt, ou xaloque, fauonius eſt le meſme que l'oeſt ou Ponant, Aquilo & Boreas le meſme que norteſt, ou gregual, & Tramõtane, l'Africus & lybique, eſt ce ſuroeſt ou leueſche, l'auſter & notus, eſt le ſud ou midy, corus & zephyrus, n'eſt autre que le nortoeſt, ou meſtral, & à ſon prochain qui eſt nortdeſt ou gregual, on ne luy dõne autre nom que Phenicië. Quelques autres les diuiſent d'vne autre maniere, mais parce que ce n'eſt pas à preſent noſtre intentiõ de raconter les noms Latins & Grecs de tous les vẽts, disõs ſeulemẽt qui ſont ceux d'entre ces vẽts que nos mariniers de l'Oceã d'Inde appellẽt Briſes, & vents d'àbas. I'ay eſté fort long temps en difficulté ſur ces noms, voyãt qu'ils en vſoient fort differemmẽt, iuſques à ce que i'aye recogneu que ces noms ſont plus generaux, que propres & particuliers. Ils appellent briſes ceux qui ſer-

BIBLIOTHEQUE A. FRANCONIE CAYENNE

uent pour aller aux Indes,& qui donnent quasi en poupe,lesquels par ce moyen comprennent tous les vents Orientaux & ceux qui en dependent,& appellent vents d'àbas ceux qui sont pres pour retourner des Indes,& qui soufflent depuis le Sud iusques au Ponant estiual, de maniere qu'ils font comme deux escoüades des vents de chacun costé, les Caporaux desquelles sont d'vne part le nortd'est ou gregual,& de l'autre le Suroest ou leuesche. Mais l'on doit entendre que du nombre des huict vents & differences que nous auõs cottez, il y en a cinq qui sont propres pour nauiger, & non point les trois autres. Ie veux dire que quand vn nauire nauige en la mer, il peut aller & faire long voyage auec l'vn de ces cinq vents,encor qu'ils ne luy seruent pas esgallement, mais il ne se peut pas seruir d'aucuns des trois, comme si le nauire va au Sud, il nauigera auec le Nort, le Nortd'est,le Nortoest,& auec l'Est,& l'Oest: Car ceux des costez seruent également pour l'aller & pour le venir. Mais du Sud,il ne s'en pourra seruir,pource qu'il luy est directement contraire, ny de ses deux collateraux, qui sont Sueſt & Suroest, qui est vne chose fort triuiale & commune à ceux qui nauigent. C'est pourquoy il n'estoit besoin de le deduire icy,sinon pour signifier que les vẽts lateraux du vray Oriẽt sont ceux qui cõmunément soufflẽt en la Torride,qu'ils appellẽt Brises,& les vents de Midy declinãs au Ponãt,qui seruẽt pour nauiger d'Occident à l'Orient, ne sont point ordinaires en la Torride,parquoy l'on les va cercher hors des Tropiques,& les appellent les mariniers des Indes communément vents d'àbas.

Quelle

Quelle est la cause pourquoy naugeant en la Torride, l'on y trouue tousiours des vents d'Orient.

CHAP. VI.

DISONS maintenant ce qui touche la question propoſée, ſçauoir, quelle eſt la cauſe pourquoy l'on nauige bien en la Torride d'Orient au Ponãt,& non pas au contraire. Surquoy nous deuons preſuppoſer deux fondemens certains. L'vn eſt que le mouuement du premier mobile, qu'ils appellent rauiſſant, ou diurnel, non ſeulement tire & eſmeut quant & luy les Spheres celeſtes, qui luy ſont inferieures; comme nous le voyons chacun iour au Soleil, en la Lune,& aux Eſtoilles, mais auſſi les elemens participent de ce mouuement, entant qu'ils n'en ſont point empeſchez. La terre ne ſe meut point à cauſe de ſa grande peſanteur, qui la rend mobile, & qu'elle eſt auſſi beaucoup eſloignee de ce premier mobile. L'element de l'eauë ne ſe meut non plus de ce mouuement diurnel, d'autant qu'il eſt joint & aſſemblé auec la terre, & font enſemble vne Sphere, de façon que la terre l'empeſche de ſe mouuoir circulairement, mais les deux autres elemens, le feu & l'air ſont plus ſubtils & plus proches des regions celeſtes, d'où vient qu'ils participent de leur mouuement,& ſont meus & agitez circulairement, comme les meſmes corps celeſtes. Pour le regard du feu, il n'y a point de doute qu'il n'ait ſa Sphere, ainſi qu'Ariſtote & les autres Philoſophes l'ont tenu: mais pour l'air (qui eſt le poinct de noſtre ſubiect) il eſt tres-certain

qu'il ſe meut du mouuement diurnel, qui eſt d'Orient à l'Occident, ce que nous voyons clairemẽt és Cometes qui ſe meuuent d'Orient à l'Occident, montans, deſcendans, & finalement tournoyans en noſtre hemiſphere, de la meſme façon que les eſtoilles ſe meuuent au firmament. Car autrement, ces cometes eſtans en la regiõ & Sphere de l'air où elles ſ'engendrent, apparoiſſent & ſe conſomment, il leur ſeroit impoſſible de ſe mouuoir circulairement comme ils ſe meuuent, ſi l'element de l'air où ils ſont, ne ſe mouuoit du meſme mouuement du premier mobile. Car eſtãs ces cometes d'vne matiere enflamee, par raiſon deuroient demeurer arreſtees ſans ſe mouuoir circulairement, ſi la Sphere où elles ſont demeuroit ſans ſe mouuoir, ſi ce n'eſt que nous feigniõs que quelque Ange ou intelligence chemine auec la Comete, la menant circulairement. En l'an 1577. apparut ceſte merueilleuſe Comete (de figure reſſemblant vn plumage (depuis l'horiſon preſque iuſques à la moitié du ciel, & dura depuis le premier Nouembre iuſques au huictieſme de Decembre. ie dis depuis le premier de Nouembre, car iaçoit qu'en Eſpagne on la veid & remarqua premierement au 9. de Nouembre (ſuiuant le recit des Hiſtoriens de ce temps) neantmoins au Peru, où i'eſtois pour lors, il me ſouuient bien que nous la veiſmes & remarquaſmes huict iours deuant, & tous les iours enſuiuans. Pour la cauſe de ceſte diuerſité, quelques-vns la pourront dire particulierement, mais ie veux dire qu'en ces quarante iours qu'elle dura, nous remarquaſmes tous, tant ceux qui eſtoient en Europe, que nous

autres auſſi qui eſtions alors aux Indes, qu'elle ſe mouuoit chaque iour du mouuement vniuerſel, d'Orient au Ponant, comme la Lune & les autres eſtoilles. D'où il appert que la Sphere de l'air, eſtant ſa region, il faut que le meſme element ſe meuue de ceſte façon. Nous recogneuſmes auſſi, que outre ce mouuement vniuerſel elle en auoit encor vn autre particulier, par lequel elle ſe mouuoit auec les planettes d'Occident en Orient, car chaque nuict elle deuenoit plus Orientale, ainſi que font la Lune, le Soleil & l'Eſtoille de Venus. Nous remarquaſmes dauantage vn troiſieſme mouuement particulier, dont elle ſe mouuoit au Zodiaque vers le Nort, d'autãt que paſſees quelques nuicts, elle ſe trouuoit plus conionte aux ſignes Septentrionaux. Et parauãture cela fut cauſe pourquoy ceſte grãde comete fut pluſtoſt veuë de ceux qui eſtoient plus Meridionaux, comme le ſont ceux du Peru. Et d'autre-part ceux de l'Europe cõmencerent à la voir plus tard, à cauſe que par ce troiſieſme mouuement que i'ay dit, elle ſ'approchoit plus des Septentrionaux. Toutesfois vn chacun a peu remarquer les differences de ce mouuement, de façon que l'on peut bien voir, que pluſieurs & diuers corps celeſtes donnent leur impreſſion à la Sphere de l'air, ainſi eſt-il certain que l'air ſe meut du mouuement circulaire du ciel, d'Orient au Ponant, qui eſt le premier fondement mis en auant cy-deſſus. Le ſecond n'eſt pas moins certain ny notoire, qui eſt que le mouuement de l'air aux parties qui ſont ſous la ligne, ou proches d'icelle, eſt tres-viſte, & leger, & d'autant plus qu'il ſ'approche

de l'Equinoxe, par conſequent ce mouuement eſt d'autant plus lent & peſant, qu'il ſ'eſloigne de la ligne en ſ'approchant des poles. La raiſon de cecy eſt manifeſte, parce que le mouuemẽt du corps celeſte eſtant la cauſe efficiente de ce mouuemẽt de l'air, il doit par neceſſité eſtre plus prompt & plus leger à l'endroit où le corps celeſte a ſon mouuement plus viſte. Or de vouloir enſeigner la raiſon pourquoy le ciel a vn plus viſte mouuement en la Torride, qui eſt la ligne plus qu'en autre partie du ciel, ce ſeroit peu eſtimer les hommes: puis qu'il eſt aiſé de voir en vne rouë que ſon mouuement eſt plus tardif & peſant à l'endroit de ſa plus grande circonference, qu'à l'endroit de ſa plus petite, & qu'elle acheue ſon grand tour au meſme eſpace de temps, que la moindre acheue ſon petit. De ces deux fondemens procede la raiſon pour laquelle ceux qui nauigẽt grãds Golphes d'Orient au Ponant, trouuent touſiours vent en poupe, allans en peu de hauteur, & tant plus ils ſont proches de l'Equinoxe, tãt plus leur eſt certain & durable le vent. Et au contraire nauigeans du Ponant à l'Orient, ils trouuent touſiours vent en prouë & contraire: pource que le mouuement tres-viſte de l'Equinoxe tire apres ſoy l'element de l'air, comme il fait le ſurplus des Spheres ſuperieures. Par ainſi l'air ſuit touſiours le mouuement du iour allant d'Oriẽt au Ponant, ſans iamais varier, & le mouuement de l'air viſte, amene meſme apres ſoy les vapeurs & exhalatiõs qui ſ'eſleuent de la mer, ce qui cauſe en ces parties & regions vn continuel vent de briſe, qui court de Leuant. Le Pere Alonſo Sanchez, qui eſt

vn religieux de nostre compagnie, qui a voyagé en l'Inde Orientale & Occidétale, comme homme ingenieux & experimenté, disoit qu'en naui-geant dessous la ligne, ou proche d'icelle, auec vn temps continu & durable, il luy sembloit que c'estoit le mesme air, meu du ciel, qui conduisoit les nauires, & n'estoit pas proprement vn vent ni exhalation, mais cet air esmeu du cours iournalier du Soleil. Pour preuue dequoy il mettoit en auant, que le temps est tousiours égal & semblable au Golphe des Dames, & és autres grands Golphes que l'on nauige en la Torride. Pour raison dequoy les voiles des nauires y sont tousiours de mesme façon sans aucune impetuosité, & sans qu'il soit besoin les changer presque en tout le chemin. Que si l'air n'estoit émeu du ciel, il pourroit quelquesfois defaillir, quelquesfois se changer au cõtraire, & quelquesfois y auroit des tourmentes. Toutesfois combien que cecy soit dit doctement, l'on ne peut pas nier que ce ne soit vent, & qu'il n'y en aye, attendu qu'il y a des vapeurs & exhalations de la mer, & que nous voyõs quelquesfois que tantost la brise est plus forte, & tantost plus froide, & remise de telle façon, qu'il aduiẽt quelquesfois que l'on ne peut porter toutes les voiles. L'on doit donc entendre, & est la verité que l'air esmeu attire quant & soy les vapeurs qu'il trouue, d'autant que la force est grande, & qu'il ne trouue point de resistance, pour raison dequoy le vent d'Orient & Ponant est aussi continuel & presque tousiours semblable és parties qui sont proches de la ligne, & presque en toute la Torride, qui est le chemin qui suit le

Soleil entre les deux cercles du Cancer & du Capricorne.

Pourquoy ſortans de la Torride en plus de hauteur, l'on trouue plus ſouuent des vents d'àbas.

CHAP. VII.

QVI voudra bien regarder de prés ce qui a eſté dit, pourra auſſi bien entendre qu'en allant du Ponant à l'Orient, en hauteur plus outre que les Tropiques, l'on trouue des vents d'abas, d'autant que le mouuement de l'Equinoxe eſtant ſi viſte, il eſt cauſe que l'air ſe meut deſſouz luy ſuiuant ſon mouuement, qui eſt d'Orient au Ponant, attirant quant & ſoy les vapeurs qui ſ'eſleuent de la mer, de ſorte que les vapeurs & exhalations qui ſ'eſleuent des coſtes de l'Equinoxe, ou Torride, venans à rencontrer le cours & mouuement de la Zone, ſont contraintes par la repercuſſion de retourner quaſi au contraire, d'où viénent les vents d'àbas, & Suroeſt, communs & ſi ordinaires en ces parties là. Tout ainſi que nous voyons au cours des eauës, leſquelles ſi elles ſont rencontrées d'autres qui ſoient plus fortes, retournent quaſi au contraire. Et ſemble qu'il en ſoit ainſi des vapeurs & exhalations, d'où vient que les vents ſe tournent & ſe ſeparent d'vne part à l'autre. Ces vents d'àbas regnent le plus cómunement en la moyéne hauteur, qui eſt de 27. à 37. degrez, combien qu'ils ne ſoient pas ſi certains & ſi reguliers que les briſes le ſont en peu de hauteur. La raiſon eſt pource que les vents d'abas ne ſont pas cauſes de ce mouuement propre & égal

du ciel, comme les briſes le ſont, eſtans proches de la ligne. Mais, comme i'ay dit, ils y ſont plus ordinaires, & bien ſouuent plus furieux & plus tempeſtueux. Mais en allant en plus grande hauteur, comme de quarante degrez, il y a auſſi peu d'aſſeurance és vents en la mer, comme en la terre, car tantoſt les Briſes ou Norts y ſoufflent, & tantoſt les vents d'àbas, ou Ponans, d'où viẽt que les nauigations y ſont plus incertaines & plus dangereuſes.

Des exceptions qu'il y a en la regle ſuſdite, & des vents & calmes qu'il y a en la mer & en la terre.

CHAP. VIII.

CE que nous auons dit des vents qui courent ordinairement dedans & dehors la Torride, ſe doit entendre en la haute mer, & aux grands Golphes: car en la terre c'eſt tout autrement, en laquelle l'on trouue de toutes ſortes de vents, à cauſe de l'inegalité qu'il y a entre les montagnes & les vallees, le grand nombre des riuieres & des lacs, & les diuerſes ſituations des pays, d'où ſ'eſleuẽt les vapeurs groſſes & eſpaiſſes, leſquelles ſont eſmeuës de l'vne ou de l'autre part, ſelon la diuerſité de leur origine, & commencement, qui fait ces vents diuers, ſans que le mouuement de l'air, cauſé du ciel, ait tant de puiſſance que de les attirer, & mouuoir quant & ſoy. Et ceſte diuerſité de vents ne ſe trouue point ſeulement en la terre, mais auſſi és coſtes de la mer, qui ſont en la

Torride, pource qu'il y a des vents forains qui viennent de la terre, & marins, qui soufflent de la mer, lesquels vents de la mer sont ordinairement plus sains, & plus gracieux que non pas ceux de la terre, lesquels sont au contraire ennuyeux & mal sains, bien que ce soit la difference des costes qui cause ceste diuersité. Communément les forains ou terriens soufflent depuis la minuict, iusques au Soleil leuant, & ceux de la mer, depuis que le Soleil commẽce à s'eschauffer, iusques apres qu'il est couché. Dequoy la cause est parauanture, que la terre comme matiere plus grosse, fume dauantage alors que la flame du Soleil ne donne plus dessus, tout ainsi que le bois verd, ou mal sec fume dauantage en esteignant la flame. Mais la mer comme elle est composee de parties plus subtiles, n'engendre point de fumees, sinõ quand l'on l'eschauffe: de mesme que la paille, ou le foing, estant humide & en petite quantité, engendre de la fumee quand on les brusle, & lors que la flame cesse, la fumée defaut tout aussi tost. Quoy qu'il en soit, il est certain que le vent de la terre souffle plustost la nuict, & celuy de la mer au contraire durant le iour. Tellement que tout ainsi qu'il y a souuentesfois des vents contraires, violents & tempestueux és costes de la mer, ainsi y voit-on de tres-grands calmes. Quelques hommes fort experimentez racontent qu'ayans nauigé plusieurs grandes trauerses de mer sous la ligne, ils n'y ont neantmoins iamais veu de calmes, mais que touſiours peu ou beaucoup l'on y fait chemin à cause de l'air esmeu du mouuement celeste, qui suffit à conduire la nauire donnant en poupe,

comme il fait. I'ay desia dit comme vn nauire de Lyma allant à Manilla, nauigea & courut deux mil sept cẽts lieuës, tousiours sous la ligne, à tout le moins n'en estant esloigné que de douze degrez, & ce au mois de Feurier & de Mars, qui est lors que le Soleil y est pour Zenith, & en tout cet espace ne trouuerent aucuns calmes, mais tousiours vn vent frais, tellement qu'en deux mois ils firẽt ce grand voyage. Mais en la Torride, & hors d'icelle l'on a accoustumé de voir de grands calmes és costes où arriuent les vapeurs des Isles, ou de la terre ferme. C'est pourquoy les tourbillons & tempestes, & les inesperees esmotions de l'air sont plus certaines & ordinaires aux costes où arriuent les vapeurs de la terre, que non pas en la pleine mer. I'entens en la Torride, car hors d'icelle & en la haute mer l'on y trouue des calmes, & des tourbillons de vents. Toutesfois il ne laisse pas d'y auoir quelquesfois entre les deux Tropiques, voire en la mesme ligne, des grands vents & des pluyes subites, encor que ce soit bien auant dans la mer, car pour ce faire les vapeurs & exhalations de la mer sont assez suffisantes, lesquelles s'esmouuans aucunesfois hastiuement en l'air, causent des tonnerres & tourbillons, mais cela est plus ordinaire prés de la terre, & dessus la terre. Quand ie nauigeay du Peru en la neufue Espagne, ie remarquay qu'en tout le temps que nous fusmes en la coste du Peru, nostre voyage fut (cõme tousiours a accoustumé) fort doux & facile, à cause du vent de Sud qui y court, & auec lequel l'on va vent en poupe, retournant d'Espagne & de la neufue Espagne. Comme nous trauersions

le Golphe,& allions touſiours auant dans la mer, preſque touſiours ſouz la ligne, nous trouuaſmes vn temps frais, paiſible & gracieux, vent en poupe: mais arriuant comme proche de Nicaragua & de toute ceſte coſte, nous euſmes des vents contraires auec grande quantité de pluyes & broüillats, qui quelquesfois bruyent horriblement. Toute ceſte nauigation fut dans la Zone Torride, car de douze degrez au Sud qu'eſt Lyma, nous nauigeaſmes à dix-ſept, où giſt Guatulco, port de la neufue Eſpagne, & croy que ceux qui auront prins garde aux nauigations qu'ils ont faites dans la Torride, trouueront à peu prés ce que i'en ay dit, qui ſuffira pour la raiſon des vents qui regnẽt par la mer en la Zone Torride.

D'aucuns effects merueilleux des vents qui ſont en quelques endroits des Indes.

CHAP. IX.

CE ſeroit choſe fort difficile de raconter par le menu les effects admirables que cauſent aucuns vents en diuerſes regions du monde, & d'en donner la raiſon. Il y a des vents qui naturellement troublent l'eauë de la mer, & la rendẽt verte-noire, & d'autres qui la rendent claire comme vn miroir, les vns eſgayent & reſiouyſſent de ſoy, & les autres apportent de l'ennuy & de la triſteſſe. Ceux qui nourriſſent des vers à ſoye, ont grãd ſoin de fermer les feneſtres, lors que les vẽts d'abas ſoufflent, & de les ouurir quand leurs contraires courent, ayans trouué par certaine experience que leurs vers ſe meurent & diminuent

par les vns, s'engraissent & deuiennent meilleurs par le moyen des autres : & qui y voudra prendre garde de prés, il pourra remarquer en soy-mesme, que les diuersitez des vents causent de notables impressions & changemens en la disposition des corps, principalement aux parties dolentes & indisposees, & lors qu'elles sont plus tendres & debiles. L'Escriture appelle l'vn vent bruslant, & l'autre vent de rosee & plein de douceur. Et n'est pas chose esmerueillable que l'on apperçoiue de si notables effects des vents és herbes, animaux, & és hõmes, puis que l'on en cognoist visiblement au fer mesme, qui est le plus dur de tous les metaux. I'ay veu des grilles de fer en quelques endroits des Indes, de telle façon mouluës & consommees, qu'en les pressant entre les doigts, elles se resoluoient en pouldre, comme si c'eust esté du foin ou de la paille seiche. Ce qui procede tant seulemẽt du vent qui le corrompt du tout, & sans qu'on le puisse empescher. Mais laissant à part plusieurs autres grands & merueilleux effects, i'en veux seulement raconter deux. L'vn desquels, encor qu'il cause des douleurs plus grandes que la mesme mort, n'apporte point de mal ni d'incommodité dauãtage, l'autre destruit & oste la vie sans le sentir. Le mal de la mer dont ceux-là sont trauaillez, qui commencent à nauiger, est vne chose fort ordinaire, & neantmoins si l'on ignoroit son naturel, qui est tant cogneu à tous les hõmes, l'on penseroit que ce fust le mal de la mort de la façon qu'il afflige & tourmẽte pendãt le tẽps qu'il dure par le vomissement d'estomach, douleurs de teste & autres mil accidẽs fascheux. Mais à la verité ce

Exod. c. 10 & 14. Iob 17. Ioan. 4. Osee 13. Dan. 3.

mal ſi commun & ſi ordinaire vient aux hommes pour la nouueauté de l'air de la mer. Car combien qu'il ſoit vray que le mouuement du nauire y aide beaucoup, en ce qu'il ſ'eſmeut plus ou moins, & meſme l'infection & mauuaiſe odeur des choſes des nauires. Neantmoins la propre & naturelle cauſe eſt l'air & les vapeurs de la mer, lequel debilite & trauaille tellement le corps & l'eſtomach qui n'y ſont point accouſtumez, qu'ils en ſont merueilleuſement eſmeuz & changez. Car l'air eſt l'element par lequel nous viuons & reſpirons, l'attirant dedans nos meſmes entrailles, leſquelles nous baignons & arrouſons d'iceluy: c'eſt pourquoy il n'y a choſe qui altere ſi toſt & auec tant de force, que le changement de l'air que nous reſpirons, comme l'on void en ceux qui meurent de peſte. C'eſt choſe approuuee par pluſieurs experiences, que l'air de la mer eſt principal moteur de ceſte eſtrange indiſpoſition, l'vne eſt que quand il court de la mer vn air fort, nous voyons que ceux qui ſont en terre ſe ſentent du mal de la mer, comme il m'eſt aduenu pluſieurs fois. Vne autre que tant plus auant l'on entre dans la mer, & que l'on ſ'eſloigne de terre, plus on eſt atteint & eſtourdy de ce mal: vne autre qu'allans le long de quelque iſle, & venans par apres à embouſcher en la pleine mer, l'on y trouue en cet endroit l'air plus fort. Encor que ie ne vueille pas nier que le mouuement & agitation ne puiſſe cauſer ce mal, puis que nous voyons des hommes qui en ſont épris, paſſans des riuieres en des barques, & d'autres qui en ſont de meſme en allant dans des chariots ou caroſſes, ſelon les diuerſes

complexions d'eſtomacs: comme au contraire y en a d'autres, qui pour groſſe & eſmeuë que puiſſe eſtre la mer, ne ſ'en ſentent iamais. Parquoy c'eſt choſe certaine & experimentee, que l'air de la mer cauſe ordinairemẽt cet effect en ceux qui de nouueau entrent ſur icelle. I'ay voulu dire tout cecy, pour declarer vn effect eſtrange qui aduient en certains endroits des Indes, où l'air & le vent qui y court eſtourdit les hommes, non pas moins, mais dauantage qu'en la mer. Quelques-vns le tiennent pour fable, d'autres diſent que c'eſt addition; de ma part ie diray ce qui m'eſt aduenu. Il y a au Peru vne montagne haute, qu'ils appellent Pariacaca, & ayant ouy dire & parler du changemẽt qu'elle cauſoit, i'allois preparé le mieux que ie pouuois, ſelon l'enſeignement que donnent par delà ceux qu'ils appellent Vaquianos ou experts: mais neantmoins toute ma preparation quand ie vins à monter les eſcalliers qu'ils appellent, qui eſt le plus haut de ceſte montagne, ie fus ſubitemẽt atteint & ſurprins d'vn mal ſi mortel & eſtrãge, que ie fus preſque ſur le poinct de me laiſſer choir de la monture en terre: & encor que nous fuſſions pluſieurs de compagnie, chacun haſtoit le pas ſans attendre ſon compagnon, pour ſortir viſtement de ce mauuais paſſage. Me trouuant donc ſeul auec vn Indien, lequel ie priay de m'aider à me tenir ſur la monture, ie fus épris de telle douleur de ſanglots & de vomiſſemens, que ie penſay jetter & rendre l'ame. D'autant qu'apres vomy la viande, les phlegmes & la colere, l'vne jaulne & l'autre verde, ie vins iuſques à jetter le ſang de la violence que ie ſentois en l'eſto-

mach, ie dis en fin, que ſi cela eut duré, i'euſſe penſé certainement eſtre arriué à la mort. Mais cela ne dura que comme trois ou quatre heures, iuſques à ce que nous fuſſions deſcendus bien bas, & que nous fuſſions arriuez en vne temperature plus conuenable au naturel, où tous nos compagnons, qui eſtoyent quatorze ou quinze, eſtoyent fort fatiguez, quelques vns cheminans demandoient confeſſion, penſans reallement mourir, les autres mettoyent pied à terre, & eſtoyent perdus de vomiſſement, & de force d'aller à la ſelle, & me fut dict qu'autresfois quelques vns y auoiét perdu la vie de ceſt accident. Ie veis vn homme qui ſe deſpitoit contre terre, s'eſcriant de rage & douleur que luy auoit cauſé le paſſage de Pariacaca. Mais ordinairement il ne fait point aucun dommage qui importe, autre que ceſt ennuy & faſcheux degouſt qu'il donne pendant qu'il dure, & n'eſt pas ſeulement le pas de la montagne Pariacaca, qui a ceſte proprieté, mais auſſi toute ceſte chaine de montagnes qui court plus de cinq cens lieuës de long, & en quelque endroit que l'on la paſſe, l'on ſent ceſte eſtrange intemperature, combien que ce ſoit en quelques endroits plus qu'és autres, & plus à ceux qui montent du coſté de la mer, qu'à ceux qui viennent du coſté des plaines. Ie l'ay paſſee meſme outre de Pariacaca par Lucanas & Soras, & en autre endroit par Colleguas, & en autre par Cauanas, finalement par quatre lieux differens en diuerſes allees & venues, & touſiours en cet endroit ay ſenty l'alteration & eſtourdiſſement que i'ay dict, encor qu'en nul endroit ce n'a eſté tellement que la premiere

fois en Pariacaca, ce qui a eſté experimenté par tous ceux qui y ont paſſé. Et n'y a point de doute que la cauſe de ceſte intemperature & ſi eſtrange alteration eſt le vent, ou l'air qui y regne, pource que tout le remede (& le meilleur qu'ils y trouuent) eſt de ſe bouſcher tant que l'on peut le nez, les oreilles, & la bouche, & de ſe couurir d'habits, ſpecialement l'eſtomac, d'autant que l'air eſt ſi ſubtil & penetrant, qu'il va donner iuſques aux entrailles: & non ſeulement les hommes ſentent ceſte alteration, mais auſſi les beſtes, qui quelquefois ſ'arreſtent, de ſorte qu'il n'y a eſperon qui les puiſſe faire aduancer. De ma part ie tiens que ce lieu eſt vn des plus hauts endroits de la terre qui ſoit au monde: car l'on y monte vne eſpace deſmeſuree, & me ſemble que la montagne Neuade d'Eſpagne, les Pyrenees & les Alpes d'Italie ſont comme maiſons communes à l'endroit des hautes tours. Parquoy ie me perſuade, que l'element de l'air eſt en ce lieu là ſi ſubtil & ſi delicat, qu'il ne ſe proportionne point à la reſpiration humaine, laquelle le requiert plus gros & plus temperé, & croy que c'eſt la cauſe d'alterer ſi fort l'eſtomach, & troubler toute la diſpoſition. Les paſſages des montagnes Neuades & autres de l'Europe que i'ay veuës, combien que l'air y ſoit froid, & qu'il trauaille & contraigne ceux qui y paſſent de ſe veſtir, neantmoins ce froid n'oſte pas l'appetit de manger, au contraire il le prouoque, ny ne cauſe point de vomiſſement en l'eſtomach: mais ſeulement quelque douleur aux pieds, & aux mains. Finalement leur operation eſt exterieure, mais cil des Indes que ie dy, ſans trauailler

ny les pieds, ny les mains, ny aucune partie exterieure, broüille toutes les entrailles au dedans, & ce qui eſt plus admirable, il aduient au meſme endroit que le Soleil y eſt chaud, qui me fait croire que le mal que l'on en reçoit vient de la qualité de l'air que l'on y reſpire, d'autant qu'il eſt tres-ſubtil & tres-delicat, & que ſon froid n'eſt pas tant ſenſible comme il eſt penetrant. Toute ceſte chaiſne de montagnes eſt communément deſerte, ſans aucuns villages ny habitations des hommes, de ſorte qu'à peine l'on y trouue des petites maiſons ou retraites pour y loger les paſſans de nuict. Il n'y a non plus d'animaux, ou bons ou mauuais, ſi ce n'eſt quelques Vicunos, qui ſont des moutons du pays, leſquels ont vne proprieté eſtrange & merueilleuſe, comme ie diray en ſon lieu. L'herbe y eſt ſouuentesfois bruſlee & toute noire de l'air que ie dis, & ce deſert dure comme vingt-cinq à trente lieuës de trauerſe, & contient de longueur, comme i'ay dit, plus de cinq cents lieuës. Il y a d'autres deſerts ou lieux inhabitez, qu'ils appellent au Peru Punas (pour parler du ſecond poinct que nous auons promis) où la qualité de l'air trenche les corps & la vie des hõmes, ſans le ſentir. Au temps paſſé les Eſpagnols cheminoient du Peru au royaume de Chillé, par la montagne: auiourd'huy l'on va ordinairement par mer, & quelquesfois le long de la coſte: & combien que le chemin y ſoit ennuyeux & faſcheux, il n'y a pas toutesfois tant de danger qu'en l'autre chemin de la montagne, où il y a des plaines, au paſſage deſquelles pluſieurs hommes ſont morts & peris, & d'autres en ſont eſchapez par

grande

grande aduanture, dont les vns ſont demeurez eſtropiez. Il court en cet endroit vn petit air, qui n'eſt pas trop fort ny violent, mais il penetre de telle façon, que les hommes y tombent morts quaſi ſans ſe ſentir, ou bien les doigts des pieds & des mains y demeurent: ce qui pourra ſembler choſe fabuleuſe, & toutesfois c'eſt choſe veritable. I'ay cogneu & long temps frequenté le general Hieroſme Coſtilla, ancien peupleur de Cuſco, qui auoit perdu trois ou quatre doigts des pieds, qui luy tomberent en paſſant les deſerts de Chille, parce qu'ils auoient eſté atteints & penetrez de ce petit air, & quand il les vint à regarder, ils eſtoient deſia tous morts, & tomberent d'eux-meſmes ſans luy faire aucune douleur, tout ainſi que tombe de l'arbre vne pomme gaſtee. Ce capitaine racontoit que d'vne bõne armee qu'il auoit conduite & paſſee par ce lieu les annees precedentes, depuis la deſcouuerte de ce royaume faite par Almagro, vne grande partie des hommes y demeurerent morts, & qu'il y vid les corps eſtendus parmy le deſert, ſans aucune mauuaiſe odeur ny corruption. Adiouſtant dauantage vne choſe fort eſtrange, qu'ils y trouuerent vn ieune garçon viuant, lequel eſtant enquis comme il auoit veſcu en ce lieu, dit qu'il ſ'eſtoit caché en vne petite cauerne, d'où il ſortoit, pour couper auec vn petit couteau de la chair d'vn cheual mort, & qu'il ſ'eſtoit ainſi ſubſtanté long temps auec ne ſçay combien de compagnons, qui ſe maintenoient de ceſte façon, mais que deſia ils y eſtoiẽt tous demeurez, l'vn mourant auiourd'huy, & demain l'autre; diſant qu'il ne deſiroit autre choſe que de mourir

là auec les autres, veu qu'il ne sentoit desia plus en luy aucune disposition pour aller en vn autre endroit, ny pour prendre gouſt en aucune choſe. I'ay entendu le meſme d'autres, & particulierement d'vn qui eſtoit de noſtre compagnie, lequel pour lors eſtant ſeculier auoit paſsé par ces deſerts, & eſt vne choſe merueilleuſe que la qualité de ceſt air froid, qui tuë & conſerue auſſi tout enſemble les corps morts ſans corruption. Ie l'ay auſſi entendu d'vn venerable Religieux de l'ordre de Sainct Dominicque & Prelat d'icelle, qui l'auoit veu paſſant par ces deſerts, & qui plus eſt, me conta, qu'eſtant contrainct d'y paſſer la nuict, pour ſe deffendre & remparer contre ce vent ſi mortel que ie dy qui court en ce lieu, ne trouuant autre choſe à propos aſſembla grande quantité de ces corps morts qui eſtoient là, & fit d'iceux comme vne muraille & cheuet de lict, de ceſte façon il dormit, les morts luy donnans la vie. Sans doute c'eſt vn genre de froid que ceſtuy-là ſi penetrãt qu'il eſteint la chaleur vitale en coupant ſon influence: & d'autant qu'il eſt auſſi tres-froid il ne corrompt ny dõne putrefaction aux corps morts, parce que la putrefaction procede de chaleur & d'humidité. Quant à l'autre ſorte d'air que l'on oit reſonner ſouz la terre, & qui cauſe des tremblemens, plus aux Indes qu'és autres regions, i'en parleray en traictant des qualitez de la terre des Indes. Maintenant nous nous contenterons de ce qui eſt dit des vents & de l'air & paſſerons à ce qui ſe preſente du ſubiect de l'eauë.

De l'Ocean qui circuit les Indes de la mer du Nort & celle du Sud.

CHAP. X.

OUTRE les eauës, la mer Oceane a la principauté, par laquelle les Indes ont eſté deſcouuertes, qui toutes ſont enuironnées d'elle meſme, car ou ce ſont iſles de la mer Oceane, ou bien terre ferme, laquelle meſme en quelque part qu'elle finiſſe & ſacheue, eſt touſiours bornee de cet Ocean. Iuſques auiourd'huy l'on n'a point deſcouuert au nouueau monde aucune mer Mediterranée comme il y en a en Europe, Aſie, & Afrique, eſquelles il entre quelque bras de ceſte grande mer, & font des mers diſtinctes prenant les noms des prouinces & terres qu'elles vont baignant, & preſque toutes les mers Mediterranees ſe continuent & ioignent entre eux & auec le meſme Ocean, par le deſtroit de Gibaltar, que les anciens nommerent Colomnes d'Hercules. Combien que la mer Rouge eſtant ſeparée de ces autres Mediterranees, entre toute ſeule en l'Ocean Indique, & la mer Caſpie ne ſe ioint auec aucune autre. Doncques aux Indes, comme i'ay dit, l'on ne trouue point d'autre mer que cet Ocean, lequel ils diuiſent en deux, l'vn qu'il appellent mer du Nort, & l'autre mer du Sud, pource que la terre des Indes Occidentales, qui fut premieremẽt deſcouuerte par l'Ocean, qui arriue iuſques à l'Eſpagne, eſt toute ſituee au Nort : & par icelle terre l'on a deſcouuert depuis vne mer de l'autre coſté,

laquelle ils ont appellée mer du Sud, d'autant qu'ils descendirent, iusques à passer la ligne, & ayans perdu le Nort ou pole Arctique, qu'ils appellerent Sud: pour ceste cause l'on a appellé la mer du Sud tout cet Ocean, qui est de l'autre costé des Indes Occidentales, encor qu'vne grand' partie d'icelle soit situee au Nort, comme l'est toute la coste de la neufue Espagne Nuaragna, Guatimala & Panama. L'on dit que le premier descouureur de ceste mer fut vn Blasconunes de Balboa, & qu'il la descouurit par l'endroit que nous appellons auiourd'huy terre ferme, où la terre s'estressit, & les deux mers s'approchent de si prés l'vne de l'autre qu'il n'y a que sept lieuës de distãce. Car combien que l'on en chemine dix-huict, de Nombre de Dios à Panama, neantmoins c'est en tournoyant, pour chercher la commodité du chemin, mais tirant par la droite ligne, l'vne mer ne se trouuera distante de l'autre de plus que i'ay dit. Quelques vns ont discouru & mis en auant de rompre le chemin de sept lieuës, afin de ioindre vne mer auec l'autre, pour rendre le passage du Peru plus commode & plus aisé, parce que ces dix-huict lieuës de terre qu'il y a entre Nombre de Dios & Panama, emportent plus de despense & de trauail que deux mil trois cens qu'il y a de mer. Surquoy toutesfois quelques-vns ont voulu dire que ce seroit pour noyer la terre, disans qu'vne mer est plus basse que l'autre. Comme au temps passé l'on trouue par les histoires, que pour la mesme consideration l'on delaissa l'entreprise de vouloir ioindre & continuer la mer Rouge auec le Nil, du temps du Roy Sesostris, & depuis

de l'Empire d'Othoman. Mais de ma part ie tiens tel diſcours & propoſition pour choſe vaine, encor que cet inconuenient allegué n'y deuſt point eſchoir, lequel auſſi ie ne veux pas tenir pour certain, & croy qu'il n'y a puiſſance humaine qui fuſt ſuffiſante pour rompre & abbatre ces tres-fortes & impenetrables montagnes, que Dieu a miſes entre les deux mers, & les a faites de roches tres-dures, afin de ſouſtenir la furie des deux mers. Et quand bien ce ſeroit choſe poſſible aux hommes, il me ſemble que l'on deuroit craindre le chaſtiement du ciel, en voulant corriger les œuures que le Createur par ſa grande prouidence a ordonnées & diſpoſées en la fabrique de cet Vniuers. Laiſſant donc ce diſcours d'ouurir la terre, & vnir les deux mers enſemble, il y en a vn autre moins temeraire, mais bien difficile & dangereux de rechercher, ſi ces deux grands abyſmes ſe ioignent en quelque partie du monde, qui fut l'entrepriſe de Fernande Magellan, gentil-homme Portugais, duquel la grande hardieſſe & conſtance, en la recherche de ce ſubiect, & heureux ſuccés qu'il eut en le trouuant, donna le nom d'eternelle memoire, à ce deſtroit que iuſtemẽt l'on appelle du nom de ſon deſcouureur, Magellan. Duquel deſtroit nous traitterons quelque peu, comme d'vne des grandes merueilles du monde. Quelques-vns ont creu que ce deſtroit que Magellan trouua en la mer du Sud, n'eſtoit point, ou bien qu'il ſ'eſtoit reſerré, comme Dom Alonſe d'Arſilla eſcrit en ſon Auracane, & auiourd'huy y en a qui diſent qu'il n'y a point de tel deſtroit, mais que ce ſont des Iſles entre la mer & la terre, pource que la ter-

re ferme prẽd fin en cet endroit, & au bout d'icelle ſont toutes iſles, outre leſquelles, l'vne mer ſe ioinct plainement auec l'autre, ou pour mieux dire eſt toute vne meſme mer. Mais à la verité c'eſt choſe certaine qu'il y a vn deſtroit, & de la terre fort longue, & fort eſtenduë d'vn coſté & d'autre, bien que l'on n'ait encore peu cognoiſtre iuſques où ſe peut eſtendre cela qui eſt de l'autre coſté du deſtroit au Sud. Apres Magellan paſſa le deſtroit, vne nauire de l'Eueſque de Plaiſance, Dom Guitieres, Caruaial, de laquelle ils diſent que le maſt eſt encor à Lyma à l'entree du Palais, l'on alla depuis par le coſté du Sud, pour deſcouurir ce deſtroit, par le commandement de Dom Guarcia de Mendoce, qui pour lors auoit le gouuernement de Chillé. Suiuant quoy, le Capitaine Ladrillero le trouua & le paſſa. I'ay leu le diſcours & la narration qu'il en a faite, où il dit qu'il ne ſe hazarda de deſembarquer le deſtroit, mais qu'ayant deſia recogneu la mer du Nort, il retourna arriere pour l'aſpreté du temps, & que l'Hyuer eſtoit ja entré, qui cauſoit que les vagues venans du Nort eſtoiẽt groſſes & bondiſſantes, & les mers toutes eſcumantes de furie. De noſtre temps François Drach Anglois, a paſſé ce meſme deſtroit. Depuis luy le capitaine Sarmiento le paſſa par le coſté du Sud, & tout dernierement, en l'an mil cinq cens quatre vingts & ſept, d'autres Anglois l'ont paſſé, par l'inſtruction qu'en donna Drach, leſquels de preſent raudent la coſte du Peru: & pource que le rapport qu'en a fait le maiſtre pilote, qui le paſſa, me ſemble notable, ie l'infereray icy.

Du deſtroit de Magellan, & comme l'on le paſſa du coſté du Sud.

CHAP. XI.

EN l'an de noſtre ſalut mil cinq cents ſoixante & dix-neuf, ayant François Drach paſſé le deſtroit de Magellan, & couru la coſte de Chilé, & de tout le Peru, & prins le nauire de ſainct Iean d'Anthona, où il y auoit grande quantité de barres d'argent, le Viceroy Dom François de Tollede, arma & enuoya deux bonnes nauires, pour recognoiſtre le deſtroit, allant pour capitaine d'icelles, Pierre Sarmiento, homme docte en Aſtrologie. Ils ſortirent de Callao de Lyma, au commencement d'Octobre, & pource qu'en ceſte coſte il court vn vent contraire qui ſouffle touſiours du Sud, ils ſ'aduancerent beaucoup en la mer, & ayans nauigé peu plus de trente iours auec vn temps fauorable, ſe trouuerent en la hauteur du deſtroit. Mais d'autant qu'il eſt fort difficile de le recognoiſtre, ils ſ'approcherent de terre, où ils entrerent en vne grande Anſe, en laquelle il y a vn Archipelague d'Iſles. Sarmiento ſ'obſtinoit, que là eſtoit le deſtroit, & tarda plus d'vn mois à le chercher par diuers endroits, montant ſur de tres-hautes montagnes en terre. Mais voyãt qu'il ne le trouuoit point, à la requeſte que ceux de l'armee luy firent, retournerent en fin à ſortir en la mer, où il fit largue. Le meſme iour ſuruint vn temps aſſez rude, auec lequel ils coururent, & au commencement de la nuict veirent ne feu de la Capitaine, qui auſſi toſt diſparut, tellement que

l'autre nauire ne la veid iamais depuis. Le iour enſuiuant durant touſiours la force du vent, qui eſtoit trauerſain, ceux de la capitaine recogneurent vne ouuerture que faiſoit la terre, & trouuerent bon de ſ'y retirer à l'abry, iuſques à ce que la tempeſte fuſt appaiſee. Ce qu'il leur ſucceda de telle façon, qu'ayans recogneu l'ouuerture ils veirent qu'elle alloit de plus en plus entrant dedans la mer, & ſoupçonnãs que ce fuſt le deſtroit qu'ils cherchoient, prindrent hauteur au Soleil, où ils ſe trouuerent en cinquante & vn degré & demy, qui eſt la propre hauteur du deſtroit: & pour ſ'aſſeurer dauantage, mirent le brigantin hors, lequel ayant couru pluſieurs lieuës dans ce bras de mer ſans en voir la fin, recogneut que c'eſtoit là le deſtroit. Et pource qu'ils auoient ordre de le paſſer, ils laiſſerent vne haute croix plantee là, & des lettres au bas, afin que ſi l'autre nauire arriuoit là, elle euſt nouuelles de la capitaine, & la ſuiuiſt. Ils paſſerent donc le deſtroit en temps fauorable, & ſans difficulté, & ſortis en la mer du Nort, arriuerent en ie ne ſçay quelles iſles, où ils recueillirent de l'eauë, & ſe rafraiſchirent. De là prindrent leur route au cap de vert. D'où le pilote maieur retourna au Peru, par la voye de Carthagene, & de Panama, & apporta au Viceroy le diſcours du deſtroit, & de tout le ſuccez, dont il fut recompenſé ſelon le bon ſeruice qu'il auoit fait. Mais le capitaine Pierre Sarmiento, du Cap de vert paſſa en Seuille, en la meſme nauigation qu'il auoit paſſé le deſtroit, & fut à la cour, où ſa majeſté le recompenſa, & à ſon inſtance fit commandemẽt de dreſſer vne groſſe armee, qu'il enuoya ſous la condui-

te de Diego Florez de Valdez, pour peupler & fortifier ce destroit. Toutesfois ceste armée apres diuers succez, fit beaucoup de despense & assez peu d'effect. Reuenant donc à l'autre nauire Vice-Admirale, qui alloit en la compagnie de la capitaine, l'ayant perduë, auec le Temporal que i'ay dit, elle se mit à prẽdre la mer le plus qu'elle peut, mais comme le vent estoit trauersain, & tempestueux, ils cuiderent certainement perir, de sorte qu'ils se confesserent tous, se preparans à la mort. La tempeste leur continua trois iours sans s'appaiser, & à chaque heure ils pensoient deuoir dõner en terre, mais il leur aduint bien au contraire, car ils s'alloient plus esloignans de la terre, iusques à la fin du troisiesme iour, que la tempeste s'appaisa, & lors prenans hauteur, ils se trouuerẽt en cinquante six degrez, toutesfois voyant qu'ils n'auoient donné au trauers, & au contraire ils estoient esloignez de la terre, se trouuerent tous esmerueillez. D'où ils iugerent (comme Hernande Lamero, pilote de ladite nauire me le conta) que la terre qui est de l'autre costé du destroit, comme nous allõs par la mer du Sud, ne couroit pas mesme rumb que iusques au destroit, mais qu'elle se tournoit vers le Leuant: car autrement c'eust esté chose impossible, qu'ils n'eussent abordé la terre, ayans couru tant de temps poussez de ce trauersain, mais ils ne passerent point plus outre, & ne veirent non plus si la terre s'acheuoit là (ainsi que quelques-vns veulent dire) que c'est vne isle que la terre de l'autre costé du destroit, & que là les deux mers de Nort & Sud se ioignent ensemble, ou si elle alloit courãt vers l'Est, iusques à se ioin-

dreauec la terre de Viſta, qu'ils appellent, qui reſpond au Cap de bonne eſperance, comme c'eſt l'opinion d'autres. La verité de cecy n'eſt encor auiourd'huy bien cogneuë, & ne ſe trouue aucun qui aye couru ceſte terre. Le Viceroy Dom Martin Henricque, me dit, qu'il tenoit pour inuention de l'Anglois le bruit qui auoit couru, de ce que ce deſtroit faiſoit incontinent vne iſle, & ſe ioignoient les deux mers: pource qu'eſtant Viceroy de la neufue Eſpagne, il auoit diligemment examiné le pilote Portugais que François Drach y laiſſa, & neantmoins n'auoit aucunement entendu telle choſe de luy. Mais c'eſtoit vn vray deſtroit, & terre ferme des deux coſtez. Retournant donc ladite Vice-admirale, ils recogneurent le deſtroit, comme ledit Hernande Lamero me raconta, mais par vne autre bouche ou entree, qui eſt en plus de hauteur, à cauſe de certaine grande iſle qui eſt à l'emboucheure du deſtroit qu'ils appellẽt la Cloche, pour la forme qu'elle a. Et comme il diſoit, il le voulut paſſer, mais le capitaine & les ſoldats ne le voulurent point cõſentir, leur ſembloit que le temps eſtoit ja bien aduancé, & qu'ils couroiẽt grand danger: par ainſi ils retournerent à Chillé & au Peru, ſans l'auoir paſſé.

Du deſtroit que quelques-vns affirment eſtre en la Floride.

CHAP. XII.

TOVT ainſi comme Magellan trouua ce deſtroit qui eſt au Sud, il y en a eu d'autres qui ont pretendu deſcouurir vn autre deſtroit, qu'ils

diſent eſtre au Nort, & l'imaginent en la Floride, dont la coſte court de telle façon, que l'on ne ſçait la fin. L'Adelantade Pierre Melendez, homme ſçauant & experimẽté en la mer, afferme que c'eſt choſe certaine qu'il y a là vn deſtroit, & que le Roy luy auoit cõmandé de le deſcouurir: en quoy faire il monſtroit vn tres-grand deſir, il mettoit en auant ces raiſons, pour prouuer ſon opinion, & diſoit que l'on auoit veu en la mer du Nort, des reſtes de nauires ſemblables à ceux dont vſoient les Chinois, ce qui euſt eſté impoſſible, ſ'il n'y euſt eu paſſage d'vne mer à l'autre. Et racontoit meſme, qu'en certaine grande baye, qui eſt en la Floride, laquelle entre trois cens lieuës dans la terre, l'on y void des balaines en certain temps de l'annee, qui viennent de l'autre mer. Apportant outre ce quelques autres indices, concluoit finalement que c'eſtoit choſe cõuenable à la ſageſſe du Createur, & au bel ordre de la nature, que comme il y auoit communication & paſſage entre les deux mers au Pole Antarctique, il y en euſt auſſi tout de meſme au Pole Arctique, qui eſt le principal Pole. Quelques-vns veulent dire que Drach a eu cognoiſſance de ce deſtroit, & qu'il a donné occaſion de le iuger ainſi, quand il paſſa le long de la coſte de la neufue Eſpagne, par la mer du Sud. Meſme l'on a opiniõ que d'autres Anglois qui ceſte annee 1587. prindrent vne nauire venant des Philippines, auec grande quantité d'or, & autres richeſſes, ayẽt auſſi paſſé ce deſtroit. Laquelle priſe ils firent ioignãt les Calliphornes, que les nauires retournãs des Philippines & de là Chine en la neufue Eſpagne, ont accouſtumé de recognoiſtre.

L'on aſſeure que comme auiourd'huy eſt grande la hardieſſe des hommes, & le deſir de trouuer nouueaux moyens de ſ'agrandir tel, qu'auant peu d'années l'on aura deſcouuert ce ſecret. Et eſt certes vne choſe digne d'admiration, que comme les fourmis vont touſiours ſuiuant le chemin & la trace des autres, auſſi les hõmes en la cognoiſſance & recherche des choſes nouuelles, ne ſ'arreſtent iamais iuſques à ce qu'ils ayent atteint le but deſiré pour le contentement & gloire des hõmes. Et la haute & eternelle ſageſſe du Createur ſe ſert de ceſte naturelle curioſité des hommes, pour communiquer la lumiere de ſon ſainct Euangile aux peuples qui touſiours viuent és tenebres obſcures de leurs erreurs. Mais en fin le deſtroit du Pole Arctique, ſ'il y en a, n'a point encor eſté deſcouuert iuſques auiourd'huy. C'eſt pourquoy ce ne ſera point choſe hors de propos de dire ce que nous cognoiſſons des particularitez du deſtroit Antarctique, ja deſcouuert & recogneu par le rapport de ceux qui l'ont veu & remarqué oculairement.

Des proprietez du deſtroit de Magellan.

CHAP. XIII.

CE deſtroit, comme i'ay dit, eſt à cinquante degrez iuſtes au Sud, & y a d'vne mer en l'autre l'eſpace de quatre vingts dix ou cent lieuës. Au plus eſtroit il eſt d'vne lieuë, ou quelque peu moins, auquel lieu ainſi eſtroit ils pretendoient que le Roy fiſt baſtir vne forteresſe pour defendre le paſſage. Le fond en quelques endroits eſt ſi pro-

fond, qu'on ne le peut ſonder, & en d'autres l'on trouue fonds à dix-huict, voire à quinze braſſées. De cent lieuës qu'il contient de longueur de l'vne mer à l'autre, l'on recognoiſt clairement que les vagues de la mer du Sud courent iuſques à trẽte lieuës, & les autres ſoixante & dix lieuës ſont occupees des ondes & des flots de la mer du Nort. Mais il y a ceſte difference que les trente lieuës du coſté du Sud courent entre des rochers & mõtagnes tres-hautes, les ſommets deſquelles ſont continuellement couuerts des neiges, tellement qu'il ſemble (à cauſe de leur grãde hauteur) qu'elles ſe ioignent les vnes auec les autres, ce qui rẽd l'entree du deſtroit du coſté du Sud ſi difficile à recognoiſtre. En ces trente lieuës la mer y eſt tres-profonde, ſi bien qu'on n'y peut trouuer fonds, toutesfois l'on y peut amarer les nauires en terre, d'autant que le riuage y eſt droit & coupé. Mais aux autres ſoixante & dix lieuës qui viennent de la mer du Nort, l'on y trouue fonds, & y a d'vn coſté & d'autre de grandes campagnes qu'ils appellent Cauanas. Pluſieurs grandes riuieres d'vne eauë belle & claire entrent dans ce deſtroit, & y a és enuirons d'iceluy de grandes & merueilleuſes foreſts, où l'on trouue quelques arbres d'vn bois exquis & de bõne odeur, leſquels ſont incogneus par deça; dont apporterent pour monſtre ceux qui y paſſerent du Peru. Il y a de grandes prairies auant dedans la terre, & y a pluſieurs iſles qui ſe ſont au milieu du deſtroit. Les Indiens qui habitent au coſté du Sud ſont petits & meſchans: ceux qui habitent du coſté du Nort, ſont grands & vaillans, ils en apporterent en Eſpagne quelques

vns, qu'ils prindrent. Ils y trouuerent des morceaux de drap bleu, & autres enseignes & apparẽces que quelques hommes de l'Europe auoient passé par là. Les Indiens saluerent les nostres, auec le nom de Iesus. Ils sont bons archers, & vont vestus de peaux de bestes de chasse, dont il y en a là grande abondãce. Les eauës du destroit croissent & decroissent comme les marées, & void-on à l'œil que les marées d'vn costé viennent de la mer du Nort, & les autres de la mer du Sud. Au lieu où elles se rencontrent, lequel comme i'ay dit, est à trente lieuës du Sud, & à soixãte & dix du Nort, combien qu'il semble qu'il deust y auoir plus de danger qu'en tout le reste, neantmoins quand la nauire du capitaine Sarmiento, dont i'ay parlé cidessus, la passa, ils n'eurent point de grand' tourmente, au contraire ils y trouuerent beaucoup moins de difficulté qu'ils ne pensoient, parce que alors le temps estoit fort doux & gracieux, & d'auantage les vagues de la mer du Nort, y venoient desia fort rompuës, à cause du grãd espace de soixante & dix lieuës qu'ils cheminent, & les flots de la mer du Sud n'y sont non plus furieux à cause de la profondeur qui est en cet endroit, dedans laquelle profondeur ces mesmes flots se rompent & se noyent. Il est bien vray qu'en temps d'Hyuer le destroit est innauigeable pour les tempestes & furies des mers qui y sont alors. C'est pourquoy quelques nauires qui se sont ingerez de passer ce destroit au temps d'Hyuer se sont perdus. Vn seul nauire l'a passé du costé du Sud, qui est la capitaine que i'ay dite, & ay esté bien amplement informé de tout ce que i'ay dit par le pilote d'iceluy

appellé Hernande Alonſe, & ay veu la vraye deſcription & coſte du deſtroit qu'ils firent & tracerent en le paſſant, de laquelle ils apporterent la copie au Roy d'Eſpagne, & l'original à leur Viceroy au Peru.

Du flux & reflux de la mer Occane és Indes.

CHAP. XIIII.

ON des admirables ſecrets de nature eſt le flux & reflux de la mer, non ſeulement pour ceſte eſtrange proprieté, de croiſtre & deſcroiſtre, mais auſſi beaucoup dauantage pour la difference qu'il y a en cela en diuerſes mers, voire en diuerſes coſtes d'vne meſme mer. Il y a des mers qui n'ont ne flux ny reflux iournel, comme l'on void en la Mediterranee interieure qui eſt en la mer Thyrrene, & toutesfois il y a flux & reflux par chaque iour en la mer Mediterranee ſuperieure, qui eſt celle de Veniſe, qui donne occaſion à bon droict de ſen eſmerueiller, en ce que toutes ces deux mers eſtans Mediterranees, & celle de Veniſe non plus grande que l'autre, ſi eſt-ce qu'elle a du flux & reflux comme l'Ocean, & ceſte autre mer d'Italie n'en a point. Il ſe trouue quelques mers Mediterranees, qui manifeſtement croiſſent & diminuent chaque mois, & d'autres qui ne croiſſent ny au iour, ny au mois. Il y a d'autres mers comme l'Ocean d'Eſpagne, qui ont le flux & reflux de chaque iour, & outre ceſtuy-là ils ont auſſi celuy de chaſque mois qui vient deux fois, à ſçauoir à l'entree & au plein de la Lune, & l'appellent grande mer. Or de dire qu'il y ait quelque

mer, qui aye le flux & reflux de chaſque iour, & n'aye celuy du mois, ie n'en ſçache point. C'eſt choſe eſuerueillable, que la diuerſité que l'on void és Indes ſur ce ſubiect: car il y a des endroits où la mer chaſque iour monte & diminuë deux lieuës, comme l'on void en Panama, & au haut de l'eau elle monte beaucoup d'auantage, il y en a d'autres où elle monte & ſ'abaiſſe ſi peu, qu'à peine en cognoiſt on la difference. C'eſt l'ordinaire de la mer Oceane d'auoir ſon flux & reflux iournel, & ce reflux iournel eſt deux fois au iour naturel, & ſ'aduance touſiours de trois quarts d'heure en vn iour pluſtoſt qu'en l'autre, ſuiuant le mouuement de la Lune. Par ainſi la marée n'eſt iamais en vne meſme heure d'vn iour, qu'elle eſt en celle de l'autre. Quelques-vns ont voulu dire que ce flux & reflux procedoit du mouuement local de l'eauë de la mer, de ſorte que l'eauë qui vient croiſſant en vn coſté, va decroiſſant en l'autre qui luy eſt contraire, tellement qu'il eſt pleine mer en vn endroict lors que la mer eſt baſſe en la partie oppoſite, tout ainſi que l'on void en vne chaudiere pleine d'eauë que l'on remuë, quand elle panche d'vn coſté l'eauë augmente, & à l'autre coſté elle diminuë. Il y en a d'autres qui affermẽt que la mer en vn meſme temps croiſt en tous endroits, & en vn meſme temps elle y diminuë tout ainſi que le boüillon d'vn pot, ſortant du centre ſ'eſtẽd à tous endroits, & quand il ceſſe il diminuë auſſi de toutes parts. Ceſte ſeconde opinion eſt vraye, & la peut-on tenir, ſelon mon iugement, certaine & experimentée, non pas tant pour les raiſons que les Philoſophes en donnent

nent en leurs Meteores, que pour l'experience certaine que l'on en a peu faire. Car pour me satisfaire de ce poinct & queſtion, ie demanday fort particulieremēt au ſuſdit pilote, comment eſtoiēt les marées qu'il trouua au deſtroit, & ſ'il eſtoit ainſi que les marées de la mer du Sud decroiſſoiēt au temps que celles de la mer du Nort montoiēt. Et au contraire, pourquoy ceſte demande eſtant veritable, il aduenoit que le croiſtre de la mer en vn endroit, eſtoit deſcroiſtre en l'autre, qui eſt-ce que la premiere opinion afferme. Il me reſpondit qu'il n'en eſtoit pas ainſi, mais que l'on voyoit & recognoiſſoit apertement que les marées de la mer du Nort, & celles de la mer du Sud croiſſoiēt en meſme temps, tant que les vagues d'vne mer ſe rencontroient auec celles de l'autre, & qu'en vn meſme temps auſſi elles commençoient à deſcroiſtre chacune en ſa mer, diſant que le monter & deſcendre eſtoit choſe qu'ils voyoient chaque iour, & que le coup & le rencontre d'vn flux à l'autre ſe faiſoit (comme i'ay dit) aux ſoixante & dix lieuës de la mer du Nort, & aux trente de la mer du Sud. D'où l'on peut recueillir manifeſtement que le flux & reflux de l'Ocean n'eſt pur mouuement local, mais pluſtoſt vne alteration & feruеur, par laquelle realement toutes les eauës montent & croiſſent tout en vn meſme temps, & en autre elles ſ'abbaiſſent & diminuent ainſi que le boüillon du pot, dont i'ay parlé cy-deſſus. Il ſeroit impoſſible de comprendre ce poinct par experience, ſi ce n'eſtoit en ce deſtroit où ſe ioint tout l'Ocean d'vne part & d'autre, car il n'y a que les Anges qui le peuſſent voir & recognoiſtre par

les coſtes oppoſites, d'autant que les hõmes n'ont point la veuë aſſez lointaine, ny le pied aſſez viſte & leger qu'il ſeroit de beſoin pour porter les yeux d'vn coſté à l'autre en ſi peu de temps qu'vne marée donne le loiſir, qui ſont ſeulement ſix heures.

De diuers poiſſons, & de la maniere de peſcher des Indiens.

CHAP. XV.

IL y a en l'Ocean des Indes vne innombrable multitude de poiſſons, les eſpeces & proprietez deſquels, le ſeul Createur peut declarer. Il y en a pluſieurs qui ſont de meſme genre que ceux que voyons en la mer de l'Europe, comme ſont faintes & alloſes, qui montent de la mer aux riuieres, dorades, ſardines & pluſieurs autres. Il y en a d'autres, dont ie ne penſe point en auoir veu par deçà de ſemblables, comme ceux qu'ils appellent Cabrillas, qui reſſemblent de quelque choſe les truites, & les appellent en la neufue Eſpagne, bobos, & montent de la mer aux riuieres. Ie n'ay point veu par delà de beſugues, ny de truites, encor qu'ils diſent qu'on en trouue en Chillé. De Tonine il y en a en quelques endroits de la coſte du Peru, mais c'eſt fort rarement, & ſont d'opinion qu'à certain temps ils vont frayer au deſtroit de Magellã, comme ils font en Eſpagne au deſtroit de Gibaltar. Et pour ceſte occaſion l'on en trouue dauantage en la coſte de Chillé, combiẽ que celle que i'ay veuë par delà n'eſt telle que celles d'Eſpagne. Aux iſles qu'ils appellẽt de Bar-

louente, qui ſont Cube, ſainct Dominique, Portriche & Iamaique, l'on trouue vn poiſſon qu'ils appellent Manati, eſtrange eſpece de poiſſon, ſi poiſſon l'on doit appeller, vn animal qui engendre ſes petits viuans, & a des mãmelles & du laict dont il les nourrit, paiſſant l'herbe aux champs, mais en effect il habite ordinairement en l'eaue, & pour ceſte occaſion ils le mangent cõme poiſſon, toutesfois lors que i'en mangeay, qui fut à S. Dominique vn iour de Vendredy, i'auois quelque ſcrupule, non point tant pour ce qui eſt dit, comme parce qu'en couleur & ſaueur il eſtoit ſemblable à des morceaux de Veau, & auſſi eſt-il grand & de la façon d'vne vache par la partie de derriere. Des Tiburons, & de leur incroyable voracité, ie m'en eſmerueillay auec raiſon, lors que ie veids que d'vn qu'ils auoient prins, (au port que i'ay dit) luy tirerent du petit ventre vn grand couteau de boucher, vn grand haim de fer, & vn morceau de la teſte d'vne vache, auec ſa corne entiere, encor ne ſçay ſi toutes deux y eſtoiẽt point. Ie veids en vne anſe que fait la mer où l'on auoit pendu en vn pieu, pour paſſe-temps vn quartier de cheual, qu'en vn moment vne compagnie de Tiburons vindrent à l'odeur, où afin d'auoir plus de plaiſir, la chair du cheual ne touchoit pas en l'eaue, mais eſtoit eſleuee en l'air ie ne ſçay combien de palmes, & ceſte bande de poiſſons eſtoient à l'entour, qui ſautoient, & d'vne atteinte en l'air coupoient chair & os, & d'vne eſtrange viſteſſe, tellement qu'ils decoupoiẽt le meſme iarret du rouſſin comme ſi c'euſt eſté vn tronc de laictue, d'autant qu'ils ont les dents trenchantes comme raſoirs.

Il y a des petits poiſſons qu'ils appellent rambos, qui ſ'attachent à ces Tiburons, & leſquels ils ne peuuent chaſſer, & ſe nourriſſent de ce qui eſchape par les coſtez à ces Tiburons. Il y a d'autres petits poiſſons qu'ils appellent poiſſons vollans, leſquels l'on trouue dans les Tropiques, & ne penſe point qu'il y en ait ailleurs: ils ſont pourſuiuis par les Dorades, & pour ſ'eſchaper d'icelles ſautent de la mer, & vont aſſez loing en l'air, & pour ceſte cauſe les appellent poiſſons vollans. Ils ont des aiſles comme de toille, ou parchemin, qui les ſouſtiennent quelque temps en l'air. Au nauire où i'allois en volla ou ſauta vn, que ie veids, & remarquay la façon que ie dy des aiſles. Il eſt ſouuent fait mention és hiſtoires des Indes, des lezards, ou caymans, qu'ils appellent, & ſont de vray ceux que Pline, & les anciens appellent crocodiles: on les trouue és coſtes & riuieres chaudes; car aux coſtes & riuieres froides il ne ſ'en trouue point. Ceſt pourquoy il n'y en a point en toute la coſte du Peru, iuſques à Payra, mais de là en auant l'on en trouue ordinairement és riuieres. C'eſt vn animal tres-fier & cruel, combien qu'il ſoit fort lent & peſant. Il fait ſa chaſſe, & va chercher ſa proye hors de l'eauë, & ce qu'il y prẽd vif, le va noyer en l'eauë, toutesfois il ne le mange point que hors de l'eauë, d'autant qu'il a le goſier de telle façõ, que ſ'il y entroit de l'eauë il ſe noyeroit facilement. C'eſt vne choſe eſmerueillable, que le combat d'vn caymant auec le tygre, dont il y en a de tres-cruels aux Indes. Vn religieux des noſtres me racõta qu'il auoit veu ces beſtes combatre cruellement l'vne contre l'autre au riuage

de la mer. Le caymant auec ſa queuë donnoit de fort grands coups au tygre, & taſchoit par ſa grãde force de l'emporter en l'eauë : & le tygre auec ſes griffes reſiſtoit au caymant, l'attirant à terre. En fin le tygre vainquit & ouurit le lezard, ce deut eſtre par le ventre, qu'il a fort tendre & fort delicat, car en autre partie il eſt ſi dur, qu'il n'y a lance, voire à peine arcbuſe qui le puiſſe percer. La victoire qu'eut vn Indien d'vn autre caymãt, fut encor plus excellente : le caymant luy auoit emporté vn ſien petit fils, & quant & quant ſ'eſtoit plongé en la mer, dont l'Indien eſmeu & courroucé, ſe jetta incontinent apres, auec vn couteau en la main, & comme ils ſont excellens nageurs & plongeurs, & que le caymant nage touſiours à fleur d'eauë, il le bleſſa au ventre de telle façõ, que le caymant ſe ſentant bleſſé, ſortit hors au riuage, & laſcha le petit enfant ja mort. Encor plus eſmerueillable eſt le combat que les Indiens ont auec les balaines, en quoy paroiſt la grandeur & magnificence du Createur, de donner à vne nation ſi baſſe, comme ſont les Indiens, l'induſtrie & la hardieſſe d'attaquer la plus fiere & plus difforme beſte qui ſoit en l'Vniuers, & non ſeulement de la combatre, mais auſſi de la vaincre & d'en triompher ſi gaillardement. Conſiderant cela, ie me ſuis ſouuenu pluſieurs fois du paſſage du Pſalmiſte, qui dit de la balaine : *Draco iſte, quem formaſti ad illudendum ei.* Quelle plus grande moquerie peut-il eſtre, que ce qu'vn Indien meine vne balaine auſſi grande qu'vne montagne, vaincuë & attachee auec vne corde? La façon & maniere dõt vſent les Indiens de la Floride (ſelon que m'ont

raconté perſonnes expertes) pour prendre ces balaines, deſquelles y a grande quantité, eſt qu'ils ſe mettent en vne canoe, ou barque, qui eſt comme vne eſcorce, & en nageant ſ'approchent du coſté de la balaine, puis d'vne grande dexterité ils luy ſautent & montent ſur le col, & là ſe tient comme à cheual, en attendant ſon point, puis à ſa commodité met vn baſtõ aigu & fort qu'il porte auec ſoy, dans la feneſtre de la narine de la balaine, i'appelle narine, le conduit ou pertuis par où reſpirent les balaines. Incontinẽt le pouſſe auant auec vn autre baſton bien fort, & le fait entrer le plus profondement qu'il peut. Cependant la balaine bat furieuſement la mer, & eſleue des montagnes d'eaue, ſ'enfonçant dedans d'vne grande violence, puis reſſort incontinent, ne ſçachant que faire de rage, l'Indien neantmoins demeure touſiours ferme & aſſis, & pour luy payer l'amende de ce mal, luy fiche encor vn autre pieu ſemblable en l'autre narine, le faiſant entrer de telle façon qu'il l'eſtoupe du tout, & luy oſte la reſpiratiõ, & alors il ſe remet en ſa canoe, qu'il tient attachee au coſté de la balaine auec vne corde, puis ſe retire vers terre ayant premierement attaché ſa corde à la balaine, laquelle il va filant & laſchant ſur la balaine, qui cependant qu'elle trouue beaucoup d'eauë, ſaulte d'vn coſté & d'autre, comme troublee de douleur, & en fin ſ'approche de terre, où elle demeure incontinent à ſec, pour la grande enormité de ſon corps, ſans qu'elle puiſſe plus ſe mouuoir, ny ſe manier, & lors grãd nombre d'Indiens viennent trouuer le vainqueur, pour cueillir ſes deſpouilles. Ils acheuent de la cuer, la de-

coupant, & faisant des morceaux de sa chair, qui est assez mauuaise, lesquels ils sechent & pillent pour en faire de la poudre, dont ils vsent pour viãde, qui leur dure long temps. En quoy est accomply ce qui est dit en vn autre Psalme de la mesme balaine: *Dedisti eum escam populis Æthiopum.* L'adelantade Pierre Mendés racontoit plusieurs fois ceste pescherie, de laquelle mesme fait mention Modardes en son liure. Il y a vne autre pescherie, dont vsent ordinairement les Indiens en la mer, laquelle, quoy qu'elle soit moindre, ne laisse d'estre digne de raconter. Ils font comme des fagots de iong, ou varig sec, bien liez, qu'ils appellẽt balsas, & les ayans portez sur leurs espaules iusques à la mer, les y jettent, & incontinent ils se mettent dessus, & ainsi assis entrent bien auant en la mer, voguans auec de petites cannes d'vn costé & d'autre, ils vont vne & deux lieuës en haute mer pour pescher, portãs sur ces fagots leurs cordes & leurs rets, & se soustenans sur iceux, ils iettẽt leurs rets, & font là peschans la plus grãde partie de la nuict, ou du iour, iusques à ce qu'ils ayent emply leur mesure, auec lesquels ils retournent fort contens. Certes ce m'estoit vne grande recreation de les voir aller pescher au Callao de Lyma, pource qu'ils estoient grand nombre, & ainsi chacun cheualier, ou assis, coupant les ondes de la mer à qui mieux mieux, lesquelles à l'endroit où ils peschẽt sont grandes & furieuses, ressembloient les Tritons, ou Neptunes qu'on peint dessus l'eaue, & estans arriuez en terre, tirent leur barque de l'eaue sur le dos, laquelle aussi tost ils defont & estendent sur le riuage, afin que les herbes se sechent

& eſgoutent. Il y auoit d'autres Indiens des vallées de Yca, qui auoient de couſtume d'aller peſcher ſur des cuirs ou peaux de loups marins, enflez & pleins de vent, & de fois à autre les ſoufloient comme pelotes de vent, de peur qu'elles ne ſ'enfonſaſſent. Au val de Canete, qu'anciennement ils appelloient le Guarco, il y auoit grand nombre de peſcheurs Indiens, mais pource qu'ils reſiſterent à l'Ingua, quand il fut conqueſter ceſte terre, il feignit faire paix auec eux: c'eſt pourquoy afin de luy faire feſte, ils ordonnerent vne peſche ſolemnelle de pluſieurs milliers d'Indiens, qui en leurs vaiſſeaux de ionc entrerent en la mer, & au retour de l'Ingua, qui auoit appareillé quelques ſoldats couuerts, fit d'eux vn cruel carnage, & de là demeura ceſte terre tant deſpeuplée, combien qu'elle ſoit ſi abondante & fertile. Ie vis vne autre façõ de peſcher, où me mena le Viceroy Dom François de Tollede, toutesfois ce n'eſtoit point en la mer, mais en vne riuiere qu'ils appellent Grande, en la prouince des Charcas, où des Indiens Chiraquanas ſe plongeoient en l'eauë, & nageans auec vne admirable viſteſſe ſuiuoient les poiſſons, & auec des darts ou harpons qu'ils portoient en la main droite, nageans ſeulement auec la gauche, bleſſoient le poiſſon, & ainſi naurés le tiroient en haut, reſſemblans en cela eſtre plus poiſſons qu'hõmes de terre. Mais ores que nous ſommes ſortis de la mer, venons à ces autres ſortes d'eauës qui reſtent à dire.

Des lacs & des eſtangs que l'on trouue és Indes.

CHAP. XVI.

AV lieu de ce que la mer Mediterranee eſt au vieil monde, le Createur a pourueu ce nouueau de pluſieurs lacs, dont y en a quelques-vns ſi grands, que l'on peut propremẽt appeller mers: veu que l'Eſcriture appelle ainſi celuy de Paleſtine, qui n'eſt pas ſi grãd que quelques-vns de ceux-cy. Le plus renommé eſt celuy de Titicaca, qui eſt au Peru en la prouince de Collao, lequel, comme i'ay dit au liure precedent, contient preſque quatre vingts lieuës de tour, & y entrent dix ou douze grands fleuues. Il y a quelque temps que l'on commença à le nauiger auec des barques & des nauires, & y procederent ſi mal, que le premier nauire qui y entra s'ouurit d'vne tempeſte qui ſ'eſleua en ce lac. L'eauë n'eſt pas totalemẽt amere ny ſalée comme celle de la mer, mais elle eſt ſi eſpaiſſe qu'on ne la peut boire. Deux eſpeces de poiſſons ſ'engendrent en ce lac en fort grande abondance, l'vn deſquels ils appellent Suches, qui eſt grand & ſauoureux, mais flegmatique & mal ſain; & l'autre Bogas, qui eſt plus ſain, combien qu'il ſoit petit & fort eſpineux. Il y a tres-grand nombre de canars ſauuages & de cercereulles. Quand les Indiens veulent faire feſte, ou donner du paſſe-temps à quelque perſonnage qui paſſe le long des deux riuages, qu'ils appellent Chucuyto & Omaſuyo, ils aſſemblent vne grande quantité de Canoës, & vont faiſant vn rond pourſuiuans & enſerrant les canards iuſques à en prendre auec

les mains tant qu'ils veulent, & appellent ceſte façon de peſcher Chaco. En l'vn & en l'autre riuage de ce lac ſont les meilleures habitations du Peru. De ſon iſſue il naiſt & procede vn autre lac plus petit, encor qu'il ſoit bien grand, qu'ils appellent Paria, au riuage duquel y a grand nombre de beſtial, ſpecialement de porcs, qui s'engraiſſent extremement des herbiers qui croiſſent en ces riuages. Il y a beaucoup d'autres lacs aux lieux hauts de la montagne, d'où naiſſent des riuieres & des ruiſſeaux, qui viennent de là en auāt à eſtre fort grands fleuues. Au chemin d'Arequippa à Collao, il y a au haut deux beaux lacs d'vn coſté & d'autre du chemin: de l'vn ſort vn ruiſſeau, qui depuis deuient fleuue, & ſe perd à la mer du Sud. De l'autre, ils diſent que la fameuſe riuiere d'Aporima prend ſon origine, de laquelle l'on dit que la renommee riuiere des Amazones, autrement dite de Maragnon, procede auec ſa grande quantité & aſſemblée d'eaues qui ſe ioignent en ces montagnes. C'eſt vne choſe que l'on peut ſouuentesfois demander, d'où vient qu'il y a tant de lacs au haut de ces montagnes, eſquels il n'entre aucune riuiere, mais au contraire pluſieurs grands ruiſſeaux en ſortent, & ſi n'apperçoit on point que ces lacs diminuent preſque en aucune ſaiſon de l'année. De penſer que ces lacs s'engendrent des neiges fondues ou des pluyes du ciel, cela ne ſatisfait point du tout, car il y en a pluſieurs de ceux là qui n'ont ceſte abondance de neiges ny tant de pluyes, & ſi l'on ne s'apperçoit point qu'ils diminuent. Ce qui fait croire que ce ſont ſources qui y naiſſent & ſourdent naturellement, bien qu'il

ne ſoit pas mal à propos de croire que les neiges & les pluyes y peuuent aider en quelques ſaiſons. Ces lacs ſont ſi communs aux plus hauts ſommets des montagnes, qu'à peine y a il riuiere fameuſe qui ne tire ſon origine de quelqu'vn d'iceux. Leur eaue eſt fort nette & claire, & ſ'y engendre peu de poiſſons, encor ſi peu qu'il y en a, eſt fort menu à cauſe du froid qui y eſt continuellement: combien qu'il y ait toutesfois quelques-vns de ces lacs qui ſont veritablement chauds, qui eſt vne autre merueille. Au bout de la vallee de Tarapaya, proche de Potozi, y a vn lac de forme rond, tel qu'il ſemble auoir eſté fait par compas, l'eaue duquel eſt tres-chaude, combien que la terre en ſoit extremement froide. Ils ont accouſtumé de s'y baigner prés du riuage, d'autant qu'vn peu auant l'on ne pourroit ſouffrir la chaleur. Au milieu de ce lac y a vn bouillon de plus de vingt pieds en quarré, qui eſt ſa vraye ſource: & neantmoins quoy que ceſte ſource en ſoit ainſi grande, iamais on ne le void croiſtre en aucune façon, & ſemble qu'il s'exhale de ſoy-meſme, ou qu'il ait quelque iſſue cachee & incognue. On ne le void non plus diminuer, qui eſt vne autre merueille, iaçoit que l'on en ait tiré vn gros ruiſſeau courant pour faire moudre certains engins pour le metal, veu que pour la grande quantité de l'eaue qui en ſort, par raiſon il deuroit diminuer. Or laiſſant le Peru, & paſſant à la neufue Eſpagne, les lacs qui s'y trouuẽt ne sõt pas moins remarquables, ſpecialemẽt ce tant fameux de Mexique, auquel l'on trouue de deux ſortes d'eaues, l'vne ſallée & ſemblable à celle de la mer, & l'autre claire & douce à cauſe des riuieres qui y entrẽt.

Au milieu de ce lac y a vn rocher fort plaiſant & delicieux, où il a des baings d'eauë chaude qui y ſourdent, leſquels ils eſtiment beaucoup pour la ſanté. Il y a des iardins au milieu de ce lac, fondez & portez ſur l'eauë meſme, où l'on void des parterres pleins de mille ſortes d'herbes & de fleurs, & ſont de telle façon qu'on ne les peut bien comprendre ſinon en les voyant. La cité de Mexique eſt fondée ſur ce lac, encor que les Eſpagnols ayẽt remply de terre tout le lieu & aſſiete d'icelle, laiſſans ſeulement quelques courans d'eauë grands & petits qui entrent & tournoyent dans la ville pour voicturer ce qu'ils ont de beſoin, comme bois, herbes, pierres, fruicts du pays, & toutes autres choſes. Quand Cortes conqueſta Mexique, il fit faire des brigantins, & depuis luy ſembla qu'il eſtoit plus ſeur de ne ſ'en ſeruir point. C'eſt pourquoy ils vſent des Canoës, dont y a grande abondance. Il y a en ce lac beaucoup de poiſſon & de viuier, combien que ie n'y ay pas veu de poiſſon de prix, toutesfois ils diſent que le reuenu de ce lac vaut trois cens mille ducats. Il y a pluſieurs autres lacs non loin de là, d'où l'on porte beaucoup de poiſſon à Mexique. La prouince de Mechouacan eſt ainſi appellée, pource que c'eſt vne prouince abondante en poiſſon. Il y a de tres-beaux & grands lacs, eſquels il y a beaucoup de poiſſon, & eſt ceſte terre ſaine & fraiſche. Il y a pluſieurs autres lacs, deſquels il n'eſt pas poſſible faire mention, ny les ſçauoir en particulier: ſeulement l'on peut remarquer par ce qui en a eſté diſcouru au liure precedent, que ſouz la Torride il y a plus grande abondance de lacs qu'en autre par-

tie du monde: & ainſi par ce que nous auons dit cy-deſſus, & le peu que nous dirons des riuieres & fontaines, nous mettons fin à ceſte matiere d'eauës.

De pluſieurs & diuerſes ſources & fontaines.

CHAP. XVII.

IL y a és Indes comme és autres parties du monde grande diuerſité de ſources, fontaines & riuieres, & quelques-vnes de proprietez eſtranges. En Guancauelica du Peru où ſont les mines du vif argent, il y a vne fontaine qui jette l'eauë chaude, & en coulant ſon eauë ſe conuertit en roche, de laquelle roche ou pierre, l'on edifie quaſi toutes les maiſons du bourg. Ceſte pierre eſt molle & aiſée à couper, car auec vn fer l'on la coupe & taille auſſi facilement comme ſi c'eſtoit du bois, & eſt legere & de durée. Si quelques hõmes ou animaux boiuent de ceſte eauë, ils meurent, d'autant qu'elle ſe congele dedans leur ventre, & ſ'y conuertit en pierre, pour ceſte cauſe en ſont morts quelques cheuaux. Comme ceſte eauë ſe va cõuertiſſant en pierre, celle qui decoule bouche le chemin au reſte, tellement qu'elle eſt contrainte de changer ſon cours, & pour ceſte raiſon elle court en diuers endroits, au pris que va croiſſant la roche. En la pointe ou Cap de ſaincte Helene, y a vne ſource ou fontaine de betum, qu'au Peru ils appellent Coppey. Ce doit eſtre vne choſe ſemblable à ce que dit l'Eſcriture, de ce val ſauuage où ſe trouuoient des puits de betum. Les mariniers ſe ſeruent de ceſte fontaine, ou puits

de Coppey, pour oindre & poiſſer leurs cordages & appareils, pource qu'elle leur ſert comme la poix & le bray en Eſpagne. Lors que ie nauigeois en la neufue Eſpagne, par la coſte du Peru, le pilote me mõſtra l'iſle qu'ils appellẽt l'iſle des Loups, où il y a vne autre fontaine & puits de Coppey, ou betum, auec lequel meſmemẽt ils breent les cordages. Il y a d'autres fontaines & ſources de goultran, que le ſuſdit pilote, homme excellent en ſa vacation, me dit auoir veues, & qu'il luy eſtoit aduenu que nauigeant quelquesfois par ceſte coſte là, il ſ'eſtoit trouué ſi auant en la mer, qu'il auoit perdu la veue de terre, & neãtmoins il auoit recogneu par l'odeur du Coppey où il eſtoit, auſſi certainement, comme s'il euſt recogneu la terre, telle eſt l'odeur qui ſort continuellement de ceſte ſource. Aux baings, qu'ils appellent les baings de l'Ingua, y a vn canal d'eaue qui ſort toute chaude & boüillante, & ioignant icelle y en a vne autre dont l'eaue eſt auſſi froide que neige. L'Ingua auoit accouſtumé de les moderer l'vne auec l'autre, & eſt vne choſe remarquable qu'il y ait des ſources de qualitez ſi contraires, qui ſont & viennent ſi pres l'vne de l'autre. Il y a vn nombre infini d'autres ſources chaudes, ſpecialement en la prouince des Charcas, en l'eau deſquelles l'on ne peut endurer & tenir la main l'eſpace d'vn *Aue Maria*, comme ie l'ay veu par gageure. En vne metairie proche de Cuſco ſourd vne fontaine de ſel, qui ainſi comme elle va courant, ſe va conuertiſſant en ſel, qui eſt blanc, & bon à merueilles: que ſi elle eſtoit en autre contree, ce ne ſeroit petite richeſſe, toutesfois ils en font peu d'eſtat, pour l'a-

bondance du ſel qu'il y a là. Les eaues qui courent en Guayaquil qui eſt au Peru, preſque ſous la ligne equinoxiale, ſont tenues pour ſalutaires pour le mal Neapolitain, & autres ſemblables. A raiſon dequoy l'on y vient de pluſieurs lieux fort eſloignez pour y receuoir guariſon. Et diſent que la cauſe de cela eſt, pource qu'il y a en ceſte cõtrée grande abondance de racines, qu'on appelle ſalcepareille, la vertu & operation de laquelle eſt ſi cogneuë, & qu'elle communique ſa proprieté aux eaux où elle eſt miſe, de guarir ceſte maladie. Bilcanota eſt vne montagne, qui ſelon l'opinion du commun, eſt au plus haut lieu du Peru, le ſommet de laquelle eſt tout couuert de neige, & en quelques endroits, eſt noir comme charbon. Il ſort d'icelui deux ſources en lieux tout contraires, qui deuiennent incontinent fort grands ruiſſeaux, & peu à peu grãds fleuues, l'vn deſquels va à Collao dans ce grand lac Titicaca, & l'autre va aux Landes, & eſt celuy qu'ils appellent Yucay, qui ſe ioignant auec vn autre, ſort à la mer du Nort, ayant vn cours furieux & impetueux. Ceſte ſource quãd elle ſort de la roche Bilcanota que i'ay dit, eſt de la meſme ſorte & couleur que l'eau de lexiue, ayãt la couleur cendrée, & iettant vne fumée, comme de choſe bruſlee, laquelle court ainſi vn long tẽps iuſques à ce que la multitude des eaux qui y entrent, luy eſteignent ce feu & fumee qu'elle tire de ſon commencemẽt. En la neufue Eſpagne i'ay veu vne ſource cõme d'encre quelque peu bleuë, vne autre au Peru de couleur rouge comme ſang, d'où ils l'appellent la riuiere rouge.

Des Riuieres.

CHAP. XVIII.

ENTRE toutes les riuieres non ſeulemẽt des Indes, mais auſſi de tout le monde vniuerſel, le fleuue Maragnon, ou des Amazones, tient la principauté, duquel nous auõs parlé au liure precedent. Les Eſpagnols l'ont pluſieurs fois nauigé, pretendans deſcouurir des terres, qui ſelõ le bruit commun, ſont fort riches, ſpecialement celles qu'ils appellent de Dorado, & Paytiti. L'Adelentade Iean de Sallines, fit vne entrée memorable, encor qu'elle fut de peu d'effect. Il y a vn paſſage qu'ils appellent le Pongo, qui doit eſtre vn des plus dangereux pas de tout le monde: car la riuiere eſtant reſerrée en cet endroit, & contrainte entre deux roches tres-hautes en precipice, vient à tomber droitement du haut en bas, auec vne grãde roideur, où l'eauë par la cheute qu'elle fait de ſi haut, fait vn boüillon, qu'il ſemble impoſſible de le paſſer ſans ſe noyer. Neantmoins la hardieſſe des hommes a bien oſé entreprendre de paſſer ce paſſage, pour le deſir de ce Dorado tant renommé. Ils ſe laiſſerent couler du haut en bas: pouſſez de la roideur & du courant du fleuue, ſe tenans bien aux Canoës ou barques où ils eſtoient: & encor qu'elles fuſſent renuerſées ſens-deſſus-deſſous en tombant, & eux & leurs Canoës ſ'enfonçaſſent en l'eauë, neantmoins par leur force & par leur induſtrie ils ſe remettoiẽt & retournoiẽt touſiours en haut, & de ceſte façon eſchapa toute l'armée, excepté quelque peu qui ſe noyerent.

Et ce

Et ce qui eſt plus admirable, ils ſ'y comporterent ſi dextrement, qu'ils ne perdirent pas meſme la munition & la poudre qu'ils portoient. Au retour (pource qu'apres auoir enduré beaucoup de trauaux, & de dangers, ils furent contraints en fin de retourner par ce meſme lieu) ils monterẽt par l'vne de ces roches tres-hautes auec leurs poignards qu'ils fichoient en la roche. Le capitaine Pierre d'Orſua fit vne autre entree par le meſme fleuue, lequel eſtant mort ſur ce voyage, & les ſoldats ſ'eſtans mutinez, d'autres capitaines pourſuiuirent l'entreprinſe, par le bras qui vient iuſques en la mer du Nort. Vn religieux de noſtre cõpagnie nous diſoit, qu'eſtant ſeculier il ſe trouua quaſi en toute ceſte entrepriſe, & que les marées montoient bien pres de cent lieuës à mont le fleuue, & qu'à l'endroit où il va ſe jetter dans la mer, qui eſt quaſi ſous la ligne, ou fort proche d'icelle, il a ſoixante & dix lieuës d'emboucheure, choſe incroyable, & qui excede la largeur de la mer Mediterranee, encor qu'il y ait quelques autres qui en leurs deſcriptions ne luy donnent que vingt-cinq ou trente lieuës d'embouchure. Apres ceſte riuiere, tient le ſecond lieu en l'Vniuers la riuiere de Plata, ou d'argent, qui ſ'appelle autrement le Paraguey, laquelle court des montagnes du Peru, & ſe va perdre en la mer, en la hauteur de trente-cinq degrez au Sud. Elle croiſt, comme ils diſent, en la meſme façon du Nil, mais beaucoup dauantage ſans comparaiſon, & rend les champs qu'elle baigne comme vne mer par l'eſpace de trois mois, apres retourne à ſon cours, où les naures montent beaucoup de lieuës à mont. Il y a

pluſieurs autres fleuues qui ne ſont pas toutesfois de telle grandeur, & neantmoins eſgalent, voire ſurpaſſent les plus grands de l'Europe, comme celuy de la Magdelaine, proche de ſaincte Marthe, la riuiere Grande, & celuy d'Aluarado en la neufue Eſpagne, & vn nombre infiny d'autres. Du coſté du Sud aux montagnes du Peru, les fleuues cõmunément ne ſont pas ſi grands, pource qu'ils ont peu d'eſpace de courir, & ne peuuent aſſembler tant d'eaux, mais ils ſont fort roides, à cauſe qu'ils tombent de la montagne, & ont des aualages & des creuës ſubites: à raiſon dequoy ils ſont fort dangereux, & ont eſté cauſe que pluſieurs hommes y ſont morts. En temps de chaleur ils croiſſent & ſe deſbordent le plus. I'ay trauerſé vingt-ſept riuieres en ceſte coſte, dont ie n'en ay pas paſſé vne ſeule à gué. Les Indiens vſent de mil artifices pour paſſer les riuieres. En quelques endroits ils ont vne longue corde qui trauerſe d'vn coſté à l'autre, & en icelle pend vn panier ou corbeille, dans laquelle ſe met celuy qui veut paſſer, & alors ils le tirent du riuage auec vne autre corde, tellement qu'il paſſe dedans ceſte corbeille. En d'autres endroits l'Indien paſſe comme à cheual ſur vn boteau de paille, & derriere luy celuy qui veut paſſer, & vogant auec vn bout d'aix, paſſe de ceſte façõ. En d'autres endroits ils ont vn radeau de courges ou citrouilles, ſur leſquelles ils mettent les hommes ou hardes qu'ils doiuent paſſer, & les Indiens liez auec des cordes vont nageans, & tirans apres eux ce radeau de citrouilles, comme des cheuaux tirent vn coche, ou caroſſe; d'autres vont derriere pouſſans les citrouilles pour

leur aider. Passez qu'ils sont, ils prennent sur leurs espaulles leur barque de citrouilles, & retournent à nage, ce qu'ils font en la riuiere de la Sainte au Peru. Nous passasmes celuy d'Aluarado en la neufue Espagne, sur vne table, que les Indiens portoient sur leurs espaules, & quand ils perdoiẽt terre, ils nageoient. Ces artifices & mil autres, dont ils se seruent pour passer ainsi les riuieres, certainement font auoir crainte en les regardant & contemplant, en ce qu'ils s'aident de moyens si debiles & fragiles: mais neantmoins ils sont fort asseurez. Ils n'vsent point d'autres ponts que de crins ou de paille. Il y a desia en quelques riuieres des ponts de pierre, bastis par la diligẽce de quelques gouuerneurs, mais beaucoup moins qu'il ne seroit de besoin en vne terre, où tant d'hommes se noyent par faute d'iceux, & laquelle donne tant de deniers, desquels non seulement l'Espagne, mais aussi d'autres royaumes estrangers bastissent de superbes edifices. Les Indiens tirent & deriuent des fleuues qui courent des montagnes aux vallees & és plaines, plusieurs & grands ruisseaux pour arrouser la terre, ce qu'ils ont accoustumé de faire d'vne telle industrie, qu'il n'y en a pas de meilleurs en Murcia, ny à Milan mesme: ce qui est aussi la plus grande & totale richesse des plaines du Peru, & de plusieurs autres parties des Indes.

De la qualité de la terre des Indes en general.

CHAP. XIX.

QVON peut cognoiſtre la qualité de la terre des Indes en la plus grand' part, (puis que c'eſt le dernier des trois elemens deſquels nous auons propoſé de traitter en ce liure) par le diſcours que nous auons fait au liure precedent de la Zone Torride, veu que la plus grande partie des Indes ſe trouue ſituée en icelle. Mais pour ce faire entendre plus particulierement, i'ay remarqué trois ſortes de terre en ce que i'ay cheminé par ces regions, dont il y en a vne qui eſt baſſe, vne autre tres haute, & l'autre qui tient le milieu de ces deux extremitez. La terre baſſe eſt celle qui eſt en la coſte de la mer, dont il ſ'en trouue par toutes les Indes, & eſt ordinairement fort chaude & humide, qui cauſe qu'elle n'eſt pas ſi ſaine, & qu'à preſent on la voit moins peuplee, combien qu'au temps paſſé elle ait eſté bien peuplée d'Indiens, comme il appert par les hiſtoires de la neufue Eſpagne & du Peru, & ſ'y conſeruoient & viuoiẽt, entant que la region leur eſtoit naturelle, comme ceux qui y auoient eſté engendrez. Ils y viuoient de la peſche de la mer & des ſemences qu'ils faiſoient, tirans des ruiſſeaux des riuieres deſquels ils ſe ſeruoient faute de pluye, d'autãt qu'il y pleut fort peu, & en quelques endroits n'y pleut point du tout. Ceſte terre baſſe a beaucoup de lieux inhabitables, tant à cauſe des ſablons qui y ſont dangereux, car il ſ'y trouue des montagnes entieres de ces ſablons, qu'à cauſe des mareſcages qui

ſy font des eauës deſcendans des montagnes, leſquelles ne trouuans point d'iſſuë en ces terres plattes & baſſes les noyent du tout, & les rendent inutiles. Et à la verité la plus grande partie de toute ceſte coſte de la mer eſt de ceſte ſorte és Indes, principalement du coſté de la mer du Sud. L'habitation deſquelles coſtes eſt à preſent ſi diminuee & meſpriſee, que des trente parts du peuple qui y habitoit, les vingt-neuf y defaillent, & à ſon opinion, que le reſte des Indiens finira auãt peu de temps. Pluſieurs ſelon leurs diuerſes opinions attribuent cela à diuerſes cauſes, les vns au trop grand trauail que l'on a donné à ces Indiẽs, les autres au changement & diuerſité des viandes, & boire dont ils vſent, depuis qu'ils communiquent auec les Eſpagnols; les autres au trop grand excés de boire, & autres vices qu'ils ont. Quant à moy ie croy que ce deſordre eſt la plus grande cauſe de leur diminution, & n'eſt pas tẽps maintenant d'en diſcourir dauantage. En ceſte terre baſſe, (que ie dy generalement eſtre mal ſaine & peu conuenable à l'habitatiõ des hommes) il y a exception en quelques endroits qui ſont tẽperez & fertiles, comme la plus grand' partie des plaines du Peru, où il y a des vallons frais, & qui ſont fort fertiles. La plus grande partie de l'habitation de la coſte entretient tout le commerce d'Eſpagne par mer, duquel deſpend tout l'eſtat des Indes. En ceſte coſte il y a quelques villes aſſez bien peuplees, comme Lyma & Truxillo au Peru, Panama & Carthagene en la terre ferme, & és iſles ſainct Dominique, Port-riche, & la Hauane, & pluſieurs autres villes qui ſont moindres

que celle-cy, comme eſt la vraye Croix en la neufue Eſpagne, Yça, Aricgua, & autres au Peru; & meſmes les ports ſont communement habitez, combien que ce ſoit aſſez petitement. La ſeconde ſorte de terre eſt au contraire fort haute, & par conſequent froide & ſeche, cõme toutes les montagnes le ſont ordinairement. Ceſte terre n'eſt point fertile ny plaiſante, mais elle eſt fort ſaine, qui la rend peuplee & habitee. Il y a des paſturages, & en iceux beaucoup de beſtial, ce qui ſuſtante en la plus grand part la vie humaine, & auec le beſtial ils ſuppleent le defaut qu'ils ont de bleds & ſemences par leurs trocs & eſchanges. Mais ce qui rend encor dauantage ces terres habitees, & quelques-vnes fort peuplees, eſt la richeſſe des mines, qui ſe treuuent en icelles, pource que tout obeit à l'argent & à l'or. A cauſe des mines il y a quelques habitations d'Eſpagnols & d'Indiens, qui ſe ſont accreuës & augmentees, comme eſt Potozi, & Guancauelicqua au Peru, & Cacatecas en la neufue Eſpagne. Il y a auſſi par toutes ces montagnes de grandes habitations d'Indiens qui auiourd'huy ſe maintiennent, voire veut-on dire qu'ils vont en augmentant, ſinon que le trauail des mines en conſume beaucoup, & quelques maladies generales en ont meſme deſtruit vne grande partie, comme le Cocoliſté, en la neufue Eſpagne. Toutesfois l'on ne ſapperçoit point qu'ils diminuent beaucoup. En ceſte extremité de terre haute, froide & ſeiche, il y a deux cõmoditez que i'ay dites des paſturages, & des mines, qui recompẽſent bien les autres deux qui ſont és terres baſſes de la coſte, à ſçauoir le commerce de la mer, &

la fertilité du vin, qui ne croiſt qu'en ces terres fort chaudes. Entre ces deux extremes y a la terre de moyenne hauteur, laquelle combiẽ qu'elle ſoit en quelques endroits plus baſſe ou plus haute l'vne que l'autre, ce neantmoins elle n'approche ny de la chaleur de la coſte, ny de l'intemperature des montagnes. En ceſte ſorte de terre il croiſt beaucoup de ſemences, de froment, d'orge, & de mays, leſquelles ne ſe trouuẽt aucunemẽt és terres hautes, mais bien aux baſſes: il y a meſme abondance de paſturages, de beſtial, de fruicts, & de foreſts aſſez verdoyantes. Ceſte partie eſt la meilleure habitation des trois pour la ſanté, & pour la recreatiõ. C'eſt pourquoy auſſi ce qui eſt le plus peuplé és Indes, eſt de ceſte qualité, ce que i'ay remarqué fort curieuſement en pluſieurs chemins & voyages que i'ay faits, & ay trouué pour vrai, ce que les prouinces & parties mieux peuplees d'Indiẽs ſont en ceſte ſituation. Que l'on regarde de prés en la neufue Eſpagne (qui eſt ſans doute la meilleure prouince que le Soleil enuirõne) par quelque endroit de la coſte que l'õ y entre, l'on y va touſiours montãt, & encor qu'apres auoir monté beaucoup l'on commence à deſcendre, toutesfois c'eſt fort peu, & touſiours la terre y demeure beaucoup plus haute que celle de la coſte. Tout le terroir de Mexique eſt de ceſte nature & ſituation, & ce qui eſt és enuirõs du Vulcan, qui eſt la meilleure terre des Indes, comme auſſi le ſont au Peru, Arequipa, Guamangua, & Cuſco, combiẽ que ce ſoit l'vn plus que l'autre. Mais en fin tout y eſt terre haute, encor que l'on y deſcende à des vallees profondes, & que l'on monte de hautes monta-

gnes, ils en diſent autant de Quito, Saincte Foy, & du meilleur du nouueau royaume. Pour reſolution, ie croy que la ſageſſe & prouidence du Createur a pourueu en cecy, & voulu pour le mieux, & que la plus grande part de ceſte terre des Indes fuſt haute & eſleuee, afin qu'elle fuſt d'vne meilleure temperature. Car eſtant baſſe, elle euſt eſté fore chaude ſouz la Zone Torride, principalement eſtant diſtante & eſloignee de la mer. Auſſi toute la terre que i'ay veuë és Indes, eſt auoiſinee de montagnes d'vn coſté, ou de l'autre, & quelquefois de toutes parts. Tellement que i'ay pluſieurs fois dit par delà que ie deſirois me voir en vn endroit d'où l'horiſon ſe formaſt & finiſt par le ciel, & vne terre eſtenduë & vnie, comme l'on void en Eſpagne en mille campagnes: toutesfois ie n'ay point de ſouuenance d'auoir iamais veu telles veuës aux Indes, fuſt aux iſles, ou en la terre ferme, encor que i'y aye cheminé plus de ſept cens lieues en longueur. Mais comme i'ay dit, le voiſinage des montagnes eſt fort à propos en ceſte region, pour temperer la chaleur du Soleil. Par ainſi tout le plus habité des Indes eſt de la façon que i'ay dit, & generalement toute ceſte terre eſt abondante en herbages, paſturages & foreſts, au contraire de ce qu'Ariſtote & les anciens ont penſé. De ſorte que quand l'on va de l'Europe aux Indes, l'on ſ'eſmerueille de voir la terre belle, ſi verdoyante & pleine de friſcades. Neantmoins ceſte regle a quelques exceptions, & principalement en la terre du Peru, qui eſt d'vn naturel eſtrange entre toutes les autres, de laquelle nous dirons maintenant.

Des proprietez de la terre du Peru.

CHAP. XX.

NOvs entendons par le Peru non point toute ceſte grande partie du monde, qu'ils appellent l'Amerique, puis qu'en icelle eſt compris le Breſil, le royaume de Chillé, & celuy de Grenade, & toutesfois aucun d'iceux royaumes n'eſt le Peru, mais tant ſeulement ceſte partie qui giſt au coſté du Sud, commençant au royaume de Quitto, qui eſt ſouz la ligne, & qui va courant en longueur iuſques au royaume de Chillé, lequel eſt hors les Tropiques, qui ſeroient ſix cents lieuës en longueur, & en largeur ne contient point dauantage que ce que comprennent les Indes, ou montagnes, qui ſont comme cinquante lieuës cõmunes, encor qu'en quelques endroits, comme à Chachapoyas, il y ait dauantage. Ceſte partie du monde que l'on appellu Peru, eſt fort remarquable, & contient en ſoy des proprietez fort eſtranges, qui font qu'elle ſert d'exception à la regle generale des Indes. La premiere eſt qu'en toute la coſte il ne ſouffle continuellement qu'vn ſeul vent, qui eſt le Sud ou Suroeſt, contraire à celuy qui a accouſtumé de courir ſous la Torride. La ſeconde eſt, qu'eſtant ce vent de ſa nature le plus violent, tempeſtueux & maladif de tous, neantmoins il eſt en ceſte region merueilleuſemẽt gracieux, ſain, & agreable, de telle façon que l'on luy doit attribuer l'habitation de ceſte coſte, laquelle ſans doute ſeroit inhabitable & ennuyeuſe, à cauſe de ſa chaleur, ſi par ſon ſoufflement elle n'eſtoit

addoucie. La troiſieſme eſt que iamais il ne pleut, tonne, neige, ny greſle en toute ceſte coſte, qui eſt vne choſe digne d'admiration. Quartement à peu de diſtance de la coſte il pleut & neige terriblement. Quintement il y a deux chaines de montagnes, qui courent l'vne comme l'autre, & en vne meſme hauteur du Pole, neantmoins en l'vne y a de tres-grandes foreſts, & y pleut la plus-part de l'année, eſtant fort chaude. L'autre tout au contraire eſt toute nuë & deſcouuerte, & fort froide, de ſorte que l'Hyuer & l'Eſté ſont departis en ces deux montagnes, & les pluyes & la ſerenité meſme. Or afin d'entendre mieux cecy, l'on doit conſiderer que le Peru eſt diuiſé comme en trois parties, longues & eſtroites, qu'ils appellent Lanos, Sierras, & Andes. Les Lanos ſont la coſte de la mer, la Sierra, ſont toutes montagnes, & quelques vallees, & les Andes ſont montagnes aſpres & rudes. Les Lanos, ou coſtes de la mer, ont quelque dix lieuës de large, en quelques endroits moins, & en autres quelque peu dauantage. La Sierra contient comme vingts lieuës en large, & les Andes autant, tantoſt plus, tantoſt moins. Ils courent en leur longueur Nort & Sud, & en leur largeur, d'Orient au Ponant. C'eſt donc choſe merueilleuſe, qu'en ſi peu de diſtance, comme ſont cinquante lieuës, eſgalement eſloignees de la ligne, & Pole, y ait vne ſi grande diuerſité, que en vn lieu il y pleuue preſque touſiours, & en l'autre il n'y pleuue quaſi iamais. Il ne pleut iamais en ceſte coſte ou Lanos, encor qu'il y tõbe quelquesfois vne eauë menuë, qu'ils appellent Guarua, & en Caſtille Mollina, laquelle quelquesfois

ſeſpaiſſit en certaines petites goutes d'eauë qui tombe, toutesfois ce n'eſt point choſe ennuyeuſe, ny telle, qu'il ſoit beſoin de ſe couurir pour cela. Les couuertures y ſont de nattes auec vn peu de terre par deſſus, & leur eſt choſe ſuffiſante. Aux Andes preſque durant toute l'annee il y pleut, combien qu'il y ait en vn temps plus de ſerenité qu'en l'autre. En la Sierra, qui giſt au milieu des deux extremes, il pleut au meſme temps qu'en Eſpagne, qui eſt depuis Septembre iuſques en Auril, mais en l'autre ſaiſon, le temps y eſt plus ſerain, qui eſt quand le Soleil en eſt plus eſloigné, & le contraire quand il en eſt le plus proche, dequoy nous auons aſſez amplement traitté au liure precedent. Ce qu'ils appellent Andes, & ce qu'ils appellent Sierra, ſont deux chaines de mõtagnes tres-hautes, qui doiuent courir plus de mil lieuës à veuë l'vne de l'autre, & preſque eſgalement. Il y a vn nombre infini de vicugnes, qui naiſſent & ſ'engendrent aux Sierres, qui ſont proprement comme cheures ſauuages, fort viſtes & fort agiles. Il y a meſmes de ces animaux qu'ils appellent Guanacos & Pacos, qui ſont des moutons, qu'on peut auſſi bien dire les Aſnes de ce pays, dequoy il ſera traitté en ſon lieu: & aux Andes ſe trouuent des ſinges fort gentils & plaiſans, & des perroquets en grande quãtité. L'on y trouue auſſi l'herbe, ou arbre qu'ils appellent Coca, qui eſt tant eſtimé des Indiens, & la traite qu'on en fait y vaut beaucoup d'argent. Ce qu'ils appellent Sierre, fait des vallees és endroits où elle ſ'ouure, qui ſont les meilleures habitations du Peru, comme eſt la vallee de Xauxa, & d'Andaguaylas,

& de Yucay. En ces vallées il croiſt du froument du mays, & d'autres ſortes de fruicts, toutesfois és vnes moins qu'aux autres. Plus outre que la cité de Cuſco (qui eſtoit anciennement la cour des Seigneurs de ces royaumes) les deux chaines de montagnes que i'ay dites ſe retirent & ſ'eſloignẽt dauãtage les vnes des autres, & laiſſent au milieu vne plaine & large campagne, qu'ils appellent la prouince de Collao, où il y a grand nombre de riuieres, & beaucoup d'herbages & paſturages fertiles, & là eſt auſſi le grand lac de Titicaca: mais encor que ce ſoit terre pleine, & à la meſme hauteur & intemperature que la Sierre, & qu'il n'y ait non plus d'arbres ny de foreſts, toutesfois le defaut qu'ils ont du pain y eſt recompenſé par les racines qu'ils ſement, leſquelles ils appellent Papas, & croiſſent dedans la terre. Ceſte racine eſt le manger des Indiens. Car les ſechans & nettoyans ils en font ce qu'ils appellent Chugno, qui eſt le pain & nourriture de ces prouinces. Il y a meſme d'autres racines & petites herbes qu'ils mangent. C'eſt vne terre ſaine, & la plus peuplee des Indes, & la plus riche, pour l'abondance des beſtiaux qui ſ'y nourriſſent, tãt de l'eſpece meſme de ceux qui ſont en Europe, cõme brebis, vaches, & cheures, que de celles du pays qu'ils appellent Guanacos, & Pacos, & y a des perdrix aſſez abondamment. Apres la prouince de Collao vient celle de Charcas, où il y a des vallees chaudes de grande fertilité, & des roches tres-aſpres, leſquelles ſont fort riches de mines, tellement qu'en nul endroit du monde il n'y en a point de meilleures ny de plus belles.

Des cauſes qu'ils donnent pourquoy il ne pleut aux lanos ou coſtes de la mer.

CHAP. XXI.

D'AVTANT que c'eſt choſe rare & extraordinaire qu'il y ait quelque terre où il ne pleue iamais, ny tonne, les hommes deſirent naturellement ſçauoir la cauſe de telle nouueauté. La raiſon que donnent quelques vns qui ont recerché & conſideré cecy de pres, eſt qu'il ne ſ'eſleue en ceſte coſte des vapeurs aſſez groſſes & ſuffiſantes pour engẽdrer la pluye faute de matiere: mais qu'il y a ſeulement des vapeurs petites & legeres qui ne peuuent engendrer autre choſe que les broüillats & roſees: comme nous voyons en Europe qu'il y a bien ſouuent au matin des vapeurs qui ſ'eſleuent, leſquelles ne ſe conuertiſſent pas en pluyes, mais ſeulement en broüillats. Ce qui prouient de la matiere qui n'eſt point aſſez groſſe & ſuffiſante pour ſe tourner en pluye. Et diſent que la cauſe pourquoy cela, qui n'aduient qu'aucunesfois en Europe, arriue continuellement en la coſte du Peru, eſt pource que ceſte region eſt tres-ſeche & ne rend point de groſſes vapeurs. On recognoiſt ſa ſechereſſe par le grand nombre de ſablons qui y ſont, & parce que l'on n'y trouue ny puits ny fontaines, ſinon en vne tres-grande profõdité de quinze ſtades (qui eſt la hauteur d'vn homme, ou plus) & encor eſt-ce pres des riuieres, l'eauë deſquelles penetrant la terre, eſt cauſe que l'on y peut faire des puits. Tellement que l'on a veu par experience que le cours des riuieres eſtãt

destourné, les puits se sont taris iusques à ce qu'elles fussent retournees en leurs cours ordinaires, & donnent ceste raison pour cause materielle de cet effect : mais pour la cause efficiente ils en ont vne autre qui n'est pas moins considerable, qui est que la hauteur excessiue de la Sierre, qui court par toute la coste, porte abry à ces lanos, de sorte qu'elle empesche qu'aucun vent n'y souffle du costé de la terre, si ce n'est si haut qu'il soit par dessus les croupes de ces montagnes, au moyen dequoy il n'y court qu'vn seul vent, qui est celuy de la mer, lequel ne trouuant point de contraire, ne presse ny exprime point les vapeurs qui s'esleuent pour en engendrer la pluye, de maniere que l'abry de la Sierre empesche que les vapeurs ne s'espaississent, & fait qu'elles se conuertissent toutes en bruines. Il y a quelques experiences qui se rapportent à ce discours, d'autant qu'il pleut en quelques collines de la coste qui ont le moins d'abry, comme sont les roches d'Atico, & d'Arequipa: mesmes qu'il y a pleu en quelques annees que les Norts ou Brises y souffloient, voire pendant tout le temps qu'ils durerent, comme il arriua en soixante & dix-huict aux lanos de Trugillo, où il pleut abondamment ; ce qu'ils n'auoient point veu plusieurs siecles auparauant. Dauantage, il pleut en la mesme coste és lieux où les Brises, ou Norts sont ordinaires, comme en Guayaquil, & és lieux où la terre se hausse beaucoup & se destourne de l'ombrage & abry des montagnes, comme en ceux qui sont plus outre que Ariqua. Quelques-vns en discourent de ceste façon, mais que chacun en pense ce qu'il voudra : c'est vne

choſe certaine que deſcendant de la Sierre en ces lanos l'on a accouſtumé de voir comme deux ciels, l'vn clair & ſerain par le haut, & l'autre obſcur, & comme vn voile gris tendu au deſſous, qui couure toute la coſte: mais encor qu'il n'y pleuue pas, ceſte bruine y eſt merueilleuſement profitable pour produire de l'herbe, & pour eſleuer, & nourrir les ſemences: car encor qu'ils ayent l'eauë au pied tant qu'ils veulent qu'ils tirent des eſtãgs ou lacs, toutesfois ceſte humidité du ciel a vne telle vertu, que ceſſant de tomber ſur la terre, elle cauſe vne grande incommodité & diminution aux grains & ſemences. Et ce qui eſt plus digne d'admiration, les ſablons ſecs & ſteriles par ceſte roſee ou bruine ſe reueſtent d'herbes & de fleurs, qui eſt vne choſe plaiſante & agreable à voir, & de grande vtilité pour les paſturages du beſtial, comme l'on void en la montagne, qu'ils appellent de ſablon, proche de la cité des Rois.

De la proprieté de la neufue Eſpagne, des iſles & des autres terres.

CHAP. XXII.

LA neufue Eſpagne ſurpaſſe les autres prouinces en paſturages, qui cauſe qu'il y a vn nombre infini de troupes de cheuaux, vaches, brebis & autres beſtiaux. Elle eſt fort abondante en fruicts, & en toute ſorte de grain; en ſomme c'eſt la terre la mieux pourueuë, & la plus accomplie qui ſoit és Indes. Toutesfois le Peru la ſurpaſſe en vne choſe, qui eſt au vin, pource qu'il y en

croiſt abondamment,& de bon,& de iour en iour les vignes y vont multipliant & augmentant, leſquelles croiſſent aux vallées fort chaudes où il y a arrouſement d'eauës. Et combien qu'il y ait des vignes en la neufue Eſpagne, toutesfois le raiſin n'y vient point en ſa maturité propre & conuenable pour en faire du vin. La cauſe eſt pource qu'il pleut par delà en Iuillet & Aouſt, qui eſt quand le raiſin meurit : c'eſt pourquoy il ne paruient à ſa maturité. Que ſi par curioſité l'on vouloit prendre la peine d'en faire du vin, il ſeroit cõme celuy du Geneuois & de Lombardie, qui eſt fort petit & fort aſpre, ayant vn gouſt comme de verdjus. Les iſles qu'ils appellent de Barlouente, qui ſont l'Eſpagnole, Cube, Port-riche & autres en ces enuirons, ſont ornees de beaucoup de verdure,& paſturages, & ſont abondantes en beſtial, ſçauoir eſt de vaches,& de porcs,qui y ſont deuenus ſauuages. La richeſſe de ces iſles ſont, les engins de ſucre,& les cuirs. Il y a beaucoup de caſſe, fiſtulle,& de gingembre. Et eſt choſe incroyable de voir le grand nombre de ces marchandiſes que l'on enleue en vne flotte, n'eſtant quaſi pas vrayſemblable, qu'en toute l'Europe on en peuſt tant gaſter. Ils en enleuent meſme du bois de qualité & de couleur excellente,comme l'ebene,& autres qui ſeruent aux edifices & menuyſerie. Il en y a beaucoup qu'ils appellent, *lignum ſanctum*, ou guayac propre pour guarir la verolle. Toutes ces iſles & celles qui ſont en ces enuirons qui ſont en tres-grand nombre,ont vn tres-beau & tres-plaiſant regard,pource que durant toute l'annee elles ſont reueſtuës d'herbes &d'arbres,tellemẽt qu'ils ne peu-

ne peuuent diſcerner quand il eſt Automne, ou Eſté, pour la continuelle humidité qui y eſt iointe auec la chaleur de la Torride, & combien que ceſte terre ſoit de tres-grãde eſtenduë, il y a neãtmoins peu d'habitations, d'autant que d'elle-meſme elle engendre de grands Arcabutos, qu'ils appellent, qui ſont des bois, ou taillis fort eſpais, & qu'il y a beaucoup de mareſcages & bourbiers ès plaines. Ils donnent vne autre raiſon notable, de ce qu'elles ſont peu habitees, qui eſt d'autãt qu'il y eſt reſté fort peu d'Indiens naturels, par l'inconſideration & deſordre des premiers conqueſteurs & peupleurs; parquoy ils ſe ſeruent la plus grand' part de Negres, mais ils couſtent cher, à cauſe qu'ils ſont font propres à cultiuer la terre. Il ne croiſt ny pain, ny vin en ces iſles, pource que la trop grande fertilité & vice de la terre ne les laiſſe grener, mais elle jette le tout en herbe fort inegalement. Il n'y a non plus d'oliuiers, au moins ils ne portent point d'oliues, mais beaucoup de fueilles vertes, & plaiſantes à la veuë, qui toutesfois n'apportent aucun fruict. Le pain dont ils vſent eſt de la Cacaue, de laquelle nous dirons en ſon lieu. Il y a de l'or és riuieres de ces iſles, que quelques-vns tirent, mais c'eſt en petite quantité, par faute de naturels qui l'approfitent. I'ay eſté peu moins d'vn an en ces iſles, & à ce qui m'a eſté racõté de la terre ferme des Indes, où ie n'ay point eſté, comme la Floride, Nicaragua, Guatimalla, & autres, i'ay entendu & apprins qu'elle eſt preſque de ceſte qualité que i'ay dite. Toutesfois ie ne mets les choſes plus particulieres de nature, qui ſont en ces prouinces de terre ferme, pour n'en

auoir parfaite cognoiſſance. La terre qui plus reſſemble à l'Eſpagne, & aux regions de l'Europe, en toutes les Indes Occidentales, eſt le royaume de Chillé, qui eſt hors de la regle generale de ces autres regions, d'autant qu'il eſt ſitué hors la Torride & le Tropique de Capricorne. Ceſte terre de ſoy eſt fraiſche & fertile, & produit de toutes les eſpeces de fruicts qui ſont en Eſpagne, & rapporte auſſi grande abondance de pain & de vin, comme meſme elle abonde en paſturages & beſtial. Le ciel y eſt ſain & ſerain, entre le chaud & le froid. L'Hyuer & l'Eſté y eſt parfaitement, & ſ'y trouue grãde quantité d'or qui eſt treſfin. Neantmoins ceſte terre eſt pauure & peu peuplee, pour la guerre continuelle que les Auracanes & leurs alliez y font, d'autant que ce ſont des Indiens robuſtes, & amis de leur liberté.

De la terre incogneuë, & de la diuerſité d'vn iour entier qui eſt entre les Orientaux & Occidentaux.

CHAP. XXIII.

IL y a de grandes coniectures qu'en la Zone temperee, qui eſt au Pole Antarctique, il y ait des terres grandes & fertiles, mais iuſques auiourd'huy elles ne ſont deſcouuertes, & ne cognoiſt-on d'autres terres en ceſte Zone, que celle de Chillé, & quelque partie de la terre qui court d'Ethiopie au Cap de bonne Eſperance, comme il a eſté dit au premier liure. On ſçait auſſi peu ſ'il y a habitation aux deux autres Zones ou Poles, & ſi la terre continuë & paruient iuſques à celle du coſté de l'Antarctique ou Sud. L'on ne cognoiſt

pas meſme la terre qui giſt paſſé le deſtroit de Magellan, d'autant que la plus grande hauteur que l'on a cogneuë d'icelle eſt de cinquãte ſix degrez, ainſi qu'il eſt dit cy-deuant, & du coſté du pole Arctique ou Nort, n'en ſçait-on non plus iuſques où va la terre, qui court paſſé le Cap de Mendoçin & les Calliphornes, ny les bornes & fin de la Floride, & iuſques où elle peut ſ'eſtendre vers l'Occident. Il y a peu de temps que l'on a deſcouuert vne nouuelle terre, qu'ils appellent le nouueau Mexique, où ils diſent qu'il y a beaucoup de peuples qui parlent la langue des Mexiquains. Les Philippines & les iſles ſuiuantes, comme racontent aucuns qui le ſçauent par experience, courent plus de neuf cents lieuës: mais de traitter de la Chine, Cochinchine, & Syam, & autres regions qui ſont de l'Inde Orientale, ce ſeroit cõtre mon intention, qui eſt ſeulement de traitter des Occidentales. L'on ne cognoiſt pas meſme la plus grand part de l'Amerique qui giſt entre le Peru & le Breſil, combien que de toutes parts l'on en cognoiſſe les bornes. Surquoy il y a diuerſes opinions des vns & des autres, qui diſent que tout eſt vne terre noyee, pleine de lacs & de lieux aquatiques. D'autres afferment qu'il y a de grands & fleuriſſans royaumes, ſ'imaginans que là ſont le Paytiti, le Dorado, & les Ceſars, où ils diſent qu'il y a des choſes merueilleuſes. I'ay ouy dire à vn de noſtre compagnie, homme digne de foy, qu'il y auoit veu de grandes habitations, & des chemins autant rompus & battus comme ſont ceux de Salamanque à Vailladolit, ce qu'il veid alors que Pierre d'Orſua, & depuis luy ceux

qui luy succederent firent l'entree & descouuerte, par la grande riuiere des Amazones, lesquels croyans que le Dorado qu'ils cherchoient estoit plus auant, ne se soucierent de peupler là, & apres demeurerent sans le Dorado qu'ils ne trouuerent point, & sans ceste grande prouince qu'ils laisserent. De vray c'est chose iusques auiourd'huy cachee, que l'habitation de l'Amerique, excepté les extremitez, qui sont le Peru, le Bresil, & l'endroit où la terre commence à s'estressir, qui est en la riuiere d'argent, puis Tucuman, qui fait le tour à Chillé, & aux Charcas. Il y a fort peu de temps que nous auons entendu par lettres des nostres qui cheminent en saincte Croix de la Sierre, que l'on va descouurant de grandes prouinces & habitations qui tombent en ceste partie, qui est entre le Bresil & le Peru. Le temps les descouurira, car comme la diligence & hardiesse des hommes est auiourd'huy grande à vouloir circuir le monde d'vne part & d'autre, nous pouuõs croire que tout ainsi que l'on a descouuert tout ce qui est cogneu iusques à present, l'on pourra de mesme descouurir ce qui reste, afin que le sainct Euangile soit annoncé à l'vniuersel monde, puis que desia les deux couronnes de Portugal, & de Castille se sont rencontrees par l'Orient & par le Ponant, iusques à ioindre leurs descouuertures ensemble, qui est à la verité vne chose remarquable, que les vns soient paruenus iusques en la Chine, & Iappon par l'Orient, & les autres aux Philippines, qui sont voisines & presque contigues à la Chine, par l'Occident. Car de l'isle de Lusson, qui est la principale des Philippines, où est la cité de

Mammille, iuſques à Macan, qui eſt l'iſle de Cauton, il n'y a que quatre vingts ou cent lieuës de mer entre deux, & trouue choſe merueilleuſe, qu'encore qu'il y ait ſi peu de diſtance de l'vn à l'autre, il y a neãtmoins, ſelon leur conte, vn iour entier de difference entr'eux, de ſorte qu'il eſt Dimanche à Macan, lors qu'à Mammille il eſt Samedy, & ainſi du reſte. Ceux de Macan & la Chine ont vn iour aduancé, & ceux des Philippines en ont vn retardé. Il aduint au Pere Allonſe Sanchés, duquel il eſt fait mention cy-deuant, que partant des Philippines il arriua à Macan le deuxieſme iour de May ſelon ſon conte, & voulant dire l'office de ſainct Athanaſe, trouua qu'ils celebroient la feſte de l'Inuention ſaincte Croix, parce qu'ils contoient là le troiſieſme de May. Il luy en aduint tout autant en vn autre voyage qu'il fit par delà. Quelques-vns ont trouué ceſte variation & diuerſité eſtrange, & leur ſemble que cela procede de la faute des vns, ou des autres, ce qui n'eſt pas toutesfois, mais eſt vn conte vray & bien obſerué: car ſuiuant la difference des chemins par où ont eſté les vns & les autres, il faut neceſſairement dire, que quand l'on ſe rencontre on doit auoir vn iour de difference. La raiſon eſt pource que nauigeãt d'Occident à l'Orient, l'on va touſiours gaignant le iour, & trouue l'on pluſtoſt le leuer du Soleil, & au contraire ceux qui nauigent d'Orient au Ponant, vont touſiours perdant le iour, & ſ'en retirent arriere, pource que le Soleil de plus en plus leur va leuant plus tard, & comme plus ils vont approchant du Leuant ou Ponant, plus ils ont le iour toſt ou tard. Au Peru, qui eſt

Occidental, au reſpect de l'Eſpagne, l'on y demeure de plus de ſix heures arriere: de façon que quād il eſt midy en Eſpagne, il eſt aube ou poinct du iour au Peru; & quand l'aube du iour eſt pardeça, la my-nuict ſe trouue eſtre par delà. I'ay fait preuue certaine de cela, par la computation des eclipſes du Soleil & de la Lune. Maintenant dōc que les Portugais ont fait leur nauigation d'Occident à l'Orient, & les Caſtillans d'Orient en Occident, quand ils ſe ſont venus à ioindre & rencontrer, qui a eſté aux Philippines & Macan, les vns ont gaigné douze heures d'aduance, & les autres en ont perdu tout autant. Par ainſi en vn meſme poinct & en vn meſme temps ils trouuent la difference de vingt heures, qui eſt vn iour entier. Au moyen dequoy neceſſairement les vns ſont au troiſieſme de May, quand les autres content le deuxieſme, & quand les vns ieuſnent le Samedy Sainct, les autres mangent de la chair pour le iour de la Reſurrection. Que ſi nous voulons feindre qu'ils paſſaſſent plus outre, tournoyās encor vne autre fois le monde, & qu'ils vſaſſent du meſme conte, quand ils retourneroient à ſe ioindre ils ſe trouueroient auſſi bien par leur meſme conte en deux iours de differēce. Car, comme i'ay dit, ceux qui vont au leuer du Soleil vont contant le iour pluſtoſt, comme le Soleil leur va leuant pluſtoſt, & ceux qui vont au couchant au contraire vont contant le iour plus tard, d'autant qu'il leur va ſortant plus tard. Finalement la diuerſité des midis fait le diuers conte des iours. Et d'autant que ceux qui vont nauigeans du Leuant au Ponant, vont changeans leurs midis ſans le ſentir, & touſ-

iours neantmoins pourſuiuent le meſme conte où ils ſe trouuent quand ils partent, il eſt neceſſaire qu'acheuant le circuit du monde ils trouuent faute à leur conte d'vn iour entier.

Des Volcans ou bouches de feu.

CHAP. XXIIII.

COMBIEN que l'on trouue en d'autres endroits des bouches de feu, comme le mont Ætna & Vveſuuio, qu'auiourd'huy ils appellent le mont de Soma, neantmoins c'eſt choſe remarquable que ce qui ſe trouue és Indes. Ordinairement ces Volcans ſont rochers ou pics de montagnes tres-hautes qui ſ'eſleuẽt par deſſus les ſommets de toutes les autres montagnes. Ils ont en leurs ſommitez vne planure, & au milieu vne foſſe ou grande bouche qui deſcend iuſques au profond ou pied d'icelle, qui eſt choſe eſpouuentable à voir. De ces bouches il ſort de la fumee, & quelquesfois du feu. Il y en a quelques-vns qui jettent bien peu de fumee, & preſque n'ont aucune forme de Volcans, comme eſt celuy d'Arequipa, qui eſt d'vne hauteur deſmeſuree, & preſque du tout de ſable qui ne ſe peut monter en moins de deux iours, neantmoins on n'y a trouué aucune apparẽce de feu, mais ſeulement les veſtiges de quelques ſacrifices que faiſoient là les Indiens lors qu'ils eſtoiẽt Gẽtils, & quelque peu de fumee qu'il iette quelquesfois. Le Volcan de Mexique, qui eſt proche du bourg des Anges, eſt auſſi d'vne hauteur admirable où l'on mõte trente lieuës en tournoyãt.

De ce Volcan ſort, non pas continuellement, mais de fois à autre, & preſque chaque iour, vne groſſe exhalation & tourbillon de fumee qui ſort droit en haut comme vn trait d'arbaleſte, qui par apres ſe fait ſemblable à vn tres grand plumage iuſques à ce qu'il ceſſe du tout, & auſſi toſt ſe reſoult en vne nuee noire & obſcure. Plus communément elle ſort au matin apres le leuer du Soleil, & au ſoir quand il ſe couche, encor que i'en ay veu ſortir en autres heures. Il ſort auſſi quelquesfois apres ceſte fumee beaucoup de cendres. De feu l'on n'en a encor veu ſortir iuſques à preſent, toutesfois l'on a crainte qu'il ne ſorte & bruſle la terre qui eſt à l'entour, laquelle eſt la meilleure de tout le royaume. Et tient-on pour certain qu'il y a quelque correſpondance entre ce Volcan & la Sierre de Tlaxcala, qui en eſt aſſez proche, qui cauſe les tonnerres & eſclairs ſi grands que l'on void & oit ordinairement en ces parties. Quelques Eſpagnols ont monté en ce Volcan, leſquels ont rapporté de la mine ou terre du ſoulfre pour faire de la poudre. Cortez raconte la diligence qu'il a faite pour deſcouurir ce qu'il y auoit en ce Volcan. Les Volcans de Guatimalla ſont plus renommez, tant pour leur grandeur & hauteur, que les nauigeans en la mer du Sud deſcouurent de fort loin, que pour l'eſpouuentement & violence des feux qu'ils jettent de ſoy. Il arriua au 23. de Decembre de l'an paſſé 1586. que toute la cité de Guatimalla preſque tomba d'vn tremblement de terre, où demeurerent meſmes quelques perſonnes. Il y auoit deſia ſix mois que de iour & de nuict le Volcan ne ceſſoit de jetter par le haut, & com-

me vomir vn fleuue de feu, la matiere duquel tõbante aux coſtez du Volcan, ſe conuertiſſoit en cendre comme terre bruſlee (choſe qui ſurpaſſe le iugement humain d'entendre comme il peut tirer de ſon centre tant de matieres qu'il jettoit hors de ſoy durant ces ſix mois: pource qu'il n'auoit accouſtumé de jetter que de la fumee, & non pas touſiours, mais quelquesfois de petites flammeſches. Cela me fut eſcrit eſtant en Mexique, par vn Secretaire de l'Audience de Guatimalla, hõme digne de foy, voire n'auoit pas encor alors ceſſé ce Volcan de jetter ces feux que ie dy. Ces ans paſſez me trouuant en Quitto en la Cité des Rois, le Volcan qu'ils ont proche jettoit tant de cẽdre, qu'en beaucoup de lieux en circuit il pleut tant de cendre, qu'elle obſcurciſſoit la lueur du iour, & en tomba telle abondãce en Quitto, qu'il n'eſtoit poſſible de cheminer par les ruës. L'on a veu d'autres Volcans qui ne jettent ny flamme ny fumee, ny cendre meſme, mais l'on les void bruſler au fonds d'vne viue flamme, ſans ſ'amortir: de telle façõ eſtoit celuy qu'en noſtre temps vn Preſtre cupide & auaricieux ſe perſuada que ce qu'il voyoit bruſlant eſtoient maſſes d'or, iugeant en ſoy-meſme que ce ne pouuoit eſtre autre metal, ny matiere, choſe qui depuis tant d'annees ardoit ſans ſe conſommer, & eſtant en ceſte perſuaſion, il fit de certaines chaudieres & chaines, auec ne ſçay quel inſtrument pour cueillir & retirer l'or de ce puits ou Volcan: mais le feu ſe moqua de luy, pource que la chaine de fer, & la chaudiere n'approchoient pas pluſtoſt du feu, qu'auſſi toſt elles ne ſe defiſſent & fuſſent coupees comme ſi

c'euſt eſté des eſtoupes. Ce neantmoins on me dit que ce perſonnage l'obſtinoit touſiours, & alloit recherchant d'autres inuentiõs pour tirer & puiſer cet or qu'il imaginoit.

Qu'lle eſt la cauſe pourquoy le feu & la fumee durent ſi long temps en ces Volcans.

CHAP. XXV.

IL n'eſt ja beſoin de faire mention des autres Volcans, puis que par les deſſuſdits l'on peut entendre ce qui en eſt, toutesfois c'eſt choſe digne de rechercher quelle eſt la cauſe qui fait durer le feu & la fumee en ces Volcans: pource qu'il ſemble que ce ſoit choſe prodigieuſe, voire qui excede le cours naturel de ietter de leur eſtomach tant de flammes comme ils en vomiſſent. D'où procede ceſte matiere, qui la leur donne, ou comme eſt-elle engendree là dedans? Quelques-vns ont eu opinion que ces Volcans vont conſommant la matiere interieure qu'ils ont de leur nature, & croyent pour ceſte cauſe que naturellement ils prendront fin, quand ils aurõt conſommé le bois, par maniere de dire, qu'ils ont en eux. Suiuant ceſte opinion, l'on void auiourd'huy quelques montagnes ou rochers, d'où l'on tire de la pierre bruſlee, qui eſt fort legere, mais fort dure, & eſt excellente à faire edifices & baſtimens, comme celle que l'on apporte en Mexique pour baſtir. Et en effect il y a des apparences à ce qu'on dit, que ces montagnes ou rochers ont eu autresfois vn feu naturel, qui ſ'eſt eſteint apres la matiere cõſommee. Et par ainſi ces pierres ſont demeu-

rees bruſlees & penetrees du feu, comme on les void. Quant eſt de moy, ie ne veux pas contredire qu'il n'y ait eu autresfois du feu, ou qu'ē ces lieux au temps paſſé il n'y ait eu des Volcans. Mais ce m'eſt choſe difficile à croire qu'il en ſoit ainſi de tous les Volcans, veu que la matiere qu'ils mettent hors, eſt quaſi infinie, & qu'elle ne pourroit plus eſtant amaſſee enſemble, eſtre compriſe dans ceſte concauité meſme dont elle ſort. Outre cela il y a des Volcans, qui en centaines, voire milliers d'annees, ſont touſiours d'vne meſme façon, jettans continuellement de la fumee, du feu, & de la cendre. Pline hiſtoriographe naturel (ſelon que refere l'autre Pline ſon nepueu) recherchant ce ſecret pour voir comme ſe paſſoit ceſte affaire, & s'approchant de trop pres de l'exhalation du feu de l'vn de ces Volcans, mourut, & penſant en venir à bout par ſa diligence, vint à bout de ſa vie. Pour moy ſur ceſte conſideration ie penſe, & eſt mon opinion, que comme il y a des lieux en la terre qui ont la vertu d'attirer à ſoy la matiere vaporeuſe, & de la conuertir en eauë, qui ſont les fontaines leſquelles touſiours decoulent, & touſiours ont dequoy decouler, entant qu'elles attirent à ſoy la matiere de l'eauë: auſſi de meſme il y a des lieux qui ont la proprieté d'attirer à eux les exhalations chaudes, & de les conuertir en feu & en fumee, & par leur force & violence iettent meſme d'autres matieres eſpaiſſes qui ſe reſoluent en cendre, en pierre de ponce, ou autre matiere ſemblable, & qui eſt vn argument ſuffiſant, qu'és Volcans cela ſoit ainſi, c'eſt qu'ils iettēt en certain temps de la fumee, non pas touſiours,

& en certain temps du feu, & non touſiours, qui eſt ſelon qu'ils ont peu attirer à ſoy & digerer, comme les fontaines en temps d'Hyuer abondẽt, & en Eſté diminuẽt, voire quelques-vnes ſechent du tout ſelon la force & vigueur qu'elles ont, & ſelon la matiere qui ſe preſente : ainſi eſt-il de ce que ces Volcans en diuers temps jettent du feu, plus ou moins. Les autres diſent que c'eſt le feu d'enfer, & qu'il ſort par là, pour ſeruir d'aduertiſſement, afin de conſiderer par là ce qui eſt en l'autre vie: mais ſi l'enfer, comme tiennent les Theologiens, eſt au centre de la terre, laquelle tient de diametre plus de deux mille lieuës, l'on ne peut pas iuger que ce feu ſoit du centre, dautant plus que le feu d'enfer, ſelon que ſainct Baſile & autres enſeignent, eſt fort different de ceſtui que nous voyons, pource qu'il eſt ſans lumiere, & ard & bruſle ſans comparaiſon plus que le noſtre. Ainſi ie conclus que ce que i'ay dit me ſemble plus raiſonnable.

Des tremblemens de terre.

CHAP. XXVI.

QVelques-vns ont penſé que de ces Volcans qui ſont és Indes procedent les tremblemens de terre, aſſez frequens par delà : mais parce qu'ils viennent ordinairement és lieux qui ſont eſloignez de ces Volcans, ce n'en peut pas eſtre la cauſe totale. Il eſt bien vray qu'ils ont certaine forme & ſympathie les vns auec les autres: pource que les exhalations chaudes qui ſ'engendrent és intimes concauitez de la terre, ſemblent eſtre la

principale matiere du feu de ces Volcans, par leſquels meſmes ſ'allume vne autre matiere plus groſſe,& rend ces apparences de flamme & fumee qui ſortent. Et ces meſmes exhalations ne trouuans au dedãs de la terre aucune ſortie aiſee, meuuent la terre pour ſortir auec vne grande violence, d'où vient le bruit horrible qu'on entend au deſſous de la terre, & meſme le mouuement de la terre, eſtant agitee de ceſte bruſlante exhalation. Tout ainſi comme la poudre à canon és mines & artifices, eſtant touchee du feu rompt les roches & les murailles: & comme la chaſtaigne miſe au feu ſaute & ſe rompt en faiſant bruit, lors qu'elle iette dehors l'air qui eſt enfermé dedãs ſon eſcorce, par la vigueur du feu. Auſſi le plus ordinairement ces tremblemens de terre ont accouſtumé d'aduenir aux endroits maritimes, qui ſont voiſins de l'eauë. Comme l'on void en l'Europe, & aux Indes, que les bourgs & villes plus eſloignees de la mer & des eaux ſentent moins ce trauail, & au contraire ceux qui ſont és ports de mer, és riuieres, és coſtes, & és lieux qui en ſont voiſins, endurent plus ceſte calamité. Il eſt aduenu au Peru vne choſe merueilleuſe, & digne de noter, ſçauoir qu'il y a eu des tremblemẽs de terre qui ont couru depuis Chillé, iuſques à Quitto, qui ſont plus de cinq cents lieuës, ie dy des plus grandes dont on ait ouy parler, car les autres moindres y ſont aſſez ordinaires. En la coſte de Chillé (il ne me ſouuient quelle annee) fut vn tremblemẽt de terre ſi terrible, qu'il renuerſa les montagnes entiéres, & par ce moyen empeſcha le courant des fleuues, qu'il conuertit en lacs, il abbatit des villes, &

tua grãd nombre d'hommes, faiſant ſortir la mer de ſon lieu quelques lieues bien auant, de façon qu'elle laiſſa les nauires à ſec, bien loing de la rade ordinaire, & pluſieurs autres choſes triſtes, & eſpouuantables. Et ſi bien m'en ſouuient, ils diſent que le trouble & eſmotion que fit ce temblemẽt, courut trois cens lieues, le long de la coſte. A peu de temps de là, qui fut l'an de quatre vingts deux, vint le tremblement d'Arequipa, qui abbatit & ruina preſque toute ceſte ville là. Du depuis en l'ã quatre vints ſix, le neufieſme de Iuillet, aduint vn autre tremblement en la cité des Roys, lequel ſelon qu'eſcriuit le Viceroy, auoit couru le long de la coſte cent ſoixante & dix lieües, & de trauers dedans la Sierre cinquante lieües. La miſericorde du Seigneur fut grande en ce tremblement, de preuenir le peuple par vn grand bruit, qu'ils ouyrent quelque peu deuant le tremblement, & comme aduertis par les experiences paſſees, incontinent ſe mirent en ſauueté, ſortant és rues, places & iardins, finalement és lieux deſcouuerts, par ainſi encor qu'elle ruina beaucoup ladite ville, & que les principaux edifices d'icelle tomberent, ou furent à demy ruinez, neantmoins on dit qu'il n'y demeura que quinze ou vingt perſonnes ſeulement de tout le peuple. Il fit en la mer le meſme trouble & mouuement qu'auoit faict celuy de Chillé, qui fut incontinent apres le tremblement de terre, ſi que l'on veid la mer ſortir furieuſe & bondiſſante de ſes riuages, & entrer au dedans de la terre preſque deux lieues auant: car elle monta plus de quatorze braſſes, & couurit toute ceſte plage, tant que les digues &

pieces de bois qui eſtoiēt là, nageoient en l'eauë. En apres l'an enſuiuant, il y eut encor vn autre tremblemēt de terre au royaume & cité de Quitto, & ſemble que tous ces notables tremblemens de terre en ceſte coſte, ayent ſuccedé les vns aux autres par ordre, & de faict elle eſt ſubiette à ces inconueniens. C'eſt pourquoy encor qu'en la coſte du Peru ils ne ſoient tourmentez du Ciel, des tonnerres & foudres, ils ne laiſſent pas toutesfois d'auoir de la crainte du coſté de la terre, & ainſi chacun a deuant ſoy à veuë d'œil les herauts de la diuine iuſtice, afin de craindre Dieu. Car, comme dit l'Eſcriture, *Fecit hæc vt timeatur.* Retournant donc à noſtre propos, ie dy que les lieux maritimes ſont plus ſubiects à ces tremblemens, dont la cauſe eſt, comme il me ſemble, que l'eauë bouche & eſtoupe les conduits & ouuertures de la terre, par où ſe deuroient exhaler & ſortir les exhalations chaudes qui ſ'engendrent en icelle. Et meſme que l'humidité eſpaiſſiſsāt la ſuperficie de la terre, fait que les fumees & exhalations chaudes ſe reſſerrent & ſe rencontrent plus violemment là dedans, qui par apres viennēt à rompre en ſ'enflammant. Quelques-vns ont obſerué que tels tremblemēs de terre ont accouſtumé de ſ'eſmouuoir, lors qu'il vient vn temps pluuieux, apres quelques ſeches annees. D'où vient que l'on dit que les trēblemēs de terre ſont plus rares és lieux où il y a grād nombre & quantité de puits, ce qui eſt approuué par l'experience. Ceux de la cité de Mexique ont opinion que le lac ſur lequel elle eſt ſituée, cauſe les tremblemens de terre qui y ſuruiennent, encor qu'ils n'y ſoient pas beaucoup *Eccleſ. 3.*

violens, & c'eſt choſe certaine que les villes & prouinces ſituees auant dedans les terres, & qui ſont plus eſloignees de la mer, reçoiuent quelquefois de grands dommages de ces tremblemés, comme la cité de Chachapoyas aux Indes, & en Italie celle de Ferrare, encor que ſur ce ſubiect il ſemble que celle cy pour eſtre voiſine d'vne riuiere, & n'eſtre pas auſſi fort eſloignee de la mer Adriatique, doiue pluſtoſt eſtre miſe au nombre des villes maritimes. En l'an mil cinq cens quatre vingts & vn, en Chuguiano, cité du Peru, autrement appellée la Paix, arriua vn cas fort eſtrange ſur ce propos, c'eſt qu'vn bourg, appellé Angoango, auquel habitoient pluſieurs Indiens, enchanteurs & Idolatres, tomba inopinement en ruine, de ſorte que vne grande partie de ce bourg fut enleuée & emportée, dont pluſieurs de ces Indiens furent eſtoufez, & ce qui ſemble incroyable (neantmoins atteſté par perſonnages dignes de foy) la terre qui ſe ruina & qui ſ'abbatit ainſi, courut & coula ſur le pays l'eſpace d'vne lieue & demie, comme ſi c'euſt eſté de l'eaue ou de la cire fonduë de façõ qu'elle boucha & remplit vn lac, & demeura ainſi eſtenduë parmy toute ceſte contree.

Comme la terre & la mer ſ'embraſſent l'vn l'autre.

CHAP. XXVII.

IE'Acheueray par ceſt element de la terre, le ioignant auec le precedent de l'eaue, l'ordre & embraſſement deſquels eſt de ſoy certainement admirable. Ces deux elements ont vne meſme

Sphere

Sphere departie entr'eux, & ſe vont embraſſans & accollans en mille façõs & manieres. Par quelques endroits l'eauë combat furieuſement la terre, comme ſon ennemie, & en autres, elle la vient enceindre d'vne façon fort douce & amiable. Il y a des lieux où la mer vient entrer dedans la terre bien auant, comme venant la viſiter, & d'autres eſquels la terre ſe recompenſe, jettant en la mer ſes caps, pointes, & langues auancees, qui vont penetrant iuſques aux entrailles. En quelques endroits l'vn elemẽt l'acheue, & l'autre ſe commence, ſe donnant place peu à peu l'vn à l'autre. Aux autres chaſcuns d'eux (lors qu'ils ſe ioignent) ont vne tres-grande profondeur, & eſleuation, comme il ſe trouue des iſles en la mer du Sud, & meſme en la mer du Nort, deſquelles les nauires ſ'approchent tout contre. Et quoy qu'ils y jettent la ſonde en ſoixante & dix & quatre vingts braſſees, ſi eſt-ce qu'ils n'y trouuent point de fonds. Qui fait iuger que ce ſont comme des pics ou pointes de terre, qui montent du profond, & ſ'eſleuent en haut, choſe digne de grande admiration. A ce propos me dit vn pilote fort experimenté, que les Iſles qu'ils appellent des loups, & d'autres, qui ſont ſur le commencement de la coſte de la neufue Eſpagne, qu'ils appellent des Cocos, eſtoient de ceſte meſme façon. Dauantage, il ſe trouue vn endroit au milieu du grand Oceã, hors de la veuë de terre, & eſloigné d'icelle de pluſieurs lieuës, auquel l'on void comme deux tours, ou pics, d'vne roche fort haut eſleuez, qui ſortent du milieu de la mer, & neantmoins ioignant icelle l'on ne peut trouuer ny fonds ny terre. L'on ne peut

encor certainement comprendre, ny recognoiſtre quelle eſt la forme entiere & parfaite de la terre des Indes, pour n'auoir eſté les extremitez d'icelles du tout deſcouuertes iuſqu'à preſent. Neantmoins nous pouuons dire comme à trauers, qu'elle peut eſtre comme vn cœur auec les poulmons. Le plus large de ce cœur eſt du Breſil au Peru, la pointe au deſtroit de Magellan, & le haut où il ſ'acheue eſt la terre ferme, & de là commence le continent à ſ'eſlargir peu à peu, iuſques à arriuer à la hauteur de la Floride & terres ſuperieures, qui ne ſont encor bien cogneuës. L'on pourra entendre d'autres particularitez de ceſte terre des Indes, par les commentaires que les Eſpagnols ont eſcrit de leur ſuccez & deſcouuertes, & entre autre de la peregrination que i'ay eſcrite, qui à la verité eſt eſtrange, & en peut dõner beaucoup de cognoiſſance, & eſt ce qui m'a ſemblé ſuffire à preſent pour donner quelque intelligence des choſes des Indes, quant aux communs elemens, deſquels toutes les parties du monde ſont formees & compoſees.

LIVRE QVATRIEME DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

De trois genres de mixtes, ou composez, dont ie dois traitter en ceſte hiſtoire.

AYANT traitté au liure precedent de ce qui touche les elemens, & les ſimples des Indes, nous parlerons en ce preſent liure des mixtes & des compoſez, entant qu'il nous ſemblera conuenable au ſuject dont nous voulons traitter. Et combien qu'il y ait beaucoup d'autres genres diuers, nous reduirons toutesfois ceſte matiere en trois, qui ſeront les metaux, les plantes, & les animaux. Or les metaux ſont comme des plantes couuertes & cachees dedans les entrailles de la terre, qui ont quelque reſſemblance entr'eux, en la forme & maniere de leur production : d'autant que l'on voit & recognoiſt meſme entre eux des rameaux, & comme vn tronc, duquel ils naiſſent & procedent, qui ſont les groſſes veines & les moindres, tellement qu'ils ont entr'eux vne liaiſon telle,

qu'il ſemble propremẽt que ces mineraux croiſſent à la façon des plantes. Non pas qu'ils ayent vne vraye vie vegetatiue interieure, car c'eſt choſe qui eſt ſeulement propre aux vrayes plantes, mais ils ſe produiſent aux entrailles de la terre, par la vertu,& la force du Soleil,& des autres planettes,& dans vne longue eſpace de temps ſe võt augmentant,& preſque multipliant à la façon des plantes. Et tout ainſi comme les metaux ſont des plantes cachees en terre, ainſi pouuons nous dire que les meſmes plantes ſont des animaux fixes & arreſtez en vn lieu, la vie deſquelles s'entretient par l'aliment que nature leur va fourniſſant dés leur propre naiſſance. Mais les animaux ſurpaſſent les plantes, en ce qu'ils ont vn eſtre plus parfait, & de là auſſi ont ils beſoin d'vn aliment & nourriture plus parfaite. Pour lequel chercher nature leur a donné vn mouuement & vn ſentiment,afin de le deſcouurir & cognoiſtre. De ſorte que la terre rude & ſterile eſt comme la matiere & aliment des metaux, & celle qui eſt fertile & mieux aſſaiſonnée, la nourriture des plantes. Les meſmes plantes ſeruent d'aliment aux animaux, & les plantes & animaux tous enſemble ſont l'aliment des hommes, ſeruant touſiours la nature inferieure à l'entretien & ſuſtentation de la ſuperieure,& la moins parfaite ſe ſubmettant à la plus parfaite. D'où l'on peut voir combien il ſ'en faut que l'or,l'argent,& les autres choſes que les hommes eſtiment tant par leur auarice, ſoient la fin & le but de l'homme auquel il doiue tendre, puis qu'ils ſont tant de degrez plus bas en qualité que l'homme, lequel a eſté crée & ordonné pour eſtre

ſubiect de ſeruir ſeulement au Createur vniuerſel de toutes choſes, comme à ſa propre fin, & ſon parfait repos: & auquel homme, toutes les autres choſes de ce monde n'ont eſté propoſees ou delaiſſees, ſinon pour ſ'en ſeruir à gaigner ceſte derniere fin. Qui voudra conſiderer les choſes creées & en diſcourir ſelon ceſte Philoſophie, pourra certes tirer quelque fruict de leur cognoiſſance & conſideration, ſe ſeruant d'icelles, pour cognoiſtre & glorifier leur Autheur. Mais qui ſe voudra aduãcer plus outre à la cognoiſſance de leurs proprietez & vtilitez, & voudra ſe rendre curieux de les rechercher, celuy-là trouuera finalement en ces creatures ce que le ſage dit, *qu'ils ſont aux pieds des fols & ignorans*, ſçauoir des lacs, & des pieges où ils ſe precipitent, & ſe perdent iournellement. Sap. 14. A ceſte intentiõ donc, & afin que le Createur ſoit glorifié en ſes creatures, ie pretens dire en ce liure quelques-vnes des choſes dont il y a beaucoup és Indes, digne d'hiſtoire, & d'eſtre racontees, touchant les metaux, plantes & animaux, qui ſont propres & particuliers en ces parties. Mais d'autant que ce ſeroit vne œuure tres-grande, que de traitter cecy exactement, & qui requerroit plus grand ſçauoir, & cognoiſſance, voire beaucoup plus de loiſir que ie n'ay pas, ie dis que ſeulement mon intention eſt de traitter ſuccinctemẽt quelques choſes que i'ay compriſes & remarquees tant par experience, que par le rapport de gens dignes de foy, touchãt ces trois choſes que i'ay propoſees, laiſſant aux autres plus curieux & diligens de pouuoir traicter plus amplement de ces matieres.

De l'abondance & grande quantité des metaux qui ſont és Indes Occidentales.

CHAP. II.

LA ſageſſe de Dieu a creé les metaux pour medecine & pour defenſe, pour ornement & pour inſtrument des operations de l'homme. Deſquelles quatre choſes, l'on peut facilement donner exemple, mais la principale fin des metaux, & la derniere d'icelles, eſt pource que la vie humaine n'a pas beſoin ſeulement de ſe ſuſtanter, comme celle des animaux, mais auſſi de trauailler & ouurer ſelon la raiſon & capacité que luy a donné le Createur: & ainſi comme l'entendemẽt humain ſ'applique à diuers arts & facultez, ainſi le meſme autheur a donné ordre qu'il y euſt matiere & ſubiect à diuers artifices pour la conſeruation, reparation, ſeureté, ornement & exaltation de ſes œuures. Doncques la diuerſité des metaux que le Createur a enſerrez ès armaires & cõcauitez de la terre, eſt telle & ſi grande, que la vie humaine tire profit & commodité de chacun d'iceux. Des vns elle ſe ſert en la guariſon des maladies, des autres pour les armeures, & pour defenſes contre les ennemis; les vns ſont pour l'ornement & pareure de nos perſonnes, & de nos maiſons, & les autres ſont propres à faire des vaiſſeaux & ferremens, auec les diuerſes façons d'inſtrumens que l'induſtrie humaine a inuenté & mis en vſage. Mais ſur tous les vſages des metaux, qui ſont ſimples & naturels, la communication des hommes en a trouué vn, qui eſt l'vſage de la mon-

noye, laquelle, comme dit le Philoſophe, eſt la meſure de toutes choſes. Et combien que de ſoy & naturellement elle ne ſoit qu'vne ſeule choſe, neantmoins en valeur & eſtimation l'on peut dire qu'elle eſt toutes choſes. La monnoye nous eſt comme viande, veſtement, maiſon, cheuauchure, & generalement tout ce que les hommes ont de beſoin. Par ce moyen tout obeit à la monnoye, & comme dit le Sage, pour faire vne inuention, que vne choſe fuſt toutes, les hõmes guidez ou pouſſez d'vn inſtinct naturel, eſleurent la choſe plus durable & plus maniable, qui eſt le metal, & entre ces metaux voulurent que ceux-là euſſent la preeminence en ceſte inuention de monnoye, qui de leur naturel eſtoient plus durables & incorruptibles, à ſçauoir l'argent & l'or. Leſquels non ſeulement ont eſté en eſtime entre les Hebrieux, Aſſyriens, Grecs, Romains, & autres nations de l'Europe & d'Aſie, mais auſſi entre les plus eſloignees & barbares nations de l'Vniuers, comme ſont les Indiens, tant Orientaux comme Occidentaux, où l'or & l'argent eſt tenu en auſſi grand prix & eſtime, l'employans en l'ouurage de leurs temples & palais, & aux veſtemens & accouſtremens des rois, & des grands ſeigneurs. Mais encor que l'on ait trouué quelques barbares qui ne cognoiſſoiẽt ny l'or, ny l'argent, comme l'on raconte de ceux de Floride, qui prenoient les poches & les ſacs où eſtoit l'argent, lequel ils iettoient & delaiſſoient eſpars parmy la terre, comme choſe inutile. Et Pline meſme recite des Babitacques qui abhorroient l'or, & pour cela l'enſeueliſſoient, afin que perſõne ne ſ'en peuſt ſeruir. Toutesfois il ſe trou-

Ariſt. 5. Ethic. C. 5.

Eccleſ. 10.

ue auiourd'huy fort peu de ces Floridiens & Habitaques, & grand nombre au contraire de ceux qui eſtiment, recherchent, & font eſtat de l'or & de l'argent, ſans qu'ils ayent beſoing de l'apprendre de ceux qui y vont de l'Europe. Il eſt vray que leur auarice n'eſt point paruenuë au but de celles des noſtres, & n'ont pas tant idolatré l'or & l'argent, quoy qu'ils fuſſent idolatres, comme quelques mauuais Chreſtiens, qui ont commis plusieurs grands excez pour l'or & l'argent. Neantmoins c'eſt vne choſe fort digne de conſideration que la ſageſſe du Seigneur eternel ait ainſi voulu enrichir les terres du monde plus eſloignees, & qui ſont peuplees d'hommes moins ciuils & politiques, qu'en ces lieux là il ait mis le plus grand nombre de mines, & en plus grande abondance que iamais ait eſté, afin d'inuiter les hommes par tel moyen à rechercher ces terres, & les poſſeder: afin auſſi ſur ceſte occaſion, de communiquer la religion, & culture du vray Dieu à ceux qui ne le cognoiſſoient point, ſ'accompliſſant en cela la prophetie d'Iſaye, diſant que l'Egliſe deuoit eſtendre ſes bornes non ſeulemẽt à la dextre, mais auſſi à la ſeneſtre, qui ſ'entend, comme dit ſainct Auguſtin, que l'Euangile ſe doit eſlargir & eſtẽdre non ſeulement par ceux qui ſincerement & auec vne vraye & parfaite charité le preſchent & annoncent, mais auſſi par ceux qui l'annoncent, tendans à fins & intentions temporelles. D'où nous voyõs les terres des Indes, pour eſtre plus abondantes de mines & de richeſſes eſtre de noſtre temps les mieux cultiuees en la Religion Chreſtienne, ſ'aidant le Seigneur pour ſes fins & intentions ſou-

Eſaye 54.

Aug. l. 1. de concord. Euang. c. 31.

ueraines de nos desirs & inclinations. Là dessus disoit vn homme sage, que ce que fait vn pere à sa fille pour la bien marier, est de luy donner beaucoup de dot & de moyẽs en mariage: ce que Dieu a fait à ceste terre, tant aspre & laborieuse, luy donnant de grandes richesses en ses mines, afin que par ce moyen elle trouuast mieux qui la vint rechercher. Il y a donc aux Indes Occidentales grand nombre & abondance de mines de toutes sortes de metaux, comme de cuiure, de fer, de plomb, d'estain, de vif-argent, d'argent, & d'or: & entre toutes les regions & parties des Indes, les royaumes du Peru sont ceux qui abondẽt le plus en ces metaux, specialement en argent, or, & vif-argent, ou mercure, & s'y en trouue grand nombre, pource que tous les iours l'on descouure de nouuelles mines. Et est chose sans doute, que selon la qualité de la terre, celles qui sont à descouurir, sont en plus grand nombre, sans comparaison, que celles que l'on void à present descouuertes: voire semble que toute la terre est semee de ces metaux plus qu'aucune autre terre qui nous soit à present cogneuë au monde, ou de laquelle les autheurs anciens ayent fait mention par le passé.

De la qualité & nature de la terre où se trouuent les metaux, & que tous ces metaux ne se mettent en œuure és Indes, & comme les Indiens se seruoient d'iceux.

CHAP. III.

A raison pourquoy il y a tant de richesses de metaux és Indes, specialement aux Oc-

cidentales du Peru, eſt comme i'ay dit, la volonté du Createur, qui a departy ſes dons comme il luy a pleu. Mais venant à la raiſon naturelle & Philoſophique, c'eſt choſe bien vraye ce qu'en a eſcrit Philon, homme ſage, diſant que l'or, l'argent & metaux naiſſent naturellement aux terres plus ſteriles & infructueuſes. De vray nous voyons qu'aux terres de bonne temperature, & qui ſont fertiles d'herbes & de fruicts, rarement ou iamais on n'y trouue des mines, pource que la nature ſe contente de leur donner vigueur, pour produire les fruicts les plus neceſſaires à la conſeruation & entretien de la vie des animaux & des hommes. Au contraire aux terres qui ſont fort aſpres, ſeches, & ſteriles, comme en des montagnes treshautes, & en des roches qui ſont aſpres, & d'vne temperature fort rude, l'on y trouue les mines d'argent, de vif-argent, & de l'or, & toutes ces richeſſes (qui ſont venuës en Eſpagne, depuis que les Indes Occidentales ont eſté deſcouuertes) ont eſté tirees de lieux comme cela, qui ſont aſpres, penibles, deſcouuerts & ſteriles. Toutesfois le gouſt de ceſt monnoye rend ces lieux doux & aggreables, voire habitez de grand nombre de peuple. Or combien qu'il y ait aux Indes (comme i'ay dit) pluſieurs veines & mines de toutes ſortes de metaux, toutesfois ils n'en tirent ny ſe ſeruent point d'autres, que des mines d'or & d'argent, & meſme de vif-argent, d'autant qu'il eſt neceſſaire pour tirer & affiner l'or & l'argent. Ils y portent le fer d'Eſpagne, & de la Chine. Quant au cuiure, les Indiens en ont tiré & mis en œuure quelquesfois, pource que leurs ferremes & armes n'eſtoiét

Philo lib. 5 de Geneſ. mund.

Euſeb. lib. 8. de præpar. Euang. c. 5.

point ordinairement de fer, mais de cuiure. Depuis que les Eſpagnols tiennent les Indes, l'on en a tiré fort peu, & ne prennent point la peine d'en recercher les mines, encor qu'il y en ait pluſieurs, pource qu'ils ſ'arreſtent à la recerche des metaux plus riches & precieux, & y employẽt leur temps & leur trauail. Ils ſe ſeruent des metaux de cuiure & fer, tant ſeulement de ce qu'on leur en enuoye d'Eſpagne, ou bien de ce qui reſte de l'affinement de l'or & l'argent. L'on ne trouue point que les Indiens vſaſſent cy-deuant d'or, ny d'argent, ny d'autre metail pour monnoye, & pour prix des choſes, mais ſeulement ſ'en ſeruoient pour ornement, comme il a eſté dit, & ainſi il y en auoit grãde ſomme & quantité aux temples, palais, & ſepultures, auec mil genres de vaſes d'or & d'argent qu'ils auoient. Ils ne ſe ſeruoient point d'or ny d'argent pour trafiquer & acheter, mais changeoient & troquoiẽt des choſes aux autres, comme Homere & Pline racontent des anciens. Ils auoient quelques autres choſes de plus grande eſtime, qui couroit entre eux pour prix, au lieu de monnoye, & iuſques auiourd'hui court ceſte couſtume entre les Indiens, comme aux prouinces de Mexique, ils vſent au lieu de monnoye du Cacao, (qui eſt vn petit fruict) & auec iceluy achetent ce qu'ils veulent. Au Peru ils ſe ſeruent du Coca, pour ceſte meſme fin, qui eſt vne fueille que les Indiens eſtiment beaucoup, comme au Paraguey ils ont des coings de fer pour monnoye, & du coſton tiſſu en ſaincte Croix de la Sierre. Finalemẽt la maniere de trafiquer des Indiens, & leur acheter & vendre, eſtoit d'eſchanger & bailler choſes

Plin. lib. 33. chap. 3.

pour choſes: & bien qu'il y eut de grands marchez, & des foires fort celebres, ſi eſt-ce qu'ils n'ont eu beſoin ny neceſſité de monnoye, ny meſme de courratiers, pource que tous eſtoient fort bien appris, à ſçauoir combien il eſtoit beſoin de donner d'vne ſorte de marchandiſe pour vne, tant d'vne autre. Depuis que les Eſpagnols y ſont entrez, les Indiens ſe ſont meſme ſeruis de l'or & de l'argent pour acheter, & au commencement n'y auoit aucune monnoye; mais l'argent au poids eſtoit leur prix & leur monnoye, comme l'on raconte des anciens Romains. Du depuis pour plus grande commodité, l'on forgea de la monnoye en Mexique, & au Peru: toutesfois iuſques à preſent en ces Indes Occidentales l'on n'a battu aucune monnoye de cuiure ou autre metal, mais ſeulement d'argent, & d'or: pource que la richeſſe d'icelle terre n'a admis ny receu la monnoye qu'ils appellent de billon, ny autres genres d'alloy, dont ils vſent en Italie, & aux autres prouinces de l'Europe; bien qu'il ſoit vray qu'en quelques iſles des Indes, comme ſainct Dominique & Port-riche, ils vſent de monnoye de cuiure, qui ſont des quarts, leſquels ont cours ſeulement en ces iſles, pource qu'il y a peu d'argent & d'or. Ie dis peu, encor qu'il y en ait beaucoup, toutesfois il n'y a perſonne qui le tire ou affine. Mais pource que la richeſſe des Indes, & l'vſage de trauailler aux mines conſiſte en or, argent, vif-argent, ie diray quelque choſe de ces trois metaux, laiſsãt pour l'heure le reſte.

Plin. lib. 13. cap. 4.

De l'or que l'on tire & affine és Indes.

CHAP. IIII.

L'OR entre tous les metaux a eſté touſiours eſtimé pour le plus excellent, & auec bonne raiſon, d'autant qu'il eſt le plus durable & incorruptible de tous : car le feu qui conſume & diminuë tous les autres, l'amende, & le rend en ſa perfection. L'or qui a paſſé pluſieurs fois par le feu demeure en ſa couleur, tres-fin & tres-pur, lequel propremẽt ſ'appelle, (ſelon que Pline dit) Obriſo, dequoy fait tant de mention l'Eſcriture, & l'vſage qui conſomme tous les autres metaux (comme dit le meſme Pline) n'amoindrit aucunement l'or, & n'y fait aucun dommage, meſme il ne ſe mange, ny ne ſenuieillit. Et bien que ſa matiere & ſon corps ſoit ſi ferme & ſi ſolide qu'il eſt, il ſe laiſſe neantmoins tellement doubler & tirer, que c'eſt choſe merueilleuſe. Les batteurs d'or & tireurs ſçauent bien la force qu'il a de ſe laiſſer ſi fort amenuſer ſans ſe rompre iamais. Toutes leſquelles choſes bien conſiderees, auec autres excellentes proprietez qu'il a, donneront à entendre aux hommes d'entendement, pourquoy en l'Eſcriture ſaincte la Charité ſ'accompare à l'or. Au reſte, il eſt peu de beſoing de raconter ſes excellences, pour le faire eſtimer & rechercher. Car la plus grande excellence qu'il ait, eſt d'eſtre ja cogneu, comme il l'eſt entre les hommes, pour la ſupreſme puiſſance & grandeur du monde. Venant donc à noſtre ſujet, il y a aux Indes grande abondance de ce metal,

Plin. lib. 33. cap. 3.

Apoc. 3. 21. Can. 3. Pſal. 67. Thren. 4. 3. Reg. 6.

& ſçait-on par les hiſtoires certaines que les Inguas du Peru ne ſe contentoient pas d'auoir de grands & petits vaſes d'or, des cruches, des coupes, des taſſes, & des flaſcons, voire des tiſnes ou grands vaiſſeaux: mais auſſi en auoient-ils des chaires, des brancars ou lictieres tout d'or maſſif: & en leurs temples auoient mis pluſieurs ſtatuës & images d'or maſſif, deſquelles l'on en trouue encor en Mexique quelques-vnes, mais non pas en telle quantité que quand les premiers conqueſteurs arriuerent en l'vn & en l'autre royaume; qui y trouuerent de grandes richeſſes, & en fut encor ſans comparaiſon caché dans terre beaucoup dauantage par les Indiens. Ce ſeroit choſe qui ſembleroit fabuleuſe de raconter qu'ils ayent fait des fers à cheuaux d'argent à faute de fer, & qu'ils ayent payé trois cents eſcus d'vne bouteille de vin, & autres choſes eſtranges: & toutesfois en verité, elles ſont aduenuës, voire & des choſes encor plus grandes. L'on tire l'or de ces parties en trois façons & manieres, ou à tout le moins i'ay veu vſer de ces trois. Car il ſe trouue de l'or en paille, ou pepin, de l'or en poudre, & de l'or en pierre. Ils appellent l'or en pepin, de petits morceaux d'or qui ſe trouuent ainſi entiers, & ſans meſlange d'autre metal, lequel n'a beſoin d'eſtre fondu ny affiné par le feu, & les appellent pepins, pource qu'ordinairemẽt ce ſont petits morceaux comme pepins ou ſemence de melons & citrouilles, & celuy dont parle Iob, quand il dit, *Iob 18.* *Iob 18. aurum.* Combien qu'il arriue quelquesfois qu'il y en a de plus grands, & de tels, que i'en ay veu qui peſoient pluſieurs liures. C'eſt l'excellence & la

grandeur de ce metal ſeul (ſelon que Pline afferme) de ſe trouuer ainſi pur & parfait, choſe qui n'aduient point à tous autres metaux, leſquels ont touſiours de l'eſcume & du terreſtre, & ont de beſoin qu'on les affine auec le feu. I'ay veu meſme de l'argent naturel, en façon *Plin. lib. 3. chap. 5.*

meſme il y en a d'autre que les Indiens appellent Papas, & quelquefois il ſ'en trouue des morceaux de tout pur & fin, en façon de petites racines rondes, ce qui eſt rare toutesfois en ce metal, mais aſſez ordinaire en l'or. Il ſe trouue peu de cet or en pepin, au reſpect des autres eſpeces. Cet or en pierre eſt vne veine d'or qui naiſt & ſ'engendre dans la meſme pierre ou caillou, comme i'ay veu aux mines de Caruma au gouuernement de Sallines, des pierres fort grandes toutes penetrées & trauerſées d'or. D'autres qui eſtoient la moitié d'or, & l'autre moitié de pierre. L'or qui eſt de ceſte façon ſe trouue en des puits ou des mines qui ont leurs veines comme d'argent, mais ils ſont tres-difficiles à tirer. Agatarchides eſcrit au liure cinquieſme de la mer Erythree ou Rouge (ainſi raconte Phocion en ſa Bibliotheque) la façon & maniere d'affiner l'or tiré des pierres, de laquelle ont vſé anciennement les Rois d'Egypte, & eſt vne choſe admirable, de voir comme ce qu'il en eſcrit reſſemble & ſe rapporte proprement à la façon dont l'on vſe encor maintenant à raffiner ces metaux d'or & d'argent. La plus grande quantité d'or que l'on tire & recueille és Indes eſt de celuy qui eſt en poudre, qui ſe trouue és riuieres ou és lieux & torrens où beaucoup d'eaüs ont paſſé, d'autãt que les fleuues des Indes ſont abon-

dans en ceſte eſpece d'or. Comme les anciens ont celebré pour ceſte occaſion le Tage en Eſpagne, le Pactole en Aſie, & le Gange en l'Inde Orientale, & appelloient *ramenta auri*, ce que nous autres appellons l'or en poudre, & eſtoit la plus grande quantité de l'or qui ſe faiſoit à preſent que ces racleures & poudres qui ſe trouuoient és riuieres. A preſent aux iſles de Barlouente, Eſpagnolle, Cube, & Port-riche y en a eu, & y en a encor en grand abondance és riuieres, mais on en rapporte fort peu en Eſpagne, par faute de naturels du pays, & pour la difficulté qu'il y a de le tirer. Il y en a grande quantité au Royaume de Chillé, de Quitto, & au nouueau royaume de Grenade. L'or le plus celebré eſt celuy de Caranaua au Peru, & celuy de Valdinia en Chillé, d'autant qu'il vient auec l'alloy & perfection, qui ſont vingt-trois quillats & demy, voire quelquesfois plus. L'on fait eſtat auſſi de l'or de Veragua pour eſtre tres-fin. Ils apportent meſme beaucoup d'or à Mexique des Philippines & de la Chine, mais communémẽt il eſt foible & de bas alloy. L'or ſe troue meſlé ordinairement ou auec l'argent ou auec le cuiure. Pline dit qu'il n'y a aucun or où il n'y ait quelque peu d'argent ou de cuiure. Mais celuy qui eſt meſlé d'argent eſt communément de moins de quillats que celuy qui eſt meſlé de cuiure. S'il y a la cinquieſme partie d'argent, Pline dit qu'il s'appelle proprement *electrum*, qui a la proprieté de reluire plus à la lumiere du feu, que l'argent fin, ny l'or fin. Celuy qui eſt auec le cuiure eſt ordinairement du plus haut alloy. On r'affine l'or en poudre en des lauoirs en le lauant en

Plin. lib. 3. cap. 4.

beaucoup

beaucoup d'eauë, iuſques à ce que le ſable tombe des plateaux, & l'or comme le plus peſant demeure au fonds. L'on l'affine meſme auec du vif-argent, & auec de l'eauë forte, pource que l'allun dont on fait ceſte eauë, a la vertu de ſeparer l'or d'auec l'ordure ou des autres metaux. Apres qu'il eſt purifié & fondu ils en font des briques ou petites barres pour l'apporter en Eſpagne, pource qu'eſtant en poudre on ne le pourroit tirer des Indes, car on ne le peut quinter, marquer ny eſſayer qu'apres qu'il eſt fondu. Le ſuſdit hiſtoriographe raconte que l'Eſpagne ſur toutes autres prouinces du mõde eſtoit abondante en des metaux d'or & d'argent, ſpecialement Gallice & Portugal, & ſur tout les Aſtures, d'où il raconte qu'on apportoit par chacun an à Rome vingt mil liures d'or, & qu'il ne ſ'en trouue en aucun autre lieu vne telle abondance. Ce qui ſemble eſtre teſmoigné au liure des Machabées, où il eſt dit entre les grãdes richeſſes des Romains, qu'ils eurent en leur puiſſance les metaux d'or & d'argent qui ſont en Eſpagne. Auiourd'huy ce grand threſor d'Eſpagne luy vient des Indes, en quoy la diuine prouidence a voulu qu'aucuns Royaumes ſeruent aux autres, & leur communiquent leurs richeſſes afin de participer de leur gouuernement pour le bien des vns & des autres, en ſe communiquant reciproquemẽt les biens & graces dont ils iouiſſent. On ne peut bien aprecier ny eſtimer le nombre & quantité d'or que l'on apporte des Indes, mais l'on peut bien affermer que c'eſt beaucoup dauantage que ce que Pline raconte qu'on apportoit chaque an d'Eſpagne à

Plin. lib. 33. cap. 4.

1. Mat. 8.

Rome. En la flote où ie vins, qui fut l'an 1587. la declaration de la terre ferme fut de douze caſſons d'or, deſquels chaque caſſon pour le moins peſoit quatre arobes, qui ſont cent liures peſant: & mil cinquante ſix marcs de la neufue Eſpagne, qui eſtoit tant ſeulement pour le Roy, ſans ce qui vint pour les marchands & particuliers, eſtant enregiſtré, & ce qui vint non enregiſtré, comme l'on en apporte beaucoup. Cela ſuffit en ce qui touche l'or des Indes: de l'argent nous en dirons maintenant.

De l'argent des Indes.

CHAP. V.

NOvs liſons au liure de Iob ces paroles: *L'argent a certains commencemens & racines en ſes veines, & l'or a ſon lieu arreſté où il s'engendre & s'eſpaiſſit, le fer en fouiſſant ſe tire de la terre, & la pierre fondue par la chaleur ſe tourne en cuiure.* Par cela il declare en peu de paroles fort ſagement les proprietez de ces metaux, l'argent, l'or, le fer, & le cuiure. Nous auons dit quelque choſe des lieux où l'or ſ'engendre & ſe congele, qui ſont des ſuſdites pierres au profond des montagnes & és entrailles de la terre ou de l'arene des riuieres, & és lieux par où les torrens ont paſſé, ou biẽ aux treshautes montagnes: leſquelles poudres d'or deſcendent & ſ'eſcoulent auec l'eauë qui eſt la plus commune opinion que l'on tient és Indes. D'où vient que pluſieurs du vulgaire croyent que le deluge ayant noyé toute la terre iuſques aux plus hautes montagnes, a eſté cauſe qu'à preſent l'on

trouue cet or és riuieres, & en des lieux ſi eſloignez. Nous dirons maintenant comme l'on deſcouure les mines d'argent, de leurs veines, racines & commencemens, dont parle Iob. Et diray en premier lieu que la cauſe pour laquelle l'on donne le ſecond lieu à l'argent entre les metaux, eſt pource qu'il approche de l'or plus que nul autre d'iceux, en ce qu'il eſt plus durable, & ſe ſent moins endomagé du feu, ſe laiſſant auſſi manier & mettre en œuure plus facilement que les autres, voire il ſurpaſſe l'or en ſa clarté & ſplẽdeur, & au ſon qu'il a plus clair & plus agreable. Car ſa couleur eſt plus conforme & reſſemblante la lumiere, & ſon ſon eſt plus penetrant, plus vif, & plus delicat. Auſſi y a-il certains lieux eſquels ils eſtiment l'argent d'auantage que non pas l'or. Toutesfois c'eſt vn argument & ſigne pour iuger que l'or eſt plus precieux de tous les metaux, en ce qu'il ſe trouue plus rarement, & que la nature ſe mõſtre plus eſcharſe à le produire que non pas les autres: encor qu'il y ait des terres (comme l'on dit de la Chine) eſquelles l'on trouue plus facilement de l'or, que de l'argent meſme. Toutesfois c'eſt choſe plus commune & ordinaire, que l'on trouue plus facilement & en plus grande abondance de l'argent que de l'or. Le Createur a pourueu les Indes Occidẽtales d'vne ſi grande richeſſe d'argent, que tout ce que l'on void és hiſtoires anciennes, & tout ce que l'on dit des argenteries & minieres d'Eſpagne & des autres prouinces, eſt beaucoup moins que ce que l'on void en ces parties là. Les mines d'argent ſe trouuent cõmunément és montagnes & roches tres-hautes,

& du tout deſertes; encores qu'autresfois l'on en ait trouué és plaines & campagnes. Il y en a de deux ſortes differentes, les vnes qu'ils appellent eſgarees, & les autres fixes & arreſtees. Les eſgarees ſont des morceaux de metal qui ſe trouuent amaſſez en quelques endroits, leſquels eſtans tirez & leuez, l'on n'en trouue point apres dauantage. Mais les veines fixes ſont celles qui en profondeur & longueur ont vne ſuite continuë en façon de grandes branches & rameaux d'vn arbre, & quand l'on en a trouué vne d'icelles, l'on en trouue ordinairemẽt pluſieurs autres au meſme lieu. La façon de purger & d'affiner l'argent de laquelle ont vſé les Indiens eſtoit par fondure, en fondant & faiſant reſoudre ceſte maſſe de metal par le feu qui iette le terreſtre d'vn coſté, & par ſa force ſepare l'argent d'auec le plomb, l'eſtain d'auec le cuiure & les autres metaux qui ſe trouuent meſlez. A ceſte fin ils faiſoient & baſtiſſoient des petits fourneaux en lieux où le vent ſouffloit le plus communément, & auec du bois & du charbon qu'ils y mettoient, faiſoient leur artifice & leur affinement, & appellent au Peru ces fourneaux Guayras. Depuis que les Eſpagnols y ſont entrez, outre ceſte façon de fondre & d'affiner, dont ils vſent encor à preſent, ils affinent auſſi l'argent auec du vif argent, & en tirent d'auantage par ce moyen, que non pas en le faiſant fondre & l'affinant par le feu. Car il ſe trouue du metal d'argent que l'on ne peut affiner ny purger aucunement auec le feu, mais ſeulement auec le vif argent. Mais ceſte ſorte de metal eſt communément metal pauure & foible, qui eſt celuy tou-

tesfois qui se trouue en plus grande abondance. Ils appellent pauure celuy qui rend & donne peu d'argent, & grande quantité de metal, & celuy-là riche au contraire, qui donne & rend plus grande quantité d'argent. C'est vne chose merueilleuse non seulement de ceste difference & diuersité qui se trouue à affiner vn metal par le feu, & l'autre sans feu, auec du vif-argent, mais aussi de ce qu'aucuns de ces metaux qui s'affinent au feu ne peuuent pas bien estre fondus quand le feu en est allumé auec du vẽt artificiel, comme de soufflets, mais seulement quand il est soufflé & allumé auec l'air naturel & le vent qui court. Et d'autres au contraire, qui sont plus facilement fondus auec l'air artificiel des soufflets, que non pas auec l'air & le vent naturel. Le metal des mines de Porco s'affine facilement auec des soufflets, & celuy des mines de Potozi ne peut estre fõdu auec les soufflets, mais seulement par le moyen de l'air des Guayras, qui sont de petits fourneaux aux costez des montagnes, bastis exprés du costé du vent, au dedans desquels ils fondent ce metal: & combien que ce soit chose difficile de donner raison à ceste diuersité, toutesfois elle est toute certaine & approuuee par la longue experience. Tellement que l'auaricieux desir de ce metal tant estimé des hommes, leur a fait rechercher mille inuentions & gentils artifices, d'aucuns desquels nous ferõs mention cy-apres. Les principaux lieux des Indes où l'on tire l'argent sont la neufue Espagne & le Peru, mais les mines du Peru surpassent de beaucoup les autres, & entre toutes les autres du monde celles de Potozi, desquelles nous traitte-

rons vn peu à loiſir, pource que ce ſont des choſes plus celebres & plus remarquables qui ſoient és Indes.

De la montagne ou colline de Potozi, & de ſa deſcouuerture.

CHAP. VI.

LA montagne ou colline de Potozi tant renommee eſt ſituee en la prouince de Charcas au Royaume du Peru, diſtant de l'Equinoxe vers le coſté du Sud ou Pole Antarctique de 21. degré deux tiers: de ſorte qu'elle tombe ſous le Tropique aux confins de la Zone Torride, & toutesfois ceſte region eſt extremement froide, voire plus que n'eſt pas Caſtille la Vieille au Royaume d'Eſpagne, & plus encor que la Flandre meſme, combien que par raiſon elle deuſt eſtre chaude ou temperee, eu eſgard à la hauteur & eſleuation du pole où elle eſt ſituee. La raiſon de ceſte ſi froide temperature eſt que ceſte montagne eſt fort eſleuee, & qu'elle eſt agitee & hantee de vents qui ſont fort froids & intemperez, ſpecialement de celuy qu'ils appellent Thomahaui, qui eſt impetueux & tres-froid. Il regne ordinairement és mois de Iuin, Iuillet, & Aouſt. Le fonds & terre de ceſte montagne eſt ſec, froid & fort mal agreable, voire du tout ſterile, qui n'engendre ny produit aucun fruict, ny herbe, ny grain, auſſi eſt-il naturellement inhabitable pour l'intemperature du ciel, & la ſterilité de la terre. Mais la force de l'argent qui attire à ſoy l'auarice & le deſir des autres choſes, a peuplé ceſte montagne plus que

aucun autre lieu qui ſoit en tous ces Royaumes, la rendant ſi abondante de toutes ſortes de viandes, qu'on ne peut deſirer choſe qui ne ſ'y trouue, voire en grande abondance: & combien qu'il n'y ait rien que ce que l'on y apporte par voiture, neantmoins les places y ſont ſi pleines de fruicts, conſerues, vins exquis, ſoyes, & toutes autres delices, qu'il ne ſ'en trouue en autre endroit dauantage. Ceſte montagne eſt de couleur tirant ſur le roux & obſcur, & eſt ſa façon d'vne aſſez agreable rencontre à la veuë, reſſemblant parfaitement la forme d'vn pauillon rond, ou bien d'vn pain de ſucre. Elle ſ'eſleue & ſurpaſſe toutes les autres montagnes & collines qui ſont à l'enuiron. Le chemin par lequel on y mõte eſt fort aſpre & fort roide, encor qu'on y aille tout à cheual. Elle finit par le haut en pointe de forme ronde, & a en ſon pied vne lieuë de circuit. Elle contient depuis le ſommet iuſques au pied mil ſix cents vingt-quatre verges communes, leſquelles reduites à la meſure des lieuës d'Eſpagne, font vn quart de lieuë. Au pied de ceſte montagne l'on void vne autre petite colline qui naiſt d'icelle, en laquelle anciennement il y a eu quelques mines de ces metaux eſpartis & ſans ſuite, qui ſe trouuoient là comme en des bourſes, & non pas en des veines fixes & continuës, & neantmoins elles eſtoiẽt fort riches, encor qu'elles fuſſent en petit nombre. Ce petit roc eſtoit appellé des Indiens, Guayna Potozi, qui veut dire le ieune Potozi, au pied duquel commence l'habitation des Eſpagnols & Indiens, qui ſont venus à la richeſſe & à l'œuure de Potozi: laquelle habitation

peut contenir quelque deux lieuës de circuit, & toute la plus grande traicte & commerce qu'il y ait en aucun lieu du Peru, ſe fait en ceſte habitation. Les mines de ceſte montagne n'ont point eſté foüyes ny deſcouuertes du temps des Ingnas, qui eſtoient les ſeigneurs du Peru, auparauãt que les Eſpagnols y entraſſent, combien qu'ils ayent fouy & ouuert les mines de Porco, aſſez proches de Potozi, n'en eſtant diſtantes que de ſix lieuës ſeulement. La cauſe en pouuoit eſtre, faute d'en auoir eu la cognoiſſance, combien qu'aucuns racontent ie ne ſçay quelle fable, que comme on voulut quelquesfois ouurir ces mines, vne voix fut entenduë, qui diſoit aux Indiens qu'ils n'y touchaſſent pas, & que ceſte montagne eſtoit reſeruee pour d'autres. De vray l'on n'euſt aucune cognoiſſance de Potozi, ny de ſa richeſſe, que iuſques à douze ans apres l'entree des Eſpagnols au Peru, duquel la deſcouuerture ſ'en fit en ceſte façon. Vn Indien appellé Gualpa, de la nation de Chumbibilca, qui eſt vne prouince de Cuſco, allant vn iour à la chaſſe & pourſuite de quelque venaiſon, & cheminant vers la part du Ponant, où la beſte ſe retiroit, commença de courir à mõt le roc, qui pour lors eſtoit couuert, & planté pour la plus-part de certains arbres qu'ils appellent Quinua, & de buiſſons fort eſpais, & comme il ſ'eſleuoit pour mõter en vn paſſage, quelque peu aſpre & difficile, fut contraint mettre la main en vne branche, qui ſortoit de ceſte veine d'vne mine d'argent (à laquelle depuis ils ont donné le nom de riche) qu'il arracha, & apperceut en la foſſe & racine d'icelle le metal, qu'il recogneut

eſtre fort bon, par l'experience qu'il auoit de ceux de Porco : puis ayant trouué en terre, joignant ceſte veine quelques morceaux de metal, qui ſ'eſtoient rompus & departis d'icelle, ſans toutesfois qu'on les peuſt bien cognoiſtre, à cauſe que leur couleur eſtoit changee & gaſtee du Soleil & de l'eauë. Il les porta à Porco eſſayer par Guayras (qui eſt eſprouuer le metal par le feu) & ayant recogneu par là ſa grande richeſſe, & heureuſe fortune, fouyſſoit & tiroit ſecretement ceſte veine ſans le communiquer, ou en parler à perſonne, iuſques à ce qu'vn Indien, nommé Guanca, natif de la vallee de Xaura, qui eſt aux limites de la cité des Rois, lequel demeurãt au lieu de Porco, proche voiſin de ce Gualpa, Chumbibilqua ſapperceut vn iour qu'il faiſoit quelque affinement, & qu'il faiſoit de plus grands ſomons & briques, que celles qu'on faiſoit ordinairement en ces lieux, pource meſme qu'il augmentoit en deſpenſe d'habits, ayant iuſques alors veſcu aſſez paurement. Pour ceſte occaſion, & que ce metal que ſon voiſin affinoit & mettoit en œuure, eſtoit different de celuy de Porco, il penſa de deſcouurir ce ſecret, & fit tant que combien que l'autre tint ſon affaire ſecrete autant qu'il luy eſtoit poſſible, neantmoins par importunité fut contraint de le meuer au roc de Potozi, ayant deſia paſſé deux mois en la iouiſſance de ce riche threſor. Et lors l'Indiẽ Gualpa dit à Guanca qu'il print pour ſa part vne veine qu'il auoit deſcouuerte, laquelle eſtoit proche de la veine riche, & eſt celle que l'on appelle auiourd'huy la veine de Diego Centeno, qui n'eſtoit pas moins riche, mais ſeulemẽt

plus dure à fouir,& plus difficile à tirer. Par ainſi tout d'vn accord partirent entr'eux le roc le plus riche du monde. Il aduint du depuis que l'Indien Guanca trouuant quelque difficulté à fouir & cauer ſa mine,qui eſtoit tres dure,& l'autre Gualpa,ne luy voulant faire part de la ſienne, eurent debat enſemble, & pour ceſte cauſe le Guanca de Xaura irrité de cela,& de quelque autre choſe,alla deſcouurir ceſte affaire à ſon maiſtre, qui ſ'appelloit Vuillaroel, Eſpagnol, qui lors reſidoit en Porco. Ce Vuillaroel en voulant cognoiſtre la verité,alla en Potozi, & trouuant la richeſſe que ſon Yanacona,ou ſeruiteur luy auoit dit,fit enregiſtrer l'Indien Guança, ſ'eſtaquant auec luy à la ſuſdite veine,qui fut dite Centeno, ils appellent cela eſtacquer,qui vaut autant que ſignaler & remarquer pour ſoy la mine,& autant d'eſpace que la loy concede & permet à ceux là qui trouuent vne mine, ou bien à ceux qui la foüyſſent: au moyen dequoy apres l'auoir monſtree & deſcouuerte à la iuſtice, ils demeurerent ſeigneurs de la mine, pour la fouyr & en tirer l'argent, comme de leur propre,en payant ſeulement au Roy ſon droict de cinquieſme. De ſorte que le premier enregiſtremẽt & declaration que l'oñ fit des mines de Potozi, fut le vingt & vnieſme iour du mois d'Auril,de l'an mil cinq cens quarãte cinq, au territoire de Porco,par leſdits Villaroel Eſpagnol,& Guanca Indien. Incontinent apres l'on deſcouurit vne autre veine qu'ils appellent veine d'eſtain,qui a eſté tres-riche,quoy que rude & laborieuſe à y trauailler, pour eſtre ſon metal auſſi dur que le caillou. Du depuis le trentieſme iour

d'Aouſt, au meſme an de quarante-cinq, la veine appellee Mendieta, fut enregiſtree, qui ſont les quatre principales veines de Potozi. Ils diſent de la veine riche, la premiere qui fut deſcouuerte, que ſon metal eſtoit hors terre la hauteur d'vne lance en façon de rochers, ſouſleuant la ſuperficie de la terre, comme vne creſte de trois cents pieds de longueur, & de treze de large, & que cela demeura deſcouuert & deſcharné par le de-luge, ayant ceſte veine comme la partie la plus dure, reſiſté à la force & impetuoſité des eauës. Son metal eſtoit ſi riche, qu'il y auoit la moitié d'argent, & continua ceſte veine en ſa richeſſe iuſques à cinquante & ſoixante ſtades, à la hauteur d'vn homme de profondeur, où elle vint à defaillir. De ceſte façon furent deſcouuertes les mines de Potozi par la prouidence diuine, laquelle a voulu pour la felicité d'Eſpagne, que la plus grande richeſſe qu'on ſçache, & qui iamais ait eſté au mõde, fuſt cachee pour vn temps, pour la deſcouurir au temps que l'Empereur Charles le Quint, de glorieuſe memoire, tenoit l'Empire, les royaumes d'Eſpagne, & la ſeigneurie des Indes. Incontinent apres que la deſcouuerture de Potozi fut cogneuë aux royaumes du Peru, pluſieurs Eſpagnols, & preſque la plus-part des bourgeois de la cité d'Argent, qui eſt à dix-huict lieuës de Potozi, vindrent pour y prendre des mines, meſmes y vindrent pluſieurs Indiẽs de diuerſes prouinces, & ſpecialement les Guayzadores de Porco, ſi qu'en bref temps ce fut la meilleure & plus grande habitation de tout le royaume.

De la richeſſe que l'on a tiree & tire chacun iour du roc ou montagne de Potozi.

CHAP. VII.

IE'AY eſté pluſieurs fois en doute ſi l'on ſe trouuoit aux hiſtoires des anciens vne ſi grande richeſſe de mines, comme celles que nous auons veuës de noſtre temps au Peru. S'il y a eu iamais au monde des mines riches & renommees pour cet effect, ce ont eſté celles d'Eſpagne, dont les Carthaginois ont ioüi, & du depuis les Romains: leſquelles, comme i'ay dit, ne ſont pas ſeulement eſtimees & renommees par les liures profanes, mais auſſi par les Eſcritures ſainctes. Celuy qui plus particulierement fait mention de ces mines, au moins que i'aye veu, eſt Pline, qui eſcrit ainſi en ſon hiſtoire Naturelle: *Il ſe trouue de l'argent preſque en toutes prouinces, mais celuy d'Eſpagne eſt le meilleur de tous, lequel croiſt & s'engendre en vne terre ſterile, aux montagnes & rochers, & eſt choſe certaine & infaillible qu'és lieux où l'on a vne fois deſcouuert aucunes de ces veines, il y en a d'autres qui n'en ſont gueres eſloignees: ce qui ſe trouue auſſi preſque en tous autres metaux, & pour cela les Grecs (à mon aduis) les appellerent metaux. C'eſt vne choſe eſtrange, que les puits ou trous de ces mines d'Eſpagne, leſquels on commença à fouïr du temps de Hannibal, ſe voyent encor à preſent, & retiennent encor les meſmes noms de ceux qui les deſcouurirent. Entre ces mines, celle que deſcouurit Bebello, qui en retient le nom encor auiourd'huy, fut fort renommee, & dit-on qu'elle donnoit & rapportoit ſi grande richeſſe à ſon maiſtre Hannibal, que chaque iour l'on*

Plin. lib. 33. cap. 6.

recueilloit trois cens liures d'argent, & iuſques à maintenant on a touſiours continué de trauailler à ceſte mine, de telle ſorte, qu'elle eſt à preſent de mil cinq cents pas de profondeur, cauee en la montagne. Deſquels puits neantmoins ceſte grande profondeur, les Gaſcons qui y trauaillent tirent l'eaue qu'ils y trouuent pour les aſſecher, & y cauer mieux à leur aiſe, tout durant le temps que les chandelles & la lumiere leur durent, en telle abõdance qu'il ſemble que ce qu'ils en iettent ſoit vne riuiere. Genebrardus in Chronographia. Iuſques icy ſont les paroles de Pline, que i'ay voulu icy reciter de mot à mot, pour contenter dauantage ceux qui entendẽt que c'eſt de mines, voyant que la meſme choſe qu'ils experimentent auiourd'huy, a eſté exercee par les anciens. Et certainement la richeſſe de ceſte mine d'Hannibal aux monts Pyrenees, eſtoit grande & bien remarquable, laquelle les Romains poſſederent, y ayãs cõtinué ſon ouurage, iuſques au tẽps de Pline, qui fut comme trois cens ans. La profondité de ceſte mine eſtoit de mil cinq cens pas, qui eſt vn mil & demy, & fut ſi riche au commencemẽt, qu'elle valloit à ſon maiſtre par chacun iour trois cens liures, de douze onces la liure. Mais combiẽ que ceſte richeſſe ait eſté grande, elle n'approche neantmoins à celle qui de noſtre temps ſ'eſt retrouuee en Potozi. Car comme il appert par les regiſtres de la maiſon de la contractation de ceſte prouince, & comme pluſieurs hommes anciens dignes de foy l'atteſtent, au temps que le Licentié Pollo gouuernoit ceſte prouince, qui fut pluſieurs annees apres la deſcouuerte de ceſte montagne, l'on enregiſtroit & tiroit pour la cinquieſme chacun Samedy cent cinquante & deux cens

mil pezes, dont le cinquieſme reuenoit à trente & quarante mil pezes, & pour chacun an vn million & demy ou peu moins. Tellement que ſuiuant ce conte, l'on tiroit chaque iour de ceſte mine comme trente mil pezes, dont il reuenoit au Roy pour la cinquieſme, ſix mil pezes par iour. Il y a encor vne choſe à mettre en auant, pour monſtrer la richeſſe de Potozi, que le conte qui a eſté fait n'eſt ſeulemẽt que de l'argent qui ſe marquoit & quintoit, & eſt choſe cogneuë au Peru, que l'on a vſé long temps en ces royaumes d'argent qu'ils appelloient courant, lequel n'eſtoit marqué ny quinté. Et tiennent pour certain ceux qui cognoiſſent ces mines, qu'en ce temps la plus grande partie de l'argent que l'on tiroit de Potozi ne ſe quintoit point, & eſtoit celuy qui auoit cours entre les Indiens, & beaucoup entre les Eſpagnols, comme ie l'ay veu continuer iuſques à mon temps. Par cela l'on peut bien croire, que le tiers de la richeſſe de Potozi, voire la moitié ne ſe manifeſtoit, ny ne ſe quintoit point. Il y a encor vne autre conſideration plus remarquable, en ce que Pline met, que l'on auoit fouy mil cinq cents pas en ceſte mine de Babello, & que touſiours l'on trouuoit de l'eauë, qui eſt ce qui donne le plus grand empeſchement qui ſoit à tirer le metal des mines. Mais en celle de Potozi, encor que l'on y ait fouy & caué plus de deux cens ſtades ou hauteurs d'vn homme en profondeur, iamais on n'y a trouué d'eauë, qui eſt le plus grand heur de ceſte montagne. Mais quoy? les mines de Porco, dont le metal eſt tres-bon & tres-riche, ſont auiourd'huy delaiſſees pour l'in-

commodité de l'eau qu'ils y ont rencontree en y fouiſſant: pource que ce ſont deux trauaux inſupportables en recherchant le metal, de cauer & rompre les roches, & d'en tirer l'eauë tout enſemble. Le premier deſquels, à ſçauoir de cauer la roche, donne aſſez de peine, voire eſt trop dur & trop exceſſif. Finalement auiourd'huy ſa Majeſté reçoit pour ſon quint par chacun an l'vn portant l'autre, vn million de l'argent des mines de Potozi, ſans l'autre richeſſe qui luy vient de vif-argẽt, & autres droicts royaux qui eſt vn grand threſor. Quelques hommes experts ayans ſupputé les contes, diſent que ce que l'on a apporté à quinter en la caſſe, ou douane de Potozi, iuſques en l'an mil cinq cens quatre vingts cinq, ſe mõte à cent millions de pezes d'eſſay, dont chaque peze vaut treze reaux & vn quart, ſans conter l'argent que l'on a peu tirer ſans quinter, & qui a eſté quinté és autres caſſes Royales, & ſans l'argent courant que l'on a mis en œuure au pays, qui n'eſt point quinté, qui eſt vne choſe innombrable, combien que les premiers regiſtres des quints ne ſoient pas ſi clairement, ou intelligiblement eſcrits, que ſont ceux d'auiourd'huy: pource qu'aux commencemens, & premieres deſcouuertes, l'on faiſoit la recepte par Romaines, tant eſtoit grande l'abondãce qu'il y en auoit. Mais par les memoires & recherches que fit le Viceroy Dom Franciſque de Tollede, en l'annee mil cinq cens ſoixante & quatorze ſe trouua qu'il y auoit ſoixante & ſeize millions, iuſques en ladite annee, & depuis ledit an iuſques à celui de quatrevingts cinq incluſiuement, il appert par les regiſtres royaux

qu'il s'eſt quinté iuſques à trente-cinq millions. L'on enuoya au Viceroy ce conte de Potozi, en l'an que i'ay dit, lors que i'eſtois au Peru, & du depuis la richeſſe qui eſt venuë aux flotes du Peru, eſt montée à beaucoup dauantage. En la flote où ie vins, de l'an mil cinq cens quatre vingts ſept, il y auoit onze millions qui vindrent aux deux flotes du Peru & Mexique, dõt les deux tiers eſtoiẽt en celle du Peru, & y en auoit preſque la moitié pour le Roy. I'ay voulu deduire cecy particulierement, afin de faire entendre la puiſſance que la diuine Majeſté a voulu donner au Roy d'Eſpagne, ſur les chefs deſquels tant de couronnes & de royaumes ont eſté amaſſez, & leſquels par ſpeciale faueur du ciel, ont ioint les Indes Orientales auec les Occidentales, enuironnans tout le monde par leur puiſſance. Ce que l'on doit croire eſtre ainſi arriué par la prouidence de noſtre Dieu, pour le bien de ces peuples qui viuent ſi eſloignez de leur chef, qui eſt le Pontife Romain, Vicaire de Chriſt noſtre Seigneur, en la foy & obeiſſance duquel, tant ſeulement l'on peut eſtre ſauué, & meſme pour la defenſe de la foy Catholique & de l'Egliſe Romaine, en ces parties, où la verité eſt tant oppugnee, & pourſuiuie des heretiques. Et puis que le Seigneur des cieux, qui dõne & oſte les royaumes à qui il veut, & comme il luy plaiſt l'a ainſi ordonné, nous le deuons ſupplier qu'il luy plaiſe fauoriſer le zele pieux du Roy Catholique, luy donnant heureux ſuccez, & proſpere victoire cõtre les ennemis de la ſaincte foy, veu qu'en ceſte cauſe il gaſte le threſor des Indes, qu'il luy a dõné, voire en a beſoin de beaucoup

coup dauantage. Cependant il ſuffit d'auoir fait ceſte digreſſion pour monſtrer les richeſſes de Potozi. C'eſt pourquoy nous reuiendrons à dire comme l'on trauaille és mines, & comme l'on affine les metaux que l'on en tire.

Comme l'on trauaille és mines de Potozi.

CHAP. VIII.

BOece ſe plaignant du premier inuenteur des mines, dit fort bien : *Boetius de conſolat.*

Heus primus, quis fuit ille,
Auri qui pondera teſti.
Gemmáſque, latere volentes,
Precioſa pericula fodit?

Auec raiſon il les appelle precieux danger, pour le grand trauail & peril auec lequel l'on tire les metaux, que les hommes eſtiment tant. Pline dit qu'en Italie il y a pluſieurs metaux, mais que les anciens ne voulurent pas permettre d'y trauailler, afin de conſeruer le peuple. Ils apportoient ces metaux d'Eſpagne, & faiſoient trauailler les Eſpagnols aux mines, comme tributaires. L'eſpagne en fait auiourd'huy tout de meſme aux Indes, en ce que y ayant & reſtant ſans doute en Eſpagne pluſieurs mines de metaux, neantmoins ils ne les veulent pas chercher, ny permettre qu'on y trauaille, à cauſe des inconueniens que l'on y void chacun iour : mais ils les font apporter des Indes, où on les tire auec beaucoup de trauail, & riſque. Ce roc de Potozi contient en ſoy, comme i'ay dit, quatre veines principales, qui ſont la veine Riche, celle de Centeno, celle d'Eſtain, & celle *Plin. lib. 33. cap. 4.*

de Mendieta. Toutes ces veines ſont en la partie Orientale de la montagne, comme regardans le leuer du Soleil: car en l'Occidentale il ne ſ'en trouue aucune: leſdites veines courent Nort & Sud, qui eſt de Pole en Pole. Elles ont à l'endroit le plus large ſix pieds, & au plus eſtroit vne paulme. Il y en a d'autres de diuerſe façon qui ſortent d'icelles veines, comme les grands rameaux des arbres ont de couſtume d'en produire de petits. Chaque veine a diuerſes mines, qui ſont parties ou portions d'elle-meſme, diſtinctes & ſeparees entre diuers maiſtres, des noms deſquels elles ſont ordinairement appellees. La grande mine contient quatre vingts verges, & ne peut contenir dauantage par l'ordonnance, & la moindre en contient quatre. Toutes ces mines ſont auiourd'huy fort profondes. L'on conte en la veine Riche ſoixante & dix-huict mines, qui ſont profondes de quatre vingts & cent ſtades, ou hauteurs d'hommes, voire en quelques endroits iuſques à deux cents. L'on conte en la veine de Centeno vingt-quatre mines, dont quelques-vnes ſ'aduancent iuſques à ſeptante ou quatre vingts ſtades de profond, & ainſi des autres veines de ceſte montagne. L'on inuenta pour remede à ceſte grande profondité, des mines qu'ils appellent ſoccabones, qui ſont caues ou mines faites au pied de la montagne, leſquelles vont trauerſant iuſques à rencontrer les veines: car l'on doit entendre que combien que les veines courēt Nort, & Sud, comme il a eſté dit, neantmoins c'eſt en rabaiſſant depuis le ſommet iuſques au pied & bas de la montagne, qui ſera ſelon qu'on croit

par coniecture plus de douze cens ſtades. Et à ce conte encor que les mines ſ'eſtendēt en telle profondeur, il reſte neantmoins encor plus de ſix fois autant d'eſpace, iuſques à leur fonds & racine, laquelle ſelon qu'ils diſent doit eſtre tres-riche & abondante, comme le tronc & la ſource de toutes les veines: combien que iuſqu'auiourd'huy nous ayons veu le contraire par experience, car tant plus haute & eſleuee eſt la veine à la ſuperficie de la terre, tant plus ſe trouue riche, plus auſſi qu'elle va en profondeur, l'on trouue ſon metal plus pauure, & moindre d'alloy. Cependant ils inuenterent les Soccabons, par leſquels on entre & ſort aiſément, pour trauailler aux mines, auec moins de couſt, de peine & de danger. Ils ont huict pieds de largeur, & vne ſtade de hauteur, & les ferment auec des portes. L'on tire par iceux les metaux fort facilement, en payant au proprietaire du Soccabon, le cinquieſme de tout le metal que l'on tire par iceluy. Il y en a deſia neuf de faits, & autres que l'on a commencé à faire. L'on fut vingt-neuf ans à faire vn Socabon, qu'ils appellent du venin, qui va ſe rendre & donner à la veine riche, ayāt eſté commencé en l'an mil cinq cents cinquante, l'vnzieſme annee de la deſcouuerte, & acheué en l'an mil cinq cēs quatre vingts cinq, l'vnzieſme d'Auril. Ce Soccabon rencontra la veine Riche, à trēte-cinq ſtades pres de ſa ſource ou racine, & y auoit de là où il rencontra la veine iuſques au ſault & embouchеure de la mine, autres cent & trente-cinq ſtades. De façō qu'il falloit deſcendre toute ceſte profondité pour trauailler à la mine. Tout ce Soccabon contient

depuis ſon ouuerture, iuſques à la veine de Cruſero, qu'ils appellent, deux cents cinquante verges, à laquelle œuure furent employez les vingt-neuf ans de temps, qui ont eſté dits, afin que l'on voye le grand trauail que prennent les hommes pour rechercher l'argent aux entrailles de la terre. Cependant ils trauaillent en ces mines en cõtinuelles tenebres, & obſcurité, ſans ſçauoir aucunement quand il eſt iour ou nuict. Or d'autant que ce ſont lieux que le Soleil ne viſite aucunement, il n'y a pas ſeulement de perpetuelles tenebres, mais auſſi y fait vn extreme froid, & y court vn air ſi groſſier, & contraire à la nature & diſpoſition humaine, que les hommes qui y entrent de nouueau ſ'y eſtourdiſſent comme du mal de la mer. Ce qui m'aduint à moy-meſme en vne de ces mines, où ie ſenti douleur de cœur, & ſanglots d'eſtomach. Ceux qui y trauaillent ſe ſeruent de flambeaux & chandelles pour leur eſclairer, en departant le labeur, & l'ouurage de telle ſorte que ceux qui trauaillent le iour, y repoſent la nuict, & les autres au contraire les viennent eſchãger, pour trauailler la nuict & repoſer le iour. Le metal y eſt communément dur, & à ceſte cauſe ils le tirent à coups de marteaux, le rompant & eſclatant par force, comme ſi c'eſtoit vn caillou. Par apres ils montent ce metal ſur leurs eſpaules, par des eſchelles à trois branches, faites de cuir de vache retors, comme pieces de bois qui ſont trauerſées d'eſchellons de bois: de ſorte qu'en chacune de ces eſchelles l'on y peut monter & deſcendre tout enſemble. Ces eſchelles ſont longues de dix ſtades, & à la fin d'icelles en recom-

mence vne autre de la meſme longueur, commẽçant & finiſſant chaque eſchelle à des eſtablies & plates-formes de bois, où il y a des ſieges, & lieux pour ſe repoſer, comme galleries, d'autant qu'il y a pluſieurs de ces eſchelles à monter bout à bout. Vn homme y porte ordinairement ſur ſes eſpaules le poids de deux arrobes de metal, auec vne toille attachee en façon d'vne hotte, & y mõtent trois à trois. Celuy qui va deuant porte vne chandelle attachee à ſon poulce: car comme il eſt dit, il n'y a nulle lumiere du ciel, & vont ſe tenãs à l'eſchelle des deux mains pour monter ſi grande eſpace de hauteur, qui ſurpaſſe communemẽt cent cinquante ſtades de hauteur, choſe effroyable, & qui donne l'eſpouuente ſeulement à y penſer, tant eſt grand le deſir d'argent, pour la recherche duquel les hommes endurent tant de trauail. Et certes ce n'eſt point ſans raiſon que Pline traittant de ceſte matiere ſ'exclame, & dit ainſi: *Nous entrons iuſques aux entrailles de la terre, & alons pourſuiuant les richeſſes iuſques aux lieux des condamnez.* Et par apres au meſme liure, il dit ainſi: *Ceux qui recherchent les metaux font les œuures plus que de geans, faiſans des trous & ruetes au profond de la terre, perçans les montagnes ſi auant, & ſi profondement, à la lueur des chandelles, où le iour & la nuict ſont ſemblables, & en pluſieurs mois ne voyent aucun iour, d'où bien ſouuent il aduient que les parois des mines fondent & tombent, accablans deſſouz pluſieurs des miniers qui y trauaillent.* Et en apres il adiouſte: *Ils entament la roche dure auec des marteaux de fer peſans cent cinquante liures, & tirent les metaux ſur leurs eſpaules, trauaillans de iour & de nuict, les vns deſquels*

Plin. in præm. lib. 33. c. 6.

baillent leur charge aux autres, & tout cela eſt en obſcurité, puis que les derniers ſeulement voyent la lumiere. Auec des coings de fer & des marteaux ils rompent les caillous, tant durs & forts qu'ils ſoient, pource que la faim de l'argent eſt encor plus aſpre & plus forte. Cela eſt de Pline, qui encor qu'il parle comme hiſtoriographe d'alors, neantmoins ſemble prophete d'auiourd'huy. Et n'eſt moindre ce que Phocion d'Agatharchides raconte du grãd trauail qu'enduroient ceux qu'ils appelloient Chryſios, à tirer l'or, pource que comme le ſuſdit autheur dit, l'or & l'argent donnent autant de trauail à le tirer & rechercher, comme il apporte de contentement eſtant poſſedé.

Comme l'on affine le metal d'argent.

CHAP. IX.

LEs veines que i'ay dit où l'on trouue l'argent, courent ordinairement entre deux rochers qu'ils appellent la chaſſe, dont l'vn d'iceux a accouſtumé d'eſtre tres-dur comme caillou, & l'autre mol & plus facile à rompre. Tout ce metal ne ſe trouue pas touſiours eſgal & d'vne meſme valeur. Car il y en a vne meſme veine d'vne ſorte fort riche, qu'ils appellent Cacilla, ou Tacana, d'où l'on tire beaucoup d'argent, & l'autre eſt pauure, duquel l'on tire peu d'argent. Le metal le plus riche de ceſte montagne eſt de couleur d'ambre, & apres celuy qui tire le plus ſur le noir. Il y en a d'autre qui eſt comme roux, d'autre ſemblable à la couleur de cendre: en ſomme de pluſieurs & diuers couleurs, & ſemble à ceux qui

ne les cognoiſſent point, que ce ſoient des pierres de nulle valeur. Mais les miniers cognoiſſent incontinent ſa qualité & ſa perfection, par certains ſignes & petites veines qu'ils y voyent. On porte tout le metal que l'on tire des mines ſur des moutons du Peru, qui ſeruẽt d'aſnes à porter aux moulins. Le metal le plus riche ſ'affine en le fondant dedans ces petits fourneaux que i'ay dit, qu'ils appellent Guayras. car ceſtuy eſt le plus plombeux, pour raiſon dequoy il en eſt plus facile à fondre, auſſi pour le mieux fondre, les Indiens y jettent ce qu'ils appellent Soroche, qui eſt vn metal fort plombeux, & le metal eſtant en ces fourneaux, l'ordure & le terreſtre par la force du feu demeure en bas, & le plomb & l'argent ſe fondent, de telle façon que l'argent eſt porté nageant ſur le plomb, iuſques à ce qu'il ſoit purifié, puis apres ils r'affinent encor pluſieurs fois cet argent par ceſte maniere de fondure. L'on a accouſtumé de tirer d'vn quintal de metal, trente, quarante, voire cinquante pezes d'argent, & toutesfois i'en ay veu d'vne ſorte que l'on me monſtra par excellence, duquel l'on tiroit en le faiſant fondre de ceſte façon, deux cents, voire deux cents cinquante pezes d'argent du quintal, richeſſe vrayement rare, & preſque incroyable, ſi par le feu nous n'en auions veu l'experience, mais tels metaux ſont fort rares. Le pauure metal eſt celuy qui d'vn quintal rend deux ou trois, cinq ou ſix pezes, ou peu d'auantage. Ce metal ordinairement n'eſt point plombeux, mais eſt ſec: c'eſt pourquoy l'on ne le peut affiner par le feu. Et pour ceſte raiſon il y auoit en Potozi

vne grande quantité de ces pauures metaux, deſquels l'on ne faiſoit pas grand eſtat, & eſtoient deiettez comme la paille & comme l'eſcume des bons metaux, iuſques à ce que l'on mit en auant le moyen d'affiner auec le vif-argent, par le moyẽ duquel ceſte eſcume qu'ils appelloient Oquiache fut de grand profit. Car le vif-argent par vne eſtrange & merueilleuſe proprieté purifie l'argẽt, & eſt propre pour ces metaux qui ſont ſecs & pauures, eſquels toutesfois il ſe conſume moins de vif-argent que non pas és riches : car tant plus ils ſont riches, plus ont-ils beſoin de vif-argent. Auiourd'huy la façon d'affiner, qui eſt la plus cõmune & plus exercee en Potozi, eſt celle qui ſe fait par le vif-argẽt, comme auſſi és mines de Cacatecas & autres de la neufue Eſpagne. Il y auoit anciennement aux flancs & aux ſommets de Potozi plus de ſix mil Guayras, qui ſont ces petits fourneaux où l'on fond le metal, leſquels eſtoiẽt poſez en façon de luminaires, tellement que c'eſtoit vn plaiſant ſpectacle de les voir de nuict, & jetter la lumiere ſi loin, qu'ils ſembloient n'eſtre qu'vn braſier ou flãme de feu. Mais auiourd'huy pour le plus qu'on y en trouue, c'eſt deux mil, d'autant que, comme i'ay dit, ils vſent peu de la fonte, mais affinent auec le vif-argent, qui eſt de plus grand profit. Et pource que les proprietez du vif-argent ſont admirables, & que ceſte maniere d'affiner l'argent eſt fort remarquable, ie traitteray du vif-argent, de ſes mines & ouurage, & ce qui ſemblera conuenable à ce ſuject.

Des proprietez merueilleuſes du vif-argent.

CHAP. X.

LE vif-argẽt ainſi appellé par les Latins, pource qu'il coule & ſe gliſſe viſtement d'vn lieu en autre, entre tous les metaux a de grandes & merueilleuſes proprietez. La premiere, que combien que ce ſoit vn vray metal, ſi eſt-ce toutesfois qu'il n'eſt pas dur, & ſi n'a point de forme arreſtee ny de conſiſtance comme les autres metaux, mais il eſt liquide & coulant, non pas comme l'or & l'argent fondu, ains de ſa propre nature, combien qu'il ſoit vne liqueur, il eſt neantmoins plus peſant qu'aucun autre metal: c'eſt pourquoy tous les autres nagẽt deſſus, & ne vont point au fond, d'autant qu'ils ſont plus legers. I'ay veu mettre en vn baril de vif-argent deux liures de fer, leſquelles nageoient deſſus comme fait du bois ou du liege ſur l'eauë. Pline met vne exception à cela, diſant que l'or tant ſeulement ſ'y enfonce & ne nage pas deſſus: ie n'en ay pas veu l'experience, mais parauanture cela procede de ce que le vif-argent naturellement circuit l'or & le cache dedans ſoy, qui eſt vne des plus importantes proprietez qu'il ait. Car il ſ'attache à l'or d'vne façon merueilleuſe, le cherche & le va trouuer là où il le ſent, & ce non ſeulement, mais auſſi il l'enuironne & le ioint de telle façon, qu'il le deſpouille & ſepare de quelconque metal & autre corps où il ſoit meſlé. Pour ceſte raiſon ceux-là prennent de l'or qui ſe veulent preſeruer du dommage & des incommoditez du vif-argent. L'on ſ'eſt

Plin. lib. 33 c. 6.

ſeruy pour donner remede à ceux, és oreilles deſquels on auroit mis du vif-argent pour les faire mourir ſecretement, de certaines petites platines d'or qu'on leur mettoit és oreilles, à cauſe de la vertu qu'a l'or d'attirer le mercure. Et par apres ils tiroient les platines toutes blãches du vif-argent qui ſ'y eſtoit attaché. Eſtant vn iour à Madrid allé voir les ouurages exquis que Iacomo de Treço, excellent ouurier Milannois faiſoit pour ſainct Laurẽs le Royal, il aduint que ie m'y trouuay le iour qu'ils doroient quelques pieces d'vn contre-table qui eſtoient de bronze, ce qui ſe fait auec vif-argent. Et d'autant que la fumee du vif-argent eſt mortelle, il me dit que les ouuriers ſe preſeruoient de ce venin en prenant vn doublon d'or roulé qu'ils aualoient, lequel eſtant en l'eſtomach attiroit à ſoy tout le vif-argent qui leur entroit en fumee par les yeux, par les oreilles, par les narines, & par la bouche, & par ce moyen ſe garantiſſoient du dommage du vif-argent, que l'or attiroit ainſi en l'eſtomach, & iettoient en apres le tout auec les excremens, choſe certes digne d'admiration. Apres que le vif-argent a purifié l'or, & qu'il l'a nettoyé & purgé des autres metaux, & de tout meſlange, il eſt ſeparé luy-meſme d'auec l'or ſon amy par la chaleur du feu, lequel le laiſſe du tout purifié & ſans vif-argent. Pline dit que par certain art & inuention l'on ſeparoit l'or d'auec le vif-argẽt, toutesfois ie ne voy point qu'auiourd'huy l'on vſe de tel art, & me ſemble que les anciens n'ont point ſceu & entendu que l'argent ſe peut affiner auec du vif-argent, qui eſt auiourd'huy le plus grand vſage & principal pro-

fit du vif-argent, pource qu'il dit expreſſément que le vif-argent ne ſe ioint à aucun autre metal qu'à l'or, & lors qu'il fait mention d'affiner l'argent, il ne parle ſeulement que de la maniere de fondre, d'où l'on peut inferer que les anciens n'ont point cogneu ce ſecret. A la verité iaçoit qu'entre l'or & le vif-argent il y ait vne amitié & ſympathie, neantmoins là où le vif-argent ne trouue point d'or, il ſe va rendre à l'argent, & ſe ioint auec luy, bien que ce ne ſoit pas de telle façon qu'il fait auec l'or. Mais en fin il le nettoye, il le ſepare d'auec la terre, le cuiure & le plomb, parmy leſquels ſ'engendre l'argent, ſans qu'il ſoit beſoin de feu pour le r'affiner par fondure, encor qu'il ſe faille ſeruir du feu pour le ſeparer d'auec l'argent, comme ie diray cy-apres. Le vif-argent ne tient conte des autres metaux, horſ-mis l'or & l'argent: au contraire il les corrompt, les parforce & les conſomme, & les va fuyant tant qu'il peut. Ce qui eſt auſſi vne choſe admirable, & pour ceſte cauſe l'on le met en des vaſes de terre, ou dans des peaux d'animaux, d'autant que ſi on le met dans des vaiſſeaux de cuiure, de fer, ou d'autre metal, auſſi toſt il les perce & corrompt, & penetre auſſi toute autre matiere. C'eſt pourquoy Pline l'appelle le venin de toutes choſes, & dit qu'il conſomme & gaſte tout. L'on trouue du vif-argẽt és ſepultures des hommes morts, qui apres auoir conſommé les corps, en ſort fort net, & fort entier. Il ſ'en eſt meſme trouué dans les os & mouelle des hommes & des animaux, leſquels l'ayant receu en fumee par la bouche & par les narines, il ſe congele au dedans,

& leur penetre ainſi les os. Et pource c'eſt vne choſe fort dangereuſe de hanter & frequenter auec vne creature ſi venimeuſe & ſi mortelle. Il a auſſi vne autre proprieté de courir & faire cent mil petites goutes, deſquelles pour petites & menuës qu'elles puiſſent eſtre, il ne ſ'en perd pas vne, mais vont retournant par cy par là ſe ioindre auec leur liqueur. Et eſt quaſi incorruptible, n'y ayant choſe preſque qui le puiſſe gaſter, d'où vient que le meſme Pline l'appelle ſueur eternelle. Il a encor vne autre proprieté, c'eſt que cõbien qu'il ſoit celuy qui ſepare l'or d'auec le cuiure, & de tous les autres metaux, neãtmoins ceux qui veulent dorer du cuiure, du bronze ou de l'argent, ſe ſeruent du vif-argent, pour eſtre le moyenneur de cet aſſemblement: car on dore les metaux par ſon aide. Entre toutes les merueilles de ceſte eſtrange liqueur, celle qui m'a ſemblé plus digne d'eſtre remarquee, eſt que combien qu'il ſoit la choſe la plus peſante du mõde, neantmoins il ſe tourne totalement en la choſe plus legere du monde, qui eſt la fumee par laquelle il monte en haut ayant eſté conuerty en icelle, auſſi toſt la meſme fumee, qui eſt vne choſe ſi legere, ſe retourne du tout en vne choſe ſi peſante, comme eſt la propre liqueur du vif-argent: en quoy il ſe reſout: car ceſte fumee venãt à rencõtrer en haut le metal qui eſt vn corps dur, ou bien venant à vne region froide, auſſi toſt il ſ'eſpaiſſit & ſe tourne en vif-argent: que ſi l'on luy donne vne autre fois le feu, tout de meſme il ſe retourne en fumee pour ſe reſoudre encor en vif-argent. Tranſmutation vrayement eſtrange, d'vne choſe ſi peſan-

te en choſe ſi legere,& d'vne ſi legere en vne ſi peſante, ce que l'on peut tenir pour choſe rare en nature. Et pource l'autheur de la nature eſt digne d'eſtre glorifié en toutes ces & autres eſtranges proprietez de ce metal, puis que toute choſe engendree obeit promptement à ſes loix cachees & incogneuës.

Du lieu où l'on trouue le vif-argent, & comme l'on deſcouurit ces tres-riches mines en Guancauilca.

CHAP. XI.

CE vif-argent ſe trouue en vne maniere de pierre, laquelle donne & apporte auſſi tout enſemble ce vermeillon que les anciens appellerent *Minium*, & encor auiourd'huy l'on appelle les images de criſtal miniades, leſquels sõt peints auec du vif-argent. Les anciens ont beaucoup fait d'eſtat de ce *minium*, ou vermeillon, le tenant pour vne couleur ſacree, comme Pline raconte, diſant que les Romains auoient accouſtumé d'en peindre la face de Iupiter, & les corps de ceux qui triomphoient en Ethiopie, meſmes les idoles, & les gouuerneurs auſſi auoient la face peinte de ce *minium*. Et que ce vermeillon eſtoit tellement eſtimé à Rome (lequel on y portoit ſeulement d'Eſpagne, où il y auoit beaucoup de puits & de mines de vif-argent, qui y ſont encor auiourd'huy) que les Romains ne permettoiẽt pas que l'on l'affinaſt & accommodaſt en Eſpagne, de peur qu'ils n'en deſrobaſſent quelque choſe, mais on le portoit à Rome, ſeellé, tout ainſi en *L.33.c.7.*

pierre comme ils le tiroient de la mine, puis l'affinoient. L'on y en apportoit par chacun an de l'Eſpagne, ſpecialement de l'Andaluzie, enuiron dix mil liures, que les Romains eſtimoient vne exceſſiue richeſſe. I'ay rapporté tout cecy de cet Autheur, afin que ceux qui voyent auiourd'huy ce qui ſe paſſe au Peru, ayent le contentement de ſçauoir ce qui s'eſt paſſé anciennement entre les plus puiſſans ſeigneurs de l'vniuers. Ie le dy pour les Inguas, Roys du Peru, & pour les Indiens naturels d'iceluy, qui trauaillerent & fouyrent long temps ès mines de vif-argent, ſans ſçauoir ce que c'eſtoit du vif-argẽt, & ſans le cognoiſtre, ny ſans y rechercher autre choſe que le cynabre ou vermeillõ, qu'ils appellent Limpi, lequel ils eſtiment beaucoup, pour ce meſme effect que Pline a raconté des Romains, & des Ethiopiẽs, qui eſt pour ſe peindre & teindre la face & le corps d'eux & leurs idoles, ce qui a eſté beaucoup practiqué par les Indiens, ſpecialement quand ils alloient à la guerre, & en vſent encor auiourd'huy quand ils font quelques dances & feſtes, & appellent cela ſe barbouiller, pource qu'il leur ſembloit que les faces & viſages ainſi barbouillez eſpouuentoient beaucoup, & auiourd'huy le tiennent pour vn ornement, & mignardiſe. Pour ceſte cauſe il y a eu d'eſtranges ouurages de mines, aux montagnes de Guancauilca, qui ſont au Peru, proches de la cité de Guamangua, deſquelles ils tiroient ce metal, & eſt de la façon, que ſi auiourd'huy l'on entre par les caues & ſoccabons, que les Indiens firent de ce temps là, les hommes ſ'y perdent, & ne trouuent point

de chemin pour en ſortir : mais ils ne ſe ſoucioient point du vif-argent, qui naturellement eſt en la meſme matiere, ou metal, de vermeillon, ny ne cognoiſſoient point qu'il y euſt au monde de telle matiere. Les Indiens n'ont pas eſté ſeuls, qui ayent eſté long temps ſans auoir cognoiſſance de ceſte richeſſe, mais auſſi les Eſpagnols ont eſté de meſme, iuſques à ce que en l'an mil cinq cens ſoixante ſix, & ſoixante ſept, que le Licentié Caſtro gouuernoit au Peru, l'on deſcouurit les mines de vif-argent, ce qui aduint de ceſte façon. Vn homme d'entendement, appellé Henricque Guarçes, Portugais de nation, ayant vn morceau de ce metal coloré, que i'ay dit, que les Indiens appellent Limpi, auec lequel ils ſe peignent le viſage, comme il le regardoit & contemploit, cogneut que c'eſtoit la meſme choſe qu'en Caſtille l'on appelloit vermeillon. Et d'autant qu'il ſçauoit bien que le vermeillon ſe tire du meſme metal que le vif argent, il coniectura que ces mines deuoient eſtre de vif-argent, & ſe tranſporta au lieu d'où l'on tiroit ce metal, pour en faire l'eſſay & l'experience. Ce qu'il trouua eſtre ainſi, & ayant de ceſte façon eſté deſcouuertes les mines de Palcas au terroir de Guamangua, il y alla grãd nombre d'hommes pour tirer le vif-argent, & de là le porter à Mexicque, où l'on affine l'argent par le moyen du vif-argent, dequoy pluſieurs ſe ſont enrichis. Ceſte contree de mines, qu'ils appellent Guancauilca, dés lors ſe peupla d'Eſpagnols & d'Indiens, qui y arriuerent, & auiourd'huy y arriuent encor pour trauailler à l'ouurage de ces

mines de vif-argent, leſquelles ſont en grand nõbre & fort abondantes. Mais ſur toutes ces mines, celle qu'ils appellent d'Amador, de Cabrera, autrement des Saints, eſt belle & remarquable. C'eſt vn rocher de pierre tres dure, toute ſemee de vif-argent, & de telle grandeur qu'elle ſ'eſtend plus de quatre vingts varres en longueur, & quarante en largeur, en laquelle mine l'on a fait pluſieurs puits & foſſes de ſoixante & dix ſtades de profondeur, de ſorte que plus de trois cens hommes y peuuent trauailler tous enſemble tant eſt grande ſa capacité. Ceſte mine fut deſcouuerte par vn Indien d'Amador de Cabrera, appellé Nauincopa, du bourg d'Acoria, & la fit enregiſtrer Amador de Cabrera en ſon nom. Il en fut en procez contre le Procureur fiſcal, mais par arreſt l'vſufruict luy en fut adiugé, comme ayant eſté le deſcouureur. Du depuis il vendit ſon droict à vn autre, pour le prix de deux cens cinquante mil ducats, & par apres ayant opinion qu'il auoit eſté trompé en ceſte vente, mit en action l'acheteur, pource qu'ils diſent qu'elle vaut plus de cinq cẽs mil ducats, voire quelques-vns tiennent qu'elle vaut bien vn million d'or: choſe rare, qu'il y ait vne mine de telle valeur & richeſſe! Lors que Dom Franciſque de Tollede gouuernoit au Peru, il y eut vn homme qui auoit eſté en Mexique, & remarqué comme l'on affinoit l'argent auec le mercure, appellé Pero Fernandes de Velaſco, qui ſ'offrit & ſ'ingera d'affiner & de tirer l'argent de Potozi, auec le mercure, & en ayant fait preuue en l'an mil ſoixante & onze, en vint à ſon honneur, & lors on commença en Potozi à affiner l'argent

l'argent auec le vif-argent que l'on y portoit de Guancauelicqua, qui fut vn beau remede pour les mines : car par le moyen de ce vif-argent l'on tira vn nombre infini d'argent de ces metaux, dont ils ne faiſoient point d'eſtat, leſquels ils appelloient racleures. Car comme il a eſté dit, le vif-argent purifie l'argent, encor qu'il ſoit ſec, pauure, & de peu d'alloy, ce que l'on ne peut faire en le faiſant fondre par le feu. Le Roy Catholique tire de l'ouurage des mines du vif-argẽt, ſans couſt ny riſque aucune, preſque quatre cens mil pezes de mine, qui ſont de quatorze reaux chacun, ou peu moins, outre le droict qui luy reuient en Potozi, où il eſt employé, qui eſt vne autre grande richeſſe. L'on tire chacun an l'vn portant l'autre, de ces mines de Guancauilca, huict mil quintaux de vif-argent, & voire dauantage.

De la façon de tirer le vif-argent, comme on en affine l'argent.

CHAP. XII.

DISONS maintenant comme l'on tire le vif-argent, & comme auec luy l'on affine l'argent. L'on prend la pierre ou metal, où ſe trouue le vif-argent, laquelle ils mettent au feu dedans des pots de terre, bien bouchez, apres qu'ils l'ont premierement pillee & mouluë, de ſorte que ce metal ou pierre venant à ſe fondre par la chaleur du feu, le vif-argent ſ'en ſepare, & en ſort en exhalation, & quelquesfois meſme auec la fumee du meſme feu, iuſques à ce qu'il rencontre quelque corps, où il ſ'arreſte & ſe congelle : que ſ'il paſſe

outre en haut ſans rencontrer aucun corps dur, il va à mont iuſques à ce qu'il ſoit refroidy, & lors eſtant congelé il retombe en bas. Quand la fondure eſt acheuee, ils detoupent les pots & en tirent le metal, attendans toutesfois à ce faire qu'il ſoit bien refroidy, car ſ'il y reſtoit encor quelque fumee ou vapeur, qui rencontraſt les perſonnes qui les deſtoupent, ce ſeroit pour les faire mourir ou demeurer perclus, ou à tout le moins pour en pedre les dents. Et d'autant que l'on vſe & deſpend vn nombre infiny de bois pour entretenir le feu à fondre les metaux; vn meuſnier nommé Rodrigo de Torres, trouua vne inuention tresvtile, qui fut de cueillir d'vne certaine paille qui croiſt par toutes ces montagnes du Peru, laquelle ils appellent Ycho, & eſt comme vne eſpece de ionc dur auec quoy ils font du feu. C'eſt choſe merueilleuſe, que la force que ceſte paille a pour fondre ces metaux, ce qui eſt, comme Pline dit, qu'il y a de l'or que l'on fond plus facilement auec la flame de la paille, que non pas auec vn gros braſier, quoy qu'il ſoit bien ardant & enflamé. Ils mettent le vif-argent ainſi fondu dans des peaux, d'autant qu'il ſe garde fort bien dans du cuir, & de ceſte façon l'on le met aux magaſins du Roy, d'où l'on le tire pour le porter par mer à Ariqua, puis à Potozi par terre, ſur les moutons du pays. Il ſe conſume ordinairement chaque an en Potozi, pour l'affinement des metaux enuiron ſix ou ſept mil quintaux de vif-argent, ſans ce que l'on tire des lames, (qui eſt le terreſtre, & ordure des premiers lauoirs des metaux, qui ſe font en des chaudieres.) Leſquelles lames ils bruſlent &

mettent en des fourneaux pour en tirer le vif-argent qui demeure en icelles. Et y a plus de cinquante de ces fourneaux en la ville de Potozi, & en Tarpaya. La quantité des metaux que l'on affine (comme quelques hommes experimentez en ont fait le conte) ſe peut monter à plus de trois cens mil quintaux par an, des lames & terreſtres deſquels refonduës & r'afinees, l'on peut tirer plus de deux mil quintaux de vif-argent. Or l'on doit ſçauoir qu'il y a diuerſes ſortes de metaux, pource qu'il y a quelques metaux qui rendent beaucoup d'argent & conſomment peu de vif-argent, & d'autres au contraire qui conſomment beaucoup de vif-argent, & rendent peu d'argent. Il y en a d'autres qui en conſomment beaucoup, & rendent beaucoup d'argent, & d'autres qui conſomment peu de vif argent, & rendent peu d'argent: & ſelon que les hommes rencontrent en ces metaux, ainſi ils enrichiſſent & appauuriſſent en leur traitte. Combien que le plus ordinairement il arriue, que tout ainſi comme le metal riche donne plus d'argent, auſſi il conſomme beaucoup plus de mercure, & le pauure au contraire ainſi qu'il donne peu d'argent, il conſomme auſſi peu de vif-argent. L'on pille & meut premierement le metal fort menu, auec des maſſes & inſtruments qui frappent & pillent ceſte pierre comme des moulins à-tan, & eſtant le metal bien pillé, ils le ſaſcent en des ſacs de cuiure, qui font & rendent la poudre auſſi deſliee & menuë, comme ceux qui ſont faits de ſoye de cheual, & ſaſcent ces ſacs, lors qu'ils ſont bien accommodez & entretenus, trente quin-

taux en vn iour & vne nuict, puis l'on met la poudre de ce metal, eſtãt ſaſſee en des caſſons de buitrones, où ils la mortifient & degraiſſent auec de la ſaulmeure, mettant à chaque cinquante quintaux de poudre cinq quintaux de ſel, & font cela, pource que le ſel deſgraiſſe ce metal, & le ſepare d'auec la terre & l'ordure qu'il a, afin que le vif-argent recueille plus facilement, & attire l'argẽt. Apres ils mettent du vif-argent en vn linge de Hollande cru, & le preſſent & expriment ſur le metal, ſortant le vif-argent comme vne roſee, en tournant & meſlant touſiours cependant le metal, afin que ceſte roſee de vif-argent ſe communique à tout. Auparauant qu'ils euſſent inuenté les buitrones de feu, l'on amaſſoit & paiſtriſſoit pluſieurs & diuerſes fois le metal auec le vif-argent, dans de grandes auges, & le laiſſoient ainſi poſer quelques iours, puis retournoient à le remeſler & amaſſer vne autre fois, iuſques à ce qu'ils penſoient que tout le vif-argent eſtoit ja incorporé auec l'argent, ce qui tardoit vingt iours & plus, & quand il tardoit peu, c'eſtoit comme neuf iours. Du depuis l'on deſcouurit, (comme le deſir d'acquerir eſt diligent) que pour abbreger le temps, le feu y aidoit beaucoup pour cauſer que le vif-argent recueilliſt pluſtoſt l'argent, & ainſi ils inuenterent les buitrones où l'on mettoit des caſſes pour mettre le metal, auec du ſel & du vif-argent, & par deſſous mettoient le feu petit à petit en des fourneaux faits expres par deſſous terre, & en l'eſpace de cinq ou ſix iours le vif argent incorpore à ſoy l'argent, puis quand ils cognoiſſent que le mercure a fait ſon deuoir, ſçauoir

qu'il a du tout aſſemblé l'argent, ſans laiſſer rien arriere, & qu'il ſ'en eſt imbu, comme fait l'eſponge de l'eauë, l'incorporant auec ſoy, & le ſeparant de la terre, du plomb & du cuiure, auec leſquels il ſ'engendre, puis ils le tirent & ſeparent du meſme vif-argent. Ce qu'ils font en ceſte maniere: ils mettent le metal en des chaudieres & vaiſſeaux pleins d'eauë, ou auec des moulinets ou roües, vont tournant tout à l'entour le metal, comme qui feroit de la mouſtarde, & lors va ſortant la terre & ordure du metal, auec l'eauë qui court, & l'argent & vif-argent, comme plus peſants demeurent au fond de la chaudiere, & le metal qui demeure eſt comme du ſable: de là ils le tirent & portent lauer vne autre fois auec de grands plats de bois en des cuues pleines d'eauë, & là ils acheuent de faire tomber la terre, laiſſant l'argent & vif-argẽt ſeuls. Toutesfois il ne laiſſe pas de couler quelquesfois vn peu d'argent & vif-argent, auec la terre & ordure, & eſt ce qu'ils appellent relaué, lequel ils approfitent par apres, & en tirent ce qu'il reſte. Apres donc que l'argent & vif-argent ſont nets, & qu'ils commencent à reluire, à cauſe qu'il n'y reſte plus de terre, ils prennent tout ce metal, lequel eſtant mis dans vn linge, ils le preſſent & expriment tres-fort, & par ce moyẽ ſort tout le vif-argent, qui n'eſt point incorporé auec l'argent, & demeure le reſte fait comme vn pain d'argent, & vif-argent, ainſi que demeure le marc des amandes, quãd elles ſont preſſees pour faire de l'huile, & eſtant ainſi bien preſſé, le marc qui demeure contient en ſoy ſeulement la ſixieſme partie d'argent, & les cinq autres de mercure.

Tellement que ſ'il reſte vn marc de ſoixante liures, les dix ſont d'argent, & les cinquante de vif-argent. De ces marcs ils font des pines, qu'ils appellent, ou pommes de pin, en la façon de pains de ſucre, creuſes par dedans, leſquelles ils font ordinairement de cent liures peſant, puis pour ſeparer l'argent d'auec le vif-argent, les mettent au feu violent, où ils les couurent d'vn vaze de terre, à la façon d'vn moule à faire les pains de ſucre, qui ſont comme capuchons, & les couurant de charbon, leur donnent le feu, par lequel le vif-argent ſ'exhale en fumee, & rencontrant ce capuchon de terre, là ſ'eſpaiſſit & diſtille ainſi que fait la fumee de pot au couuercle, & par vn canal en façon d'alambic, l'on reçoit tout le vif-argent qui ſe diſtille, demeurant l'argent ſeul, lequel ne ſe change en la forme & figure, mais au poids il diminuë de cinq parts moins qu'auparauant, & demeure creſpu & ſpongieux, qui eſt vne choſe digne de voir. De deux de ces pines l'on fait vne barre d'argent du poids de ſoixante-cinq ou ſoixante ſix mars, & de ceſte façon ils la portent eſſayer, quinter & marquer. L'argent tiré auec le mercure, eſt ſi fin, que iamais il n'abaiſſe de deux mil trois cens quatre vingts d'alloy, & eſt ſi excellent, que pour le mettre en œuure les orfeures ont beſoin de l'abbaiſſer d'alloy, en y mettant de la ſoulde ou meſlange, comme auſſi l'on fait és maiſons de la monnoye, où l'argent ſe met en œuure ſous le coing. L'argent endure tous ces tourments & martyrs (ſ'il faut dire ainſi) pour eſtre affiné: que ſi l'on cõſidere bien, c'eſt vn amas tout formé où l'on meut, l'on faſſe, l'on paiſtrit,

l'on fait le leuain,& l'on cuit l'argent: outre tout cela,l'on le laue,relaue, cuit,& recuit,passant par les pillons,sacs,auges,buytrones,chaudieres, batoirs,pressoirs,fours,& finablement par l'eauë & par le feu. Ie dis cecy, pource que voyant cet artifice en Potozi, ie considerois ce que dit l'Escriture des iustes, que *colabit eos, & purgabit quasi argentum*: Et ce qu'elle dit en autre part: *sicut argentum purgatum terræ purgatum septuplum*. Tellement que pour purifier l'argent, l'affiner & le nettoyer de la terre & pierre où il s'engendre,l'on le purge & purifie sept fois: car en effect ils le tourmentẽt & passent par les mains sept fois, voire dauantage,iusques à ce qu'il demeure pur & fin,ce qui est de mesme en la doctrine du Seigneur, & doiuent estre telles,& ainsi purifiees les ames qui doiuent participer & ioüir de sa pureté diuine.

Des engins à moudre les metaux, & de l'essay de l'argent.

CHAP. XIII.

POVR conclure ceste matiere, & suject de l'argẽt & des metaux,il nous reste deux choses à dire, l'vne desquelles est de traitter des engins & moulins,& l'autre des essais. I'ay desia dit, comme l'on meut le metal pour receuoir le vif-argent,laquelle moulure se fait auec diuers instrumẽs & engins, les vns auec des cheuaux comme des moulins à bras, & les autres comme moulins à eauë, desquelles deux sortes y a vne grande quantité. Mais d'autant que l'eauë qu'ils

ont là communément n'eſt que de la pluye, il n'y en a pas ſuffiſamment en Potozi, qu'en trois ou quatre mois, qui ſont en Decembre, Ianuier, Feurier, pour ceſte occaſion ils ont fait des lacs & eſtangs qui contiennent de circuit comme mil & ſix cens verges, & de profondeur trois ſtades, il y en a ſept auec leurs eſcluſes, tellement que quand il eſt beſoin d'eauë, l'on leue vne eſcluſe d'où ſort vn ruiſſeau d'eauë, lequels ils reſerrent aux feſtes. Et quand les lacs & eſtangs ſe rempliſſent, & que l'annee eſt abondante en pluyes, le moudre y dure ſix ou ſept mois, de façon que meſme pour l'argent les hommes deſirent & demandẽt vne bonne annee d'eauës en Potozi, comme l'on fait aux autres endroits pour le pain. Il y a d'autres engins en Tarapaya, qui eſt vne vallee diſtante trois ou quatre lieuës de Potozi, où il court vne riuiere, comme meſme en d'autres endroits. La diuerſité qui eſt entre ces engins, eſt que les vns ſont de ſix pillons, les autres de douze, & les autres de quatorze. L'on meut & pille le metal en des mortiers où iour & nuict ils trauaillent, & de là l'on porte ce qui eſt moulu pour laſcer. Il y a au riuage du ruiſſeau de Potozi quarante-huict inſtrumens & engens à eauë de huict, dix & douze pillons, & quatre autres de l'autre coſté, qu'ils appellent Tanacognugno, en la vallee de Tarapaya, y en a vingt-deux tous à eauë, outre leſquels y en a trente à cheual en Potozi, & pluſieurs autres en d'autres endroits, tant a eſté grand & eſt encor le deſir & induſtrie de tirer l'argent: lequel finalement eſt eſſayé & eſprouué par les maiſtres à ce deputez par le Roy. Pour donner l'alloy à chaque pie-

ce l'on porte les barres d'argent à l'essayeur, qui met à chacune son numero, pource que l'on luy en porte plusieurs à la fois, il coupe de chacune vn petit morceau, lequel il poise iustement, & le met en vn creuset, qui est vn petit vase fait de cẽdres d'os bruslez & battus, puis il pose tous ces creusets chacun en son ordre au fourneau, leur donnant le feu violent, lors le metal se fond: & ce qui est plomb se resout en fumee, & le cuiure & estain se dissoluent, demeurant l'argent tres-fin de couleur de feu: & est vne chose merueilleuse, que quand il est ainsi r'affiné, encor qu'il soit liquide & fondu, il ne s'espand point, quoy que l'on renuerse le creuset la bouche en bas, mais il demeure tousiours fixe, & sans en tomber vne goutte. L'essayeur recognoist en la couleur & autres signes quand il est affiné, & lors il tire les creusets du feu, & repese delicatement chaque morceau, regarde ce qu'il est diminué de son poids, pource que celuy qui est de haute loy diminuë peu, & celuy qui est de basse loy beaucoup, & ainsi selon qu'il est diminué il void l'alloy qu'il tient, suiuãt quoy il marque punctualement chaque barre. Le poids & ballance sont si delicats, & les grains si menus, que l'on ne les peut prendre auec la main, mais seulement auec des pincettes, & fait-l'on cet essay à la lumiere de la chandelle, afin qu'il n'y ait aucun air qui face mouuoir les balances: car de ce peu despẽd le prix & valeur de toute la barre. C'est à la verité vne chose delicate, & qui requiert vne grande dexterité, dequoy mesme s'aide la saincte Escriture en diuers endroits, partie pour declarer de quelle façon Dieu esprouue les *psal.65. Prou.17.* 27.

siens, & pour noter & remarquer les differences
Hierem.6. Prou.1. des merites & valeur des ames, où au Prophete Hieremie Dieu donne le tiltre d'essayeur, afin qu'il cognoisse & declare la valeur spirituelle des hommes & de ses œuures, qui est vn propre negoce de l'esprit de Dieu, estant celuy qui pese l'esprit des hommes. Nous nous contenterons de ce qui est dit sur le subiect de l'argent, metaux & mines, & passerons aux deux autres mixtes proposez, qui sont les plantes & animaux.

Des Esmeraudes.

CHAP. XIIII.

IL ne sera pas hors de subiect de dire quelque chose des Esmeraudes, tant pource que c'est vne chose precieuse comme l'or & l'argent, dont nous auons traitté, que pource qu'ils viennent & prennent leur origine mesme des mines & des
Plin.lib. 37.c.5. metaux, ainsi que raconte Pline. L'esmeraude a esté anciennement en grande estime, comme le mesme autheur escrit, & luy donnoit-on le troisiesme lieu entre les ioyaux & pierres precieuses, sçauoir apres le diamant & la perle. Auiourd'huy l'on n'estime plus tant l'esmeraude, ny la perle, pour la grande abondance que l'on a apportee des Indes de ces deux sortes de pierres, & n'y a que le diamant seul qui retienne & demeure en sa principauté, laquelle on ne luy peut oster. Apres viennent en estime les rubis fins & les autres pierres, que l'on tient plus precieuses que les esmeraudes. Les hommes sont tant amis des

ſingularitez & des choſes rares, que ce qu'ils voyent eſtre commun ils ne l'eſtiment plus. L'on raconte d'vn Eſpagnol qui au commencement de la deſcouuerte des Indes fut en Italie, & monſtra à vn lapidaire vne eſmeraude, auquel demandant le prix d'icelle, apres que le lapidaire l'eut regardee de pres & bien conſideree comme elle eſtoit d'vne excellente qualité & figure, reſpondit qu'elle valloit cent ducats. Il luy en monſtra vne autre plus grande que le lapidaire eſtima trois cents ducats. L'Eſpagnol eſtant enyuré de ces propos, le mena en ſon logis, & luy en monſtra vn caſſon tout plein: lors l'Italien voyant vn ſi grand nombre de ces eſmeraudes, dit; Mõſieur, celles-là vaudront bien vn eſcu la piece. Il en eſt aduenu autant és Indes & en Eſpagne, que ces pierres ont perdu leur valeur, pour la grande richeſſe & abondance d'icelles qui ſ'y en eſt trouuee. Pline raconte pluſieurs excellences des eſmeraudes, entre leſquelles il dit, qu'il n'y a choſe plus agreable ny plus ſalubre à la veuë, enquoy il a raiſon. Mais ſon authorité importe peu, pendant qu'il y en aura telle abondance. Lælia Romaine, de laquelle il raconte qu'en vn ſcoffion & veſtement brodé de perles & eſmeraudes, elle employa la valeur de quatre cens mil ducats, pourroit auiourd'huy auec moins de quarante mil en faire deux paires tels que celuy-là. Il ſ'en eſt trouué en diuerſes parties des Indes, & les Roys de Mexique les eſtimoient beaucoup, voire auoient accouſtumé quelques-vns de ſe percer les narines & d'y mettre vne excellẽte eſmeraude. Ils les mettoient aux viſages de leurs idoles, mais le lieu où

Plin. lib. 37. c. 5.

Plin. lib. 9. cap. 35.

l'on en a trouué & ſ'en trouue encor auiourd'huy plus grande abondance eſt au nouueau royaume de Grenade, & au Peru, proche de Manta, & port vieil. Il y a vers ce lieu vn terrouer qu'ils appellent terre des eſmeraudes, pour la cognoiſſance que l'on a qu'il y en a beaucoup, encor que iuſques auiourd'huy l'on n'a point conqueſté ceſte terre. Les eſmeraudes naiſſent en des pierres en forme de cryſtaux, & les ay veues en la meſme pierre, qu'ils vont comme y formant vne veine, & comme il ſemble ſe vōt peu à peu eſpaiſſiſſant & affinant. Pource que i'en veids quelques-vnes qui eſtoient moitié blanches, & d'autres ja toutes vertes & parfaites du tout. I'en ay veu quelques-vnes de la grandeur d'vne noix, & ſ'en trouue de plus grandes: mais ie n'ay point ſceu qu'en noſtre temps l'on en ait trouué de la grandeur & figure du plat ou ioyau qu'ils ont à Gennes, qu'ils eſtimēt auec raiſon pour ioyau de grand prix, & non pas pour relique, puis qu'il n'apparoiſt point que ce ſoit vne relique, mais eſt le contraire. Neantmoins, ſans comparaiſon, ce que Theophraſte raconte de l'eſmeraude, que le Roy de Babylone preſenta au Roy d'Egypte, ſurpaſſe celle de Gennes. Or elle auoit quatre coudees de long, & trois de large, & dit qu'au temple de Iupiter il y auoit vne eſguille, ou pyramide, faite de quatre pierres d'eſmeraudes, de quarante coudees de long, & en quelques endroits de quatre coudees de large, & de deux en d'autres endroits, & que de ſon temps il y auoit à Tyr, au temple d'Hercules, vn pillier d'eſmeraude. Il eſtoit parauanture, comme dit Pline, de pierre verte, qui tiroit ſur l'eſmeraude,

Plin. lib. 37. cap. 1.

& l'appelloient eſmeraude faulſe: comme quelques-vns veulent dire que certains pilliers qui ſont en l'Egliſe cathedralle de Cordoüe, ſont de pierre d'eſmeraude, & y ſont depuis le temps que elle fut meſquitte des roys Miramamolins Mores, qui regnerent en icelle. En la flotte de mil cinq cents quatre vingts ſept, en laquelle ie vins des Indes, ils apporterent deux caſſons d'eſmeraudes, dont chacun peſoit pour le moins quatre arrobes, d'où l'on peut voir l'abondance qu'il y en a. L'Eſcriture ſaincte celebre les eſmeraudes, comme ioyaux fort precieux, on la met entre les pierres precieuſes, que le grand Pontife portoit en ſon ephod, ou pectoral, comme celles qui ornoient les murs de la celeſte Hieruſalem. *Exod.* 29. 39. *Apoc.* 11.

Des Perles.

CHAP. XV.

MAintenant que nous traittons de la principale richeſſe que l'on apporte des Indes, il n'eſt pas raiſonnable d'oublier les perles, que les anciens appelloient marguarites, & eſtoient aux premiers temps en ſi grande eſtime, qu'il n'appartenoit qu'aux perſonnes royales à en porter, mais auiourd'huy il y en a telle abondãce, que les Negreſſes meſmes en portent des chaines. Elles ſ'engendrent és conches ou huiſtres de la mer, auec leur chair, & m'eſt arriué mangeant des huiſtres, d'y trouuer des perles au milieu. Ces huiſtres sõt par dedans d'vne couleur, comme de ciel, fort viue: & en quelques endroits l'on en fait des cuillieres, qu'ils appellent de nacre. Les perles ſont

de tres differentes formes, en la grandeur, figure, couleur & poliſſeure, comme auſſi en leur prix elles different beaucoup. Ils appellent les vnes Aue-marias, pour eſtre comme les petits grains du chappelet, les autres patenoſtres, parce qu'elles ſont groſſes. Peu ſouuent l'on en trouue deux qui ſoient tout d'vne grãdeur, forme & couleur. Pour ceſte occaſion les Romains (ſelon qu'eſcrit Pline) les appelloient Vnions. Quand il aduient que l'on en trouue deux, qui ſe reſſemblent du tout, ils hauſſent beaucoup de prix, ſpecialement pour des pendants d'oreille. I'en ay veu quelques paires qu'ils eſtimoient à milliers de ducats, encor qu'elles ne fuſſent pas de la valeur des deux perles de Cleopatra, deſquelles Pline raconte que chacune valloit cent mil ducats, auec leſquelles ceſte folle Roine gaigna la gageure qu'elle auoit faite contre Marc Antoine de gaſter & deſpenſer en vn ſouper plus de cent mil ducats, d'autant que ſur le deſſert elle mit vne de ces perles en de fort vinaigre, puis apres la perle eſtant diſſoute auec le vin-aigre, elle la beut ainſi. Ils diſent que l'autre perle fut coupee en deux, & miſe au Pantheon de Rome, aux pendants d'oreille de la ſtatuë de Venus. Eſope raconte de Clouis, fils du baſteleur ou comedien, qu'en vn banquet il fit preſenter aux conuiez entre les autres mets, à chacun vne perle riche, diſſoulte en vinaigre, afin de rendre la feſte plus magnifique. Ce ſont eſté des folies de ce temps là, mais celles d'auiourd'huy ne ſont pas moindres, attendu que nous voyons non ſeulement les chapeaux & les cordons, mais auſſi les botines, & les patins des femmes de baſ-

ſe condition, eſtre tous ſemez & brodez de perles. L'on peſche des perles en diuers endroits des Indes, mais la plus grande abondance eſt en la mer du Sud, proche du Panama, où ſont les iſles qu'ils appellent pour ceſte occaſion les iſles des perles. Mais l'on en tire auiourd'huy en la mer du Nort en plus grande quantité & de meilleures, qui eſt proche de la riuiere, qu'ils appellent de la Hache. Ie veids là comme l'on en faiſoit la peſche, qui ſe fait auec aſſez de couſt, & de trauail des pauures eſclaues, leſquels ſe plongent ſix, neuf, voire douze braſſes en la mer, à chercher les huiſtres, leſquelles ordinairement ſont attachees aux rochers, & grauier de la mer. Ils les arrachent de là, & ſ'en chargent pour reuenir ſur l'eauë, & les mettre en leurs canoes, où ils les ouurent apres pour en tirer le threſor qu'ils ont dedans. L'eauë de la mer eſt en cet endroit treſfroide, mais encor ce leur eſt beaucoup plus grãd trauail de retenir leur haleine quelquesfois vn grand quart d'heure, voire demie heure, en faiſant leur peſche. Et afin que ces pauures eſclaues puiſſent mieux retenir leur haleine, ils leur font manger des viandes ſeches, & encor en petite quantité, tellement que l'auarice leur fait faire ces abſtinences & continences contre leur volonté. L'on met des perles en œuure en diuerſes façons, & les perce-on pour faire des chaines, & y en a ja grand abondãce en quelque lieu que ce ſoit. En l'an mil cinq cens quatre vingts ſept ie veids au memoire de ce qui venoit és Indes pour le Roy, qu'il y auoit 18. marcs de perles, & encore trois caſſons dauantage. Et pour les particuliers,

il y en auoit mil deux cens ſoixante, & quatre marcs, & outre tout cela ſept ſachets, qui n'eſtoient point pezez, ce que l'on euſt tenu en autre temps pour fable.

Du Pain des Indes, & du Mays.

CHAP. XVI.

MAintenant pour traitter des plantes, nous commencerons à celles qui ſont propres & particulieres és Indes, & puis apres de celles qui ſont communes aux Indes, & à l'Europe. Et pour ce que les plantes ont eſté creées principalement pour l'entretien de l'homme, & que la principale dont il prend nourriture eſt le pain, il ſera bon de dire quel pain il y a aux Indes, & dequoy ils vſent à faute d'iceluy. Ils ont comme nous auons icy, vn nom propre, par lequel ils deſignent & ſignifient le pain, qu'ils diſent au Peru, Tanta, & en d'autres lieux d'vne autre façon. Mais la qualité & ſubſtance du pain dont ils vſoient aux Indes, eſt choſe fort differente du noſtre, pource qu'il ne ſe trouue qu'il y euſt aucun genre de froment, ny orge, ny mil, ny de ces autres grains dont l'on ſe ſert en Europe à faire du pain: au lieu de cela ils vſoient d'autres ſortes de grains & racines, entre leſquels le mays tient le premier lieu, & auec raiſon le grain qu'ils appellent mays, que l'on appelle en Caſtille bled d'Inde, & en Italie grain de Turquie. Et ainſi comme le froment eſt le plus commun grain pour l'vſage des hommes, és regions de l'ancien monde, qui ſont Europe, Aſie, & Afrique; Ainſi aux endroits du nouueau monde, le

de, le grain de mays eſt le plus commun, & qui preſque ſ'eſt trouué en tous les royaumes des Indes Occidentales, comme au Peru, en la neufue Eſpagne, au nouueau royaume, en Guatimalla, en Chillé, en toute la terre ferme ferme. Ie ne trouue point qu'anciennement és iſles de Barlouente, qui ſont Cuba, ſainct Dominique, Iamaycque, & ſainct Iean, ils vſaſſent du mays; auiourd'huy ils vſent beaucoup de Yuca, & Caçaui, dequoy nous traitterons incontinent. Ie ne penſe point que le grain de mays ſoit inferieur au froment en force ny en ſubſtance, mais il eſt plus chaud & plus groſſier, & engendre beaucoup de ſang, d'où vient que ceux qui n'y ſont point accouſtumez, ſ'ils en mangent trop, ils deuiennent enflez & rongneux. Il croiſt en des cannes, ou roſeaux, chacun deſquels porte vne ou deux grappes, auſquelles le grain eſt attaché: & combien que le grain en ſoit aſſez gros, ſi eſt-ce qu'il ſ'y en trouue en grande quantité, tellemẽt qu'en quelques grappes i'ay conté ſept cents grains. Il le faut ſemer à la main vn à vn, & non pas eſpars. Il veut la terre chaude & humide, & en croiſt en pluſieurs lieux des Indes en fort grande abondance. Et n'eſt point choſe rare en ces pays de recueillir trois cents fanegues ou meſures d'vne ſeule de ſemence. Il y a de la difference entre le mays, comme il y en a entre le froment: l'vn eſt gros & fort nourriſſant, & l'autre petit & ſec, qu'ils appellent Moroche. Les fueilles & la canne verte du mays eſt vn manger fort propre pour les mulles & pour les cheuaux, & leur ſert auſſi de paille quand elle eſt ſeche: le grain en eſt de

plus de ſubſtance & nourriture pour les cheuaux que n'eſt pas l'orge. C'eſt pourquoy ils ont accouſtumé en ces pays de faire boire les beſtes auant que leur donner à manger. Car ſi elles beuuoient apres, ce ſeroit pour les faire enfler, comme elles feroient ayant mangé du froment. Le mays eſt le pain des Indes, & le mangent communément boüilly ainſi en grain tout chaud, & l'appellent Mote, comme les Chinois & Iappons meſme mangent le ris cuit auec ſon eauë chaude, quelquesfois le mangent roſty. Il y a du mays rõd & gros comme celuy de Lucanas, que les Eſpagnols mangent roſty comme viande delicieuſe, & a meilleure ſaueur que les buarbenſes ou pois roſtis. Il y a vne autre façon de le manger plus delicieuſe, qui eſt de moudre le mays, & en ayant amaſſé la fleur, en faire de petits tourteaux qu'ils mettent au feu, qu'on a accouſtumé de preſenter tous chauds à la table. En quelques endroits ils les appellent Arepas. Ils font meſme de ceſte paſte des boulles rondes, & les accouſtrent d'vne façon, qu'ils durent & ſe conſeruent long temps, les mangeans comme vn mets delicieux. Ils ont inuenté aux Indes (pour friandiſe & delices) vne certaine façon de paſtez qu'ils font de ceſte paſte & fleur auec du ſucre, leſquels ils appellent biſcuits, & mellindres. Le mays ne ſert pas ſeulement aux Indiens de pain, mais auſſi il ſert de vin: car ils en font leur boiſſon, de laquelle ils ſ'enyurent pluſtoſt que de vin de raiſins. Ils font ce vin de mays en diuerſes façons, l'appellans au Peru Acua, & pour le nom le plus commun és Indes, Chicha. Le plus fort ſe fait en façon de cer-

uoiſe, mettant tremper premierement le grain de mays iuſques à ce qu'il ſe creue, par apres ils le cuiſent d'vne telle façon, & deuient ſi fort qu'il en faut peu pour abbatre ſon homme. Ils appellent ceſtuy-là au Peru Sora, & eſt vn breuuage defendu par la Loy, à cauſe des grands inconueniens qui en prouiennent enyurant les hommes. Mais ceſte loy y eſt mal obſeruee, d'autant qu'ils ne laiſſent point d'en vſer, ains paſſent les nuicts & les iours entiers à en boire en dançans & ballans. Pline raconte que ceſte façon de breuuage, qui eſtoit de grain trempé & cuit par apres, auec lequel on ſ'enyuroit, eſtoit anciennement en vſage en Eſpagne, en France & en d'autres prouinces, comme auiourd'huy en Flandres ils vſent de la ceruoiſe faite de grain d'orge. Il y a vne autre façõ de faire l'Acua ou Chicha, qui eſt de maſcher le mays, & faire du leuain de ce qui a eſté ainſi maſché, apres le faire boüillir, voire eſt l'opinion des Indiens, que pour faire de bon leuain il doit eſtre maſché par des vieilles pourries, ce qui fait mal au cœur à l'oüir ſeulement, toutesfois ils ne laiſſent pas de le boire. La façon la plus nette, la plus ſaine, & qui fait moins de dommage eſt de roſtir ce mays, qui eſt celle dont vſent les Indiens les plus ciuiliſez, & quelques Eſpagnols meſme pour medecine: car en effect ils trouuent que c'eſt vne fort ſalubre boiſſon pour les reins, d'où vient qu'és Indes à peine ſe trouue-il aucun qui ſe plaigne de ce mal de reins, à cauſe de ce qu'ils boiuẽt de ce chicha. Les Eſpagnols & Indiẽs mãgẽt pour friãdiſe ce mays boüilly ou roſty, quãd il eſt tendre en ſa grappe cõme laict, ils le mettent au pot,

Plin. lib. 14. c. 12.

& en font des ſaulſes, qui eſt vn bon manger. Les rejettons du mays ſont fort gras, & ſeruent au lieu de beurre & d'huile, tellement que le mays és Indes ſert aux hommes & aux beſtes de pain, de vin & d'huile. Pour ceſte raiſon le Viceroy Dom Franciſque de Tollede diſoit que le Peru auoit deux choſes riches, & de grande nourriture, qui eſtoient le mays & le beſtial du pays. A la verité il auoit raiſon, d'autant que ces deux choſes y ſeruent de mil. Ie demanderay pluſtoſt que ie ne reſpondray, d'où a eſté porté le premier mays aux Indes, & pourquoy ils appellẽt en Italie ce grain tant profitable, grain de Turquie? Car à la verité ie ne trouue point que les anciens facent mention de ce grain, combien que le mil (que Pline eſcrit eſtre venu de l'Inde en Italie, y auoit dix ans lors qu'il eſcriuoit) ait quelque reſſemblance auec le mays, en ce qu'il dit que c'eſt vn grain qui naiſt en roſeau, & ſe couure de ſa fueille, ayant le coupeau comme des cheueux, & en ce qu'il eſt fertile. Toutes leſquelles choſes ne ſe rapportent pas au mil. En fin le Createur a departy & donné à chaque region ce qui luy eſtoit neceſſaire. A ce continent il a donné le froment, qui eſt le principal entretenement des hommes, & au continent des Indes il a donné le mays, qui tient le ſecond lieu apres le froment, pour l'entretenement des hommes & des animaux.

Des Yucas, Caçaui, Papas, Chunes, & du Ris.

CHAP. XVII.

EN quelques endroits des Indes l'on vſe d'vn genre de pain qu'ils appellent Caçaui, lequel ſe fait d'vne certaine racine qu'ils appellent Yuca. L'yuca eſt vne grãde & groſſe racine qu'ils coupent en petits morceaux, la rapent, puis la mettans cõme en vne preſſe ils l'eſpreignẽt pour en faire vne tourte deſliee & grande, de la forme preſque d'vne targue ou bouclier de More, puis apres ils la font ſecher, & eſt le pain qu'ils mangent. C'eſt vne choſe ſans gouſt, mais qui eſt ſaine, & de bõne nourriture. Pour ceſte raiſon nous diſions (eſtans à ſainct Dominique) que c'eſtoit le propre manger des gourmãds, car l'on en peut manger beaucoup, ſans craindre que l'excez en face mal. Il eſt beſoin d'humecter la Caçaue pour la manger, d'autant qu'elle eſt aſpre, & ſ'humecte facilement, auec de l'eauë ou du potage, où elle eſt fort bonne, pource qu'elle ſ'enfle beaucoup, & ainſi ils en font des capirotades. Mais elle ſe trempe mal-aiſément en du laict ny en du miel de Canes, ny en du vin, parce que les liqueurs ne la peuuent penetrer, comme ils font le pain de froment. Il y a de ceſte Caçaue l'vne plus delicate que l'autre, qui eſt celle que l'on fait de la fleur, qu'ils appellẽt xauxau, laquelle ils eſtiment beaucoup en ces parties là. Quant à moy i'eſtimerois dauantage vn morceau de pain, quelque dur & noir qu'il peuſt eſtre. C'eſt choſe merueilleuſe que le ſuc ou eauë qui ſort de ceſte racine, lors

qu'ils l'eſpreignent ainſi, & qu'ils font la cacaue, eſt vn venin mortel, & ſi l'on en boit il occit, mais le marc qui en reſte eſt vn pain & nourriture fort ſaine, comme nous auons dit. Il y a vn autre genre d'yuca qu'ils appellent doux, qui n'a pas ce venin en ſon ſuc, ceſtuy-là ſe mãge en racine, bouilly ou roſty, & eſt vn bon manger. La Caçaue ſe conſerue long temps, auſſi la porte-on ſur mer en lieu de biſcuit. Le lieu là où l'on vſe dauantage de ce pain eſt aux iſles qu'ils appellent de Barlouente, leſquelles ſont (comme nous auons dit) ſainct Dominique, Cuba, Port-riche, Iamayque, & quelques autres de ces enuirons: à cauſe que la terre de ces Iſles ne rapporte point de froment, ny de mays. Car lors que l'on y ſeme du froment, il y vient bien, & naiſt quant & quant en fort belle verdure, mais c'eſt ſi inegalement que l'on ne peut le recueillir, pource que d'vne meſme ſemence & en vn meſme temps l'vn eſt en tuyau, & l'autre en eſpy, & l'autre qui ne fait que germer: l'vn eſt grand, & l'autre petit: l'vn n'eſt que de l'herbe, & l'autre eſt deſia en grain: & combien que l'on y ait mené des laboureurs pour voir ſ'ils y pourroient vſer de l'agriculture du bled, ſi eſt-ce qu'ils n'y ont trouué aucun moyen de ce faire, pour la qualité de la terre. L'on y apporte de la farine de la neufue Eſpagne ou des Canaries, laquelle eſt ſi humide qu'à peine en peut-on faire du pain qui ſoit profitable, & de bon gouſt. Les hoſties quand nous diſions la Meſſe ſe plioient, comme ſi c'euſt eſté du papier moüillé; ce qui eſt cauſé par l'extreme humidité & chaleur qu'il y a tout enſemble en ceſte terre. Il y a vn autre extre-

me & contraire à ceſtuy-cy, qui eſt qu'en quelques endroits des Indes il n'y croiſt de mays, ny de froment, comme eſt le haut de la Sierre du Peru, & les prouinces qu'ils appellent de Colao, qui eſt la plus grande partie de ce royaume, où la tẽperature eſt ſi froide & ſi ſeche qu'elle ne peut endurer qu'il y croiſſe du froment ny du mays, au lieu dequoy les Indiens vſent d'vn autre genre de racines qu'ils appellent Papas, leſquelles ſont de la façon de turmes de terres qui ſont petites racines, & jettent bien peu de fueilles. Ils cueillent ces Papas, & les laiſſent bien ſecher au Soleil, puis les pillans, en font ce qu'ils appellent Chuno, qui ſe conſerue ainſi pluſieurs iours, & leur ſert de pain. Il y a en ce royaume fort grande traite de ce Chuno, pour porter aux mines de Potozi: l'on mange meſme ces Papas ainſi fraiſches boüillies ou roſties, & des eſpeces d'icelles y en a de plus douce & qui croiſt és lieux chauds, dont ils font certaines ſaulſes & hachis qu'ils appellent Locro. En fin ces racines ſont tout le pain de ceſte terre, tellement que quand l'annee en eſt bonne, ils ſ'en reſiouiſſent fort, pource que aſſez ſouuent elles ſe gelent dedans la terre, tant eſt grand le froid & intemperature de ceſte region. Ils apportent les mais des vallees, & de la coſte, ou riue de la mer, & les Eſpagnols qui ſont friãds font apporter des meſmes lieux de la farine de bled, laquelle ſe conſerue bien & ſ'en fait de bon pain, à cauſe que la terre eſt ſeche. En d'autres endroits des Indes, comme és iſles Philippines, ils ſe ſeruẽt de ris au lieu de pain, dõt il y en croiſt de fort exquis, & en grande abondãce en toute ceſte

terre,& en la Chine, où il eſt de bonne nourriture,ils le cuiſent en des pourcellaines, & apres le meſlent tout chaud auec ſon eauë parmy les autres viandes: ils font meſme de ce ris en beaucoup d'endroits leur vin, & breuuage, le faiſant tremper,& puis boüillir, comme l'on fait la biere en Flandres, ou l'Acua au Peru. Le ris eſt vne viande qui n'eſt gueres moins commune,& vniuerſelle en tout le monde que le froment, & le mays,& parauanture encor l'eſt-il dauantage:car outre ce qu'ils en vſent en la Chine,au Iappon,és Philippines, & en la plus grande partie de l'Inde Orientale, c'eſt le grain qui eſt le plus commun en Afrique,& en Ethiopie. Le ris demãde beaucoup d'humidité, & preſque vne terre toute remplie d'eauë, comme vne prairie. En Europe,au Peru,& en Mexique, où ils ont l'vſage du bled, l'on mange le ris,pour vn mets & viande,& non pas pour pain, & le cuiſent auec du laict, ou du boüillon du pot,ou d'vne autre maniere. Le ris le plus exquis eſt celuy qui vient des Philippines & de la Chine,comme il a eſté ja dit, & cecy ſuffiſe pour entendre generalement ce que l'on mãge és Indes au lieu du pain.

De diuerſes racines qui croiſſent és Indes.

CHAP. XVIII.

COMBIEN que la terre de deça ſoit plus abondante & plus fertile en fruicts qui croiſſent ſur la terre, à cauſe de la grande diuerſité des arbres fruictiers, & des iardinages que nous auons: neantmoins quant aux racines & autres

choſes croiſſans deſſouz la terre, dont l'on vſe pour viande, me ſemble qu'il y en a plus grande abondance par delà. Car de ces eſpeces de plantes, nous auons bien icy veritablement des raues, des naueaux, des paſtenades, des chicorees, des ciboules, des aux, & quelques autres racines profitables: mais en ce pays là il y en a de tant diuerſes ſortes, que ie ne les pourray conter. Celles deſquelles maintenant il me ſouuient, outre le Papas, qui eſt le principal, il y a les ocas, yanococas, camotes, vatas, xiquimas, yuca, cochucho, caui, totora, mani, & vne infinité d'autres eſpeces, comme de patattres, leſquelles on mange comme vne viande delicate & ſauoureuſe. L'on a de meſme apporté aux Indes des racines de pardeçà, leſquelles ont cela de plus, qu'elles y profitent & fructifient dauantage que ne ont pas les plantes des Indes quand elles ſont apportees en Europe, la cauſe en eſt, comme ie croy, d'autant que par delà il y a plus de diuerſitez de temperature que non pas par deça, pour raiſon dequoy il eſt aiſé d'eſleuer & nourrir les plantes en ces regions, & de les accommoder à la temperature qu'elles requierent. Et meſme les racines & les plantes qui y croiſſent, ſans y auoir eſté portees, y ſont meilleures que par deçà; car les oignons, les aulx, & les paſtenades ne ſont pas telles en Eſpagne qu'elles ſont au Peru: pour les naueaux, ils y ſont en ſi grande abondance, qu'ils ont augmenté en quelques endroits de telle façon, que l'on m'a affermé qu'ils n'y pouuoient eſpuiſer l'abondance, & force des naueaux qui y pulluloient ainſi, pour y ſemer du bled. Nous auons veu aſſez de fois des

raues plus groſſes que le bras d'vn homme, fort tendres & de bon gouſt; & de ces racines que i'ay dites, quelques-vnes ſeruent pour viande & manger ordinaire, cõme les camotes, leſquelles eſtans roſties, ſeruent de fruict, ou de legumes. Il y en a d'autres qui leur ſeruent de delices, comme le cochucho, qui eſt vne petite racine douce, que quelques-vns confiſſent pour plus grande delicateſſe. Il y a d'autres racines qui ſont propres pour rafraiſchir, comme la xiquima, qui eſt d'vne qualité fort froide & humide, & en temps d'Eſté rafraiſchit, & eſtanche la ſoif: mais les papas & les oças ſont les principales pour la nourriture & ſubſtance. Les Indiens eſtiment l'ail ſur toutes les racines de l'Europe, & le tiennent pour vn fruict de grande efficace. En quoy ils n'ont pas faute de raiſon, pource qu'il leur conforte & eſchauffe l'eſtomach, à cauſe qu'ils le mangent d'vn appetit, & ainſi crud, comme il ſort de la terre.

De pluſieurs ſortes de verdures, & legumes, & de ceux qu'ils appellent concombres, pines, ou pommes de pin, petits fruicts de Chillé, & des prunes.

CHAP. XIX.

DEVIS que nous auons commencé par les moindres plantes, ie pourray toucher en peu de paroles ce qui concerne les verdures & les porees, & ce que les Latins appellent Arbuſta, ſans toucher encor rié des arbres. Il y a quelques genres de ces arbrilleaux, ou verdures aux Indes, qui ſont de fort bon gouſt. Les premiers Eſpagnols nommerent beaucoup de choſes des Indes

des noms d'Eſpagne, prins des choſes à quoy ils reſſembloient le plus, comme les pines, concombres, & les prunes, combien que ce fuſſent à la verité des fruicts diuers & fort differents, ſans comparaiſon, de ceux d'Eſpagne, qui ſ'appellent ainſi. Les pines ou pommes de pin ſont de la meſme façon & figure exterieure que celle de Caſtille: mais au dedans elles different du tout, pource qu'elles n'ont point de pignons, ny d'eſcailles, mais le tout y eſt vne chair, que l'on peut manger, quand l'eſcorce en eſt dehors, & eſt vn fruict qui a l'odeur fort excellente, & eſt fort ſauoureux & delicieux au gouſt. Il eſt plein de ſuc, & a la ſaueur d'aigre-doux, ils le mangent l'ayant coupé en morceaux, & laiſſé tremper quelque temps en de l'eauë & du ſel. Quelques-vns diſent qu'il engendre la cholere, & que l'vſage n'en eſt pas trop ſain. Mais ie n'en ay point veu aucune experience qui le puiſſe faire croire. Elles naiſſent vne à vne, comme vne canne ou tige qui ſort d'entre pluſieurs fueilles, comme le lys, combien qu'elle ſoit vn peu plus grande, & plus groſſe. Le haut & coupeau de chaque canne eſt la pomme, elle croiſt en terres chaudes & humides, & les meilleures ſont celles des iſles de Barlouente. Il n'en croiſt point au Peru, mais l'on y en apporte des Andes, leſquelles toutesfois ne ſont ny bonnes, ny bien meures. L'on preſenta vne de ces pines à l'Empereur Charles, qui deuoit auoir donné beaucoup de peine & de ſoucy à l'apporter des Indes ainſi auec ſa plante: car on ne l'euſt peu autrement apporter: toutesfois il n'en voulut pas eſprouuer le gouſt. I'ay veu en la neufue

Eſpagne de la conſerue de ces pines, qui eſtoit fort bonne. Ceux qu'ils appellent concombres ne ſont point arbres non plus, mais ſeulement des arbriſſeaux, parce qu'ils n'ont qu'vn an de duree. Ils luy donnerent ce nom, pource que quelques-vns de ces fruicts, & la plus part, ſont en longueur & en rondeur ſemblables aux concombre d'Eſpagne, mais au reſte ils ſont beaucoup differens, parce qu'ils n'ont pas la couleur verde, mais violette, ou jaulne, ou blanche, & ne ſont point eſpineux, ny ſcabreux, mais fort vnis & polis, ayans le gouſt tres-differẽt & trop meilleur que le concombre d'Eſpagne: car ils ont vn aigre-doux fort ſauoureux quand ils ſont meurs, combien que ce fruict n'ait pas le gouſt ſi aigre comme la pine. Ils ſont fort frais, pleins de ſuc, & de facile digeſtion, & en temps de chaleur ſont propres pour rafraiſchir. L'on en oſte l'eſcorce qui eſt blanche, & tout ce qui reſte eſt chair. Ils croiſſent en vne terre temperee, & veulent eſtre arrouſez: & encor que pour la reſſemblance ils les appellent concombres, il y en a beaucoup neantmoins qui ſont ronds du tout, & d'autres de differente façon, tellement qu'ils n'ont pas meſme la figure des concombres. Il ne me ſouuient point auoir veu de ceſte ſorte de plante en la neufue Eſpagne, ny aux iſles, mais bien aux Lanos du Peru. Ce qu'ils appellent petit fruict de Chilé eſt de meſme fort plaiſant à manger, & tire preſque au gouſt de ceriſes, mais en tout le reſte il eſt fort different, d'autant que ce n'eſt pas vn arbre, mais vne herbe, qui croiſt peu, & ſ'eſpand ſur la terre, jettant ce petit fruict, qui en couleur

& grains reſſemble quaſi & approche des meures quand elles ſont blanches, encore à meurir, bien que ce fruict ſoit plus rude & plus grand que les meures. Ils diſent que ce petit fruict ſe trouue naturellement aux champs de Chillé, ou i'y en ay veu. L'on la ſeme de plantes & de branches, & croiſt comme vn autre arbriſſeau. Ce qu'ils appellent prunes, ſont veritablement fruicts d'arbres, & ont plus de reſſemblance que les autres aux vrais prunes. Il y en a de diuerſes ſortes, dont ils appellent les vnes prunes de nicaragua, qui ſont fort rouges & petites, & ont fort peu de chair au deſſus du noyau, mais le peu qu'ils tiennent eſt d'vn gouſt exquis, & d'vn aigret auſſi bon ou meilleur que celuy des ceriſes. L'on eſtime ce fruict eſtre fort ſain, qui cauſe que l'on le donne aux malades, ſpecialement pour prouoquer l'appetit. Il y en a d'autres grandes & de couleur obſcure, qui ont beaucoup de chair, mais c'eſt vn manger groſſier, & de peu de gouſt, qui ſont comme Chauacanas, leſquels ont chacun deux ou trois petits noyaux. Or pour reuenir aux verdures & porees, ie ne trouue point que les Indiés euſſent des iardins de diuerſes plantes & porees, mais qu'ils cultiuoient la terre en quelques endroits ſeulemẽt pour les legumes, dont ils vſent, comme ceux qu'ils appellẽt Friſolles & Pallares, qui leur ſert comme icy de guarbences, febues, ou lentilles, & n'ay point recogneu que ceux cy ny autres genres de legumes d'Europe s'y ſoiẽt trouuez auant que les Eſpagnols y entraſſent, leſquels y ont porté des plantes & legumes d'Eſpagne, qui y croiſſent & multiplient fort bien,

voire en quelques endroits ils excedent beaucoup la fertilité de par deçà. Comme ſi nous parlions des melons qui croiſſent en la vallee de Yuca au Peru, deſquels la racine ſe fait tige, qui dure pluſieurs annees, portant chacune des melons, & l'accommodent comme ſi c'eſtoit vn arbre, choſe que ie ne ſçache point qui ſoit en nulle partie d'Eſpagne. Mais c'eſt vne autre monſtruoſité que les callabaſſes ou citrouilles des Indes, en la grãdeur qu'elles ont, comme elles croiſſent, ſpecialement celles qui ſont propres & particulieres du pays, qu'ils appellent Capallos. Leſquelles ils mangent le plus ſouuent en Careſme, bouillies ou accommodees en vne autre ſaulce. Il y a mil differences de genres de callabaſſes: car quelques-vnes ſont tant difformes pour leur grãdeur, qu'ils font de leur eſcorce, eſtant coupee par le milieu & nettoyee, comme des paniers où ils mettent toute la viande pour vn diſner. Des autres petites ils en font des vaſes pour manger, ou boire dedans, & les accommodent fort proprement, pour pluſieurs & diuers vſages. I'ay dit cecy des petites plantes, nous dirons maintenãt des grandes, où nous parlerons de l'Axi, qui neantmoins eſt encor des petites.

De l'Axi ou poiure d'Inde.

CHAP. XX.

QV'On n'a point trouué és Indes Occidentales aucune eſpicerie qui leur fuſt propre & particuliere, comme poiure, clou, canelle, muſcade, ou gingembre: iacoit qu'vn frere de noſtre com-

pagnie, qui a voyagé en beaucoup & diuers endroits, nous ait recité qu'en des deſerts de l'iſle Iamaycque, il auoit trouué des arbres où croiſſoit du poiure. Mais l'on n'eſt point encor certain que c'en ſoit, & n'y a point meſme de traitte de ces eſpiceries aux Indes. Le gingembre fut porté de l'Inde à l'Eſpagnole, & y a multiplié de telle façon, que l'on ne ſçauroit auiourd'huy que faire du grand nombre qu'il y en a. En la flotte de l'annee mil cinq cens quatre vingts ſept, l'on apporta vingt-deux mil cinquante trois quintaux de gingembre à Seuille: mais l'eſpicerie naturelle que Dieu a donné aux Indes Occidentales, eſt ce que nous appellons en Caſtille, poiure des Indes, & aux Indes Axi, par vn mot general, prins de la premiere terre des iſles qu'ils conqueſterent. Il eſt dit en langue de Cuſco Vchu, & en celle de Mexique, Chili. Ceſte plante eſt deſia fort cogneuë, parquoy i'en diray peu de choſe, ſeulement l'on doit entendre qu'anciennement entre les Indiens elle eſtoit fort eſtimee, & en portoient aux endroits où elle ne croiſſoit point, comme vne marchandiſe de conſequence. Elle ne croiſt pas és terres froides, comme en la Sierre du Peru: mais aux vallees chaudes, où elle eſt ſouuent arrouſee. Il y a de cet Axi de diuerſes couleurs, l'vn eſt vert, l'vn rouge, & l'autre de couleur jaulne, & y en a d'vne ſorte de fort cauſtique, qu'ils appellent Caribe, qui eſt extremement aſpre & poignant, & d'autre qui n'a point ceſte aſpreté, mais au cõtraire eſt ſi doux que l'on le peut manger ſeul, comme vn autre fruict. Il y en a qui eſt fort menu & odoriferãt en la bouche,

quasi comme d'odeur de musc, & est tres-bon. Ce qui est aspre & poignant en cet Axi, sont les veines & la graine seulement : car le reste ne l'est point, attendu qu'on le mange vert & sec, entier & broyé au pot, & en des saulces, car c'est la principale saulce, & toute l'espicerie des Indes. Quād cet axi est pris moderément, il aide & conforte l'estomach pour la digestiō : mais si l'on en prend trop, il a de mauuais effects, pource que de soy il est fort chaud, fort fumeux, & fort penetratif, d'où vient que l'vsage en est preiudiciable à la santé des ieunes gens, principalement de l'amę, d'autant qu'il prouoque à la sensualité, & est vne chose estrange, que combien que le feu & la chaleur qui est en luy soit assez cogneuë, par l'experience que tous en font, veu que chacun dit qu'il brusle en la bouche, & en l'estomach, neātmoins quelques-vns, voire plusieurs veulent maintenir que le poiure d'Inde n'est pas chaud, mais qu'il est froid & bien temperé. Mais ie leur pourrois dire qu'il en seroit tout autant du poiure, encor qu'ils m'amenassent toutes les experiences qu'ils voudroient de l'vn & de l'autre. Toutesfois c'est vne moquerie de dire qu'il n'est point chaud, veu qu'il l'est extremement. L'on vse du sel pour temperer l'axi, d'autant qu'il a grande force de le corriger, & se moderent ainsi l'vn l'autre, par la contrarieté qui est entr'eux. Ils vsent aussi de Tomates, qui sont froids & bien sains. C'est vn genre de grain qui est gros, & plein de suc, lequel donne bon goust à la saulce, & sont bons aussi à manger. Il se trouue de ce poiure d'Inde vniuersellemēt en toutes les Indes, & Isles, neufue Espagne,

Peru,

Peru,& en tout le reſte, qui eſt deſcouuert, tellement que comme le mays eſt le grain le plus general pour le pain, ainſi l'axi eſt l'eſpicerie la plus commune pour les ſaulces.

Du Plane.

CHAP. XXI.

VENANT aux grandes plantes, ou aux arbres,le premier des Indes duquel il eſt conuenable parler eſt le Plane ou Platano,comme le vulgaire l'appelle. I'ay eſté quelque temps en doute ſi le plane, que les anciens ont celebré, & celuy des Indes eſtoit vne meſme eſpece: ceſtuy-cy bien conſideré, & ce qu'ils eſcriuent de l'autre, il n'y a point de doute qu'ils ne ſoient de diuerſes eſpeces. La cauſe pourquoy les Eſpagnols l'ont appellé plane (car les naturels n'auoient point de tel nom) a eſté comme és autres arbres, pour-autant qu'ils ont trouué quelque reſſemblance de l'vn à l'autre, en la meſme façon qu'ils ont appellé prunes,pines, amandes, & concombres,des choſes ſi differentes à celles qui en Caſtille ſont appellees de ces noms. La choſe en quoy il me ſemble qu'ils trouuerent plus de reſſemblance entre ces planes des Indes, & les planes qu'ont celebré les anciens, a eſté en la grandeur des fueilles: pource que ces planes les ont tres-grandes & tres-fraiſches, & les anciens les ont tant eſtimez auſſi pour ceſte grandeur, & ceſte fraiſcheur de leurs fueilles. C'eſt auſſi vne plãte qui a beſoing de beaucoup d'eauë, & preſque continuellement;ce qui ſ'accorde auec l'Eſcritu-

Eccl.24. re, qui dit: *Comme le Plane aupres des caux.* Mais à la verité il n'y a non plus de comparaiſon ny de reſſemblance de l'vne à l'autre, non plus qu'il y a, comme dit le prouerbe, de l'œuf à la chaſtaigne. Car premieremẽt le plane ancien ne porte point de fruict, au moins ils n'en faiſoient point d'eſtat, mais la principale occaſion pourquoy ils l'eſtimoient, eſtoit à cauſe de ſon ombrage, parce qu'il n'y auoit non plus de ſoleil deſſous vn plane, qu'il y a deſſous vne couuerture. Au contraire, la raiſon pourquoy l'on le doit eſtimer en quelque choſe és Indes, voire en faire beaucoup d'eſtat, eſt à cauſe de ſon fruict, qui eſt tres-bon, car d'ombrage ils n'en ont aucunement. D'auantage, le plane ancien auoit le tronc ſi grand, & les ra-

Plin. lib. 2. cap. 1. meaux ſi eſpars, que Pline raconte d'vn Licinius, Capitaine Romain, lequel accompagné de dix-huict de ſes compagnons, print ſa refection fort à l'aiſe dans le creux d'vn de ces planes. Et de l'Empereur Caius Caligula, qui ſ'aſſit luy & vnze conuiez ſur le haut des rameaux d'vne autre plane, & là leur fit vn ſuperbe banquet. Les planes des Indes n'ont point de tels creux, troncs, ny rameaux. Il dit dauantage que les anciens planes croiſſoient en Italie & en Eſpagne, combié qu'ils y euſſent eſté apportez premierement de Grece, & auparauant de l'Aſie: mais les planes des Indes ne croiſſent point ny en Italie, ny en Eſpagne. Ie dy qu'il n'y croiſſent point, car encor que l'on en ait veu quelques vns à Seuille au iardin du Roy, ils n'y croiſſent, & n'y vallent rien. Finalement la choſe en quoy ils trouuent de la reſſemblance entre l'vn & l'autre eſt fort differente.

Car iaçoit que la fueille de ces planes anciens fut grande, toutesfois elle n'estoit pas telle, ny semblable à ceux qui sont és Indes, veu que Pline l'accõpare à la fueille d'vne vigne, ou de figuier. Les fueilles du plane des Indes sont d'vne merueilleuse grandeur, & sont presque suffisantes pou couurir vn homme des pieds iusques à la teste, tellement qu'aucun ne peut mettre en doute qu'il n'y ait grande difference entre l'vn & l'autre. Mais posé le cas que ce plane des Indes soit differẽd de l'ancien, pour cela il n'en merite pas moindre loüange, mais peut estre encor d'auantage, à cause des proprietez tant vtiles & profitables qu'il a en luy. C'est vne plante qui fait vn cep dedans la terre, duquel sortent plusieurs rejettons diuers & separez, sans estre ioints ensemble. Ces rejettons croissent & grossissent, faisant presque chacun vn arbrisseau à part, & en croissant ils jettẽt ces fueilles qui sont d'vn verd fin, & lissé, & de la grandeur que i'ay dite. Quand il est creu, comme de la hauteur d'vne stade & demie, ou de deux, il jette vn seul rameau ou grappe de fruict, auquel il y a quelquesfois grand nombre de ce fruict, & quelquesfois moins. I'en ay conté en quelques-vns de ces rameaux trois cens, dont chacun auoit vne paulme de long, plus ou moins, & estoit gros comme de deux ou trois doigts, bien qu'il y ait beaucoup de difference en cela, entre les vns & les autres. L'on en oste la coque, ou escorce, tout le reste est vne chair, ou noyau ferme, & tendre, qui est bon à manger, sain & de bonne nourriture. Ce fruict incline vn peu plus à froideur qu'à chaleur. Ils ont accoustumé de cueillir les rameaux, ou

Plin. lib. 11. c. 16.

grappes que i'ay dit, eſtans verds, & les mettre en des vaiſſeaux où elles ſe meuriſſent, eſtans bien couuertes, ſpecialement quand il y a d'vne certaine herbe qui ſert à cet effect: ſi l'on les laiſſe meurir en l'arbre, ils en ont meilleur gouſt, & vne odeur tres-bonne, comme de camoiſſes, ou pommes douces. Ils durent preſque tout le long de l'annee, à cauſe qu'il y a touſiours des rejettons qui naiſſent de ce cep, tellement que quand l'vn acheue, l'autre commence à donner fruict, l'vn eſt à demy parcreu, & l'autre commence à jetter de nouueau, de façon que les vns ſuccedent aux autres, & ainſi y a touſiours du fruict toute l'annee durant. En cueillant la grappe ils coupent le rejetton, d'autant qu'il n'en jette point plus d'vne, ny plus d'vne fois, mais comme i'ay dit, le cep demeure & rejette continuellement de nouueaux rejettons, iuſques à ce qu'il ſe laſſe, & vieilliſſe du tout. Ce plane dure quelques annees, & demande beaucoup d'humidité, & vne terre fort chaude. Ils luy mettent de la cendre au pied, pour le mieux entretenir, & en font des bocqueteaux fort eſpaix, qui leur ſont de grand profit & reuenu, pource que c'eſt le fruict dont l'on vſe le plus és Indes, & y eſt preſque vniuerſellement commun en tous endroits, iaçoit qu'ils diſent que ſon origine ſoit venuë de l'Ethiopie. Et à la verité les Negres en vſent beaucoup, & en quelques endroits ſ'en ſeruẽt au lieu de pain, voire en font du vin. L'on mange ce fruict de plane tout cru comme vn autre fruict, l'on le roſtit meſme, & en fait-on pluſieurs ſortes de potages, voire des cõſerues, & en toutes ces choſes il ſ'accommode

fort bien. Il y a d'vne eſpece de petits planes blācs & fort delicats, leſquels ils appellent en l'Eſpagnolle Dominiques. Il y en a d'autres qui ſont plus forts & plus gros, & d'vne couleur rouge. Il n'en croiſt point en la terre du Peru, mais l'on les y apporte des Indes, comme à Mexique, de Cuernauaca, & des autres vallees. En la terre ferme & en quelques iſles y a de grands planares, qui ſont comme boqueteaux fort eſpais. Si la plāte eſtoit propre pour bruſler, c'euſt eſté la plus vtile de toutes, mais elle n'y eſt aucunement propre: car ſa focille ny ſes rameaux ne peuuent bruſler, & encor moins ſeruir de meſrain, à cauſe que c'eſt vn bois moüelleux, & qui n'a point de force. Neantmoins Dom Allonſe Darzilla (comme il dit) ſe ſeruit des fueilles ſeches de cet arbre pour eſcrire vne partie de l'Auracane, & à la verité à faute de papier on ſ'en pourroit ſeruir, veu que ſa fueille eſt de la largeur d'vne fueille de papier, ou peu moins, & longue de quatre fois autant.

Du Cacao & de la Coca.

CHAP. XXII.

MAçoit que le plane ſoit le plus profitable, neantmoins le Cacao eſt plus eſtimé en Mexique, & la Coca au Peru, eſquels deux arbres ils ont beaucoup de ſuperſtition. Le cacao eſt vn fruict vn peu moindre qu'amandes, & toutesfois plus gras, lequel eſtant roſty, n'a pas mauuaiſe ſaueur. Il eſt tant eſtimé entre les Indiens, voire entre les Eſpagnols, que c'eſt vn des plus riches, voire plus grands commerces de la neufue Eſpagne.

Car comme c'eſt vn fruict ſec & qui ſe garde long temps ſans ſe corrompre, ils en ameinent des nauires chargez de la prouince de Guatimalla. En l'an paſſé vn corſaire Anglois bruſla au port de Guatulco en la neufue Eſpagne plus de cent mil charges de cacao. L'on ſ'en ſert meſme comme de monnoye, d'autant qu'auec cinq cacaos ils achetent vne choſe, auec trente vne autre, & auec cent vne autre, ſans qu'il y aye contradiction, & ont accouſtumé de les dõner pour aumoſne aux pauures qui leur demandent. Le principal vſage de ce cacao eſt en vn breuuage qu'ils appellent chocholaté, dont ils font grand cas en ce pays, follement & ſans raiſon, & fait mal au cœur à ceux qui n'y ſont point accouſtumez, d'autant qu'il y a vne eſcume & vn boüillon au haut qui eſt fort mal agreable pour en vſer, ſi l'on n'y a beaucoup d'opinion. Toutesfois c'eſt vne boiſſon fort eſtimee entre les Indiens, de laquelle ils traittent & feſtoyent les Seigneurs qui viennent ou paſſent par leur terre. Les Eſpagnols & les Eſpagnolles qui ſont ja accouſtumez au pays, ſont extremement friands de ce chocholaté. Ils diſent qu'ils font ce chocholaté en diuerſes façons & qualitez, ſçauoir l'vn chaud, l'autre froid, & l'autre temperé, & y mettent des eſpics beaucoup de ce chili. Meſmes ils en font des paſtes, qu'ils diſent eſtre propres pour l'eſtomach, & contre le catharre. Quoy qu'il en ſoit, ceux qui n'y ont point eſté nourris n'en ſont pas beaucoup curieux. L'arbre où croiſt ce fruict eſt d'vne moyenne grandeur, & d'vne belle façon: il eſt ſi delicat que pour garder que le Soleil ne le bruſle ils plantent aupres

de luy vn autre grand arbre qui luy ſert ſeulement d'ombrage,& l'appellent la mere du cacao. Il y a des lieux où ils ſont ainſi que les vignes & les oliuiers ſont en Eſpagne. La prouince qui en a plus grande abondance pour le commerce & la marchãdiſe,eſt celle de Guatimalla. Il n'en croiſt point au Peru,mais il y croiſt de la coca, qui eſt vne autre choſe où ils ont encor vne autre plus grande ſuperſtition, qui ſemble eſtre choſe fabuleuſe. A la verité la traitte de la coca en Potozi ſe monte à plus de demy million de pezes par chacun an, d'autant qu'on y en vſe quelques quatre vingts dix ou quatre vingts quinze mille corbeilles par an. En l'an mil cinq cens quatre vingts & trois on y en conſomma cent mil. Vne corbeille de coca en Cuſco vaut deux pezes & demy, & trois, & en Potozi elle vaut tout courant quatre pezes & cinq tomines,& cinq pezes eſſayez. C'eſt l'eſpece de marchandiſe à l'occaſion de laquelle preſque ſe font tous les marchez & foires, parce que c'eſt vne marchandiſe dont il y a grande expedition. La coca donc qu'ils eſtiment tant, eſt vne petite fueille verde qui naiſt en des arbriſſeaux qui ſont comme d'vne braſſe de haut: elle croiſt en des terres fort chaudes & humides, & jette cet arbre de quatre mois en quatre mois ceſte fueille qu'ils appellẽt la treſmitas ou tremoy: elle requiert beaucoup de ſoin à la cultiuer,pource qu'elle eſt fort delicate,& beaucoup d'auantage à la conſeruer,apres qu'elle eſt cueillie. Ils les mettent par ordre en des corbeillons longs & eſtroits,& en chargẽt les moutõs du pays,qui vont auec ceſte marchandiſe en troupes chargez de

mil & deux mil, voire trois mil de ces corbeillons. On l'apporte le plus communément des Andes & vallees, eſquelles il y a vne chaleur inſupportable, & où il pleut touſiours la plus-part de l'annee. En quoy les Indiens endurent beaucoup de trauail & de peine pour l'entretenir, & bien ſouuẽt pluſieurs y perdẽt la vie, parce qu'ils partent de la Sierre & de lieux tres-froids pour l'aller cultiuer & recueillir en ces Andes. C'eſt pourquoy il y a eu de grandes diſputes & diuerſité d'opinions entre quelques hommes doctes & ſages, à ſçauoir ſ'il eſtoit plus expedient d'arracher tous ces arbres de coca, ou de les laiſſer, mais en fin ils y ſont demeurez. Les Indiens l'eſtiment beaucoup, & au temps des Rois Inguas il n'eſtoit pas licite ny permis au commun peuple d'vſer de la coca ſans la licence du gouuerneur. L'vſage en eſt tel qu'ils le portent en la bouche, & le maſchent, ſuççant ſans toutesfois l'aualler. Ils diſent qu'elle leur donne vn grand courage, & leur eſt vne ſinguliere friandiſe. Pluſieurs hommes graues tiennent cela pour ſuperſtitiõ & choſe de pure imagination. De ma part, pour dire la verité, ie me perſuade que ce n'eſt point vne pure imagination, mais au contraire i'entens qu'elle opere & donne force & courage aux Indiens: car l'on en void des effects, qui ne peuuent eſtre attribuez à imaginatiõ, comme de cheminer quelques iournees ſans manger auec vne poignee de coca, & autres effects ſemblables. La ſaulſe auec laquelle ils mangent ce coca luy eſt aſſez conuenable, pource que i'en ay gouſté, & a comme le gouſt de Sumacq. Les Indiens la broyent auec

de la cendre d'os bruſlez & mis en poudre, ou bien auec de la chaux, comme d'autres diſent: ce qui leur ſemble fort appetiſſant & de bon gouſt, & diſent qu'il leur fait vn grand profit. Ils y employent librement leur argent, & ſ'en ſeruent en meſme vſage que de la monnoye. Encor toutes ces choſes ne ſeroient point mal à propos, n'eſtoient le hazard & riſque qu'il y a en ſon commerce, & à l'approfiter, en quoy tant ces gens ſont occupez. Les Seigneurs Inguas vſoient du coca comme de choſe royale & friande, & eſtoit la choſe qu'ils offroient le plus ſouuent en leurs ſacrifices, le bruſlans en l'honneur de leurs idoles.

Du Maguey, du Tunal, de la Cochenille, de l'Anir, & du Cotton.

CHAP. XXIII.

LE maguey eſt l'arbre des merueilles, duquel les Nouueaux ou Chapetones (comme ils les appellent és Indes) ont accouſtumé d'eſcrire des miracles, en ce qu'il donne de l'eauë, du vin, de l'huile, du vin-aigre, du miel, du ſirop, du fil, des eſguilles, & mil autres choſes. C'eſt vn arbre que les Indiens eſtiment beaucoup en la neufue Eſpagne, & en ont ordinairement en leurs habitations quelqu'vn pour entretenir leur vie. Il croiſt & le cultiuent aux champs, & a les fueilles larges & groſſieres, au bout deſquelles il y a vne pointe forte & aiguë qui ſert pour attacher comme des eſpingles, ou pour coudre comme vne eſguille, & tirent auſſi de ceſte fueille comme vn certain fil, dont ils ſe ſeruent. Ils coupent le tronc

qui eſt gros quand il eſt encore tendre, & demeure vne grande concauité, par laquelle monte la ſubſtance de la racine, & eſt vne liqueur que l'on boit comme de l'eauë qui eſt fraiſche & douce. Ceſte meſme liqueur eſtant cuite ſe tourne comme vin, lequel deuient vin-aigre le laiſſant aigrir, & en le faiſant boüillir dauantage il deuiẽt comme du miel, & le cuiſant à demy, il leur ſert de ſirop, qui eſt aſſez ſain & de bonne ſaueur, voire me ſemble meilleur que le ſirop de raiſins. Voila comme ils font cuire & ſe ſeruẽt de ceſte liqueur en diuerſes façons, de laquelle ils tirent bonne quantité, d'autant qu'en certaine ſaiſon ils tirent par chaque iour quelques pots de ceſte liqueur. Il y a meſme de ces arbres au Peru, mais ils ne les rendent point ſi profitables comme en la neufue Eſpagne. Le bois de cet arbre eſt creux & mol, & ſert pour conſeruer le feu, pource qu'il le retient comme vne meſche d'arcbuze, & ſ'y garde long temps, dont i'ay veu que les Indiens ſ'en ſeruoiẽt à cet effect. Le tunal eſt vn autre arbre fameux en la neufue Eſpagne, ſi arbre nous deuons appeller vn monceau de fueilles amaſſees les vnes ſur les autres, lequel eſt de la plus eſtrange facon d'arbre qui ſoit. Pource qu'il ſort de terre premierement vne fueille, & d'icelle vne autre, & de ceſte-cy vne autre, & ainſi va croiſſant iuſques à ſa perfection, ſinon que comme ſes fueilles vont ſortant en haut & aux coſtez, celles d'embas ſ'engroſſiſſent, & viennent preſque à perdre la figure de fueilles, en faiſant vn tronc & des rameaux qui ſont aſpres, eſpineux & difformes, d'où vient qu'en quelques endroits ils l'appellent chardon.

Il y a des chardons ou tunaux ſauuages qui ne portẽt point de fruict, ou bien il eſt fort eſpineux & ſans aucun profit. Il y a meſme des tunaux domeſtiques, qui donnent du fruict fort eſtimé entre les Indiens, qu'ils appellent Tunas, & ſont de beaucoup plus grandes que les prunes de frere, & ainſi longues. Ils en ouurent la cocque, qui eſt graſſe, & au dedans y a de la chair & des petits grains ſemblables à ceux des figues, qui ſont fort doux, & ont vn bon gouſt, ſpecialement les blanches, leſquels ont vne certaine odeur fort agreable, mais les rouges ne ſont pas ordinairement ſi bons. Il y a vne autre ſorte de Tunaux, leſquels ils eſtiment beaucoup dauantage, encor qu'ils ne donnent point de fruict, & les cultiuent auec vn grand ſoin & diligence: & iaçoit qu'ils n'en recueillent point de ce fruict, neantmoins ils rapportent vne autre commodité & profit qui eſt de la graine, d'autant que certains petits vers naiſſent aux fueilles de cet arbre, quand il eſt bien cultiué, & y ſont attachez, couuerts d'vne certaine petite toile deliee, leſquels on circuit delicatement, & eſt la cochenille des Indes tant renommée, de laquelle l'on teint en graine. Ils les laiſſent ſecher, & ainſi ſecs ils les apportent en Eſpagne, qui eſt vne groſſe & riche marchandiſe. L'arobe de ceſte cochenille, ou graine, vaut pluſieurs ducats. On en apporta en la flotte de l'an mil cinq cents quatre vingts ſept, cinq mil ſix cents ſoixante dix-ſept arrobes, qui montoient à deux cents quatre vingts trois mil, ſept cents & cinquante pezes, & ordinairement il en viẽt tous les ans vne ſemblable richeſſe. Ces Tunaux croiſſent

ès terres temperees qui declinent à froideur. Au Peru il n'y en croiſt point encor iuſques à preſent. I'en ay veu quelques plantes en Eſpagne, qui ne meritent pas toutesfois d'en faire aucun eſtat. Ie diray auſſi quelque choſe de l'Anir, combien qu'il ne vient pas d'vn arbre, mais d'vne herbe, parce qu'il ſert à la teinture des draps, & que c'eſt vne marchandiſe qui ſ'accommode auec la graine, & meſme qu'il croiſt en grande quantité en la neufue Eſpagne, d'où il en vint en la flotte que i'ay dit, cinq mil deux cents ſoixante & trois arobes, ou enuiron, qui montent autant de pezez. Le cotton meſme croiſt en des petits arbriſſeaux, & en des grands arbres qui portent comme des pōmettes, leſquels ſ'ouurent & donnent ceſte filaſſe, & apres l'auoir cueillie la filent, & la tirent pour en faire des eſtoffes. C'eſt vne des choſes qui ſoit és Indes de plus grand profit, & de plus d'vſage, car il leur ſert de lin, & de laine pour faire des habits. Il croiſt en terre chaude, & y en a vne grande quantité és vallees & coſte du Peru, en la neufue Eſpagne, és Philippines, & en la Chine. Toutesfois il y en a beaucoup dauantage qu'en aucun lieu que ie ſçache, en la prouince de Tucuman, en celle de ſaincte Croix de la Sierre, & au Paraguey, & leur eſt le cotton le principal reuenu. L'on apporte en Eſpagne du cotton des iſles de ſainct Dominique, & en vint l'annee que i'ay dit ſoixante & quatre arrobes. Aux endroits des Indes où croiſt le cotton ils en font de la toile dont les hōmes & les femmes vſent le plus communément, meſmes en font leurs ſeruiettes de tables, voire des voiles de nauire. Il y en a de gros,

& d'autre qui eſt fin & delicat. Ils le teignent en diuerſes couleurs, comme nous faiſons les draps de laine en Europe.

Des Mameyes, Guayauos & Paltos.

CHAP. XXIIII.

CEs plantes dont nous auons parlé ſont les plantes les plus profitables des Indes, & celles qui ſont les plus neceſſaires pour le viure: toutesfois il y en a beaucoup d'autres qui ſont bonnes à manger, entre leſquelles les mameyes ſont eſtimees, eſtans de la façon des groſſes peſches, voire plus groſſes. Ils ont vn ou deux noyaux dedans, & la chair quelque peu dure. Il y en a qui ſont doux, & d'autres qui ſont aucunemẽt aigres, & ont l'eſcorce forte & dure. On fait de la conſerue de la chair de ce fruict, qui reſſemble au cotignac. L'vſage de ce fruict eſt aſſez bon, & encor meilleure la conſerue que l'on en fait. Ils croiſſent és iſles & n'en ay point veu au Peru. C'eſt vn arbre qui eſt grand, & bien fait, d'vn aſſez beau fueillage. Les Guayauos ſont d'autres arbres qui portent communément vn mauuais fruict, plein de pepins aſpres, & ſont de la façon de petites põmes. C'eſt vn arbre mal eſtimé en la terre ferme, & aux iſles, car ils diſent qu'il a l'odeur comme de punaiſes. Le gouſt & ſaueur de ce fruict eſt fort groſſier, & ſa ſubſtance mal ſaine. Il y a en ſainct Dominique, & és autres iſles des montagnes toutes pleines de ces guayauos, & diſent qu'il n'y auoit point de telle ſorte d'arbres auant que les Eſpagnols y arriuaſſent, mais que l'on les y a ap-

portez de ie ne ſçay où. Cet arbre a multiplié infiniment, parce qu'il n'y a aucun animal qui en mange les pepins, ou la graine, d'où vient qu'eſtãs ainſi ſemez parmi la terre, comme elle eſt chaude & humide, il y a ainſi multiplié. Au Peru cet arbre differe des autres guayauos, pource que le fruict n'en eſt point rouge, mais eſt blanc, & n'a aucune mauuaiſe odeur, mais eſt d'vn fort bon gouſt: & de quelconque ſorte de guayauos que ce ſoit, le fruict en eſt auſſi bon comme le meilleur d'Eſpagne, ſpecialement de ceux qu'ils appellent guayauos de matos, & d'autres petites guayauilles blanches. C'eſt vn fruict aſſez ſain, & conuenable pour l'eſtomac, pource qu'il eſt de forte digeſtiõ, & aſſez froid: les Paltas au contraire ſont chaudes & delicates. Le Palto eſt vn arbre grand & de beau fueillage, qui a le fruict comme des groſſes poires: il a dedans vn gros noyau, & tout le reſte eſt vne chair molle, tellement que quand ils ſont bien meurs, ils ſont comme du beurre, & ont le gouſt delicat. Les paltas ſont grands au Peru, & ont vne eſcaille fort dure, que l'on peut oſter toute entiere. Ce fruict eſt en Mexique, pour la plus part fort, ayant l'eſcorce deliee, qui ſe pelle comme des pommes. Ils les tiennent pour vne viande ſaine, & comme i'ay dit, qui decline quelque peu à chaleur. Ces mamayes, guayauos, & paltos ſont les peſches, les pommes & les poires des Indes, encor que ie deſirois pluſtoſt celles de l'Europe. Mais quelques autres par l'vſage, ou peut eſtre, par affection, pourront eſtimer d'auantage ceux-cy des Indes. Ie ne doute point que ceux qui n'ont point veu ny gouſté de ces fruicts, pren-

dront peu de plaiſir à lire cecy, voire ſe laſſeront de l'ouyr, & moy-meſme ie m'en laſſe, qui cauſe que i'abbregeray en racontant quelques autres ſortes de fruicts. Car ce ſeroit choſe impoſſible de pouuoir traitter de tous.

Du Chicoçapote, des Annonas & des Capollyes.

CHAP. XXV.

QVelques-vns qui ont voulu augmenter les choſes des Indes, ont mis en auant qu'il y auoit vn fruict qui eſtoit ſemblable au cotignac, & l'autre qui eſtoit comme du blanc manger: pource que la ſaueur leur ſembla digne de ces noms. Le cotignac ou mermelade (ſi ie ne me trompe) eſtoit ce qu'ils appelloient çapotes, ou chicoçapotes, qui ſont d'vn gouſt fort doux, & approchant à la couleur de cotignac. Quelques crollos, (qui eſt le nom dont ils appellent les Eſpagnols nais aux Indes) diſent que ce fruict ſurpaſſe en excellence tous les fruicts d'Eſpagne. Toutesfois ce n'eſt mon opinion, mais ils diſent qu'au gouſt principalement il ſurpaſſe tous les autres fruicts, où ie ne me veux pas arreſter neãtmoins, parce que cela ne le merite pas. Ces chicoçapotes, ou çapotes, entre leſquels il y a peu de difference, croiſſent és lieux chauds de la neufue Eſpagne, & n'ay point cognoiſſance qu'il y ait de tel fruict en la terre ferme du Peru. Pour le blanc manger c'eſt l'Annone, ou guanauana, qui croiſt en terre ferme. L'Annona eſt de la façon d'vne poire, & ainſi quelque peu aiguë & ouuerte: tout le dedans eſt tendre & mol comme

beurre,& eſt blanc,doux & d'vn gouſt fort ſauoureux. Ce n'eſt pas manger blanc encor qu'il ſoit blanc mãger,mais à la verité c'eſt beaucoup augmenté de luy donner tel nom, bien qu'il ſoit delicat,& d'vn gouſt ſauoureux, & quoy que ſelon le iugement d'aucuns il ſoit tenu pour le meilleur fruict des Indes, il a en ſoy vne quantité de pepins noirs, & les meilleurs que i'aye veu a eſté en la neufue Eſpagne,où les capolies croiſſent auſſi, qui ſont comme des ceriſes,& vn noyau, biẽ que quelque peu plus gros. Mais la forme & figure eſt comme de ceriſes,de bonne ſaueur,ayãt vn doux-aigret: mais ie n'ay point veu de capollies en autre contree.

De pluſieurs ſortes de fruictiers, des Cocos, des amendes, des andes, & des amendes de Chachapoyas.

CHAP. XXVI.

IL ne ſeroit pas poſſible de raconter tous les fruicts & arbres des Indes, attendu que ie ne m'en reſſouuiens pas de pluſieurs, & qu'il y en a encor beaucoup d'auantage deſquels ie n'ay pas cognoiſſance, & me ſemble choſe ennuyeuſe de parler de toutes,dont il me ſouuient. Il ſe trouue donc d'autres genres de fruictiers & de fruicts, plus groſſiers, comme ceux qu'ils appellent lucumes,du fruict deſquels ils diſent par prouerbe, que c'eſt vn prix diſſimulé, comme les guauas, pacayes,les hobos,& les noix qu'ils appellẽt empriſonnees: leſquels fruicts ſemblent à pluſieurs eſtre des noix de la meſme eſpece que ſont celles d'Eſpagne.

d'Eſpagne. Voire ils diſent que ſi l'on les tranſplantoit ſouuent d'vn lieu en autre, qu'ils rapporteroient des noix toutes ſemblables à celles d'Eſpagne, & ce qu'ils donnent ainſi vn fruict ſauuage & ſi mal plaiſant, eſt à cauſe qu'ils ſont ſauuages. En fin l'on doit bien conſiderer la prouidence & ſageſſe du Createur, lequel a departy à tant de diuerſes parties du monde telle varieté d'arbres fruictiers, le tout pour le ſeruice des hõmes qui habitent la terre, & eſt vne choſe admirable de voir tant de differentes formes, gouſts, & effects du tout incogneus, & dont on n'auoit iamais ouy parler au monde auparauant la deſcouuerte des Indes, & deſquelles meſme Pline, Dioſcoride & Theophraſte, voire les plus curieux n'ont eu aucune cognoiſſance, neantmoins toute leur recherche & diligence. Il ſ'eſt trouué des hommes curieux de noſtre temps qui ont eſcrit quelques traittez de ces plantes des Indes, des herbes, & riuieres, & des operations qu'ils ont en l'vſage de medecine, auſquels l'on pourra recourir, qui en voudra auoir plus ample cognoiſſance, parce que ie pretends traitter ſeulement en peu de mots & ſuperficiellement ce qui me viendra en la memoire, touchant ce ſuject. Neantmoins il ne me ſemble pas bon paſſer ſouz ſilence les cocos, ou palmes des Indes, à cauſe d'vne proprieté qu'ils ont, qui eſt fort notable, & remarquable. Ie les appelle palmes, non pas proprement, ny qu'il y ait des dattes, mais d'autant que ce ſont arbres ſemblables aux autres palmes. Ils ſont hauts & forts, & plus ils montent en haut, plus vont-ils jettans des rameaux grands &

fort eſtendus. Ces palmes ou cocos donnent vn fruict qu'ils appellent auſſi cocos, dequoy ils ont accouſtumé faire des vaſes pour boire, & diſent qu'il y en a quelques-vns qui ont vne vertu & proprieté contre le poiſon, & pour guerir le mal de coſté. Le noyau & la chair d'iceux (quand il eſt eſpoiſſi & ſec) eſt bon à mãger, & approche quelque peu du gouſt de chaſtaignes verdes. Quand le coco eſt en l'arbre encor tendre, tout ce qui eſt dedans eſt comme vn laict qu'ils boiuent par delices, & pour rafraiſchir en temps de chaleur. I'ay veu de ces arbres en ſainct Iean de Port-riche, & autres endroits des Indes, & m'en dirent vne choſe remarquable, que chaque mois ou Lune cet arbre jette vn nouueau rameau de ces cocos, tellement qu'il donne du fruict douze fois par an, comme ce qui eſt eſcrit en l'Apocalypſe, & à la verité il me ſemble que ce fuſt de meſme, pource que tous les rameaux ſont d'aages fort differents, les vns commencent, les autres ſont deſia meurs, & les autres le ſont à demy. Ces cocos que ie dy ſont ordinairement de la figure & groſſeur d'vn petit melon: Il y en a d'vne autre ſorte qu'ils appellẽt coquillos, qui eſt vn fruict meilleur, dõt il y en a en Chillé. Ils ſont quelque peu plus petits que noix, mais vn peu plus ronds. Il y a vne autre eſpece de cocos qui ne donnent point ce noyau ainſi eſpoiſſi, mais ils ont dedans vne quantité de petits fruicts comme amendes, à la façon des grains de grenade. Ces amendes ſont trois fois auſſi grandes que celles de Caſtille, & leur reſſemblent au gouſt, encor qu'elles ſoient vn peu plus aſpres, & ſont auſſi humides & huilleuſes. C'eſt

vn assez bon manger, aussi ils s'en seruent en delices, faute d'amendes, pour faire des masse-pains, & autres telles choses. Ils les appellent amendes des Andes, pource que ces cocos croissent abondammẽt és Andes du Peru, & sont si forts & durs, que pour les ouurir il est besoin de les frapper rudement auec vne grosse pierre. Quand ils tombent de l'arbre, s'ils rencontroiẽt la teste de quelqu'vn, il n'auroit ja besoin d'aller plus loing. Et semble vne chose incroyable que dedans le creux de ces cocos qui ne sont pas plus grands que les autres, ou gueres dauantage, il y a neantmoins vne telle multitude & quantité de ces amandes. Mais en ce qui concerne les amendes, & tous les autres fruicts semblables, tous les arbres doiuent ceder aux amendes de Chachapoyas, lesquelles ie ne peux autrement appeller. C'est le fruict le plus delicat, friand, & plus sain de tout tant que i'aye veu és Indes. Voire vn docte medecin affermoit qu'entre tous les fruicts qui sont és Indes, ou en Espagne, nul n'approchoit de l'excellence de ces amendes. Il y en a de plus grãdes & de plus petites que celles que i'ay dit des andes, mais toutes sont plus grasses que celles de Castille. Elles sont fort tẽdres à mãger, ont beaucoup de suc, & de substance, & comme onctueuses & fort agreables, elles croissent en des arbres tres-hauts, & de grãd fueillage. Et cõme c'est vne chose precieuse, nature aussi leur a donné vne bõne couuerture & defense, veu qu'elles sont en vne escorce quelque peu plus grãde & plus poignãte que celle des chastaignes, toutefois quãd ceste escorce est seche, l'õ en tire facilemẽt le grain. Ils racõtẽt que les singes

qui ſont fort friands de ce fruict, & deſquels y a vn grand nombre en Chachapoyas du Peru, (qui eſt la contree de toutes où ie ſçache qu'il y ait de ces arbres) pour ne ſe piquer en l'eſcorce, & en tirer l'amande, & les jettent rudement du haut de l'arbre ſur les pierres, & les ayans ainſi rompuës, les acheuët d'ouurir pour les mãger à leur plaiſir.

De pluſieurs & diuerſes fleurs, & de quelques arbres qui donnent ſeulement de la fleur, & comme les Indiens en vſent.

CHAP. XXVII.

LEs Indiens ſont fort amis des fleurs, & en la neufue Eſpagne plus qu'en autre partie du monde, parquoy ils ont accouſtumé de faire pluſieurs ſortes de bouquets, qu'ils appellent là ſuchilles, auec vne telle varieté & gentil artifice, que l'on n'y peut rien deſirer dauantage: ils ont vne couſtume entr'eux que les principaux offrẽt par honneur leurs ſuchilles ou bouquets aux ſeigneurs & à leurs hoſtes, & nous en donnoient en telle abondance quand nous cheminions par ceſte prouince, que nous ne ſçauions qu'en faire, bien qu'ils ſe ſeruent auiourd'huy à cet effect des principales fleurs de Caſtille, pource qu'elles croiſſent là mieux qu'ici, comme ſont les œillets, roſes, iaſmins, violettes, fleurs d'oranges, & les autres ſortes de fleurs qu'ils y ont portees d'Eſpagne, y profitent merueilleuſement. Les roſiers en quelques endroits y croiſſoient trop, tellement qu'ils ne donnoient point de roſes. Il arriua vn iour qu'vn roſier fut bruſlé, & les rejettons &

ſcyons qui jetterent incontinent porterent des roſes en abondance, & de là ils apprindrent à les eſmonder, & en oſter le bois ſuperflu, tellement qu'auiourd'huy ils donnent des roſes ſuffiſamment. Mais outre ces ſortes de fleurs que l'on y a portees d'icy, il y en a beaucoup d'autres, les noms deſquelles ie ne peux pas dire, qui ſont rouges, jaulnes, bleuës, violettes & blanches, auec mil differences, leſquelles les Indiens ont accouſtumé de porter en leurs teſtes, comme vn plumage pour ornement. Il eſt vray que pluſieurs de ces fleurs n'ont que la veuë, pource que l'odeur n'en eſt point bonne, ou elle eſt groſſiere, ou elles n'en ont point du tout, encor qu'il y en ait quelques-vnes d'excellente odeur. Comme celles qui croiſſent en vn arbre qu'ils appellent floripondio, ou porte-fleur, qui ne donne aucun fruict, mais porte ſeulement de ces fleurs, leſquelles ſont plus grandes que fleurs de lys, & ſont quaſi en forme de clochettes, toutes blanches, & ont au dedans des petits fillets comme l'on void au lys: il ne ceſſe toute l'annee de produire ces fleurs, l'odeur deſquelles eſt merueilleuſement douce & agreable, ſpecialement en la fraiſcheur du matin. Le Viceroy Dom Franciſco de Tollede enuoya de ces arbres au Roy Dom Philippe, comme vne choſe digne d'eſtre plantee aux iardins royaux. En la neufue Eſpagne les Indiens eſtiment beaucoup la fleur qu'ils appellent yoloſuchil, qui ſignifie fleur de cœur, pource qu'elle eſt de la meſme forme d'vn cœur, & n'eſt pas gueres moindre. Il y a meſme vn autre grand arbre qui porte de ceſte ſorte de fleurs, ſans porter d'autre fruict, elle

a vne odeur qui eſt forte, & comme il me ſemble, trop violente, à d'autres elle leur pourra ſembler agreable. C'eſt vne choſe aſſez cogneuë que la fleur qu'ils appellent fleur du Soleil, à la figure du Soleil, & ſe tourne ſelon le mouuement d'iceluy: il y en a d'autres qu'ils appellent œillets d'Inde, leſquels reſſemblent à vn fin velours orangé & violet, celles là n'ont aucune ſenteur qui ſoit d'eſtime, mais ſeulement ſont belles à la veuë. Il y a d'autres fleurs, qui outre la beauté de la veuë, combien qu'elles n'ayent aucune odeur, ou vne ſaueur comme celles qui reſſemblent à celle du creſſon allenois, que ſi l'on les mangeoit ſans les voir, l'on ne iugeroit point que ce fuſt autre choſe. La fleur de grenadille eſt tenue pour choſe remarquable, & diſent qu'elle a en ſoy les marques & enſeignes de la paſſion, & que l'on y remarque les clouds, la colomne, les foüets, la couronne d'eſpine, & les playes, en quoy ils ne ſont pas du tout eſloignez de raiſon, iaçoit que pour y trouuer & remarquer toutes ces choſes il ſoit beſoin de quelque pieté, qui aide à en faire croire vne partie, mais elle eſt fort exquiſe, & tres-belle à la veuë, encor qu'elle n'aye point d'odeur. Le fruict qu'ils appellent auſſi granadille, ſe mange, ſe boit, ou pour mieux dire, ſe ſucce, pour rafraiſchir: ce fruict eſt doux, & ſelon l'opinion de quelques-vns, il l'eſt par trop. Les Indiens ont accouſtumé en leurs feſtes & dances de porter des fleurs en leurs mains, & les Rois & Seigneurs en portent pour la magnificence. Pour ceſte occaſion l'on void des peintures de leurs anciens ordinairemẽt auec des fleurs en la main, comme l'on void icy

auec des gands. Il me ſemble en auoir aſſez dit ſur ce qui concerne les fleurs. L'on vſe auſſi à cet effect du bazilic, encor que ce ne ſoit point vne fleur, mais ſeulement vne herbe, & ont accouſtumé d'en auoir en leurs iardins, & de la bien cultiuer, mais maintenant ils en ont ſi peu de ſoing, qu'il n'eſt plus auiourd'huy bazilic, mais c'eſt vne herbe qui croiſt autour des eſtangs.

Du Baulme.

CHAP. XXVIII.

LE ſouuerain Createur n'a pas ſeulement formé les plantes pour ſeruir de viande, mais auſſi pour la recreation & pour la medecine & guariſon de l'homme. I'ay dit quelque peu de celles qui ſeruent pour la nourriture, qui eſt le principal: & meſme quelque peu de celles qui ſeruent de recreation. Il reſte donc maintenant de traitter de celles qui ſont propres à la medecine, dont ie diray auſſi quelque peu de choſe. Et encor que toutes les plantes ſoient medecinales quand elles ſont bien cogneuës & bien appliquees, toutesfois il y a quelques choſes particulierement, que l'on void notoirement auoir eſté ordonnees du Createur pour la medecine, & pour la ſanté des hommes: comme ſont les liqueurs, huilles, gommes & rezines qui prouiennent de diuerſes plantes & herbes, & qui facilement demonſtrẽt à l'experience à quoy elles ſont propres. Sur toutes ces choſes le bauſme auec raiſon eſt renommé pour ſon excellente odeur,

& beaucoup dauantage pour l'exquis effect qu'il a de curer les playes, & autres diuers remedes que l'on experimente en luy sur la gueriſon des maladies. Le bauſme qui vient des Indes Occidentales n'eſt pas de la meſme eſpece que le vray bauſme que l'on apporte d'Alexandrie ou du Caire, & qui anciennement eſtoit en Iudee, laquelle Iudee (ſelon que Pline eſcrit) poſſedoit ſeule au monde ceſte grandeur, iuſques à ce que l'Empereur Veſpaſian l'apporta à Rome & en Italie. Ce qui me donne occaſion de dire que l'vne liqueur & l'autre ne ſont point d'vne meſme eſpece, c'eſt à cauſe que les arbres d'où elles ſortent ſont entr'eux fort differentes: car l'arbre du bauſme de Paleſtine eſtoit petit, & a la façon de vigne, comme raconte Pline pour l'auoir veu, & ceux d'auiourd'huy qui l'ont veu en Orient en diſent autant. Comme auſſi la ſaincte Eſcriture appelle le lieu ou groſſit le bauſme, vigne d'Enguaddi, pour la reſſemblance qu'il a auec les vignes. I'ay veu l'arbre d'où ſe tire le bauſme des Indes, qui eſt auſſi grand comme vn grenadier, voire approchant quelque peu de ſa façon, ſi i'ay bonne memoire, n'ayant rien de commun auec la vigne, combien que Strabon eſcriue que l'arbre ancien du bauſme eſtoit de la grandeur des grenadiers. Mais aux accidens & operatiõs, ce ſont liqueurs fort ſemblables, comme elles le ſont en leur odeur admirable, & en la cure & guariſon des playes, en la couleur & en la ſubſtance, veu qu'ils racontent de l'autre bauſme qu'il y en a de blãc, de vermeil, de verd, & de noir: ce que l'on void auſſi en ceux des Indes. Et tout ainſi qu'ils tiroient l'ancien en

Plin. lib. 12. c. 15.

Cant. 1.

Strab. lib. 16. Geograph.

Iin. lib. 1. c. 15.

coupant & inciſant l'eſcorce, pour en faire diſtiller ceſte liqueur, ainſi en font-ils de meſme en celuy des Indes, encor qu'il diſtille en plus grande quantité. Et comme en cet ancien il y en a d'vne ſorte qui eſt tout pur, lequel ils appellent opobalſamo, qui eſt la propre larme qui diſtille, & vn autre qui n'eſt pas ſi exquis, lequel on tire du bois de l'eſcorce & des fueilles eſpraintes & cuites au feu, lequel ils appellent xylobalſami. De meſme auſſi entre le bauſme des Indes, il y en a vn pur qui ſort ainſi de l'arbre, & d'autres que les Indiens tirent en cuiſant & eſpreignant les fueilles & le bois, meſmes ils le ſophiſtiquent & augmentent auec d'autres liqueurs, afin qu'il y en ait dauantage. Et n'eſt pas ſans raiſon qu'ils appellent bauſme, car il l'eſt veritablement, encor qu'il ne ſoit pas de la meſme eſpece de l'ancien, & eſt beaucoup eſtimé, & le ſeroit d'auantage, ſi ce qui eſt auiourd'huy és eſmeraudes n'y eſtoit, à ſçauoir d'eſtre à preſent en grande quantité. Ce qui importe dauantage, eſt l'vſage auquel il eſt employé de ſeruir de chreſme, qui eſt ſi neceſſaire en la ſaincte Egliſe, & de telle veneration, ayant declaré le Siege Apoſtolique que l'on face le Chreſme aux Indes auec le bauſme, & que l'on en vſe au Sacrement de Confirmation, & aux autres Sacremens dont l'Egliſe vſe. L'on apporte le bauſme en Eſpagne de la neufue Eſpagne de la prouince de Guatimalla, de Chiappa, & d'autres lieux où il abonde dauantage, encor que le plus eſtimé ſoit celuy qui vient de l'iſle de Tollu, qui eſt en la terre ferme, non pas loin de Carthagene. Ce bauſme eſt blanc, & communément ils tiennent pour

Plin.lib. 12.c.25. plus parfait le blanc que le rouge, encor que Pline donne le premier lieu au vermeil, le second au blanc, le troiſieſme au verd, & le dernier au noir: mais il ſemble que Strabon eſtime dauantage le bauſme blanc, comme les noſtres l'eſtiment. Monardes traitte amplement du bauſme des Indes en la premiere & ſeconde partie, ſpecialement de celuy de Carthagene & de Tollu, qui eſt tout vn. Ie n'ay point trouué que les Indiens anciennement eſtimaſſent beaucoup le bauſme, ny meſme l'employaſſent en vſage d'importance, encor que Monardes diſe que les Indiens curoient auec iceluy leurs playes, & que de là l'apprindrent les Eſpagnols.

Strab.lib Geograph.

De l'ambre, & des autres huilles, gommes, & drogues que l'on apporte des Indes.

CHAP. XXIX.

APRES le Bauſme, l'Ambre tient le ſecond lieu: c'eſt vne autre liqueur qui eſt auſſi odoriferante & medecinalle, mais plus eſpaiſſe de ſoy, qui ſe tourne & ſ'eſpaiſſit en vne paſte de complexion chaude & de bon parfum, lequel ils appliquent aux playes, bleſſeures & autres neceſſitez. Surquoy ie me rapporte aux Medecins, ſpecialement au docteur Monardes, qui à la premiere partie a eſcrit de ceſte liqueur, & de beaucoup d'autres medecinalles, qui viennẽt des Indes. Cet Ambre vient meſme de la neufue Eſpagne, laquelle a cet aduantage ſur les autres prouinces en ces gommes, liqueurs & ſucs d'arbres. Qui cauſe qu'ils ont là abondance de matieres, pour le par-

fum , & pour la medecine, comme eſt l'Animé, qui y vient en grande quantité, le Copal, ou ſuchicopal, qui eſt vn autre genre, comme de ſtorax,& encens, qui a meſme d'excellentes operations,& eſt d'vne tres-bonne odeur, propre pour les ſuffumigations. Meſme la Tacamahaca, & la Caranna, qui ſont auſſi fort medecinales. On apporte de ceſte prouince de l'huile d'aſpic, duquel les medecins & peintres ſe feruent aſſez, les vns pour leurs emplaſtres, & les autres pour vernir leurs peintures. L'on apporte meſme pour les medecins, la caſſe fiſtule, laquelle croiſt abõdamment en S. Dominique. C'eſt vn grand arbre qui porte ces cannes comme ſon fruict. L'on apporta en la flote où ie vins de S. Dominique quarante-huict quintaux de caſſe fiſtule. La ſalcepareille n'eſt pas moins cogneuë pour mille remedes, à quoy on l'employe. Il en vint en ceſte flotte cinquante quintaux de la meſme iſle. Il y a beaucoup de ceſte ſalcepareille au Peru, & de fort excellente en la prouince de Guayaquil, qui eſt ſous la ligne. Pluſieurs ſe vont faire guarir en ceſte prouince, & eſt l'opinion de quelques-vns, que les ſeules eaux ſimples qu'ils boiuẽt leur donnẽt ſanté, à cauſe qu'elles paſſent par racines, cõme nous auons dit cy deſſus, d'où elle tire ſa vertu, tellemẽt que pour ſuer en ceſte terre, il n'eſt point beſoin de beaucoup de couuerture ny d'habits. Le bois de guayac, qu'ils appellent autrement bois ſaint, ou bois des Indes, croiſt en abondance aux meſmes iſles, & eſt auſſi peſant que le fer, tellemẽt qu'il ſ'enfonſe incõtinẽt en l'eauë. De ceſtuy l'on en apporta en ceſte flotte trois cents cinquante

quintaux,& en euſt-on peu apporter vingt, voire cent mil, ſ'il y auoit diſtribution de ce bois. Il vint auſſi en la meſme flotte, & de la meſme iſle, cent trente quintaux de bois de Breſil, qui eſt ſi rouge, enflambé,& ſi cogneu, & dont on vſe tant pour les teintures & autres choſes. Il y a ès Indes vne infinité d'autres bois aromatiques, gommes, huilles,&drogues,de ſorte qu'il n'eſt pas poſſible de les pouuoir tous raconter, & eſt choſe auſſi de peu d'importance à preſent. Ie diray ſeulement qu'au temps des rois Inguas de Cuſco, & des rois Mexiquains,il y eut beaucoup de grands perſonnages experts à curer & medeciner auec les ſimples,& faiſoient de fort belles cures;dautãt qu'ils auoient cognoiſſance de pluſieurs vertus & proprietez des herbes,racines,bois &des plantes qui croiſſent par delà, & dont les anciens d'Europe n'ont eu aucune cognoiſſance. Il y a de ces ſimples qui ſont propres pour purger,comme les racines de Mechoaçan, les pignons de la Punna, la conſerue de Guanucquo,l'huile de figuier,& pluſieurs autres choſes, leſquelles eſtans bien appliquees & en temps, ne ſont pas (comme ils tiennent) de moindre efficace que les drogues qui viennent d'Orient. Ce qui ſe peut voir, en liſant le diſcours qu'en fait Monardes, en la premiere & ſeconde partie, où il traitte amplement du Tabaco ou petum,duquel l'on a fait de notables experiences contre le venin. Le Tabaco eſt vn arbriſſeau ou plante aſſez commune, qui a en ſoy neantmoins des rares vertus, comme entr'autres de ſeruir de contre-poiſon, ainſi que pluſieurs & diuerſes plantes, parce que l'Autheur de toutes

choſes a departy ſes vertus comme il luy a pleu, & n'a point voulu qu'aucune choſe naſquiſt au monde ocieuſe. Mais c'eſt vn autre don ſouuerain à l'homme de les cognoiſtre, & en ſçauoir vſer comme il conuient, ce que le meſme Createur concede à qui il luy plaiſt. Le docteur François Hernandes a fait vn bel œuure de ceſte matiere des plãtes des Indes, liqueurs, & autres choſes medecinales, par l'expres commandement & commiſſiõ de ſa majeſté, faiſant peindre & pourtraire au naturel toutes les plantes des Indes, leſquelles, cõme ils diſent, ſont en nombre de plus de mil deux cents, & diſent que cet œuure a couſté plus de ſoixante mil ducats, duquel œuure le docteur Nardus Anthonius medecin Italien a fait vn extrait curieux, & renuoye auſdits liures celuy qui voudra plus exactement cognoiſtre des plantes des Indes, principalement pour la medecine.

Des grandes foreſts des Indes, des Cedres, des Cẽuas, & autres grands arbres qui y ſont.

CHAP. XXX.

COMBIEN que dés le commencemẽt du monde la terre a produit des plantes & des arbres par le commandement du Seigneur, neantmoins elle n'a laiſſé d'en produire en quelques lieux plus qu'és autres, & outre les plantes & les arbres qui par l'induſtrie des hommes ont eſté tranſplantees & apportees d'vn lieu en autre, il y en a encor beaucoup que nature a produits de ſoy-meſme. Ie croy que de ceſte ſorte il y en a da-

uantage au nouueau monde, que nous appellons Indes, ſoit en nombre, ou en diuerſitez, que non pas au vieil monde, & terres de l'Europe, de l'Aſie & Afrique. La raiſon eſt pource que les Indes ſont d'vne temperature chaude & humide, comme nous auons monſtré au ſecond liure, contre l'opinion des anciens, qui cauſe que la terre produit en grande abondance vne infinité de plantes ſauuages & naturelles, d'où vient que preſque la plus grande partie des Indes eſt inhabitable, & qu'on n'y peut cheminer, pour les bois & eſpaiſſes foreſts qui y ſont, auſquelles l'on trauaille cõtinuellement pour les abbatre. Il a eſté beſoin & neceſſaire pour cheminer par quelques endroits des Indes, principalement aux nouuelles entrees, de faire le chemin, en coupant les arbres, & eſſartant les buiſſons, de ſorte que comme nous l'eſcriuent quelques religieux, qui l'ont eſprouué, il a eſté telle fois qu'ils n'ont peu cheminer en vn iour plus d'vne lieuë. Vn de nos freres, homme digne de foy, nous contoit que ſ'eſtant eſgaré & perdu dans les montagnes, ſans ſçauoir quelle part, ny par où il deuoit aller, il ſe trouua dedans des buiſſons ſi eſpais, qu'il fut contraint de cheminer ſur iceux ſans mettre les pieds en terre, par l'eſpace de quinze iours entiers, & que pour y voir le Soleil, & pour remarquer quelque chemin en ceſte foreſt ſi eſpaiſſe & pleine de bois, il auoit beſoing de monter au coupeau des plus grands arbres, pour de là deſcouurir le chemin. Qui lira le diſcours traittant de ſon voyage, & combien de fois il ſ'eſt perdu & eſgaré, & les chemins qu'il a cheminez, les eſtranges aduantures

qui luy ſont aduenuës, ce que i'ay eſcrit ſuccinctement, pour me ſembler choſe digne d'eſtre ſceuë, & qui aura quelque peu cheminé par les montagnes des Indes, encor que ce ne ſoient que les dix-huict lieuës qu'il y a de Nom de-Dieu à Panama, pourra bien penſer de quelle grandeur ſont ces foreſts des Indes, de ſorte que n'ayant aucũ Hyuer en ces parties là qui face ſentir le froid, & que l'humidité du ciel & de la terre y eſt ſi grãque, que les montagnes produiſent vne infinité de foreſts, & la campagne qu'ils appellent Sauanas, vne infinité d'herbe: il n'y a point de faute d'herbe pour les paſturages, de meſrain pour les edifices, ny de bois à faire du feu. C'eſt vne choſe impoſſible de pouuoir raconter les differences & figures de tant d'arbres ſauuages, dautant que de la plus-part l'on n'en ſçait pas les noms. Les cedres ſi eſtimez anciennement ſont là fort communs, pour les edifices & pour les nauires, & y en a de diuerſes façons, les vns blancs, & d'autres roux, qui ſont fort odoriferans. Il y a vne grande quãtité de Lauriers d'vn plaiſant regard aux Andes du Peru. Aux montagnes de la terre ferme aux iſles, en Nicaragua, & en la neufue Eſpagne. Cõme auſſi il y a vne infinité de Palmes, & de Ceiuas, dequoy les Indiẽs font leurs canoes, qui ſont des bateaux faits tout d'vne piece. L'õ apporta en Eſpagne du meſrain de bois fort exquis de la Hauane, en l'iſle de Cube, où il y a vne infinité de sẽblables arbres, comme ſont l'Ebene, le Caouana, la Grenadille, les Cedres, & autres eſpeces, que ie ne cognois point. Il y a meſme de grands Pins en la neufue Eſpagne, encor qu'ils ne ſoient pas ſi

forts que ſont ceux d'Eſpagne. Ils ne portent point de pignõs, mais pommes vuides. Les cheſnes qu'ils appellent de Guayaquil, eſt vn bois exquis & odoriferant, quand on le taille, meſme il y a des cannes & roſeaux tres hauts, des rameaux & petites cannes, deſquels ils font des bouteilles & cruches pour puiſer de l'eauë, & ſ'en ſeruent meſme en leurs baſtimens. Il y a auſſi le bois de manſle, dequoy ils font des arbres & maſts de nauires, & les eſtiment auſſi forts comme ſi c'eſtoit du fer. Le Molle eſt vn arbre de beaucoup de vertus, lequel jette des petits rameaux, dont les Indiens font du vin, ils l'appellent en Mexique, arbre du Peru, pource qu'il eſt venu de là, mais il en croiſt auſſi en la neufue Eſpagne, & de meilleur que celuy du Peru. Il y a mil autres ſortes d'arbres, dont ce ſeroit vn trauail ſuperflu d'en traitter, quelques-vns de ces arbres ſont d'vne enorme grandeur, & parleray ſeulement d'vn qui eſt en Tlaco Chauoya, trois lieues de Guaxaca, en la neufue Eſpagne. Cet arbre eſtant meſuré, ſe trouua ſeulement en vn creux auoir par dedans neuf graças, & par dehors joignant la racine, ſeize, & plus haut douze. Cet arbre fut frapé de foudre, depuis le haut iuſques au bas, au droit du cœur, qui fit ce creux qui y eſt. Ils diſent qu'auparauant que le tonnerre fuſt tombé deſſus, il eſtoit ſuffiſant pour ombrager mil hõmes. C'eſt pourquoy ils ſ'y aſſembloient pour faire leurs dances, bals & ſuperſtitions; neantmoins il reſte encor de preſent des rameaux & de la verdure, mais non pas beaucoup. Ils ne ſçauent quelle eſpece d'arbre c'eſt, ſinon qu'ils diſent que c'eſt vne eſpece de Cedre.

de Cedre. Ceux qui trouueront cecy eſtrange, liſent ce que Pline raconte du Plane de Lydie, le creux duquel contenoit quatre vingts & vn pied, & reſſembloit pluſtoſt vne cabane ou maiſon, que non pas creux d'arbre, ſon branchage vn bois entier, l'ombrage duquel couuroit vne grande partie de la campagne. Par ce qui eſt eſcrit de cet arbre, l'on n'aura point tant d'occaſion de ſ'eſmerueiller du Tiſſeran, qui auoit ſa maiſon & meſtier dans le creux d'vn chaſtaigner. Et d'vn autre chaſtaigner, ſi ce n'eſtoit ceſtuy-là meſme, dedans le creux duquel entroient huict hommes à cheual, & en reſſortoient ſans ſ'incommoder les vns les autres. Les Indiens exerçoient ordinairement leurs idolatries en ces arbres ainſi eſtranges & difformes, ainſi que faiſoient meſme les anciens Gentils, comme racontent quelques autheurs de ce temps. *Plin. lib. 12. c. 1.*

Des plantes & fruictiers que l'on a apportez de l'Eſpagne aux Indes.

CHAP. XXXI.

LEs Indiens ont eu plus de profit, & ont eſté mieux recompenſez ès plantes que l'on y a portées d'Eſpagne, qu'en autres marchandiſes; pource que le peu qui ſont venuës des Indes en Eſpagne, y croiſſent peu, & y ont mal multiplié, & au contraire le grand nombre que l'on a porté d'Eſpagne aux Indes, y vient tres-bien, & y ſont grandement multipliees. Ie ne ſçay ſi nous deuons dire que ce ſoit à cauſe de la bonté des plantes, pour donner gloire à ce qui eſt d'icy, ou bien

ſi nous dirons que c'eſt la terre, pour la donner à ce qui eſt de delà. Finalemẽt il y a par delà de tout ce qui ſe produit de bon en Eſpagne & en quelques endroits meilleur, & en quelques endroits pire, comme le froment, l'orge, les porees ou verdure, & toutes ſortes de legumes, auſſi les laictuës, choux, raues, oignons, ail, perſil, naueaux, paſtenades, berengenes, ou pommes d'Amour, ſcariolles, betes, eſpinars, garuences, ou pois, febues, lentilles, & finalement tout ce qui croiſt par deçà de domeſtique, & de profit: de ſorte que ceux qui y ont fait voyage, ont eſté curieux d'y porter des ſemences de toutes ſortes, & le tout y a beaucoup fructifié encor que ç'ait eſté diuerſement, ſçauoir aux vns mieux, aux autres moins. Quant aux arbres, ceux qui plus generalement & plus abondamment ont fructifié, ont eſté les orangers, limõniers, citronniers, & autres fruicts de ceſte ſorte. Il y a deſia en quelques endroits comme des bois & des foreſts d'orangers. Ce que trouuant eſtrange, ie demanday qui auoit remply ces champs de tant d'orangers, l'on me reſpondit que cela eſtoit aduenu fortuitemẽt, d'autant que les oranges eſtans tombees à terre, & pourries, leur ſemence auoit germé, & de celles que les eaux auoient emporté en diuers endroits, venoient à naiſtre ces bois ainſi eſpais. Ce qui me ſembla vne bonne raiſon. I'ay dit que c'eſtoit le fruict qui generalement ſ'eſt plus augmenté és Indes, pource que ie n'ay eſté en nul endroit où il n'y ait des oranges, d'autant que toutes les Indes ſont vne terre chaude & humide, qui eſt ce que requiert cet arbre. Ils ne croiſſent point en la

Sierre, mais l'on les y apporte des vallees ou coſte de la mer. La conſerue d'oranges cloſes qu'ils font és iſles, eſt la meilleure que i'ay veuë par deçà, ny par delà meſme. Les peſches, les preſſes & abricots y ont fort multiplié, & en la neufue Eſpagne plus qu'en autre endroit. Il croiſt au Peru fort peu de ces foreſts de fruicts, outre les peſches, & encor moins és iſles. Il y croiſt des pommes & des poires, mais c'eſt aſſez moyennement, il y a des prunes rarement, mais des figues en abondance, principalement au Peru. Il ſe trouue des coings en toutes les contrees des Indes, & en la neufue Eſpagne, en telle abondance, qu'ils nous en donnoient cinquante à choiſir pour demie realle. Il y a aſſez de grenades auſſi, bien que elles ſoient toutes douces, car les aigres n'y ſont point bien venues. Il y a de tres-bons mellons en quelques endroits du Peru. Les ceriſes & les guignes iuſques auiourd'huy n'ont point encor bien fructifié és Indes, & croy que ce n'eſt pas faute de temperature, pource qu'il y en a de toutes ſortes, mais peut eſtre faute de ſoing, ou parce que l'on n'a pas bien rencontré ſa temperature. En fin ie ne trouue point que par delà ils ayent faute d'aucun fruict delicieux. Quant aux fruicts groſſiers, ils n'ont point de beillottes, ny de chaſtaignes, & n'ay point de cognoiſſance que iuſques auiourd'huy il y en ait creu. Les amendes y croiſſent, mais c'eſt fort peu. L'on y porte d'Eſpagne pour les friands, des amendes, des noix, des auellaines, & n'ay point entendu qu'il y ait des neffles, ny des cormes, ce qui importe peu. Me ſemble que cecy doit ſuffire pour

faire entendre qu'il n'y manque aucune delice de fruicts. Maintenant disons quelque chose des plantes de profit que l'on y a portees d'Espagne, & acheuerons ce traitté des plantes, qui est desia ennuyeux.

Des raisins, vignes, oliues, meures, & des cannes du sucre.

CHAP. XXXII.

I'ENTENS par les plantes profitables celles qui outre ce que l'on en mange au logis, apportent de l'argent à leur maistre. La principale desquelles est la vigne, de laquelle vient le vin, le vin-aigre, le raisin vert & sec, le verjus & le sirop. Mais le vin est celuy qui vaut le mieux. Il ne croist point de vin ny raisin és isles ny terre ferme, mais en la neufue Espagne y a quelques vignes qui portent du raisin, toutesfois l'on n'en fait point de vin. La cause en doit estre pource que le raisin ne se meurit pas bien à cause des pluyes qui y viennent aux mois de Iuillet & Aoust, qui les empeschent de meurir: ils s'en seruent tant seulement pour manger. L'on y porte le vin d'Espagne & des Canaries, comme en tout le reste des Indes, reserué au Peru & au royaume de Chillé, où il y a des vignes qui rapportent de tres-bon vin, lesquelles vont chaque iour croissant en quantité, à cause que c'est vne grande richesse en ce pays, & en bonté, parce qu'auec le temps ils deuiennent plus experimentez vignerons. Les vignes du Peru sont communes és vallees chaudes, où il y a des eaues, & les arrousent

auec la main, pource qu'il n'y tombe point de pluyes du ciel, & aux Lanos, & en la Sierre elle n'y vient point à temps. Il y a des endroits où les vignes ne ſont point arrouſees ny du ciel ny de la terre, & toutesfois elles ne laiſſent de fructifier en grande abondance, comme en la vallée d'Yca, & aux foſſes qu'ils appellent de Villacuri, eſquels lieux il ſe trouue des foſſez ou terres enfoncees parmy les morts ſablons, leſquels ſont toute l'annee d'vne incroyable fraiſcheur, ſans qu'il y pleuue aucunement en quelque ſaiſon que ce ſoit, ny qu'il y ait des eauës pour les arrouſer artificiellement. La cauſe eſt parce que le terrouer eſt ſpongieux, & qu'il ſucce l'eauë des riuieres qui viennent de la Sierre, qui humectent ces ſablons, ou bien c'eſt l'humidité de la mer (comme d'autres penſent) laquelle paſſant au trauers de ce ſable, cauſe que l'eauë n'en eſt pas ſterile ny inutile, ainſi que le Philoſophe l'enſeigne. Les vignes y ont tant multiplié, qu'à ceſte occaſion les diſmes des Egliſes y ſont augmétés de cinq & ſix fois au double depuis vingt ans. Les vallees plus fertilles de vignes ſont Victor, proche d'Arequipa, Yca, au terrouer de Lyma, & Caraguato, au terrouer de Chuquiauo. Ils portent ce vin à Potozi, Cuſco & en diuers endroits, ce qui eſt vn grand reuenu: car auec toute l'abondance qu'il y en a, vne bouteille ou arrobe y vaut cinq ou ſix ducats, que ſi c'eſt vin d'Eſpagne, comme on y en porte communément aux flottes, il en vaut dix ou douze. L'on fait du vin comme celuy d'Eſpagne au royaume de Chillé, pource que c'eſt le meſme climat, mais il ſe gaſte quand l'on l'apporte au Peru.

Ils mangent des raiſins où l'on ne peut boire de vin, & eſt choſe admirable que l'on trouue en la cité de Cuſco des raiſins frais tout le long de l'annee, qui vient (comme ils me dirent) de ce que les vallees produiſent du fruict en diuers mois de l'an, ſoit qu'ils entent les vignes en diuerſes ſaiſons, ou que ceſte varieté vienne de la qualité de la terre: quoy qu'il en ſoit, c'eſt vne choſe certaine qu'il y a quelques vallees qui portẽt du fruict tout le long de l'annee. Si quelqu'vn ſ'eſmerueille de cecy, il ſe pourra eſmerueiller dauantage de ce que ie diray, & peut eſtre ne le croira pas. Il y a des arbres au Peru, deſquels l'vne moitié donne du fruict ſix mois durant, & l'autre moitié en dõne les autres ſix mois. En Malla, qui eſt treze lieuës diſtante de la cité des Rois, y a vn figuier, duquel la moitié qui eſt au coſté du Sud, eſt verte, & donne du fruict vne ſaiſon de l'annee, ſçauoir quand il eſt Eſté en la Sierre, & l'autre moitié qui eſt vers les Lanos du coſté de la mer, eſt verte, & donne ſon fruict en l'autre ſaiſon contraire, quãd il eſt Eſté aux Lanos. Ce qui prouient de la varieté de la temperature & de l'air qui vient d'vne part ou d'autre. Le reuenu du vin qui y eſt n'eſt pas petit, mais il ne ſort point de la prouince. Mais la ſoye qui ſe fait en la neufue Eſpagne ſe tranſporte és autres royaumes, comme au Peru. Il n'y en auoit point au temps des Indiens, mais l'on y a porté des meuriers d'Eſpagne, & y viennẽt bien, principalement en la prouince qu'ils appellent Miſtecqua, où il y a des vers à ſoye, & mettent en œuure la ſoye qu'ils en recueillent, dont ils font de tres-bon tafetas. Toutesfois ils n'en ont point

fait iuſques à preſent de damas, de ſatins, ny de velours. Le ſucre eſt vn autre reuenu plus grand, veu que non ſeulement on en conſomme és Indes, mais auſſi l'on en apporte beaucoup en Eſpagne, car les cannes croiſſent fort bien en diuerſes parties des Indes. Ils ont baſty leurs engins aux iſles, en Mexique, au Peru, & en d'autres endroits qui leur apportent vn fort grand reuenu. L'on me dit que l'engin à ſucre de Naſca ſouloit valoir de reuenu plus de trente mil pezes par chacun an. Celuy de Chicama, ioignant Truxillo, eſtoit meſme d'vn grand reuenu, & ceux de la neufue Eſpagne auſſi ne le ſont pas moins : car c'eſt vne choſe eſtrange que ce que l'on gaſte & conſomme de ſucre és Indes. L'on apporta de l'iſle de ſainct Dominique en la flotte où ie vins, huict cens quatre vingts & dix-huict caſſons de ſucre, leſquels eſtãs comme ie les veids charger en Port-riche, chaque caſſe deuoit eſtre à mon opinion de huict arrobes peſant, qui ſont deux cens. Le ſucre eſt le principal reuenu de ces Iſles, tant ſe ſont addonnez les hommes à l'appetit des choſes douces. Il y a meſme des oliues & oliuiers aux Indes, ie dy en Mexique & au Peru : toutesfois il n'y a point eu encor iuſques auiourd'huy aucun moulin à huile, & ne ſ'en fait point, parce qu'ils conſomment toutes les oliues à manger, & les accommodent fort bien : ils trouuent que pour faire l'huile le couſt y eſt plus grand que le profit. C'eſt pourquoy l'on y porte tout l'huille qu'il y a d'Eſpagne. En cet endroit i'acheueray la matiere des plantes, & venons aux animaux des Indes.

BIBLIOTHE
A. FRANCO
CAYENN

Du beſtial portant laine, & des vaches.

CHAP. XXXIII.

IE trouue qu'il y a trois ſortes d'animaux és Indes, dont les vns y ont eſté portez d'Eſpagne, les autres ſont de la meſme eſpece de ceux que nous auons en Europe, & toutesfois n'y ont point eſté portez par les Eſpagnols, & les autres ſont animaux propres des Indes, & deſquels l'on ne trouue point en Eſpagne. De la premiere ſorte ſont les brebis, vaches, cheures, porcs, cheuaux, aſnes, chiens, chats, & autres tels animaux: car il y en a és Indes de toutes ces eſpeces. Le menu beſtial y a beaucoup multiplié, que ſi l'on y pouuoit approfiter les laines pour les enuoyer en Europe, ce ſeroit vne des plus grandes richeſſes qu'ils euſſent és Indes: pource que les troupeaux de brebis ont là vn grand nombre de paſturages, ſans que l'herbe y diminuë en beaucoup d'endroits. Il y a au Peru vne telle abondance de ces paſturages & herbages, que perſonne n'en poſſede en propre, mais chacun fait paiſtre ſes troupeaux où il veut. Pour ceſte raiſon il y a communément grande abondance de chairs, leſquelles ſont à fort bon marché: meſme les autres choſes qui procedent des brebis, comme le laict & le fromage. Ils furent vn temps qu'ils laiſſerent perdre toutes les laines, iuſques à ce que quelques-vns ſe mirent à les meſnager & en faire des draps & couuertures, qui a eſté vn grãd ſecours pour le commun peuple de ceſte terre: d'autant que le drap de Caſtille y eſt fort cher. Il y a pluſieurs drapiers drapans au

Peru, & beaucoup dauantage en la neufue Eſpagne, encor que les draps que l'on y porte d'Eſpagne ſoient beaucoup meilleurs, ſoit que la laine en ſoit plus fine, ou que les ouuriers ſoient plus experts. Autresfois ſe ſont trouuez des hommes qui poſſedoient ſoixante & dix & cent mil teſtes de brebis, encor qu'à preſent n'y en ait gueres moins. Que ſi c'eſtoit en Europe, ce ſeroit vne tres-grande richeſſe, mais en ce pays-là ce n'eſt qu'vne moyenne richeſſe. En pluſieurs endroits des Indes, & croy que c'eſt en la plus grand' part, le menu beſtial ne fructifie & n'y profite pas bien à cauſe que l'herbe eſt haute, & la terre ſi vicieuſe, qu'il n'y peut pas bien paiſtre comme le grand beſtial. C'eſt pourquoy il y a vne innumerable multitude de vaches, deſquelles y a de deux ſortes. Les vnes ſont domeſtiques, & qui vont en troupeaux, comme en la terre de Charca, & en autres prouinces du Peru, comme meſme en toute la neufue Eſpagne. De ces vaches domeſtiques ils ſ'en ſeruent & en tirent de la commodité tout ainſi qu'en Eſpagne, ſçauoir la chair, le beurre, les veaux, & les bœufs pour labourer la terre. L'autre ſorte de vaches ſont ſauuages, qui ſe tiennent és montagnes & foreſts; c'eſt pourquoy on ne les dompte point, & n'ont aucun maiſtre à qui elles ſoient en propre, tant pour l'aſpreté & eſpaiſſeur des foreſts, que pour la grande multitude qu'il y en a: & celuy qui le premier les tuë, en eſt le maiſtre, comme d'vne beſte de chaſſe. Ces vaches ſauuages ont tellement multiplié en ſainct Dominique, & en d'autres endroits des enuirons, qu'elles vont à milliers par les campagnes & bois, n'ayans

aucun maiſtre à qui elles appartiennent. L'on fait la chaſſe à ces beſtes, pour leur cuir tant ſeulement, & ſortent en la campagne des negres ou des blancs à cheual, auec leurs coupe-iarets, qui courent les taureaux & vaches, & quand ils les ont frappez & arreſtez, ils leur appartiennent. Ils les eſcorchent, & en portent la peau en leur maiſon, laiſſant la chair perdue, ſans qu'il y ait perſonne qui la prenne ou emporte, à cauſe de l'abondance qu'il y en a. Tellement qu'ils m'ont atteſté en ceſte iſle, qu'en quelques endroits l'air ſ'y eſtoit corrõpu, pour l'abondance de ces chairs empuanties. Le cuir que l'on apporte en Eſpagne eſt vn des meilleurs reuenus des Iſles, & de la neufue Eſpagne. En la flotte de quatre vingts & ſept, il vint de ſainct Dominique le nombre de trente-cinq mil quatre cens quarante quatre cuirs de vaches, & de la neufue Eſpagne ſoixante quatre mil trois cents cinquante, qu'ils eſtimerent à quatre vingts ſeize mil cinq cens trente deux pezes. De ſorte que quand l'on deſcharge vne de ces flottes, c'eſt choſe admirable de voir la riuiere de Seuille, & cet arcenat où ſe deſchargent tant de cuirs & de marchandiſe. Il y a auſſi des cheures en grand nombre, le principal profit deſquelles eſt le ſuif, outre les cabrits, le laict, & autres commoditez qu'on en tire: d'autant que les riches & les pauures ſe ſeruent de ce ſuif pour leur eſclairer, car comme il y en a grande quantité, auſſi y eſt-il à fort bon conte, & plus que l'huile meſme. Il eſt vray que tout le ſuif dont ils ſe ſeruent, n'eſt pas ſeulement de celuy des maſles. Ils en accommodent les marroquins pour la chauſſeure, tou-

tesfois ie n'ay point opinion qu'ils ſoient ſi bons comme ceux que l'on y porte de Caſtille. Les cheuaux y ont multiplié, & y ſont exquis en beaucoup d'endroits, voire en la plus-part ſ'y en trouue des races d'auſſi bõs comme les meilleurs d'Eſpagne, tant pour courir vne carriere & pour parade, que pour le trauail, & pour faire chemin. C'eſt pourquoy ils ſe ſeruent pour beſtes de loüage & pour voyager, le plus ordinairement des cheuaux, combien qu'il n'y ait pas faute de mulles, car il y en a beaucoup, ſpecialement és lieux où ſe font les voitures par terre, comme en la terre ferme. Il n'y a pas vn ſi grand nombre d'aſnes, auſſi ils ne ſ'en ſeruent gueres à cet vſage, ny pour le trauail & ſeruice. Des chameaux il y en a quelque peu, & en ay veu au Peru qui y auoient eſté portez des Canaries, & qui y auoient multiplié, mais aſſez petitement. En ſainct Dominique les chiens y ont multiplié en nombre, & en grandeur, d'vne telle façon, que c'eſt auiourd'huy la playe & l'affliction de ceſte iſle. Car ils mangent les brebis, & vont en troupes par les champs. Ceux qui les tuent y ont vn tel ſalaire, que ceux qui tuent les loups en Eſpagne. De vrais chiens, il n'y en auoit point premierement és Indes, mais quelques animaux ſemblables à des petits chiens, leſquels les Indiens appellent Alco, c'eſt pourquoy ils appellent du meſme nom d'Alco les chiens que l'on y a portez d'Eſpagne, à cauſe de la reſſemblance qui eſt entre eux, & ſont les Indiens ſi amis de ces petits chiens, qu'ils eſpargneront pluſtoſt leur manger pour leur donner. Tellement que quand ils vont par

pays, ils les portent auec eux sur leurs espaulles, ou en leur sein, & quand ils sont malades ils tiennent ces petits chiẽs auec eux, sans se seruir d'eux en autre chose que pour l'amitié & compagnie.

De quelques animaux de l'Europe que les Espagnols trouuerent és Indes, & comment ils peuuent y auoir passé.

CHAP. XXXIIII.

C'Est vne chose certaine que l'on a porté d'Espagne tous ces animaux dont i'ay parlé, & qu'il n'y en auoit point és Indes quand elles furent premierement descouuertes, il n'y a pas cent ans: car outre que c'est vne chose qui peut estre approuuee par des tesmoins qui viuent encores, c'en est vne preuue suffisante, de voir que les Indiens n'ont en leur langue aucun mot propre pour signifier ces animaux, mais ils se seruent des mesmes noms Espagnols, combien qu'ils soient corrompus: pour-autant que ne cognoissans point la chose, ils prindrent le mot commun aux lieux dont elle auoit esté apportee. I'ay trouué ceste reigle bonne pour discerner quelles choses auoient les Indiens auparauant que les Espagnols y vinssent, & celles qu'ils n'auoient point: car ils donnoient vn nom à celles qu'ils auoient, & cognoissoient desia, & ont donné des noms nouueaux à celles qu'ils ont eu de nouueau, qui sont les mesmes noms Espagnols le plus communément, quoy qu'ils les prononcent à leur mode, comme au cheual, au vin, & au froment. L'on y trouua des animaux de la mesme espece

de ceux que nous auons en l'Europe: ſans qu'ils y euſſent eſté portez par les Eſpagnols. Il y a des lyons, des tygres, ours, ſangliers, renards, & d'autres beſtes fieres & ſauuages, dequoy nous auons propoſé vn argument au premier liure, ſçauoir que n'eſtant pas vray-ſemblable qu'ils euſſent paſſé aux Indes par mer, attẽdu que c'eſt vne choſe impoſſible de paſſer l'Ocean à nage, & ſeroit vne folie de penſer que les hommes les euſſent embarquez auec eux, il ſenſuit que ce monde ſe continuë en quelque endroit auec l'autre nouueau, par où ces animaux peuuent auoir paſſé, & peuplé peu à peu ce nouueau monde: puis que ſuiuant l'Eſcriture ces animaux ſe ſauuerent en l'Arche de Noé, & de là ils ont multiplié au mõde. Les lyons que i'ay veus ne ſont rouges, & n'õt point ces crins, auec leſquels on a accouſtumé de les peindre. Ils ſont gris, & non pas ſi furieux comme on les void en peinture. Les Indiens ſ'aſſemblent & ſ'aſſemblent pour prendre & chaſſer les lyons, & font comme vn circuit, qu'ils appellent chaco, dont ils les enuironnẽt, puis les tuent à coups de pierres, de baſtons, & d'autres inſtrumẽs. Ces lyons meſmes ont accouſtumé de grimper aux arbres, où eſtans montez, les Indiens les tuent auec des lances, ou arbaleſtes, & plus facilement auec des arcbuzes. Les tygres y ſont plus furieux & plus cruels, & ont la rencontre plus dangereuſe, à cauſe qu'ils ſ'eſlancent & aſſaillent en trahiſon. Ils ſont tachetez, & de la meſme façon que les hiſtoriographes les peignent. I'ay ouy quelquesfois conter que ces tygres eſtoient animez contre les Indiens, & qu'ils n'aſſailloient Gen. 6.

point les Eſpagnols, ou bien peu, & qu'ils alloiẽt prendre & choiſir vn Indien au milieu des Eſpagnols, & qu'ils les emportoient. Les ours qu'ils appellent en langue de Cuſco, otoioncos, ſont de la meſme eſpece que ceux d'icy, & ſe terriſſent. L'on y void peu de ruches, pource que les rais de miel qui ſont és Indes ſe trouuent aux arbres, & deſſous la terre, & non pas aux ruches, cõme en Caſtille. Les rais de miel que i'ay veus en la prouince de Charcas, que là ils appellent le chiguanas, ſont d'vne couleur griſe, ayans peu de ſuc, & reſſemblent plus à vne paille douce, qu'à des rais de miel. Ils diſent que les abeilles ſont petites comme mouches, & qu'elles jettent leur eſſain deſſouz la terre. Le miel en eſt aſpre, & noir, toutesfois en quelques endroits il y en a de meilleur, & des rayons mieux formez, comme en la prouince de Tucuman en Chillé, & en Carthagene. Ie n'ay point veu ny ouy parler qu'il y ait des ſangliers, mais des renards & autres animaux qui mangent les beſtes, & la volaille, il y en a plus que les paſteurs ne voudroiẽt. Outre ces animaux qui ſont furieux & dommageables, il y en a d'autres profitables, qui n'y ont point eſté portez par les Eſpagnols, comme ſont les cerfs, & autres, dont y en a grande abondance en toutes les foreſts. Mais la plus grande partie eſt vne venaiſon ſans cornes, à tout le moins ie n'y en ay point veu d'autres, ny ouy parler qu'on y en ait veu, & tous ſont ſans cornes, comme corcos. Il ne me ſemble pas difficile de croire: mais eſt preſque certain que tous ces animaux par leur legereté, & pour eſtre naturellement ſauuages, ayent paſſé

d'vn monde à l'autre par quelque endroit où ils se ioignent, puis qu'aux grandes isles & esloignees de la terre ferme, ie n'ay point de cognoissance qu'il s'y en trouue, quoy que i'aye fait recherche de le descouurir.

Des oiseaux de par deçà qui sont és Indes, & comment ils peuuent y auoir passé.

CHAP. XXXV.

QVON pourra plus facilement croire qu'il en soit ainsi des oiseaux, & qu'il y en a de la mesme espece de ceux de par deçà, comme sont les perdrix, les tourtes, pigeons, ramiers, cailles & plusieurs & diuerses sortes de faucons, lesquels l'on enuoye de la neufue Espagne & du Peru, aux seigneurs d'Espagne, d'autant qu'on en fait grande estime. Il y a mesme des herons, & des Aigles de diuerses sortes, & n'y a point de doute que ces especes d'oiseaux & autres semblables, n'y ayent passé bien plustost que les lyons, les tygres, & les cerfs. Il se trouue aussi és Indes vn grand nombre de perroquets, specialement aux Andes du Peru, & és isles de Port riche & sainct Dominique, où ils vont par bandes, comme font les pigeons par deçà. En fin les oiseaux auec leurs aisles vont où ils veulent, & certainement plusieurs especes d'iceux pourront bien passer le Golphe, puis que c'est chose certaine, comme Pline l'afferme, qu'il y en a beaucoup qui passent la mer, & vont en des regions fort estranges, combiẽ que ie n'aye point leu qu'aucuns oiseaux passent au vol vn si grand golphe comme est celuy de la mer Oceane des Indes. Toutesfois ne le tiens-ie pas pour du tout

plin. lib. 10. c. 23.

impossible, puis que l'opinion commune des mariniers est, qu'il s'en trouue deux cents lieuës, voire beaucoup dauantage loing de la terre, & que mesme, cõme Aristote l'enseigne, les oiseaux endurent facilement estre dans l'eauë, d'autant qu'ils ont peu de respiration, comme nous voyõs aux oiseaux maritimes, lesquels se plongent & sont vn long temps dedans l'eauë. Ainsi pourra-on dire que les oiseaux qui se trouuent à present en la terre ferme, & és isles des Indes, ont peu passer la mer, se delaissans en des islettes, & en des terres qu'ils recognoissent par vn instinct naturel (comme Pline raconte de quelques-vns) ou parauanture se laissans tomber en l'eauë, quand ils sont fatiguez de voller, & apres reprenans le vol, quand ils se sont reposez quelque peu. Quãt aux oiseaux que l'on void és isles, esquelles il n'y a point d'animaux terrestres, ie tiens sans doute qu'ils y ont passé par vne des façõs susdites. Mais pour les autres oiseaux qui se trouuent en la terre ferme, principalement ceux qui ont vn petit vol, il est plus aisé de croire qu'ils y ayent esté cõme les animaux de la terre, qui sont de la mesme espece de ceux d'Europe. Car il y a aux Indes de grands oiseaux fort pesans, comme les Austruches, dont il y en a fort au Peru, lesquelles ont accoustumé d'espouuenter quelquesfois les moutons du pays qui vont chargez. Mais laissant ces oiseaux, qui se gouuernent d'eux-mesmes, sans que les hommes en ayent le soing, si ce n'est pour la chasse, parlons des oiseaux domestiques. Ie m'esmerueille des poulles, attẽdu qu'il y en auoit aux Indes auant que les Espagnols y arriuassent, ce qui

Arist. lib. 3. de Part. animal. c. 6

Plin. lib. 10. c. 25.

ce qui eſt aſſez prouué, parce qu'elles ont vn nom propre du pays, & appellent la poulle Gualpa, & leur œuf Ponto, & ont en vſage le meſme prouerbe que nous auons icy, d'appeller poulle vn homme coüard. Ceux qui furent à la deſcouuerte des iſles de Salomon, racontent qu'ils y ont veu des poulles ſemblables aux noſtres. L'on peut entendre que la poulle eſtant vn oiſeau ſi domeſtique, & ſi profitable comme elle eſt, les hommes les y ont peu porter auec eux, quand ils paſſerent d'vn lieu en autre, comme nous voyons encor auiourd'huy, & que les Indiens en voyageant portoient leur poulle, ou poullet ſur la charge qu'ils portent ſur leurs eſpaulles, & meſmes les portent facilement en leurs poulliers, & cages de jonc, ou de bois. Finalement il y a és Indes beaucoup d'eſpece d'animaux, & d'oiſeaux de ceux de l'Europe que i'ay dites, & d'autres ſortes que d'autres pourront raconter.

Comme il eſt poſſible qu'il y ait és Indes quelques ſortes d'animaux, dont il n'y ait point ailleurs.

CHAP. XXXVI.

C'Eſt choſe plus difficile de monſtrer & prouuer quel commencement ont eu pluſieurs & diuerſes ſortes d'animaux qui ſe trouuent és Indes, de l'eſpece deſquels nous n'auons point en ce continent. Car ſi le Createur les a produits en ces parties, il ne faut point alleguer, ny auoir recours à l'Arche de Noé, & n'eſtoit point de beſoin de ſauuer alors toutes les eſpeces

d'oiſeaux & animaux, ſi d'autres deuoient eſtre creées de nouueau: d'autre-part on ne pourroit pas dire que le monde euſt eſté fait & acheué és ſix iours de la creation, ſ'il y euſt eu encor d'autres nouuelles eſpeces à former, & principalemẽt des animaux parfaits, & non moins excellents que ceux qui nous ſont cogneus. Si nous diſons donc que toutes les eſpeces d'animaux furent conſeruees en l'Arche de Noé, il ſ'enſuit que les animaux, de l'eſpece deſquels il ne ſ'en trouue en d'autres endroits qu'és Indes, y ayent paſſé de ce continent, tout ainſi comme nous auons dit des autres animaux qui nous ſont cogneus. Cela ſuppoſé, ie demande comme il eſt poſſible qu'il n'en ſoit reſté par deçà aucun de leur eſpece, & comme il ſ'en trouue ſeulemẽt par delà, où ils ſont comme voyagers & eſtrangers. C'eſt à la verité vne queſtion qui m'a long temps tenu en perplexité. Ie dy pour exemple, ſi les moutons du Peru, & ceux qu'ils appellent Pacos, & Guanacos, ne ſe trouuent point en d'autres regions du monde, qui les a portez au Peru, ou comment y ont-ils eſté, veu qu'il n'eſt demeuré aucune apparence, ny reſte d'iceux en tout ce monde? Que ſi ils n'y ont point paſſé d'vne autre region, comment ſe ſont-ils formez & produits par delà? Parauanture Dieu a-il fait vne autre nouuelle creation d'animaux? Ce que ie dy de ces Pacos & Guanacos, ie le dy de mil autres differentes eſpeces d'oiſeaux & d'animaux de foreſt, qui iamais n'ont eſté cogneus, ny de figure, ny de nom, & deſquels il n'eſt fait aucune mention, ſoit entre les Latins, ſoit entre les Grecs, ou quelques autres nations de ce

monde. Il faut donc dire que combien que tous les animaux ſoient ſortis de l'Arche, neantmoins par vn inſtinct naturel & prouidence du ciel, diuers genres d'iceux ſ'eſpartirent en diuerſes regions, en aucunes deſquelles ils ſe trouuerent ſi bien, qu'ils n'en voulurent point partir: ou s'ils en ſortirent, ne ſe conſeruerent, ou bien en fin de temps ils perirent totalement, comme l'on void arriuer en beaucoup de choſes: car ſi l'on y veut regarder de pres, on trouuera que ce n'eſt pas tant ſeulement vne choſe propre & particuliere és Indes, mais auſſi generale en beaucoup d'autres regions & prouinces de l'Aſie, d'Europe & d'Afrique, eſquelles l'on dit qu'il y a certaines eſpeces d'animaux qui ne ſe trouuent point en d'autres regions, au moins s'il s'en trouue ailleurs, l'on recognoiſt qu'ils y ont eſté portez de là. Puis donc que ces animaux ſont ſortis de l'Arche, comme pour exemple, les Elephans que l'on trouue ſeulement en l'Inde Orientalle, & de là ſe ſont communiquez en d'autres regions, nous en pourrions dire autant de ces animaux du Peru, & des autres des Indes, qui ne ſe trouuent en autre partie du monde. L'on peut bien auſſi conſiderer ſur ce ſujet, ſi tels animaux different en eſpece, & eſſentiellement de tous les autres, ou ſi ceſte leur difference eſt accidentalle, laquelle peut y auoir eſté cauſee par diuers accidents, comme nous voyons au lignage des hommes, que les vns ſont blancs, & les autres ſont noirs, les vns geans, les autres nains, & en l'eſpece des ſinges, les vns n'ont point de queuë, & les autres en ont: entre les moutons, les vns

ſont rez,& les autres velus, les vns grãds & forts, qui ont le col fort long, comme ceux du Peru, & les autres foibles & petits, ayans le col court cõme ceux de Caſtille. Mais pour en parler plus ſainement, qui voudra par ce diſcours, en mettant ſeulement ces differences accidentales, conſeruer la propagation des animaux és Indes,& les reduire à ceux d'Europe, prẽdra vne charge, de laquelle il pourra mal-aiſément ſortir à ſon honneur. Car ſi nous deuons iuger les eſpeces d'animaux par leurs proprietez, ceux des Indes ſont ſi differends, que c'eſt appeller l'œuf chaſtaigne, de les vouloir reduire aux eſpeces cognuës de l'Europe.

Des oiſeaux qui ſont propres ès Indes.

CHAP. XXXVII.

IL y a aux Indes de pluſieurs ſortes d'oiſeaux remarquables, ſoit qu'ils ſoient de la meſme eſpece de ceux d'icy, ou autres differents. Ils apportent de la Chine certains oiſeaux qui n'ont point de pieds aucunement,& tout leur corps eſt quaſi plume. Ils ne ſaſſient point en terre, mais ils ſe pendent aux rameaux par des fillets, ou plumes qu'ils ont, & ainſi ſe repoſent comme des mouſches,& choſes aëriennes. Au Peru il y a des oiſeaux qu'ils appellent Tomineios, ſi petits, que beaucoup de fois i'ay douté les voyant voler ſi c'eſtoient abeilles, ou papillons : mais à la verité ce ſont oiſeaux. Au contraire ceux qu'ils appellent condores, y ſont d'vne extreme grandeur, & d'vne telle force, que non ſeulement ils ouurent & deſpecent vn moutõ, & le mangent, mais auſſi

vn veau tout entier. Ceux qu'ils appellent Auras, & les autres poullazes (leſquelles ie croy quant à moy eſtre du gẽre des corbeaux) ſont d'vne eſtrãge legereté, & ont la veuë fort aiguë, eſtans fort propres pour nettoyer les citez, d'autant qu'ils n'y laiſſent aucunes charongnes, ny choſes mortes. Ils paſſent la nuict ſur les arbres, ou ſur les rochers, & au matin ils viennent aux citez ſe mettans ſur le ſommet des plus hauts edifices, d'où ils eſpient & attendent leur priſe. Leurs petits ont le plumage blanc, comme l'on raconte des corbeaux, & changent le poil en noir. Les guacamayac, ſont oiſeaux plus grands que perroquets, & leur reſſemblent en quelque choſe, ils ſont eſtimez pour la diuerſe couleur de leur plumage, qui eſt fort beau, & fort agreable. En la neufue Eſpagne il y a abondance d'oiſeaux, d'vn excellẽt plumage, de ſorte qu'il ne ſ'en trouue point en Europe qui en approchent, comme l'on peut voir par les images de plumes qu'ils apportent de là, leſquels auec beaucoup de raiſon ſont priſez & eſtimez, donnans occaſion de ſ'eſmerueiller que l'on puiſſe faire auec des plumes d'oiſeaux vne œuure ſi delicate & ſi parfaitement eſgale, qu'ils ſemblent proprement eſtre de vrayes couleurs de peinture, & ont vn œil & vn regard ſi gay, ſi vif, & ſi agreable, que le peintre n'en peut pas faire de ſi beaux auec ſon pinceau & ſes couleurs. Quelques Indiẽs, bons ouuriers & experts en cet art, pourtrayent de ces plumes, & repreſentent parfaitement ce qu'ils voyent peint auec le pinceau, de telle façon que les peintres d'Eſpagne n'ont en ce poinct aucun auantage ſur eux. Le precepteur

du Prince d'Eſpagne Dom Philippe, luy donna trois eſtampes, ou pourtraits faits de plume, comme pour mettre en vn breuiaire, leſquelles ſon Alteſſe mõſtra au roy Dom Philippe noſtre ſieur, ſon pere, leſquels ſa majeſté contemplant, & regardant de pres, dit qu'il n'auoit iamais veu en œuure ſi petite vne choſe de ſi grande perfection & excellence. Comme on eut vn iour preſenté à la Saincteté de Sixte cinquieſme, vn autre quarre plus grand, où eſtoit pourtrait ſainct François, & qu'on luy euſt dit que les Indiens faiſoient cela de plume, il le voulut eſprouuer, touchant des doigts le tableau, pour voir ſi c'eſtoit plume, dautant que cela luy ſembloit choſe merueilleuſe d'eſtre ſi proprement agencé, que la veuë ne pouuoit iuger & diſcerner ſi c'eſtoient couleurs naturelles de plume, ou ſi elles eſtoient artificielles de pinceau. C'eſt vne choſe fort belle que les rais & regard que jette vn vert, vn orangé comme doré, & autres couleurs fines, & vne choſe digne de remarquer, que les regardans d'vne autre façon, on les void comme couleurs mortes. Ils font les meilleures & plus belles images de plume, en la prouince de Mechouacan, & au bourg de Paſcaro. La façon eſt qu'auec de petites pinces delicates ils arrachent les plumes des meſmes oiſeaux morts, & auec vne colle deſliee qu'ils ont, les vont attachant legerement, & poliement. Ils prennent ces plumes ſi delicates, & petites de ces oiſeaux, qu'ils appellent au Peru, Tomincios, ou d'autres ſemblables, qui ont de tres-parfaites couleurs en leurs plumes. Les Indiens outre ces images, ſe ſeruoient des plumes en beaucoup

d'autres ouurages fort precieux, ſpecialement pour l'ornement des rois & ſeigneurs de leurs temples & idoles. Car il y a auſſi d'autres grands oiſeaux qui ont des plumes excellentes, & tres-fines, dequoy ils faiſoient des pannaches, & plumages bigarrez, ſpecialement quand ils alloient en guerre, les enrichiſſant d'or & d'argent fort artificieuſement, qui eſtoit vne choſe de grand prix. Les meſmes oiſeaux y ſont encor auiourd'huy, mais ils n'en ſont pas tant curieux, & n'en font plus tant de pannaches, ny de gentilleſſes comme ils ſouloient. Il y a aux Indes d'autres oiſeaux du tout contraire à ceux-cy de ſi riche plumage, leſquels outre ce qu'ils ſont laids, ne ſeruent d'autre choſe que de faire de la fiente, & neãtmoins ne ſont-ils pas peut-eſtre de moindre profit. I'ay conſideré cela m'eſmerueillant de la prouidence du Createur, qui a ainſi ordonné que les autres creatures ſeruent aux hommes. En quelques Iſles ou Phares qui ſont joignant la coſte du Peru, l'on void le long des pics & montagnes toutes blanches, & diroit-on à les voir que ce ſeroit de la neige, ou que tout y eſt vne terre blanche, mais ce ſont des monceaux de la fiente de ces oiſeaux marins qui vont là continuellement fienter, & y en a ſi grande abondance, qu'elle ſe hauſſe pluſieurs aulnes, voire pluſieurs lances en haut: ce qui ſemble choſe fabuleuſe. Ils vont auec des baſteaux à ces iſles, ſeulement pour charger ceſte fiente, pource qu'il n'y a autre fruict, grand ny petit en icelles: & eſt ceſte fiente ſi commode & ſi profitable, que la terre qui en eſt fumee

rapporte du fruict en fort grand' abondance. Ils appellent ceſte fiente guano, d'où a prins le nom la vallee qu'ils diſent de limaguana, és vallees du Peru, où ils ſe ſeruent de ceſte fiente, & eſt la plus fertile de ce terroir. Les coings, grenades, & autres fruicts y excedent en grandeur & bonté tous les autres, & diſent que c'eſt pource que l'eauë auec laquelle ils les arrouſent paſſe par de la terre fumee de ceſte fiente, qui cauſe la beauté de ce fruict. Tellement que ces oiſeaux n'ont pas ſeulement la chair pour ſeruir de viande, le chãt pour la recreation, la plume pour l'ornement & gaillardiſe, mais auſſi leur fiente ſert pour engraiſſer la terre. Ce qui a eſté ainſi ordonné par le Createur ſouuerain pour le ſeruice de l'homme, afin qu'il ſe reſſouuienne de recognoiſtre & eſtre loyal à celuy duquel tout ſon bien procede.

Des beſtes de chaſſe.

CHAP. XXXVIII.

OVtre les animaux de chaſſe dont nous auons parlé, qui ſont communs és Indes & à l'Europe, il y en a d'autres qui ſe trouuent par delà, dont ie ne ſçache point qu'il y en ait par deçà, ſinon que parauanture ils y ayent eſté apportez de ces parties là. Ils appellent Sainos, des animaux qui ſont faits comme petits porcs, qui ont ceſte choſe eſtrange d'auoir le nombril ſur l'eſchine du dos. Ceux-là vont par les bois en troupes, ils ſont cruels ſans eſtre aucunement craintifs, au contraire ils aſſaillẽt & ont des crocs comme raſoirs, auec leſquels ils font de dangereuſes bleſſeures &

inciſions, ſi ceux qui les chaſſent ne ſe mettent en lieu de ſauue-garde. Ceux qui les chaſſent pour les tuer plus ſeurement montent en des arbres, où incontinent les ſainos ou porcs accourent & arriuent en troupe à mordre l'arbre quand ils ne peuuent nuire à l'homme, & alors du haut auec vne lance ils bleſſent & tuent ceux qu'ils veulẽt. Ils ſont tres bons à mãger, mais il eſt beſoin auſſi toſt leur oſter & couper ce rond qu'ils ont au nombril de l'eſpine, car autrement dans vn iour ils ſe corromproient. Il y a vne autre race de petits animaux qui reſſemblent à des cochons de laict, & les appellent Guadatinais. Ie doute ſ'il y auoit aux Indes auant que les Eſpagnols y vinſſent, des porcs de la meſme eſpece de ceux d'Eurore, dautant qu'en la deſcouuerte des iſles de Salomon, il eſt dit qu'ils y trouuerent des poulles & des porcs d'Eſpagne. Mais quoy que ce ſoit, c'eſt vne choſe certaine que ce beſtial a multiplié preſque en toutes les parties des Indes fort abõdamment. Ils en mangent la chair fraiſche, la tiennent auſſi ſaine & bonne comme ſi c'eſtoit du mouton, comme en Carthagene en quelques endroits ils ſont deuenus ſauuages & cruels, & leur fait-on la chaſſe comme à des ſangliers, ainſi que l'on void en ſainct Dominique, & és autres iſles où le beſtial ſ'eſt habitué aux foreſts. En quelques endroits ils les nourriſſent auec le grain de mays, & ils ſ'engraiſſent merueilleuſement, afin d'en auoir le ſain, dont ils vſent à faute d'huile: en aucuns lieux l'on en fait des jambons, comme en Tolluca de la neufue Eſpagne, & en Paria du Peru. Retournant donc à ces animaux de pardelà,

tout ainſi comme les ſainos ſont ſemblables aux porcs, quoy qu'ils ſoient plus petits: ainſi les dantes reſſemblẽt aux petites vaches, combien qu'ils reſſemblent mieux à des mulles, pour n'auoir point de cornes. Le cuir de ces animaux eſt fort eſtimé pour des collets & autres couuertures, & ſont ſi durs qu'ils reſiſtent à quelque coup que ce ſoit. Et comme les dantes ſont defendus par la force & dureté de leur cuir, ceux qu'ils appellent armadillos le ſont auſſi par la multitude des eſcailles qu'ils ont, leſquels ſ'ouurent & ſe ſerrent comme ils veulent en façon de cuiraſſe. Ce ſont des petits animaux qui vont par les bois, leſquels ils appellẽt armadillos, à cauſe de la defenſe qu'ils ont ſe mettãs dans leurs coquilles, & les deſcouurant quand ils veulent. I'en ay mangé, & ne me ſemble pas choſe de grand' valeur: mais la chair des yquanas eſt vn meilleur manger, combien qu'ils ſoient hideux & horribles à la veuë: car ils reſſemblent aux vrais lezards d'Eſpagne, encor qu'ils ſoient d'vn genre ambigu & douteux, dautant qu'ils vont à l'eauë, & ſortans en terre montent aux arbres du riuage, & comme ils ſe jettent des arbres en l'eauë, les bateaux ſe mettent deſſouz qui les recueillent. Les chinchilles eſt vn autre genre de petits animaux comme eſcurieux. Ils ont vn poil merueilleuſement doux & liſſe, & porte l'on leurs peaux comme vne choſe exquiſe & ſalutaire pour eſchauffer l'eſtomach & les parties qui ont beſoin de chaleur moderee. Ils font des couuertures & des caſtellongnes du poil de ces chinchilles, & ſe trouuent en la Sierre du Peru, où il y a meſme vn petit animal fort commun

qu'ils appellent cuyes, que les Indiens eſtiment pour vn tres-bon mãger, & ont accouſtumé d'offrir ſouuent en leurs ſacrifices ces cuyes. Ils ſont comme petits connins, & ont leurs creux & tanieres dans la terre, & en quelques lieux ont miné toute la terre: les vns ſont gris, les autres blãcs & les autres meſlez. Il y a d'autres petits animaux qu'ils appellent Viſcachas, qui ſont comme des lieures, combien qu'ils ſoient plus grands, auſquels ils font la chaſſe, & les mangent. Des vrais lieures il y en a aſſez grand nombre pour la chaſſe en quelques endroits. L'on trouue auſſi des connins au royaume de Quitto, mais les bons y ſont venus d'Eſpagne. C'eſt vn autre animal eſtrange, que celuy lequel pour ſon exceſſiue peſanteur & tardiueté à ſe mouuoir, ils appellent Perico-ligero, ou petit Pierre le Leger. Il a trois ongles à chaque main, & meut ſes pieds & ſes mains comme par compas, & fort peſamment, & reſſemble de face à vne guenon. Il a vn cry hautain, il monte aux arbres, & mange des fourmis.

Des Micos ou Guenons des Indes.

CHAP. XXXIX.

PAR toutes les montagnes de ces iſles de la terre ferme, & des Andes, il y a vn nombre infiny de Micos ou guenõs qui ſont de la race des ſinges, mais differents en ce qu'ils ont vne queuë, voire fort lõgue, Et y en a entr'eux quelques races qui ſont trois fois plus grãds, voire quatre que les ordinaires, les vns sõt du tout noirs, les autres bais

les autres gris, & les autres tachetez, & meſlez. Leur legereté & leur façon de faire eſt admirable, pource qu'il ſemble qu'ils ayent de la raiſon & du diſcours à cheminer par les arbres, en ce qu'ils veulent preſque imiter les oiſeaux. En allant de Nom de Dieu en Panama, ie veids en Capira que vne de ces guenons ſauta d'vn arbre en l'autre qui eſtoit de l'autre coſté de la riuiere, ce qui me fit beaucoup eſmerueiller. Ils ſautent où ils veulent, ſ'entortillans la queuë en vne branche pour ſ'eſbranler, & quand ils veulent ſauter en vn lieu eſloigné, & qu'ils ne peuuent d'vn ſaut y atteindre, ils vſent alors d'vne gentille façon, qui eſt qu'ils ſ'attachent à la queuë les vns des autres, & font par ce moyen comme vne chaine de pluſieurs, puis apres ils ſ'eſlancent & ſe jettent auant, & le premier eſtant aidé de la force des autres, atteint où il veut, & ſ'attache en vn rameau, puis il aide & ſouſtient tout le reſte iuſques à ce qu'ils ſoient tous paruenus attachez, cõme i'ay dit, à la queuë les vns des autres. Ce ſeroit choſe longue à racõter quelles folies, embuſches & trauerſes, & les jeux & gaillardiſes qu'ils font quand on les dreſſe: leſquelles ne ſemblent pas venir d'animaux brutaux, mais d'vn entendement humain. I'en veids vn en Carthagene en la maiſon du Gouuerneur, tellement dreſſé, que les choſes qu'il faiſoit ſembloient incroyables. Ils l'enuoyoient à la tauerne pour auoir du vin, & luy mettoient en vne main de l'argent, & le pot en l'autre, & n'eſtoit pas poſſible de luy tirer l'argent de la main iuſques à ce qu'on luy euſt dõné le pot plein de vin. Si les enfans le rencontroient par la ruë, & qu'ils

le vinſſent agaſſer ou luy jetter des pierres, il mettoit bas le pot d'vn coſté & ſur les pierres, ruant de ſa part contre les enfans, iuſques à ce qu'il euſt aſſeuré le chemin, puis retournoit à porter ſon pot: & qui plus eſt, encor qu'il fuſt bon beuueur de vin (comme pluſieurs fois ie luy en ay veu boire lors que ſon maiſtre luy en jettoit d'enhaut) neantmoins il n'y euſt iamais touché qu'on ne luy en euſt donné congé. Ils me dirēt meſme que ſ'il voyoit des femmes fardees, il ſe jettoit ſur elles, & leur tiroit la coiffeure, les deſaccommodant & les voulant mordre. Cecy pourra eſtre addition, pource que ie ne l'ay point veu: mais ie ne penſe point qu'il y ait animal qui plus approche de la conuerſation humaine que ceſte race de guenons. Ils en racontent tant de choſes, que de peur que l'on ne penſe que i'adiouſte foy à des fables, ou que l'on ne les tienne pour telles, ie trouue meilleur de laiſſer ce ſujet, & conclure ceſte matiere, en beniſſant l'autheur de toutes creatures, de ce qu'il a voulu creer vne eſpece d'animaux ſeulement pour la recreation & le plaiſir des hommes. Quelques-vns ont eſcrit que l'on apportoit ces micos ou guenons à Salomon de l'Inde Occidentale, mais ie croy de ma part que c'eſtoit de l'Orientale.

Des vicugnes & tarugues du Peru.

CHAP. XL.

ENTRE les choſes remarquables des Indes du Peru ſont les vicugnes & moutons du pays qu'ils appellent, qui ſont des animaux trai-

ctables,& de beaucoup de profit. Les vicugnes ſont ſauuages, & les moutons eſt vn beſtial domeſtique. Quelques-vns ont penſé que les vicugnes ſont ce qu'Ariſtote,Pline & autres autheurs traittent, quand ils eſcriuent de ce qu'ils appellent Capreas, qui ſont cheures ſauuages, & leur portent certainement quelque reſſemblãce pour la legereté qu'ils ont à aller par les bois & montagnes,& pour reſſembler ainſi en quelque choſe aux cheures, mais en effect elles ne ſont point d'vne meſme eſpece : car les vicugnes n'ont point de cornes,mais celles là en ont, comme Ariſtote raconte. Ce ne ſont point non plus les cheures de l'Inde Orientale, de l'eſpece deſquels ils tirent les pierres de bezaar : car s'ils ſont de ce genre,ce ſeroit vne eſpece diuerſe : comme en la race des chiens l'eſpece du maſtin eſt autre que celle du leurier. Les vicugnes du Peru ne ſont point auſſi les animaux qui portent la pierre de bezaar en la prouince de la neufue Eſpagne, leſquels ils appellent là bezaars, dautant que ceux-là ſont de l'eſpece des cerfs & venaiſon. Neantmoins ie ne ſçache autre partie du monde où il y aye de ces animaux ſinon au Peru & en Chillé, qui ſont prouinces ioignantes l'vne de l'autre. Les vicugnes ſont plus grandes que les cheures, & plus petites que les veaux. Ils ont le poil tirant à couleur de roſe ſeche, quelque peu plus claire; ils n'ont point de cornes comme les cerfs & capreas. Ils paiſſent & ſe retirẽt és endroits les plus hautains des montagnes,qu'ils appellent Pugnas. La neige ny la gelee ne les offenſe point, au contraire il ſemble qu'elle les recree. Ils võt en trou-

pe,& courent tres-legerement. Quand ils rencontrent des voyageans ou quelques beſtes, ils ſ'enfuyent comme beſtes fort timides,& en fuyãt ils chaſſent deuant eux leurs petits. L'on ne ſ'apperçoit point qu'ils multiplient beaucoup. C'eſt pourquoy les Rois Inguas auoient defendu la chaſſe des vicugnes,ſi ce n'eſtoit pour leurs feſtes, & par leur commandement. Quelques-vns ſe plaignẽt que depuis que les Eſpagnols y ſont entrez, l'on a donné trop de licence à la chaſſe des vicugnes, & qu'ils ſont diminuez pour ceſte occaſion. La maniere de chaſſer dont les Indiens vſent eſt de ce chaco,qui eſt qu'ils ſ'amaſſent pluſieurs hommes enſemble, quelquefois iuſques à mil ou trois mil, voire dauantage, & entourant vn grand eſpace de bois, vont chaſſant la venaiſon, iuſques à ce qu'ils ſe ſoient ioints de tous coſtez, par ce moyen ils ſe prennent d'ordinaire de trois à quatre cens ou enuiron, & lors ils prennent ce qu'ils veulent, laiſſans aller le reſte, ſpecialement les femelles pour la multiplication. Ils ont accouſtumé de tondre ces animaux,& de faire de leur laine des couuertures & caſtelognes de grand prix, pource que ceſte laine eſt comme vne ſoye blanche qui dure long temps, & comme la couleur eſt naturelle & non point de teinture, elle eſt perpetuelle. Les eſtoffes faites de ceſte laine ſont fort fraiſches & fort bonnes pour le temps de chaleurs, & tiennent qu'elles ſont profitables pour l'inflammation des reins, & autres parties temperans la chaleur exceſſiue. La meſme vertu a ceſte laine quãd elle eſt miſe en des matelas. C'eſt pourquoy quelques-vns en vſent à ceſte fin, pour

l'experience qu'ils en ont. Ils disent dauantage que ceste laine ou couuerture faite d'icelle est medecinale pour d'autres indispositions, comme pour la goutte: toutesfois ie n'ay pas cognoissance qu'on en ait fait aucune experience certaine. La chair de ces vicugnes n'est pas bonne, encor que les Indiens la mangent, & qu'ils en font de la cecine ou chair sechee, pour les effects de la medecine. Ie diray ce que i'ay veu cheminant par la Sierre du Peru, i'arriuay en vn tambo ou hostellerie vn soir, estant affligé d'vne terrible douleur des yeux, tellement qu'il me sembloit qu'ils vouloient sortir dehors (qui est vn accident lequel ordinairement aduient en ces parties là, dautant que l'on passe des lieux couuerts de neige, qui cause cet accident en les regardant.) Estant donc couché auec telle douleur que ie perdois presque patience, arriua vne Indienne qui me dit: Pere, mets toy cela aux yeux, & tu seras guary: c'estoit vn morceau de chair de vicugne tuee nouuellement, & encor toute sanglante. I'vsay de ceste medecine, & incontinent ceste douleur s'appaisa, & peu de temps apres me quitta du tout. Outre les chacos que i'ay dit, qui est la façon generale & plus commune de chasser és Indes, ils ont accoustumé d'en vser d'vne autre particuliere pour les prendre, qui est, qu'en approchant assez prés ils jettent des cordeaux auec certains plombs, qui prennent & se meslent entre leurs pieds, & les empeschẽt qu'ils ne peuuent courir, par ce moyẽ ils prennent la vicugne. La principale raison pourquoy cet animal est estimé, est à cause des pierres de bezaar qui se trouuẽt en luy, desquelles

nous

nous traitterons cy-apres. Il y a vn autre genre d'animaux, qu'ils appellent taruguas, leſquels auſſi ſont ſauuages, & ſont plus legers que les vicugnes. Ils ſont plus grands de corps, & ont vne chaleur plus ſeche. Ils ont les oreilles molles & pendantes, & ne marchẽt point en troupes comme les vicugnes, à tout le moins ie n'en ay point veu que de ſeules, & communément en des lieux tres-hauts. L'on tire meſme des pierres de bezaar de ces tarugues, leſquelles ſont plus grandes, & ont plus d'operation & de vertu.

Des Pacos, Guanacos & moutons du Peru.

CHAP. XLI.

IL n'y a choſe au Peru de plus grande richeſſe & profit que le beſtial du pays, que les noſtres appellent moutons des Indes, & les Indiens en lange generale l'appellent Lama. Car tout bien conſideré, c'eſt l'animal du plus grand profit, & de la moindre deſpenſe de tous ceux que l'on cognoiſſe. Ils tirent de ce beſtial la viande & le veſtement, comme ils font des brebis en Eſpagne. Dauantage ils en tirent la commodité de la charge & de la voiture, de tout ce qu'ils ont de beſoin, attendu qu'il leur ſert à porter leurs charges, & d'autre coſté il n'eſt point de beſoin de deſpendre à les ferrer, ny en ſelles ou en baſts, & non plus en auoine: mais il ſert ſes maiſtres gratuitement, ſe contentant de l'herbe qu'il trouue parmy les champs: de maniere que Dieu les a pourueus de brebis & de iumens en vn meſme animal. Et comme c'eſt vne nation pauure, il a

voulu auſſi les exempter en ce poinct de couſt & de deſpenſe, pource qu'il y a beaucoup de paſturages & herbages en la Sierre, & ce beſtial n'a point beſoin d'autre couſt. Il y a deux eſpeces de ces moutõs ou Lamas, les vns deſquels ils appellent pacos ou moutons porte-laine, & les autres ſont rez & de peu de laine, auſſi ſont ils meilleurs pour la charge: ils ſont plus grands que des grãds moutõs, & moindres que des veaux, & ont le col fort long à la ſemblance d'vn chameau, dont ils ont bien beſoin: car eſtans hauts & eſleuez de corps, ils ont beſoin d'vn col ainſi long, pour ne ſembler point difformes. Ils ſont de diuerſes couleurs, les vns tout blancs, les autres noirs, les autres gris, & les autres meſlez, qu'ils appellẽt Moromoro. Les Indiens auoient de grandes ſuperſtitions à choiſir ces animaux pour les ſacrifices, de quelle couleur ils deuoient eſtre, ſelon la diuerſité des ſaiſons & des ſacrifices. La chair en eſt bõne, encor quelle ſoit dure, mais celle de leurs aigneaux eſt la meilleure, & la plus delicate que l'on ſçauroit manger, toutesfois l'on n'en conſomme pas beaucoup à manger, pource que le principal fruict & profit qu'ils rapportent eſt la laine pour faire les draps, & le ſeruice qu'ils font à porter charge. Les Indiens mettent la laine en œuure, & font des eſtofes, dont ils ſe veſtent, l'vne qui eſt groſſiere & commune, qu'ils appellent hanaſca, & l'autre fine & delicate, qu'ils appellent Cumbi. De ce Cumbi ils font des tapis de tables, des couuertures, & autres ouurages exquis, qui ſont de longue duree, & ont vn aſſez beau luſtre, approchant comme du miſoye: & ce qu'ils ont de fin-

gulier, eſt leur façon de tiſtre la laine, d'autant qu'ils font à deux faces tous les ouurages qu'ils veulẽt, ſans que l'on voye aucun finit ny bout en toute vne piece. L'Ingua Roy du Peru auoit de grands maiſtres ouuriers à faire ceſte matiere de Cumbi, & les principaux reſidoient au quartier de Capachica, ioignant le grand lac de Titicaca. Ils teignent ceſte laine de diuerſes couleurs tres-fines, auec pluſieurs ſortes d'herbes, de laquelle ils font beaucoup de differens ouurages, de groſſiers, ou communs, & de fins. Tous les Indiens & Indiennes y trauaillent en la Sierre, & ont leurs meſtiers en leur maiſon, ſans qu'ils ayent beſoin d'acheter ny faire faire les eſtofes qu'ils vſent chez eux. Ils font de la chair de ce beſtial: du Cuſchargui, ou chair ſechee, qui leur dure long tẽps, & en font grand eſtime. Ils ont accouſtumé de conduire des bandes de ces moutons, chargez comme voituriers, & vont en vne bande trois cens ou cinq cens, voire mil moutons, leſquels portent du vin, du mays, du coca, du chuno, du vif argent, & toute autre ſorte de marchandiſe, & qui plus eſt de l'argent, la meilleure de toutes. Car l'on porte les barres d'argent depuis Potozi iuſques en Ariqua, où il y a ſoixante & dix lieuës, & auoient autresfois accouſtumé de les porter à Arequippa, qui ſont cent cinquante lieuës. Ie me ſuis beaucoup de fois eſmerueillé de voir ces trouppes de moutons chargez de mil & deux mil barres d'argent, & beaucoup d'auantage, qui ſont plus de trois cens mil ducats, ſans autre garde ny eſcorte, que quelques Indiens, qui ſeruent ſeulement pour guider les

moutons,& les charger & deſcharger, ou pour le plus quelque Eſpagnol, & dorment ainſi toutes les nuicts au milieu des champs, ſans autre garde que cela : & neantmoins en vn ſi long chemin, & auec ſi peu de garde, l'on ne trouue iamais qu'il y ait faute, ou perte d'aucune choſe ſur vn ſi grand nombre d'argent, tant eſt grande la ſeureté deſſous laquelle on chemine au Peru. La charge que porte ordinairemẽt vn de ces moutons, eſt comme de quatre ou ſix arrobes, quand le voyage eſt long, ils ne cheminent par iour que deux ou trois lieuës, ou quatre pour le plus. Les moutonniers qu'ils appellent, qui ſont ceux qui conduiſent les troupes & bandes, ont leurs giſtes & repaires ordinaires, qu'ils cognoiſſent où il y a de l'eauë, & des paſturages, & là ils deſchargent & font leurs tentes, y faiſans du feu & accommodãs leur manger, & ne ſont pas trop mal, encore que ce ſoit vne façon de cheminer aſſez flegmatique & tardiue. Quand il n'y a point plus d'vne iournee de chemin à faire, vn de ces moutons porte bien huict arrobes peſant, & dauantage, & chemine auec ſa charge vne iournee entiere de huict ou dix lieuës, ainſi qu'en ont vſé de pauures ſoldats qui cheminoient par le Peru. Tout ce beſtial ſe plaiſt en vn air froid, & pour ceſte occaſion il ſe trouue bien en la Sierre, & meurt aux Lanos, à cauſe de la chaleur. Il arriue quelquesfois que ce beſtial eſt tout couuert de glace & de gelee, & neantmoins demeure ſain, & ſe porte fort bien. Les moutons rez ſont plaiſans à regarder, pource qu'ils ſ'arreſtent au chemin, & hauſſent le col, regardans les perſonnes fort attentiuement, & de-

meurent là ainſi vne longue eſpace de temps ſans ſe mouuoir ny faire ſemblant de crainte, ny d'eſpouuentement: ce qui donne occaſion de rire, les voyant ainſi arreſtez; encor que quelquesfois ils ſ'eſpouuentent ſubitement, & ſ'en courent auec la charge, iuſques aux plus hauts rochers. De façon que ne les pouuãs atteindre, on eſt contraint de les tuer, & tirer à l'arcbuze, de peur de perdre les barres d'argent, qu'ils portent quelquesfois. Les Pacos ſe faſchẽt & ſ'obſtinent contre la charge, ſe couchans auec icelle, ſans qu'on les puiſſe faire releuer, mais pluſtoſt ſe laiſſerõt-ils couper en mil pieces que de ſe mouuoir, quand ce deſpit leur vient, d'où eſt venu le prouerbe qu'ils ont au Peru, de dire que quelqu'vn ſ'eſt empacqué, pour ſignifier qu'il ſ'eſt obſtiné: dautant que quand ces animaux ſe faſchent, c'eſt auec excez. Le remede que les Indiens ont alors, eſt de ſ'arreſter, & ſ'aſſeoir aupres du Paco, & luy faire beaucoup de careſſes, iuſques à ce qu'il oſte ſa faſcherie, & qu'il ſe releue, & aduient quelquesfois qu'ils ſont contraints d'attendre deux ou trois heures, iuſques à ce qu'il ſoit deſempacqué & deſennuyé. Il leur vient vn mal comme de la galle, qu'ils appellent carache, qui les fait mourir ordinairement. Les anciens auoient en ce vn remede, d'enterrer toute vifue celle qui auoit le carache, de peur qu'elle n'en infectaſt le reſte, pource que c'eſt vn mal fort contagieux, & qui va de l'vn à l'autre. Vn Indien qui aura vn ou deux de ces moutons n'eſt pas reputé pauure, car vn de ces moutons de la terre vaut ſix & ſept pezes eſſayez, & dauantage, ſelon le temps & les lieux.

Des pierres beſaars.

CHAP. XLII.

LA pierre beſaar ſe trouue en tous ces animaux, que nous auons dit cy deſſus, eſtre propres & particuliers du Perú, de laquelle quelques autheurs de noſtre temps ont eſcrit des liures entiers, que pourront voir ceux qui en voudront auoir plus particuliere cognoiſſance. Pour le ſubiet preſent, il ſuffira de dire que ceſte pierre qu'ils appellent bezaar, ſe trouue en l'eſtomach & ventre de ces animaux, quelquesfois vne ſeule, & quelquesfois deux, & trois, & quatre. Elles ſont beaucoup differentes entre elles, en la forme, en la grandeur, & en la couleur: d'autant que les vnes ſont petites comme auelines, & encor moindres, les autres ſont comme des noix, les autres comme des œufs de pigeon, & quelques vnes auſſi grandes comme vn œuf de poulle, & en ay veu d'aucunes de la grandeur d'vne orange: en la forme les vnes ſont de forme ronde, les autres d'oualle, les autres de façon de lentille, & de pluſieurs autres formes. Pour leur couleur, il y en a de noires, de blanches, de griſes, de verd brunes, d'autres qui ſont comme dorees. Ce n'eſt pas vne regle certaine, que de regarder la couleur, ny la figure, pour iuger quelles ſont les meilleures, ou les plus fines. Toutes ces pierres ſont formees & compoſees de diuerſes tunicques, ou pellicules, & les vnes ſur les autres. En la prouince de Xaura, & en d'autres prouinces du Peru, l'on trouue de ces pierres en diuer-

ſes ſortes d'animaux, fiers & domeſtiques, comme és Guanacos, és Pacos, és Vicunes, & és Tarugues, d'autres y adiouſtent vne autre eſpece, qu'ils diſent eſtre cheures ſauuages, & ſont celles que les Indiens appellent Cypris. Ces autres ſortes d'animaux ſont fort cogneuës au Peru, & en auons deſia traitté cy deſſus. Les Guanacos ou moutons du pays, & les Pacos, ont communement les pierres plus petites, & noirettes, & ne ſont pas tant eſtimees, ny approuuees, pour l'vſage de la medecine. On tire les plus groſſes pierres de bezaar, des vicunes, & ſont griſes, ou blanches, ou de verd obſcur, leſquelles ſont tenuës pour les meilleures. L'on eſtime que celles des Tarugues ſont les plus excellentes, dont il y en a quelques-vnes bien groſſes, elles ſont communement blanches, tirans ſur le gris, & ont leurs tuniques & pellicules communement plus groſſes & eſpaiſſes que les autres. L'on trouue la pierre bezaar eſgallement autant aux maſles, qu'aux femelles. Tous les animaux qui l'engendrent, ruminent, & ordinairement paiſſent parmy les neiges, & les roches. Les Indiens racontent de tradition & enſeignement de leurs peres & anciens, qu'en la prouince de Xaura, & en d'autres prouinces du Peru, il y a pluſieurs herbes & animaux venimeux, leſquels empoiſonnent l'eauë, & les paſturages, où ils boiuent & mangẽt, & où ils fleurẽt. Deſquelles herbes venimeuſes il y en a vne qui eſt fort cogneuë de la vicugne par vn inſtinct naturel, & des autres animaux qui engendrent la pierre bezaar, leſquels mãgent ceſte herbe, & par le moyẽ d'icelle ils ſe preſeruẽt

du poiſon, des eaux & des paſturages, & ainſi diſent-ils que de ceſte herbe ſe forme en leur eſtomach ceſte pierre, d'où elle tire toute la vertu qu'elle a contre le poiſon, & ſes autres operatiõs merueilleuſes. C'eſt l'opinion & tradition des Indiens, deſcouuerte par des perſonnes fort experimentez au royaume du Peru, ce qui ſ'accorde auec la raiſon, & auec ce que Pline raconte des cheures montagneres, leſquelles ſe nourriſſent & paiſſent de poiſon, ſans qu'il leur face mal. Les Indiens interrogez pourquoy les moutons, les vaches, cheures, & veaux, de l'eſpece de ceux de Caſtille, n'ont pas la pierre de bezaar, veu qu'ils paiſſent és meſmes roches que font les autres, reſpondent qu'ils ne croyent pas que ces ſuſdits animaux de Caſtille mangẽt ceſte herbe, & qu'ils ont meſme trouué la pierre bezaar en des Cerfs, & des Daims. Cela ſemble ſ'accorder auec ce que nous ſçauons, qu'en la neufue Eſpagne il ſe troue de pierres de bezaar, combiẽ qu'il n'y ait point de vicugnes, de Pacos, de Tarugues, ny de Guanacos, mais ſeulement des cerfs, en quelques-vns deſquels l'on trouue ceſte pierre. Le principal effect de la pierre bezaar eſt contre le venin & maladies venimeuſes, encor qu'il y ait ſur ce diuerſes opinions, & quelques-vns tiennent cela pour moquerie, & les autres en font des miracles. Cõment que c'en ſoit, c'eſt vne choſe certaine qu'elle eſt de grande operation quand elle eſt appliquee à temps d'vne façon conuenable, ainſi que les herbes, & à des perſonnes capables & diſpoſees: car il n'eſt pas de medecine qui guariſſe infailliblement touſiours. En Eſpagne & en Italie

Plin. lib. 10. c. 72.

l'on a veu d'admirables effects de ceſte pierre cõtre le Tauerdette, qui eſt vne eſpece de peſte, mais non pas tant au Peru. L'on l'applique pillee & miſe en quelque liqueur qui ſe puiſſe accommoder pour la gueriſon de la melancholie, mal caduc, fieures peſtilentieuſes, & pour pluſieurs ſortes de maladies. Les vns la prennent auec du vin, les autres auec du vin-aigre, auec eauë dazahac, de langue de bœuf, de bourraches, & d'autres ſortes, que diront les medecins & apotiquaires. La pierre de bezaar n'a aucune ſaueur propre, comme meſme le dit Raſis Arabe. L'on en a veu quelques experiences remarquables & n'y a poinr de doute que l'Autheur de tout cet Vniuers n'ait donné de grandes vertus à ceſte pierre. Les pierres de bezaar qui viennent de l'Inde Orientale, ont le premier lieu d'eſtime entre ces pierres, leſquelles ſont de couleur oliuaſtre, le ſecond celles du Peru, & le troiſieſme celles de la neufue Eſpagne. Depuis que l'on a commencé de faire eſtat de ces pierres, ils diſent que les Indiens en ont ſophiſtiqué, & fait d'artificielles, & pluſieurs quand ils voyent de ces pierres plus grandes que les ordinaires, croyent que ce ſont pierres faulſes, & vne tromperie: neantmoins il y en a de grandes fort fines, & de petites qui ſont contrefaites. L'eſpreuue & experience eſt le meilleur maiſtre de les cognoiſtre. Vne choſe eſt digne d'admirer, qu'ils naiſſent & ſe forment ſur des choſes fort eſtranges, comme ſur vn fer d'eſguillette, ſur vne eſpingle, ou ſur vne buchette, que l'on trouue au centre de la pierre, & pour cela ne tiennent-ils pas qu'elle ſoit faulſe, pource qu'il arriue que

l'animal peut auoir auallé cela, & que la pierre ſe caille, & ſ'epaiſſit là deſſus, qui va croiſſant vne coquille l'vn ſur l'autre, & ainſi ſ'augmente. Ie veids au Peru deux pierres fondees & formees ſur des pignons de Caſtille, ce qui nous fit tous beaucoup eſmerueiller, pource qu'en tout le Peru nous n'auions point veu de pignes, ny de pignons de Caſtille, ſ'ils n'eſtoient apportez d'Eſpagne, ce qui me ſemble choſe fort extraordinaire. Ce peu ſuffiſe, touchant les pierres bezaars. On apporte des Indes d'autres pierres medecinalles, comme la pierre d'Hyiada, ou de Rate, la pierre de ſang, de laict, & de mer: Celles qu'ils appellent Cornerinas, pour le cœur, deſquelles il n'eſt point de beſoing de parler, pour n'auoir rien de commun à la matiere des animaux dont nous auons traitté. Ce qui eſt dit, ſoit pour faire entendre comme le grand Maiſtre & Autheur tout-puiſſant de l'vniuers, a departy ſes dons, & ſecrets merueilleux à toutes les parties du monde, pour leſquels il doit eſtre adoré & glorifié par tous les ſiecles des ſiecles. Amen.

PROLOGVE DES LIVRES SVYVANTS.

AYANT *traitté ce qui concerne l'hiſtoire naturelle des Indes, ie traitteray cy apres de l'Hiſtoire moralle, c'eſt à dire des couſtumes, & faits des Indiens. Car apres le Ciel, la temperature, la ſituation, & les qualitez du nouueau monde, apres les elements, & les mixtes, ie veux dire les metaux, plantes & animaux, dequoy nous auons parlé aux liures precedens, ce qui s'eſt preſenté: L'ordre & raiſon nous inuite à pourſuiure, & entreprendre le traitté des hommes qui habitent au nouueau monde. C'eſt pourquoy ie pretens dire aux liures ſuiuans, ce qui me ſemblera digne d'eſtre recité ſur ce ſuiet. Et pource que l'intention de ceſte hiſtoire n'eſt pas ſeulement pour donner cognoiſſance de ce qui ſe paſſe aux Indes, mais auſſi pour acheminer ceſte cognoiſſãce au fruict que l'on peut tirer d'icelle, qui eſt d'aider à ce peuple à faire leur ſalut, & glorifier le Createur & Redempteur, qui les a tirez des tenebres treſ-obſcures de leur infidelité, & leur a communiqué l'admirable lumiere de ſon Euangile. Partant premierement ie diray en ces liures ſuiuans, ce qui touche leur religion, ou ſuperſtition, leurs couſtumes, leurs idolatries, & leurs ſacrifices, puis apres ce qui eſt de leur police & gouuernement, de leurs loix, couſtumes & de leurs faicts. Et pource que la memoire s'eſt conſeruee entre la nation Mexiquaine, de leurs commencements,*

succeſsions, guerres, & autres choſes dignes de raconter, outre ce qui ſera traitté au liure ſixieſme, i'en feray vn propre & particulier diſcours au liure ſeptieſme, iuſques à monſtrer la diſpoſition & augures que ces nations eurent du nouueau Royaume de Chriſt, noſtre Seigneur, qui ſe deuoit eſtẽdre en ces terres, & les ſubiuguer à ſoy, comme il a fait en tout le reſte du monde: qui à la verité eſt vne choſe digne de grande conſideration de voir comme la diuine prouidence a ordonné que la lumiere de ſa parole trouuaſt entree aux dernieres fins & bornes de la terre. Ce n'eſt point choſe qui ſoit de mon projet, d'eſcrire maintenant ce que les Eſpagnols ont fait en ces parties là, car il y a aſſez de liures eſcrits ſur ceſte matiere, & non plus, ce que les ſeruiteurs du Seigneur y ont trauaillé & fructifié, dautant que cela requiert vne autre nouuelle diligence. Ie me contenteray ſeulement de mettre ceſte hiſtoire, ou relation, aux portes de l'Euangile, puis qu'elle eſt deſia toute acheminee à faire cognoiſtre les choſes naturelles & morales des Indes, afin que le ſpirituel & le Chriſtianiſme y ſoit planté & augmenté, comme il eſt amplement expliqué aux liures que nous auons eſcrit, de procuranda Indiorum ſalute. *Que ſi quelqu'vn ſ'eſmerueille d'aucunes façons & couſtumes des Indiens, & les veut meſpriſer comme idiots, ou les auoir en horreur, comme gens inhumains & diaboliques, qu'il prenne garde & ſe ſouuienne que les meſmes choſes, voire de pires, ont eſté veuës entre les Grecs & les Romains, qui ont commandé à tout le monde: comme l'on pourra facilement entendre, non ſeulement de nos autheurs, Euſebe de Ceſaree, Clement Alexandrin, Theodoret, & autres, mais auſſi des leurs meſmes, comme Pline, Denys Halycarnaſſe, & Plutarque: car le prince des tenebres eſtant*

le chef de toute infidelité, ce n'eſt pas choſe nouuelle de trouuer entre les infideles des cruautez, des immondices, & des folies, propres & conuenables à vn tel maiſtre. Et iaçoit que les anciens Gentils ayent de beaucoup ſurpaſſé ceux-cy du nouueau monde en valeur & ſcience naturelle, neantmoins peut-on remarquer en eux pluſieurs choſes dignes de memoire. Mais en fin le plus qu'il y a eſt comme de gens barbares, leſquels priuez de la lumiere ſupernaturelle, ont eu auſſi defaut de la Philoſophie & doctrine naturelle.

LIVRE CINQVIE-

ME DE L'HISTOIRE NA-

TVRELLE ET MORALE

des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'orgueil & l'enuie du diable a eſté la cauſe de l'idolatrie.

L'ORGVEIL & la preſomption du diable eſt ſi grande & ſi obſtinee, que touſiours il appete & ſ'efforce de ſe faire honnorer pour Dieu, & tout ce qu'il peut deſrober & ſ'approprier de ce qui appartient au tres-haut Dieu, il ne ceſſe de le faire aux nations aueugles du monde, leſquelles la lumiere, & reſplendeur du ſainct Euangile, n'a point encor eſclaircies. Nous liſons en Iob, de cet orgueilleux tyran qu'il met ſes yeux au plus haut, & qu'entre tous les fils de l'orgueil il eſt le Roy. Les diuines eſcritures nous enſeignent fort clairement ſes mauuaiſes intentions, & ſa trahiſon ſi outrecuidee, par laquelle il a pretendu eſgaller ſon throſne à celuy de Dieu, iceluy diſant en Eſaye : *Tu diſois en toy-meſme ie monteray iuſques au Ciel, & mettray ma chaire ſur toutes les eſtoilles du Ciel, & ie m'aſſoirray au ſommet*

Iob.41.

Eſa.14.

du firmament, & au coſtez d'Aquilon, ie paſſeray la hauteur des nuës, & ſeray ſemblable au Tres-haut. Et en Ezechiel: *Ton cœur s'eſt eſleué, & tu as dit, ie ſuis Dieu, & me ſuis aſsis en la chaire de Dieu au milieu de la mer.* Ainſi touſiours perſiſte Satan à ce meſchant appetit de ſe faire Dieu. Et combien que le iuſte, & ſeuere chaſtiment du tres-haut l'ait deſpouillé de toute ſa pompe, & ſa beauté, par laquelle il ſ'eſtoit enorgueilly, ayant eſté traitté comme meritoit ſa felonnie & indiſcretion, ainſi qu'il eſt eſcrit aux meſmes Prophetes: neãtmoins il n'a pas diminué d'vn point ſa meſchante & peruerſe intention, laquelle il demonſtre par tous les moyens qui luy ſont poſſibles, comme vn chien enragé, mordant l'eſpee de laquelle l'on le frappe. Car comme il eſt eſcrit, l'orgueil de ceux qui hayſſent Dieu, continuë & va touſiours croiſſant. D'où vient le perpetuel & eſtrange ſoucy que cet ennemy de Dieu a touſiours eu de ſe faire adorer des hõmes, inuentant tant de gentes d'idolatries, par leſquelles il a tenu ſi temps ſubiette la plus grande partie du monde, de ſorte qu'à peine reſte-il à Dieu vn coing de ſon peuple d'Iſraël. Et depuis que le fort de l'Euangile l'a vaincu & deſarmé, & que par la force de la croix, il a briſé & ruiné les plus importantes & puiſſantes places de ſon Royaume par ſa meſme tyrannie, il a commencé d'aſſaillir les peuples & nations les plus eſloignees & barbares, ſ'efforçant de conſeruer entr'eux la fauſſe & menſongere diuinité, laquelle le fils de Dieu luy auoit oſtee en ſon Egliſe, l'enchaiſnant & enfermant comme en vne cage, ou priſon, ainſi qu'vne beſte furieuſe

Ezech. 28.

Mat. 12.

à sa grande confusion, & resiouissance des seruiteurs de Dieu, comme il le signifie en Iob. Mais en fin ores que l'idolatrie a esté extirpee de la meilleure & plus notable partie du monde, il s'est retiré au plus esloigné, & a regné en ceste autre partie du monde, laquelle combien qu'elle soit beaucoup inferieure en noblesse, ne l'est pas toutesfois en grandeur & largeur. Il y a deux causes & motifs principaux pour lesquels le diable s'est tant estudié à planter l'idolatrie & toute infidelité, de telle façon qu'à peine l'on trouue aucune nation où il n'y ait quelque idolatrie. L'vne, est sa grande presomption & orgueil, qui est telle, que qui voudra considerer comme il a bien osé s'attaquer au mesme Fils de Dieu & vray Dieu, en luy disant effrontement qu'il se prosternast deuant luy, & qu'il l'adorast, ce qu'il faisoit, combien qu'il ne sceust pas asseurément que c'estoit le mesme Dieu, mais pour le moins ayant quelque opinion qu'il fust le Fils de Dieu. Cruel & espouuentable orgueil, d'oser ainsi indignement attaquer son Dieu! certainement celuy-là ne trouuera pas beaucoup estrange qu'il se face adorer comme Dieu par des nations ignorantes, puis qu'il s'est voulu faire adorer par Dieu mesme, en se disant Dieu, bien qu'il soit vne si abominable & detestable creature. L'autre cause & motif de l'idolatrie, est la haine mortelle & inimitié qu'il a conceuë pour iamais contre les hommes. Car, comme dit le Sauueur, dés le commencement il a esté homicide, & retient cela comme vne condition & proprieté inseparable de sa meschanceté. Et pource qu'il sçait que le plus grand malheur

Iob. 40.

Mat. 4.

heur de l'homme, eſt d'adorer la creature comme Dieu, à ceſte occaſion il ne ceſſe d'inuenter toutes ſortes d'idolatries, pour deſtruire les hõmes, & les rendre ennemis de Dieu. Il y a deux maux que le diable fait en l'idolatrie, l'vn qu'il nie ſon Dieu, ſuiuant ce paſſage, *Tu as delaiſſé le Dieu qui t'a crée.* Et l'autre qu'il s'aſſubietiſt à vne choſe plus baſſe que luy, pource que toutes les creatures ſont inferieures à la raiſonnable, & le diable encor qu'il ſoit ſuperieur de l'homme en nature, neantmoinsen eſtat il eſt beaucoup inferieur, puis que l'homme en ceſte vie eſt capable de la diuinité & eternité. Par ce moyen Dieu eſt des-honoré, & l'homme perdu en tous endroits par l'idolatrie, dequoy le diable ſuperbe & orgueilleux eſt fort content. *Deut. 32.*

De pluſieurs ſortes d'idolatries deſquelles les Indiens ont vſé.

CHAP. II.

L'Idolatrie, dit le ſainct Eſprit par le Sage, eſt la cauſe, le commencement, & la fin de tous maux, pour ceſte occaſion l'ennemy des hommes a multiplié tant de ſortes & diuerſitez d'idolatrie que ce ſeroit choſe infinie de les conter toutes par le menu; Toutesfois on pourra reduire toute l'idolatrie en deux chefs, l'vn qui eſt ſur les choſes naturelles, & l'autre ſur celles qui ſont imaginees, & compoſees par inuention humaine; La premiere d'icelles eſt diuiſee en deux, car ou la choſe que l'on adore eſt generale, comme le Soleil, la Lune, le feu, la terre, & les Elemens: ou *ſap. 14.*

elle eſt particuliere, comme vne certaine riuiere, vne fontaine, vn arbre, & vne foreſt, quand ces choſes ne ſont point adorees generalement en l'eſpece dont elles ſont, mais qu'elles ſont tant ſeulement adorees en leur particularité. De ce premier genre d'idolatrie, ils ont exceſſiuement vſé au Peru, & l'appellent proprement guaca. Le ſecond genre d'idolatrie qui deſpend d'vne inuẽtion ou fiction humaine, ſe peut meſme diuiſer en deux ſortes. L'vne qui regarde le pur art, & inuention humaine, comme d'adorer les idoles, ou les ſtatuës d'or, de bois, ou de pierre, de Mercure, ou de Pallas, qui ne ſont ny n'ont iamais eſté rien autre choſe que la peinture : & l'autre qui concerne ce qui reallement a eſté, & eſt veritablement quelque choſe, mais non pas telle que ce que l'idolatrie qui l'adore en feint, comme les morts, ou les choſes qui leur ſont propres, que les hommes adorent par vanité & flaterie. De ſorte que nous les reduiſons toutes en quatre ſortes d'idolatrie, dont vſent les infidelles, de toutes leſquelles il nous cõuiendra dire quelque choſe.

Que les Indiens ont quelque cognoiſſance de Dieu.

CHAP. III.

EN premier lieu, jaçoit que les tenebres de l'infidelité tiennent l'entendement de ces nations obſcurcy ; Toutesfois en beaucoup de choſes, la lumiere de la verité & de la raiſon ne laiſſe pas d'operer quelque peu en eux. C'eſt pourquoy communément ils tiennent & recognoiſſent vn ſupreme Seigneur & autheur de toutes

choſes, lequel ceux du Peru appelloient viracocha, & luy donnoient des noms de grande excellence, l'appellans Pachacamac, ou Pachayachachic, qui eſt Createur du Ciel & de la terre. Et Vſapu, qui eſt admirable, & autres noms ſemblables. C'eſt celuy qu'ils adoroient, & eſtoit le plus grand de tous, lequel ils honnoroient en regardant au Ciel. On en peut voir autant entre ceux de Mexique, & auiourd'huy entre les Chinois, & en tous autres infidelles. Ce qui ſe rapporte fort bien à ce que raconte le liure des Actes des Apoſtres, que S. Paul ſe trouua en Athenes, où il veit vn autel intitulé, *Ignoto Deo*, au Dieu incogneu, d'où l'Apoſtre print occaſion de les preſcher leur diſant, *Celuy que vous autres adorez ſans le cognoiſtre, eſt celuy que ie preſche.* De meſme ceux qui preſchent auiourd'huy l'Euangile aux Indiens ne trouuent pas beaucoup de difficulté à leur perſuader qu'il y a vn Dieu ſupreme & Seigneur de toutes choſes, & que ceſtuy-là eſt le vray Dieu des Chreſtiens, & le vray Dieu, combien que c'eſt vne choſe qui m'a beaucoup fait eſmerueiller, que iaçoit qu'ils euſſent bien ceſte cognoiſſance, ils n'auoiēt point neantmoins de nō propre, pour nōmer Dieu: car ſi nous voulons rechercher en langue des Indiens vn mot qui reſpōde à ce nom de Dieu, cōme le latin *Deus*, le grec *Theos*, l'hebreu *El*, l'arabic *Alla*, l'on n'en trouuera aucun en lāgue de Cuſco, ny en langue de Mexicque. D'où vient que ceux qui preſchent ou eſcriuent aux Indiens vſent de noſtre meſme nom Eſpagnol Dios, ſ'accōmodans à l'accent & prononciation propre des langues Indiennes, qui ſont fort differētes. D'où il

Act. 17.

appert le peu de cognoissance qu'ils auoient de Dieu, puis qu'ils ne le peuuent pas mesmes nommer, si ce n'est par nostre mesme mot. Toutesfois à la verité, ils ne laissoient pas d'en auoir vne cognoissance telle quelle. C'est pourquoy ils luy firent au Peru vn tres-riche temple, qu'ils appelloient la Pachacamac, qui estoit le principal Sanctuaire de ce royaume. Et comme il a esté dit, ce mot de Pachacamac vaut autant que Createur, combiẽ qu'en ce temple il exerçassent aussi leurs idolatries, adorant le diable, & les figures. Ils faisoient mesme des sacrifices & offrandes au viracocha, qui tenoit le supreme lieu, entre les adoratoires que les Rois Inguas ont eu. De là vint qu'ils appelloient les Espagnols viracochas, parce qu'ils auoient opinion qu'ils estoient fils du Ciel, & diuins, de mesme que les autres attribuerent vne deité à Paul, & à Barnabé, appellans l'vn Iupiter, & l'autre Mercure, ainsi ils vouloiẽt leur offrir des sacrifices, comme à des Dieux: & tout de mesme que les Barbares de Melite (qui est Malthe) voyans que la vipere ne faisoit point de mal à l'Apostre, l'appelloient Dieu. Donques comme ainsi soit que c'est vne verité conforme à toute bonne raison, qu'il y ait vn souuerain Seigneur & roy du Ciel, lequel les gentils auec toutes leurs idolatries & infidelité, n'ont pas nié, ainsi que l'on voit en la philosophie du Timée de Platon, en la methaphysique d'Aristote, & en l'Æsculape de Trismegiste, comme mesme és Poësies d'Homere & Virgile. De là vient que les predicateurs euangeliques n'ont pas beaucoup de difficulté à planter & persuader ceste verité

Act. 18.

Plat. in Tim. Arist. C. vltimo. 2. methap. Trimeg. Pimandro & Asclepi.

d'vn ſupreſme Dieu, quelques barbares & beſtialles que ſoient les nations, auſquelles ils preſchent. Mais il eſt tres-difficile de leur deſraciner de l'entendement qu'il n'y ait nul autre Dieu, ny autre deité qu'vne ſeule, & que toutes les autres choſes de ſoy n'ont point de puiſſance ny d'eſtre, ny d'operation qui leur ſoit propre, ſinon ce que le tres-grand ſeul Dieu & ſeul Seigneur leur dõne, & leur communique. En fin il eſt neceſſaire de leur perſuader cela par tous moyens, en reprouuant leurs erreurs: tant en ce qu'ils faillent vniuerſellement d'adorer plus d'vn Dieu, qu'en particulier (qui eſt beaucoup d'auantage) de tenir pour dieux, & de demander ayde & faueur des autres choſes qui ne ſont point dieux, & n'ont aucun pouuoir, que celuy que le vray Dieu leur Seigneur & Createur leur concede.

Du premier genre de l'Idolatrie, ſur les choſes naturelles, & vniuerſelles.

CHAP. IIII.

APRES le Viracocha, ou le ſupreme Dieu (le plus ſouuent & communément, entre tous les infidelles) ce qu'ils ont adoré & adorent eſt le Soleil, & apres les autres choſes qui ſont les plus remarquables en nature celeſte ou elementaire, comme la lune, les eſtoilles, la mer, & la terre. Les guacas, ou adoratoires que les Inguas ſeigneurs du Peru auoient en plus grande reuerence, apres le viracocha & le Soleil, eſtoit le tõnerre, qu'ils appelloient par trois diuers noms, Chuquilla, Catuilla, & Intiillapa. S'imaginans

que c'eſt vn homme qui eſt au ciel auec vne fonde, & vne maſſuë, & qu'il eſt en ſa puiſſance de faire pleuuoir, greſler, tonner, & tout le reſte, qui appartient à la region de l'air, où ſe creent les nuages. C'eſtoit vn guaca (ainſi appelloient-ils leurs adoratoires) generale à tous les Indiens du Peru, & luy offroient diuers ſacrifices, & en Cuſco, qui eſtoit la cour & ville Metrapolitaine, ils luy ſacrifioient meſme des enfans comme au Soleil. Ils adoroient ces trois Viracocha, le Soleil, & le tonnerre, d'vne autre façon que tout le reſte, ainſi que Pollo eſcrit l'auoir experimenté, qui eſtoit qu'ils mettoient comme vn gantelet, ou bien vn gand en leurs mains, quand ils les hauſſoient pour les adorer. Ils adoroient meſme la terre, laquelle ils appelloient Pachamama, à la façon que les anciens celebroient la Deeſſe Tellus: & la mer auſſi, qu'ils appellent Mamacocha, cõme les anciens adoroient Thetis, ou Neptune. D'auantage ils adoroient l'arc du Ciel, & eſtoient les armes blaſons de l'Ingua, auec deux couleures eſtenduës aux coſtez. Entre les Eſtoilles cõmunément tous adoroient celle qu'ils appellent Colça, que nous appellons par deça les Cabrilles. Ils attribuoient à diuerſes eſtoilles diuers offices, & ceux qui auoiẽt beſoing de leur faueur les adoroient comme les Paſteurs adoroient & ſacrifioient à vne eſtoille qu'ils appelloient Vrcuhillay, qu'ils diſent eſtre vn mouton de pluſieurs couleurs, ayant le ſoing de la conſeruation du beſtial, & tient l'on que c'eſt celle que les Aſtrologues appellent Tyra. Ces Paſteurs meſmes adorent deux autres Eſtoilles qui vont & cheminent

proches d'icelles, leſquelles ils nomment Catuchillay & Vrcuchillay, & feignent que c'eſt vne brebis & vn aigneau. D'autres adoroient vne eſtoille qu'ils appellent Machacuay, à laquelle ils attribuent la charge & puiſſance ſur les ſerpens & couleuures, pour empeſcher qu'ils ne leur fiſſent mal. Ils attribuoient la puiſſance d'vne autre eſtoille, qu'ils appelloient Chuquinchinchay, qui vaut autant que tygre ſur les tygres, les ours & les lyons, & ont creu generalement que de tous les animaux qui ſont en la terre, il y en a vn ſeul au Ciel qui leur eſt ſemblable, lequel a la charge & le ſoin de leur procreation & augmentation. Et ainſi ils remarquoient & adoroient pluſieurs & diuerſes eſtoilles, comme celles qu'ils appelloient Chacana, Topatarca, Mamana, Mirco, Miquiquiray, & pluſieurs autres. Tellemẽt qu'il ſemble qu'ils approchoient aucunemẽt des propoſitions des Idees de Platon. Les Mexiquains preſque de la meſme façon, apres le ſupreme Dieu adoroient le Soleil. C'eſt pourquoy ils appelloiẽt Hernando Cortez (comme il l'eſcrit en vne lettre enuoyee à l'Empereur Charles le Quint) fils du Soleil, pour ſa diligence & courage à circuir la terre. Mais ils faiſoient la plus grande adoration à l'idole appellee Vitzilipuztli, lequel en toute ceſte region ils appelloiẽt le tout-puiſſant & Seigneur de toutes choſes. Pour ceſte cauſe les Mexiquains luy baſtirent vn temple le plus grand, le plus haut, le plus beau, & le plus magnifique & ſomptueux de tous. La ſituation & forteresſe duquel ſe peut coniecturer par les ruines qui en ſont demeurees au milieu de la Cité de Mexique.

Mais en ceſt endroit l'idolatrie des Mexiquains a eſté plus pernicieuſe & dommageable que celle des Inguas, comme l'on verra mieux cy apres, d'autant que la plus grande partie de leur adoration & idolatrie ſ'occupoit aux idoles, & non pas aux meſmes choſes naturelles, combien qu'ils attribuoient les effects naturels aux idoles, comme des pluyes, de la multiplication du beſtial, de la guerre, de la generation, ainſi que les Grecs & les Latins ſe ſont forgez des idoles de Phœbus, de Mercure, de Iupiter, de Minerue & de Mars. En fin qui voudra bien conſiderer cecy de pres trouuera que la façon & maniere dont le diable a vſé à tromper les Indiens, eſt la meſme auec laquelle il a trompé & deceu les Grecs & Romains, & les autres anciens Gentils, leur faiſant entendre que ces creatures remarquables, le Soleil, la Lune, les Eſtoilles & les Elements, auoient d'eux-meſmes le propre pouuoir & authorité de faire du bien ou du mal aux hommes : Et combien que Dieu ait creé toutes ces choſes pour le ſeruice de l'homme, neantmoins il ſ'eſt tant oublié qu'il ſ'eſt voulu eſleuer contre luy. Et d'autre-part il a recogneu & ſ'eſt aſſubiety aux creatures qui luy ſont meſme inferieures, en adorant & inuoquant ſes propres œuures, & laiſſant d'adorer & inuoquer le Createur, cõme le propoſe fort bien le Sage par ces paroles: *Tous les hõmes ſont vains & abuſez eſquels la cognoiſsãce de Dieu ne ſe trouue point, veu qu'ils n'ont pas peu cognoiſtre celuy qui eſt par les choſes meſmes qui leur ſembloient eſtre bonnes. Et jaçoit qu'ils contemplaſſent ſes œuures, ils n'ont pas toutesfois attaint iuſques à la cognoiſſance de l'autheur & ouurier*

ſap. 13.

d'icelles: mais ils ont creu que le feu, le vent, l'air agité, le circuit des Eſtoilles, les grandes eaües, le Soleil & la Lune eſtoient Dieux & gouuerneurs du monde, & s'eſtans rẽdus amoureux de la beauté de telles choſes, il leur ſembloit qu'ils les deuoient eſtimer comme Dieux. C'eſt raiſon qu'ils conſiderent de combien plus beau eſt leur Createur, puis que c'eſt celuy qui donne les beautez, & qui a fait ces meſmes choſes. D'autre-part s'ils ont eu en admiration la puiſſance & les effects de ces choſes, par icelles meſmes ils doiuent entendre de combien doit eſtre plus puiſſant qu'elles toutes, celuy qui leur a donné ceſt eſtre qu'elles ont, pource que l'on peut coniecturer par la beauté & grandeur qu'ont les creatures, quel doit eſtre le Createur de toutes ces choſes. Iuſques icy ſont les paroles du liure de Sapience, deſquelles l'on peut tirer vn bon & fort argument, pour conuaincre la grande tromperie des idolatres infidelles, qui veulent pluſtoſt ſeruir & reuerer la creature que le Createur: comme iuſtement l'Apoſtre les reprẽd. Rom. 1. Mais d'autant que cecy n'eſt point du preſent ſubiect, & qu'il eſt ſuffiſammẽt rapporté aux Sermons que l'on a eſcrits contre les erreurs des Indiẽs, il ſuffit quãt à preſent de dire qu'ils adoroiẽt le grãd Dieu, & leurs Dieux vains & menſongers tout d'vne meſme façon: pource que la façon de faire oraiſon au Viracocha, au Soleil, aux Eſtoilles, & au reſte des Guacas ou idoles, eſtoit d'ouurir les mains & faire certain ſon auec les leures, comme de perſonnes qui baiſent, & de demander ce que chacun deſiroit en leur offrant ſacrifice. Combien qu'il y euſt grande difference entre les paroles dont ils vſoient pour parler auec le grand Ticciuiracocha, auquel ils attribuoient princi-

palement le pouuoir & commandement ſur toutes choſes, & celles dont ils vſoient à parler aux autres, leſquels ils n'adoroient ſeulement que chacun en ſa maiſon comme Dieux ou Seigneurs particuliers, & diſoient qu'ils eſtoient leurs interceſſeurs enuers le grand Ticciuiracocha. Ceſte façon d'adorer ouurant les mains, & comme en baiſant, a quelque choſe de ſemblable à celle que Iob auoit en horreur, comme choſe propre des idolatres, diſant. *Si i'ay baiſé mes mains auec ma bouche regardant le Soleil quand il reluit, ou la Lune quand elle eſt claire: ce qui eſt vne tres-grande iniquité, & eſt nier le Tres-grand Dieu.*

Iob. 31.

De l'idolatrie dont les Indiens vſerent ſur les choſes particulieres.

CHAP. V.

LE diable ne ſ'eſt pas contenté de faire que les aueugles Indiens adoraſſent le Soleil, la Lune, les Eſtoilles, la terre, la mer & pluſieurs autres choſes generales en la nature; mais il a paſſé plus outre en leur donnant pour Dieu, & les aſſujetiſſans à des choſes baſſes & petites, & la plus grand'part ordres & infames. L'on ne ſ'eſpouuẽtera point de ceſt aueuglement des barbares, qui ſe voudra ſouuenir de ce que l'Apoſtre dit des Sages & des Philoſophes, qu'ayans cogneu Dieu ils ne le glorifierent point ny ne luy rendirent graces cõme à leur Dieu, mais qu'ils ſe perdirẽt en leurs opinions & penſees, & leur cœur a eſté endurcy en leur folie, & ont changé la gloire & deité de l'Eternel: Dieu à des ſemblãces & figures de cho-

Rom. 1.

ſes caduques & corruptibles commes d'hommes, d'oiſeaux de beſtes & de ſerpens. L'on ſçait aſſez que les Egyptiens adoroient le chien d'Oſiris, la vache d'Iſis, & le mouton d'Ammon: les Romains adoroient la Deeſſe Februa, des Fieures, & l'oye Tarpeienne, & qu'Atenes la Sage adoroit le Coq & le Corbeau, & ſemblables autres vanitez & moqueries, dont les hiſtoires des anciens Gentils ſont toutes remplies. Et ſont tombez les hommes en vn ſi grand malheur, pour n'auoir voulu s'abſubjetir à la loy de leur vray Dieu & Createur, comme ſainct Athanaſe le traicte doctement eſcriuant contre les idolatres. Mais c'eſt vne choſe merueilleuſement eſtrange, que le desbordement & perdition, qui a eſté en cela entre les Indiens, ſpecialement du Peru: car ils adoroient les riuieres, les fontaines, les emboucheures des riuieres, les entrees des montagnes, les roches ou grandes pierres, les collines, les ſommets des montagnes qu'ils appellent Apachitas, & les tiennent pour choſe de grande deuotion. En fin ils adoroient toute choſe en nature, qui leur ſembloit remarquable & differente du reſte, comme y recognoiſſant quelque particuliere deité. L'on me moſtra en Caxamalca de la Naſca vne colline, ou grand tertre de ſable qui fut le principal adoratoire, ou Guaua des anciens. Ie leur demandois quelle diuinité ils y trouuoient, & ils me reſpondirent qu'ils l'adoroient à cauſe de ceſte merueille qu'il auoit d'eſtre vn tertre de ſable treſhaut au milieu des montagnes de pierre qui eſtoient treſ-eſpaiſſes. Nous euſmes beſoin en

la Cité des Rois d'vn grand nombre de gros bois, pour fondre vne cloche, & pource l'on coupa vn grand arbre difforme, qui pour ſa grandeur & ſon antiquité auoit eſté long temps adoratoire, & Guaca des Indiens. Et leur ſembloit qu'il y auoit quelque diuinité en tout ce qui auoit quelque choſe d'extraordinaire & d'eſtrange en ſon genre, iuſques à en attribuer autant aux petites pierres & metaux, voire aux racines & aux fruicts de la terre, comme aux racines qu'ils appelloient Papas. Il y en a d'vne ſorte eſtrange qu'ils appelloiẽt Lallahuas, leſquelles ils baiſoient & les adoroiẽt. Ils adorent auſſi les ours, les lyons, les tygres & les couleuures, afin qu'ils ne leur facent aucun mal, & tels que ſont leurs Dieux, telles & auſſi plaiſantes ſont les choſes qu'ils leur offrent en les adorant. Ils ont accouſtumé quand ils vont par chemin d'y ietter ou aux carrefours, aux collines, & principalement aux ſommets, qu'ils appellent Apachittas, des vieux ſouliers, des plumes, du Coca maſché, qui eſt vne herbe dont ils vſent beaucoup. Et quand ils n'ont rien dauantage, leur jettent vne pierre, le tout en offrande, afin qu'ils les laiſſent paſſer, & qu'ils leur donnent bonnes forces, leſquelles ils diſent leur augmenter par ce moyen, comme il eſt rapporté en vn Concile prouincial du Peru. C'eſt pourquoy l'on trouue en ces chemins de grands monceaux de ces pierres offertes, & des autres choſes ſuſdites. De ſemblable folie vſoient les anciens, deſquels il eſt dit aux Prouerbes; *Comme celuy qui offre des pierres au monceau de Mercure, ainſi que celuy qui honore les fols:* qui eſt à dire, que l'on ne tire non plus de fruict

Concil. Lymenſis. 2. p. 2. cap. 99.

Prou. 27.

ny d'vtilité du ſecond que du premier : pource que le Mercure de pierre ne recognoiſt point l'offrande, ny le fol ne peut recognoiſtre l'honneur que l'on luy fait. Ils vſoient d'vne autre offrande, non moins plaiſante & ridicule, qui eſt d'arracher le poil des ſourcils, & les offrir au Soleil & aux collines, aux Apachitas, aux vents ou aux choſes qu'ils craignent. Tel eſt le malheur auquel pluſieurs Indiens ont veſcu & viuent encor auiourd'huy, auſquels le diable fait entendre ce qu'il veut comme à des enfans, quelque grande folie que ce ſoit. Ainſi ſainct Chryſoſtome en vne Homelie, accompare les Gentils, mais les ſeruiteurs de Dieu, qui trauaillent en leur enſeignement & ſaluation, ne doiuent pas meſpriſer ces folies & enfances, puis qu'elles ſuffiſent, à enlacer ces pauures abuſez à vne eternelle perdition, ains les doiuent auec bonnes & claires raiſons, tirer d'vne ſi grande ignorance: Car à la verité c'eſt choſe conſiderable, comme ils ſ'aſſubiettiſſent à ceux qui leur enſeignent le vray chemin de raiſon. Il n'y a choſe entre les creatures plus illuſtre que le Soleil, & eſt celuy lequel tous les Gentils communément adoroient. Vn capitaine diſcret & bon Chreſtien me contoit, qu'auec vne bõne raiſon il auoit perſuadé aux Indiens que le Soleil n'eſtoit pas Dieu, mais ſeulement vne creature de Dieu, & fut ainſi. Il demanda au Cacique & ſeigneur principal qu'il luy donnaſt vn Indien leger, pour porter vne lettre, il luy en donna vn, & le capitaine demanda au Cacique, dy moy qui eſt le Seigneur & le principal, où eſt Indien qui porte la lettre ſi legerement, ou toy

qui l'enuoye porter? Le Cacique reſpondit, C'eſt moy ſans doute, pource que ceſtuy-là ne fait autre choſe que ce que ie luy commande. Ainſi, repliqua le capitaine, en eſt-il du Soleil que nous voyons, & du Createur de toutes choſes, d'autant que le Soleil n'eſt point d'auantage qu'vn vallet de ce Tres haut Seigneur, qui par ſon commandement chemine auec telle legereté ſans ſe laſſer, portant la lumiere à toutes les nations. Ainſi tu vois comme c'eſt cõtre raiſon de rendre au Soleil l'honneur qui eſt deu au Createur & ſeigneur de tout. La raiſon du Capitaine les contẽta tous, & dit le Cacique & les Indiens qui eſtoient auec luy, que c'eſtoit grande verité, & qu'ils s'eſtoient beaucoup reſioüis de l'auoir entenduë. L'on raconte d'vn des Roys Inguas homme de fort ſubtil entendement, lequel voyant comme tous ſes predeceſſeurs adoroient le Soleil, diſt qu'il ne luy ſembloit point que le Soleil fuſt Dieu, ny ne le pouuoit eſtre, pource que Dieu eſt vn grand Seigneur, qui auec vn grand loiſir & repos fait ſes œuures, & que le Soleil ne ceſſe iamais de cheminer, diſant qu'vne choſe qui trauailloit tãt, ne luy pouuoit ſembler eſtre Dieu, en quoy il diſt verité.

Ainſi lors que l'on vient à declarer aux Indiens leurs erreurs & aueuglement par des raiſons douces & aiſees à comprendre, ils ſont incontinent conuaincus, & ſe rengent admirablement à la verité.

D'vn autre gendre d'idolatrie sur les deffuncts.

CHAP. VI.

IL y a vn autre genre d'Idolatrie fort differẽt des susdits, dont les Gentils ont vsé à l'occasion de leurs defuncts, qu'ils aimoient & estimoient: & semble que le Sage vueille donner à entendre que le commencement de l'idolatrie soit procedé de là, disant ainsi: *Le commencement de fornication fut par la reputation des idoles, & ceste inuention est vne totale corruption de la vie, car au commencement du monde il n'y a point eu d'idoles, ny en la fin n'y en aura pour tousiours à iamais. Mais la vanité & oisiueté des hommes a apporté ceste inuention au monde, voire pour ceste occasion durent si peu leurs vies, pource qu'il arriua que le pere portant amerement la mort de son fils miserable, fit pour sa consolation vn pourtrait du defunct, & commença à l'honorer & adorer cõme Dieu, lequel peu auparauant auoit acheué ses iours comme homme mortel, & pour ceste fin ordonna entre ses seruiteurs qu'en sa memoire l'on fit des deuotions & sacrifices. Du depuis apres plusieurs iours passez ceste maudite coustume ayant esté authorisee demeura ceste erreur canonisee pour loy, & ainsi par le commandement des Rois & tyrans, les pourtraicts & les idoles estoient adorez. De là vint aussi que l'on commença à en faire autant aux absens, & ceux que l'on ne pouuoit adorer en presence, pour estre estre esloignez, ils les adoroient de ceste façon, & faisoient apporter les pourtraicts des Rois qu'ils vouloient honorer, suppleant par ceste inuention l'absence de ceux qu'ils vouloiẽt adorer. La curiosité des excellẽs ouuriers augmenta ceste inuention d'idolatrie, tellement* Sap. 4.

que par leur art ces ſtatuës furent ſi elegantes, que ceux qui ne ſçauoient ce que c'eſtoit, eſtoient prouoquez à les adorer, d'autant que par l'excellence de leur art, pretendans contenter celuy qui leur bailloit à faire, ils tiroient des portraits & peintures beaucoup plus excellentes, & le vulgaire conduit de l'apparence & grace de l'ouurage, vint à tenir & eſtimer pour Dieu celuy qui peu auparauant auoit eſté honoré cõme hõme. Et cela fut l'erreur miſerable des hommes, qui s'accommodans ores à leur affection & ſentiment, ores à la flatterie de leurs Rois, vindrent à impoſer aux pierres le nom incommunicable de Dieu, les adorans pour Dieux. Tout cecy eſt au liure de Sapience, qui eſt digne d'eſtre notté, & trouueront au pied de la lettre ceux qui ſeront curieux rechercheurs de l'antiquité, que l'origine de l'idolatrie ont eſté ces pourtraits & ſtatues des defuncts, ie dy de l'idolatrie, qui eſt proprement d'adorer les idoles & images: car il n'eſt pas certain que ceſt' autre idolatrie d'adorer les idoles & images: car il n'eſt pas certain que ceſte autre idolatrie d'adorer les creatures, comme le Soleil, & la milice du Ciel, ou le nombre des planettes & eſtoilles, dequoy il eſt fait mention aux Prophetes, ait eſté depuis l'idolatrie & les ſtatuës: combien que ſans doute l'on ait fait des ſtatuës & idoles en l'honneur du Soleil, de la Lune & de la terre. Venant à nos Indiens, ils vindrent au ſommet de l'idolatrie par les meſmes voyes que demonſtre l'Eſcriture. Premierement ils auoient ſoin de conſerner les corps de leurs Rois & Seigneurs, & demeuroient entiers ſans aucune mauuaiſe odeur, & ſe corrompre plus de deux cens ans. De ceſte façon eſtoient les Rois Inguas au Cuſco,

Hierem. 10
Soph. 1.

Cuſco, chacun en ſa chapelle & adoratoire, dont le Viceroy Marquis de Canette, pour extirper l'idolatrie, fit tirer & porter en la cité des Rois trois ou quatre Dieux, qui cauſa grande admiration de voir ces corps morts depuis tant d'années ſi beaux & ſi entiers qu'ils eſtoient. Chacun de ces Rois Inguas laiſſoit tous ſes threſors, moyens & reuenu pour entretenir ſon adoratoire où l'on mettoit ſon corps, & y auoit beaucoup de miniſtres auec toute ſa famille, qui eſtoient dediez à ſon ſeruice: car nul Roy ſucceſſeur n'vſurpoit les threſors & vaiſſelle de ſon predeceſſeur, mais il en aſſembloit tout de nouueau pour luy & pour ſon palais. Ils ne ſe contenterent point de ceſte idolatrie enuers les corps des defuncts, mais auſſi ils faiſoient leurs ſtatuës & repreſentatiõs, & chaque roy durant ſa vie faiſoit faire vne idole où il eſtoit repreſenté, laquelle ils appelloient Guaoigui, qui ſignifie frere: pource que l'on deuoit faire à ceſte ſtatuë durãt la vie & la mort de l'Ingua, autant d'honneur & de veneration qu'à luy-meſme: & portoient ceſte ſtatuë en la guerre & en proceſſion, pour auoir de la pluye & du bon tẽps, & leur faiſoient diuerſes feſtes, & ſacrifices. Il y a eu beaucoup de ces idoles au Cuſco, & en ſon territoire: toutesfois l'on dit à preſent que ceſte ſuperſtition d'adorer les pierres y a ceſſé du tout, ou en la plus grande partie. Apres qu'on les eut deſcouuertes, par la diligence du licencié Pollo, & fut la premiere celle d'Ingua Rocha, chef de la partialité ou race principale de Hanam Cuſco, & trouue l'on de ceſte façon qu'entre les autres nations ils auoient en grande eſtime & reueroiẽt

les corps de leurs predeceſſeurs, & adoroient auſſi leurs ſtatuës.

Des ſuperſtitions dont ils vſoient auec les morts.

CHAP. VII.

CEs Indiens du Peru ont creu communement que les ames viuoient apres ceſte vie, & que les bons eſtoient en la gloire, & les mauuais en la peine : tellement qu'il y a peu de difficulté à leur perſuader tels articles. Mais ils ne ſont pas paruenus iuſques au point de recognoiſtre que les corps deuoient reſuſciter auec les ames. C'eſt pourquoy ils employoient vne exceſſiue diligence, comme il a eſté dit, à conſeruer les corps leſquels ils honoroient apres la mort, à ceſte fin leurs ſucceſſeurs leur bailloient des robes, & leur faiſoient des ſacrifices: ſpecialement les Rois Inguas en leurs enterremens deuoient eſtre accompagnez de grand nombre de ſeruiteurs & femmes pour ſon ſeruice en l'autre vie. Parquoy le iour qu'il decedoit l'on mettoit à mort les femmes qu'il auoit le plus aymees, ſes ſeruiteurs & officiers, afin qu'ils l'allaſſent ſeruir en l'autre vie. Quand Guanacapa mourut, qui fut pere d'Atagualpa, au temps duquel entrerent les Eſpagnols, l'on mit à mort mil & tant de perſonnes, de tous aages & conditions pour ſon ſeruice, & pour l'accompagner en l'autre vie. Ils les tuoient apres pluſieurs chanſons & yurongneries, & ces deſtinez à la mort ſe tenoient bien heureux. Ils leur ſacrifioient pluſieurs autres choſes, ſpecialement des petits enfans, & de leur ſang faiſoient vne

raye au visage du deffunct d'vne oreille en l'autre; Ceste mesme superstition, & inhumanité de tuer des hommes & des femmes pour accompagner & seruir le defunct en l'autre vie, a esté suiuie d'autres, & est encor à present vsitee parmy d'autres nations barbares; voire comme escrit Pollo, elle a esté presque generalle en toutes les Indes. Le venerable Beda mesme raconte que les Anglois auparauant que se conuertir à l'Euangile, auoient ceste mesme coustume de tuer des hommes pour accompagner & seruir les deffunts. L'on raconte d'vn Portugais qu'estant captif entre les barbares, auoit receu vn coup de fleche, dont il perdit vn œil, & comme ils le voulurent sacrifier vn iour, pour accompagner vn seigneur deffunct, il respondit que ceux qui demeuroient en l'autre vie feroient peu d'estat du defunct, si on luy donnoit pour compagnon vn homme borgne, & qu'il estoit meilleur luy en donner vn qui eust ses deux yeux, & ceste raison estant trouuee bonne par les barbares, fut cause qu'ils le laisserent. Outre ceste superstition de sacrifier les hommes aux defuncts, dont l'on n'vse qu'à l'endroit des grands seigneurs, il y en a eu vne autre beaucoup plus commune & generale en toutes les Indes, qui est de mettre à boire & à manger sur les sepultures des defuncts, croyans qu'ils se nourrissoient de cela, qui a mesme esté vn erreur entre les anciens, comme escrit S. Augustin. Et pour cet effect de leur donner à manger & à boire. Auiourd'huy plusieurs Indiens infidelles tirent de terre secrettement leurs defuncts des cimetieres, & les enterrent en des collines, ou en des passages

des mõtagnes, ou bien en leurs propres maiſons. Ils ont meſme accouſtumé de leur mettre de l'argent & de l'or en la bouche, aux mains & au ſein, & de les reueſtir de robbes neufues, & durables, doublees & pliees par deſſouz le lict mortuaire. Ils croyent que les ames des defuncts vont vagabondes, & endurent le froid, la ſoif, la faim, & le trauail; & par ceſte occaſion ils font leurs anniuerſaires, en leur portant des habits, à manger & à boire. A raiſon dequoy les Prelats en leurs ſynodes aduertiſſent ſur tout que les Preſtres donnent à entendre aux Indiens que les offrandes que l'on met aux Egliſes ſur les ſepultures, ne ſont pas le manger ny boire des defuncts, mais pour les pauures & pour les miniſtres, & que Dieu eſt ſeul qui ſuſtante les ames en l'autre vie, puis qu'ils ne mangent ny ne boiuent aucune choſe corporelle, & importe beaucoup qu'ils ſçachent bien cela, afin qu'ils ne conuertiſſent cet vſage religieux en ſuperſtition gentille, comme le font pluſieurs.

De la façon d'inhumer les defuncts entre les Mexiquains & autres nations.

CHAP. VIII.

AYANT raconté ce que pluſieurs nations du Peru ont fait auec les defuncts, il ne ſera mal à propos de faire mention particuliere des Mexiquains en cet endroit, les mortuaires deſquels eſtoient fort ſolemniſez & pleins de grandes folies. C'eſtoit l'office des preſtres & religieux en Mexique (car il y en auoit qui viuoient en vne

eſtrange obſeruance, comme il ſera dit cy-apres) d'enterrer les morts, & faire leurs obſeques. Les lieux où ils les enterroient eſtoit en leurs iardins, & aux courts de leurs maiſons propres, les autres les portoient és lieux des ſacrifices qui ſe faiſoiẽt és montagnes: les autres les bruſloient, & apres enterroient les cendres en leurs temples, & les enterroient tous auec tout ce qu'ils auoient d'habits, de pierres, & de ioyaux. Ils mettoiẽt les cendres de ceux qu'ils bruſloient en des pots, & auec icelles les ioyaux, pierres & affiquets des defuncts quelques riches & precieux qu'ils fuſſent. Ils chãtoient les offices funebres, comme reſponſes, & leuoient les corps des defuncts beaucoup de fois, faiſans pluſieurs ceremonies. En ces mortuaires ils mangeoient & beuuoient, & ſi c'eſtoit perſonnes de qualité, l'on y dõnoit des habits à tous ceux qui eſtoient venus à l'enterrement. Quand quelqu'vn mouroit, ils le mettoient eſtendu en vne chambre, iuſques à ce que de tous coſtez les parens & amis fuſſent venus, leſquels apportoiẽt des preſens au mort, & le ſaluoient comme s'il euſt eſté en vie. Et ſi c'eſtoit vn roy, ou ſeigneur de quelque ville, ils luy offroiẽt des eſclaues pour eſtre mis à mort auec luy, afin de l'aller ſeruir en l'autre monde. Ils faiſoient mourir auſſi le preſtre ou chapellain qu'il auoit (car tous les ſeigneurs auoient vn preſtre qui dans leurs maiſons leur adminiſtroit les ceremonies,) & le tuoient alors, afin qu'il allaſt adminiſtrer ſon office au mort. Ils tuoient le cuiſinier, le ſommellier, les nains, & les boſſus, deſquels ils ſe ſeruoiẽt beaucoup, & ne pardonnoient pas meſmes aux freres

du defunct, qui l'auoient le plus ſeruy. Car c'eſtoit vne grandeur entre les ſeigneurs de ſe ſeruir de leurs freres & des deſſuſdits. Finalement ils tuoient tous ceux de ſon train pour aller entretenir ſa maiſon en l'autre monde: & de peur que la pauureté ne les vint acueillir, ils enterroient auec eux pluſieurs richeſſes, d'or, d'argẽt, de pierreries, de courtines d'vn ouurage exquis, de bracelets d'or, & d'autres riches pieces. Que ſ'ils bruſloiẽt le defunct; ils en faiſoient autant de tous ſes ſeruiteurs, & ornements qu'ils luy bailloient pour l'autre monde: puis ils prenoient toute ceſte cendre laquelle ils enterroient auec vne grande ſolemnité. Les obſeques duroient dix iours auec des chants de pleurs & de lamentation, & les preſtres emportoient les defuncts auec tant de ceremonies, (ſelon qu'on les en requeroit) & en ſi grand nombre qu'on ne les pourroit preſque cõter. Ils mettoient aux Capitaines & Seigneurs leurs marques d'honneur & leurs Trophees, ſelon leurs entreprinſes & la valeur qu'ils auoient employee aux guerres & és gouuernements. Car pour ceſt effect ils auoient des blaſons & armes particulieres. Ils portoient ces marques & blaſons au lieu où il deſiroit eſtre enterré, ou bruſlé, marchant deuant le corps, & l'accompagnant comme en proceſſion, où les preſtres & dignitez du Temple alloient auec diuers ornements & appareils. Les vns encenſans, les autres chantans, & les autres ſonnants de fluſtes triſtes, & de tambours, ce qui augmentoit beaucoup les pleurs des vaſſaux & parens. Le preſtre qui faiſoit l'office eſtoit orné des marques de l'idole que

le Seigneur auoit repreſenté : car tous les Seigneurs repreſentoient les idoles, & en prenoient le nom de quelqu'vn, & à ceſte occaſion eſtoient eſtimez & honorez. L'ordre de Cheuallerie portoit ordinairement ces marques deſſuſdites. Celuy qu'ils deuoient bruſler, eſtant apporté au lieu à ce deſtiné, ils l'enuironnoient de bois de pin, & tout ce qui eſtoit de ſon bagage, puis il mettoient le feu comme i'ay dit cy deſſus, l'augmentant touſiours auec du bois gommeux, iuſques à ce que le tout fuſt conuerty en cendre. Incontinent ſortoit vn preſtre en habit & ornement de diable, ayant des bouches à toutes les iointures, & pluſieurs yeux de miroirs, & tenoit vn grand baſton, auec lequel il meſloit toutes les cendres fort audacieuſement & auec vn geſte & vne repreſentation ſi terrible, qu'il eſpouuentoit tous les aſſiſtans. Quelquesfois ce miniſtre auoit d'autres habits differẽs, ſelon qu'eſtoit la qualité du mort. I'ay fait ceſte digreſſion des obſeques & funerailles ſur l'idolatrie & ſuperſtition qu'ils auoiẽt aux defuncts, maintenant il eſt raiſonnable de retourner à l'intention principale, & d'achcuer ceſte matiere.

Du quatrieſme & dernier genre d'Idolatrie, dont les Indiens ont vſé, ſpecialement les Mexiquains, enuers les images & ſtatuës.

CHAP. IX.

COmbien que veritablement Dieu ſoit grandement offenſé en ces idolatries ſuſdites, où l'on adoroit les creatures, ſi eſt-ce que le S. Eſprit

reprouue & condamne encor dauantage vn autre genre d'idolatrie, qui eſt de ceux qui adorent ſeulement les images & figures faites de la main des hommes, leſquelles n'ont autre choſe en elles que d'eſtre vn bois, ou pierre, ou metal, & la figure que Dieu leur a voulu donner. C'eſt pourquoy le Sage parle ainſi de telles gens : *Mal-heureux ſont & entre les morts ſe peut conter l'eſperance de ceux qui ont appellé les œuures des mains des hommes Dieux, l'or, l'argent, & l'inuention de la ſemblance d'animaux, ou vne pierre inutile, qui n'a rien dauantage que d'eſtre vne antiquaille.* Sap. 13. Et pourſuit diuinement ces propos à l'encõtre de cet erreur, & folie des Gentils. Comme auſſi le Prophete Eſaie, le prophete Hieremie, le prophete Baruc, & le ſainct Roy Dauid, en traittent amplement : & eſt neceſſaire & conuenable que le miniſtre de Chriſt, qui reprouue les erreurs de l'idolatrie, aye bonne veuë, & qu'il conſidere bien ces paſſages, & les raiſons que le ſainct Eſprit touche ſi viuement en iceux, & comme toutes ſe reduiſent en vne brefue ſentence, que met en auant le prophete Oſee : *Celuy qui l'a fait a eſté vn ouurier, parquoy il n'eſt point Dieu. Le veau donc de Samarie, ſeruira aux toilles d'araignees.* Oſee 8. Reuenant donc à noſtre propos, il y a eu aux Indes vne grãde curioſité de faire des idoles & peintures de diuerſes formes, & de diuerſes matieres, leſquelles ils adoroient pour dieux, & les appelloient au Peru guacas, eſtans ordinairement des beſtes laides & difformes, au moins celles que i'ay veuës eſtoient toutes ainſi. Ie croy certainement que le diable, en l'honneur duquel l'on faiſoit ces idoles, prenoit plaiſir de ſe faire adorer

Eſa. 44. Hier. 10. Baruc. 6. Pſal. 113.

en ſes difformitez. Et à la verité il ſe trouuoit auſſi que le diable parloit & reſpondoit en beaucoup de ces guacas, ou idoles, & ſes preſtres & miniſtres venoient à ces oracles du pere de menſonge, & quel il eſt, tels eſtoient ſes conſeils, aduis & propheties. C'a eſté és prouinces de la neufue Eſpagne, en Mexique, Teſcuro, Tlaſcalla, Cholula, & aux parties voiſines de ce royaume, où ce genre d'idolatrie a eſté le plus practiqué qu'en royaume du monde. Et eſt vne choſe prodigieuſe, d'ouir conter les ſuperſtitions qu'ils ont euës en ce poinct: toutesfois il ne ſera pas malplaiſant d'en raconter quelque choſe. Le principal idole de Mexique eſtoit, comme i'ay dit, Vitzilipuztli. C'eſtoit vne ſtatuë de bois taillee en ſemblance d'vn homme aſſis en vn eſcabeau de couleur d'azur, poſé ſur vn branquard, de chaque coing duquel ſortoit vn bois, ayant la forme d'vne teſte de ſerpẽt. L'eſcabeau denotoit qu'il eſtoit aſſis au ciel: cet idole auoit tout le front azuré, & eſtoit lié par deſſus le nez d'vne bande de couleur d'azur, qui prenoit d'vne oreille à l'autre. Il auoit ſur la teſte vn riche plumage, en façon d'vn bec de petit oiſeau, qui eſtoit couuert par le haut d'vn or bien bruny. Il auoit en la main gauche vne rondelle blanche, auec cinq formes de pommes de pin, faites de plumes blanches, qui y eſtoient poſees en croix, & du haut ſortoit vn guaillardet d'or, ayant aux coſtez quatre ſagettes, leſquelles (au dire des Mexiquains) auoient eſté enuoyees du ciel, pour faire les actes & proüeſſes qui ſe diront en ſon lieu. Il auoit en la main dextre vn baſton azuré, qui eſtoit taillé en façon d'vne cou-

leuure ondoyante. Tout cet ornement & le reſte qu'il auoit portoit ſon ſens, ainſi que le declaroient les Mexiquains. Le nom de Vitzilipuztli, main gauche de plume reluiſante. Ie diray cy apres du Temple ſuperbe, des ſacrifices, feſtes, & ceremonies de ce grand idole, qui ſont choſes remarquables. Mais à preſent il ſera ſeulement dit, que cet idole veſtu & orné richement, eſtoit mis en vn autel fort haut, en vne petite piece, ou encaſtillement, fort couuerte de linceux, de ioyaux, de plumes & d'ornements d'or, auec beaucoup de rondeles de plumes, les plus belles & plus gentilles qu'ils pouuoient recouurer, & auoit touſiours deuant ſoy vne courtine, pour plus grande veneration. Ioignant la chambre ou chapelle de cet idole, il y auoit vne piece qui eſtoit de moindre ouurage, & non pas ſi bien ornee, où il y auoit vn autre idole qu'ils appelloient Tlaloc. Ces deux idoles eſtoient touſiours enſemble, pource qu'ils les reputoient compagnons, & d'vne eſgale puiſſance. Il y auoit vn autre idole en Mexique, fort eſtimé, qui eſtoit le Dieu de penitence & des iubilez & pardons des pechez. Ils appelloient ceſt idole Tezcallipula, & eſtoit fait d'vne pierre fort reluiſante & noire, comme Iayel, eſtant veſtu de quelques gentils affiquets à leur mode. Il auoit des pendants d'oreilles d'or & d'argent, & en la leure d'embas vn petit canon de cryſtal, de la longueur d'vn xeme ou demy pied, dans lequel ils mettoient quelque fois vne plume verte, & quelquesfois vne azuree, qui le faiſoit reſſembler tantoſt vne eſmeraude, tantoſt vne turquoiſe, il auoit les cheueux ceints & bandez auec vn liſer d'or, bruny, au bout du-

quel pendoit vne oreille d'or, auec deux brandons de fumees peintes en icelle, qui ſignifioient les prieres des affligez & pechez qu'il oyoit, quād ils ſe recommandoiēt à luy. Entre les deux oreilles pendoient vn nombre de petits herons. Il auoit vn ioyau pendu au col, ſi grand qu'il luy couuroit l'eſtomach. Aux deux bras des bracelets d'or: au nombril vne riche pierre verte, & en la main gauche vn eſuentail de plumes precieuſes, vertes, azurees, & jaulnes, qui ſortoient d'vn chaſton d'or reluiſant, & fort bruny, tellement qu'il ſembloit que ce fuſt vn miroir, qui ſignifioit que dedans ce miroir il voyoit tout ce qui ſe faiſoit au monde. Ils appelloient ce miroir ou chaſton d'or Itlacheaya, qui veut dire ſon regardoir. Il tenoit en la main dextre quatre ſagettes, qui ſignifioient le chaſtiement qu'il donnoit aux mauuais, pour les pechez. C'eſt pourquoy c'eſtoit l'idole qu'ils craignoient le plus, de peur qu'il ne deſcouuriſt leurs fautes & delicts. Il y auoit pardon de pechez en ſa feſte, qui ſe faiſoit de quatre ans en quatre ans, comme il ſera dit cy apres. Ils tenoient ce meſme idole Tezcatlipuca pour le dieu de la ſecheteſſe, de la famine, & ſterilité, & de la peſtilence. Parquoy ils le peignoient auſſi en vne autre forme, à ſçauoir eſtant aſſis auec beaucoup de majeſté, ſur vn eſcabeau entouré d'vne courtine rouge, peinte & elabouree de teſtes & os de morts. En la main gauche il auoit vne rondelle auec cinq pines, ou formes de pommes de pin faites de cotton, & en la droite vne dardille, comme d'vn geſte menaſſant, & ayant le bras eſtendu, comme qui la voudroit jetter, & de la

rondelle ſortoient quatre ſagettes. Il auoit le viſage & apparence de courroucé, & de coleré, le corps oingt tout de noir, & la teſte pleine de plumes de cailles. Ils vſoient de grandes ſuperſtitiõs enuers cet idole, pour la grand crainte qu'ils auoient de luy. En Cholula, qui eſtoit vne republique de Mexique, ils adoroient vn fameux idole, qui eſtoit le dieu des marchãdiſes, pource qu'ils eſtoient grands marchands, & encor auiourd'huy ſont-ils fort addonnez au commerce, ils l'appelloient Quetzaalcoalt. Cet idole eſtoit en vne grande place, en vn temple fort haut, & auoit autour de luy de l'or, de l'argent, des ioyaux, des plumes fort riches, & des habits de diuerſes couleurs. Il auoit le corps en forme d'homme, mais le viſage d'vn petit oiſeau auec vn bec rouge, & au deſſus vne creſte, pleine de verrues, ayant des rangs de dents, & la langue qui luy ſortoit dehors. Il portoit ſur la teſte vne mitre pointuë de papier peint, vne faulx en la main, & beaucoup d'affiquets d'or aux iambes, & mil autres folles inuentions, qui toutes auoient leur ſignification, & l'adoroient parce qu'il faiſoit riche ceux qu'il vouloit, comme Memnon & Plutus. Et à la verité ce nom que les Choluanos donnoient à leur dieu eſtoit bien à propos, encor qu'ils ne l'entendiſſent pas. Ils l'appelloient Quetzaalcoalt, qui ſignifie couleuure de plume riche, car tel eſt le diable de l'auarice. Ces barbares ne ſe contentoient point d'auoir des dieux, mais auſſi ils auoient des deeſſes, comme les fables des poëtes les introduirent, & l'aueugle Gentilité des Grecs & des Romains les ont venerees. La principale des deeſſes

qu'ils adoroient, estoit appellee Tozi, qui veut dire nostre ayeulle, laquelle, comme racontent les histoires de Mexique, fut fille du roy de Culguacan, qui fut la premiere qu'ils escorcherent par le commandement de Vitzilipuztli, laquelle ils cõsacrerent de ceste façon, pour estre sa sœur, & dés lors ils commencerent à escorcher les hommes en leurs sacrifices, & de vestir les viuans des peaux des sacrifiez, ayans appris que leur Dieu se plaisoit en cela, comme mesme d'arracher le cœur de ceux qu'ils sacrifioient, ce qu'ils apprindrent de leur dieu, lequel tira & arracha le cœur de ceux qu'il chastia en Tulla, comme il sera dit en son lieu. L'vne de ces deesses qu'ils adoroient eut vn fils grand chasseur, que ceux de Tlascalla depuis prindrent pour dieu, & ceux-là estoient le party contraire des Mexiquains, auec l'aide desquels les Espagnols gaignerent le Mexique. La prouince de Tlascalla est fort propre pour la chasse, & le peuple fort addonné à icelle. C'est pourquoy ils faisoient vne grand feste à cet idole, lequel ils peignoient d'vne telle forme, qu'il n'est ja besoin de perdre le temps à la descrire. Mais la feste qu'ils luy faisoient estoit plaisante, & en ceste façon: Ils sonnoient vne trompe sur l'aube du iour, au son de laquelle ils s'assembloient tous auec leurs arcs, flesches, fillets, & autres instruments de chasse, & alloient auec leur idole en procession, suiuis d'vn grand nombre de peuple à vne Sierre haute, au sommet de laquelle ils auoient dressé & accommodé vne fueillee, & au milieu vn autel tres-richement orné, où ils mettoient l'idole. Ils alloiẽt cheminans auec vn grand bruit de trompettes,

de corners, de fleutes, & de tambours, & paruenus au lieu, ils circuiſſoient & enuironnoient tous les coſtez de ceſte Sierre ou montagne, où ils mettoient le feu par tous les endroits, au moyen dequoy ſortoient pluſieurs & diuers animaux, comme cerfs, cõils, lieures, renards & loups, leſquels alloient vers le ſommet fuyans le feu. Ces chaſſeurs couroiẽt apres auec de grands cris & bruits de diuers inſtrumẽts, les chaſſans iuſques au ſommet deuant l'idole, où arriuoit vn tel nombre de beſtes de chaſſe, en ſi grãd preſſe, qu'elles ſautoiẽt les vnes ſur les autres, ſur le peuple, & ſur l'autel meſme, en quoy ils prenoient vn grand plaiſir, & reſiouiſſance. Alors ils prenoient vn grand nombre de ces beſtes, & ſacrifioient deuant l'idole les cerfs & grands animaux, leur arrachant le cœur, auec la meſme ceremonie dont ils vſoient au ſacrifice des hommes: ce qu'eſtant acheué, ils prenoient toute ceſte chaſſe ſur leurs eſpaules, & ſe retiroient auec leur idole de la meſme façõ qu'ils y eſtoient venus, & entroiẽt en la cité chargez de toutes ces choſes, fort reſiouis, auec grand nombre de muſique, de buccines, & de tambours, iuſques à arriuer au temple où ils mettoiẽt leur idole, auec grande reuerence & ſolemnite. Ils alloiẽt tous accommoder les chairs de ceſte chaſſe, dequoy ils faiſoient vn banquet à tout le peuple, & apres diſner faiſoient leurs farces, repreſentatiõs, & dances deuant l'idole. Ils auoient vn autre grãd nombre d'idoles, de dieux & deeſſes, mais les principales eſtoient en la nation Mexiquaine, & aux peuples voiſins, ainſi qu'il a eſté dit.

D'vne eſtrange façon d'idolatrie practiquee entre les Mexiquains.

CHAP. X.

COMME nous auons dit que les rois Inguas du Peru firent faire à leur ſemblance de certaines ſtatuës qu'ils appelloient leurs guaoiquies, ou freres, & leur faiſoient porter autant d'honneur qu'à eux-meſmes: ainſi en ont fait les Mexiquains de leurs dieux, mais ils ont paſſé plus outre, pource que des hommes vifs ils faiſoient des dieux, qui eſtoit en ceſte maniere. Ils prenoiēt vn captif, tel qu'ils aduiſoient bon eſtre, & auparauant que de le ſacrifier à leurs idoles, luy donnoient le meſme nom de l'idole auquel il deuoit eſtre ſacrifié, & le veſtoient & ornoient des meſmes ornemens que leur idole, diſans qu'il repreſentoit le meſme idole. Et pendant tout le temps que duroit ceſte repreſentation (qui eſtoit d'vn an en certaines feſtes, en d'autres de ſix mois, & en d'autres moins) ils l'adoroient & veneroient de la meſme façon que le propre idole: cependāt il mangeoit, beuuoit, & ſe reſiouiſſoit. Quand il alloit par les rues, le peuple ſortoit pour l'adorer, & tous luy offroiēt beaucoup d'aumoſnes, & luy portoient les enfans & les malades, afin qu'il les guariſt & beniſt, & luy laiſſoient en tout faire ſa volonté, ſauf qu'il eſtoit touſiours accompagné de dix ou douze hōmes, de peur qu'il ne ſ'enfuiſt. Et luy afin que l'on luy fiſt reuerēce par où il paſſoit, ſonnoit de fois à d'autre d'vne petite fleute,

afin que le peuple ſ'appreſtaſt pour l'adorer. La feſte eſtant venuë, & luy eſtant bien gras, ils le tuoient, l'ouuroient, & le mangeoient, faiſans vn ſolemnel ſacrifice de luy. A la verité c'eſt vne choſe pitoyable de conſiderer la façon de laquelle Satan tenoit ces gens en ſa puiſſance, & tient encor auiourd'huy pluſieurs qui font de ſemblables cruautez & abominations, aux deſpens des triſtes ames, & des miſerables corps de ceux qu'ils luy offrent, & luy ſe moque & rit de la bourde & moquerie qu'il fait aux pauures mal-heureux, leſquels meritent bien par leurs pechez que le treshaut Dieu les delaiſſe en la puiſſance de leur ennemy, qu'ils ont choiſi pour dieu & pour ſouſtiē. Mais puis que i'ay dit ce qui ſuffit de l'idolatrie des Indiens, il ſ'enſuit que nous traittions de leur religion, ou pour mieux dire ſuperſtition, de laquelle ils vſent en leurs ſacrifices, temples & ceremonies, & ce qui touche le reſte.

Comme le diable ſ'eſt efforcé de ſ'eſgaler à Dieu, & de luy reſſembler aux façons de ſacrifices, religion, & Sacremens.

CHAP. XI.

AVANT que de venir à ce poinct, l'on doit conſiderer vne choſe, qui eſt fort digne de regarder de prés, qui eſt que comme le diable par ſon orgueil a prins party & ſ'eſt rendu contraire à Dieu, ce que noſtre Dieu par ſa ſageſſe ordonne pour ſon honneur & ſeruice, & pour le bien & ſalut de l'homme, le diable ſ'efforce de l'imiter & le peruertir, pour eſtre honoré, & faire que l'homme en

me en ſoit condamné. Car comme nous voyons que le grand Dieu a des ſacrifices, des Preſtres, des Sacremens, des Religieux, des Prophetes, & des gens dediez à ſon ſeruice diuin, & ſainctes ceremonies, ainſi le diable a ſes ſacrifices, preſtres, ſes façons de Sacremens, ſa gent dediee, ſes reclus & ſainctetez feintes, auec mille ſortes de faux prophetes, tout ce qui ſera plaiſant d'entendre, eſtant declaré en particulier, & non point de petit fruict pour celuy qui ſe ſouuiendra comme le diable eſt le pere de menſonge, ainſi que la verité le dit en l'Euangile; parquoy il procure vſurper pour ſoy la gloire de Dieu, & contrefaire la lumiere par ſes tenebres. Les enchanteurs d'Egypte enſeignez de leur maiſtre Satanas, ſ'efforçoient de faire d'autres merueilles ſemblables à celles de Moyſe & d'Aaron, pour ſ'eſgaler à eux. Nous liſons au liure des Iuges, de ce Micas preſtre du vain idole, qui ſe ſeruoit meſme des ornemens dont on vſoit au Tabernacle du vray Dieu, comme de l'ephod du Seraphin, & des autres choſes. Soit que ce ſoit, à peine y a-il choſe inſtituee par Ieſus-Chriſt noſtre Seigneur, en ſa loy Euangelique, que le diable ne l'aye ſophiſtiquee en quelque façon, & portée à ſa gentilité, comme l'on pourra voir en liſant ce que nous tenons pour certain, par le rapport de gens dignes de foy, des couſtumes & ceremonies des Indiēs, deſquelles nous traitterōs en ce liure.

Iean. 5.

Exod. 7.

Iud. 18.

Des temples qui ſe ſont trouuez ès Indes.

CHAP. XII.

COMMENÇANT donc par les Temples, tout ainſi que le grand Dieu a voulu que

l'on luy dediaſt vne maiſon, où ſon ſainct nom fuſt honoré, & qu'elle fuſt particulieremēt voüee à ſon ſeruice; ainſi le diable par ſes meſchantes intentions perſuada aux infideles qu'ils luy fiſſent de ſuperbes temples, & des particuliers adoratoires & ſanctuaires. En chaque prouince du Peru il y auoit vn principal guaca, ou maiſon d'adoration, & outre icelle y en auoit vne vniuerſelle par tous les roiaumes des Inguas, entre leſquelles il y en a eu deux ſignalees, & remarquees, l'vne qu'ils appelloient de Pachacama, qui eſt à quatre lieuës de Lyma, où l'on void encor auiourd'huy les ruines d'vn tres-ancien & grand edifice, duquel François Pizarre & les ſiens tirerent ceſte richeſſe infinie des vaſes, & des cruches d'or & d'argent qu'ils apporterent quand ils prindrent l'Ingua Atagualpa. Il y a certains memoires & diſcours qui diſent que le diable en ce tēple parloit viſiblement, & donnoit reſponſes par ſon oracle, & que quelquesfois ils voyoient vne couleuure tachetee, & eſt vne choſe fort commune & approuuee és Indes, que le diable parloit, & reſpondoit en ces faux ſanctuaires, en trompant les miſerables. Mais là où l'Euangile eſt entré, & là où l'on a eſleué le ſigne de la croix, le pere de menſonge y eſt deuenu muet, ainſi que Plutarque eſcrit de ſon temps : *Cur ceſſauerit Pythyas fondere oracula.* Et ſainct Iuſtin martyr traicte amplement de ce ſilence que Chriſt impoſa aux demons, qui parloient par les idoles, comme il auoit eſté beaucoup auparauant prophetiſé en la diuine Eſcriture. La façon qu'auoient les miniſtres infideles & enchanteurs de conſulter leurs

Plut. lib. de Tract. re. Iuſt. in apo. pro Chriſtia.

dieux, eſtoit comme le diable les enſeignoit. C'eſtoit ordinairement de nuict, & pour le faire entroient les eſpaules tournees vers l'idole, marchans en arriere, & plians les corps en inclinans la teſte, & ſe mettoiēt en vne laide poſture, & ainſi ils les conſultoient. La reſponſe qu'ils faiſoient ordinairement eſtoit en maniere d'vn ſifflement eſpouuentable, ou comme vn grincement qui leur faiſoit horreur, & tout ce dont il les aduertiſſoit, & leur commandoit, eſtoit vn acheminement à leur deception & perdition. Maintenant l'on trouue peu de ces oracles, par la miſericorde de Dieu, & grande puiſſance de Ieſus Chriſt. Il y a eu au Peru vn autre temple & oratoire plus eſtimé, qui fut en la cité de Cuſco, où eſt auiourd'huy le monaſtere de ſainct Dominique: & l'on peut voir que ç'a eſté vne œuure fort belle & magnifique par le paué, & pierres de l'edifice qui reſtent encor auiourd'huy. Ce temple eſtoit comme le Pantheon des Romains, en ce qu'il eſtoit la maiſon & demeure de tous les dieux: car les rois Inguas mirent en iceluy les dieux de toutes les nations & prouinces qu'ils conqueſtoient, ayant chaque idole ſon lieu particulier, ou ceux de leur prouince les venoient adorer auec vne deſpenſe exceſſiue de choſes que l'on apportoit pour ſon miniſtere. Et par cela ils auoient opinion de retenir ſeurement & en deuoir les prouinces qu'ils auoient conqueſtees, tenans leurs dieux comme en oſtage. En ceſte meſme maiſon eſtoit le Pinchao, qui eſtoit vne idole du Soleil, de tres-fin or, ouuré d'vne grāde richeſſe de pier-

reries, lequel estoit posé vers l'Orient, auec vn tel artifice, que le Soleil à son leuer iettoit ses rayons sur luy, & comme il estoit de tresfin metal, les rayons reuerberoient, auec telle clarté, qu'il ressembloit vn autre Soleil. Les Inguas adoroient cestuy-là pour leur Dieu, & le Pachayacha, qui signifie le Createur du ciel. Ils disent qu'aux despouilles de ce temple si riche, vn soldat eut pour sa part ceste tres-belle planche d'or du Soleil. Et comme le jeu estoit lors de saison, il la perdit vne nuict en joüant: d'où vint le prouerbe qui est au Peru, pour les grands ioüeurs, disant qu'ils joüet le Soleil auant qu'il naisse.

Des superbes temples de Mexique.

CHAP. XIII.

LA superstition des Mexiquains a esté sans comparaison plus grande que celle de ceux-cy: tant en leurs ceremonies, comme en la grandeur de leurs temples, lesquels anciennement les Espagnols appelloient de ce mot Cu, lequel mot peut auoir esté prins des insulaires de sainct Dominique ou de Cuba, comme beaucoup d'autres mots qui sont en vsage, lesquels ne sont ny d'Espagne, ny d'autre langue dont l'on vse auiourd'huy és Indes, comme sont Mays, Chico, Vaquiano, Chapetõ, & autres semblables. Il y auoit donc en Mexique le Cu, si fameux temple de Vitzilipuztli, qui auoit vn tour & circuit fort grãd, & faisoit au dedãs de soy vne belle court. Il estoit tout basty de grandes pierres en façon de couleures attachees les vnes aux autres, & pour cela le

circuit eſtoit appellé Coatepantli, qui veut dire circuit de couleuures. Sur chacun des coupeaux des chambres & oratoires où eſtoient les idoles y auoit vn perrõ fort ioly, ouuragé de petites pierres menuës noires comme du geais arrãgees d'vn bel ordre, auec le champ tout releué de blanc & de rouge, qui rendoit à le voir d'embas vne grande clarté; & au deſſus du perron il y auoit des carneaux fort mignonnement faits, ouuragez comme en limaçons, & auoit pour pied & appuy deux Indiens de pierre aſſis, tenans des chandeliers en leurs mains, & d'iceux ſortoient comme des croiſons reueſtus auec les bouts enrichis de plumes jaulnes & vertes, & des franges longues de meſme. Au dedans du circuit de ceſte cour il y auoit pluſieurs chambres de religieux, & d'autres qui eſtoient au deſſus pour les Preſtres & Papes, (car ainſi ils appelloient les ſouuerains Preſtres qui ſeruoient à l'idole. Ceſte cour eſt ſi grande & ſi ſpatieuſe, que huict ou dix mil perſonnes y dançoient en rond fort à l'aiſe, s'entretenãs les mains les vns des autres, qui eſtoit vne couſtume dont ils vſoient en ce royaume, ce qui ſemble choſe incroyable. Il y auoit quatre portes ou entrees à l'Orient, au Ponant, au Nort, & au Midy. De chacune de ces portes ſortoit & commençoit vne chauſſee fort belle de deux à trois lieuës de long. Parquoy il y auoit au milieu du lac où eſtoit fondee la cité de Mexique quatre chauſſees en croix fort larges, qui l'embelliſſoient beaucoup. Sur chacun portail ou entree il y auoit vn dieu ou idole, ayant le viſage tourné du coſté des chauſſees vis-à-vis de la porte de ce temple de Vitzili-

puztli. Il y auoit trente degrez de trente braſſes de long, & eſtoient ſeparez de ce circuit de la cour par vne ruë qui eſtoit entr'eux. Au haut de ces degrez il y auoit vn pourmenoir de trente pieds de large tout enduit de chaux, au milieu duquel pourmenoir ſe voyoit vne palliſſade tresbien faite d'arbres fort hauts plantez de rang à vne braſſe l'vn de l'autre. Ces arbres eſtoient fort gros, & tous percez de petits trous, depuis le pied iuſques au coupeau, & y auoit des verges trauerſans d'vn arbre à l'autre, auſquelles eſtoient trauerſees & enchaiſnees pluſieurs teſtes de morts par les temples. En chaque verge il y auoit vingt teſtes, & ces rangs de teſtes continuoient depuis le bas iuſques au haut des arbres. Ceſte palliſſade eſtoit ſi pleine de ces teſtes de morts depuis vn bout iuſques à l'autre, que c'eſtoit vne choſe merueilleuſement triſte & pleine d'horreur. Les teſtes eſtoient de ceux qu'ils auoient ſacrifiez, car apres qu'ils eſtoient morts, & que l'on en auoit mangé la chair, la teſte en eſtoit apportee & baillee aux miniſtres du temple, qui les enchaiſnoiẽt ainſi, iuſques à ce qu'elles tombaſſent par morceaux, & auoient le ſoin de remplacer celles qui tomboient par d'autres qu'ils mettoient en leurs places. Au ſommet du temple il y auoit deux pierres ou chapelles, & en icelles eſtoient les deux idoles que i'ay dites de Vitzilipuztli, & ſon compagnon Tlalot. Ces chapelles eſtoient taillees & ciſelees fort artificieuſement, & ſi hautes eſleuees, que pour y monter il y auoit vn eſcallier de pierre de ſix vingts degrez. Au deuant de ces chambres ou chapelles il y auoit vne court de

quarante pieds en quarré, au milieu de laquelle il y auoit vne pierre haute de cinq paumes, qui eſtoit verte & pointuë en façon de piramide, & eſtoit là poſee pour les ſacrifices des hommes que l'on y faiſoit: Car vn homme eſtant couché deſſus à la rẽuerſe, elle luy faiſoit ployer le corps, & ainſi ils l'ouuroient & luy tiroient le cœur, comme ie diray cy-apres. Il y auoit en la cité de Mexique huict ou neuf autres temples comme celuy que i'ay dit, leſquels eſtoient attachez & continuez les vns aux autres dans vn grand circuit, & auoient leurs degrez particuliers, leur court, leurs chambres & leurs dortoirs. Les entrees des vns eſtoient au Ponant, des autres au Leuant, des autres au Sud, & celles des autres au Nort. Tous ces temples eſtoient ingenieuſement elabourez, & enceints de diuerſes façons de creneaux & peintures, auec beaucoup de figures de pierres, eſtans accompagnez & fortifiez de grands & larges eſperons. Ils eſtoient dediez à diuers dieux, mais apres le temple de Vitzilipuztli, ſuiuoit celuy de Tezcalipuca, qui eſtoit le dieu de penitence & des chaſtiemens, fort eſleué haut & fort bien baſty. Il y auoit quatre vingts degrez pour y mõter: au haut deſquels ſe faiſoit vne planure ou table de ſix vingts pieds de large, & ioignant icelle vne ſalle tapiſſee de courtines de diuerſes couleurs & ouurages: la porte d'icelle eſtãt baſſe & large, touſiours couuerte d'vn voile, & n'y auoit que les preſtres ſeulement qui y pouuoient entrer. Tout ce temple eſtoit elabouré de diuerſes tailles & effigies auec vne grande curio-

sité, d'autant que ces deux temples estoient comme les Eglises cathedrales, & le reste à leur respect comme parroisses & hermitages, & estoient si spacieux & de tant de chambres, qu'il y auoit en iceux les ministeres, les colleges, les escholes & les maisons des prestres, dõt ie parleray cy-apres. Ce qui est dit peut suffire pour entendre l'orgueil du diable, & le mal heur de ceste miserable nation, qu'auec si grande despense de leurs biens, de leur trauail, & de leurs vies seruoient ainsi leur propre ennemy, qui ne pretendoit d'eux autre chose que de destruire leurs ames, & consommer les corps. Neantmoins ils s'en contentoient fort, ayans opinion en leur si grande erreur, que c'estoient de grands & puissans dieux que ceux ausquels ils faisoient ces seruices.

Des Prestres, & de leurs offices.

CHAP. XIIII.

QV'ON trouue entre toutes les nations du mõde des hommes particulierement dediez au seruice du vray Dieu, ou de celuy qui est faux, lesquels seruent aux sacrifices, & pour declarer au peuple ce que leurs dieux leur commandent. Il y a eu au Mexique sur ce poinct vne estrange curiosité: & le diable voulant contrefaire l'vsage de l'Eglise de Dieu, a mis en l'ordre de ces prestres de plus grands ou superieurs, & de moindres, les vns comme Acolytes, & les autres comme Leuites. Et ce qui m'a plus fait esmerueiller, c'est que le diable a voulu vsurper pour soy le seruice de Christ, iusques à se seruir du mesme nom: car les

Mexiquains appelloient leurs grands prestres en leur ancienne langue Papas, comme pour signifier Souuerains Pontifes, ainsi qu'il appert à present par leurs histoires. Les Prestres de Vitzilipuztli succedoient par lignages de certains quartiers de la ville deputez à cet effect, & ceux des autres idoles y venoient par eslectiõ, ou pour auoir esté offerts au temple dés leur enfance. Le continuel exercice des Prestres estoit d'encenser les idoles, ce qu'ils faisoient quatre fois durãt le iour naturel. La premiere à l'aube du iour, la seconde à midy, la troisiesme au Soleil couchant, & la quatriesme à minuict. A ceste heure de minuict se leuoient toutes les dignitez du temple, & au lieu de cloches ils sonnoient des buccines, & de grãds cornets, & les autres des fleutes, & sonnoiẽt long temps vn son triste, & apres auoir cessé le son, sortoit le semainier, vestu d'vne robbe blanche en façon de Dalmatique, auec l'encensoir en la main, plein de brasier qu'il prenoit au foyer, bruslant continuellement deuant l'autel, en l'autre main vne bourse pleine d'encens, lequel il jettoit en l'encensoir, & comme il entroit au lieu où estoit l'idole, il encẽsoit auec beaucoup de reuerence: apres il prenoit vn linge, duquel il nettoioit l'autel & les courtines. Cela acheué ils s'en alloiẽt tous ensemble en vne chapelle, & là faisoient certain genre de penitence fort rigoureuse & austere, se frappans & tirans du sang, de la façon que ie diray cy apres au Traitté de la penitence, que le diable a enseignee aux siens, & ne failloient iamais à ces matinees de minuict. Aucuns autres que les Prestres ne pouuoient se mesler de leurs sacrifices, &

chacun d'eux ſ'y employoit ſelon leur dignité & degré. Ils preſchoient meſme le peuple en certaines feſtes, comme nous dirons, quand ie traitteray d'icelles. Ils auoient du reuenu, & leur faiſoit-on des offrandes abondammẽt. Ie diray cy apres de l'onction dont ils vſoient à conſacrer les Preſtres. Au Peru les preſtres eſtoient ſubſtantez & entretenus du reuenu & des heritages de leur dieu, qu'ils appelloient Chacaras, leſquels eſtoiẽt en grand nombre, & bien riches.

Des monaſteres des vierges que le diable inuenta pour ſon ſeruice.

CHAP. XV.

COMME la vie religieuſe (de laquelle pluſieurs ſeruiteurs & ſeruantes de Dieu ont fait profeſſion en la ſaincte Egliſe, à l'imitation de Ieſus-Chriſt & de ſes ſaincts Apoſtres) eſt vne choſe ſi agreable aux yeux de la diuine Majeſté, par laquelle ſon ſainct nom eſt tant honoré, & ſon Egliſe embellie: Ainſi le pere de menſonge ſ'eſt efforcé de l'imiter & contrefaire en cela, voire comme debatre auec Dieu de l'obſeruance & auſterité de vie de ſes miniſtres. Il y auoit au Peru pluſieurs monaſteres de vierges (car d'autre qualité elles n'y eſtoient point receuës) & pour le moins y en auoit vn en chaque prouince. Il y auoit en ces monaſteres deux ſortes de femmes, les vnes anciennes, qu'ils appelloient Mamacomas, pour l'inſtruction & enſeignement des ieunes: & les autres eſtoient de ieunes filles deſtinees là pour vn certain temps, puis apres l'on les

tiroit de là pour leurs Dieux, ou pour l'Ingua. Ils appelloient ceſte maiſon ou monaſtere Acllaguagi, qui eſt à dire maiſon de choiſies. Chaque monaſtere auoit ſon vicaire ou gouuerneur nommé Appopanaca, lequel auoit la puiſſance & liberté de choiſir toutes celles qu'il vouloit de quelque qualité qu'elles fuſſent, eſtans au deſſouz de huict ans, ſi elles leur ſembloient de bonne taille & diſpoſition. Ces filles ainſi enſerrees dans ces monaſteres eſtoient endoctrinees par les Mamacomas en diuerſes choſes neceſſaires pour la vie humaine, & aux couſtumes & ceremonies de leurs Dieux, & par apres ils les tiroient de là eſtãs au deſſus de quatorze ans, & les enuoyoient en la cour auec bonne garde, vne partie deſquelles eſtoient deputees pour ſeruir aux Guacas & ſanctuaires, conſeruans perpetuellement leur virginité, vne partie pour les ſacrifices ordinaires qu'ils faiſoient de pucelles, & autres ſacrifices extraordinaires qui ſe faiſoient pour le ſalut, la mort, ou les guerres de l'Ingua, & vne partie meſme pour ſeruir de femmes & de concubines à l'Ingua, & à d'autres ſiens parens & capitaines auſquels il les donnoit, qui leur eſtoit vne grande & honorable recompenſe: & ce departement ſe faiſoit par chacun an. Ces monaſteres auoient & poſſedoient en propre des heritages, rentes & reuenus pour l'entretien, nourriture & ſuſtentation de ces vierges qui y eſtoient en grand nombre. Il n'eſtoit point licite à vn pere de faire refus de bailler ſes filles lors que l'Appopanaca les demandoit pour les enſerrer & mettre en ces monaſteres, voire pluſieurs offroient

leurs filles de leur bonne volonté, leur semblant que c'estoit vn grand merite pour elles d'estre sacrifiees pour l'Ingua. Si l'on trouuoit que quelques vns de ces Mamacomas ou Acllas eust failly contre son honneur, c'estoit vn ineuitable chastiment de les enterrer toutes viues, ou de les faire mourir par vn autre genre de cruel supplice. Le diable a eu mesme en Mexique sa façon & maniere de religieuses, encor que leur profession ne fust de plus d'vn an entier & estoit en ceste sorte. Au dedans de ce grand circuit que nous auons dit cy dessus, qui estoit au temple principal, il y auoit deux maisons comme claustrales vis à vis l'vne de l'autre, l'vne d'hommes & l'autres de femmes. En celle des femmes il y auoit seulement des pucelles de douze à treize ans, lesquelles ils appelloient les filles de penitence. Elles estoient autant comme les hommes, viuoient en chasteté & regle comme pucelles, dediees au seruice de leur Dieu. L'exercice qu'elles auoient estoit de nettoyer & ballier le temple, & apprester chaque matin à manger à l'idole & à ses ministres de l'aumosne que recueilloient les religieux. La viande qu'ils appreſtoient à l'idole estoit des petits pains en figure de mains & de pieds, comme du masse-pain, & appreſtoiét auec ce pain de certaines saulses qu'ils mettoient chaque iour au deuant de l'idole, & ses prestres le mangeoient comme ceux de Baal, que conte Daniel. Ces filles auoient les cheueux coupez, & les laissoiét croistre par apres iusqu'à quelque temps: elles se leuoient à minuict aux matines de l'idole, qu'ils celebroient tous les iours, faisans les mesmes exercices que les religieux. Ils auoient leurs

Daniel, 14.

Abbeſſes qui les occupoient à faire des toiles de diuerſes façons pour l'ornement de leurs idoles & des temples. Leur habit ordinaire eſtoit tout blanc ſans aucun ouurage ny couleur. Elles faiſoient auſſi leurs penitences à minuict, ſe ſacrifians en ſe bleſſant elles meſmes, & ſe perçans le bout des oreilles, & mettãs en leurs ioüies le ſang qu'elles en tiroïent, & par apres ſe lauoient pour oſter ce ſang en vn petit eſtang qui eſtoit dedans leur monaſtere. Elles viuoient en grande honneſteté & diſcretiõ: & s'il ſe trouuoit que quelqu'vne eut failly, quoy que ce fuſt legerement, incontinent elle eſtoit miſe à mort ſans remiſſion, diſants qu'elle auoit violé la maiſon de leur Dieu. Ils tenoient pour vn augure & aduertiſſemẽt que quelqu'vn de ces religieux ou religieuſes auoient fait faute quand ils voyoient paſſer quelque rat ou ſouris, ou chauue-ſouris en la chappelle de leur idole, ou qu'ils auoient rongé quelques voiles: pour ce qu'ils diſoient que le rat ou chauue-ſouris ne ſe fuſt point hazardé à faire vne telle indignité, ſi quelque delict n'euſt precedé, & deſlors commençoient à faire inquiſitiõ & recherche du fait, puis ayant deſcouuert le delinquant ou delinquãte, de quelque qualité qu'il fuſt, incontinent le faiſoient mourir. En ce monaſtere n'eſtoient receües que les filles de l'vn des ſix quartiers qui eſtoient nommez pour ceſt effect, & duroit ceſte profeſſion, comme il a eſté dit, l'eſpace d'vn an entier, pendant lequel leurs peres où elles auoient fait vœu de ſeruir l'idole en ceſte façon, & de là elles ſortoient pour ſe marier. Ces pucelles de Mexique, & encor plus celles du Peru, auoient

quelque reſſemblance auec les vierges Veſtales de Rome, comme racontent les hiſtoires, afin que l'on entende comme le diable a eu le deſir d'eſtre ſeruy de gens qui gardent virginité, non pas que la netteté luy agree, car de ſoy il eſt eſprit immonde, mais pour le deſir qu'il a d'oſter au grand Dieu ſelon ſon pouuoir ceſte gloire de ſe ſeruir de netteté & integrité.

Des Monaſteres de Religieux que le diable a inuentez pour la ſuperſtition.

CHAP. XVI.

QV'On cognoiſt aſſez par les lettres des Peres de noſtre compagnie, eſcrites du Iappon, le nombre & la multitude des Religieux qu'il y a en ces prouinces, leſquels ils appellent Boncos, & meſme leurs couſtumes, ſuperſtition & menſonges. Quelques peres qui ont eſté en ces pays racontent de ces boncos, & religieux de la Chine, diſans qu'il y en a de pluſieurs ordres, & de diuerſes ſortes, que les vns les vindrent voir veſtus d'vn habit blanc, portans des bonnets, & les autres, d'vn habit noir, ſans cheueux & ſans bonnet, & que ces religieux ordinairement ſont peu eſtimez, & les Mandarins, ou miniſtres de iuſtice les foüettent comme ils font le reſte du peuple. Ils font profeſſion de ne point manger de chair, ny de poiſſon, ny de choſe aucune ayant vie, ains ſeulement du ris, & des herbes, mais en ſecret ils mangent de tout, & ſont pires que le commun peuple. Ils diſent que les religieux qui ſont en la cour, qui eſt en Paquin, ſont fort eſtimez. Les

Mandarins vont ordinairement ſe recreer aux Narelles, ou monaſteres de ces moines, & en retournent preſque touſiours yures. Ces monaſteres ſont ordinairement hors des villes, & ont dedans leur enclos des temples: Toutesfois ils ſont peu curieux en la Chine des idoles, ou des temples, car les Mandarins font peu d'eſtat des idoles, & les tiennent pour vne choſe vaine & digne de riſee, voire ne croyent pas qu'il y ait autre vie ny autre Paradis, que d'eſtre en office de Mandarin, ny d'autre enfer, que les priſons qu'ils donnent aux delinquans. Quant au vulgaire, ils diſent qu'il eſt neceſſaire de l'entretenir par l'idolatrie, comme meſme le Philoſophe l'enſeigne à ſes gouuerneurs. Et a eſté en l'Eſcriture vne excuſe que donna Aaron de l'idole du veau qu'il auoit fait faire. Neantmoins les Chinois ont accouſtumé de porter aux pouppes de leurs nauires, en de petites chappelles vne pucelle en boſſe aſſiſe en ſa chaire auec deux Chinois au deuant d'elle agenoüillez en façon d'Anges, & y a de la lumiere ardente de iour & de nuict. Et quand ils doiuent faire voile, ils luy font pluſieurs ſacrifices & ceremonies, auec vn grand bruit de tambours & de cloches, jettans des papiers bruſlans par la pouppe. Venans donc aux Religieux, ie ne ſçache point qu'au Peru il y ait eu maiſon propre d'hommes retirez outre leurs preſtres, & ſorciers, dont y en a vne infinité. Mais ç'a eſté en Mexique, où il ſemble que le diable ait mis vne propre obſeruance: Car il y auoit au circuit du grand temple deux Monaſteres, comme i'ay dit cy-deſſus, l'vn de pucelles, dequoy i'ay traitté,

Ariſt. 12. Metaph. Exod. 31.

& l'autre de ieunes hommes reclus de dix-huict à vingt ans, lesquels ils appelloient Religieux. Ils portoient vne couronne en la teste comme les freres de pardeçà, les cheueux vn peu plus longs, qui leur tomboient, iusques à moytié de l'oreille, excepté que au derriere de la teste, ils les laissoient croistre quatre doigts de large qui leur descendoiẽt sur les espaulles, & les trousſoient & accommodoiẽt par tresses. Ces ieunes gens qui seruoiẽt au temple de Vitzilipuztli, viuoient en pauureté, & chasteté, & faisoient l'office de Leuites, administrans aux prestres, & dignitez du Temple, l'encensoir, le luminaire, & les vestemens. Ils ballioient, & nettoyoiẽt les lieux sacrez, apportãs du bois afin qu'il bruslast touſiours, au brasier, ou fouyer du Dieu, qui estoit comme vne lampe qui ardoit continuellement deuant l'autel de l'idole. Outre ces ieunes hommes, il y auoit d'autres petits garçons qui estoient comme nouices, qui seruoient aux choses manuelles, comme estoit d'accommoder le Temple de rameaux, roses, & ioncs, dõner l'eauë à lauer aux prestres, bailler les rasoirs pour sacrifier, & aller auec ceux qui demandoient l'aumosne pour la porter. Tous ceux cy auoient leurs superieurs, qui auoient la charge & le commandement sur eux; & viuoient auec vne telle honnesteté, que quand ils sortoient en public, où il y auoit des femmes, ils alloient touſiours les testes fort baissées, les yeux en terre, sans les oser hausſer pour les regarder. Ils auoient pour vestement des linceux de red, & leur estoit permis de sortir par la Cité quatre à quatre, & six à six pour aller demander l'aumosne aux quartiers. Et quãd l'on

l'on ne leur la donnoit, ils auoient licence d'aller aux grains des champs, & cueillir les eſpics de pain, ou grapetes de Mays qu'ils auoiẽt de beſoin, ſans que le maiſtre en oſaſt parler, ny les empeſcher. Ils auoient ceſte licence pour ce qu'ils viuoient pauurement, & n'auoient autre reuenu que l'aumoſne. Ils ne pouuoient eſtre plus de cinquante, & s'exerçoient en penitence, ſe leuans à minuit à ſonner des cornets & buccines, pour eſueiller le peuple. Ils faiſoient chacun leur quart à veiller l'idole, de peur que le feu de deuãt l'autel ne s'eſtaignit. Ils adminiſtroiẽt en l'encenſoir, auec lequel les preſtres encenſoient l'idole à minuit, au matin, à midy, & au ſoir. Ils eſtoiẽt fort ſubiets & obeiſſans à leurs ſuperieurs, & n'outrepaſſoient pas d'vn poinct ce qu'ils leur cõmadoient. Et apres qu'à minuit les preſtres auoiẽt acheué d'encenſer, ceux cy s'en alloient en vn lieu ſecret & eſcarté, & ſacrifioient ſe tirans du ſang des mollets auec des pointes dures & aigues. Et de ce ſang qu'ils tiroient ainſi ils s'en frottoient les temples, iuſques au deſſous de l'oreille, & ayãs acheué ces ſacrifices ils s'en alloient incontinent ſe lauer en vn petit eſtang, deſtiné à cet effect. Ces ieunes gens ne ſe oignoiẽt point d'aucun betum, par la teſte ny par le corps, comme faiſoient les preſtres, & leurs veſtemens eſtoient d'vne toile, qu'ils font là fort rude, & blanche. Cet exercice & aſpreté des penitences leur duroit vn an entier, auquel ils viuoient auec beaucoup d'auſterité, & de ſolitude. C'eſt à la verité vne choſe eſtrange, que la faulſe opinion de religion, a tant de force à l'endroit de ces ieunes hommes & filles de Mexi-

que, qu'ils vont seruans le diable auec tant de rigueur & d'austerité : ce que plusieurs de nous autres ne faisons pas au seruice du tres haut Dieu, qui est vne grand' honte & confusion pour ceux d'entre les nostres qui se glorifient d'auoir fait vn bien peu de penitence, combien que l'exercice de ces Mexiquains n'est pas perpetuel, mais d'vn an seulement, ce qui leur estoit plus tolerable.

Des penitences, & de l'austerité dont les Indiens ont vsé à la persuasion du diable.

CHAP. XVII.

PVIS que nous sommes venus à ce poinct, il sera bon, tant pour descouurir le maudit orgueil de Satan, comme pour confondre & resueiller quelque peu nostre lascheté & froideur au seruice du grand Dieu, que nous disions quelque chose des rigueurs & penitences estranges que ceste miserable gent faisoit par la persuasion du diable, comme les faux prophetes de Baal qui se blessoient & frapoient auec des lancettes, & se tiroient du sang, & comme ceux qui sacrifioient leurs fils & filles au sale Belphegor, & les passoiēt par le feu, selon que tesmoignent les diuines lettres : car Satan a touſiours desiré d'estre seruy au grand dommage & despens des hommes. Il a esté desia dit comme les prestres & religieux de Mexique se leuoient à minuict, & ayans encensé deuant l'idole, comme dignitez du temple, ils s'en alloient en vn lieu assez large où il y auoit beaucoup de cierges, & là s'asseoient, & prenans chacun vne pointe de manguey, qui est comme vne

3. Reg. 18.

Psal. 105.

4. Reg. 21.

aleſne, ou poinçon aigu, auec leſquelles, ou auec autres ſortes de lancettes ou raſoirs ils ſe peignoient & perçoient le mollet des jambes, joignant l'os, ſe tirans beaucoup de ſang, auec lequel ils s'oignoient par les temples, & mettoiẽt tremper ces pointes ou lancettes dedans le reſte du ſang, puis apres les mettoient aux creneaux de la court fichez en des globes, ou boulles de paille, afin que tous veiſſent & cogneuſſent la penitence qu'ils faiſoient pour le peuple. Ils ſe lauent & nettoyẽt ce ſang en vn lac deputé pour cet effect, qu'ils appellent Ezapangué, qui eſt à dire eauë de ſang: & y auoit au temple vn grand nombre de ces pointes & lancettes, parce qu'ils ne pouuoiẽt faire ſeruir vne deux fois. Outre cela ces preſtres & religieux faiſoient de grands ieuſnes, comme de ieuſner cinq & dix iours ſuiuans deuant quelqu'vne de leurs grandes feſtes, & leur eſtoient ces iours comme nos quatre temps: ils gardoient ſi eſtroitement la continence, que quelques-vns d'eux pour ne tomber en quelque ſenſualité, ſe fendoient les membres virils par le milieu, & faiſoient mil choſes, pour ſe rendre impuiſſans, afin de n'offenſer point leurs dieux. Ils ne beuuoient point de vin, & dormoient fort peu, pource que la plus-part de leurs exercices eſtoient de nuict, & commettoient ſur eux-meſmes de grandes cruautez, ſe martyriſans pour le diable, le tout afin qu'ils fuſſent reputez grands ieuſneurs & penitens. Ils auoient accouſtumé de ſe diſcipliner auec des cordes pleines de nœuds, & non pas eux ſeulement, mais encore le peuple faiſoit ceſte maceration & fuſtigation en la proceſſion &

feſte,qu'ils faiſoient à l'idole Tezcalipuca,que i'ay dit cy deſſus eſtre le Dieu de penitence. Car alors ils portoient tous à leurs mains des cordes neufues de fil de manguey, d'vne braſſe de long, auec vn nœud au bout, & d'icelles ils ſe fuſtigeoyent s'en donnans de grands coups par les eſpaulles. Les preſtres ieuſnoyent cinq iours ſuiuans, auant ceſte feſte,mangeans vne ſeule fois le iour,& ſe tenoiẽt ſeparez de leurs femmes,ſans ſortir du temple,pendant ces cinq iours ſe foüettans rigoureuſement auec les ordres ſuſdittes. Les lettres des peres de la compagnie de Ieſus, qu'ils ont eſcrites des Indes,traittent amplement des penitences,& exceſſiues rigueurs,dont vſent les Boncos, encor que le tout y ait eſté ſophiſtiqué,& qu'il y ait plus d'apparence que de verité. Au Peru pour ſolemniſer la feſte de l'Yta, qui eſtoit grande, tout le peuple ieuſnoit deux iours,durant leſquels ils ne touchoient point à leurs femmes, ny ne mangeoient aucune viande auec du ſel,& d'ail, ny ne beuuoiẽt point de Chica. Ils vſoient beaucoup de ceſte façon de ieuſner, pour certains pechez, & faiſoient penitence en ſe foüettans auec des orties fort aſpres. Et tantoſt s'entrefrappans pluſieurs coups par les eſpaules d'vne certaine pierre en quelques endroits. Ceſte gent aueuglée par la perſuaſion du Diable, ſe tranſportoit en des Sierres ou montagnes fort aſpres, où quelquesfois ils ſe ſacrifioient eux meſmes,ſe precipitãs du haut en bas de quelque haut rocher, qui ſont toutes embuſches & tromperies de celuy qui ne deſire rien tant, que le dommage & perdition des hommes.

Des ſacrifices que les Indiens faiſoient au diable, & de quelles choſes.

CHAP. XVIII.

C'A eſté en l'abondance & diuerſité d'offrandes & ſacrifices, enſeignez aux infidelles pour leur idolatrie, que l'ennemy de Dieu & des hommes a plus demonſtré ſon aſtuce & ſa meſchanceté. Et comme c'eſt vne choſe conuenable, & propre de la religion, de conſommer la ſubſtance des creatures, au ſeruice & à l'hõneur du Createur, qui eſt le ſacrifice : ainſi le pere de menſonge a inuenté de ſe faire offrir & ſacrifier, les creatures de Dieu, comme à l'autheur & ſeigneur d'icelles. Le premier genre de ſacrifices, duquel les hommes ont vſé, a eſté fort ſimple. Car Cain offrit des fruits de la terre, & Abel du meilleur de ſon beſtail, ce que firent auſſi depuis Noë, Abraham, & les autres Patriarches, iuſques à ce que ceſt ample ceremonial du Leuitique, ait eſté donné par Moyſe, auquel il y a tant de ſortes & differences de ſacrifices, pour diuers affaires, de diuerſes choſes, & auec diuerſes ceremonies. De la meſme façon il s'eſt contenté entre quelques nations de leur enſeigner qu'ils luy ſacrifiaſſent de ce qu'ils auoient: mais enuers d'autres il a paſſé ſi outre, en leur donnant vne multitude de couſtumes, & de ceremonies, ſur les ſacrifices, & tant d'obſeruances, qu'elles ſont eſmerueillables. Et ſemble clairement, que par là il vueille debattre, & s'eſgaller à la loy ancienne, & en beaucoup de choſes vſurper ſes propres ceremonies. Nous pouuons reduire en *Geneſ.*

trois genres de ſacrifices tous ceux dont vſent les infideles, les vnes des choſes inſenſibles, les autres d'animaux, & les autres d'hommes. Ils auoiēt accouſtumé au Peru de ſacrifier du Coca, qui eſt vne herbe qu'ils eſtiment beaucoup, & du mays, qui eſt leur bled, des plumes de couleurs, & du Chaquira, qu'ils appellent autrement Mollo, des conches ou huiſtres de mer, & quelquesfois de l'or & de l'argent, qui eſtoit aucunesfois en figures de petits animaux. Meſme de la fine eſtoffe de Cumbi, du bois taillé, & odoriferant, & le plus ordinairement du ſuif bruſlé. Ils faiſoient ces offrandes ou ſacrifices pour obtenir des vents propices, & vn bon temps, ou pour la ſanté & deliurance de quelques dangers ou malheurs. Au ſecōd genre, leur ordinaire ſacrifice eſtoit de cuyes, qui ſont de petits animaux comme petits connils, que les Indiens mangent ordinairement. Et en choſes d'importance, ou quand c'eſtoiēt quelques perſonnes riches, ils offroient des Pacos, ou moutons du pays, rez ou velus, & prenoient garde fort curieuſement au nombre, aux couleurs & au temps. La façon de tuer quelconque victime, grande ou petite, dont vſoient les Indiens ſelon leurs ceremonies anciennes, eſt la meſme de laquelle vſent auiourd'huy les Mores, qu'ils appellent Alquiblé, qui eſt de prendre la beſte ſur le bras droit, & luy tourner les yeux vers le Soleil, diſant certaines paroles, ſelon la qualité de la victime que l'on tuë: Car ſi elle eſtoit de couleur, les paroles ſ'addreſſoient au Chuquilla, & Tonnerre, afin qu'il n'y euſt diſette d'eaux: ſi elle eſtoit blanche & raſe, ils l'offroient au Soleil

auec certaines paroles, ſi elle eſtoit veluë ils l'offroient auſſi auec d'autres, afin qu'il donnaſt ſa lumiere, & fuſt propice à la generation: ſi c'eſtoit vn guanaco, qui eſt de couleur griſe, ils addreſſoient le ſacrifice au Viracocha. Au Cuſco l'on tuoit & ſacrifioit chacun an auec ceſte ceremonie, vn mouton rez au Soleil, & le bruſloient veſtu d'vne chemiſolle rouge, & lors qu'il bruſloit, ils jettoient au feu certains petits panniers de coca, qu'ils appelloient Vilcaronca, pour lequel ſacrifice ils auoient des hommes deputez & du beſtail, qui ne ſeruoit à autre choſe. Ils ſacrifioient meſme des petits oiſeaux, encor que cela ne fuſt pas ſi frequent au Peru comme en Mexique, où le ſacrifice des cailles eſtoit fort ordinaire. Ceux du Peru ſacrifioient des oiſeaux de la Puna (ainſi appellent-ils le deſert) quand ils deuoient aller à la guerre pour faire diminuer les forces des Guacas de leurs contraires. Ils appelloient ces ſacrifices Cuzcouiccça, ou Conteuiccça, ou Huallauiccça, ou Sopauiccça, & le faiſoient en ceſte forme. Ils prenoient pluſieurs ſortes de petits oiſeaux du deſert, & aſſembloient beaucoup d'vn bois eſpineux, qu'ils appellent Yanlli, lequel eſtant allumé, aſſembloient ces petits oiſeaux. Cet aſſemblement eſtoit appellé Quico, puis les jettoient au feu, autour duquel alloient les officiers du ſacrifice, auec certaines pierres rondes & cottellees, où eſtoient peintes pluſieurs couleuures, lions, crapaux, & tygres, proferans ce mot Vſachum, qui ſignifie la victoire nous ſoit donnee, & autres paroles. En quoy ils diſoient que les forces de Guacas de leurs ennemis ſe perdoiet, & tiroiet

certains moutons noirs, qui estoient en prison quelques iours sans manger, lesquels ils appelloiét Vrca, & en les tuans, disoient ces paroles, comme les cœurs de ces animaux sont affoiblis, ainsi soiét affoiblis nos contraires : que s'ils voyoient en ces moutons, qu'vne certaine chair qui estoit derriere le cœur, ne se fust point cõsommee par les ieusnes & prisons passees, ils les tenoiét pour vn mauuais augure. Ils amenoient certains chiens noirs, qu'ils appelloient Appuros, & les tuoient, les iettans en vne plaine auec certaines ceremonies, faisans manger ceste chair à quelques sortes d'hommes, lesquels sacrifices ils faisoient, de peur que l'Ingua ne fust offensé auec du poison, & pour cet effet ils ieusnoient depuis le matin iusques au leuer des estoilles, & lors ils se saoulloient & se honnissoient à la façon des Mores. Ce sacrifice leur estoit le plus cõuenable, pour s'opposer aux Dieux de leurs contraires, & combien que pour le iourd'huy vne grand' partie de ces coustumes ayent cessé, les guerres ayans prins fin, toutesfois il en est demeuré encor quelques restes, pour l'occasiõ des disputes particulieres ou communes des Indiens, ou des Caciques, ou d'entre les villes. Ils sacrifioient & offroient aussi des conches de la mer, qu'ils appellent Mollo, & les offroient aux fontaines & sources, disans que les conches estoient filles de la mer, mere de toutes les eaux. Ils donnent à ces conches des noms differens, selõ la couleur, & s'en seruét aussi à diuerses fins. Ils en vsent presque en toutes sortes de sacrifices, & encor auiourd'huy quelques vns mettent des conches pillees dedans leur Chica, par superstition. Finalement il

leur ſembloit conuenable d'offrir ſacrifice de tout ce qu'ils ſemoient & eſleuoient. Il y auoit des Indiens deputez pour faire ces ſacrifices, aux fontaines, ſources & ruiſſeaux, qui paſſoient par les villes, ou par leurs Chacras, qui ſont leurs meſtairies, & les faiſoient, apres auoir acheué leurs ſemailles, afin qu'ils ne ceſſaſſent de courir, & qu'ils arrouſaſſent touſiours leurs heritages. Les ſorciers iettoient leur ſort pour cognoiſtre le temps auquel les ſacrifices ſe deuoient faire, leſquels eſtãs acheuez, l'on aſſembloit de la cõtribution du peuple, ce que l'on deuoit ſacrifier, & les bailloit-on à ceux qui auoient la charge de faire ces ſacrifices. Ils les faiſoient au commencement de l'Hyuer, qui eſt lors que les fontaines, ſources, & riuieres croiſſent pour l'humidité du temps, & eux l'attribuoiẽt à leurs ſacrifices. Ils ne ſacrifioiẽt point aux fõtaines & ſources des deſerts. Auioud'huy demeure encor entre eux le reſpect qu'ils auoiẽt aux fontaines, ſources, eſtangs, ruiſſeaux, ou riuieres, qui paſſent par les villes, & Chacras, meſmes auſſi aux fontaines & riuieres des deſers. Ils font particuliere reuerence & veneration à la rencontre de deux riuieres, & là ſe lauent pour la ſanté, s'oignãs premierement auec de la farine de mays, ou auec autres choſes, en y adiouſtant diuerſes ceremonies, ce qu'ils font meſme en leurs baings.

Des ſacrifices d'hommes qu'ils faiſoient.

CHAP. XIX.

LA plus pitoyable meſ-auanture de ce pauure peuple, eſt le vaſſellage qu'ils paioient au dia-

ble, luy ſacrifiant des hommes, qui ſont les images de Dieu, & ont eſté creez pour iouir de Dieu. En beaucoup de nations ils auoient accouſtumé de tuer pour accompagner les defunets, comme a eſté dit cy-deſſus, les perſonnes qui leur eſtoient les plus agreables, & de qui ils imaginoient qu'ils ſe pourroient mieux ſeruir en l'autre monde. Outre ceſte occaſion, ils auoient accouſtumé au Peru de ſacrifier des enfans de quatre ou ſix ans, iuſques à dix, & la plus-part de ces ſacrifices eſtoient pour les affaires qui importoient à l'Ingua, comme en ſes maladies, pour luy enuoyer ſanté, meſme quand il alloit en guerre, pour la victoire, & quand ils donnoient au nouueau Ingua le bourrelet, qui eſt l'enſeigne du Roy, comme ſont icy le ſceptre & la couronne. En ceſte ſolemnité ils ſacrifioient le nombre de deux cents enfans de quatre à dix ans, qui eſtoit vn cruel & inhumain ſpectacle. La façō de les ſacrifier eſtoit de les noyer & enterrer auec certaines repreſentations & ceremonies, tantoſt ils leur coupoient la teſte, & ſ'oignoient auec leur ſang d'vne oreille en l'autre. Ils ſacrifioient meſme des filles, du nombre de celles qu'on amenoit à l'Ingua, des monaſteres dont i'ay traitté cy-deſſus. Il y auoit en ce cas vn abus fort grand & fort general, qui eſtoit que ſi quelque Indien qualifié, ou du vulgaire, eſtoit malade, & le deuin luy diſoit que pour certain il deuoit mourir, ils ſacrifioient au Soleil, ou au Viracocha, ſon fils, le priant de ſe contenter d'icelùy, & qu'il ne vouluſt oſter la vie au pere. C'eſt vne ſemblable cruauté à celle que rapporte l'Eſcriture, dont vſa le Roy de Moab,

en sacrifiant son fils premier né sur la muraille, à la veuë de ceux d'Israël, ausquels cet acte sembla si triste, qu'ils ne voulurent pas le presser d'auantage, & ainsi s'en retournerent en leurs maisons. 4. Reg 3. 1

L'Escriture raconte aussi le mesme genre de sacrifice auoir esté en vsage entre les nations barbares des Cananeans & Iebuseans, & les autres dont escrit le liure de Sapience. *Ils appellent paix de viure en si grands maux, & si griefs, comme de sacrifier leurs propres fils, ou de faire d'autres sacrifices cachez, ou de veiller toute la nuict, faisans actes de fols, & ainsi ils ne gardent point netteté en leur vie, ny en leurs mariages, mais l'vn par enuie oste la vie à l'autre, l'autre luy oste sa femme, & son contentement, & tout y est en confusion, le sang, l'homicide, le larcin, la tromperie, la corruption, l'infidelité, les seditions, les pariuremens, les mutineries, l'oubliance de Dieu, la contamination des ames, le changement de sexe, & de naissance, l'inconstance des mariages, le desordre de l'adultere, & ordure. Car l'idolatrie est vn abysme de tous maux.* Le Sage dit cela de ces peuples, desquels Dauid se plaint, que ceux d'Israel apprindrent telles coustumes, iusques à sacrifier leurs fils & filles, au diable. Ce que iamais Dieu n'a voulu, & ne luy a point esté aggreable. Car comme il a esté autheur de la vie, & qu'il a fait toutes ces autres choses pour la commodité de l'homme, il ne se plaist point que les hommes s'ostent la vie les vns aux autres. Bien que le Seigneur ait approuué & accepté la volonté du fidele Patriarche Abraham, il ne consentit pas pourtant au faict, qui estoit de couper la teste à son fils. En quoy l'on void la malice & tyrannie du diable, qui a voulu en cela surpasser Sap. 12. c. 14. Psal. 105.

Dieu, prenant plaisir d'estre adoré auec effusiõ de sang humain, & procurant par ce moyen la perdition des ames & des corps ensemble, pour la haine enragée qu'il porte à l'homme, comme son cruel aduersaire.

Des horribles sacrifices d'hommes, dont vsoient les Mexiquains.

CHAP. XX.

COIT que ceux du Peru ayét surpassé ceux de Mexique en l'occision & sacrifice de leurs enfans, (car ie n'ay point leu ny entendu que les Mexiquains vsassent de tels sacrifices) toutesfois ceux de Mexique les ont surpassez, voire toutes les nations du monde, au grand nombre d'hommes qu'ils sacrifioient, & en la facon horrible qu'ils le faisoiét. Et afin que l'on voye le grand malheur enquoy le diable tenoit ce peuple aueuglé, ie racõteray par le menu l'vsage & façõ inhumaine qu'ils auoient en cela, Premierement les hommes qu'ils sacrifioient, estoient prins en guerre. Et ne faisoiét point ces solemnels sacrifices, si ce n'estoit de captifs, de sorte qu'il semble qu'en cela ils ont suyui le stile des anciens. Car selõ que veulent dire certains Autheurs, pour ceste occasion ils appelloiét le sacrifice *victima*, d'autant que c'estoit de chose vaincuë: comme mesme ils l'appelloient *hostia quasi ab hoste*, pource que c'estoit vne offrande faite de leurs ennemis, combien que l'on ait accommodé ce mot à toutes sortes de sacrifices. A la verité les Mexiquains ne sacrifioient point à leurs idoles que leurs captifs, & n'estoient les ordinai-

res guerres qu'ils faiſoient, que pour auoir des captifs pour les ſacrifices. C'eſt pourquoy quand les vns & les autres ſe battoient, ils taſchoient de prẽdre vifs leurs contraires, & de ne les tuer point, pour iouyr de leurs ſacrifices. Et ceſte fut la raiſon que donna Motecuma au Marquis du Val, quand il luy demanda, pourquoy eſtant ſi puiſſant, & ayãt conqueſté tant de Royaumes, il n'auoit pas ſubiugé la prouince de Tlaſcalla, qui eſtoit ſi proche. Motecuma reſpondit à cela, que pour deux cauſes il n'auoit pas conqueſté ceſte prouince, combien qu'il luy euſt eſté ſi facile s'il l'euſt voulu entreprẽdre: l'vne pour auoir enquoy exercer la ieuneſſe Mexiquaine, de peur qu'elle ne ſe nourriſt en oiſiueté & delicateſſe: & l'autre & principale, qu'il auoit reſeruè ceſte prouince, pour auoir d'où tirer des captifs pour ſacrifier à leurs Dieux. La façon dont ils vſoient en ces ſacrifices eſtoit qu'ils aſſembloiẽt en ceſte palliſſade des teſtes de morts, qui a eſté ditte cy deſſus, ceux qui deuoient eſtre ſacrifiez, & faiſoit l'on auec eux aux pieds de ceſte palliſſade vne ceremonie, qui eſtoit qu'ils les mettoient tous arrangez au pied de ceſte palliſſade auec beaucoup d'hommes de garde qui les entouroient. Incontinent ſortoit vn preſtre veſtu d'vne aube courte pleine de flocquons ou houpettes par le bas, & deſcendoit du haut du temple auec vne idole faicte de paſte de bled & mays amaſſé auec miel, qui auoit les yeux de grains de voirre vert, & les dents de grains de mays, & deſcendoit auec toute la viſteſſe qu'il pouuoit les degrez du temple en bas: & montoit par deſſus vne grande pierre qui eſtoit fichee en vne forte haute terraſſe

au milieu de la court. Ceſte pierre ſ'appelloit Quauxicalli, qui veut dire la pierre de l'Aigle, & y montoit le preſtre par vn petit eſcallier qui eſtoit au deuant de la terraſſe, & deſcendoit par vn autre qui eſtoit en l'autre coſté, touſiours embraſſant ſon idole. Puis montoit au lieu où eſtoient ceux que l'on deuoit ſacrifier, & depuis vn bout iuſques à l'autre alloit monſtrant ceſte idole à vn chacun d'eux en particulier, leur diſant: Ceſtuy eſt voſtre dieu. Et en acheuant de monſtrer deſcendoit par l'autre coſté des degrez, & tous ceux qui deuoient mourir ſ'en alloient en proceſſion iuſques au lieu où ils deuoient eſtre ſacrifiez, & là trouuoient appreſtez les miniſtres qui les deuoient ſacrifier. La façon ordinaire de ſacrifier eſtoit d'ouurir l'eſtomach à celuy qu'ils ſacrifioient, apres luy auoir tiré le cœur encor à demy vif, ils jettoient l'homme & le faiſoient rouler par les degrez du temple, leſquels eſtoient tous baignez & ſoüillez de ce ſang. Et afin de le faire entendre plus particulierement, ſix ſacrificateurs conſtituez en ceſte dignité, ſortoient au lieu du ſacrifice, quatre pour tenir les mains & les pieds de celuy que l'on deuoit ſacrifier: l'autre pour tenir la teſte, & l'autre pour ouurir l'eſtomach, & tirer le cœur du ſacrifié. Ils appelloient ceux-là Chachalmua, qui en noſtre langage vaut autant que miniſtre de choſe ſacree. C'eſtoit vne dignité ſupreſme & beaucoup eſtimee entr'eux, où l'on heritoit & ſuccedoit comme en vne choſe de mayoraſque ou fief. Le miniſtre qui auoit l'office de tuer, qui eſtoit le ſixieſme d'iceux, eſtoit eſtimé & honoré comme ſouuerain preſtre & Pontife, le

nom duquel eſtoit differend, ſelon la difference des temps & ſolemnitez. Tout de meſme eſtoient leurs habits differends quand ils ſortoient à exercer leur office, ſelõ la diuerſité de temps. Le nom de leur dignité eſtoit Papa & Topilzin, leur habit & robe eſtoit vne courtine rouge en façõ de Dalmatique auec des houpes au bas, vne couronne de riches plumes verdes, blanches & jaulnes ſur la teſte, & aux oreilles comme des pendants d'or, auſquels y auoit des pierres vertes enchaſſees, & au deſſous de la leure joignant le milieu de la barbe auoit vne piece comme vn petit canon d'vne piece azuree. Ces ſix ſacrificateurs venoient les viſages & les mains ointes d'vn noir fort luiſant. Les cinq autres auoient vne cheueleure fort creſpuë & entortillee auec des liſets de cuir, deſquels ils ſont ceints par le milieu de la teſte, & portans au front de petites rondelles de papier peintes de diuerſes couleurs, & eſtoient veſtus d'vne Dalmatique blanche ouuree de noir. Ils repreſentoient auec cet ornement la meſme figure du diable: de ſorte que cela donnoit crainte & tremeur à tout le peuple de les voir ſortir auec vne ſi horrible repreſentation. Le ſouuerain preſtre portoit en la main vn grand couſteau d'vn caillou fort large & aigu, vn autre preſtre portoit vn collier de bois, ouuré en façon d'vne couleuure. Tous ſix ſe mettoient en ordre joignant ceſte pierre pyramidalle, de laquelle i'ay parlé cy-deuant, eſtant vis-à-vis de la porte de la chappelle de l'idole. Ceſte pierre eſtoit ſi pointuë, que l'homme qui deuoit eſtre ſacrifié, eſtant couché deſſus à la renuerſe, ſe plioit

de telle façon qu'en luy laissant seulemẽt tomber le cousteau sur l'estomach, fort facilement il s'ouuroit par le milieu. Apres que ces sacrificateurs estoient mis en ordre, l'on tiroit tous ceux qui auoient esté prins és guerres, lesquels deuoient estre sacrifiez en ceste feste. Et estans fort accompagnez d'hommes pour la garde & tous nuds, l'on les faisoit monter de rang ces larges degrez au lieu où estoient appareillez les ministres: & comme chacun d'eux venoit en son ordre, les six Sacrificateurs le prenoient l'vn par vn pied, l'autre par vn autre: l'vn par vne main, & l'autre par l'autre, & le iettoient à la renuerse sur ceste pierre pointuë, où le cinquiesme de ces ministres luy mettoit le collier de bois au col, & le grand prestre luy ouuroit l'estomach auec le cousteau d'vne estrange promptitude & legereté, luy arrachant le cœur auec les mains, & le monstroit ainsi fumant au Soleil, à qui il offroit ceste chaleur & fumeé de cœur, & incõtinent se tournoit vers l'idole, & luy iettoit au visage, puis ils iettoient le corps du sacrifié, le roulant par les degrez du temple fort facilemẽt, pour ce que la pierre estoit mise si proche des degrez qu'il n'y auoit pas deux pieds d'espace entre la pierre & le premier degré: de sorte que d'vn seul coup de pied ils iettoient les corps du haut en bas. De ceste façõ ils sacrifioiẽt vn à vn tous ceux qui y estoient destinez, & apres qu'ils estoient morts, & que l'on auoit ietté les corps en bas, leurs maistres ou ceux qui les auoient prins les alloient releuer, & les emportoient, puis apres les ayans departis entre eux ils les mangeoient celebrans leur feste & solemnité. Il y auoit tousiours pour le moins

quarante

quarante ou cinquante de ces sacrifiez, pource qu'il y auoit des hommes fort adroits à les prendre. Les nations circonuoisines en faisoient autãt, imitans les Mexiquains en leurs coustumes & ceremonies sur le seruice des Dieux.

D'vne autre sorte de sacrifices d'hommes, dont vsoient les Mexiquains.

CHAP. XXI.

IL y auoit vne autre sorte de sacrifices qu'ils faisoient en diuerses festes, lesquels ils appelloient Racaxipe Veliztli, qui est autant qu'escorchement de personnes. L'on l'appelle ainsi, pource qu'en certaines festes ils prenoient vn ou plusieurs esclaues, selon le nombre qu'ils vouloient, & apres l'auoir escorché en reuestoient de la peau vn homme qui estoit deputé à ceste effect. Celuy-là s'en alloit par toutes les maisons & marchez de la Cité, dançant & ballant, & luy deuoient tous offrir quelque chose, & si quelqu'vn ne luy offroit rien, il le frappoit d'vn coing de la peau au visage, le soüillant de ce sang figé qui y estoit. Ceste inuention duroit iusques à ce que le cuir se corrompist, pendant lequel temps ceux qui alloient ainsi assembloient beaucoup d'aumosnes qu'ilz employoient aux choses neceſſaires pour le seruice de leurs Dieux. En beaucoup de ces festes ils faisoiẽt vn deffy entre celuy qui sacrifioit, & celuy qui deuoit estre sacrifié, en ceste forme. Ils attachoient l'esclaue par vn pied à vne grande roüe de pierre, & luy bailloient vne espee & vne rondelle aux mains à fin qu'il se deffendist: & sortoit incõtinent

celuy qui le deuoit ſacrifier armé d'vne autre eſpee & rondelle: que ſi celuy qui deuoit eſtre ſacrifié ſe deffendoit vaillamment contre l'autre, & l'empeſchoit, il demeuroit exempt & deliuré du ſacrifice, acquerant le nom de Capitaine fameux, & comme tel eſtoit du depuis entendu: mais s'il eſtoit vaincu ils le ſacrifioient en la meſme pierre où il eſtoit attaché. C'eſtoit vn autre genre de ſacrifice quand ils dedioient quelque eſclaue pour eſtre la repreſentation de l'idole, & diſoient que c'eſtoit ſa reſſemblance. Ils donnoient aux preſtres par chacun an vn eſclaue, afin qu'il n'y euſt iamais faute de la ſemblãce vifue de l'idole. Et incontinent qu'il entroit en l'office apres qu'il eſtoit bien laué ils le veſtoient de tous les habits & ornemens de l'idole, luy donnans ſon meſme nom. Il eſtoit toute l'annee reueré & honoré comme le meſme idole, & auoit touſiours auec luy douze hommes de garde, de peur qu'il ne s'enfuiſt, auec laquelle garde l'on le laiſſoit aller librement, où il vouloit: & ſi d'auanture il s'enfuioit, le chef de la garde eſtoit mis en ſon lieu, pour repreſenter l'idole, & apres eſtre ſacrifié. Cet Indien auoit le plus honorable logis de tout le Temple, où il mangeoit & beuuoit, & où tous les principaux le venoient ſeruir & honorer; luy apportans à manger, auec l'ordre & appareil que l'on fait aux grands. Quãd il ſortoit parmy les rues de la Cité, il alloit fort accompagné de ſeigneurs, & portoit vne petite fluſte en la main, qu'il touchoit de fois à autre, pour faire entẽdre qu'il paſſoit. Et incõtinent les femmes ſortoient auec leurs petits enfans en leurs bras, & les luy preſentoient, le ſalüans

cõme Dieu. Tout le reſte du peuple en faiſoit autant; Ils le mettoiẽt de nuict en vne forte priſõ, ou cage, de peur qu'il ne s'ẽ allaſt, iuſques à ce que arriuãt la feſte, ils le ſacrifioient, cõme i'ay dit cy deſſus. Par ces façons, & beaucoup d'autres le diable abuſoit, & entretenoit ces pauures miſerables, & eſtoit telle la multitude de ceux qui eſtoiẽt ſacrifiez par ceſte infernalle cruauté, qu'il ſemble que ce ſoit choſe incroyable: Car ils afferment qu'il y en auoit quelques fois plus de cinq mil, & que tel iour s'eſt paſſé, qu'ils en ont ſacrifié plus de vingt mil en diuers endroits. Le diable vſoit, pour entretenir ceſte tuerie d'hõmes, d'vne plaiſante & eſtrãge inuention, qui eſtoit, que quand il plaiſoit aux preſtres de Satã, ils alloiẽt aux Rois, & leur declaroient cõme leurs dieux ſe mouroient de faim, & qu'ils euſſent memoire d'eux. Incontinẽt les Rois s'appareilloiẽt, & aduertiſſoient les vns les autres, que les dieux demandoient à mãger, partant qu'ils commãdaſſent au peuple, de ſe tenir preſt à venir à la guerre, & ainſi le peuple aſſemblé, & les compagnies ordonnees ils ſortoient aux champs, où ils aſſembloient leur armee, & toute leur diſpute & combat, eſtoit de ſe prendre les vns les autres pour ſacrifier, taſchans de ſe faire paroiſtre tant d'vn coſté que d'autre, en amenant le plus de captifs pour le ſacrifice, tellement qu'en ces batailles, ils taſchoient plus à s'entre-prendre, qu'à s'entretuer, pource que tout leur but eſtoit d'amener des hommes vifs, pour donner à manger à leurs idoles, qui eſtoit la façon, par laquelle ils apportoient les victimes à leurs Dieux; Et doit-on ſçauoir que iamais Roy n'eſtoit couroné, qu'au preal-

lable il n'euſt ſubiugué quelque prouince de laquelle il amenaſt vn grand nõbre de captifs, pour les ſacrifices de leurs dieux, & ainſi par tous moyens, c'eſtoit choſe infinie, que le ſang humain que l'on eſpandoit en l'honneur de Satan.

Comme deſia les Indiens eſtoient laſſez, & ne pouuoient plus ſouffrir la cruauté de leurs dieux.

CHAP. XXII.

PLvsievrs de ces barbares eſtoient deſia laſſez & ennuyez d'vne ſi exceſſiue cruauté, à eſpandre tant de ſang d'hommes, & du tribut ſi ennuyeux d'eſtre touſiours en peine de gaigner des captifs, pour la nouriture de leurs Dieux, leur ſemblant vne choſe inſupportable. Et neãtmoins ils ne laiſſoient de ſuyure & executer leurs rigoureuſes loix, pour la grand' crainte que les miniſtres des idoles leur donnoient de leur coſté, & par les ruſes auec leſquelles ils tenoient ce peuple en erreur; Mais en l'interieur ils deſiroient aſſez de ſe voir libre d'vne ſi pezante charge. Et fut vne grande prouidence de Dieu, que les premiers qui leur donnerent la cognoiſſance de la loy de Chriſt, les trouuaſſent en ceſte diſpoſition: pource que ſans doute, ce leur ſembla vne bonne loy, & vn bon Dieu, qui vouloit eſtre ſeruy de ceſte façon. Sur ce propos me cõtoit vn religieux graue en la neufue Eſpagne, que quand il fut en ce royaume il auoit demandé à vn ancien Indien, homme de qualité, comment les Indiens auoient ſi toſt receu la loy de Ieſus-Chriſt, & laiſſer la leur, ſans faire d'auantage de preuue, d'eſſay, ny de diſpute ſur icelle, car

il ſembloit qu'ils s'eſtoient changez ſans y auoir eſté eſmeus par raiſon ſuffiſante. L'Indien reſpondit: Ne croy point pere, que nous prenions ſi inconſiderement la loy de Chriſt, comme tu dis, pource que ie t'apprẽs, que nous eſtions deſia laſſez, & meſcontens des choſes que les idoles nous commandoient, & que nous auions deſia parlé de les laiſſer, & de prendre vne autre loy. Et comme nous trouuaſmes que celle que vous nous preſchiez, n'auoit point de cruautez, & qu'elle nous eſtoit conuenable, iuſte, & bonne, nous entendiſmes, & creuſmes, que c'eſtoit la vraye loy, & ainſi nous la receuſmes fort volontairement. La reſpõce de ceſt Indien s'accorde bien auec ce que l'on lit aux premiers diſcours que Hernand Cortés enuoya à l'Empereur Charles le quint, où il raconte, que apres auoir conqueſté la Cité de Mexicque, eſtant en Cuyoacan, luy vindrent des ambaſſadeurs de la republicque & prouince de Mechoachan, demandans qu'il leur enuoiaſt ſa loy, & qu'il la leur appriſt & fiſt entendre, pour autant qu'ils pretendoient de laiſſer la leur, qui ne leur ſembloit pas bonne, ce que leur accorda Cortés, & auiourd'huy ſont les meilleurs Indiens, & plus vrais Chreſtiens qui ſoient en la neufue Eſpagne. Les Eſpagnols qui virent ces cruels ſacrifices d'hommes, ſe determinerent d'employer toute leur puiſſance à deſtruire vn ſi deteſtable, & maudit carnage d'hommes, & d'autant plus qu'ils veirent vn ſoir deuant leurs yeux ſacrifier, ſoixante, ou ſoixante & dix ſoldats Eſpagnols, qui auoient eſté prins en vne bataille, qui ſe donna ſur la conqueſte de Mexicque, & vne autre fois trouuerent

eſcrit de charbon, en vne chambre en Tezcuſco, ces mots, *Icy fuſt priſonnier, vn tel malheureux, auec ſes compagnons, que ceux de Tezcuſco ſacrifierent.* Il aduint meſme à ce propos, vn cas fort eſtrange, & neantmoins veritable, ayant eſté rapporté par perſonnes dignes de foy, & fut que les Eſpagnols regardans vn ſpectacle de ces ſacrifices, & comme ils auoient ouuert & tiré le cœur à vn ieune homme fort diſpos, l'ayant ietté, & fait rouler du haut en bas des degréz comme eſtoit leur couſtume quand il vint en bas dit aux Eſpagnols en ſa langue, Cheualliers ils m'ont tué, ce qui eſmeut grandement les noſtres d'horreur, & de pitié. Et n'eſt point choſe incroyable, que ceſtuy là, ayant le cœur arraché, ait peu parler, attendu que Galien raconte qu'il eſt arriué pluſieurs fois aux ſacrifices des animaux, apres leur auoir tiré le cœur & ietté ſur l'autel, que les animaux reſpiroient, voire bramoient & cryoient hautement, meſme couroient quelque temps. Laiſſans maintenant ceſte queſtion, comme il ſoit poſſible que cela puiſſe eſtre par nature, ie pourſuiuray mon intention, qui eſt de faire voir, combien ces barbares abhorroient deſia ceſte inſupportable ſeruitude, qu'ils auoiēt à l'homicide infernal, & combien grande a eſté la miſericorde que le Seigneur leur a faicte, en leur communiquant ſa loy douce, & du tout aggreable.

Galen. lib. 2 de Hippoc. & Platon placit. c. 4.

Comme le diable s'eſt efforçé d'enſuyure, & de contrefaire les ſacrements de la ſaincte Egliſe.

CHAP. XXV.

CE qui eſt le plus eſmerueillable de l'enuie & preſomption de Satan, eſt qu'il ait contrefait non ſeulement en l'idolatrie & ſacrifices, mais auſſi en certaines ceremonies, noz Sacrements, que Ieſus-Chriſt, noſtre Seigneur à inſtituez, & deſquels vſe la ſaincte Egliſe, ayant ſpecialment pretendu imiter en quelque façon le ſacrement de communion, (qui eſt le plus haut, & le plus diuin de tous) pour le grand erreur des infidelles qui y procedoient de ceſte maniere. Au premier moys qu'au Peru ils appellent Raymé, & reſpond à noſtre Decembre, ſe faiſoit vne tres-ſolemnelle feſte, appellee Capacrayme, & en icelle ſe faiſoient beaucoup de ſacrifices, & ceremonies, qui duroient pluſieurs iours, pendant leſquels nul forain, ou eſtranger ne ſe pouuoit trouuer en la cour, qui eſtoit en Cuſco. Ces iours eſtants paſſez, ils donnoient congé & licence aux eſtrangers d'entrer, afin qu'ils participaſſent à la feſte, & aux ſacrifices, leur communiant en ceſte forme. Les Mamacomas du Soleil, qui eſtoient comme religieuſes du Soleil, faiſoient de petits pains de farine de Mays, teinte & paiſtrie auec le ſang des moutons blancs qu'ils ſacrifioient ce iour là, incontinent ils commandoient que tous les forains des prouinces entraſſent, leſquels ſe mettoient en ordre, & les preſtres qui eſtoient de certain lignage, deſcendans de Liuquiyupan-

gui, donnoient à chacun vn morceau de ces petits pains, leur disants qu'ils leur donnoient ces morceaux, afin qu'ils fussent confederez, & vnis auec l'Ingua, & qu'ils les aduisoient, qu'ils ne dissent ny pensassent, mal contre l'Ingua, mais qu'ils luy portassent tousiours bonne affection, pource que ce morceau seroit tesmoing de leur intention, & volonté, que s'ils faisoient ce qu'ils debuoient, il les descouuriroit, & seroit contre eux. L'on portoit ces petits pains en de grands plats d'or, & d'argẽt, qui estoiẽt destinez pour cet effect, & tous receuoient, & mangeoient ces morceaux remercians infiniment le Soleil d'vne si grande grace qu'il leur faisoit, disans des paroles, & faisans des signes d'vn grand contẽtement & deuotion: Protestans qu'en leur vie, ils ne feroient, ny penseroient chose contre le Soleil, ny contre l'Ingua, & qu'auec ceste condition ils receuoient ce manger du Soleil, & que ce manger demeureroit en leurs corps, pour tesmoignage de la fidelité qu'ils gardoient au Soleil, & à l'Ingua leur Roy. Ceste façon de communier diaboliquement se faisoit mesme au dixiesme mois appellé Coyarayme, qui estoit Septembre, en la feste solemnelle, qu'ils appellent Cytua, faisant la mesme ceremonie, & outre ceste communion, (s'il est permis d'vser de ce mot, en chose diabolique) qu'ils faisoient à tous ceux qui venoient de dehors; ils enuoioient aussi de ces pains, en tous les guacas, sanctuaires ou idoles de tout le royaume, & tout en vn mesme temps s'y trouuoient des personnes de tous costez, qui venoient expres pour les receuoir, ausquels ils disoient en leur baillant, que le Soleil leur enuoioit

cela en ſigne qu'il vouloit que tous le veneraſſent & honoraſſent, & en enuoyoiẽt meſme par honneur aux Caciques. Quelcun parauanture tiendra cecy pour fable & inuention, mais pourtant c'eſt vne choſe tres-veritable, que depuis Ingua Yupangi (qui eſt celuy qui a fait plus de loix, de couſtumes & ceremonies, comme Numa à Rome) dura ceſte maniere de communion, iuſques à ce que l'Euangile de noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt mit hors toutes ces ſuperſtitiõs, leur donnant le vray manger de vie qui conſerue & vnit les ames auec Dieu. Qui voudra ſen ſatisfaire plus amplement, liſe la relation que le licentié Polo eſcriuit à l'Archeueſque des Rois, Dom Ieronimo de Loayſa, où il trouuera cecy, & beaucoup d'autres choſes qu'il a deſcouuertes & approuuees par ſa grande diligence.

De la façon que le diable ſ'eſt efforcé de contrefaire en Mexique la feſte du ſainct Sacrement & communion dont vſe la ſaincte Egliſe.

CHAP. XXIIII.

CE SERA choſe encor plus eſmerueillable d'ouir parler de la feſte & ſolemnité de la communion, que le meſme diable prince d'orgueil ordonna en Mexique, laquelle (bien qu'elle ſoit vn peu longue) il ne ſera mal à propos de raconter, ſelon qu'elle eſt eſcrite par perſonnes dignes de foy. Les Mexiquains faiſoient au mois de May leur principale feſte de leur dieu Vitzilipuztli, & deux iours auparauant ceſte feſte, ces filles dont i'ay parlé cy-deſſus, qui eſtoient reclu-

ſes au meſme Temple, & eſtoient comme religieuſes, moulloient vne quantité de ſemence de blettes, auec du Mays roſty, & apres qu'il eſtoit moulu le paiſtriſſoient & amaſſoiēt auec du miel, & faiſoient de ceſte paſte vn idole, de la meſme grādeur qu'eſtoit celuy de bois, luy mettās au lieu des yeux, des grains de verre vert azurez ou blācs, & au lieu des dents, des grains de Mays, aſſis auec tout l'ornement, & appareil que i'ay dit cy deſſus. Apres qu'il eſtoit du tout acheué, tous les Seigneurs venoient, & luy apportoient vn veſtement exquis, & riche, tout ſemblable à celuy de l'idole, duquel ils le veſtoient. Et apres l'auoir ainſi veſtu & orné, ils l'aſſeoient en vn eſcabeau azuré, & ſur vn branchard pour le porter ſur les eſpaules. Le matin de la feſte venu, vne heure auant le iour ſortoient toutes ces filles veſtues de blanc, auec des ornements tous neufs, leſquelles eſtoiēt appellees ce iour là Sœur du Dieu Vitzilipuztli. Elles venoient couronnees de guirlandes de mays roſty & creuaſſé, reſſemblant azahar ou fleur d'orenge, & portoient en leur col de groſſes chaiſnes de meſme, qui leur paſſoient en eſcharpe, par deſſoubs le bras gauche. Elles eſtoient colorees de vermeillon, par les ioües, & auoient les bras depuis les coudes iuſques aux poings couuerts de plumes rouges de perroquets, & ainſi ornees elles prenoient l'idole ſur leurs eſpaulles, le tirans, & portans en la cour où eſtoient deſia tous les ieunes hommes, veſtus d'habits faits d'vn red artificieux, eſtans couronnez de la meſme façon que les femmes. Lors que ces filles ſortoient auec l'idole, les ieunes hommes s'approchoient auec

beaucoup de reuerence,& prenoient la litiere,ou brãcard,où eſtoit l'idole ſur leurs eſpaules, la portãs au pied des degrez du Temple, où tout le peuple s'humilioit, & prenant de la terre de l'aire, ſe la mettoit ſur la teſte, qui eſtoit vne ceremonie ordinaire,qu'ils obſeruoient entre eux, aux principalles feſtes de leurs dieux. Ceſte ceremonie faite,tout le peuple ſortoit en proceſſion,auec toute la diligence & legereté, qui leur eſtoit poſſible, & alloient à vne montaigne, qui eſtoit à vne lieüe de la Cité de Mexique, appellee Chapultepec, & là faiſoient vne ſtation & des ſacrifices. Incontinent ils partoient de là auec la meſme diligence,pour aller en vn lieu proche de là, qu'ils appelloient Atlacuyauaya, où ils faiſoient la ſeconde ſtation, & de là alloient en vn autre bourg vne lieuë plus outre, qui ſe dit Cuyoaquan, d'où ils partoient, retournans en la cité de Mexique, ſans faire aucune autre ſtation. Ils faiſoient ce chemin de plus de quatre lieües, en trois ou quatre heures, & appelloient ceſte proceſſion, Y payna Vitzilipuztli,qui veut dire le viſte,& diligent chemin de Vitzilipuztli. Arriuez au pied des degrez ils mettoient bas le brancard de l'idole, & prenoient de groſſes cordes qu'ils attachoiẽt aux bras du brancard, puis auec beaucoup de diſcretion & de reuerence,ils montoient la litiere auec l'idole, au ſommet du Temple, les vns tirans d'enhaut,& les autres leur aydans d'embas, cependant l'on n'entẽdoit retentir que le ſon des fluſtes, des buccines,des cornets,& des tambours qui ſonnoient. Ils le montoient de ceſte façon, d'autant que les degrez du Temple eſtoient fort roides & eſtroits,

& l'eſcallier fort large, tellement qu'ils n'y pouuoient monter ceſte lictiere ſur leurs eſpaules. Pendant qu'ils montoiẽt ceſte idole, tout le peuple eſtoit en la court auec beaucoup de reuerence, & de crainte. Apres qu'il eſtoit monté iuſques au haut, & qu'on l'auoit mis en vne petite loge de roſes, qu'ils luy tenoient appreſtee, incontinẽt venoient les ieunes hommes, leſquels ſemoient & reſpandoient beaucoup de fleurs de diuerſes couleurs, dont ils rempliſſoient tout le temple dedans & dehors. Cela fait toutes les filles ſortoient auec l'ornement ſuſdit, & apportoient de leur conuent des tronçons ou morceaux de paſte compoſee de blettes, & de mays roſty, qui eſtoit de la meſme paſte dequoy l'idole eſtoit fait & cõpoſé, & eſtoiẽt en forme de grands os. Ils les bailloient aux ieunes hommes, leſquels ils portoient en haut, les mettans aux pieds de l'idole, dont ils rempliſſoient tout le lieu, iuſques à ce qu'il n'y en peuſt entrer dauantage. Ils appelloient les tronçons de paſte, les os & chair de Vitzilipuztli. Et ayans ainſi eſtendu ces os, auſſi toſt venoient tous les anciens du temple, preſtres, leuites, & tout le reſte des miniſtres, ſelon leurs dignitez & antiquitez (car il y auoit entr'eux ſur ce poinct vne belle regle & ordonnance, & venoient les vns apres les autres auec leurs voiles de red, de diuerſes couleurs & ouurages, ſelon la dignité & office d'vn chacun, ayans des guirlandes en leurs teſtes, & des chaines de fleurs penduës au col. Apres eux venoient les dieux & deeſſes qu'ils adoroient en diuerſes figures, veſtus de la meſme liuree, puis ſe mettans en ordre autour de ces tronçons &

morceaux de paſte, faiſoient certaine ceremonie en chantant & ballant ſur iceux. Au moyen dequoy ils demeuroient benits & conſacrez pour la chair & os de ceſte idole. La ceremonie & benediction de ces tronçons de paſte, par laquelle ils eſtoient tenus & eſtimez pour os & chair de l'idole, eſtant acheuee, ils honoroient ces morceaux de la meſme maniere que leur dieu. Puis ſortoient les Sacrificateurs qui commençoient le ſacrifice d'hommes, en la façon qu'il a eſté dit cy-deſſus, & en ſacrifioit-on en ce iour là plus grand nombre qu'en nul autre, pour-autant que c'eſtoit la feſte la plus ſolemnelle qu'ils euſſent. Les ſacrifices eſtans achez, ſortoiēt tout auſſi toſt tous les ieunes hommes & filles du temple, ornez comme il a eſté dit: & apres ſ'eſtre mis en ordre & ſ'eſtre rangez les vns vis-à-vis des autres, ils balloiēt & dançoient au ſon du tambour qu'on leur ſonnoit en loüange de la ſolemnité & de l'idole qu'ils celebroient. Auquel chant tous les ſeigneurs anciens, & les plus notables leur reſpondoient, ballans à l'entour d'iceux, & faiſans vn grand cercle comme ils ont de couſtume, demeurās touſiours les ieunes hommes & filles au milieu. A ce beau ſpectacle venoit toute la cité, & auoit vn commandement fort diligemment obſerué en ceſte terre, que le iour de l'idole Vitzilipuztli, l'on ne deuoit manger autre viande que ceſte paſte emmiellee dequoy l'idole eſtoit fait. Et ceſte viande ſe deuoit manger incontinent au poinct du iour, & ne deuoit-on boire d'eauë ny aucune autre choſe apres iuſques apres midy, & tenoient que c'eſtoit vn mauuais augure, voire ſacrilege que

de faire le contraire : mais apres les ceremonies acheuees il leur estoit permis de manger toute autre chose. Pendant le temps de ceste ceremonie ils cachoient l'eaüe aux petits enfans, aduertissans tous ceux qui auoiēt l'vsage de raison de ne boire point d'eaüe, que s'ils le faisoiēt, l'ire de Dieu viēdroit sur eux, & mourroient, ce qu'ils obseruoient fort diligemment & rigoureusement. Les ceremonies, bal & sacrifices acheuez, ils s'en alloient tous despoüiller, & les prestres & dignitez du temple prenoient l'idole de paste, lequel ils despouilloient de ces ornemens qu'il auoit, & faisoient plusieurs morceaux, tant de ceste idole mesme, que de ces tronçons qui estoient consacrez, puis apres il les departoient au peuple en forme de Communion, commençans aux plus grands, & continuans au reste, tant hommes, femmes, que petits enfans, lesquels les receuoient auec tant de pleurs, de crainte & de reuerence, que c'estoit vne chose admirable, disans qu'ils mangeoient la chair & les os de Dieu, dequoy ils se tenoient indignes. Ceux qui auoient des malades en demandoient pour eux, & leur portoient auec beaucoup de reuerence & veneration. Tous ceux qui communioient demeuroient obligez de dōner le disme de ceste semence ou grain, dequoy estoit fait l'idole. La solemnité de la Cōmunion estant acheuee, vn vieillard de beaucoup d'authorité montoit sur vn lieu eminent, & d'vne voix haute preschoit leur loy & leurs ceremonies. Qui ne s'esmerueillera donc que le diable ait esté si curieux de se faire adorer & receuoir en la façon que IESVS-CHRIST nostre Dieu a ordonné &

enſeigné, & comme la ſaincte Egliſe a accouſtumé? Par cela certes, l'on voit clairement verifié ce qui a eſté propoſé au commencement, que Satan taſche & s'efforce tant qu'il peut d'vſurper & de deſrober pour ſoy l'honneur & ſeruice qui eſt deu à Dieu ſeul, encor qu'il y meſle touſiours ſes cruautez & ordures, pource que c'eſt vn eſprit d'homicide & d'immondicité, & pere de menſonge.

Des Confeſſeurs & de la Confeſſion dont vſoient les Indiens.

CHAP. XXV.

LE pere de menſonge a voulu meſme contrefaire le ſacrement de Cõfeſſion, & en ſes idolatries ſe faire honorer auec des ceremonies fort ſemblables à l'vſage des fideles. Au Peru ils auoiẽt opinion, que toutes les maladies & aduerſitez leur venoient pour les pechez qu'ils auoient faits, & pour remede ils vſoient de ſacrifices, & outre cela ſe confeſſoient meſme verbalement preſque en toutes les prouinces, & auoient des confeſſeurs deputez pour cet effect, des ſuperieurs, & d'autres qui leur eſtoient inferieurs : & y auoit des pechez reſeruez au ſuperieur. Ils receuoient des penitences, voire quelques fois tres-rigoureuſes: & principalement quand le pecheur eſtoit quelque pauure homme, qui n'auoit que donner au Confeſſeur, & eſtoit cet office de Confeſſeur meſme exercé par les femmes. L'vſage de ces Confeſſeurs ſorciers, qu'ils appellent Y chuiri ou Y churi, a eſté le plus vniuerſel és prouinces de Collaſuio. Ils ont vne opinion que c'eſt vn

enorme peché d'en celer en la confeſſion quelqu'vn qu'ils ayent commis. Et les Ychuris ou Confeſſeurs deſcouuroient ſi l'on leur en celoit par des ſorts, ou par le regard de la courroye de quelque animal, & les chaſtioient en leur donnãt vn nombre de coups d'vne pierre ſur les eſpaules, iuſques à ce qu'ils euſſent tout deſcouuert, puis apres luy donnoient vne penitence, & faiſoient le ſacrifice. Ils ſe ſeruent meſme de ceſte confeſſion quand leurs enfans, leurs femmes, leurs maris ou leurs Caciques ſont malades, ou qu'ils ſont en quelques grands trauaux. Et quand l'Ingua eſtoit malade, toutes les prouinces ſe confeſſoiẽt, principalemẽt ceux de la prouince de Collao. Les cõfeſſeurs eſtoiẽt obligez de tenir ſecrettes les confeſſiõs qu'ils receuoient, ſinõ en certains cas limitez. Les pechez deſquels principalemẽt ils ſe cõfeſſoiẽt, eſtoit le premier de tuer l'vn l'autre hors la guerre: en apres de deſrober, de prendre la femme d'autruy, de donner du poiſon ou ſorcellerie pour faire mal, & tenoient pour vn grief peché de ſ'oublier à la reuerence de leurs guacas ou chapelles, de ne garder point les feſtes, de dire mal de l'Ingua, de ne luy obeyr point. Ils ne ſ'accuſoient point d'actes & pechez interieurs, mais ſelon le rapport de quelques preſtres, depuis que les Chreſtiens vindrent en ce pays, ils ſ'accuſerent auſſi à leurs Ychuris & confeſſeurs de leurs penſees. L'Ingua ne confeſſoit ſes pechez à nul homme, mais ſeulement au Soleil, afin qu'il les diſt au Viracocha, & qu'il les luy pardonnaſt. Apres que l'Ingua ſ'eſtoit confeſſé, il faiſoit vn certain bain pour acheuer de ſe nettoyer en vne riuiere courante,

rante, disant ces paroles: I'ay dit mes pechez au Soleil, toy riuiere recoy les, & les porte à la mer, où iamais ils ne puissent paroistre. Les autres qui se confessoient vsoient mesmemẽt de ces bains, auec certaines ceremonies fort semblables à celles dont les Mores vsent auiourd'huy, qu'ils appellent Guadoy, & les Indiens les appellent Opacuna. Et quand il arriuoit à quelque homme que ses enfans luy mouroient, il estoit tenu pour vn grãd pecheur, & luy disoient que c'estoit pour ses pechez que le fils estoit mort premier que le pere. C'est pourquoy ceux à qui cela arriuoit, apres qu'ils s'estoient confessez, ils estoient baignez en ce bain appellé Opacuna, comme il a esté dit cy dessus: puis quelque Indien monstrueux, comme bossu & contrefait de nature, les venoit foüetter auec certaines orties. Si les Sorciers ou enchanteurs par leurs sorts ou augures, affermoient que quelque malade deuoit mourir, le malade ne faisoit point de difficulté de tuer son propre fils, encor qu'il n'en eust point d'autres, esperant par ce moyen se sauuer de la mort, & disant qu'au lieu de luy il offroit son fils en sacrifice. Et depuis qu'il y a des Chrestiens en ceste terre, ceste cruauté a esté encor exercee en quelques endroits. C'est à la verité vne chose estrange, que ceste coustume de confesser les pechez secrets, soit demeuree si long temps, & de faire de si rigoureuses penitẽces qu'ils faisoient, comme de ieuner, de donner des habits, de l'or, de l'argent, de demeurer aux montagnes, & de receuoir de grands coups sur les espaulles. Les nostres disent qu'en la prouince de Chiquito, ils rencontrent encor auiourd'huy ceste peste de

confeſſeurs, ou Ychuris, & que beaucoup de malades ſe retirent vers eux : mais deſia par la grace de Dieu, ce peuple va du tout s'eſclairciſſant & recognoiſſant l'effect & le grand benefice de noſtre confeſſion ſacramentale, à laquelle ils viennent auec vne grande deuotion. Et en partie cet vſage paſſé leur a eſté permis par la prouideuce du Seigneur, afin que la confeſſion ne leur ſemblaſt difficile. Par ce moyen le Seigneur eſt en tout glorifié, & le diable moqueur, demeuré moqué. Or d'autant que c'eſt vne choſe qui touche à ce propos, ie raconteray icy l'vſage d'vne eſtrange confeſſion que le diable auoit introduite au Iappon, comme il appert par vne lettre venuë de là, qui dit ainſi. Il y a en Ocaca des roches tres-grandes, & ſi hautes, qu'il y a des pics en icelles, de plus de deux cens braſſes de haut. Entre ces grands rochers, il y a vn de ces pics, ou pointes qui s'eſleue ſi terriblement haut, que quand les Xamabuzis (qui ſont les pelerins) le regardent ſeulement, les membres leur en tremblent, & les cheueux s'en heriſſonnent, tant eſt ce lieu terrible & eſpouuentable. Il y a au ſommet de ceſte pointe vne grande verge de fer de trois braſſes de long, qui y eſt poſee par vn eſtrange artifice. Au bout de ceſte verge eſt attachee vne balance, dont les eſcailles ſont ſi grandes, qu'en vne d'icelles ſe peut aſſeoir vn homme, & les Goquis, (qui ſont des diables en figure humaine) commandent qu'vn de ces pelerins y entrent les vns apres les autres, ſans qu'il en reſte vn ſeul, puis auec vn engin & inſtrument qui ſe remeüe, moyennant vne roüe, ils font que ceſte verge de fer, en laquelle la balance

eſt penduë, ſorte dehors, & demeure toute ſuſpenduë en l'air, eſtant aſſis l'vn des Xamabuxis en l'vn des plateaux de ceſte ballance. Et comme l'eſcaille où eſt aſſis l'homme, n'a point de contrepois de l'autre coſté, incontinent elle pend en bas, & l'autre s'eſleue iuſques à ce qu'elle rencontre & touche à la verge. Alors les Goquis leur diſent du rocher, qu'ils ſe confeſſent, & dient tous les pechez qu'ils auront commis, dont ils ſe ſouuiendront, & ce à haute voix, afin que tous les autres qui ſont là le puiſſent oüir. Incontinent il commence à ſe confeſſer, pendant quoy quelques vns des aſſiſtãs ſe rient des pechez qu'ils oyent, & les autres en gemiſſent. Et à chaque peché qu'ils diſent, l'autre eſcaille de la ballance baiſſe vn peu, iuſques à ce que finablement ayant dit tous ces pechez, la vuide demeure eſgalle à l'autre, où eſt le triſte penitent, puis les Goquis refont tourner la roüe, & retirent vers eux la verge & ballance d'où ſort le pelerin, & apres y en entre vn autre, iuſques à ce que tous y ayent paſſé. Vn Iapponnois contoit cela apres qu'il fuſt Chreſtien, diſant qu'il auoit eſté en ce pelerinage, & entré en la ballance ſept fois, où publiquement il s'eſtoit confeſſé. Il diſoit meſme, que ſi d'auanture quelqu'vn de ceux qui ſont mis en ce lieu, ne raconte le peché, comme il eſt paſſé, ou qu'il en celle quelqu'vn, l'eſcaille de la ballance vuide, ne s'abbaiſſe point, & s'il s'obſtine apres qu'on luy a fait inſtance de ſe cõfeſſer, & ne vueille deſcouurir tous ſes pechez, les Boquis le iettent & fõt cheoir du haut en bas, où en vn moment il eſt rõpu & briſé en mille pieces. Neantmoins ce Chreſtien nommé Iean nous

diſoit, qu'ordinairement la crainte & tremeur de ce lieu eſt grande à tous ceux qui s'y mettent, & le danger que chacun voit à l'œil, de tomber de la ballance, & eſtre deſrompu & briſé en bas, qu'il aduient fort peu ſouuẽt qu'il y en aye, qui ne deſcouurent tous leurs pechez. Ce lieu eſt appellé d'vn autre nõ Sangenotocoro, qui veut dire lieu de confeſſion. L'on voit bien clairement par ce diſcours, comme le diable a pretẽdu vſurper pour ſoy le ſeruice diuin, en faiſant de la confeſſion des pechez (laquelle le Sauueur a inſtituee pour le remede des hommes) vne ſuperſtition diabolique, pour leur grand dommage & perdition. Et ne l'a pas fait moins à l'endroit de la Gentilité du Iappon, qu'à l'endroit de celle des prouinces de Collao au Peru.

De l'abominable onction dont vſoient les preſtres Mexiquains & autres nations, & de leurs ſortileges.

CHAP. XXVI.

DIEV ordonna en la loy ancienne la façon comme l'on deuoit conſacrer la perſonne d'Aaron & les autres preſtres, & en la loy Euangelique nous auons meſme le ſainct Chreſme, & onction, dequoy l'on vſe quand l'on nous ſacre preſtres de Chriſt. Il y auoit meſme en la loy ancienne, vne certaine compoſition odoriferante, que Dieu deffendoit d'employer en autre choſe qu'au ſeruice diuin. Le diable a voulu contrefaire toutes ces choſes à ſa façon, comme il a accouſtumé, ayant inuẽté à ceſte fin des choſes ſi ordes, & ſi

sales, qu'elles monstrẽt assez quel en est l'autheur. Les prestres des idoles en Mexique s'oignoient en ceste maniere. Ils s'oignoient le corps depuis les pieds iusques à la teste, & tous les cheueux aussi, lesquels leur demeuroient en forme de tresses ressemblans à des crins de cheual, à cause qu'ils y appliquoient ceste onction humide & mouillee. Les cheueux leur croissoient tellement auec le temps, qu'ils leur tomboient iusques aux iarets, si pesants qu'ils leur donnoiẽt beaucoup de peine à les porter, car ils ne les coupoient, ny tondoient point, iusques à ce qu'ils mourussent, ou qu'on les en dispensast pour leur grande vieillesse, ou bien qu'on les employast aux gouuernements & autres offices honorables en la republique. Ils portoiẽt leurs cheueleures tressees de six doigts de large, & se noircissoient & teignoient auec de la fumee de bois de pin, ou raisine, pource que de toute antiquité entr'eux ç'a esté touſiours vne offrãde qu'ils faisoient à leurs idoles. Et pour ceste occasion elle estoit fort estimee & reueree. Ils estoient touſiours noircis de ceste teinture, depuis les pieds iusques à la teste, tellement qu'ils ressembloient à des Negres fort reluisants, & celle là estoit leur ordinaire onctiõ. Toutesfois quand ils alloient sacrifier & encenser dedans les montaignes, ou aux sommets d'icelles, & aux cauernes obscures & tenebreuses, où estoient leurs idoles, ils vsoiẽt d'vne autre onction fort differente, faisans de certaines ceremonies pour leur oster la crainte, & augmenter le courage. Ceste onction se faisoit auec diuerses bestiolles venimeuses, comme d'araignees, de scorpions, de cloportes, de sallemandres & de vi-

peres, leſquelles les garçons des Colleges prenoient & amaſſoient, à quoy ils eſtoient ſi adroits, qu'ils en eſtoient touſiours garnis, quand les preſtres leur en demandoient. Le principal ſoing & ſoucy de ces garçons, eſtoit d'aller à la chaſſe de ces beſtiolles: que s'ils alloient autre part, & que d'auanture ils rencontraſſent quelqu'vne de ces beſtiolles, ils s'arreſtoient à la prendre, auec autant de peine, comme ſi leur propre vie euſt deſpendu de cela. A raiſon dequoy les Indiens ne craignoient point ordinairement ces beſtiolles venimeuſes, n'en faiſans non plus d'eſtat que ſi elles ne l'euſſent point eſté, d'autant qu'ils auoiẽt tous eſté nourris en cet exercice. Pour faire cet vnguent de ces beſtiolles, ils les prenoient toutes enſemble, & les bruſloient au fouyer du Temple, qui eſtoit deuant l'autel, iuſques à ce qu'elles fuſſent reduites en cendre, puis les mettoient en des mortiers auec beaucoup de Tauaeo, ou betum, (qui eſt vne herbe dont ceſte nation vſe pour endormir la chair, & pour ne ſentir point le trauail) auec lequel ils meſloient ces cendres, qui leur faiſoit perdre la force. Ils mettoient meſme auec ceſte cendre quelques ſcorpions, araignes & cloportes viues, meſlans & amaſſans le tout enſemble, puis ils y mettoient d'vne ſemence toute moulluë, qu'ils appelloient Ololuchqui, dequoy les Indiens font vn breuuage, pour voir les viſions, d'autant que l'effect de ceſte herbe eſt d'oſter & priuer l'homme du ſens. Ils moulloient meſme auec ces cendres des vers noirs & velus, deſquels le poil ſeulement eſt venimeux, & amaſſoient tout cela enſemble auec du noir, ou fumee

de rezine, le mettans en des petits pots, leſquels ils poſoient deuant leur Dieu, diſans que c'eſtoit là leur viande. C'eſt pourquoy ils appelloient cela manger diuin. Par le moyen de cet oignement ils deuenoient ſorciers, & voyoient, & parloient au diable. Les preſtres eſtans barbouillez de ceſte paſte perdoient toute crainte, prenans en eux vn eſprit de cruauté. A raiſon de quoy ils tuoient les hõmes aux ſacrifices fort hardimẽt, & alloient de nuict tous ſeuls aux montaignes & dedans les cauernes obſcures, meſpriſans les beſtes fieres, & tenans pour certain & approuué, que les lions, tygres, ſerpens, & autres beſtes furieuſes qui s'engendrent aux montagnes & foreſts, s'enfuyroient d'eux, par la vertu de ce betum de leur Dieu. Et à la verité, ſi ce betum ne les pouuoit faire fuir, c'eſtoit choſe ſuffiſante pour ce faire, que le pourtrait du diable enquoy ils eſtoient transformez. Ce betum ſeruoit meſme pour guarir les malades & les enfans, parquoy tous l'appelloient la medecine diuine, & ainſi de toutes parts venoient ils par deuers les dignitez & preſtres, comme vers leurs Sauueurs, afin qu'ils leur appliquaſſent la medecine diuine, & les oignoient d'icelle, par les parties deullantes. Ils afferment qu'ils ſentoient par ce moyen vn notable allegement, ce qui deuoit eſtre à cauſe que Tauaco, & Ololuchqui, ont d'eux meſmes ceſte proprieté d'endormir la chair, eſtans appliquez en façon d'emplaſtre, ce qu'ils doiuent operer à plus forte raiſon eſtans meſlez auec tels poiſons. Et pource qu'il leur amortiſſoit, & appaiſoit la douleur, il leur ſembloit que ce fuſt vn

effect de ſanté, & de vertu diuine. Ceſt pourquoy ils accouroient à ces preſtres, comme à des hommes ſaincts, leſquels entretenoient en cet erreur, & esbloüyſſement les ignorans, leur perſuadans ce qu'ils vouloient, & les faiſans venir à leurs medecines, & ceremonies diaboliques, parce qu'ils auoient telle authorité, qu'il ſuffiſoit qu'ils le diſſent pour le faire tenir comme article de foy. Et ainſi ils faiſoient parmy le vulgaire mille ſuperſtitions, en la façon d'offrir l'encens, en la façon de leur couper les cheueux, en attachant de petites buchettes au col, & des fillets auec des petis os de couleuures, leur commandant qu'ils ſe baignaſſent à certaine heure, qu'ils veillaſſent de nuict au fouyer, de peur que le feu ne s'eſtaigniſt, qu'ils ne mangeaſſent point d'autre pain que celuy qui auoit eſté offert à leurs dieux, qu'ils ſe retiraſſent en leur beſoing incontinent par deuers les ſorciers, leſquels auec certains grains iettoient les ſorts & deuinoient, regardans en des cuues, & poelles pleines d'eauë. Les ſorciers & miniſtres du diable, auoient accouſtumé meſme de embadurnoſer beaucoup. Et eſt vne choſe infinie de la grand' multitude qu'il y a euë de ces deuins, ſortilleges, enchanteurs, deuineurs & autres ſortes de faux prophetes. Auiourd'huy il reſte encor de ceſte peſtilence, quoy qu'ils ſe tiennent ſecrets & couuerts, n'oſans ouuertement exercer leurs ſacrileges, & diaboliques ceremonies, & ſuperſtitions, mais leurs abus & malefices ſont deſcouuerts plus au long, & particulierement aux confeſſionnaires faits par les Prelats du Peru. Il y a vn genre de ſorciers, entre les Indiens permis par

les Rois Inguas, qui ſont comme deuins, leſquels prennent vne telle forme & figure qu'ils veulent, allans & faiſans par l'air beaucoup de chemin en fort peu de temps, & voyoient ce qui ſe paſſoit. Ils parlent auec le diable, lequel leur reſpond en de certaines pierres, ou autres choſes qu'ils venerent beaucoup. Ils ſeruent de deuins, & pour dire ce qui ſe paſſe en des lieux les plus eſloignez, auant que la nouuelle en vienne, ou puiſſe venir. Comme meſme il eſt encor arriué depuis que les Eſpagnols y ſont qu'en diſtance de plus de deux ou trois cens lieuës, l'on a ſçeu les mutineries, les batailles, les rebellions, les morts, tant des tyrans, comme de ceux qui eſtoient du coſté du Roy, & des perſonnes particulieres, ce que l'on a ſçeu du meſme iour, que les choſes arriuerent, ou bien le iour enſuyuant, qui eſtoit choſe impoſſible, ſelon le cours de nature. Pour faire ceſte deuination, ils ſe mettent en vne maiſon fermee par dedans, & s'enyurent iuſques à perdre le iugement, puis vn iour apres ils reſpondent à ce que l'on leur demande. Quelques vns affermentqu'ils vſent de certaines onctions. Les Indiens diſent, que les vielles exercent ordinairement cet office de ſortileges, & particulierement celles d'vne prouince, qu'ils appellent Coaillo, d'vne autre ville, appellee Manchey, & de la prouince de Guarochiri. Ils enſeignent meſme où ſont les choſes perduës & deſrobees. De toutes ces ſortes de ſorciers, il y en a eu en tous endroits, vers leſquels viennent ordinairement les Anaconas, & Cyuas, qui ſeruent aux Eſpagnols quand ils ont perdu quelque choſe de leur mai-

ſtre, ou qu'ils deſirent ſçauoir quelque ſuccez des choſes paſſees, ou aduenir. Comme quand ils deſcendent & vont aux citez des Eſpagnols pour leurs affaires particulieres, ou pour les publiques ils leur demandent ſi leur voyage ſe portera bien, ſ'ils ſeront malades, ſ'ils mourront ou retourneront ſains, ſ'ils obtiendront ce qu'ils pretendent: & les ſorciers ou deuineurs reſpondent ouy, ou non, ayans premierement parlé auec le diable en vn lieu obſcur, de maniere que ces Anaconas oyent bien le ſon de la voix, mais ils ne voyent pas à qui les deuins parlent, ny n'entendent pas ce qu'ils diſent. Ils font mille ceremonies & ſacrifices pour cet effect, auec leſquels ils inuoquẽt le diable, & ſ'enyurent brauement. Et pour ce faire ils vſent particulierement d'vne herbe appellee Villea, le ſuc de laquelle ils mettent dedans le Chica, ou le prennent d'autre façon. L'on peut voir par cecy combiẽ eſt grand le mal-heur de ceux qui ont pour maiſtres les miniſtres de celuy-là, duquel l'office eſt de tromper. Et eſt vne choſe approuuee qu'il n'y a rien qui empeſche tant les Indiens de receuoir la foy du ſainct Euangile, & de perſeuerer en icelle, que la communication de ces ſorciers qui ont eſté, & y ſont encor en tres-grand nombre, bien que par la grace du Seigneur & diligence des Prelats, & des Preſtres, ils vont diminuant, & ne ſont plus ſi preiudiciables. Quelques-vns d'iceux ſe ſont conuertis, & ont preſché publiquement, deſcouurans & blaſmans eux-meſmes leurs erreurs & tromperies, & declarans leurs fineſſes & menteries, dequoy on a veu ſortir de grãds fruicts, comme meſme nous

ſçauons par les lettres du Iappon qu'il en eſt arriué de meſme en ces parties, le tout à la gloire & honneur de noſtre Dieu & Seigneur.

Des autres ceremonies & couſtumes des Indiens qui ſont ſemblables aux noſtres.

CHAP. XXVII.

LEs Indiens ont eu vn nombre infiny d'autres ceremonies & couſtumes, pluſieurs deſquelles reſſembloient à la loy ancienne de Moyſe, les autres à celles dont vſent les Mores, & les autres approchoient de la loy Euangelique, comme les baings, ou Opacuna, qu'ils appellent, qui eſtoit qu'ils ſe lauoiẽt en l'eauë pour ſe nettoyer de leurs pechez. Les Mexiquains auoient auſſi entr'eux quelque ſorte de bapteſme, qu'ils faiſoient auec ceremonie, qui eſtoit qu'ils inciſoient les oreilles & le membre viril aux petits enfans nouueaux nez, contrefaiſans aucunement la circonciſion des Iuifs. Ceſte ceremonie ſe faiſoit principalement à l'endroit des fils des Rois, & des Seigneurs. Incontinent apres leur naiſſance les Preſtres les lauoient, & leur mettoient vne petite eſpee à la main droite, & à la gauche vne rondelle, & aux enfans du commun & vulgaire, ils leur mettoient les marques de leurs offices, & aux filles des inſtrumens à filler, à tiſtre, & à trauailler : & duroit ceſte ceremonie quatre iours, qui ſe faiſoit deuant quelque idole. Ils contractoient leurs mariages à leur mode, dont le licencié Pollo a eſcrit vn traitté tout entier, & en diray cy-apres quelque choſe. En au-

tres choſes, meſmes leurs ceremonies & couſtumes auoient quelque apparence de raiſon. Les Mexiquains ſe marioient par la main de leurs preſtres en ceſte façon. L'eſpoux & eſpouſe ſe mettoient enſemble deuant le preſtre, lequel les prenoit par les mains, & leur demandoit ſ'ils ſe vouloient marier, puis ayant entendu la volonté de tous deux, il prenoit vn coing du voile, dont la femme auoit la teſte couuerte, & vn autre coing de la robbe de l'homme, leſquels il attachoit enſemble, faiſant vn nœud, & les menoit ainſi attachez à la maiſon de l'eſpouſe, où il y auoit vn foyer allumé, & lors il faiſoit faire à la femme ſept tours à l'entour de ce foyer, puis les mariez ſe ſeoient enſemble, & par ce moyen eſtoit contracté leur mariage. Les Mexiquains eſtoiẽt tres-ialoux de l'integrité de leurs femmes & eſpouſes, tellement que ſ'ils ſapperceuoient qu'elles ne fuſſent telles qu'elles deuoient eſtre (ce qu'ils recognoiſſoient par ſignes ou par paroles eshontees) ils le faiſoient incontinent entendre aux peres & parens de ces femmes, à leur grand honte & deshonneur: parce qu'ils n'auoient pas bien pris garde ſur elles. Mais ils honoroient & eſtimoient beaucoup celles qui conſeruoient leur honneſteté, leur faiſans de grandes feſtes, & donnoient pluſieurs preſens à elle & à ſes parens. Ils faiſoiẽt pour ceſte occaſion de grandes offrandes à leurs dieux, & vn banquet ſolemnel en la maiſon de la femme, & vn autre en la maiſon de l'homme. Quand on les menoit en leur maiſon, ils mettoient par memoire tout ce que l'homme & la femme apportoient enſemble de prouiſions de

maiſon, de terre, de ioyaux & d'ornements, lequel memoire chaque pere d'iceux gardoit par deuers luy, pource que ſi dauanture ils venoient à faire diuorce (comme il eſtoit ordinaire entr'eux) ne ſe trouuans bien l'vn auec l'autre, ils partoient leurs biens, ſelon que chacun d'eux en auoit apporté, ayant chacun liberté, en tels cas, de ſe remarier auec qui bon luy ſembleroit, & bailloient les filles à la femme, & à l'homme les fils. Ils leur defendoient expreſſément ſur peine de mort de ſe remarier enſemble, ce qu'ils obſeruoient fort rigoureuſement. Et iaçoit qu'il ſemble que pluſieurs de leurs ceremonies s'accordent auec les noſtres : neantmoins elles ſont fort differentes pour le grand meſlange d'abomination qui y eſt touſiours. C'eſt vne choſe commune & generale en icelle, qu'il y a ordinairement vne de ces trois choſes, ou de la cruauté, ou de l'ordure, ou de la pareſſe: car toutes leurs ceremonies eſtoient cruelles & dommageables, comme de tuer les hommes, & de reſpandre le ſang: ou elles eſtoient ordes & ſales, comme de boire & de manger au nom de leurs idoles, & d'vriner meſme en leur honneur, les portans ſur leurs eſpaulles, de ſoindre & barboüiller ſi laidement, & de faire mille autres ſortes de vilainies qui eſtoient pour le moins vaines ou ridicules & oiſeuſes, & qui reſſembloient plus œuures d'enfans que d'hommes. La cauſe de cela eſt la propre conditiõ de l'eſprit malin, duquel l'intention eſt touſiours dreſſee à faire mal, prouoquant les hommes à des homicides & ordures, ou pour le moins à des vanitez & occupations inutiles. Ce qu'vn chacun peut aſſez

bien cognoiſtre, en conſiderant attentiuement les actions & comportemẽs du diable à l'endroit de ceux qu'il va deceuant. Car en toutes ſes illuſions l'on y trouue touſiours meſlees toutes, ou quelqu'vne de ces trois choſes. Les Indiens meſme depuis qu'ils ont la lumiere de noſtre foy ſe rient & ſe moquent des folies & inepties eſquelles leurs dieux les tenoient occupez, & auſquels ils ſeruoient auec beaucoup plus de crainte qu'ils auoient d'eux qu'ils ne leur fiſſent du mal, en ne leur obeyſſant point en toutes choſes, que non pas pour l'amour qu'ils leur portoient: combien que quelques-vns, voire en grand nombre, veſquiſſent trompez & deceus de vaines eſperances de biens temporels: car d'eternels ils n'en auoiẽt point cognoiſſance. Et certainemẽt là où la puiſſance temporelle ſ'eſt plus agrandie, là ſ'eſt plus accreuë & augmentee la ſuperſtition. Comme l'on void aux royaumes de Mexique & de Cuſco, où c'eſt vne choſe incroyable que le nombre des adoratoires qu'il y auoit: veu que dans l'enclos de la cité de Mexique il y en auoit plus de trois cents. Mango-Ingua Yupangui, entre les rois de Cuſco, a eſté celuy qui a le plus augmenté le ſeruice de leurs idoles, inuentant mille diuerſitez de ſacrifices, feſtes & ceremonies. Autant en fit en Mexique le roy Iſcoalt, qui fut le quatrieſme roy. Il y auoit auſſi grand nombre de ſuperſtitiõs & ſacrifices en ces autres nations d'Indiens, comme en la prouince de Guatimalla, aux iſles, au nouueau royaume, en la prouince de Chillé, & aux autres qui eſtoient comme republiques & communautez. Mais ce n'eſtoit rien au reſpect

de Mexique & de Cuſco, où Satan eſtoit comme en ſa Rome, & en ſa Hieruſalē, iuſques à ce qu'il ait eſté jetté dehors contre ſa volonté, & ait eſté poſee & colloquee en ſon lieu la ſaincte croix, & que le royaume de Chriſt noſtre Dieu ait occupé celuy que le tyran auoit vſurpé.

De quelques feſtes celebrees par ceux de Cuſco, & comme le diable a voulu meſme imiter le myſtere de la tres-ſaincte Trinité.

CHAP. XXVIII.

POVR conclure ce qui touche la religion, il reſte de dire quelque choſe des feſtes & ſolemnitez que celebroient les Indiens, leſquelles pource qu'elles ſont diuerſes, & en grand nombre, ne pourront pas eſtre toutes racontees. Les Inguas ſeigneurs du Peru auoient deux ſortes de feſtes, les vnes qui eſtoient ordinaires, & qui eſcheoient en certains mois de l'annee, & d'autres extraordinaires, qui ſe faiſoient pour cauſes occurrentes & d'importance, comme quand l'on couronnoit quelque nouueau roy, quand l'on commençoit quelque guerre d'importance, quād il y auoit quelque grande neceſſité d'eauë, ou de ſechereſſe, ou d'autres choſes ſemblables. Pour les feſtes ordinaires, l'on doit entendre que chaque mois de l'an ils faiſoient des feſtes & ſacrifices differents, & encor que tous euſſent cela de ſemblable que l'on y offroit cent moutons, toutesfois en la couleur & en la forme les moutons deuoient eſtre fort differents. Au premier mois qu'ils appellent Rayme, qui eſt le mois de

Decembre, ils faiſoiẽt la premiere feſte qui eſtoit la principale de toutes, & pour ceſte occaſion ils l'appelloient Capacrayme, qui eſt à dire, feſte riche, ou principale. En ceſte feſte l'on offroit vn grand nombre de moutons & d'aigneaux en ſacrifice, & les bruſloit-on auec du bois taillé & odoriferant, puis ils faiſoient apporter de l'or & de l'argent deſſus certains moutons, & mettoient les trois ſtatuës du Soleil, & les trois du tonnerre, le pere, le fils, & le frere. En ces feſtes l'on dedioit les enfans Inguas, en leur mettant les guacas ou enſeignes, & leur perçoient les oreilles, puis quelque vieillard les foüettoit auec des fondes, & leur oignoit le viſage auec du ſang, le tout en ſigne qu'ils deuoient eſtre cheualiers loyaux de l'Ingua. Nul eſtranger ne pouuoit eſtre en Cuſco durant ce mois & ceſte feſte, mais ſur la fin ils y entroient, & leur donnoit-on alors de ces morceaux de mays, auec du ſang du ſacrifice, qu'ils mangeoient en ſigne de confederation auec l'Ingua, comme il a eſté dit cy-deſſus. C'eſt vne choſe eſtrange que le diable ſelon ſa mode ait meſme introduit en l'idolatrie vne trinité, car les trois ſtatuës du Soleil eſtoiẽt appellees Apomti, Churiinti, & Intiquaoqui, qui ſignifie le pere & ſeigneur Soleil, le fils Soleil, & le frere Soleil, de la meſme façon ils nommoient les trois ſtatuës de Chuquilla, qui eſt le dieu qui preſide en la region de l'air, où il tonne, pleut & neige. Il me ſouuiẽt qu'eſtant en Chuquiſaca, vn Preſtre honorable me monſtra vne information, que i'euz aſſez lõg temps entre mes mains, où il eſtoit prouué qu'il y auoit vn certain guaca, ou oratoire, où les Indiens adoroient

adoroient vne idole, nommé Tangatanga, laquelle ils disoient estre vne en trois, & trois en vne. Et comme ce prestre estoit esmerueillé de cela, ie luy dy que le diable par son infernal & obstiné orgueil, par lequel il pretẽd tousiours se faire Dieu, desroboit tout ce qu'il pouuoit de la verité, pour l'employer à ses mensonges, & tromperies. Reuenans donc aux festes du second mois, qu'ils appellent Camey, outre les sacrifices qu'ils faisoient, ils iettoient les cendres aual vn ruisseau allans cinq, ou six lieües apres, auec des bourdons, ou bastons, le priant qu'il les portast iusques à la mer, pour-autant que le Viracocha y deuoit receuoir ce present. Au troisiesme, quatriesme, & cinquiesme mois, ils offroient cent moutons noirs meslez, & gris, auec beaucoup d'autres choses que ie laisse, de peur d'estre ennuyeux. Le sixiesme mois s'appelle Haruncuzqui Aymorey, qui respond à May, auquel l'on sacrifioit cent autres moutons de toutes couleurs, en ceste Lune, & mois, qui est quand l'on apporte le May des chãps en la maison, l'on faisoit la feste qui est encor auiourd'huy fort en vsage entre les Indiens, & l'appellent Aymorey. Ceste feste se fait en venant depuis la Chacra, ou metairie iusques à la maison, disans certaines chansons, où ils prient que le Mays puisse durer long temps, & l'appellent Mamacora. Ils prennent certaine portion du plus fecond Mays, du creu de leurs metairies, lequel ils mettent en vn petit grenier qu'ils appellent Pirua, auec certaines ceremonies, veillants trois nuicts, & mettent ce Mays dans les plus riches habits qu'ils ayent, & dés qu'il est ainsi enueloppé

& accommodé, ils adorent ceſte Pirua, & l'ont en grande veneration, diſans que c'eſt la mere du Mays de leurs heritages, & que par ce moyen le Mays augmente, & ſe conſerue. En ce mois ils font vn ſacrifice particulier, & les ſorciers demandent à la Pirua ſi elle a de la force aſſez pour durer iuſques à l'an à venir, & ſi elle reſpond que non, ils portent le mais bruſler à la metairie, d'où ils l'ont apporté, ſelon la puiſſance d'vn chacũ, apres ils font vne autre Pirua, auec les meſmes ceremonies, diſans qu'ils la renouuellent, afin que la ſemence du Mays ne periſſe, & ſi elle reſpond qu'elle a de la force aſſez pour durer d'auantage, ils la laiſſent iuſques à l'autre annee. Ceſte ſotte vanité dure iuſques auiourd'huy, & eſt fort commune entre les Indiens, d'auoir ces Piruas, & faire la feſte d'Amorey. Le ſeptieſme mois reſpond à Iuin, & s'appelle Aucaycuzqui Intiraymi, en iceluy ils faiſoient la feſte, appellee Intiraymi, où l'on ſacrifioit cent moutons, guanacos, & diſoient que c'eſtoit la feſte du Soleil: en ce mois ils faiſoient vn grand nombre de ſtatues de bois de quinua taillé, toutes veſtues de precieux habits, & ſe faiſoit le bal qu'ils appelloient Cayo. En ceſte feſte l'on eſpandoit beaucoup de fleurs par le chemin, & y venoient les Indiens fort barbouillez, & les ſeigneurs y eſtoient ornez auec de petites platines d'or à la barbe, & y chantoient tous, & doit-on ſçauoir que ceſte feſte tombe quaſi au meſme temps que nous autres Chreſtiens faiſons la ſolemnité au ſainct Sacrement, qui luy reſſemble en quelque choſe, comme aux dances, chants & repreſentations. Et pour ceſte raiſon il y a eu, &

a encor entre les Indiens (leſquels celebroient vne feſte aucunement ſemblable à celle que nous celebrons du ſainct Sacrement) beaucoup de ſuperſtitions à celebrer ceſte feſte ancienne de l'Intiraymi. Le huictieſme mois eſt appellé Chahua, Huarqui, auquel ils bruſloient cent autres moutons, tous gris, de couleur de Vizcacha, ſelon l'ordre ſuſdits, lequel mois reſpond à noſtre Iuillet. Le neufieſme mois s'appelloit Yapaguis, auquel l'on bruſloit cent autres moutons, de couleur de chaſtaigne, & couppoit-on la gorge, & bruſloit-on auſſi mil Cuyes, afin que la gellee, ny l'eauë, ny l'air, ny le Soleil ne fiſſent aucun mal aux metairies, & reſpond ce mois à l'Aouſt. Le dixieſme mois, s'appelloit Coyaraymi, auquel l'on bruſloit cent autres moutons blancs, qui eſtoient velus. En ce mois qui reſpond à Septembre l'on faiſoit la feſte appellee Situa, en ceſte forme. Ils s'aſſembloient le premier iour de la Lune, auant qu'elle leuaſt. Et en la voyant ils s'eſcrioient hautement, portans en leurs mains des flambeaux de feu, & diſans, que le mal s'en aille dehors, en s'entre-frappans les vns les autres, auec ces flambeaux. Ceux qui faiſoient cela s'appelloient Panconcos. Et apres auoir acheué, s'en alloient en baing general, aux ruiſſeaux & aux fontaines, chacun en ſon propre eſtang, & ſe mettoient à boire quatre iours durans. En ce mois les Mamacomas du Soleil faiſoient grande quantité de petits pains faits auec le ſang des ſacrifices, & en donnoient vn morceau à chacun des eſtrangers & forains, meſme ils en enuoyoient aux Guacas eſtrangers de tout le roy-

aume, & à plusieurs Curacas, en signe de cõfederation, & loyauté au Soleil & à l'Ingua, comme il a esté ja dit. Les baings, yurongneries, & quelque restes de ceste feste Situa, demeurẽt encor auiourd'huy en quelques endroits, auec des ceremonies quelque peu differentes, ce qui est secretement toutesfois, parce que ces festes principales, & publiques ont cessé. L'vnzieſme mois, Homaraymi Punchaiquis, auquel ils sacrifioient cent autres moutons. Et s'ils auoient faute d'eauë pour vn remede, & afin de faire pleuuoir, ils mettoient vn mouton tout noir, attaché au milieu d'vne plaine espandant beaucoup de Chica tout autour de luy, & ne luy donnoient point à manger, iusques à ce qu'il pleust, ce qui est encor practiqué auiourd'huy en plusieurs endroits, en ce mesme temps qui est Octobre. Le douzieſme, & dernier mois s'appelloit Aymara, auquel l'on sacrifioit cent autres moutons, & faisoient la feste appellee Raymicantara Rayquis. En ce mois qui respond à Nouembre, l'on appareilloit ce qui estoit necessaire pour les enfans qui se deuoient faire nouices le mois ensuiuant, & les enfans auec les vieillards faisoient vne certaine monstre auec quelques tours, & ceste feste estoit appellee Ituraymi, laquelle se fait ordinairement quand il pleut trop, ou trop peu, ou qu'il y a de la pestilence. Entre les festes extraordinaires, qui y estoient aussi en grãd nombre, la plus fameuse estoit celle qu'ils appelloient Ytu. Ceste feste Ytu n'auoit point de tẽps ny de saison arrestee autrement, qu'en temps de neceſſité. Pour se preparer à icelle, tout le peuple ieusnoit deux iours durant, ausquels ils ne tou-

choient point à leurs femmes, ny ne mangeoient point de viande auec le sel, ny ail, & ne beuuoient point de Chica. Tous s'assembloient en vne place, où il n'y auoit aucun estranger, ny aucun animal, & auoient de certains habits & ornements, qui seulement seruoient pour ceste feste. Ils marchoient en procession fort doucement, les testes couuertes de leurs voiles, battans des tambours sans parler l'vn à l'autre. Cela duroit vn iour & vne nuict, puis le iour ensuyuant, ils dançoient, & faisoient bonne chere, par deux iours & deux nuicts continuellement, disans que leur oraison auoit esté acceptee. Et encor que ceste feste ne se face auiourd'huy auec toute ceste ceremonie ancienne, si est-ce que communément ils en font vne autre, qui est fort semblable, laquelle ils appellent Ayma, auec des vestemens, qui seruent seulement à cet effect, & font ceste maniere de procession auec leurs tambours, ayans auparauant ieusné, puis apres se mettent à faire bonne chere: ce qu'ils ont de coustume de faire en leurs vrgentes necessitez. Et combien que les Indiens ayent delaissé en public de sacrifier des bestes, & autres choses qui ne se peuuent cacher des Espagnols, neantmoins ils se seruent touſiours de plusieurs ceremonies qui ont leur origine de ces festes & superstitions anciennes. Car ils font encor auiourd'huy couuertement ceste feste de l'Ytu aux dances de la feste du Sacrement, en faisans les dances de Lyamallama, & de Guacon, & d'autres selon leur ceremonie ancienne: à quoy l'on doit bien regarder de pres. L'on a fait des Traittez plus amples de ce qui concerne ceste matiere,

pour les dieux, où il eſt neceſſaire remarquer les abus & ſuperſtitions qu'auoient les Indiens lors de leur gentilité, afin que les Preſtres & Curez y prennent garde. Suffiſe donc à preſent d'auoir traitté de l'exercice, auquel le diable occupoit ſes deuots, afin que contre ſa volonté l'on voye la difference qu'il y a de la lumierie aux tenebres, & de la verité Chreſtienne au menſonge Gentil, quoy que l'ennemy de Dieu & des hommes ait taſché auec tous ſes artifices de contrefaire les choſes de Dieu.

De la feſte du Iubilé que celebroient les Mexiquains.

CHAP. XXIX.

LEs Mexiquains n'ont eſté moins curieux en leurs feſtes & ſolemnitez, leſquelles eſtoient de peu de deſpence de biens, mais d'vn grãd conſt de ſang humain. Nous auons cy deſſus parlé de la feſte principale de Vitzilipuztli, apres laquelle la feſte de Tezcalipuca, eſtoit la plus ſolemniſee. Ceſte feſte tomboit en May, & en leur Kalendrier ils l'appelloient Toxcolt, elle eſcheoit de quatre ans en quatre ans, auec la feſte de penitence, où il y auoit planiere indulgence & pardon des pechez. En ce iour ils ſacrifioient vn captif, qui auoit la sẽblãce de l'idole Tezcalipuca, qui eſtoit le dixneufieſme de May. En la veille de ceſte feſte, les Seigneurs venoient au Temple, & apportoiẽt vn veſtement neuf ſemblable à celuy de l'idole, lequel les preſtres luy veſtoient, luy ayans premierement oſté les autres habits, leſquels ils gardoient auec

autant ou plus de reuerence, que nous faiſons les ornemens. Il y auoit aux coffres de l'idole pluſieurs ornemens, ioyaux, affiquets, & autres richeſſes, de bracelets, de plumes precieuſes, qui ne ſeruoient d'autre choſe que d'eſtre là, & adoroient tout cela comme le meſme Dieu. Outre le veſtement auec lequel ils adoroient l'idole ce iour-là, ils luy mettoiẽt de certaines enſeignes de plume, des garde-ſoleils, des ombrages, & autres choſes: l'ayans ainſi reueſtu & orné, ils oſtoient la courtine ou voile de la porte, afin qu'il fuſt veu de tous, & alors ſortoit vne des dignitez du Temple, veſtu de la meſme façon que l'idole, portant des fleurs en la main, & vne petite fleute de terre, ayant vn ſon fort aigu, & ſe tournant du coſté de l'Orient il la touchoit, puis retourné vers l'Occident, le Nort & le Sud, il faiſoit le ſemblable. Et apres auoir ainſi ſonné vers les quatre parties du monde (denotant que les preſens & abſens l'oyoient) il mettoit le doigt en l'aire, & cueillant de la terre d'icelle, la mettoit en ſa bouche, & la mangeoit en ſigne d'adoration. Autant en faiſoient tous ceux qui y eſtoient preſens, & en pleurans ſe proſternoient inuoquans l'obſcurité de la nuict & les vents, les prians qu'ils ne les delaiſſaſſent ny oubliaſſent point, ou bien qu'ils leur oſtaſſent la vie, pour donner fin à tant de trauaux qu'ils enduroient en icelle. Les larrons, les fornicateurs, les homicides, & tous les autres delinquans auoient grande crainte & triſteſſe en eux pendant que ceſte fleute ſonnoit: tellement que quelques vns ne pouuoient diſſimuler ny cacher leurs delicts. Par ce moyen tous ceux-là ne deman-

doient autre choſe à leur Dieu, ſinon que leurs delicts ne fuſſent point manifeſtez, eſpandans beaucoup de larmes, & auec vne grande repentance & regret offroient quantité d'encens pour appaiſer leurs dieux. Les hommes courageux & vaillans, & tous les vieux ſoldats qui ſuiuoient l'art militaire, en oyant ceſte fleute demandoient auec vne grande deuotion à Dieu le Createur, au Seigneur pour lequel nous viuõs, au Soleil, & à d'autres leurs Dieux, qu'ils leur donnaſſent victoire contre leurs ennemis, & des forces pour prendre beaucoup de captifs, afin d'honorer leurs ſacrifices. La ceremonie ſuſdite ſe faiſoit dix iours auparauant la feſte, pendant leſquels dix iours le preſtre ſonnoit ceſte fleute, afin que tous fiſſent ceſte adoration de manger de la terre, & de demander à leur idole ce qu'ils voudroient, & faiſoient chaque iour oraiſon les yeux hauſſez au Ciel auec des ſouſpirs & gemiſſemens, comme perſonnes qui ſe contriſtoient de leurs fautes & pechez. Iaçoit que ceſte contrition ne fuſt que par crainte de la peine corporelle que l'on leur donnoit & non pas pour crainte de l'eternelle, parce qu'ils croyoient pour certain qu'il n'y auoit point de peine ſi eſtroite en l'autre vie. C'eſt pourquoy ils s'offroient à la mort volontairement, ayans opinion que c'eſtoit à tous vn repos aſſeuré. Le premier iour de la feſte de cet idole Tezcalipuca eſtant venu, tous ceux de la Cité s'aſſembloient en vne cour pour celebrer auſſi la feſte du Kalendrier, dont nous auons parlé, qui s'appelloit Toxcoalth, qui ſignifie choſe ſeiche: laquelle feſte ne ſe faiſoit à autre

fin, que pour demander de l'eauë en la façon que nous autres ſolemniſons les Rogations: & ainſi ceſte feſte eſtoit touſiours en May, qui eſt le tẽps que l'on a plus faute d'eauës en ce pays là. L'on commençoit à la celebrer le neufieſme de May, finiſſant le dix-neufieſme. Le dernier iour de la feſte au matin les preſtres tiroient vn branquart ou litiere fort bien ornee de courtines, & de ſandos de diuerſes façons. Ce branquart auoit autãt de bras & tenons qu'il y auoit de miniſtres qui le deuoient porter: tous leſquels ſortoiẽt barboüillez de noir, les cheueux longs treſſez par la moitié auec des lizets blancs, & veſtus de la liuree de l'idole. Deſſus ce branquart ils mettoient le perſonnage de l'idole, deputé pour ceſte feſte, qu'ils appelloient ſemblance du Dieu Tezcalipuca, & le prenans ſur leurs eſpaules le tiroient en public au pied des degrez, & incontinent ſortoient les ieunes hommes, & les filles recluſes de ce temple, portãs vne groſſe corde torſe de chaiſnes de mays roſty, auec laquelle ils enuironnoient le brãquart & mettoient au col de l'idole vne chaiſne de meſme, & en la teſte vne guirlande. Ils appellent la corde toxcalt, denotant la ſechereſſe & ſterilité du temps. Les ieunes hommes ſortoient entourez auec des courtines de red, des guirlandes, & des chaiſnes de mays roſty. Les filles eſtoient veſtuës d'habits & ornements tous neufs, portans au col des chaiſnes de mays roſty, & en leurs teſtes des tyares faites de vergettes toutes couuertes de ce mays. Ils auoient les pieds couuerts de plumes, & les bras & iouës colorees de fard. Ils apportoient auſſi beaucoup de ce mays roſty, &

les principaux ſe les mettoient à la teſte & au col, prenans des fleurs en leurs mains. Apres que l'idole eſtoit mis en ſon branquart & litiere, ils ſemoient par tout autour grande quantité de rameaux de manguey, les fueilles duquel ſont larges & eſpineuſes. Ce branquart mis ſur les eſpaules des deſſuſdits religieux, ils le portoiēt en proceſſion par dedans le circuit de la court, & deux preſtres marchoient deuant auec des braſiers ou encenſoirs, encenſans fort ſouuent l'idole, & chaque fois qu'ils mettoient l'encens ils hauſſoient le bras le plus haut qu'ils pouuoient vers l'idole, & vers le Soleil, leur diſans qu'ils eſleuaſſent leurs oraiſons au ciel, comme ceſte fumee ſ'eſleuoit en haut. Alors tout le peuple qui eſtoit en la court alloit & ſe tournoit en rond vers le lieu où alloit l'idole, portans tous en leurs mains des cordes neufues de fil de manguey, d'vne braſſe de long, ayans vn nœud au bout, & auec icelles ſe diſciplinoient, ſ'en donnans de grands coups ſur les eſpaules, de la façō que l'on ſe diſcipline icy le Ieudy ſainct. Toute la muraille de la court & les creneaux eſtoient pleins de rameaux & de fleurs, ſi bien ornez, & auec telle fraiſcheur, qu'ils donnoient vn grand contentement. Ceſte proceſſion eſtant acheuee, ils rapportoient l'idole au lieu où il auoit accouſtumé d'eſtre: puis apres venoit vne grande multitude de peuple auec des fleurs accommodees de diuerſes façons, dont ils rempliſſoient le temple & toute la court, de ſorte qu'il ſembloit ornement d'oratoire. Tout cela eſtoit accommodé & mis en ordre par les mains des preſtres, les ieunes hommes du temple leur bail-

lant, & ſeruant ces choſes de dehors. La chapelle ou chambre de l'idole demeuroit ce iour là deſcouuerte ſans y mettre le voile. Cela fait chacun venoit offrir des courtines, des ſandaux, des pierres precieuſes, des ioyaux, de l'encens, du bois gommeux, des grapes, ou eſpics de mays, des cailles, & finablement tout ce qu'ils auoient accouſtumé d'offrir en telles ſolemnitez. Quand ils offroient ces cailles, (qui eſtoit l'offrande des pauures) ils faiſoient ceſte ceremonie, qu'ils les bailloient aux preſtres, leſquels les prenants, leur arrachoient la teſte, & auſſi toſt les iettoient aux pieds de l'autel, où ils perdoient leur ſang, & autant en faiſoient ils des autres qu'ils offroient. Chacun offroit ſelon ſon pouuoir, d'autres viandes & fruits, leſquels eſtoient aux pieds de l'autel des miniſtres du Temple, & eſtoient ceux qui les recueilloient, & les portoient en leurs chambres. Ceſte ſolemnelle offrande faite, le peuple ſ'en alloit diſner chacun en ſon bourg & en ſa maiſon, laiſſans ainſi la feſte ſuſpenduë iuſques apres diſner. Pendant ce temps les ieunes hommes & filles du Temple, auec les ornements ſuſdits ſ'occupoient à ſeruir l'idole, de tout ce qui luy eſtoit dedié pour ſon manger. Laquelle viande eſtoit appreſtee par d'autres fẽmes qui auoient fait vœu de ſ'occuper ce iour la à faire le manger de l'idole, & d'y ſeruir tout le iour. C'eſt pourquoy toutes celles qui auoient fait le vœu venoient au poinct du iour, ſ'offrans aux deputez du temple, afin qu'ils leur commandaſſent ce qu'elles deuoient faire, & l'accompliſſoient fort diligemment. Elles faiſoient & appreſtoient tant de diuerſitez & inuentions de viandes que

c'eſtoit vne choſe admirable. Ceſte viande eſtant accommodee, & l'heure du diſner venuë, toutes ces filles ſortoient du temple en proceſſion chacune vn petit panier de pain en la main, & en l'autre vn plat de ces viandes, & marchoit deuant elles vn vieillard, qui ſeruoit de maiſtre d'hoſtel, auec vn habit aſſez plaiſant. Il eſtoit veſtu d'vn ſurplis blanc qui luy venoit iuſques au mollet des jambes, ſur vn pourpoint ſans manches de cuir rouge, à la façon d'vne tunique. Il portoit des aiſles au lieu de manches, d'où ſortoient des liſets larges, auſquels pendoit ſur le milieu des eſpaulles vne moyéne callabaſſe, ou citroüille, qui eſtoit toute remplie & couuerte de fleurs, par des petits trous qui y eſtoiét, & au dedans y auoit pluſieurs choſes de ſuperſtition. Ce vieillard marchoit ainſi accommodé deuant l'appareil, fort humble, & triſte, ayant la teſte baiſſee, & en approchant du lieu, qui eſtoit au pied des degrez, il faiſoit vne grande humiliation & reuerence, puis ſe retirant d'vn coſté, les filles s'approchoient auec la viande, & l'alloient preſenter de rang & par ordre les vnes apres les autres auec beaucoup de reuerence. Puis ayans preſenté toutes ces viandes, le vieillard ſ'en retournoit comme deuant, & remenoit les filles en leur conuent. Cela fait, les ieunes hõmes & miniſtres de ce temple ſortoient, & recueilloient ceſte viande, laquelle ils portoiét aux chambres des dignitez & preſtres du temple, leſquels auoient ieuſné par l'eſpace de cinq iours, mangeans ſeulement vne fois le iour, & ſ'eſtoient abſtenus de leurs femmes, ſans ſortir du temple durant ces cinq iours, pendãt leſquels ils ſe foüet-

toient rigoureuſement auec des cordes, & mangeoient de ceſte viande diuine (ainſi l'appelloiẽt-ils) tout ce qu'ils pouuoient, & n'eſtoit licite à aucun d'en manger, ſinon à eux. Tout le peuple ayãt acheué de diſner, ſe raſſembloit à la cour pour celebrer & voir la fin de la feſte, où ils faiſoient venir vn captif qui par l'eſpace d'vn an auoit repreſenté l'idole, eſtant veſtu, orné & honoré comme le meſme idole, & luy faiſans tous reuerence, le mettoient entre les mains des ſacrificateurs, leſquels ſe preſentoient au meſme temps, & l'alloiẽt ſaiſir par les pieds & mains. Le Papa luy fendoit & ouuroit l'eſtomach, luy arrachant le cœur, puis hauſſoit la main tant qu'il pouuoit, le monſtrant au Soleil & à l'idole, comme il a eſté dit cy-deuãt. Ayans ainſi ſacrifié celuy qui repreſentoit l'idole, ils ſ'en alloient en vn lieu conſacré & deputé pour cet effect, où arriuoient les ieunes hommes & filles du temple, auec les ornemens ſuſdits, leſquels eſtans mis en ordre, dançoient & chantoient à l'entour des tambours & autres inſtrumẽts, dont les dignitez du temple ioüoient & ſonnoient. Puis venoient tous les ſeigneurs, ayans les meſmes enſeignes & ornemens que les ieunes hommes, leſquels dançoient en rond autour d'iceux. L'on ne tuoit point ordinairemẽt en ce iour d'autres hommes que le ſacrifié, toutesfois de quatre ans en quatre ans ſeulemẽt l'on en auoit d'autres auec luy, qui eſtoit en l'an du Iubilé & indulgence planiere. Apres le Soleil couché, chacun eſtant content de ſonner, de manger & de boire, les filles ſ'en alloient toutes à leur conuent, & prenoient de grands plats de terre, pleins de pain paiſtry de

miel, qui estoient couuerts de petits panniers ouurez & façonnez de testes & os de mort, & portoient la collation à l'idole, montans iusques à la cour qui estoit deuant la porte de l'Oratoire, & l'ayants posee en ce lieu, elles descendoient auec le mesme ordre qu'elles y auoient monté, le maistre d'hostel allant tousiours deuant. Incontinent sortoient tous les ieunes hommes en ordre auec des cannes ou roseaux és mains, qui commençoient à courir au hault les degrez du Temple, à l'enuie l'vn de l'autre, pour arriuer les premiers aux plats de la collation. Cependant les dignitez remarquoient celuy qui arriuoit le premier, second, troisiesme, & quatriesme, sans faire estat du reste. Ceste collation estoit aussi tost enleuee par ces ieunes hommes, laquelle ils emportoient comme grandes reliques. Cela fait les quatre qui premiers estoient arriuez estoient mis au milieu des dignitez & anciens du temple, & auec beaucoup d'honneur les mettoient en leurs chambres les louans & leur donnans de bons ornemens, & de là en auant estoient reuerez & honorez comme hommes signalez. La prinse de ceste collation estant acheuee, & la feste celebree auec beaucoup de resiouyssance & de crierie, ils donnoiẽt conge à tous ces ieunes hommes & filles qui auoient seruy l'idole, au moyen dequoy il s'en alloient les vns apres les autres, au temps qu'elles sortoient. Tous les petits enfans des colleges & escholes estoient à la porte de la cour, auec des pellottes de ionc & d'herbes aux mains, lesquelles ils leur iettoient se mocquans & rians d'elles, comme de personnes qui se retiroient du seruice de l'idole,

ils sortoient auec liberté de disposer de soy à leur volonté, & auec cela prenoit fin la feste.

De la feste des Marchands que celebroient ceux de Cholutecas.

CHAP. XXX.

COMBIEN que i'aye assez cy-dessus parlé du seruice que les Mexiquains faisoient à leurs dieux, si est-ce que ie diray encor quelque chose de la feste de celuy qu'ils appelloient Quetzacoaalt, qui estoit le dieu des riches, laquelle se solemnisoit en ceste forme. Quarante iours auparauant les marchands achetoient vn esclaue, bien fait, sans aucun vice ny tache, tant de maladie, comme de blesseure, lequel ils vestoient des ornements de l'idole, afin qu'il le representast quarante iours. Auant que de le vestir ils le purifioient le lauant deux fois en vn lac, qu'ils appelloient lac des Dieux, & apres qu'il estoit purifié, ils le vestoient de mesme que l'idole estoit vestu. Il estoit fort reueré durant quarante iours, à cause de ce qu'il representoit. Ils l'empriſonnoient de nuict (comme il a esté dit cy dessus,) de peur qu'il ne s'enfuist & le matin le tiroient de la prison, le mettans en vn lieu eminent, où ils le seruoient, en luy donnant à manger des viandes exquises. Apres qu'il auoit mangé ils luy mettoient des chaines de fleurs au col, & beaucoup de bouquets aux mains. Il auoit sa garde fort accomplie, auec beaucoup de peuple qui l'accompagnoit, & alloit auec luy par la Cité. Il alloit chantant & dançant par toutes les ruës,

afin d'eſtre cogneu pour la ſemblãce de leur dieu, & lors qu'il commençoit à chanter, les femmes & petits enfans ſortoient de leurs maiſons pour le ſalüer, & luy faire leurs offrandes comme à leur dieu. Deux vieillards d'entre les dignitez du temple venoient par deuers luy neuf iours auparauãt la feſte, leſquels s'humilians deuant luy, luy diſoient d'vne voix fort humble, & baſſe; Seigneur, tu dois ſçauoir que d'icy à neuf iours s'acheue le trauail de dancer, & de chanter, car alors tu dois mourir: & il deuoit reſpondre que ce fuſt à la bõne heure. Ils appelloient ceſte ceremonie Neyolo Maxiltlezth, qui veut dire l'aduertiſſement, & quand ils l'aduertiſſoient, ils prenoient garde fort ententiuement s'il ſe contriſtoit point, & s'il dançoit auſſi ioyeuſement que de couſtume, que s'il ne le faiſoit auec vne telle gayeté qu'ils deſiroiẽt, ils faiſoient vne ſotte ſuperſtitiõ en ceſte maniere. Ils s'en alloient incontinent prendre les raſoirs des ſacrifices, leſquels ils lauoient, & mettoient du ſang humain qui y reſtoit des ſacrifices paſſez: & de ces laueures luy faiſoient vn breuuage meſlé auec vne autre liqueur faite de cacao, & luy donnoient à boire, & diſoient que ce breuuage auoit telle operatiõ en luy, qu'il luy feroit perdre la memoire de tout ce que l'on luy auoit dit, & que cela le rendroit preſque inſenſible, & retourneroit à ſon chant & gayeté ordinaire. Ils diſent dauantage qu'il s'offroit allegrement à mourir, eſtant enchãté de ce breuuage. La cauſe pourquoy ils taſchoient de luy oſter ceſte triſteſſe, eſtoit pour autant qu'ils tenoient cela pour vn mauuais augure, & pour vn pronoſticq de quelque

que grãd mal. Le iour de la feſte eſtant venu, apres luy auoir fait beaucoup d'honneur, chanté la muſique, & luy auoir preſenté l'encens, les ſacrificateurs ſur la minuict le prenoient & le ſacrifioient à la façon ſuſdite, faiſans offrande de ſon cœur à la Lune, lequel ils iettoyent apres contre l'idole, laiſſant tomber le corps au bas des degrez du Temple, où ceux qui l'auoyent offert le releuoient, qui eſtoyent les marchands, deſquels eſtoit la feſte. Puis l'ayant porté en la maiſon du plus notable d'entr'eux, le faiſoient appreſter en diuerſes ſaulces, pour celebrer à l'aube du iour le banquet & diſné de la feſte, ayans premierement donné le bon-iour à l'idole, auec vn petit bal qu'ils faiſoiẽt pendant que l'aube ſortoit, & que l'on accommodoit le ſacrifié. En apres tous les marchands ſaſſembloient à ce banquet, ſpecialement ceux qui faiſoient le commerce de vendre, & acheter des eſclaues, qui auoiẽt en charge d'offrir par chacun an vn eſclaue pour la ſemblãce de leur Dieu. Ceſte idole eſtoit vn des plus honorez de ceſte terre, cõme i'ay dit, c'eſt pourquoy le Temple où il eſtoit, eſtoit de beaucoup d'authorité. Il y auoit ſoixante degrez pour y monter, & au deſſus d'iceux y auoit vne court de moyenne largeur, fort proprement accõmodee & plaſtree, au milieu de laquelle il y auoit vne grande piece ronde, en la façon de four, ayant ſon entree baſſe, & eſtroite, tellement que pour y entrer il falloit ſe baiſſer bien fort. Ce Temple auoit ſes chambres, ou chappelles, comme les autres, où il y auoit des conuẽts de preſtres, de ieunes hommes, de filles, & d'enfans, comme il a eſté dit, & toutesfois il n'y auoit qu'vn ſeul pre-

ſtre qui reſidoit continuellément là, & eſtoit cõme ſemainier. Car combien qu'il y euſt en chacun de ces Tẽples trois ou quatre Curez & dignitez, chacun y ſeruoit ſa ſemaine, ſans en ſortir. L'office du ſemainier du Temple (apres auoir endoctriné les enfans) eſtoit de battre vn grand tambour tous les iours à l'heure que ſe couchoit le Soleil, pour la meſme fin que nous auõs accouſtumé de ſonner l'oraiſon. Ce tambour eſtoit tel, que l'õ en entendoit le ſon enroüé de toutes les parts de la Cité, alors vn chacun ſerroit ſa marchandiſe, & ſe retiroit en ſa maiſon, & y auoit vn ſi grand ſilence, qu'il ſembloit qu'il n'y euſt homme viuant dãs la ville. Au matin, lors que l'aube du iour commẽçoit à ſortir, il recommẽçoit à battre ce tambour, qui eſtoit le ſigne que le iour commençoit, au moyen dequoy les voyagers & forains s'arreſtoiẽt à ce ſignal pour commencer leurs voyages, pource qu'il n'eſtoit point permis iuſques à ce temps, de ſortir de la cité. Il y auoit en ce Temple vne court de moyenne grandeur, en laquelle l'on faiſoit de grandes dances, & reſiouiſſances, auec des farces, ou entre-mets, le iour de la feſte de l'idole. Pour lequel effect il y auoit au milieu de ceſte court vn petit theatre de trẽte pieds en quarré, fort proprement agencé, lequel ils accommodoient de fueillages pour ce iour, auec tout l'artifice & gentilleſſe qu'il eſtoit poſſible, eſtant tout enuironné d'arcades de diuerſes fleurs, & plumages, & y tenoient attachez en quelques endroits beaucoup de petits oiſeaux, connils, & autres animaux paiſibles. Apres diſner tout le peuple s'aſſembloit en ce lieu, & les baſtelleurs ſe preſen-

toient,& ioüoiēt des farces,les vns contrefaiſoiēt les ſourds,&les enrheumez,les autres les boiteux, les aueugles, & les manchots, leſquels venoient demander guariſon à l'idole. Les ſourds reſpondoient du coq à l'aſne, les enrheumez touſſoient, les boiteux clochoient,racontans leurs miſeres & ennuis, dequoy ils faiſoient beaucoup rire le peuple,les autres ſortoient en forme de beſtiolles, les vns eſtās veſtus comme eſcargots,les autres comme crapaux, & d'autres comme lezards,puis s'entre-rencontrans racontoient leurs offices, & ſe retirans chacun de ſon coſté, ils touchoient de petites fleutes,qui eſtoit choſe plaiſāte à ouyr. Ils contrefaiſoient meſme des papillons, & des petits oiſeaux de diuerſes couleurs,& eſtoient les enfans du Temple qui repreſentoient ces formes, puis ils montoient en vne petite foreſt, qui eſtoit là plantee expres,où les preſtres du Temple les tiroient auec des ſarbacanes. Et cependant ils ſe diſoient pluſieurs plaiſans propos, les vns en attaquant,& les autres en defendant, dequoy les aſſiſtans eſtoient ioyeuſement entretenus.Cela acheué, ils faiſoient vn bal ou mommerie, auec tous ces perſonnages, & par ce moyen s'acheuoit la feſte.Ce qu'ils auoient accouſtumé de faire aux plus principales feſtes.

Quel profit l'on peut tirer du traitté des ſuperſtitions des Indes.

CHAP. XXXI.

CEqui a eſté dit ſuffiſe pour entēdre le ſoin & la peine que les Indiens emploioient à ſeruir &

honorer leurs idoles,&pour mieux dire le diable: car ce seroit vne chose infinie, & de peu de profit de vouloir raconter entierement ce qui s'y passe, veu mesme qu'il pourra sembler à quelques-vns qu'il n'estoit point de besoing d'en dire tant comme i'ay fait; & que c'est perdre le temps, comme l'on fait en lisant les contes que feignent les Romãs de Cheualerie. Mais si ceux qui ont ceste opinion y veulent regarder de pres, ils trouueront qu'il y a grande difference entre l'vn & l'autre, & recognoistront que ce peut estre vne chose vtile, pour plusieurs considerations d'auoir la cognoissance des coustumes & ceremonies dont vsoient les Indiens. Premieremẽt ceste cognoissance n'est pas seulement vtile, mais aussi necessaire aux terres où ils ont vsé de ces superstitions, afin que les Chrestiens,& maistres de la loy de Christ,sçachẽt les erreurs & superstitions des anciens, pour voir si les Indiẽs en vsent point encor auiourd'huy ouuertement,ou couuertement. Pour ceste occasiõ plusieurs doctes &signalez personnages ont escrit des discours assez amples de ce qui s'en est trouué, voire les Conciles prouinciaux ont commandé que l'on les escriue, & imprime, comme on a fait en Lima,où vn discours a esté fait plus ample que ce qui en est icy traitté. C'est pourquoy c'est chose importante pour le bien des Indiens, que les Espagnols estans en ces parties des Indes,ayent la cognoissance de toutes ces choses. Ceste narratiõ mesme peut seruir aux Espagnols de delà,& à tous autres en quelque endroit qu'ils soient pour remercier Dieu nostre Seigneur,& luy rendre graces infinies d'vn si grand bien que celuy que nous a

departy,& va donnant ſa ſaincte Loy, laquelle eſt toute nette,& toute profitable. Ce que l'on peut cognoiſtre en la comparant auec les loix de Satan, où tãt de malheureux ont veſcu ſi miſerables. Elle peut meſme ſeruir pour deſcouurir l'orgueil, l'enuie,les trõperies,& les embuſches du diable,qu'il exerce contre ceux qu'il tient captifs,veu que d'vn coſté il veut imiter Dieu, & faire cõparaiſon auec luy,& ſa ſaincte Loy,& d'autre coſté il entremeſle en ſes actes tant de vanitez,& d'ordures,& de cruautez, comme celuy qui n'a point d'autre exercice que de ſophiſtiquer, & corrompre tout ce qui eſt bon.Finablement qui verra les tenebres & l'aueuglement auquel tant de grandes prouinces,& Royaumes ont veſcu ſi long temps & que beaucoup de peuples,voire vne grande partie du monde,viuẽt encor deceus de ſemblables tromperies, ne pourra,(ſ'il a le cœur Chreſtien) qu'il ne rende graces au treſ-haut Dieu, pour ceux qu'il appelle de ſi grãdes tenebres à l'admirable lumiere de ſon Euangile, ſuppliant l'immenſe charité du Createur qu'il les conſerue,& augmente en ſa cognoiſſance,& en ſon obeiſſance,& que de meſme auſſi il ſe contriſte, pour ceux qui touſiours ſuyuent le chemin de perdition.Et qu'en fin il ſupplie le Pere de miſericorde, qu'il leur deſcouure les threſors,& richeſſes de Ieſus Chriſt,lequel auec le Pere,& le S.Eſprit, regne par tous les ſiecles. Amen.

LIVRE SIXIESME DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'opinion de ceux là eſt faulſe, qui tiennent que les Indiens ont faute d'entendement.

AYANT traitté cy deuant de la religion dont vſoient les Indiens, ie pretẽds eſcrire en ce liure de leurs couſtumes, police, & gouuernement, pour deux fins : l'vne, afin d'oſter la faulſe opinion que l'on a communément d'eux qu'ils ſont hommes groſſiers & brutaux, ou qu'ils ont ſi peu d'entendemẽt, qu'à peine meritent ils qu'on die qu'ils en ayent. D'où vient que l'on leur fait pluſieurs excez & outrages en ſe ſeruans d'eux preſque en la meſme façon, que ſi c'eſtoient beſtes brutes, & les reputans indignes d'aucun reſpect, qui eſt vn ſi vulgaire, & ſi pernicieux erreur (ainſi que le ſçauent fort bien ceux qui auec quelque zele, & conſideration ont cheminé parmy eux, & qui ont veu & cogneu

leurs ſecrets, & conſeils) & d'autre part le peu de cas que font de ces Indiens pluſieurs qui penſent ſçauoir beaucoup, & neantmoins qui ſont ordinairement les plus ignorans, & plus preſomptueux, que ie ne voy point de plus beau moyen pour confondre ceſte pernicieuſe opinion, qu'en leur deduiſant l'ordre & façon de viure qu'ils auoient au temps qu'ils viuoient encor ſoubs leur loy, en laquelle, combien qu'ils euſſent beaucoup de choſes barbares, & ſans fondement, neantmoins ils en auoient beaucoup d'autres dignes de grande admiration, par leſquelles l'on peut entendre qu'ils ont le naturel capable de receuoir toute bonne inſtruction, & de faict ils ſurpaſſent en quelques choſes pluſieurs de nos Republiques. Et n'eſt point choſe de merueille qu'il y ait eu entr'eux de ſi grandes & ſi lourdes fautes, veu qu'il y en a eu auſſi entre les plus fameux Legiſlateurs & Philoſophes (voire ſans excepter Lycurge ny Platõ.) Et entre les plus ſages republiques, comme ont eſté la Romaine & l'Athenienne, où l'on peut recognoiſtre des choſes ſi pleines d'ignorance, & ſi dignes de riſee, qu'à la verité ſi les Republiques des Mexiquains & Inguas euſſent eſté cogneuës en ce temps des Romains, & des Grecs, leurs loix & gouuernemens euſſent eſté beaucoup eſtimez d'eux. Mais nous autres à preſent ne conſiderans rien de cela, y entrons par l'eſpee, ſans les ouyr, ny entendre, nous perſuadans que les choſes des Indiens ne meritent point qu'on en face eſtime autre, que comme l'on fait d'vne venaiſon prinſe en la foreſt, qui ait eſté amenee pour noſtre ſeruice & paſſe-temps. Les hom-

mes plus profonds, & plus diligents, qui ont penetré & atteint iuſques à la cognoiſſance de leurs ſecrets, couſtumes & gouuernement ancien, en ont bien autre opinion, & ſ'eſmerueillent de l'ordre, & du diſcours qui a eſté entre eux. Du nombre deſquels eſt Polo Ondeguardo, lequel ie ſuis communément au diſcours des choſes du Peru, & pour celles de Mexique Iean de Toüar, qui auoit eu vne prebende en l'Egliſe de Mexique, & auiourd'huy eſt religieux de noſtre compagnie de Ieſus, lequel par le commandement du Viceroy Dom Martin Enrriques, a fait vn diligent & ample recueil des hiſtoires de ceſte nation, & pluſieurs autres graues & notables perſonnages, leſquels tant par parole, que par eſcrit, m'ont ſuffiſamment informé de toutes ces choſes, que ie raconte icy. L'autre fin & intention, & le bien qui ſe peut enſuiure par la cognoiſſance de ces loix, couſtumes, & police des Indiens, eſt afin de leur aider, & les regir par les meſmes loix & couſtumes, attendu qu'ils doiuent eſtre gouuernez ſelon leurs couſtumes & priuileges, entant qu'ils ne contreuiennent à la loy de Chriſt, & de ſa ſaincte Egliſe, qu'on leur doit conſeruer & entretenir, comme leurs loix principales. Car l'ignorance des loix & couſtumes a eſté cauſe que l'on y a commis pluſieurs fautes de grande importance: parce que les iuges, & Gouuerneurs ne ſçauent pas bien comment ils doiuent donner iugement, & y regir leurs ſubiects. Et que outre ce que c'eſt leur faire vn grand tort, & aller contre raiſon, ce nous eſt choſe preiudiciable & dommageable, par ce que de là ils prennent occaſion de

nous abhorrer, comme gens qui en tout ſoit au bien ou au mal, leur auons eſté & ſommes touſiours contraires.

De la ſupputation des temps, & du Kalendrier duquel vſoient les Mexiquains.

CHAP. II.

POur commencer donques par la diuiſion & ſupputation des temps que les Indiens faiſoient (enquoy certes l'on peut recognoiſtre vn des plus grands ſignes de leur viuacité & bon entendement) ie diray premierement de quelle maniere les Mexiquains contoient & diuiſoient leur annee, de leurs mois, de leur Kalendrier, de leurs contes, des ſiecles & des aages. Ils diuiſoient l'an en dix-huict mois, à chacun deſquels ils attribuoient vingt iours, enquoy les trois cens ſoixante iours ſont accomplis, ſans comprendre en aucun de ces mois les cinq iours, qui reſtent du ſurplus, faiſant l'accompliſſement de l'an entier. Mais ils les contoient à part, & les appelloient les iours de rien, durant leſquels le peuple ne faiſoit aucune choſe, & n'alloient pas meſmes en leurs temples, mais ils ſ'occupoient ſeulement à ſe viſiter les vns les autres, perdans ainſi le temps, & les ſacrificateurs du temple ceſſoient auſſi de ſacrifier. Apres ces cinq iours paſſez, ils recommençoient leur conte de l'an, duquel le premier mois, & le commencement eſtoit en Mars, quand les fueilles commençoient à reuerdir, encor qu'ils prinſſent trois iours du mois de Feurier : car leur premier iour de l'an eſtoit

comme le vingt-ſixieſme de Feurier, ainſi qu'il appert par leur calendrier, dedans lequel meſme le noſtre eſt compris, & employé d'vn fort ingenieux artifice, & fut fait par les anciens Indiens, qui cogneurent les premiers Eſpagnols. I'ay veu ce Kalendrier, & l'ay encor en ma puiſſance, qui merite bien d'eſtre veu, pour entendre le diſcours & l'induſtrie qu'auoient les Indiens Mexiquains. Chacun de ces dix-huict mois auoit ſon propre nom, & ſa propre peinture, qu'il prenoit communément de la principale feſte qui ſe faiſoit en ce mois, ou de la diuerſité du temps que l'an cauſe en iceux. Ils auoient en ce Kalendrier certains iours marquez & deſtinez pour leurs feſtes, & contoient les ſepmaines de treze iours, en y remarquãt les iours par vn zero, qu'ils multiplioiẽt iuſques à treze, & incontinent recommençoient à conter vn, deux, &c. Ils remarquoient auſſi les annees de ces rouës par quatre ſignes ou figures, attribuans à chacun an vn ſigne, dont l'vn eſtoit d'vne maiſon, l'autre d'vn connin, le troiſieſme d'vn roſeau, & le quatrieſme d'vn caillou. Ils les peignoient de ceſte façon, denotans par icelles figures l'an qui couroit, diſans à tant de maiſons, ou à tant de caillous, de telle rouë ſucceda telle choſe : car l'on doit ſçauoir que leur rouë, qui eſtoit comme vn ſiecle, contenoit quatre ſepmaines d'annees, eſtant chacune ſepmaine de treze ans, qui accompliſſoient en tout cinquante deux ans. Ils peignoient au milieu de ceſte rouë vn Soleil, d'où ſorroient en croix quatre bras ou lignes, iuſques à la circonference de la rouë, & faiſoient leur tour en telle façõ, que la circonference eſtoit

diuiſee en quatre parties egales, chacune deſquelles auec ſon bras ou ligne, auoit vne couleur particuliere, & differente des autres, & eſtoient les quatre couleurs vert, azuré, rouge & jaulne. Chaque portion de ces quatre auoit treze ſeparations qui auoient toutes leurs ſignes ou figures particulieres, de maiſon, ou de connin, ou de roſeau, ou de caillous, ſignifiant par chaque ſigne vne annee, & en reſte de ce ſigne, ils peignoient ce qui eſtoit arriué cet an là. C'eſt pourquoy ie veids au Calendrier que i'ay dit, l'annee en laquelle les Eſpagnols entrerent en Mexique, marquee par vne peinture d'vn homme veſtu de rouge, à noſtre mode, car tel eſtoit l'habit du premier Eſpagnol qu'enuoya Fernand Cortés, au bout de cinquante deux ans que ſe fermoit & accompliſſoit la roüe. Ils vſoient d'vne plaiſante ceremonie, qui eſtoit que la derniere nuict ils rompoient tous les vaſes & vtenſiles qu'ils auoient, & eſteignoiēt tout le feu, & toutes les lumieres, diſans que le monde deuoit prendre fin à l'accompliſſement d'vne de ces roües, & que d'auanture ce pourroit eſtre celle où ils ſe trouuoient. Car (diſoient-ils) puis que le monde doit alors finir, qu'eſt-il plus de beſoin d'appreſter de viande, ny de manger? C'eſt pourquoy ils n'auoient plus que faire de vaſes, ny de feu. Sur ceſte opinion ils paſſoient toute la nuict en grande crainte, diſans que peut eſtre il ne viendroit plus de iour, & veilloient tous fort attentiuement pour voir quand le iour viendroit: mais voyās que l'aube commençoit à poindre, incontinent ils battoiēt pluſieurs tambours,

& ſonnoient des buccines, des fleutes, & autres inſtrumens de reſiouyſſance & allegreſſe, diſans que deſia Dieu leur allongeoit le temps d'vn autre ſiecle, qui eſtoient cinquante deux ans. Et alors ils recommençoient vne autre rouë. Ils prenoient en ce premier iour, & commencement du ſiecle, du feu nouueau, & achetoient des vaſes & vtenſiles neufs pour apreſter la viande & alloient tous querir ce feu nouueau chez le grand Preſtre, ayans fait auparauant vne ſolemnelle proceſſion d'action de graces pour la venuë du iour, & prolongation d'vn autre ſiecle. Telle eſtoit leur façon & maniere de conter les annees, les mois, les ſepmaines, & les ſiecles.

Comment les Rois Inguas contoient les ans, & les mois.

CHAP. III.

COmbien que ceſte ſupputation des temps, pratiquee entre les Mexiquains ſoit aſſez ingenieuſe & certaine pour des hommes qui n'auoient aucunes lettres, toutesfois il me ſemble qu'ils ont eu faute de diſcours, & de conſideration, n'ayans point fondé leur conte ſur le cours de la Lune, ny diſtribué leurs mois ſelon icelle, enquoy certainement ceux du Peru les ont ſurpaſſez, pource qu'ils partoient leur an en autant de iours parfaictement accomplis, comme nous faiſons icy, & le diuiſoient en douze mois ou Lunes, eſquels ils employoient & conſommoient les vnze iours qui reſtent de la Lune, ainſi que l'eſcrit Polo. Pour faire leur conte de l'an ſeur &

certain, ils vſoient de ceſte induſtrie, qu'aux mõtagnes qui eſtoient autour de la Cité de Cuſco (où ſe tenoit la cour des Rois Inguas, & le plus grand ſanctuaire des Royaumes, comme ſi nous diſions vne autre Rome) il y auoit douze colomnes aſſiſes par ordre, en telle diſtance l'vne de l'autre que chaque mois vne de ces colomnes remarquoit le leuer & coucher du Soleil. Ils les appelloient Succanga, & par le moyen d'icelles ils enſeignoient & annonçoient les feſtes, & les ſaiſons propres à ſemer, à recueillir & à faire autres choſes. Ils faiſoient de certains ſacrifices à ces pilliers du Soleil, ſuiuant leur ſuperſtition. Chaque mois auoit ſon nom propre & ſes feſtes particulieres. Ils commençoient l'an par Ianuier, comme nous autres, mais depuis vn Roy Ingua appellé Pachacuto, qui ſignifie reformateur du Temple, fit commençer leur an par Decembre, à cauſe (comme ie coniecture) qu'alors le Soleil commence à retourner du dernier poinct de Capricorne, qui eſt le Tropique plus proche d'eux. Ie ne ſçay poinct que les vns ny les autres ayant remarqué aucun Biſexte, combien que quelques vns dient le contraire. Les ſepmaines que contoient les Mexiquains n'eſtoient pas proprement ſepmaines, puis qu'elles n'eſtoient pas de ſept iours, auſſi les Inguas n'en firent aucune mention, ce qui n'eſt pas de merueille, attendu que le conte de la ſepmaine n'eſt pas fondé ſur le cours du Soleil, comme celuy de l'an, ny ſur le cours de la Lune, comme celuy des mois, mais bien entre les Hebrieux eſt fondé ſur la creation du monde, que rapporte Moyſe, & entre les Grecs,

& les Latins, ſur le nombre des ſept Planettes du nom deſquelles meſme les iours de la ſepmaine ont prins leur nom. Neantmoins c'eſtoit beaucoup à ces Indiens, eſtans hommes ſans liures, & ſans lettres comme ils ſont, qu'ils euſſent vn an, des ſaiſons & des feſtes ſi bien ordonnees, comme il eſt dit cy deſſus.

Que l'on n'a point trouué aucune nation d'Indiens qui vſaſt de lettres.

CHAP. III.

DEs lettres furent inuentees pour repreſenter & ſignifier proprement les paroles que nous prononçons, ainſi que les paroles meſmes, (ſelon le Philoſophe) ſont les ſignes & marques propres des conceptions & penſees des hommes. Et l'vn & l'autre (ie dy les lettres & les mots) ont eſté ordonnez pour faire entendre les choſes. La voix pour ceux qui ſont preſents, & les lettres pour les abſens, & pour ceux qui ſont à venir. Les ſignes & marques qui ne ſont pas propres pour ſignifier les paroles, mais les choſes ne peuuent eſtre appellez, ny ne ſont point à la verité des lettres, encor qu'ils ſoient eſcrits. Car l'on ne peut dire qu'vne image du Soleil peint, ſoit vne eſcriture du Soleil, mais ſeulement vne peinture: autant en eſt il des autres ſignes & characteres qui n'ont aucune reſſemblance à la choſe, mais qui ſeruent tant ſeulement de memoire: car celuy qui les inuenta ne les ordonna point pour ſignifier des paroles: mais ſeulement pour denoter vne choſe. On n'appelle point auſſi ces characteres lettres ny eſcritures, comme de faict

ils ne le ſont pas: mais pluſtoſt des chiffres ou memoires, ainſi que ſont ceux dont vſent les Spheriſtes & Aſtrologues, pour ſignifier diuers ſignes ou planettes de Mars, de Venus, de Iupiter, &c. Tels characteres ſont chiffres & non pas lettres, pour-autant que quelque nom que Mars puiſſe auoir en Italien, en François, en Eſpagnol, touſiours ce charactere le ſignifie: ce qui ne ſe trouue point és lettres: car iaçoit qu'elles denotent les choſes, c'eſt par le moyen des paroles: D'où vient que ceux qui n'en ſçauent la langue ne les entendent pas, comme pour exemple le Grec ny l'Hebrieu ne pourra pas comprendre ce que ſignifie ce mot *Sol*, iaçoit qu'ils le voyent eſcrit, pource qu'ils ignorent le mot Latin. Tellement que l'eſcriture & les lettres ſont ſeulement practiquees par ceux qui auec icelles ſignifient des mots: car ſi immediatement elles ſignifient les choſes, elles ne ſont plus lettres ny eſcritures, mais des chiffres & des peintures, dequoy l'on tire deux choſes bien notables. L'vne eſt que la memoire des hiſtoires & antiquitez peut demeurer aux hommes par l'vne de ces trois manieres, ou par les lettres & eſcritures, comme il a eſté pratiqué entre les Latins, les Grecs, les Hebrieux, & beaucoup d'autres nations, ou par peinture, comme l'on a vſé preſque en tout le monde: car il eſt dit au Concile de Nice ſecond: *La peinture eſt vn liure pour les idiots qui ne ſçauent lire*, ou par chiffres & characteres, comme le chiffre ſignifie le nombre de cent, de mil & autres ſans ſignifier ceſte parole de cent, ou de mil. L'autre choſe notable que l'on en peut tirer eſt celle

qui ſ'eſt propoſee en ce chapitre, à ſçauoir que nulle nation des Indes deſcouuertes de noſtre temps, n'a vſé de lettres ny deſcriture, mais de deux autres manieres, qui en ſont images & figures. Ce que i'entens dire non ſeulement des Indes, du Peru, & de la neufue Eſpagne, mais auſſi du Iappon & de la Chine. Et bien que ce que ie dis parauenture pourra ſembler à quelques-vns eſtre faux, veu qu'il eſt rapporté par les diſcours qui en ſont eſcrits, qu'il y a de ſi grandes Librairies & vniuerſitez en la Chine & au Iappon, & qu'il eſt fait mention de leurs Chapas, lettres & expeditions, toutesfois ce que ie dy eſt choſe veritable, ainſi qu'on pourra entendre par le diſcours ſuiuant.

De la façon des lettres & des liures dont vſoient les Chinois.

CHAP. V.

IL y en a pluſieurs qui penſent, & eſt bien la plus commune opinion que les eſcritures dont vſent les Chinois ſont lettres comme celles dont nous vſons en Europe, & que par icelles l'on puiſſe eſcrire les paroles & diſcours, & que ſeulement ils different de nos lettres & eſcritures en la diuerſité des characteres, comme les Grecs different des Latins, & les Hebrieux des Chaldeans. Mais il n'en eſt pas ainſi, pource qu'ils n'ont point d'Alphabet, ny n'eſcriuent point de lettres, mais toute leur eſcriture n'eſt autre choſe que peindre & chiffrer, & leurs lettres ne ſignifient point des parties de dictions, comme

ſont les noſtres, mais ſont des figures & repreſentations des choſes, comme du Soleil, du feu, d'vn homme, de la mer, & des autres choſes. Ce qui appert euidemment, parce que leurs eſcritures & Chapas ſont entenduës d'eux tous, combien que les langues dont parlent les Chinois, ſoient en grand nombre, & fort differentes entr'elles, en la meſme façon que nos nombres de chiffre ſont entendus eſgalement en François, en Eſpagnol, & en Arabic. Car ceſte figure 8. où que ce ſoit ſignifie huict, encor que le François appelle ce nombre d'vne façon, & l'Eſpagnol d'vne autre. D'où vient que les choſes eſtans de ſoy innumerables, les lettres auſſi ou figures dont vſent les Chinois, pour les denoter ſont preſque infinies: tellement que celuy qui doit lire ou eſcrire à la Chine (comme font les Mandarins) doit ſçauoir & retenir pour le moins quatre vingts cinq mil characteres ou lettres, & ceux qui ſont parfaits en ceſte lecture en ſçauent plus de ſix vingts mil. Choſe prodigieuſe & eſtrange, voire qui ſeroit incroyable, ſi elle n'eſtoit atteſtee par des perſonnes dignes de foy, comme les Peres de noſtre compagnie, qui ſont là continuellement, apprenans leur langue & eſcriture, & y a plus de dix ans, que de nuict & de iour ils ſ'eſtudient à cecy, auec vn perpetuel trauail. Car la charité de Chriſt & le deſir de la ſaluation des ames, ſurmonte en eux tout ce trauail & difficulté, qui eſt la raiſon pour laquelle les hommes lettrez ſont tant eſtimez en la Chine, à cauſe de la difficulté qu'il y a à les comprendre, & ceux là ſeulement ont les offices de Mandarins, Gouuerneurs, Iuges &

Capitaines. Pour ceſte occaſion les Peres prennent beaucoup de peine de faire apprẽdre à leurs enfans à lire & eſcrire. Il y a grand nombre de ces eſcolliers où les enfans ſont inſtruits, & où les maiſtres les font eſtudier de iour, & le pere de nuict en la maiſon. Tellement qu'ils leur endommagent beaucoup les yeux, & les foüettent fort ſouuent auec des roſeaux, bien que ce ne ſoit pas de ces rigoureux, deſquels ils foüettent les malfaicteurs. Ils appellent cela la langue Mandarine, qui a beſoin de l'aage d'vn homme pour eſtre cõprinſe: & doit-on ſçauoir qu'encor que la langue de laquelle parlent les Mandarins ſoit particuliere & differente des vulgaires, leſquelles ſont en grand nombre, & qu'on y eſtudie comme l'on fait par deçà en Latin & en Grec, & que les lettrez qui ſont par toute la Chine la ſçauent & entendent tant ſeulement: ſi eſt-ce toutesfois que tout ce qui eſt eſcrit en icelle eſt entendu en toutes les langues; & iaçoit que les prouinces ne ſ'entr'entendent point de parole les vnes les autres, toutesfois par eſcrit ils ſ'entr'entendent l'vn l'autre: car il n'y a qu'vne ſorte de figures ou characteres pour toutes, qui ſignifie vne meſme choſe, mais non pas vn meſme mot ny prolation, veu que, comme i'ay dit, ils ſont ſeulement pour denoter les choſes, & non pas les paroles, comme l'on peut facilement entendre par l'exemple des nombres de chiffre. C'eſt pourquoy ceux du Iappon & les Chinois liſent & entendent fort bien les eſcritures les vns des autres: combien que ce ſoiẽt des nations, & des langues fort differentes. Que ſ'ils parloient ce qu'ils liſent ou eſcriuent, ils ne

le pourroient pas entendre. Telles ſont donc les lettres, & les liures dont vſent les Chinois ſi renommez au monde. Pour faire leurs impreſſions ils grauent vne planche des figures qu'ils veulent imprimer: Puis en eſtampent autant de fueilles de papier qu'ils veulent, de la meſme façon que l'on fait icy les peintures qui ſont grauees en du cuiure ou du bois. Mais quelque homme d'entendement pourra demander comment ils peuuent ſignifier leurs conceptions par des figures qui approchent ou reſſemblent à la choſe qu'ils veulent repreſenter, comme de dire que le Soleil eſchauffe, ou qu'il a regardé le Soleil, ou que le iour eſt du Soleil. Finalement, comment il leur eſt poſſible de denoter par de meſmes figures les cas, les conionctions, & les articles qui ſont en pluſieurs langues & eſcritures. Ie reſponds à cela qu'ils diſtinguent & ſignifient ceſte varieté par certains points rayez & diſpoſitions de la figure. Mais il eſt difficile d'entendre comment ils peuuent eſcrire en leur lãgue des noms propres, ſpecialement d'eſtrangers, veu que ce ſont choſes que iamais ils n'ont veuës, & qu'ils ne peuuent inuenter des figures qui leur ſoient propres. I'en ay voulu faire l'experience me trouuant en Mexique auec des Chinois, & leur dy qu'ils eſcriuiſſent en leur langue ceſte propoſition. Ioſeph d'Acoſta eſt venu du Peru, & autres ſemblables, ſurquoy le Chinois fut vn long temps penſif, mais en fin il l'eſcrit. Ce que d'autres Chinois leurẽt apres, biẽ qu'ils variaſſent vn peu en la pronõciation du nõ propre: car ils vſent de ceſt artifice pour eſcrire le nõ propre qu'ils cherchẽt quelque choſe en leur

langue qui aye reſſemblance à ce nom, & mettent la figure de ceſte choſe. Et comme il eſt difficile entre tant de noms propres, de leur trouuer des choſes qui leur portent reſſemblance en la prolation : auſſi leur eſt-ce choſe fort difficile & fort laborieuſe d'eſcrire tels noms. Sur ce propoş le pere Allonſe Sanchez nous contoit que lors qu'il eſtoit en la Chine, & que l'on le menoit en diuers Tribunaux, de Mandarin en Mandarin, ils eſtoiẽt fort long temps à mettre ſon nom par eſcrit en leurs Chapas, toutesfois ils l'eſcriuoient en fin, le nommans en leur façon, & tellement ridicule, qu'à peine approchoient-ils le nom, qui eſt la façon des lettres & eſcritures dont vſoient les Chinois. Celle des Iapponnois en approchoit beaucoup, encor qu'ils afferment que les ſeigneurs Iapponnois qui vindrent en Europe eſcriuoient facilement toutes choſes en leur langue, quoy que ce fuſſent des noms propres d'icy, meſme l'on m'a monſtré quelques eſcritures d'eux : parquoy il ſemble qu'ils doiuent auoir quelque ſorte de lettres, encor que la plus part de leurs eſcritures ſoient par characteres & figures, comme il a eſté dit des Chinois.

Des eſcholles & vniuerſitez de la Chine.

CHAP. VI.

CEs Peres de la Compagnie diſent qu'ils n'ont point veu en la Chine de grandes eſcholes & Vniuerſitez de Philoſophie & autres ſciences naturelles, & croyẽt qu'il n'y en a point: mais que toute leur eſtude eſt en la langue Man-

darine, qui eſt tres-ample & tres-difficile, comme i'ay dit, & que ce qu'ils eſtudient ſont choſes qui ſont eſcrites en ceſte langne, qui ſont des hiſtoires des ſectes & opinions des loix ciuiles, des prouerbes moraux, des fables, & pluſieurs autres telles compoſitions, & ce qui en deſpend. Des ſciences diuines ils n'en ont aucune cognoiſſance, ny n'ont autre choſe des naturelles que quelques petits reſtes qu'ils ont en des propoſitions eſgarees, ſans art & ſans methode, ſelon l'entendement & eſtude d'vn chacun. Pour les Mathematiques ils ont experience des mouuemens celeſtes & des eſtoiles, & pour la Medecine ils ont cognoiſſance des herbes, par le moyen deſquelles ils gariſſent pluſieurs maladies, & en vſent beaucoup. Ils eſcriuent auec des pinceaux, & ont pluſieurs liures eſcrits à la main, & d'autres imprimez qui ſont tous d'aſſez mauuais ordre. Ils ſont grands ioüeurs de Comedies : ce qu'ils font auec vn grand appareil de theatres, veſtemens, cloches, tambours, & de voix, ſelon qu'il eſt conuenable. Quelques peres racontent y auoir veu des Comedies qui duroient dix & douze iours auec leurs nuicts, ſans qu'il y euſt faute de ioüeurs ſur le theatre, ny de ſpectateurs pour les regarder. Ils font pluſieurs Scenes differentes, & pendant que les vns repreſentent, les autres dorment ou repaiſſent. Ils traittent ordinairement en ces comedies des choſes morales & de bon exemple, qui ſont neantmoins entremeſlees de choſes gayes & plaiſantes. Voila en ſomme ce que les noſtres racontent des lettres & exercices de ceux de la Chine, où l'on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'entendemẽt, & d'in-

duſtrie. Mais tout cela eſt de peu de ſubſtance, pource qu'en effect toute la ſcience des Chinois tend ſeulement à ſçauoir eſcrire & lire, & non point d'auantage: car ils ne paruiennent point és ſciences plus hautes, & leur eſcrire & lire n'eſt point proprement eſcrire & lire, puis que leurs lettres ne ſont point lettres, qui puiſſe repreſenter les paroles, mais ſont figures de choſes innumerables, leſquelles ne ſe peuuent apprendre que par vn bien long temps, & auec vn trauail infiny. Mais en fin auec toute leur ſcience, vn Indien du Peru ou Mexique qui a apprins à lire & eſcrire, ſçait plus que le plus ſage Mandarin d'entr'eux, veu que l'Indien auec vingt quatre lettres qu'il ſçait, eſcrira & lira tous les mots & paroles qui ſont au monde, & le Mandarin auec ſes cent mil lettres aura beaucoup de peine pour eſcrire quelque nom propre de Martin, ou Allonſe, & à plus forte raiſon ne pourra-il pas eſcrire les noms des choſes qu'il ne cognoiſt point. Car en fin l'eſcriture de la Chine n'eſt autre choſe qu'vne façon de peindre ou chiffrer.

De la façon des lettres & eſcritures dont ont vſé les Mexiquains.

CHAP. VII.

ON trouue qu'il y a entre les nations de la neufue Eſpagne vne grand' cognoiſſance & memoire de l'antiquité. C'eſt pourquoy recherchant de quelle façon les Indiens auoient conſerué leurs hiſtoires, & tant de particularitez, i'apris qu'encor qu'ils ne fuſſent point ſi ſubtils ny ſi curieux comme ſont les Chinois & Iapponnois

ſi eſt-ce qu'ils auoient entr'eux quelque ſorte de lettres & de liures par leſquels ils conſeruoient à leur mode les choſes de leurs predeceſſeurs. En la Prouince de Yu-latan, où eſt l'Eueſché qu'ils appellent de Honduras, il y auoit des liures de fueilles d'arbres à leur mode ployez & eſquarris, eſquels les ſages Indiens tenoient compriſes & deſduittes la diſtribution de leurs temps, la cognoiſſance des planettes, des animaux & des autres choſes naturelles, auec leurs antiquitez: choſe pleine de grande curioſité & diligence. Il ſembla à quelque Pedant que tout cela eſtoit vn enchantement & art de Magie, & ſouſtint obſtinément que l'on les deuoit bruſler, de ſorte qu'ils furent mis au feu. Ce que du depuis non ſeulement les Indiens recogneurẽt auoir eſté mal fait, mais auſſi les Eſpagnols curieux qui deſiroient cognoiſtre les ſecrets du pays. Il en eſt arriué autant és autres choſes, car les noſtres penſans que le tout fuſt ſuperſtition, ont perdu pluſieurs memoires des choſes anciennes & ſacrees qui pouuoient beaucoup profiter. Cela procede d'vn zele fol & ignorant, qui ſans ſçauoir ny vouloir entendre les choſes des Indiens, diſent (comme à charge cloſe) que ce ſont toutes ſorcelleries, & que tous les Indiens ne ſont que des yurongnes. qui ſont incapables de ſçauoir ny d'apprendre aucune choſe. Car ceux qui ſe ſont voulus diligemment informer d'eux, y ont trouué beaucoup de choſes dignes de conſideration. Vn de noſtre compagnie de Ieſus, homme fort accort & experimẽté, aſſembla en la Prouince de Mexique les anciens de Teſcuco, de Tulla, & de Mexique, &

confera fort amplement auec eux, leſquels luy monſtrerent leurs liures, hiſtoires, & calendriers qui eſtoient choſes fort dignes de voir, pource qu'ils auoient leurs figures & Hieroglifiques, par leſquelles ils repreſentoient les choſes en ceſte maniere. Celles qui auoient forme ou figure eſtoient repreſentees par leurs propres images, & celles qui n'en auoient point eſtoient repreſentees par des characteres qui les ſignifioient, & par ce moyen ils figuroient, & eſcriuoient ce qu'ils vouloient. Et pour remarquer le temps auquel quelque choſe arriuoit, ils auoient ces rouës peintes, car chacune d'icelles contenoit vn ſiecle, qui eſtoit cinquãte deux ans, comme a eſté dit cy-deſſus, & au coſté de ces rouës, ils peignoiẽt auec ces figures & characteres, à l'endroit de l'annee, les choſes memorables qui auenoient en icelle. Comme ils remarquerent l'annee que les Eſpagnols entrerent en leur pays, en peignant vn hõme auec vn chapeau & vne iuppe rouge, au ſigne du roſeau qui couroit alors. Et ainſi des autres accidens. Mais pource que leurs eſcritures & characteres n'eſtoient pas ſi ſuffiſans comme nos lettres & eſcritures, ils ne pouuoient exprimer de ſi prés les paroles, ains ſeulement la ſubſtance des conceptions. Et d'autant qu'ils auoient accouſtumé de racõter par cœur des diſcours, & dialogues compoſez par leurs Orateurs, & Rhetoriciens anciens, & beaucoup de Chapas dreſſez par leurs Poëtes (ce qui eſtoit impoſſible d'apprendre par les Hieroglyphiques, & characteres) les Mexiquains eſtoient fort curieux que leurs enfans apprinſſent par memoire ces dialogues

& compositions. A raison dequoy ils auoient des escholes & comme des colleges, ou seminaires, où les anciens enseignoient aux enfans ces oraisons, & beaucoup d'autres choses, qui se conseruoient entr'eux, par la tradition des vns aux autres, aussi entierement comme si elles eussent esté couchees par escrit. Specialement les nations plus renommees auoient soing que leurs enfans (qui auoient inclination pour estre rhetoriciens & exercer l'office d'orateurs) apprinssent de mot à mot ces harangues. Tellement que quand les Espagnols vindrent en leur pays, & qu'ils leur eurent enseigné à lire & escrire nostre lettre, plusieurs de ces Indiēs escriuirent alors ces harangues, ainsi que le tesmoignent quelques hōmes graues qui les leurent. Ce qui est dit pource que ceux qui liront en l'histoire Mexiquaine de tels discours longs & elegans, croiront facilement qu'ils sont inuentez des Espagnols, & non pas reallement prins, & rapportez des Indiens. Mais en ayant cogneu la verité certaine, ils ne laisseront pas d'adiouster foy, comme c'est la raison, à leurs histoires. Ils escriuoient aussi ces mesmes discours, à leur mode, par des images, & characteres, & ay veu pour me satisfaire en cet endroit, les oraisons du *Pater noster*, & *Aue Maria*, Symbole, & cōfession generale, escrites en ceste façon d'Indiens. Et à la verité quiconque les verra s'en esmerueillera: car pour signifier ces paroles, *Moy pecheur me confesse*, ils peignoient vn Indien à genoux aux pieds d'vn Religieux, cōme qui se confesse, & puis pour celle cy, *à Dieu tout puissant*, ils peignoient trois visages, auec leurs couronnes, en façon de la Trinité, *& à la glorieuse*

vierge Marie, ils peignoient vn visage de nostre Dame, & vn demy corps de petit enfãt, *& à sainct Pierre & sainct Paul*, des testes, auec des couronnes, & vne clef, & vne espee, & où les images leur deffailloient, ils mettoient des characteres, cõme, *enquoy i'ay peché, &c.* D'où l'on peut cognoistre la viuacité de l'entendement de ces Indiens, puisque ceste façon d'escrire nos oraisons, & choses de la foy, ne leur a pas esté enseignee par les Espagnols, ny ne l'eussent peu faire, s'ils n'eussent eu particuliere conception, de ce qu'on leur enseignoit. I'ay veu au Peru la confessiõ de tous les pechez qu'vn Indien apportoit pour se confesser, escrite de la mesme sorte de peintures, & de characteres, en peignant chacun des dix commandements d'vne certaine façon, où il y auoit certaines marques comme chiffres, qui estoiẽt les pechez qu'il auoit faits contre ce commandement. Ie ne doute point que si beaucoup des plus habilles Espagnols estoient employez à faire des memoires de choses semblables par leurs images & marques, qu'en vn an ils n'y pourroient paruenir, non pas en dix.

Des regiſtres, & façon de conter dont vſoient les Indiens du Peru.

CHAP. VIII.

AVparauant que les Espagnols vinssent és Indes, ceux du Peru n'auoiẽt aucune sorte d'escriture, fust par lettres, par characteres, chiffres, ou figures, comme ceux de la Chine & de Mexique: toutesfois ils ne laisserent pas de conseruer la me-

moire de leurs antiquitez, ny de retenir l'ordre de toutes leurs affaires de paix, de guerre, & de police, pource qu'ils ont eſté fort diligens en la tradition des vns aux autres, & les ieunes gens apprenoient & gardoient comme choſe ſacree ce que leurs ſuperieurs leur racontoient, & l'enſeignoiét auecle meſme ſoing à leurs ſucceſſeurs. Outre ceſte diligence, ils ſuppleoient la faute d'eſcritures & de lettres, en partie par la peinture, comme ceux de Mexique (combien que ceux du Peru y fuſſent fort groſſiers & lourds) & en parties, & le plus communément par des quippos. Ces quippos ſont des Memoriaux, ou regiſtres, qui ſont faits de rameaux, eſquels il y a diuers nœuds & diuerſes couleurs, qui ſignifient diuerſes choſes: & eſt vne choſe eſtrange, que ce qu'ils ont exprimé & repreſenté par ce moyen. Car les quippos leur vallent autant, que des liures d'hiſtoires, de loix, de ceremonies & des contes de leurs affaires. Il y auoit des officiers deputez pour garder ces Quippos (qu'auiourd'huy ils appellent Quipocamayos) leſquels eſtoient obligez de tenir & rendre conte de chaque choſe comme les Tabellions par deçà. C'eſt pourquoy en tout l'on leur adiouſtoit entiere foy, & creance, car ſelon diuerſes ſortes d'affaires, comme de guerre, de police, de tributs, de ceremonies, & de terres, il y auoit diuers Quippos, ou rameaux, en chacun deſquels il y auoit tant de nœuds petits & grands & de fillets attachez, les vns rouges, les autres verts, les autres azurez, les autres blancs. Et finalement, tant de diuerſitez, que tout ainſi que nous autres, tirons vne infinité de mots de vingt

quatre lettres, en les accommodans en diuerſes façons, ainſi ils tiroient des ſignifications innumerables, de leurs nœuds & diuerſes couleurs. Ce qu'ils font d'vne telle façon, qu'il arriue auiourd'huy au Peru que quād au bout de deux ou trois ans, vn commiſſaire va informer la vie de quelque officier, que les Indiens viennent auec leurs menus contes & approuuez, diſans qu'en tel bourg ils luy ont baillé tant d'œufs leſquels il n'a point payez, en vne telle maiſon vne poulle, en vne autre deux faix d'herbes pour ſes cheuaux, & qu'il n'a payé que tant d'argent, & demeure en reſte de tant. La preuue eſtant faite ſur le champ, auec ceſte quantité de nœuds & de poignees de cordes, cela demeure, pour teſmoignage, & eſcriture certaine. Ie vy vne poignee de ces fillets auſquels vne Indienne portoit eſcrite la confeſſion generale de toute ſa vie, & par iceux ſe confeſſoit cõme i'euſſe peu faire en du papier eſcrit, & luy demanday ce que c'eſtoit, que quelques filez qui me ſemblerẽt quelque peu differens, elle me diſt que c'eſtoient certaines circonſtances, que le peché requeroit pour eſtre entierement confeſſé. Outre ces quippos de fil, ils ont vne autre comme maniere d'eſcrire auec de petites pierres, par le moyẽ deſquelles ils apprennent punctuallement les paroles qu'ils veulent ſçauoir par cœur. Et eſt vn choſe plaiſante de voir les vieillards & caducs, auec vne roüe de petites pierres, apprendre le *Pater noſter*, auec vne autre *l'Aue Maria*, & auec vne autre le *Credo*, & de retenir quelle pierre eſt *qui fut conceu du S. Eſprit*, & laquelle, *ſouffrit ſoubs Ponce Pilate*. C'eſt auſſi vne choſe plaiſante, de les voir corriger

quand ils faillent, car toute la correction ne gist, qu'à cõtempler leurs petites pierres, & seroit vne de ces roües suffisantes pour me faire oublier tout ce que ie sçay par cœur. Il y a vn grand nombre de ces roües aux cimetieres des Eglises, pour cet effect. Mais c'est choses qui semble enchantemẽt, de voir vne autre sorte de Quipos, qu'ils font de grains de mays. Car pour faire vn conte difficile, auquel vn bon Arithmeticien seroit bien empeschẽ auec la plume, & pour faire vne partion, afin de voir combien vn chacun doit contribuer, ils tirent tant de grains d'vn costé, & en adiousten tant de l'autre, auec mil autres inuentions. Ces Indiens prendront leurs grains, & en mettront cinq d'vn costè, trois d'vn autre, & huict en vn autre, & changeront vn grain d'vn costé, & trois d'vn autre tellement qu'ils sortent auec leur conte certain, sans faillir d'vn poinct. Et se mettent plustost à la raison par ces Quippos, sur ce qu'vn chacun doit payer, que nous ne pourrions faire nous autres auec la plume. Par cela l'on peut iuger s'ils ont de l'entendement, & si ces hommes sont bestes. De ma part ie tiens pour certain qu'ils nous surpassent és choses où ils s'appliquent.

De l'ordre que les Indiens tenoient en leurs escritures.

CHAP. IX.

IL sera bon d'adiouster icy ce que nous auons remarqué touchant les escritures des Indiẽs: car leur façon n'estoit pas d'escrire auec vne ligne suiuie, mais du haut en bas, ou en rond. Les Latins & Grecs escriuoient du costé gauche au droit, qui

eſt la commune, & vulgaire façon dõt nous vſons. Les Hebrieux au contraire commençoient de la droite à la gauche, c'eſt pourquoy leurs liures cõmencent où les noſtres finiſſent. Les Chinois n'eſcriuent pas ny comme les Grecc, ny comme les Hebrieux, mais de haut en bãs, car comme ce ne ſont pas des lettres, mais des dictions entieres, & que chaque figure, ou charactere ſignifie vne choſe, ils n'ont point de beſoing d'aſſembler les parties des vnes auec les autres, & ainſi peuuent ils bien eſcrire du haut en bas. Ceux de Mexique pour la meſme raiſon n'eſcriuoient pas en ligne d'vn coſté à l'autre, mais au rebours des Chinois commencans en bas montoiẽt touſiours en haut. Ils ſe ſeruoient de ceſte façon d'eſcrire, au conte des iours, & du reſte des choſes qu'ils remarquoient. Combien que quand ils eſcriuoient en leurs roües, ou ſignes, ils commençoient du milieu où ils peignoient le Soleil, & de là alloient montans par leurs annees, iuſques au tour, & circonference de la roüe. Finablement il ſe trouue quatre differentes ſortes d'eſcrire, les vns eſcriuãs de la droite à la gauche, les autres de la gauche à la droitte, les vns de haut en bas, & les autres du bas en haut, enquoy l'on voit la diuerſité des entendemens humains.

Comment les Indiens enuoyoient leurs meſſagers.

CHAP. X.

POVR acheuer la façon qu'ils auoient d'eſcrire, quelqu'vn pourra douter auec raiſon, cõment les Rois de Mexique, & du Peru, auoiẽt co-

gnoiſſance de tous leurs Royaumes qui eſtoient ſi grands, ou de quelle façon ils pouuoient deſpeſcher les affaires qui ſe preſentoient en leur cour, veu qu'ils n'auoient l'vſage d'aucunes lettres, ny d'eſcrire miſſiues. Surquoy l'on peut eſtre ſatisfait de ce doute, quand on ſçaura que par paroles, par peintures, ou par ces memoriaux, ils eſtoient fort ſouuent aduertis de tout ce qui ſe paſſoit. Pour cet effect il y auoit des hommes fort viſtes, & diſpos, qui ſeruoient de courriers, pour aller & venir, leſquels ils nourriſſoient en cet exercice de courir dés leur enfance, & prenoient peine qu'ils fuſſent de longue haleine, afin qu'ils peuſſent monter en courant vne montaigne fort haute, ſans ſe laſſer. C'eſt pourquoy en Mexique ils donnoient le prix aux trois & quatrieſmes premiers, qui montoient ces grands degrez du Temple, comme il a eſté dit au liure precedent. Et en Cuſco, lors que ſe faiſoit leur ſolemelle feſte de Capacrayme, les nouices montoient à qui mieux mieux le roc de Yanacauri, & generalement l'exercice de la courſe a eſté & eſt encor fort en vſage, entre les Indiens. Quand il ſe preſentoit vne affaire d'importance, ils enuoyoiét depeinte aux ſeigneurs de Mexique la choſe dont ils les vouloient informer, ainſi qu'ils firent, alors que les premiers nauires Eſpagnols parurẽt à leur veuë, & lors qu'ils prindrent Toponchan. Ils eſtoient au Puru fort curieux des courriers, & l'Ingua en auoit par tout ſon Royaume, comme des poſtes ordinaires, appellez Chaſquis, deſquels ſera traitté en ſon lieu.

De la façon de gouuernement, & des Rois qu'ont eu les Indiens.

CHAP. XI.

IL eſt aſſez experimenté que la choſe enquoy les Barbares monſtrent plus leur barbariſme, eſt en leur gouuernements, & façon de commander, pource que tant plus les hommes approchét de la raiſon, tant plus leur gouuernement eſt humain, & moins inſolent, & les Rois & ſeigneurs ſont plus traittables, & s'accommodét mieux auec leurs vaſſaux, en recognoiſſants qu'ils leur ſont eſgaux en nature, & toutesfois inferieurs, en l'obligation d'auoir ſoing de la Republique. Mais entre les Barbares, tout y eſt contraire, d'autant que leur gouuernement eſt tyrannique, & traittant leurs ſubiects comme beſtes, & de leur part veulent eſtre traittez comme Dieux. Pour ceſte occaſion pluſieurs peuples & nations des Indes n'ōt point ſouffert de Rois, ny de ſeigneurs abſolus, & ſouuerains, mais viuent en communauté, & creent & ordonnent des Capitaines, & Princes pour certaines occaſions ſeulement, auſquels ils obeiſſent durant le temps de leur charge, & apres ils retournent à leurs premiers offices. La plus grande partie de ce nouueau monde, où il n'y a point de Royaumes fondez, ny de Republiques eſtablies, ny Princes, ou Rois perpetuels, ſe gouuernerent de ceſte façon; iaçoit qu'il y ait quelques ſeigneurs & principaux hommes, qui ſont eſleuez entre le vulgaire. Ainſi eſt gouuernee toute la terre de Chillé, en laquelle les Auracanes,

ceux

ceux de Teucapel, & autres, ont par tant d'annees resisté cõtre les Espagnols. Et de mesme aussi tout le nouueau Royaume de Grenade, celuy de Guatimalla, les Isles, toute la Floride, le Bresil, Lusson, & d'autree terres de grande estendüe, excepté qu'en plusieurs de ces lieux ils y sont encore plus barbares, veu qu'à peine y recognoissent-ils de chef, mais tous commandent & gouuernent en commun, n'y ayant autre chose que de la volonté, de la violence, de l'industrie, & du desordre, tellement que celuy qui peut d'auantage, commande & y a le dessus. Il y a en l'Inde Orientale de grands Royaumes, bien fondez, & bien ordonnez, cõme est celuy de Sian, celuy de Bisnaga, & autres, qui peuuent assembler & mettre en campagne quand ils veulent, iusques à cent & deux cens mil hommes. Comme aussi le Royaume de la Chine, lequel en grandeur & puissance surpasse tous les autres, dont les Roys, selon qu'ils racontẽt, ont duré plus de deux mil ans, pour le bel ordre & gouuernemẽt qu'ils ont. Mais en l'Inde Occidẽtale, l'on y a seulement trouué deux Royaumes, ou Empires fondez, qui estoiẽt celuy des Mexiquains en la neufue Espagne, & celuy des Inguas au Peru. Et ne pourrois pas dire facilement lequel des deux a esté le plus puissant Royaume, d'autant que Motecuma surpassoit ceux du Peru en edifices, & en la grandeur de sa cour. Mais les Inguas aussi surpassoient les Mexiquains en thresors, richesses, & en grandeur de prouinces. Pour le regard de l'antiquité, le Royaume des Inguas l'est d'auantage, bien que ce ne soit pas de beaucoup, & me semble qu'ils ont esté esgaux en faicts d'armes, & en victoires. C'est

vne choſe certaine que ces deux Royaumes ont de beaucoup excedé tout le reſte des ſeigneuries des Indiens, deſcouuertes en ce nouueau monde, tant en bon ordre & police, qu'en pouuoir & richeſſe, & beaucoup d'auantage en ſuperſtition & ſeruice de leurs idoles, ayans pluſieurs choſes ſemblables les vnes aux autres. Mais en vne choſe ils eſtoient bien differens, car entre les Mexiquains la ſucceſſion du Royaume eſtoit par eſlection, cõme l'Empire Romain, & entre ceux du Peru elle eſtoit hereditaire, & ſuyuoit l'ordre du ſang, comme les Royaumes de France, & d'Eſpagne. Ie traitteray donc cy apres de ces deux gouuernements, (comme de la choſe principale, & plus cogneuë d'entre les Indiens,) entãt qu'il me ſemblera eſtre propre à ce ſubiect, laiſſant pluſieurs choſes menuës & prolixes, qui ne ſont pas d'importance.

Du gouuernement des Rois, & Inguas du Peru.

CHAP. XII.

QV'INGVA qui regnoit au Peru, eſtãt mort, ſon fils legitime luy ſuccedoit, & tenoient pour tel, celuy qui eſtoit né de la principale femme de l'Ingua, laquelle ils appelloient Coya. Ce qu'ils ont ouſiours obſerué, depuis le temps d'vn Ingua, appellé Yupangui, qui eſpouſa ſa ſœur. Car ces Rois reputoient pour honneur, d'eſpouſer leurs ſœurs. Et bien qu'ils euſſent d'autres femmes, ou concubines, toutesfois la ſucceſſion du Royaume appartenoit au fils de la Coya. Il eſt vray que quand le Roy auoit vn frere legitime, il ſuccedoit au deuant du fils, & pres luy ſon nepueu, & fils du

premier. Les Curacas & Seigneurs gardoient le meſme ordre de ſucceſſion en leurs biens & offices. Et faiſoient à leur mode des ceremonies, & obſeques exceſſiues au defunct. Ils obſeruoiēt vne couſtume veritablement grande, & magnifique, qu'vn Roy qui entroit au Royaume de nouueau, n'heritoit point d'aucune choſe des meubles, vtēſiles, & threſors de ſon predeceſſeur, mais il deuoit eſtablir ſa maiſon de nouueau, & aſſembler de l'or, de l'argent, & les autres choſes qui luy eſtoient neceſſaires, ſans toucher à celuy du defunct, qui eſtoit totalement dedié pour ſon adoratoire, ou Guaca, & pour l'entretien de la famille qu'il laiſſoit, laquelle auec ſa ſucceſſion, s'occupoit continuellement aux ſacrifices, ceremonies, & ſeruice du Roy mort. Car auſſi toſt qu'il eſtoit mort, ils le tenoient pour Dieu, & auoit ſes ſacrifices, ſtatuës, & autres choſes ſemblables. Pour ceſte occaſion il y auoit au Peru vn threſor infiny, car vn chacun des Inguas s'eſtoit efforcé de faire que ſon oratoire & threſor ſurpaſſaſt celuy de ſes predeceſſeurs. La marque, ou enſeigne par laquelle il prenoit la poſſeſſion du Royaume, eſtoit vn bourrelet rouge, de laine plus fine que ſoye, lequel luy pendoit au milieu du front, n'y ayant que l'Ingua ſeul qui le pouuoit porter, pour-autant que c'eſtoit comme la couronne, & diademe Royal. Toutesfois l'on pouuoit bien porter vn bourrelet pendu au coſté, proche de l'oreille, comme quelques ſeigneurs en portoient, mais l'Ingua ſeul le pouuoit porter au milieu du front. Au temps qu'ils prenoient ce bourrelet, ils faiſoiēt des feſtes fort ſolemnelles, &

pluſieurs ſacrifices, auec grande quantité de vaſes d'or, & d'argẽt, grand nombre de petites formes, ou images de brebis, faites d'or & d'argent, grand abondances d'eſtoffes de Cumby, bien elabourees, de fine & de moyenne, pluſieurs conches de mer de toutes ſortes, beaucoup de plumes riches, & mil moutons, qui deuoient eſtre de diuerſes couleurs. Puis le grand preſtre prenoit vn enfant entre ſes mains, de l'aage de ſix à huict ans, & prononçoit ces paroles, auec les autres miniſtres, parlant à la ſtatue du Viracocha, *Seigneur nous t'offrons cela, afin que tu nous tiennes en repos, & nous aides en nos guerres, conſerue noſtre ſeigneur l'Ingua en ſa grandeur, & eſtat, qu'il aille touſiours augmentant, & luy donne beaucoup de ſçauoir afin qu'il nous gouuerne.* Il ſe trouuoit des hommes de tout le Royaume, & de tous les Guacas, & ſanctuaires à ceſte ceremonie, & ſerment. Et ſans doute l'affectiõ & reuerence que ce peuple portoit aux Roys Inguas, eſtoit fort grande, car il ne ſe trouue point que iamais aucun des ſiens luy aye fait trahiſon, pour-autant qu'ils procedoient en leur gouuernement, non ſeulement auec vne puiſſance abſoluë, mais auſſi auec vn bon ordre & iuſtice, ne permettant pas qu'aucun y fuſt foulé. L'Ingua poſoit ſes gouuerneurs en diuerſes prouinces, entre leſquels les vns eſtoient ſuperieurs, & qui ne recognoiſſoient autre que luy, d'autres qui eſtoient moindres, & d'autres plus particuliers, auec vn ſi bel ordre, & vne telle grauité, qu'ils ne ſ'enhardiſſoient pas de ſ'en-yurer, ny de prendre vn eſpy de mays de leur voiſin. Ces Inguas tenoiẽt pour maxime qu'il conuenoit touſiours entretenir les In-

diens en occupation, de là vient que nous voyons encor auiourd'huy des chauſſees des chemins, & des œuures d'vn fort grand trauail, leſquels ils diſent auoir eſté faites pour exercer les Indiens, de peur qu'ils ne demeuraſſent oiſifs. Quand il conqueſtoit vne prouince de nouueau, il auoit accouſtumé d'enuoyer incontinent la plus grande part, & les principaux des naturels de ce pays, en d'autres prouinces, ou bien en ſa cour, & les appellent auiourd'huy au Peru, Mitimas. Puis au lieu d'iceux, il enuoyoit d'autres de la nation de Cuſco, ſpecialement les Oreiones, qui eſtoient comme Cheualiers d'ancienne maiſon. Ils chaſtioient rigoureuſemẽt les crimes, & delicts, c'eſt pourquoy ceux qui ont cogneu quelque choſe de cela ſont bien d'opinion qu'il n'y peut auoir de meilleur gouuernement pour les Indiens, ny plus aſſeuré que celuy des Inguas.

De la diſtribution que les Inguas faiſoient de leurs vaſſaux.

CHAP. XIII.

POVR particulariſer d'auãtage ce que i'ay dit cy deſſus, l'on doit ſçauoir que la diſtributiõ que faiſoient les Inguas de leurs vaſſaux, eſtoit ſi exacte & particuliere, qu'il les pouuoit tous gouuerner fort facilement, combien que ſon Royaume fuſt de mil lieües d'eſtenduë, car ayant cõqueſté vne prouince, il reduiſoit incõtinent les Indiẽs en villes & communautez, leſquels il diuiſoit en bandes. Sur chacune dixaine d'Indiens il en commettoit vn pour en auoir la charge, ſur chaque cẽ-

taine vn autre, ſur chaque millier vn autre, & ſur dix mil hommes vn autre, lequel ils appelloient Humo, qui eſtoit vne des grandes charges, & par deſſus tous ceux-là, encor en chaque prouince il y auoit vn Gouuerneur de la maiſon des Inguas, auquel tous les autres obeiſſoient, & luy rendoient cõte tous les ans par le menu de tout ce qui eſtoit arriué, à ſçauoir de ceux qui eſtoient nez, de ceux qui eſtoient morts, des troupeaux & des ſemẽces. Les Gouuerneurs ſortoient par chacun an de Cuſco, où eſtoit la cour, & y retournoient pour la grande feſte du Rayme, en laquelle ils apportoiẽt tout le tribut du Royaume à la cour, & n'y pouuoient r'entrer qu'à ceſte condition. Tout le Royaume eſtoit diuiſé en quatre parties, qu'ils appelloiẽt Tahuantinſuyo, ſçauoir Chinchaſuyo, Collaſuyo, Andeſuyo & Condeſuyo, ſuiuant les quatre chemins qui ſortoient de Cuſco où reſidoit la cour, & ſe faiſoient les aſſemblees generales du Royaume. Ces chemins & prouinces correſpondantes à iceux eſtoient vers les quatre coings du monde, Collaſuyo au Sud, Chinchaſuyo au Nort, Condeſuyo au Ponant, & Andeſuyo au Leuãt. En toutes les villes & bourgades il y auoit deux ſortes de peuple qui eſtoient de Hananſaya & Vrinſaya, qui eſt comme dire, ceux d'enhaut & ceux d'embas. Quand l'on commandoit de faire quelque œuure, ou de fournir quelque choſe à l'Ingua, les officiers ſçauoient auſſi toſt de combien chaque prouince, ville & partialité y deuoit contribuer, dõt le departemẽt ne ſe faiſoit point par parts eſgales, mais par cottiſation, ſelõ la qualité & moiẽs du pays. Tellement que s'il falloit cueillir, par maniere de dire, cent mil fanegues de mays, l'on ſça-

uoit auſſi toſt combien il falloit que chaque prouince en baillaſt, fuſt la dixieſme partie, la ſeptieſme ou la cinquieſme. Autant en eſtoit des villes & bourgades, & Aillos ou lignages. Les Quipocamayos, qui eſtoient les officiers & intendans, tenoient le conte de tout auec leurs filez & nœuds, ſans y faillir aucunement, rapportans ce que l'on auoit payé, iuſques à vne poulle & vne charge de bois, & en vn moment voyoit-on par leurs regiſtres ce que chacun deuoit payer.

Des edifices, & façon de baſtir des Inguas.

CHAP. XIIII.

LEs edifices & baſtimens que les Inguas ont faits, en temples & forteresſes, chemins, maiſons des champs & autres ſemblables, qui ont eſté en grand nombre & d'vn exceſſif trauail, comme l'on peut voir encor auiourd'huy par les ruines & veſtiges qui en reſtent, tant en Cuſco qu'en Tyaguanaco, Tãbo & en autres endroits, où il y a des pierres d'vne grãdeur demeſuree: de ſorte que l'õ ne peut penſer comme elles furẽt couppees, amenees & aſſiſes au lieu où elles eſtoient. Il venoit vn grand nombre de peuple de toutes les prouinces pour trauailler à ces edifices & forteresſes que l'Ingua faiſoit faire en Cuſco, ou en d'autres parties de ſon Royaume : d'autant que les ouurages eſtoient eſtranges, & pour eſpouuenter ceux qui les contemploient, ils n'vſoient point de mortier ou cyment, & n'auoient point de fer ny d'acier pour couper & mettre en œuure les pierres. Ils n'auoint non plus de machines, n'y d'autres inſtruments pour les apporter : & toutesfois el-

les estoient si proprement mises en œuure, qu'en beaucoup d'endroits à peine voyoit-on la iointure des vnes auec les autres : & y a plusieurs de ces pierres si grandes, comme il est dit, que ce seroit vne chose incroyable si on ne les voyoit. Ie mesuray à Tyaguanaco vne pierre de trẽte huict pieds de long, de dixhuict de large, & six d'espais. Et en la muraille de la forteresse de Cusco, qui est de Moallõ, il y a beaucoup de pierres qui sont encor d'vne plus estrange grandeur, & ce qui est plus esmerueillable est que ces pierres n'estãs point taillees ny esquarries pour les accommoder, mais au contraire fort inegalles les vnes aux autres, en la forme & grandeur, neantmoins ils les ioignoient & enchassoient les vnes auec les autres, sans ciment d'vne façon incroyable. Tout cela se faisoit à force de peuple, & auec vne grande patience à y trauailler. Car pour enchasser vne pierre auec l'autre, selon qu'elles estoient adiustees, il estoit besoin de les essayer, & manier plusieurs fois, la plus-part d'icelles n'estans pas esgales ny vnies. L'Ingua ordonnoit par chacun an le nombre du peuple qui deuoit venir pour trauailler aux pierres & edifices, & en faisoient les Indiens le departement entre eux comme des autres choses, sans qu'aucun fust foulé. Neantmoins encor que ces edifices fussent grands, ils estoient communément mal ordonnez & incommodes, & presque comme les Mosquittes ou edifices des barbares. Ils n'ont sceu faire d'arcades en leurs edifices ny de ciment pour les bastir. Quand ils veirent dresser des arcs de bois en la riuiere de Xaura, & apres que le pont fut acheué qu'ils

virent rompre le bois, tous commencerent à fuir, penſans que le pont qui eſtoit de pierre de taille deuſt tomber à l'inſtant: & comme ils eurent veu qu'il demeuroit ferme, & que les Eſpagnols marchoient deſſus, le Cacique dit à ſes compagnons: *Il eſt bien raiſon que nous ſeruions à ceux cy, qui ſemblent bien eſtre à la verité fils du Soleil.* Les ponts qu'ils faiſoient eſtoient de ioncs tiſſus, qu'ils attachoient au riuage auec de fort pieux, d'autant qu'ils ne pouuoient faire aucuns ponts de pierre ny de bois. Le pont qui eſt auiourd'huy au cours de l'eauë du grand lac de Chiquitto en Collao eſt admirable: car ce bras d'eauë eſt ſi profond que l'on n'y peut aſſeoir aucun fondement, & ſi large qu'il n'eſt pas poſſible d'y faire vne arche qui le trauerſe: tellement qu'il eſtoit du tout impoſſible d'y faire aucun pont, fuſt de pierre ou de bois. Mais l'entendement & induſtrie des Indiens inuenta le moyen d'y faire vn pont aſſez ferme & aſſeuré, eſtant fait ſeulement de paille: choſe qui ſemble fabuleuſe, & toutesfois qui eſt veritable. Car comme nous auons dit cy deſſus, ils amaſſent & attachent enſemble certaines bottes de ioncs & d'herbiers qui ſ'engendrent au lac qu'ils appellent Totora: & comme c'eſt vne matiere fort legere, & qui ne ſ'enfonce point en l'eauë, ils iettent deſſus vne grande quantité de ioncs, puis ayans arreſté & attaché ces bottes d'herbiers d'vn coſté & d'autre de la riuiere, les hommes & les beſtes chargez paſſent par deſſus fort à l'aiſe. Ie me ſuis quelquesfois eſmerueillé en paſſant ce pont de l'artifice des Indiens, veu que d'vne choſe ſi facile & ſi commune ils font

vn pont meilleur & plus asseuré que n'est pas le pont de batteaux de Seuille à Triane. I'ay mesuré la longueur de ce pont, & si bien m'en souuient, il estoit de plus de trois cens pieds, & disent que la profondité de ce courant est tres-grande, & semble par dessus que l'eauë n'a aucun mouuement: toutesfois ils disent qu'au fonds il a vn cours furieux & violent. Cecy suffise pour les edifices.

Du reuenu de l'Ingua, & de l'ordre des tributs qu'il imposoit aux Indiens.

CHAP. XV.

LA richesse des Inguas estoit incomparable, car bien qu'aucun Roy n'heritast point des moyens & threfors de son predecesseur, neantmoins ils auoiēt à leur volonté toutes les richesses qui estoient en leurs Royaumes, tant d'argent & d'or, comme d'estoffe, de Cumbi & bestiaux, enquoy ils estoient tres-abondans, & la plus grande richesse de toutes estoit l'innumerable multitude de vassaux qui estoient tous occupez & attentifs à ce qui plaisoit au Roy. Ils apportoiēt de chaque Prouince ce qu'il auoit choisi pour son tribut. Les Chicas luy enuoyoient du bois odoriferant & riche; les Lucanas des brancars pour porter sa litiere; les Chumbilbicas des dançeurs, & ainsi tout le reste des Prouinces luy enuoyoit de ce qu'ils auoient en abondance, & ce outre le tribut general auquel tous contribuoiēt. Les Indiens qui estoient nommez pour cet effect, trauailloient aux mines d'argēt & d'or, qui estoiēt au Peru en grande abōdance, lesquels l'Ingua en-

tretenoit de ce qu'ils auoient de beſoing pour leurs deſpens, & tout ce qu'ils tiroient d'or & d'argent eſtoit pour luy. Par ce moyen il y a eu en ce Royaume de ſi grands threſors, que c'eſt l'opinion de pluſieurs que ce qui tõba entre les mains des Eſpagnols, combien que ç'ait eſté vn grand nombre, comme nous ſçauons, n'eſtoit pas la dixieſme partie de ce que les Indiens enfoüyrent, & cacherent, ſans que l'on l'aye peu deſcouurir, neantmoins toutes les diligences que l'auarice y a enſeignees pour ce faire. Mais la plus grande richeſſe de ces barbares, eſtoit que leurs vaſſaux eſtoient tous leurs eſclaues, du trauail deſquels ils iouyſſoient à leur contentement: & ce qui eſt admirable, ils ſe ſeruoient d'eux d'vne telle façon, que cela ne leur eſtoit pas ſeruitude, mais pluſtoſt vne vie fort delicieuſe. Or pour entendre l'ordre des tributs que les Indiens payoient à leurs Seigneurs, l'on doit ſçauoir que lors que l'Ingua cõqueſtoit quelques villes, il en diuiſoit toutes les terres en trois parties, la premiere d'icelles eſtoit pour la religion & ceremonies, de telle ſorte que le Pachayachaqui, qui eſt le Createur, & le Soleil, le Chuquilla, qui eſt le tonnerre, le Pachamama, & les morts, & autres Guacas & ſanctuaires euſſent chacun leurs propres terres, & le fruict deſquelles ſe gaſtoit & conſommoit en ſacrifices, & en la nourriture des miniſtres & preſtres. Car il y auoit des Indiens deputez pour chaque Guaca, & ſanctuaire, & la plus grande partie de ce reuenu ſe deſpenſoit en Cuſco, où eſtoit l'vniuerſel & general ſanctuaire, & l'autre en la meſme ville, où il ſe cueilloit: pource qu'à l'imitation de Cuſco,

il y auoit en chaque ville des Guacas & oratoires du meſme ordre & auec les meſmes functions, qui eſtoient ſeruis de la meſme façon & ceremonies que celuy de Cuſco, qui eſt vne choſe admirable, & dont l'on eſt biẽ informé, comme l'on l'a trouué en plus de cent villes, & quelques vnes diſtantes deux cẽts lieuës de Cuſco. Ce que l'on ſemoit & recueilloit en ces terres, eſtoit mis en des maiſons comme depoſitaires, baſties pour cet effect; & eſtoit cela vne grande partie du tribut que les Indiens payoient. Ie ne peux dire combien ſe montoit ceſte partie, pource qu'elle eſtoit plus grande en des endroits qu'en autres, & en quelques lieux eſtoit preſque le tout, & ceſte partie eſtoit la premiere que l'on mettoit à profit. La ſeconde partie des terres & heritages eſtoit pour l'Ingua, de laquelle luy & ſa maiſon eſtoient ſubſtantez, meſmes ſes parens, les Seigneurs, les garniſons, & ſoldats. C'eſt pourquoy c'eſtoit la plus grande portion de ces tributs, ainſi qu'il appert par la quantité de l'or, de l'argent, & autres tributs qui eſtoient és maiſons à ce deputees, leſquelles ſont plus longues & plus larges que celles où l'on garde les reuenus des Guacas. L'on portoit ce tribut fort ſoigneuſement en Cuſco, ou bien és lieux où il en eſtoit de beſoing pour les ſoldats, & quand il y en auoit quantité, l'on le gardoit dix & douze ans, iuſques au temps de neceſſité. Les Indiens cultiuoient & approfitoiẽt ces terres de l'Ingua, apres celles des Guacas, pẽdant lequel temps ils viuoient & eſtoient nourris aux deſpens de l'Ingua, du Soleil, ou des Guacas, ſelon les terres qu'ils labouroient. Mais les vieil-

lards, les femmes & les malades eſtoient reſeruez & exempts de ce tribut, & combien que ce que l'on recueilloit en ces terres fuſt pour l'Ingua, ou pour le Soleil, ou Guacas, neantmoins la proprieté en appartenoit aux Indiens, & leurs predeceſſeurs. La troiſieſme partie des terres eſtoit donnee par l'Ingua, pour la communauté, & n'a-on point deſcouuert ſi ceſte portion eſtoit plus grande ou moindre que celle de l'Ingua ou Guacas: toutesfois il eſt certain que l'on auoit eſgard à ce qu'elle fuſt ſuffiſante pour la ſuſtentation & nourriture du peuple. Aucun particulier ne poſſedoit choſe propre de ceſte troiſieſme portion, ny iamais les Indiens n'en poſſederent, ſi ce n'eſtoit par grace ſpecialle de l'Ingua, & toutesfois cela ne pouuoit eſtre engagé ny diuiſé entre les heritiers. L'on departoit par chacun an ces terres de communauté en baillant à vn chacun ce qui luy eſtoit de beſoing pour la nourriture de ſa perſonne, & famille. Par ainſi ſelon qu'augmentoit ou diminuoit la famille, l'on hauſſoit ou retranchoit la part: car il y auoit des meſures determinees pour chaque perſonne. Les Indiens ne payoient point de tribut de ce qui leur eſtoit departy. Car tout leur tribut eſtoit de cultiuer & maintenir en bon eſtat les terres de l'Ingua, & des Guacas, & de mettre les fruicts d'icelles aux depoſitaires. Quād l'annee eſtoit ſterile, l'on donnoit de ces meſmes fruicts ainſi reſeruez aux neceſſiteux, d'autant qu'il y en auoit touſiours de ſuperabondant. L'Ingua faiſoit la diſtribution du beſtial ainſi que des terres, qui eſtoit de le conter & diuiſer, puis ordonner les paſturages & limi-

tes pour le beſtial des Guacas, de l'Ingua, & de chaque ville. C'eſt pourquoy vne partie du reuenu eſtoit pour la religion, vne autre pour le Roy, & l'autre pour les meſmes Indiens. Le meſme ordre eſtoit gardé entre les chaſſeurs, n'eſtant permis d'enleuer ny de tuer des femelles. Les troupeaux des Inguas & Guacas, eſtoient en grand nombre, & fort feconds, pour ceſte cauſe ils les appelloient Capaëllama, mais ceux du commun & public eſtoient en petit nombre & de peu de valeur, parquoy ils les appelloient Bacchallama. L'Ingua prenoit vn grand ſoing pour la conſeruation du beſtial, d'autant que c'eſtoit, & eſt encor toute la richeſſe de ce Royaume, & comme il a eſté dit, ils ne ſacrifioient point de femelles, ne les tuoient point, ny ne les prenoient à la chaſſe. Si la clauellee ou rongne, qu'ils appellent carache, venoit à quelque beſte, elle deuoit eſtre à l'inſtant enterree toute vifue, de peur qu'elle ne baillaſt le mal à d'autres. Ils tondoient le beſtial en leur ſaiſon, & en diſtribuoient à vn chacun pour filler, & tiſtre de la matiere & eſtophe pour le ſeruice de ſa famille, y ayant des viſiteurs pour ſ'enquerir ſ'ils l'accompliſſoient, leſquels chaſtioient les negligens. L'on tiſſoit & faiſoit des eſtoffes de la laine du beſtial de l'Ingua, pour luy & pour les ſiens, l'vne fort fine, & à deux faces, qu'ils appelloient Cumbi, & l'autre groſſiere & moyenne, qu'ils appelloient Abaſca. Il n'y auoit aucun nombre de ces eſtoffes ou habits arreſté, ſinon ce que l'on departoit à vn chacun. La laine qui reſtoit eſtoit miſe aux magaſins, dequoy les Eſpagnols les trouuerent encor tout pleins, & de

toutes les autres choſes neceſſaires à la vie humaine. Il y aura peu d'hommes d'entendement qui ne ſoient eſmerueillez d'vn ſi notable & bien ordonné gouuernement, puis que les Indiens, (ſans eſtre religieux ny Chreſtiens) gardoient en leur façon ceſte perfection, de ne tenir aucune choſe en propre, & de pouruoir à toutes leurs neceſſitez, entretenans ſi abondamment les choſes de la religion, & celles de leur roy & ſeigneur.

Des arts & offices qu'exerçoient les Indiens.

CHAP. XVI.

LEs Indiens du Peru auoient vne perfection qui eſtoit d'enſeigner à vn chacun des petits enfans, tous les arts & meſtiers qui eſtoient neceſſaires pour la vie humaine, pource qu'il n'y auoit point entr'eux d'artiſans particuliers, comme le ſont entre nous autres les couſturiers, cordonniers, tiſſerans & autres, mais tous apprenoient tout ce qu'ils auoiẽt de beſoing pour leurs perſonnes & maiſons, & ſe pouruoyoient à eux-meſmes. Tous ſçauoiẽt tiſtre & faire leurs habits, c'eſt pourquoy l'Ingua les fourniſſãt de laine, leur donnoit des habits. Tous ſçauoient labourer la terre, & l'approfiter, ſans loüer d'autres ouuriers. Tous baſtiſſoient leurs maiſons, & les femmes eſtoient celles qui en ſçauoient le plus, leſquelles n'eſtoient point nourries en delices, mais ſeruoient leurs maris fort ſoigneuſement. Les autres arts & meſtiers qui n'eſtoient point pour les choſes cõmunes & ordinaires de la vie humaine, auoiẽt leurs propres cõpagnons & manufacteurs,

BIBLIOTHEQUE A. FRANCONIE CAYENNE

comme estoient les orfeures, les peintres, les potiers, les barquetiers, les conteurs, & les ioüeurs d'instruments. Il y auoit aussi des mesmes tisserans & architectes pour les œuures exquises, desquels se seruoient les Seigneurs: mais le commun peuple, comme il a esté dit, auoit chez luy tout ce qui luy estoit de besoing pour sa maison, sans qu'il luy conuint rien acheter. Ce qui dure encor auiourd'huy, de sorte que nul n'a besoing d'autruy pour les choses necessaires pour sa personne & pour sa maison, comme est de chaussеure, vestement, & de maison, de semer, de recueillir, & de faire les ferremens & instrumens à ce necessaires. Les Indiens imitent presque en cela les institutions des moines anciens, desquels il est traitté en la vie des Peres. A la verité c'est vn peuple peu auare & peu delicieux, à raison dequoy ils se contentent de passer le temps assez doucement, & certes s'ils choisissoient ceste façon de viure par eslection, & non pas par coustume ny par nature, nous dirons que ce seroit vne vie de grand' perfection, veu qu'elle est assez idoine pour receuoir la doctrine du sainct Euangile, si contraire & si ennemie de l'orgueil, de l'auarice, de la volupté. Mais les predicateurs ne donnent pas tousiours bon exemple selon la doctrine qu'ils preschent aux Indiens. C'est vne chose remarquable, que combien que les Indies soient si simples en leur mode & habits, toutesfois l'on y voit vne grande diuersité entre les Prouinces, specialement en leur habit de teste: car en quelques endroits ils portent vn long tissu, duquel ils font plusieurs tours, en d'autres vn autre

tissu

tiſſu large, qui ne fait qu'vn tour, en d'autres cõme de petits mortiers ou chapeaux: en quelques endroits comme des bõnets hauts & ronds, & en d'autres comme des fonds de ſacs, auec mil autres differences. Ils auoient vne loy eſtroitte & inuiolable, qu'aucun ne peuſt changer la mode & façon d'habits de ſa Prouince, encor qu'il ſ'en allaſt viure en vne autre, ce que l'Ingua eſtimoit eſtre de grande importance pour l'ordre & bon gouuernement de ſon Royaume, & l'obſeruent encor auiourd'huy, bien que ce ne ſoit pas auec vn tel ſoin qu'ils auoient accouſtumé.

Des poſtes & Chaſquis dont les Inguas ſe ſeruoient.

CHAP. XVII.

IL y auoit vn grãd nombre de poſtes & courriers dont l'Ingua ſe ſeruoit en tout ſon Royaume, leſquels ils appelloient Chaſquis, & eſtoient ceux qui portoient les mandemens aux Gouuerneurs, & rapportoient leurs aduis & aduertiſſemens à la Cour. Ces Chaſquis eſtoient mis & poſez à chacune courſe qui eſtoit à lieuë & demie l'vne de l'autre en deux petites maiſons, où ils eſtoient quatre Indiens, leſquels on y commettoit de chaque contree, & eſtoient eſchangez de mois en mois. Ayans receu le pacquet ou meſſage, ils couroient de toute leur force iuſques à ce qu'ils l'euſſent baillé à l'autre Chaſqui, eſtans touſiours appareillez & au guet ceux qui deuoiẽt courir. Ils couroient en vn iour & vne nuict cinquante lieuës, combien que la plus-part de ce

pays-là ſoit fort aſpre. Ils ſeruoient auſſi pour apporter les choſes que l'Ingua vouloit auoir prõptement. C'eſt pourquoy il y auoit touſiours en Cuſco du poiſſon de mer, frais de deux iours ou peu d'auantage, bien qu'il en fuſt eſloigné de plus de cent lieuës. Depuis que les Eſpagnols y ſont entrez, l'on a encor vſé de ces Chaſquis aux tẽps des ſeditions, & en eſtoit grand beſoing. Le Viceroy Dom Martin les mit ordinaires à quatre lieuës l'vn de l'autre, pour porter & rapporter les depeſches, qui eſt vne choſe fort neceſſaire en ce Royaume, encor qu'ils ne courent pas auec la legereté que faiſoient les anciens, & qu'ils ne ſoient pas en ſi grand nombre, neantmoins ils ſont bien payez, & ſeruent comme les ordinaires d'Eſpagne, où l'on donne les lettres qu'ils portent à quatre ou cinq lieuës.

De la iuſtice, Loix & peines que les Inguas ont ordonnez, & de leurs mariages.

CHAP. XVIII.

IOVT ainſi comme ceux qui faiſoient quelque bon ſeruice en guerre ou à l'adminiſtration de la Republique, eſtoient honnorez & recompenſez de charges publiques, de terres qui leur eſtoient donnees en propre, d'armes & marques d'honneur, de mariages auec femmes du lignage de l'Ingua: Ainſi donnoient-ils de ſeueres chaſtimens à ceux qui eſtoient deſobeyſſans & coulpables. Ils puniſſoient de mort les homicides, les larcins, les adulteres, & ceux qui commettoient inceſte auec les aſcendans ou deſcendans en droite ligne, eſtoient auſſi punis de mort.

Mais ils ne tenoient point pour adultere d'auoir plusieurs femmes ou concubines, & elles n'encouroient point la peine de mort pour estre trouuees auec d'autres, ains seulement celle qui estoit la vraye & legitime espouse, auec laquelle proprement ils contractoient mariage. Car ils n'en auoient point plus d'vne, laquelle ils espousoiēt & receuoient auec vne particuliere solemnité & ceremonie, qui estoit que l'espoux se transportoit à la maison d'elle, & de là la menoit auec luy, luy ayant premierement mis au pied vne ottoya. Ils appellent ottoya la chaussеure dont ils vsent par delà, qui est vn chauſſon ou soulier ouuert comme ceux des freres de S. François. Si l'espouse estoit pucelle, son ottoya estoit de laine, mais si elle ne l'estoit point, il estoit fait de ionc. Toutes les autres femmes ou concubines du mary honoroient & seruoient celle là comme femme legitime, qui seule aussi apres le decez du mary portoit le dueil de noir, l'espace d'vn an, & ne se marioit point qu'apres ce tēps passé, & estoit cōmunémēt plus ieune que le mary. L'Ingua donnoit de sa main ceste fēme à ses gouuerneurs & capitaines, & les gouuerneurs & Caciques assēbloiēt en leurs villes tous les ieunes hommes & ieunes filles en vne place, & leur donnoiēt à chacun sa fēme auec la ceremonie susdite, de luy chauſſer cet ottoya, & de ceste façō contractoiēt leurs mariages. Si ceste femme estoit trouuee auec vn autre que le mary, elle estoit punie de mort, & l'adultere aussi, & biē que le mary leur pardonnast, elles ne laissoiēt pas d'estre punies, mais elles estoient dispensees de la mort. Ils donnoiēt vne sēblable peine à celuy qui

commettoit inceſte auec ſa mere, ayeulle, fille, ou petite fille. Car il n'eſtoit point defendu entr'eux de ſe marier, ny de concubiner auec les autres parentes, mais le premier degré ſeulement eſtoit deffendu. Ils ne permettoient point auſſi que le frere euſt cognoiſſance auec ſa ſœur, enquoy ceux du Peru ſe trompoient fort, croyans que les Inguas & ſeigneurs pouuoient legitimement contracter mariage auec leurs ſœurs, voire de pere & de mere : car à la verité il a touſiours eſté tenu pour illicite entre les Indiens, & defendu de contracter au premier degré : ce qui dura iuſques au temps de Topa Ingua Yupangui, pere de Guaynacapa & ayeul d'Atahualpa, au temps duquel les Eſpagnols entrerent au Peru, pource que ce Topa Ingua Yupangui fut le premier qui rompit ceſte couſtume, & ſe maria auec Mamaoello ſa ſœur du coſté paternel, & ordonna que les Seigneurs Inguas ſe peuſſent marier auec leurs ſœurs de pere & non point d'autres. Ce qu'il fit de ſa part : & de ce mariage eut pour fils Guaynacapa, & vne fille appellee Coya Cuſſillinay, ſe ſentant proche de la mort il commanda que ſes enfans de pere & de mere ſe mariaſſent enſemble, & donna permiſſion au reſte des principaux de ſon Royaume de ſe pouuoir marier auec leurs ſœurs de pere. Et d'autant que ce mariage fut illicite & contre la loy naturelle, Dieu voulut mettre fin au Royaume des Inguas, pendant le regne de Guaſcar Ingua, & Atahualpa Ingua, qui eſtoit le fruict procreé de ce mariage. Qui voudra plus exactement entendre la façon des mariages entre les Indiens du Peru, qu'il liſe le Traitté que Polo

en a eſcrit à l'inſtãce de Dom Hieroſme de Loaiſa Archeueſque des Rois, lequel Polo en fit vne fort curieuſe recherche, comme il a fait de pluſieurs autres choſes des Indiens. Ce qui importe bien d'eſtre cogneu pour euiter l'erreur & inconuenient où pluſieurs tombent, qui ne ſçachans quelle femme entre les Indiens, eſt l'eſpouſe legitime ou la concubine, font marier l'Indien baptizé auec ſa concubine, en laiſſant là la legitime eſpouſe. Par là voit-on auſſi le peu de raiſon qu'ont eu quelques vns qui ont pretendu dire que l'on deuoit ratifier le mariage de ceux qui ſe baptiſoient, encor qu'ils fuſſent frere & ſœur. Le contraire a eſté determiné par le Synode prouincial de Lyma, auec beaucoup de raiſon: puis qu'il eſt ainſi qu'entre les Indiens meſme ce mariage n'eſtoit pas legitime. *Conci. L. act. 2.*

De l'origine des Inguas ſeigneurs du Peru, & de leurs conqueſtes & victoires.

CHAP. XIX.

PAR le commandement de la majeſté Catholique du Roy Dom Philippe, l'on a fait la plus diligente & exacte recherche qu'il a eſté poſſible de l'origine, couſtume, & priuileges des Inguas, ce que l'on n'a peu faire ſi bien comme l'on euſt deſiré, à cauſe que ces Indiens n'auoient point d'eſcritures: toutesfois l'on en a recouuré ce que i'en diray icy par leurs quipos & regiſtres, leſquels comme i'ay dit, leur ſeruent de liures. En premier lieu, il n'y auoit point anciennement au Peru aucun Royaume ny ſeigneur à qui tous

obeyſſent, mais eſtoient communautez, comme il y a encor auiourd'huy au Royaume de Chillé, & preſque en toutes les Prouinces que les Eſpagnols ont conquiſes en ces Indes Occidentales, excepté le Royaume de Mexique. Parquoy l'on doit ſçauoir qu'il ſ'eſt trouué aux Indes trois genres de gouuernement & façon de viure. Le premier, & meilleur a eſté de Royaume ou Monarchie, comme fut celuy des Inguas, & celuy de Motecuma, combien qu'ils fuſſent en la plus part tyranniques. Le ſecond eſtoit de communautez, où ils ſe gouuernoient par l'aduis & authorité de pluſieurs, qui ſont comme conſeillers. Ceux là en temps de guerre eſliſoiẽt vn capitaine, à qui toute vne nation ou Prouince obeyſſoit, & en temps de paix chaque ville ou congregation ſe regiſſoit, & ſe gouuernoit ſoy-meſme, y ayant quelques hõmes principaux que le vulgaire reſpecte, & quelquesfois, mais peu ſouuent, aucuns d'eux ſ'aſſemblent pour les affaires qui ſont d'importãce, afin d'auiſer ce qui leur eſt conuenable. Le troiſieſme genre de gouuernement eſt du tout barbare, qui eſt compoſé d'Indiens ſans Loy, ſans Roy, & ſans lieu arreſté, qui vont par trouppes comme beſtes ſauuages. A ce que i'ay peu comprendre, les premiers habitans des Indes eſtoient de ce genre, cõme le ſont encor auiourd'huy vne grande partie des Breſilliens, Chyraguanas, Chunchos, Yſcaycingas, Pilcoçones, & la plus grande partie des Floridiens, & tous les Chichimaquas en la neufue Eſpagne. De ce genre ſe forma l'autre ſorte de gouuernement en communautez, par l'induſtrie & ſçauoir de quelques principaux d'entr'eux, eſ-

quels il y a quelque peu plus d'ordre, & qui tiennent vn lieu plus arreſté, comme le ſont auiourd'huy ceux d'Auracano, & de Teucapel en Chillé, & c'eſtoient au nouueau Royaume de Grenade, les Moſcas & les Ottomittes, en la neufue Eſpagne: & en tous ceux-cy il y a moins de fierté & beaucoup plus de raiſon qu'és autres. De ce genre par la vaillantiſe & ſçauoir de quelques excellens hommes ſortit l'autre gouuernement plus puiſſant, qui inſtitua le Royaume & la monarchie, que nous trouuaſmes en Mexique & au Peru, pource que les Inguas mirent toute ceſte terre en leur ſubiection, & y eſtablirent leurs loix & gouuernements. Il ſe trouue par leurs memoires que leur regne a duré plus de trois cents ans, mais n'a pas atteint iuſques à quatre cents, combien que leur ſeigneurie ait eſté vn long temps ſans ſ'eſtendre plus auant que cinq ou ſix lieuës autour de Cuſco. Leur commencement & origine a eſté en la vallee de Cuſco, d'où peu à peu ils conqueſterent la terre que nous appellons Peru, & paſſerent plus outre que Quitto, iuſques à la riuiere de Paſto, vers le Nort, & paruindrent iuſques à Chillé vers le Sud, qui ſeroient preſque mil lieuës de long. Il ſ'eſtendoit en largeur iuſques à la mer du Sud qui leur eſt au Ponant, & iuſques aux grandes cãpagnes qui ſont de l'autre part de la chaine des Andes, où l'õ voit encor auiourd'huy le chaſteau qui ſe nõme le Pucara de l'Ingua, qui eſt vne forteresſe qu'il fit baſtir pour defence & frontiere vers l'Orient. Les Inguas ne ſ'aduencerent point plus outre de ceſte part, pour l'abondance des eaux, mareſcages, lacs, & riuieres qui courent

en ces lieuës, de sorte que la largeur de ce Royaume ne seroit pas droictement de cent lieuës. Ces Inguas surpasserent toutes les autres nations de l'Amerique, en police & gouuernement, & beaucoup d'auantage en valeur, & en armes, combien que les Canaris, qui estoient leurs mortels ennemis, & qui fauoriserent les Espagnols, n'ayẽt iamais voulu recognoistre ny confesser cet auantage sur eux, de telle façon que si encor auiourd'huy ils viennẽt à tõber sur ce discours, & comparaisons, & qu'ils soient vn peu instiguez, & animez, ils s'entretueront à milliers sur ceste dispute, qui sont les plus vaillans, ainsi qu'il est arriué en Cusco. L'artifice & couleur de laquelle les Inguas se seruoient pour conquester & se faire Seigneurs de toute ceste terre, fut en faignãt que depuis le Deluge vniuersel, duquel tous les Indiens ont cognoissance, le monde auoit esté restauré & repeuplé par ces Inguas, & que sept d'iceux sortirent de la cauerne de Pacaricambo, à raison dequoy tout le reste des hommes leur deuoient tribut & vassellage, comme à leurs progeniteurs : outre cela ils disoient & affermoient qu'eux seuls tenoiẽt la vraye religion, & sçauoiẽt comment Dieu deuoit estre seruy & honoré, & que pour ceste occasion ils y deuoient instruire tous les hommes. C'est vne chose infinie que le fondement qu'ils donnent à leurs coustumes & ceremonies, & y auoit en Cusco plus de quatre cents oratoires, comme en vne terre saincte, & tous les lieux y estoient rẽplis de leurs mysteres. Comme ils alloient conquestans les Prouinces, aussi alloiẽt-ils introduisans les mesmes Guacas,

& couſtumes. En tout ce Royaume le principal idole qu'ils adoroient, eſtoient le Viracocha, Pachayachachic, qui ſignifie Createur du monde, & apres luy le Soleil. C'eſt pourquoy ils diſoient que le Soleil receuoit ſa vertu & ſon eſtre du Createur, ainſi que les autres Guacas, & qu'ils eſtoient interceſſeurs enuers luy.

Du premier Ingua, & de ſes ſucceſſeurs.

CHAP. XX.

LE premier homme que les Indiens racontẽt eſtre le commencement, & le premier des Inguas, fut Mangocapa, duquel ils feignent qu'apres le deluge il ſortoit de la cauerne, ou feneſtre de Tãbo, qui eſt eſloignee de Cuſco, enuiron de cinq ou ſix lieuës. Ils diſent que ceſtuy là donna commencement à deux principaux lignages, & familles d'Inguas, les vns deſquels furent appellez Hanancuſco, & les autres Vrincuſco. Du premier lignage vindrent les Seigneurs, qui conqueſterent & gouuernerẽt ceſte prouince, & le premier qu'ils font chef, & ſouche du lignage de ces Seigneurs que ie dis, s'appelloit Ingaroca, lequel fonda vne famille, ou Aillo, qu'ils appellent, nommee Viçaquiquirao. Ceſtuy là encor qu'il ne fuſt pas grand ſeigneur, ſe ſeruoit neantmoins auec de la vaiſſelle d'or, & d'argent, & ordonna en mourant, que tout ſon treſor fuſt deſtiné pour le ſeruice de sõ corps, & pour la nourriture de ſa famille: ſon ſucceſſeur en fit de meſme, & ſe tourna ceſte façon de faire, en couſtume generale, comme i'ay dit, que nul Ingua ne peut heriter des biẽs & maiſon de ſon pre-

deceſſeur, mais qu'il fondaſt vne nouuelle maiſon. Au temps de cet Inguaroça, les Indiens auoient des idoles d'or, & luy ſucceda Yaguarguaque, hõme deſia vieil, & diſent qu'il eſtoit appellé de ce nom là, qui ſignifie larme de ſang, pour ce que ayant eſté vne fois vaincu, & prins par ſes ennemis, de dueil & ennuy il en pleura du ſang. Il fut enterré en vn bourg appellé Paullo, qui eſt au chemin d'Omaſuyo, & fonda la famille appellee Aocaillipanaca. A ceſtuy ſucceda vn ſien fils Viracocha, Ingua, qui fut fort riche, & fit faire beaucoup de vaiſſelle d'or, & d'argent: il fonda le lignage, ou famille de Coccopanaca. Ganſalles Pizarre chercha le corps de ceſtuy cy, pour la renommee du grand threſor qui eſtoit enterré auec luy, & apres auoir donné de cruels tourments à pluſieurs Indiẽs, en fin il le trouua en Xaquixaquana, où le meſme Pizarre fut apres vaincu en bataille, prins, & fait executer par le preſident Guaſca. Gonſalles Pizarre fit bruſler le corps de ce Viracocha Ingua, & les Indiens prindrent depuis ſes cendres, leſquelles ils mirent en vn petit vaze, & les conſeruerent, y faiſans de grands ſacrifices, iuſqu'à ce que Polo y remedia, & aux autres idolatries qu'ils faiſoient ſur les corps des autres Inguas, leſquels auec vne admirable addreſſe & diligence, il tira des mains des Indiens, les trouuans fort entiers, & fort embauſmez, enquoy il eſteignit vn grand nõbre d'idolatries, qu'ils y faiſoient. Les Indiens trouuerent mauuais, que cet Ingua ſ'intitulaſt Viracocha, qui eſt le nom de leur dieu, & luy pour ſ'en excuſer, il leur fit entendre, que le meſme Viracocha luy eſtoit apparu en ſonge, qui luy auoit

commandé de prendre ſon nom. A ceſtuy ſucceda Pachacuti Ingua Yupangui, qui fut fort valeureux conquerant, & grand politique, inuenteur de la plus grande partie des couſtumes, & ſuperſtitions de leur idolatrie, comme ie diray incontinant.

De Pachacuti Ingua Yupangui, & de ce qui aduint depuis ſon temps iuſques à Guaynacapa.

CHAP. XXI.

Pachacuti Ingua Yupangui regna ſoixante & dix ans, & conqueſta beaucoup de pays. Le commencement de ſes cõqueſtes fut par le moyẽ d'vn ſien frere aiſné, qui ayant du viuant de ſon pere tenu la ſeigneurie, & de ſon conſentement faiſoit la guerre, fut deſconfit en vne bataille qu'il euſt contre les Changuas, qui eſt la nation qui poſſedoit la vallee d'Andaguayllas, diſtante de trente ou quarante lieües de Cuſco, ſur le chemin de Lima. Ceſt aiſné ayant ainſi eſté deſconfit, ſe retira auec peu d'hommes, ce que voyant ſon frere puiſné, Ingua Yugangui, pour ſe faire ſeigneur, inuenta & mit en auant, qu'vn iour luy eſtant ſeul & ennuyé, le Viracocha createur, auoit parlé à luy, ſe plaignant que conbien qu'il fuſt le ſeigneur vniuerſel, & createur de toutes choſes, & qu'il euſt fait le Ciel, le Soleil, le monde & les hommes, & que tout fuſt ſous ſa puiſſance, toutesfois ils ne luy rendoient l'obeiſſance qu'ils deuoient, au contraire ils honoroient & adoroient eſgalement le Soleil, le Tonnerre, la Terre, & les autres choſes qui n'auoient aucune autre

vertu, que celle qu'il leur departoit & qu'il luy faiſoit ſçauoir, qu'au Ciel où il eſtoit, l'on l'appelloit Viracocha Pachayachachic, qui ſignifie Createur vniuerſel, & afin que les Indiens creuſſent que c'eſtoit choſe vraye, qu'il ne doutaſt bien qu'il fuſt tout ſeul, de leuer des hõmes ſoubs ce tiltre, qu'il luy donneroit la victoire contre les Changuas, quoy qu'ils fuſſent pour lors victorieux, & en ſi grand nombre, & le feroit Seigneur de ces Royaumes, pource qu'il luy enuoyeroit des hommes qui luy aideroient ſans eſtre veus, & fit tant que ſur ceſte couleur & fantaiſie, il commença d'aſſembler vn grãd nombre de peuple, dont il dreſſa vne puiſſante armee, auec laquelle il obtint la victoire, ſe faiſant ſeigneur du Royaume, oſtant à ſon pere, & à ſon frere la ſeigneurie. Puis apres il conqueſta, & deſconfit les Changuas, & dés lors il ordõna que le Virachocha ſeroit tenu pour ſeigneur vniuerſel, & que les ſtatuës du Soleil & du Tonnerre, luy feroit reuerence, & honneur. Dés ce temps auſſi l'on commença de mettre la ſtatuë du Virachocha plus haut que celle du Soleil, du Tonnerre, & du reſte des Guacas. Et iaçoit que cet Ingua Yupangui euſt donné des metairies, terres, & beſtiaux au Soleil, au Tonnerre, & autres Guacas, il ne dedia toutesfois aucune choſe aux Viracocha, donnant pour raiſon, qu'il n'en auoit point de beſoing; par ce qu'il eſtoit ſeigneur vniuerſel, & createur de toutes choſes. Il declara à ſes ſoldats apres l'entiere victoire des Chãguas, que ce n'auoiẽt point eſté eux qui auoient vaincu, mais certains hommes barbus, que le Virachoca luy auoit enuoyez, & que perſonne ne les auoit peu voir que

luy, leſquels du depuis s'eſtoient conuertis en pierres, parquoy il cõuenoit les chercher, & qu'il les recognoiſtroit bien, & par ce moyen aſſembla & ramaſſa aux montagnes vne grande multitude de pierres, qu'il choiſit, & les mit pour Guacas, leſquels ils adoroient, & leur ſacrifioient, ils les appellerent les Pururaucas, & les portoient en la guerre auec grande deuotion, tenans pour certain qu'ils auoient obtenu la victoire par leur aide. L'imagination & fiction de cet Ingua, euſt tant de puiſſance, que par ce moyen il obtint de fort belles victoires. Ceſtuy fonda la famille appellée Ynacapanaca, & fit vne grãde ſtatuë d'or, qu'il appella Indüllapa, laquelle il mit en vn brancard d'or, fort riche, & de grand prix, duquel or les Indiẽs prindrent beaucoup pour porter à Xaxamalca, pour la liberté & raçõ d'Atahulpa, quand le Marquis Frãçois Pizarre le tint priſonnier. Le Licentié Polo trouua en Cuſco dans ſa maiſon, ſes ſeruiteurs & Mamacomas, qui ſeruoiẽt à ſa memoire, & trouua que le corps auoit eſté tranſporté de Patallacta, à Totocache, où depuis les Eſpagnols ont fondee la paroiſſe S. Blas. Ce corps eſtoit ſi entier, & bien accommodé, auec certain betum, qu'il ſembloit eſtre tout vif. Il auoit les yeux faits d'vne petite toille d'or, ſi proprement agẽcee, qu'ils ſembloiẽt des propres yeux naturels. Il auoit en la teſte vn coup de pierre qu'il euſt en vne guerre, & eſtoit gris, & chenu, ſans auoir perdu vn ſeul cheueu, nõ plus que ſ'il ne fuſt mort que de ce iour là meſme, combien qu'il y euſt plus de ſoixante & dixhuict ans qu'il eſtoit decedé. Le ſuſdict Polo enuoya ce corps auec ceux de quelques autres Inguas, en la

cité de Lima, par le commandement du Viceroy, le Marquis de Canette, qui estoit chose fort necessaire, pour desraciner l'idolatrie de Cusco, & plusieurs Espagnols ont veu ce corps, auec les autres en l'hospital sainct André, que fonda ce Marquis, combien qu'ils fussent desia biẽ gastez. Dom Philippe Caritopa, qui fut arriere-fils, ou bisarriere fils de cet Ingua, affermoit que les richesses que celuy laissa à sa famille, estoiẽt grandes, & qu'elles deuoiẽt estre en la puissance des Yanaconas, Amaro & Toto, & autres. A cet Ingua succeda Topaingua Yupangui, auquel vn sien fils appellé de mesme nom succeda, qui fonda la famille appellee Capac Aillo.

Du plus grand & plus illustre Ingua, appellé Guaynacapa.

CHAP. XXII.

CE dernier Ingua, succeda Guaynacapa, qui vaut autant à dire que ieune homme, riche & valeureux, & fut tel à la verité plus que nul de ses predecesseurs, ny de ses successeurs. Il fut fort prudent, & mit vn fort bon ordre, par tous les endroits de son Royaume, fut homme hardy & determiné, vaillant & fort heureux en guerre. Parquoy il obtint de grandes victoires, il estendit son Royaume beaucoup plus que tous ses predecesseurs ensẽble n'auoient fait, & mourut au Royaume de Quitto, qu'il auoit conqueste, estant esloigné de sa Cour de quatre cens lieuës. Les Indiens l'ouurirent apres son decez, & en laisserent le cœur & les entrailles en Quitto, & le corps fut

apporté en Cuſco, lequel fut mis au renommé Temple du Soleil. L'on voit encor auiourd'huy pluſieurs edifices, chauſſees, forteresſes, & œuures notables de ce Roy, & fonda la famille de Teme Bamba. Ce Guaynacapa fut adoré des ſiens pour Dieu, eſtant encor en vie, choſe que les vieillards affermẽt, & qui ne ſ'eſtoit point faicte à l'endroit d'aucun de ſes predeceſſeurs. Quand il mourut, ils tuerent mil perſonnes de ſa maiſon, pour l'aller ſeruir en l'autre vie, leſquels mouroient ainſi fort volontiers, pour aller à ſon ſeruice. Tellement que pluſieurs ſ'offroient à la mort, pour le meſme effect, outre ceux qui y eſtoient deſtinez. Et eſtoit vne choſe admirable, que ſa richeſſe & ſon threſor. Et d'autant que peu de temps apres ſa mort, les Eſpagnols y entrerent, les Indiens prirent beaucoup de peine pour faire diſparoiſtre le tout, combien qu'il y en euſt vne grande partie qui fut portee à Xamalca, pour la rançon de Atahulpa ſon fils. Quelques hommes dignes de foy, affermẽt qu'il auoit en Cuſco plus de trois cens fils, & arriere fils. Sa mere appellee Mamaoello fut entr'eux fort eſtimee. Polo enuoya en Lyma les corps d'icelle, & de Guaynacapa, fort bien embauſmez, & deſracina vne infinité d'idolatrie, que l'on faiſoit en cet endroit. A Guaynacapa ſucceda en Cuſco vn ſien fils nommé Titocuſſigualpa, qui depuis ſ'appella Guaſpar Ingua, ſon corps fut bruſlé par les Capitaines de Atahulpa, qui fut auſſi fils de Guaynacapa, & lequel ſe rebella en Quitto contre ſon frere, & marcha contre luy auec vne puiſſante armee.
Il arriua que Quiſquits & Chilicuchi, Capi-

taines de Atahulpa prindrent Guaſpar Ingua, en la cité de Cuſco, apres qu'il eut eſté receu pour ſeigneur & Roy (car il eſtoit le legitime ſucceſſeur) ce qui cauſa en tout ſon Royaume vn grand dueil, ſpecialement en ſa Cour. Et comme touſiours en leurs neceſſitez ils auoient recours aux ſacrifices, ne ſe trouuans alors aſſez puiſſans pour mettre leur ſeigneur en liberté, tant pour les forces des Capitaines qui le prindrẽt, comme pour la groſſe armee qui venoit auec Atahulpa, ils delibererent (voire quelques vns diſent que ce fut par le commandement de cet Ingua) de faire vn grand & ſolemnel ſacrifice au Viracocha, Pachayachachic, qui ſignifie createur vniuerſel, luy demandant que puis qu'ils ne pouuoient deliurer leur ſeigneur, il enuoyaſt du Ciel des hommes qui le deliuraſſent de priſon. Et comme ils eſtoient en grande eſperance ſur ce ſacrifice, il leur vint nouuelle, comme vn certain peuple qui eſtoit venu par mer, auoit mis pied à terre, & prins priſonnier Atahulpa, pour ceſte occaſion ils appellerent les Eſpagnols Viracochas, croyans qu'ils eſtoient hommes enuoyez de Dieu, tant pour le petit nombre qu'ils eſtoient à prendre Atahulpa en Xaxamalca, comme pour ce que cela aduint incontinent apres leur ſacrifice ſuſdit fait au Virachocha. Et de là vint qu'ils commencerent d'appeller les Eſpagnols Viracochas, comme ils le font auiourd'huy. Et à la verité, ſi nous leur euſſions donné vn bon exemple, & tel que nous deuions, ces Indiens auoient bien rencontré, diſans que c'eſtoient hõmes enuoyez de Dieu. Et eſt vne choſe conſiderable, que la grandeur & prouidence diuine, cõme

il diſpoſa

il disposa l'entree des nostres au Peru, laquelle eust esté impossible, n'eust esté la dissension des deux freres, & de leurs partisans, & l'opinion si grande qu'ils eurẽt des Chrestiens, comme d'hommes du Ciel, obligez certes en gaignant la terre des Indes à prendre peine de faire gaigner beaucoup d'ames au Ciel.

Des derniers successeurs des Inguas.

CHAP. XXIII.

LE reste de ce suject est assez amplemẽt traité par les autheurs Espagnols aux histoires des Indes, & d'autant que cela est outre la presente intention, ie diray seulement de la succession qu'il y eut des Inguas. Atahulpa estant mort en Xaxamalca, & Guascar en Cusco, & François Pizarre auec les siens, s'estant emparé du Royaume, Mangocapa, fils de Guaynacapa, les assiegea en Cusco, & les tint fort pressez, mais en fin il quitta tout le pays, & se retira en Vilca-bamba, aux mõtagnes esquelles il se maintint, à cause de l'aspreté, & difficile accez d'icelles, & là demeurerent les successeurs Inguas, iusques à Amaro, qui fut prins & executé en la place de Cusco, auec vne incroyable douleur, & regret des Indiens, voyans publiquement faire iustice de celuy qu'ils tenoiẽt pour seigneur. Apres cela l'on en empriſonna d'autres du lignage de ces Inguas; i'ay cogneu Dom Charles, petit fils de Guaynacapa, & fils de Polo, qui se fit baptiser, & fauorisa tousiours les Espagnols contre Mangocapa son frere. Lors que le Marquis de Canette gouuernoit en ce pays, Sarritopaingua

ſortit de Vilcabamba, & vint ſoubs aſſeurance à la cité des Roys, où luy fut dõnee la vallee Yucay, & d'autres choſes, à quoy ſucceda vne ſienne fille. Voila la ſucceſſion qui eſt auiourd'huy cogneüe de ceſte ſi grande & riche famille des Inguas, deſquels le regne dura plus de trois cens ans, où l'on conte onze ſucceſſeurs en ce Royaume, iuſques à ce qu'il ceſſa du tout, en l'autre partialité & Vrincuſco, qui comme a eſté dit cy deſſus, eut ſon origine meſme du premier Mangocapa, l'on conte huict ſucceſſeurs en ceſte maniere. A Mangocapa ſucceda Cinthoroca, à ceſtuy Capac Yupangui, à ceſtuy Lluqui Yupangui, à ceſtuy Maytacapaeſte Tarcogumam, auquel ſucceda vn ſien fils, qu'ils ne nomment point, à ce fils ſucceda Dom Iean Tambo Maytapanaca. Cela ſuffiſe pour l'origine & ſucceſſion des Inguas, qui gouuernerent la terre du Peru, auec ce qui a eſté dit de leurs loix, gouuernement, & maniere de viure.

De la maniere de Republique qu'auoient les Mexiquains.

CHAP. XXIIII.

COMBIEN que l'on pourra voir par l'hiſtoire qui ſera eſcrite du Royaume, ſucceſſion, & origine des Mexiquains, leur maniere de Republique & gouuernement, ſi eſt-ce toutesfois que ie diray icy ſommairement ce qui me ſemblera plus remarquable en general, dont il ſera cy apres plus amplemẽt diſcouru en l'hiſtoire. La premiere choſe par laquelle on peut iuger que le gouuernement des Mexiquains a eſté fort politic, eſt l'or-

dre qu'ils auoient, & gardoient inuiolablement d'eſlire vn Roy. Pour ce que depuis le premier qu'ils eurent, appellé Acamapach, iuſques au dernier qui fut Moçuma, ſecond de ce nom, il n'y en eut aucun qui vint au Royaume par droit de ſucceſſion, ains ſeulement y venoient par vne legitime nomination, & eſlection. Ceſte eſlection au commẽcement eſtoit aux voix du commun, combien que les principaux fuſſent ceux qui conduiſoient l'affaire. Du depuis au temps d'Yſcoalt quatrieſme Roy, par le conſeil & ordre d'vn ſage & valeureux homme, qu'ils auoient appellé Tlacael, il y eut quatre electeurs certains & arreſtez, leſquels auec deux ſeigneurs, ou Roys, ſujects au Mexiquain, qui eſtoient celuy de Teſcaco, & celuy de Tacuba, auoient droit de faire ceſte eſlection. Ils eſliſoient ordinairement pour Roys, des ieunes hommes, pource que les Roys alloient touſiours à la guerre, & eſtoit preſque la principalle occaſion pourquoy ils les vouloient. C'eſt pourquoy ils prenoient garde qu'ils fuſſent propres & idoines à la guerre, & qu'ils prinſſent plaiſir, & ſe glorifiaſſent en icelle. Apres l'eſlection ils faiſoient deux manieres de feſtes, l'vne en prenant poſſeſſion de l'eſtat Royal, pour laquelle ils alloient au Temple, & faiſoient de grandes ceremonies, & ſacrifices ſur le braſier appellé diuin, où il y auoit touſiours du feu deuant l'autel de l'idole, & apres quelques rhetoriciens qui ſ'eſtudioent en cela, faiſoient plusieurs oraiſons & harangues. L'autre feſte & la plus ſolemnelle, eſtoit de ſon couronnement, pour laquelle il deuoit premierement vaincre en

bataille,& amener vn certain nombre de captifs, que l'on deuoit sacrifier à leurs dieux,& entroit en triomphe auec vne grande pompe,luy faisans vne solemnelle reception, tant ceux du Temple, lesquels alloient tous en procession, touchans & ioüans de plusieurs sortes d'instrumens,& encensans & chantans comme les seculiers,& les Courtisans,qui sortoient auec leurs inuentions à receuoir le Roy victorieux. La couronne & enseigne Royalle estoit en façon de mitre pardeuant, & estoit par derriere couppee, de sorte qu'elle n'estoit pas toute ronde, car le deuãt estoit plus haut, & alloit s'esleuant comme en pointe. Le Roy de Tesçuco auoit le priuilege de couronner de sa main le Roy de Mexique. Les Mexiquains ont esté fort loyaux & obeissans à leurs Roys, & ne se trouue point qu'ils leur ayent fait de trahison. Les histoires racontent seulement, qu'ils tascherent de faire mourir par poison, leur Roy appellé Ticocic, pour auoir esté coüard & de peu d'effect. Mais il ne se trouue point qu'il y ait eu entr'eux de dissension, & partialitez par ambition, combien que ce soit chose assez ordinaire és communautez: au contraire elles racontent, comme l'on verra en son lieu, qu'vn homme le meilleur des Mexiquains, refusa le Royaume, luy semblant qu'il estoit expedient à la Republique d'auoir vn autre Roy. Au commencement que les Mexiquains estoient encor pauures, & assez petits cõpagnõs,les Roys estoient fort moderez à leur entretien, & en leur cour, mais comme ils augmenterent en pouuoir,ils augmenterẽt aussi en appareils & en magnificẽce,iusques à paruenir à la grã-

deur de Moteçuma, lequel quand il n'euſt eu autre choſe que la maiſon des animaux, c'eſtoit vne choſe aſſez ſuperbe, & telle qu'õ n'en a iamais veu d'autre ſemblable. Car il y auoit en ceſte ſienne maiſon de toutes ſortes de poiſſons, d'oiſeaux de Xacamamas, & de beſtes, comme en vne autre arche de Noé. Pour les poiſſõs de mer il y auoit des eſtangs d'eauë ſallee, & pour ceux des riuieres, des eſtãgs d'eauë douce. Les oiſeaux de proye y auoiẽt leurs viandes, & les beſtes fieres auſſi en fort grande abondance, & grand nombre d'Indiens eſtoiẽt occupez à entretenir ces animaux. Quãd il voyoit qu'il n'eſtoit pas poſſible d'entretenir ou nourrir quelque ſorte de poiſſõ, d'oiſeaux, ou de beſte ſauuage, il en faiſoit faire l'image & la ſemblance richement taillee en des pierres precieuſes, en argẽt, en or, en marbres ou en pierre: & pour toutes ſortes d'entretiens, il auoit des maiſons & palais diuers, les vns de plaiſir, les autres de dueil & triſteſſe, & les autres pour y traitter les affaires du Royaume. Il y auoit en ces palais pluſieurs chambres, ſelon la qualité des ſeigneurs qui le ſeruoient auec vne eſtrange ordre & diſtinction.

Des tiltres & dignitez qui eſtoient entre les Mexiquains.

CHAP. XXV.

LEs Mexiquains ont eſté fort curieux de departir les grades & dignitez entre les nobles & les ſeigneurs, afin que l'on recogneuſt ceux d'entr'eux, auſquels l'on deuoit faire plus d'honneur. La dignité des quatre eſlecteurs, eſtoit celle qui

eſtoit la plus grande & la plus honorable, apres le Roy, & les eſliſoit-on incontinent apres l'eſlectiõ du Roy. Ils eſtoient ordinairement frere ou fort proches parens du Roy, & les appelloient Tlacohecalcalt, qui ſignifie Prince de laces que l'on iette ou darde, qui eſt vne ſorte d'armes, dont ils vſoiẽt ſouuent. La dignité d'apres eſtoit celle de ceux qu'ils appelloient Tlacatecati, qui eſt à dire, circõciſeurs ou coupeurs d'hommes. La troiſieſme dignité eſtoit de ceux qu'ils appelloient Ezuahuacalt, qui ſignifie eſpandeur de ſang par eſgratignement. Tous leſquels tiltres & dignitez eſtoient exercez des hommes de guerre. Il y auoit vn autre quatrieſme intitulé Tlilancalqui, qui vaut autant à dire, que ſeigneur de la maiſon noire, ou de la noirceur, à cauſe d'vn certain encre, duquel les preſtres ſoignoient, & qui ſeruoit en leurs idolatries. Toutes ces quatre dignitez eſtoient du grãd conſeil, ſans l'aduis deſquels le Roy ne faiſoit ny pouuoit faire aucune choſe d'importãce, & le Roy eſtant mort l'on en deuoit eſlire en ſa place vn qui fuſt en quelqu'vne de ces quatre dignitez. Il y auoit auſſi outre ceux là d'autres conſeils, & audience, & diſent quelques vns qu'il y en auoit autant comme en Eſpagne, & qu'il y auoit diuers ſieges & iuriſdictions auec leurs conſeillers & alcades de cour, & d'autres qui leur eſtoient ſouzmis, comme corrigidors, alcades maieurs, Lieutenans & Alguaſits maieurs, & d'autres, qui eſtoient encor inferieurs & ſouzmis à ceux-cy auec vn fort bel ordre. Tous leſquels deſpandoient des quatre premiers Princes qui aſſiſtoient au Roy. Ces quatre tant ſeulement auoient la iuriſdiction & puiſ-

ſance de condamner à la mort, & les autres leur enuoyoient des memoires des ſentences qu'ils dõnoient: Au moyen dequoy en certain temps l'on faiſoit entendre au Roy tout ce qui ſe paſſoit en ſon Royaume. Il y auoit meſme vn bon ordre & police eſtablie ſur le reuenu du Royaume: car il y auoit des officiers departis par toutes les prouinces, comme des Receueurs, & Treſoriers, qui recueilloient les tributs & rentes Royales. L'õportoit le tribut en la cour pour le moins de mois en mois, lequel tribut eſtoit de tout ce qui croiſt & ſengendre en la terre, & en la mer tant de ioyaux & d'habits, que de viandes. Ils eſtoient fort ſoigneux de mettre vn bon ordre en ce qui touche leur religion, ſuperſtition & idolatries: & pour ceſte occaſion y auoit vn grand nombre de miniſtres qui auoiẽt la charge d'enſeigner au peuple les couſtumes & ceremonies de leur Loy. C'eſt pourquoy ſur ce qu'vn preſtre Chreſtiẽ vn iour ſe plaignoit que les Indiens n'eſtoient pas bons Chreſtiens, & ne profitoient point à la loy de Dieu: Vn vieillard Indien luy reſpondit fort à propos en ces termes: *Que les preſtres* (dit-il) *emploient autant de ſoin & de diligence à faire les Indiens Chreſtiens, que les miniſtres des idoles emploient à enſeigner leurs ceremonies: car auec la moitié du ſoin qu'ils y prendront, ils nous rendront les meilleurs Chreſtiens du monde, pource que la loy de Ieſus-Chriſt eſt beaucoup meilleure: mais les Indiens ne l'apprenent point à faute de gens qui la leur enſeignent.* Enquoy certainement il diſt verité, à noſtre grand'honte & confuſion.

Comment les Mexiquains faiſoient la guerre, & de leurs ordres de Cheuallerie.

CHAP. XXVI.

LES Mexiquains donnoient le premier lieu d'honneur à l'art & profeſſion militaire: c'eſt pourquoy les nobles eſtoient les principaux ſoldats, & les autres qui n'eſtoient point nobles par la valeur & reputatiõ qu'ils acqueroiẽt en guerre, paruenoient en des dignitez & honneurs: de ſorte qu'ils eſtoient tenus pour nobles. Ils donnoient de belles recompenſes à ceux qui auoient fait valeureuſement, leſquels iouiſſoient de priuileges que nul autre ne pouuoit auoir: ce qui les encourageoit beaucoup. Leurs armes eſtoient des raſoirs de caillous aigus & trenchans, qu'ils mettoient des deux coſtez d'vn baſton, qui eſtoit vne arme ſi furieuſe, qu'ils affermẽt que d'vn ſeul coup ils en coupoient le col à vn cheual. Ils auoient de fortes & peſantes maſſues, des lances en façon de piques, & d'autres façons de dards à iettet, à quoy ils eſtoient fort adroits, & faiſoient la plus-part de leur combat auec des pierres. Ils auoient pour armes deffenſiues de petites rondelles ou eſcus, & quelque façon de ſallades & morions enuironnez de plumes. Ils ſe veſtoient de peaux de tygres ou lyons, & d'autres animaux ſauuages. Ils venoient incontinent aux mains auec l'ennemy, & eſtoient fort exercez à courir & à luter. Car leur principale façon de vaincre n'eſtoit pas tant en tuant comme en prenant des captifs, deſquels ils ſe ſeruoient en leurs ſacrifices, comme il a eſté dit.

Moteçuma mit la cheuallerie à ſon plus haut poinct, en inſtituant certains ordres militaires, comme de commandeurs, auec certaines marques & enſeignes. Les plus honnorables d'entre les Cheualiers eſtoient ceux qui portoiẽt la couronne de leurs cheueux attachee auec vn petit lizet rouge, & auec vn riche plumache, d'où pendoient ſur leurs eſpaulles des rameaux de plumes, & des bourrelets de meſme. Ils portoient autant de ces bourrelets cõme ils auoient fait d'actes ſignalez en guerre. Le Roy meſme eſtoit de ceſt ordre de Cheuallerie, comme l'on peut voir en Chapultepec, où eſtoient Moteçuma & ſon fils accouſtrez de ces façons de plumaches, taillez en vne roche, qui eſt choſe digne de voir. Il y auoit vn autre ordre de Cheuallerie, qu'ils appelloient les lyons & les tygres, leſquels eſtoient communément les plus valureux, & qu'on remarquoit le plus en guerre, où ils alloient portãs touſiours leurs marques & armoiries. Il y auoit d'autres Cheualiers, comme les Cheualiers Gris, qui n'eſtoient en telle eſtime comme ceux-cy, leſquels auoient les cheueux coupez en rond par deſſus l'oreille. Ils alloient à la guerre portans de meſmes marques que les autres Cheualiers, toutesfois ils n'eſtoient point armez que iuſques à la ceinture, mais les plus honorables s'armoient entierement. Tous les Cheualiers pouuoient porter de l'or & de l'argent, & ſe veſtir de riche cotton, ſe ſeruir de vaſes peints & dorez, & porter des ſouliers à leur mode; mais le commun peuple ne pouuoit ſe ſeruir que de vaſes de tetre, ne leur eſtant pas permis de porter des ſouliers, & ne

pouuoient ſe veſtir que de Nequen, qui eſt vne matiere groſſiere. Chacun ordre de ces Cheualiers auoit ſon logis au Palais, marqué de leurs marques, le premier eſtoit appellé le logis des Princes, le ſecond des Aigles, le troiſieſme des Lyons & tygres, & le quatrieſme des gris. Les autres officiers communs, eſtoient en bas, logez en de moindres logis: & ſi quelqu'vn ſe logeoit hors de ſon lieu, il encouroit peine de mort.

Du grand ordre & diligence que les Mexiquains employoient à nourrir la ieuneſſe.

CHAP. XXVIII.

IL n'y a choſe qui m'aye donné plus d'occaſion d'admirer, ny que i'aye trouuee plus digne de loüange & de memoire que l'ordre & le ſoing que les Mexiquains auoient à nourrir leurs enfans. Car ils recognoiſſoient bien que toute la bonne eſperance d'vne Republique, conſiſte en la nourriture & inſtitution de la ieuneſſe, ce que Platon traicte aſſez amplement en ſes liures, *De legibus*. Et pour ceſte occaſion ils ſ'eſtudierent & prindrent peine d'eſloigner leurs enfans des delices, & de la liberté, qui ſont les deux peſtes de cet aage, en les occupans en des exercices honneſtes & profitables. Pour cet effect, il y auoit aux Temples vne maiſon particuliere d'enfans, comme des eſcholles, ou colleges, qui eſtoit ſeparee de celles des ieunes hommes, & des filles du Temple, dont nous auons amplement traicté cy-deuant. Il y auoit en ces eſcholles vn grand nombre d'enfans, que leurs peres y menoient vo-

lontairement, leſquels auoient des pedagogues & maiſtres qui les enſeignoient en tous louables exercices, à eſtre bien nourris, porter reſpect aux ſuperieurs, à ſeruir & à obeyr, leur donnans à ceſte fin certains preceptes & enſeignements. Et afin qu'ils fuſſent aggreables aux Seigneurs, ils leur apprenoient à chanter & à dancer, & les dreſſoiēt aux exercices de la guerre, qui à tirer vne fleſche, vn dard, ou baſton bruſlé par le bout, & à bien manier vne rondelle & vne eſpee. Ils ne les laiſſoient gueres dormir, afin qu'ils ſ'accouſtumaſſent au trauail dés l'enfance, & qu'ils ne fuſſent point hommes de delices. Outre le nombre cōmun de ces enfans, il y auoit aux meſmes colleges d'autres enfans des Seigneurs, & nobles, leſquels eſtoient plus particulierement traictez. On leur portoit leur manger & ordinaire de leurs maiſons, & eſtoient recommandez à des vieillards & anciens, pour auoir eſgard ſur eux, leſquels continuellement les admoneſtoient d'eſtre vertueux, de viure chaſtement, d'eſtre ſobres au manger, de ieuſner, & de marcher poſément, & auec meſure. Ils auoient accouſtumé de les exercer au trauail, & en des exercices laborieux: & quand ils les voyoiēt inſtruits en tous ces exercices, ils conſideroient attentiuement leur inclination, & ſ'ils en voyoient quelques vns auoir l'inclination à la guerre, apres qu'ils auoient atteint l'aage ſuffiſant, ils recherchoient l'occaſion de les eſprouuer, en les enuoyant à la guerre, ſous couleur de porter des viures & des munitiōs aux ſoldats, afin qu'ils veiſsēt là ce qui ſ'y paſſoit, & le trauail que l'on y enduroit. Et afin qu'ils perdiſsēt

la crainte, ils les chargeoient auſſi de peſants fardeaux, afin que monſtrans leur courage en cela, ils fuſſent plus facilement receus en la compagnie des ſoldats. Par ce moyen il auenoit à pluſieurs d'aller chargez à l'armee, & retourner Capitaines auec marques d'honneur. Quelques vns d'iceux ſe vouloient tellement faire paroiſtre qu'ils demeuroient prins ou morts, & tenoient pour moins honorable de demeurer priſonniers. C'eſt pourquoy ils ſe faiſoient pluſtoſt mettre par pieces que de tomber captifs entre les mains de leurs ennemis. Voila comment les enfans des Nobles qui auoient l'inclination à la guerre y eſtoient employez. Les autres qui auoiẽt leur inclination aux choſes du Temple, & pour le dire, à noſtre mode, à eſtre Eccleſiaſtiques, apres qu'ils auoiẽt atteint l'aage ſuffiſant, eſtoient tirez du college, & les mettoit-on au logis du Temple, qui eſtoit pour les Religieux, & leur dõnoit-on alors leurs ordres & marques d'Eccleſiaſtiques. Là ils auoiet leurs prelats & maiſtres, qui leur enſeignoient ce qui eſtoit de la profeſſion, où ils deuoient demeurer, y ayans eſté dediez. Ces Mexiquains prenoiẽt vn grand ſoing à nourrir les enfans, que ſi auiourd'huy ils ſuiuoient encor cet ordre, en fondant des maiſons & colleges, pour l'inſtruction de la ieuneſſe, ſans doute que la Chreſtienté floriroit beaucoup entre les Indiens. Quelques perſonnes pieuſes l'ont commencé, & le Roy & ſon Conſeil l'ont fauoriſé, mais d'autant que c'eſt vne choſe où il n'y a point de profit, il s'auance bien peu, & y va-l'on aſſez froidement. Dieu nous vueille eſclaircir les yeux, afin que nous voyons

que cela eſt à noſtre confuſion, veu que nous autres Chreſtiens ne faiſons point ce que les enfans des tenebres faiſoient à leur perdition, enquoy nous nous oublions de noſtre deuoir.

Des feſtes, & dances des Indiens.

CHAP. XXVIII.

DAVTANT que c'eſt vne choſe qui deſpend en partie du bon gouuernement, d'auoir en la Republique quelques ieux & recreations, quād il en eſt temps; il ne ſera mal à propos que nous racontions ſur ceſte matiere, ce que faiſoient les Indiens, principalement les Mexiquains. L'on n'a point deſcouuert ès Indes aucune nation qui viue en communautez, qui n'ait ſon entretien & ſa recreation, en ieux, dances, & exercices de plaiſir. I'ay veu au Peru des ieux qu'ils faiſoient en façon de combat, auſquels les hommes des deux coſtez s'enflamboient quelquesfois d'vne telle façon que bien ſouuēt leur Paella (qui eſtoit le nom de cet exercice) venoit à eſtre dangereuſe. I'ay veu auſſi pluſieurs ſortes de dances, eſquelles ils contre-faiſoient, & repreſentoient certains meſtiers & offices, comme de bergers, laboureurs, peſcheurs, & chaſſeurs, & faiſoient ordinairemēt toutes ces dances auec vn ſon & vn pas fort peſant & fort graue. Il y auoit d'autres dances & maſcarades, qu'ils appelloient guacones, dont les maſques & les geſtes eſtoient pures repreſentations du diable. Il y auoit meſme des hommes qui dançoient ſur les eſpaulles les vns des autres en la façon qu'ils portent en Portugal, ce qu'ils

appellent les Paëllas. La plus grande partie de ces dances estoient superstitions & especes d'idolatrie, pource qu'ils honoroient leurs idoles & Guacas en ceste façon. Pour ceste occasion les Prelats se sont efforcez de leur oster le plus qu'ils ont peu de ces dances, combien qu'ils les laissent à cause qu'vne partie ne sont que jeux de recreation, car tousiours ils dancent, & ballent à leur mode. Ils vsent en ces dances de plusieurs sortes d'instrumẽs, dont les vns sont comme fleutes ou petits canons, les autres comme cornets entortillez: mais communément ils y chantent tous à la voix, & y en a vn ou deux qui chantent premierement la chanson, puis tous les autres luy respondent. Quelques vnes de ces chansons estoiẽt fort ingenieusement composees, & contenants des histoires: d'autres estoient pleines de superstitions, & les autres n'estoient que pures folies. Les nostres qui conuersent entr'eux, ont essayé de mettre les choses de nostre saincte Foy en leur façon de chant. Ce qui a assez bien profité, d'autant qu'ils emploient les iours entiers à les chanter & reciter, pour le grand plaisir & contentement qu'ils prennent à ce chant. Ils ont mis mesmes à leur langue de nos compositions de musique, comme de huictains, chansons, & rondeaux, lesquels ils ont fort proprement tournez, qui est à la verité vn beau & fort neccessaire moyen pour instruire le peuple. Ils appelloient communément au Peru des dances Tagui, ès autres Prouinces Areittos, & en Mexique Mitotes. Et n'y a point eu en aucun autre lieu vne telle curiosité de ces ieux & dances, comme en la neufue

Eſpagne, où l'on voit encore auiourd'huy des Indiens ſi braues ſauteurs, que c'eſt vne choſe admirable. Les vns dancent ſur vne corde, les autres ſur vn pieu haut & droict en mille façons. Les autres auec la plante des pieds & des iarets, manient, iettent en haut & reçoiuent vn tronc fort peſant: ce qui ſemble incroyable, ſi ce n'eſt en le voyant. Ils font pluſieurs autres demonſtrations de leur grande agilité, en ſautant, voltigeant, faiſant des ſouples ſauts, tantoſt portans vn grand & peſant faix, tantoſt endurans des coups qui ſeroient ſuffiſants pour rompre du fer. Mais l'exercice de recreation le plus vſité entre les Mexiquains, eſt le ſolemnel Mitotté, qui eſt vne ſorte de bal qu'ils eſtimoient ſi braue & ſi honorable, que le Roy meſme y dançoit quelquesfois, non pas toutesfois par force, comme le Roy Dom Pedro d'Arragon, auec le Barbier de Valence. Ce bal ou Mitotté ſe faiſoit ordinairement és courts du Temple, & en celles des maiſons Royalles, qui eſtoient les plus ſpacieuſes. Ils poſoient au milieu de la court deux diuers inſtruments, vn qui eſtoit en façon de tambour, & l'autre en façon d'vn baril fait tout d'vne piece, & creuſé par dedans, leſquels ils mettoient ſur vne figure d'homme, ou d'animal, ou deſſus vne colomne. Ces deux inſtrumens eſtoient ſi bien accordez enſemble, qu'ils rendoiét en leur ſon vne aſſez bõne harmonie, & faiſoient auec ces inſtrumens pluſieurs & diuerſes ſortes d'airs & de chanſons. Ils chantoient & balloient tous au ſon & à la cadence de ces inſtrumens, d'vn ſi bel ordre & d'vn ſi bel accort, tant aux voix

qu'au mouuement des pieds, que c'eſtoit vne choſe plaiſante à voir. Ils faiſoient en ces dances deux cercles ou rouës, l'vn deſquels eſtoit au milieu, proche des inſtrumens, auquel les anciens & ſeigneurs chantoient & dançoient, ſans preſque ſe mouuoir : l'autre eſtoit du reſte du peuple à l'entour, aſſez eſloigné du premier, auquel ils dançoient deux à deux plus legerement, & faiſoient diuerſes façons de pas, auec certains ſauts à la cadence. Tous leſquels enſemble faiſoient vn fort grand cercle. Ils ſe veſtoient pour ces dãces de leurs plus precieux habits & ioyaux, ſelon le moyen & pouuoir d'vn chacun, eſtimans cela vne choſe fort honorable : & pour ceſte occaſion ils apprenoient ces dances dés leur enfance. Et combien que la plus grande part d'icelles ſe faiſoient à l'honneur de leurs idoles, neantmoins cela n'eſtoit pas d'inſtitution, mais comme il a eſté dit, c'eſtoit vne recreation & paſſetemps pour le peuple. C'eſt pourquoy il n'eſt pas propre de les oſter du tout aux Indiens, mais on doit bien prendre garde qu'ils n'y meſlent parmy quelques ſuperſtitions. I'ay veu faire ce bal ou Mitotté en la court de l'Egliſe de Topetzotlan, qui eſt vn bourg à ſept lieuës de Mexique, & me ſembla dés lors que c'eſtoit choſe bonne d'y occuper & entretenir les Indiens és iours de feſtes, puis qu'ils ont beſoin de quelque recreation : & d'autant plus que celle-là eſt publique, & ſans le preiudice d'autruy, il y a moins d'inconuenient qu'en d'autres qu'ils pourroient faire eux ſeuls, ſi l'on leur oſtoit celles-là. C'eſt pourquoy il faut conclure, ſuiuant le Conſeil du Pape Gregoire,

que

que c'eſt vne choſe fort propre de laiſſer aux Indiens ce qu'ils ont de couſtume & vſages, pourueu qu'ils ne ſoient point meſlez de leurs erreurs anciens, & de faire en ſorte que leurs feſtes & paſſe-temps s'acheminent à l'honneur de Dieu & des Saincts, deſquels ils celebrent les feſts. Cecy pourra ſuffire en general des mœurs & couſtumes politiques des Mexiquains. Et quant à leur origine, accroiſſement & Empire, d'autant que c'eſt vne matiere plus ample, & qui ſera belle & plaiſante d'entendre dés ſon commencement, nous en traitterons au liure ſuiuant.

LIVRE SEPTIEME DE L'HISTOIRE NATVRLLE ET MORALE des Indes.

Que c'eſt vne choſe vtile d'entendre les actes & geſtes des Indes, principalement ceux des Mexiquains.

CHAPITRE PREMIER.

TOVTE hiſtoire veritable bien eſcrite eſt touſiours profitable au Lecteur. Car comme dit le Sage: *Ce qui a eſté eſt, & ce qui ſera, eſt ce qui a eſté.* Les choſes humaines ont entr'elles beaucoup de reſſemblance, & les vns ſe font ſages, par ce qui arriue aux autres. Il n'y a peuple ſi barbare qui n'ait en ſoy quelque choſe de bon & digne de loüange, ny Republique ſi bien ordonnee, où il n'y ait quelque choſe à reprendre. C'eſt pourquoy quand il n'y auroit au re ruict en l'hiſtoire & narration des faits des Indiens, que ceſte commune vtilité d'eſtre vne hiſtoire & relation des choſes, leſquelles en effect de verité ſont aduenuës, elle merite aſſez d'eſtre receuë comme choſe vtile, & ne la doit-on pas reietter, pourtant ſi ce ſont choſes

des Indiens. Comme nous voyons que les autheurs qui traittent des choſes naturelles, eſcriuent non ſeulement des animaux genereux, des plantes ſignallees, & des pierres precieuſes, mais auſſi des animaux vils, des herbes communes, des pierres & choſes vulgaires, d'autant qu'il y a touſiours en icelles quelques proprietez dignes d'eſtre remarquees. Ainſi quand il n'y auroit autre choſe en cecy que ie traitte, que d'eſtre vne hiſtoire & non point des fables & fictions, c'eſt touſiours vn ſuject qui n'eſt pas indigne d'eſtre eſcrit ny d'eſtre leu. Il y a encor vne autre raiſon plus particuliere: c'eſt que l'on doit d'auantage eſtimer en cecy ce qui eſt digne de memoire, d'autant que c'eſt vne nation peu eſtimee, & d'autant meſme que c'eſt vne matiere differente de celle de noſtre Europe, comme auſſi le ſont ces nations: enquoy nous deuons prendre plus de plaiſir & de contentement d'entendre le fond de leur origine, leur façon de viure, leurs heureuſes & malheureuſes aduentures. Et n'eſt pas ceſte matiere ſeulement plaiſante & aggreable, mais auſſi eſt vtile & profitable, principalement à ceux qui ont la charge de les regir & gouuerner: car la cognoiſſance de leurs actes inuite à dõner credit aux noſtres, & enſeigne en partie comment ils doiuent eſtre traittez, voire elle oſte beaucoup du commun & fol meſpris, auquel ceux de l'Europe les ont, ne iugeans pas que ces peuples ayent aucune choſe de raiſon. Car certainement on ne peut mieux trouuer l'eſclarciſſement de ceſte opinion, que par la vraye narration des faits & geſtes de ce peuple. Ie traicteray dõc auec l'ayde du Seigneur,

le plus briefuement que ie pourray, de l'origine, progrez, & faits notables des Mexiquains, par où l'on pourra cognoiſtre le temps & la diſpoſition que le haut Dieu voulut choiſir pour enuoyer à ces nations la lumiere de l'Euangile de Ieſus Chriſt ſon fils vnique noſtre Seigneur, lequel ie ſupplie acheminer noſtre petit trauail, de ſorte qu'il puiſſe reüſſir à la gloire de ſa diuine grandeur, & à quelque vtilité de ces peuples, auſquels il a communiqué ſa ſaincte loy Euangelique.

Des anciens habitans de la neufue Eſpagne, & comment les Nauatlacas y vindrent.

CHAP. II.

LES anciens & premiers habitans des Prouinces, que nous appellons neufue Eſpagne, furent des hommes fort barbares & ſauuages, qui viuoient & s'entretenoient ſeulement de la chaſſe. A ceſte occaſion eſtoient appellez Chichimequas. Ils ne ſemoient ny ne cultiuoient point la terre, & ne viuoient point enſemble, d'autant que tout leur exercice eſtoit de chaſſer, enquoy ils eſtoient fort addroits. Ils habitoient aux plus aſpres lieux des montagnes viuants beſtiallemẽt ſans nulle police, & alloient tous nuds. Ils faiſoient la chaſſe aux beſtes rouſſes, aux lieures, connins, bellettes, taupes, chats ſauuages, & aux oyſeaux, voire aux beſtes immondes, comme aux couleuures, lezards, locuſtes, & vers, dont ils ſe nourriſſoient auec quelques herbes & racines. Ils dormoient aux montagnes, en des cauer-

nes, & en des buiſſons: & les femmes meſmes alloient à la chaſſe auec leurs maris, laiſſans leurs petits enfans attachez aux rameaux d'vn arbre, dans quelque petit pannier de ionc, qui ſe paſſoient d'eſtre allaittez iuſques à ce qu'elles retournaſſent de la chaſſe. Ils n'auoient aucuns ſuperieurs, & ne recognoiſſoient, ny n'adoroient aucuns dieux, & n'auoient point de couſtumes ny de religiō. Il y a encor auiourd'huy en la neufue Eſpagne de ceſte ſorte de gens qui viuent de leur arc & fleſches, leſquels ſont fort dommageables: pourautant qu'ils ſ'aſſemblent par compagnies, pour faire quelque mal ou vollerie, & n'ont peu les Eſpagnols par force ny fineſſes, les reduire à quelque police & obeyſſance. Car comme ils n'ont point villes, ny de reſidences, combattre auec eux, eſt proprement chaſſer aux beſtes ſauuages, qui ſ'eſcartent, & ſe cachent aux lieux les plus aſpres & couuerts de la Syerre. Telle eſt la façō de viure encor auiourd'huy en beaucoup de Prouinces des Indes, & eſt traitté principalement de ceſte ſorte d'Indiens, aux liures *De procuranda Indiorum ſalute*. Au lieu où il eſt dit, qu'ils ont de beſoing d'eſtre contraints & aſſujettis par quelque force honneſte, & qu'il eſt neceſſaire de les enſeigner premierement à eſtre hōmes, puis apres à eſtre Chreſtiens. L'on veut dire que ceux qu'ils appellent en la neufue Eſpagne, Ottomies, eſtoient de ceſte ſorte, leſquels communement ſont de pauures Indiens habitans en vne terre aſpre & rude, & neantmoins ſont en aſſez grand nombre, & viuent enſemble, ayants entr'eux quelque police, & ceux qui les cognoiſ-

ſent, ne les trouuent pas moins idoines & capables és choſes de la Chreſtienté que les autres, qui ſont plus opulens, & que l'on tient pour mieux policez. Venans donc à noſtre ſuject, les Chichimecas, & Ottomies, qui eſtoient les premiers habitans de la neufue Eſpagne, d'autant qu'ils ne ſemoient ny labouroient la terre, laiſſerent le meilleur & le plus fertile de ceſte cõtree ſans le peupler, ce que les nations qui vindrent de dehors occuperent, leſquels ils appelloient Nauatalcas, d'autant que c'eſtoit vne nation plus ciuile & plus politique, & ſignifie ce mot, peuple qui parle bien, au reſpect des autres nations barbares & ſans raiſon. Ces ſeconds peupleurs Nauatalcas, vindrent des autres terres eſloignees qui giſent vers le Nort, où l'on a maintenant deſcouuert vn Royaume, qu'ils appellent le nouueau Mexique. Il y a en ceſte contree deux Prouinces, l'vne appellee Aztlan, qui veut dire lieu de herons, l'autre Tuculhuacan, qui ſignifie terre de ceux qui ont les ayeuls diuins. Les habitans de ces Prouinces ont leurs maiſons, leurs terres labourables, dieux, couſtumes, & ceremonies, auec le meſme ordre, & police que les Nauatalcas, & ſont diuiſez en ſept lignages ou nations, & pource qu'il y a vn vſage en ceſte Prouince, que chacun de ces lignages a ſon lieu, & ſon territoire ſeparé, les Nauatlacas peignent leur origine, & premier territoire en figure de cauerne, & diſent qu'ils ſortirent de ſept cauernes pour venir peupler la terre de Mexique, dequoy ils font mẽtion en leur hiſtoire, où ils peignent ſept cauernes, & les hommes qui en ſortent. Par la ſuppu-

tation de leurs liures, il y a plus de huict cens ans que ces Nauatlacas sortirent de leur pays, qui seroit le reduisant à nostre conte, l'annee de nostre Seigneur, huict cens vingt. Quand ils partirent de leur pays pour venir en Mexique, ils tarderent quatre vingts ans en chemin, & la cause qu'ils demeurerent si long temps en leur voyage, fut que leurs dieux, (lesquels sans doute estoient diables, qui parloient visiblement à eux) leur auoient persuadé qu'ils allassent recherchants de nouuelles terres, qui eussent de certains signes. C'est pourquoy ils venoient recognoissans toute la terre, pour rechercher les signes que leurs idoles leur auoient donné, & és lieux qu'ils trouuoiēt de bonne habitation, ils peuploient & labouroient la terre, & comme ils descouuroient tousiours de meilleures contrees, ils delaissoient celles qu'ils auoient ainsi premierement peuplees, y laissans neātmoins tousiours quelques vns, principalemēt les vieillards malades, & fatiguez, mesmes y plantoient & bastissoient, dont l'on voit encor auiourd'huy des restes par le chemin qu'ils tindrent, & employerent quatre vingts ans en ceste façon de cheminer si à loisir, ce qu'ils eussent peu faire en vn mois, par ce moyen ils entrerent en la terre de Mexique, en l'annee de neuf cens deux, selon nostre conte.

Comment les six lignages de Nauatlacas peuplerent la terre de Mexique.

CHAP. III.

Es sept lignages que i'ay dit, ne sortirent pas tous ensemble, les premiers furēt les Suchi-

milcos, qui ſignifie gent de ſemences de fleurs. Ceux-là peuplerent le riuage du grand lac de Mexique, vers le Midy, & fonderent vne cité de leur nom & pluſieurs bourgades. Long temps apres arriuerent ceux du ſecond lignage, appellez Chalcas, qui ſignifie gent des bouches, leſquels fonderent auſſi vne autre cité de leur nom, departans leurs limites & territoire, auec les Suchimilcos. Les troiſieſmes furent les Tepanecas, qui ſignifie gent du pont, leſquels peuplerent le riuage du lac, vers l'Occident, & ſ'accreurent tellement qu'ils appellerent le chef & metropolitaine de leur Prouince Azcapuzalco, qui vaut autant à dire que fourmiliere, & furent vn long temps fort puiſſants. Apres ceux-là vindrent, ceux qui peuplerent Tezcuco, qui ſont ceux de Culhua, qui veut dire gent courbee, pource qu'en leur pays il y auoit vne mõtagne fort recourbee. Et de ceſte façon fut ce lac enuironné de ces quatre nations, peuplans ceux-cy de l'Orient, & les Tepanecas le Nort. Ceux de Tezcuco furent eſtimez fort courtiſans. Car leur langue & prononciation eſt fort douce & mignarde. Apres arriuerent les Tlalluicas, qui ſignifie gent de la Syerre. Ceux-là eſtoiẽt les plus rudes & groſſiers de tous, & comme ils trouuerent toutes les plaines occupees autour du lac, iuſques aux Syerres, ils paſſerent de l'autre coſté de la Syerre, où ils trouuerẽt vne terre fort fertile, ſpacieuſe, & chaude, en laquelle ils fonderent & peuplerent pluſieurs grãds bourgs, appellans la Metropolitaine de leur Prouince Quahunachua, qui vaut autant à dire que lieu où ſonne la voix de l'aigle, que noſtre vulgaire

appelle,& par corruptiõ,Quernauaca, & eſt ceſte prouince celle que l'õ appelle auiourd'huy le Marquizat. Ceux de la ſixieſme generation, qui ſont les Tlaſcaltecas, qui vaut autant à dire que gent de pain, paſſerent la Syerre vers l'Orient trauerſans toute la Syerre Menade,où eſt le fameux Vulcá,entre Mexique & la cité des Anges,où il trouuerent de bon pays, & ſ'y eſtendirent bien auant pluſieurs edifices. Ils y fonderent pluſieurs villes, & citez: dont la Metropolitaine ſ'appella de leur nom Tlaſcala. Ceſte-cy eſt la nation qui fauoriſa les Eſpagnols à leur entree, & par l'ayde deſquels ils gagnerẽt ce pays,parquoy iuſques auiourd'huy ils ne payent point de tribut, & iouiſſent d'vne exemption generale. Lors que toutes ces nations peuplerent ces pays, les Chinchimecas, anciens habitans ne leur firent aucune reſiſtance, mais ils ſ'enfuioient,& comme tous eſpouuentez ils ſe cachoient au plus couuert des rochers. Mais ceux qui habitoient de l'autre coſté de la Sierre, où les Tlaſcaltecas ſ'habituerent, ne permirent point ce que le reſte des Chichimecas auoient permis: au contraire ils ſe mirent en deffence,pour conſeruer leur pays, & comme ils eſtoient geans, ſelon que raconte leur hiſtoire,ils voulurent ietter par force les derniers venus, mais ils furent vaincus par la ruſe& fineſſe des Tlaſcaltecas,leſquels feignirẽt de faire paix auec eux, puis les conuierẽt en vn grand banquet, & lors qu'ils eſtoient occupez à leurs yurongneries, il y eut des hommes qui auoiẽt eſté mis en embuſche à ceſte fin, qui leur deſroberent finement leurs armes,qui eſtoient de grãdes maſſuës, des rondelles, des eſpees de bois, & autres

telles sortes d'armes. Cela fait ils se ietterent à l'impourueu sur eux, & les Chichimecas se voulãs mettre en deffense, & ne trouuans point leurs armes, s'enfuirẽt aux montagnes & forests prochaines, où mettans la main aux arbres, les rompoient & arrachoient, comme si c'euſſent esté fueilles de laictues. Mais en fin comme les Tlaſcaltecas alloient armez, & en ordre ils deffirent tous les geãs, ſans en laiſſer vn ſeul en vie. Ce qu'õ ne doit trouuer estrange, ny pour fable de ces geans, car on y trouue encor auiourd'huy des os d'hõmes morts, d'vne incroyable grandeur. Lors que i'estois en Mexique, en l'annee de quatre vingts & ſix, l'on trouua vn de ces geans enterré en vne de nos metairies, que nous appellons Ieſus du Mont, duquel l'on nous apporta vne dent à voir, laquelle ſans y adiouſter, estoit auſſi grande que le poignet d'vn homme & ſelon ceſte proportion tout le reſte, lequel ie vey, & m'eſmerueillay de ceſte difforme grãdeur. Les Tlaſcaltecas donc par ceſte victoire, demeurerent paiſibles, & tous les autres lignages auſſi. Ces ſix lignages que i'ay dit, conſeruerent touſiours amitié entr'eux, mariãs leurs enfans les vns auec les autres, & departans leurs limites paiſiblemẽt, puis s'eſtudioient par vne hõneſte emulatiõ d'accroiſtre & d'illuſtrer leur republique. Les barbares Chichimecas voyans ce qui paſſoit, cõmẽcerent de prendre quelque police, & à ſe veſtir, ayans honte de ce qu'auparauant, & iuſques alors ils n'auoient eſté hõteux, & ayans perdu la crainte par la communication de ces autres peuples, commencerẽt d'apprendre d'eux pluſieurs choſes, & faiſoient deſia leurs maiſonnettes, ayans quelque

police & gouuernemẽt. Ils eſleurent auſſi des ſeigneurs, qu'ils recognoiſſoient pour chefs, & ſuperieurs: au moyen dequoy ils ſortirent preſque entierement de ceſte vie beſtialle, toutesfois ils reſidoient touſiours aux mõtagnes, & en la Sierre ſeparez des autres. Neantmoins ie tiẽs pour certain que ceſte crainte eſt prouenuë des autres nations, & prouinces des Indes, dont les premiers furent hommes ſauuages, leſquels ne viuãs que de chaſſe entrerent, penetrans les terres & pays fort aſpres, deſcouurans vn nouueau monde, & habitans en iceluy preſque cõme beſtes ſauuages, ſans toicts, & ſans maiſons, ſans terres labourables, ſans beſtial, ſans Roy, loy, ny Dieu, ny raiſon. Du depuis quelques autres cherchans de meilleures & nouuelles terres, peuplerent le pays fertile, introduiſans vn ordre politic, & quelque façon de Republique, encor qu'elle fuſt fort barbare. Par apres ces meſme hõmes, ou d'autres nations, qui eurent plus d'entendement & d'induſtrie que les autres, ſ'employerent à aſſubiectir & opprimer les moins puiſſans, iuſques à fonder des Royaumes, & des grands Empires. Ainſi en aduint en Mexique, au Peru, & en quelque endroit où ſe trouuent des citez, & des Republiques fondees parmy ces Barbares. Ce qui me confirme en mon opinion, laquelle i'ay amplement deſduite au premier liure, que les premiers habitans des Indes Occidentales vindrent par terre, & que par conſequent, toute la terre des Indes ſe continuë, auec celle d'Aſie, d'Europe, & d'Afrique, & le nouueau monde auec le vieil, (cõbien que l'on n'ait encor deſcouuert à preſent aucun pays qui touche & ſe ioigne

auec les autres mondes) ou que s'il y a mer entre deux, elle eſt eſtroite, que les beſtes fieres & ſauuages la peuuent facilement paſſer à nage, & les hõmes en de meſchans baſteaux. Mais laiſſans ceſte philoſophie retournons à noſtre hiſtoire.

De la ſortie des Mexiquains, de leur chemin, & du peuplement de ceux de Mechouacan.

CHAP. XIII.

TROIS cens deux ans apres que les ſix lignages ſuſdits furẽt ſortis de leur pays pour peupler la neufue Eſpagne, le pays eſtant deſia fort peuplé & reduit à quelque forme de police, ceux de la ſeptieſme cauerne, ou lignee, y arriuerent, qui eſt la nation Mexiquaine, laquelle comme les autres, ſortit de la prouince de Aztlan & Teuculhuacan, nation politique, courtiſane, & fort belliqueuſe. Ils adoroient l'idole Vitziliputzli, duquel a eſté fait ample mention cy deuant, & le diable qui eſtoit en cet idole parloit & regiſſoit aſſez facilement ceſte nation. Ceſte idole donc leur cõmanda de ſortir de leur pays, leur promettãt qu'il les feroit Princes & ſeigneurs de toutes les prouinces qu'auoient peuplé les autres ſix nations, qu'il leur donneroit vne terre fort abondante, beaucoup d'or, d'argent, de pierres precieuſes, de plumes, & de riches mantes, ſuiuant quoy ils ſortirent portans auec eux leur idole dans vn coffre de ionc, qui eſtoit porté par quatre des principaux preſtres, auſquels il ſe communiquoit, & leur reueloit en ſecret le ſuccez de leur chemin & voyage, les aduiſant de ce qui leur deuoit aduenir. Il

leur donnoit meſmes des loix, & leur enſeignoit les couſtumes, ceremonies, & ſacrifices qu'ils deuoient obſeruer. Ils n'aduançoient ny ne ſe mouuoient aucunement, ſans l'aduis & commandement de cet idole. Il leur diſoit quand ils deuoiēt cheminer, & quand en quelque lieu ils deuoient s'arreſter, enquoy ils luy obeiſſoient du tout. La premiere choſe qu'ils faiſoiēt, où que ce fuſt qu'ils arriuaſſent, eſtoit d'edifier vne maiſon, ou tabernacle, pour leur faux Dieu, qu'ils dreſſoient touſiours au milieu du camp, & y mettoient l'arche ſur vn autel, de la meſme façon qu'on en vſe en la ſaincte Egliſe Chreſtienne. Cela fait ils faiſoient leurs ſemences de pain, & des legumes dont ils vſoient & eſtoient ſi addonnez à l'obeiſſance de leurs dieux, que ſ'il leur commandoit de recueillir ils recueilloient, mais s'il leur commandoit de leuer le camp, tout demeuroit là, pour ſemence & nourriture des vieillards, malades & fatiguez, qu'ils alloient laiſſans à tout propos de lieu en autre, afin qu'ils peuplaſſent. Pretēdans par ce moyē que toute la terre demeureroit peuplee de leur nation. Ceſte ſortie & peregrinatiō des Mexiquains, ſemblera parauanture ſemblable à la ſortie d'Egypte, & au chemin que firent les enfans d'Iſraël, veu que ceux là comme ceux cy, furent admoneſtez de ſortir, & chercher la terre de promiſſion, & les vns, & les autres portoient pour guide leur Dieu, conſultoient l'arche, & luy faiſoient tabernacle, & illes aduiſoit, leurs donnant des loix & des ceremonies: & les vns, & les autres conſommerent vn grand nombre d'annees ſur ce voyage de leur terre promiſe, où l'on recognoiſt de la reſſemblan-

ce de plusieurs autres choses, en ce que les histoires des Mexiquains racontent,& ce que la diuine escriture rapporte des Israëlites. Et sans doute c'est vne chose veritable,que le diable prince d'orgueil,s'est efforcé par les superstitions de ceste nation,de contrefaire & ensuiure ce que le tres-haut, & vray Dieu fit auec son peuple. Car comme il a esté traitté cy dessus, Satan a vne estrange enuie de se comparer & s'egaller à Dieu, d'où cet ennemy mortel a pretendu faulsement vsurper la communication,& familiarité qu'il luy a pleu auoir auec les hommes. S'est il iamais veu diable,qui conuersast ainsi auec les hommes, cõme ce diable Vitzilipuztli? L'on peut bien voir quel il estoit, par ce que l'on n'a iamais veu, ny ouy parler, de coustumes plus superstitieuses, ny de sacrifices plus cruels & inhumains,que ceux que ceſtuy enseigna aux siens. En fin elles furent inuentees par l'ennemy du genre humain. Le chef & capitaine que ceux cy suiuoient,auoit nom Mexi, d'où vint par apres le nom de Mexique,& celuy de sa natiõ Mexiquaine. Ce peuple donc cheminant ainsi à loisir, comme auoient fait les six autres nations,peuplãs & cultiuãs la terre en diuers endroits,dont y a encor auiourd'huy des apparẽces,& ruines, & apres auoir enduré beaucoup de trauaux & de dangers, vindrẽt en fin arriuer en la prouince de Mechoacan, qui vaut autant à dire que terre de poisson, pour ce qu'il y en a grand' abondance en de beaux & grands lacs,où se contentans de la situation, & fraischenr de la terre, ils s'y voulurent reposer & arrester. Toutesfois ayans consulté leur idole sur ce poinct,& voyans qu'il n'en estoit pas cõtent,ils

luy demanderēt qu'il leur permiſt à tout le moins d'y laiſſer de leurs hommes, qui peuplaſſent vne ſi bonne terre, ce qu'il leur accorda, leur enſeignant le moyen comm'ētils le feroient. Qui fut comme les hommes & les femmes ſeroient entrez pour ſe baigner en vn lac fort beau, qui s'appelloit Paſcuaro, ceux qui reſteroient en terre leur deſrobaſſent tous leurs habits, & incontinent leuaſſent le cāp, & s'en allaſſent ſans faire aucun bruit. Ce qui fut ainſi fait, & les autres qui ne penſoient en la tromperie, pour le contentement qu'ils prenoiēt à ſe baigner, quand ils ſortirent & ſe trouuerent deſpouillez de leurs habits, & ainſi moquez & delaiſſez de leurs compagnons, ils demeurerent fort mal contēs, & indignez de cela, de ſorte que pour faire demonſtration de la haine qu'ils conçeurent contr'eux, ils diſent qu'ils changerent de façon de viure, voire de langage. A tout le moins c'eſt vne choſe certaine, que touſiours les Mechoacanes ont eſté ennemis des Mexiquains, c'eſt pourquoy ils vindrent congratuler le Marquis de Vallē, apres la victoire obtenuë, quand il gagna Mexique.

De ce qui arriua en Malinalco, en Tula, & en Chapultepec.

CHAP. V.

IL y a de Mexouacquan en Mexique, plus de cinquāte lieües, & ſur le chemin eſt Malinalco, où il leur aduint, que ſes plaignans à leur idole d'vne fēme treſ-grāde ſorciere, qui venoit en leur compagnie, portant le nom de ſœur de leur Dieu, pource que auec ſes mauuais arts, elle leur faiſoit de grands dōmages, pretendāt par certains moyēs

ſe faire adorer d'eux, cõme leur deeſſe: l'idole parla en ſonge à l'vn de ces vieillards qui portoient l'arche, & luy commanda que de ſa part il conſolaſt le peuple, leur faiſant de nouueau de grandes promeſſes, & qu'ils laiſſaſſẽt ceſte ſienne ſœur, auec ſa famille, comme cruelle & mauuaiſe, en leuant le camp de nuict en grande ſilence, ſans laiſſer aucune apparence par où ils alloient. Ils le firẽt ainſi, & la ſorciere ſe trouuãt ſeule auec ſa famille, delaiſſee de la façon, peupla là vne ville qui fut appellee Malinalco, & les habitans de laquelle ſont tenus pour de grands ſorciers, eſtans iſſus d'vne telle mere. Les Mexiquains, d'autãt qu'ils s'eſtoiẽt beaucoup diminuez par ces diuiſions, & pour le nombre des malades, & gens fatiguez qu'ils alloient laiſſans, ſe voulurent refaire, s'arreſtans en vn lieu appellé Tula, qui ſignifie lieu de ioncies. Là leur idole leur cõmanda qu'ils arreſtaſſent vne grande riuiere, afin qu'elle ſe reſpandiſt dedãs vne grande plaine, & auec le moyẽ qu'il leur enſeigna, ils enuironnerẽt d'eaüe vne colline appellee Coatepec, & en firent vn grand lac, lequel ils planterẽt tout à l'entour de ſaux, d'ormes, ſapins, & autres arbres. Il commença à s'y engendrer beaucoup de poiſſon, & y venir pluſieurs oiſeaux, de ſorte qu'il s'y fit vn lieu delicieux. C'eſt pourquoy l'aſſiete de ce lieu, leur ſemblant aſſez agreable, & eſtans laſſez de tant cheminer, pluſieurs parlerent de peupler là, & ne paſſer plus outre, dequoy le diable ſe faſcha fort, & menaçant les preſtres de mort, leur commanda qu'ils remiſſent la riuiere à ſon cours. Et leur dit qu'il donneroit ceſte nuict le chaſtimẽt à ceux qui auoient eſté deſobeiſſans, tel qu'ils le meritoient.

meritoient. Or comme le mal faire eſt ſi propre au diable, & que la iuſtice diuine permet bien ſouuẽt que ceux là ſoient mis entre les mains d'vn tel bourreau, qui le choiſiſsẽt pour leur dieu: il arriua que ſur la minuict ils oüirent en certain endroit du camp, vn grand bruit, & au matin allans celle part, ils trouuerent morts ceux qui auoient parlé de demeurer là. La façon comme ils auoient eſté occis, fut qu'õ leur auoit ouuert l'eſtomach, & en auoit on tiré le cœur. Et de là ce bõ Dieu enſeigna à ces pauures malheureux, les façons des ſacrifices qui luy plaiſoient, qui eſtoit en ouurãt l'eſtomach, & leur tirer le cœur, ainſi qu'ils l'ont depuis pratiqué en leurs horribles ſacrifices. Ayans veu ce chaſtiment ainſi fait, & que la campagne s'eſtoit deſechee, à cauſe que le lac s'eſtoit vuidé, ils conſulterent leur dieu de ſa volonté, lequel leur commanda de paſſer outre, ce qu'ils firent, & peu à peu aduancerent, iuſques à arriuer à Chapultepec, à vne lieuë de Mexique, lieu celebre pour ſa recreation, & fraiſcheur. Ils ſe fortifierent en ces montagnes, pour crainte des nations qui habitoient ceſte contree, leſquelles leur eſtoient toutes contraires, principalement d'autant qu'vn nommé Copil, fils de ceſte ſorciere laiſſee en Malinalco, auoit blaſmé, & mal parlé des Mexiquains. Car ce Copil, par le commandement de ſa mere, quelque temps apres vint à la ſuite des Mexiquains, & s'efforça d'inciter contre eux les Tapanecas, & les autres circonuiſins, iuſques aux Chalchas, de ſorte qu'ils vindrent en main armee pour deſtruire les Mexiquains. Le Copil cependant ſe mit en vne colline qui eſt au milieu du lac, appellee

Acopilco, attendant la deſtruction de ſes ennemis, & eux par l'aduis de leur idole allerent contre luy, & le prenans au deſpourueu le tuerent, & en apporterent le cœur à leur dieu, lequel commanda qu'on le iettaſt au lac. Et feignent que de là ſ'eſt engendree vne plante, appellee Tunal, où du depuis fut fondee Mexique. Ils vindrent aux mains, auec les Chalcas, & autres nations, & auoient les Mexiquains eſleu pour leur capitaine, vn vaillant homme, appellé Vitziloniliti, qui en vne charge fut prins & tué par les ennemis, mais pour cela les Mexiquains ne perdirent pas courage, ains combatans valeureſement, malgré leurs ennemis rompirent leurs eſcadrons, & menans au milieu & corps de la bataille les veillards, femmes & petits enfans, paſſerent outre iuſques à Atlacuyauaya, ville des Culhuas, leſquels ils trouuerent ſolemniſans vne feſte, auquel lieu ils ſe fortifierent. Les Chalcas ny les autres nations, ne les ſuiuirent plus, mais eſtans deſpitez de ſe voir deffaits par vn ſi petit nombre de gens, eux qui eſtoient en ſi grande multitude, ſe retirerent en leurs villes.

De la guerre que les Mexiquains eurent contre ceux de Culhuacan.

CHAP. VI.

LEs Mexiquains, par le conſeil de l'idole enuoierent leurs meſſagers, au ſeigneur de Culhuacan, luy demandans vn lieu pour habiter, lequel apres en auoir communiqué auec les ſiens leur accorda le lieu de Tiçaapan, qui ſignifie eauë

blanches, en intention qu'ils se perdissent, & y mourussent tous, pour autant qu'il y auoit en ce lieu vn grand nombre de viperes, de couleuures, & d'autres animaux venimeux, qui s'en gendroiét en vne colline proche de là. Mais eux persuadez, & enseignez de leur diable, receurent de bonne volonté, ce qui leur fut offert, & adoucirent par art diabolique, tous ces animaux, sans qu'ils leur fissent aucun dommage, voire les conuertirent en viande, & en mangeoient à leur contentement & appetit. Ce que voyant le Seigneur de Culhuacan, & qu'ils auoient semé & cultiué la terre, il se resolut de les receuoir en sa cité, & de contracter amitié auec eux. Mais le dieu que les Mexiquains adoroient, (comme il a accoustumé de ne faire aucun bien sinon pour en tirer du mal) dist à ses prestres, que ce n'estoit là le lieu où il vouloit qu'ils demeurassent, & qu'ils en deuoient sortir en faisant la guerre. C'est pourquoy ils deuoient chercher vne femme, qu'ils nommeroiét la deesse de discorde, & pourtant ils aduiserent d'enuoier demander au Roy de Culhuacan sa fille, pour Royne des Mexiquains, & mere de leur dieu, lequel receut volontiers ceste ambassade, & incontinent leur enuoya sa fille bien ornee & bien accompagnee. La mesme nuict qu'elle arriua, par l'ordonnance de l'homicide qu'ils adoroient, ils la tuerent cruellement. Et apres l'auoir escorchee fort proprement comme ils sçauent faire, ils en vestirent de la peau, vn ieune homme, qu'ils couurirent par dessus des habillemens d'elle, & de ceste façon le poserent aupres de l'idole, le dedians pour deesse & mere de leur Dieu, & touf-

iours depuis l'adorerẽt, en faiſans vne idole, qu'ils appelloient Toccy, qui veut dire noſtre ayeule. Non contens de ceſte cruauté ils inuiterent malicieuſement le Roy de Culhuacan, pere de la ieune fille, de venir adorer ſa fille, qui eſtoit deſia conſacree deeſſe lequel venant, auec de grands preſens & bien accompagné des ſiens, fut mené en vne chappelle fort obſcure, où eſtoit leur idole, afin qu'il offrit ſacrifice à ſa fille, qui eſtoit en ce lieu. Mais il arriua que l'encẽs, qui eſtoit en vn braſier, & foüyer, ſelon leur couſtume, s'alluma de ſorte que par ceſte clarté, il recogneut le poil de ſa fille, & ayant par ce moyen deſcouuert la cruauté, & la tromperie, ſortit de là s'eſcriant hautement, puis auec tous ſes gens frapa furieuſement ſur les Mexiquains, iuſques à les faire retirer au lac, tellemẽt que peu s'en fallut qu'ils ne s'y noyaſſent. Les Mexiquains ſe deffendoient, iettans certaines dardilles, dont ils ſe ſeruoient à la guerre, deſquels ils offençoient beaucoup leurs ennemis. Mais en fin ils gaignerent terre, & delaiſſans ce lieu là ſen allerẽt coſtoyans le lac, fort haraſſez & mouillez, les femmes & petits enfans pleurans & iettans de grands cris contr'eux & contre leur dieu, qui les auoit mis en telles deſtreſſes. Ils furent contrains de paſſer vne riuiere, qui ne ſe pouuoit gueyer, c'eſt pourquoy ils s'aduiſerent de faire de leurs rondelles, & de iones certains petits bateaux, eſquels ils paſſerent. Puis apres en tournoyant, eſtans partis de Culhuacan, arriuerent à Iztacalco, & finalemẽt au lieu, où eſt auiourd'huy l'Hermite ſainct Anthoine à l'entree de Mexique, & au quartier qu'ils appellent auiourd'huy ſainct Paul, pendant lequel

temps leur idole les consoloit en leurs trauaux, & les animoit, leur faisant promesses de grandes choses.

De la fondation de Mexique.

CHAP. VII.

LE temps estant desia venu, que le pere de mẽsonge deuoit accõplir la promesse qu'il auoit faite à son peuple, lequel ne pouuoit plus supporter tant de tournoyement, de trauaux, & de dangers, aduint que quelques vieillards prestres, ou sorciers, estãs entrez dans vn lieu plein de glaieuls espais rencontrerent vn cours d'eauë fort claire & belle, qui sembloit argentee, & regardans à l'entour, veirent que les arbres, le pré, les poissons, & tout ce qu'ils regardoient estoit fort blanc. Estans esmerueillez de cela, il leur souuint d'vne prophetie de leur dieu, par laquelle il leur auoit donné cela pour signal, du lieu où ils se deuoient reposer, & se faire Seigneurs des autres nations. Alors pleurans de ioye, retournerent vers le peuple auec ces bonnes nouuelles. La nuict ensuyuante Vitzilipuztli s'apparut en songe à vn prestre ancien, & luy dist, qu'ils cherchassent en ce lac vn Tunal, qui naissoit d'vne pierre (qui estoit à ce qu'il luy dist, le lieu mesme, où par son commandement, ils auoient ietté le cœur de Copil fils de la sorciere, leur ennemy.) Et que sur ce Tunal, ils verroient vn aigle fort beau, qui se paissoit là, de certains beaux petits oiseaux, & que quãd ils verroiẽt cela, qu'ils creussent que c'estoit le lieu où leur cité deuoit estre bastie, laquelle deuoit surmenter les

autres, & eſtre remarquable au monde. Le matin venu le vieillard aſſembla tout le peuple, depuis le plus grand, iuſques au plus petit, & leur fit vne longue harangue, ſur le ſuject de la grande obligation qu'ils auoient à leur dieu, & de la reuelation, que luy indigne en auoit euë ceſte nuict, concluãt que tous deuoient ſe mettre à rechercher ce bien heureux qui leur eſtoit promis. Ce qui cauſa telle deuotion, & allegreſſe à tous, que ſans dilayer ils ſe mirent incontinent à l'entrepriſe, & ſe diuiſans en bandes commencerent à rechercher, ſuiuant les ſignes de la reuelation, le lieu deſiré. Parmy l'eſpaiſſeur des iõcs & glaieuls de ce lac, ils rencontrerent ce iour là le cours d'eauë du iour de deuant, fort different toutesfois, d'autant qu'il n'eſtoit pas blanc, mais vermeil comme ſang, lequel ſe ſeparoit en deux ruiſſeaux, dõt il y en auoit vn qui eſtoit de couleur azuree fort obſcure, ce qui les fit beaucoup eſmerueiller, & denota vn grand myſtere à ce qu'ils diſoient. En fin apres auoir beaucoup cherché çà & là, apparut le Tunal, naiſſant d'vne pierre, ſur lequel il y auoit vn Aigle Royal, ayant les aiſles ouuertes & eſtenduës, tourné deuers le Soleil, en receuant ſa chaleur. Alentour de cet aigle, il y auoit beaucoup de plumes riches blãches, rouges, jaulnes, bleües, & vertes, de la meſme ſorte de celles dont ils font des images, lequel aigle tenoit en ſes griffes vn fort bel oyſeau. Leſquels le veirent, & recogneuren t que c'eſtoit le lieu, qui leur auoit eſté predit par l'oracle: ils ſ'agenoüillerent tous faiſans grande veneratiõ à l'aigle, laquelle leur inclina la teſte, en regardant de tous coſtez. Il y eut alors de grãds

cris & demonſtrations, & actions de graces au createur, & à leur grand Dieu Vitzilipuztli, qui en tout leur eſtoit pere, & leur auoit touſiours dit verité. Ils appellerent pour ceſte occaſion la cité qu'ils fonderent là Tenoxtiltan, qui ſignifie Tunal en pierre, & iuſques auiourd'huy ils portent en leurs armes vn aigle ſur vn Tunal, auec vn oiſeau en vne griffe, & aſſis de l'autre ſur vn Tunal. Le iour ſuiuant par la commune opinion ils firent vn hermitage ioignant le Tunal de l'aigle, afin que l'arche de leur dieu y repoſaſt, iuſques à ce qu'ils euſſent le moyen de luy faire vn ſomptueux temple, & ainſi firent cet hermitage de guazons & de mottes qu'ils couurirent de paille, puis apres ayans conſulté leur dieu, ils delibererent d'acheter de leurs voiſins de la pierre, du bois & de la chaux, en troc de poiſſons, de grenouilles & de cheurettes, meſme auſſi de canards, poulles d'eauë, courlieux & autres diuers genres d'oiſeaux marins. Toutes leſquelles choſes ils peſchoient & chaſſoient auec grande diligence en ce lac, auquel il y en a en grande abondance. Ils alloient auec ces choſes és marchez des villes & citez des Tapanequas, & de ceux de Tezcuco leur circonuoiſins, & auec beaucoup d'artifice aſſemblerent peu à peu ce qu'ils auoient de beſoing pour l'edifice de leur cité : de ſorte qu'ils baſtirent de pierre & de chaux vne meilleure chappelle pour leur idole, & s'employerẽt à remplir auec des plãches & du bloc, vne grande partie de ce lac. Cela fait l'idole parla vne nuict à vn de ſes preſtres en ces termes : *Dy aux Mexiquains que les ſeigneurs ſe diuiſent chacun auec ſes parens & amis, & qu'ils ſe*

ſeparent en quatre quartiers principaux à l'entour de la maiſon que m'auez faite pour mon repos, & que chaque quartier edifie en ſon quartier ſelon ſa volonté. Ce qui fut mis en execution, & ceux là ſont les quatre quartiers principaux de Mexique, que l'on appelle auiourd'huy Sainct Iean, Saincte Marie la Ronde, Sainct Paul, & Sainct Sebaſtien. Apres cela les Mexiquains eſtãs ainſi diuiſez en ces quatre quartiers, leur Dieu commanda qu'ils repartiſſent entr'eux les dieux qu'il leur declareroit, & qu'ils nommaſſent à chaque quartier principal des quatre d'autres quartiers particuliers où leurs dieux fuſſent adorez. Par ainſi ſous chacun de ces quatre quartiers principaux il y en auoit pluſieurs petits qui eſtoient comprins ſelon le nombre des idoles, que leur dieu leur commanda d'adorer, leſquels ils appellerent Calpulteteo, qui vaut autant à dire que dieu des quartiers. En ceſte maniere la cité de Mexique Tenoxtiltan fut fondee, & vint à grande augmention.

De la ſedition de ceux de Tlatelulco, & du premier Roi que les Mexiquains eſleurent.

CHAP. VIII.

CEſte diuiſion des quartiers eſtant faicte en l'ordre deſſuſdit, quelques vieillards & anciens eurent opinion qu'au departemẽt des lieux, l'on ne leur auoit pas porté le reſpect qu'ils meritoient, pour ceſte occaſion eux & leurs parens ſe mutinerẽt & allerent rechercher vne nouuelle reſidence: & comme ils alloient par le lac ils trouuerent vne petite terre ou terraſſe qu'ils appellent

Tloteloli, où ils peuplerent, luy donnans le nom de Tlatellulco, qui eſt à dire lieu de terraſſe. Cela fut la troiſieſme diuiſion des Mexiquains, depuis qu'ils partirent de leur pays : celle de Mechouacan ayant eſté la premiere, & celle Malmalco la ſeconde. Ceux-là qui ſe ſeparerent & ſ'en allerent en Tlatellulco eſtoient des hommes renommez & d'vn mauuais naturel : par ainſi ils exerçoient enuers les Mexiquains leurs voiſins, le pire voiſinage qu'ils pouuoient. Ils ont eu touſiours des debats entr'eux, & iuſques auiourd'huy durent encor leurs inimitiez & ligues anciennes. Voyans donc ceux de Tenoxtiltan, que ceux de Tlatellulco leur eſtoient fort contraires, & qu'ils alloient multiplians, eurẽt crainte qu'auec le temps ils ne vinſſent à les ſurmonter, & ſur ceſt affaire ſ'aſſemblerent en conſeil, où ils aduiſerent qu'il eſtoit bon d'eſlire vn Roy, auquel ils obeyſſent, & qui fuſt craint de leurs ennemis, d'autant que par ce moyen ils ſeroient plus vnis & plus forts entr'eux, & les ennemis ne ſe hazarderoient tant en leur endroict. Eſtans ja deliberez d'eſlire vn Roy, ils prindrent vn autre aduis fort vtile & aſſeuré, de ne l'eſlire point d'entr'eux, pour euiter les diſſentions, & pour gagner auec le nouueau Roy quelqu'vne des autres nations voiſines, deſquelles ils ſe voyoient circuits, & eux deſtituez de tout ſecours. Tout conſideré, tant pour appaiſer le Roy de Culhuacan, qu'ils auoiẽt grandement offenſé, ayans tué & eſcorché la fille de ſon predeceſſeur, & luy ayans fait vne ſi lourde moquerie, comme meſme pour auoir vn Roy qui fuſt de leur ſang Mexiquain, de la gene-

ration desquels il y en auoit beaucoup en Culhuacan, qui y restoient encor du temps qu'ils vescurent en paix auec eux, ils arresterent d'eslire pour Roy vn ieune homme appellé Acamapixtli, fils d'vn grand Prince Mexiquain, & d'vne Dame fille du Roy de Culhuacan. Incontinent ils luy enuoyerent Ambassadeurs auec vn grand present pour demander ceſt homme, lesquels firent leur ambassade en ces termes: *Grand Seigneur, Nous autres vos vassaux & seruiteurs, les Mexiquains mis & reserrez dedans les herbiers & roseaux du lac, seuls & delaissez de toutes les nations du monde; mais seulement conduicts & acheminez par nostre Dieu au lieu où sommes, qui tombe en la iurisdiction de vos limites d'Ascapusalco & de Tescuco: ores que vous nous auez permis d'estre & de demeurer en icelay, nous ne voulons point ny n'est pas raisonnable de viure sans chef & sans Seigneur qui nous commande, nous corrige & gouuerne, nous instruisant en nostre façon de viure, & nous defende de nos ennemis. Partant nous venons à vous, sçachans qu'en vostre Cour & maison il y a des enfans de nostre generation, apparentez & alliez auec la vostre, qui sont sortis de nos entrailles & des vostres, de nostre sang & du vostre, entre lesquels nous auons cognoissance d'vn petit fils vostre & nostre, appellé Acamapixtli. Nous vous supplions donques vous nous le donniez pour Seigneur, lequel nous estimerons comme il merite, puis qu'il est de la lignee des Seigneurs Mexiquains & des Rois de Culhuacan.* Le Roy ayant mis l'affaire en deliberation, & trouuant que ce ne luy estoit point chose mal à propos de s'allier auec les Mexiquains qui estoient vaillãs, leur respondit qu'ils menassent son petit fils à la bonne

heure, combien qu'il adiousta que si c'eust esté vne femme qu'il ne leur eust pas baillee, signifiant l'acte si enorme raconté cy dessus, & acheua son discours en disant: *S'en aille mon petit fils, qu'il serue vostre Dieu, & soit son Lieutenant, qu'il regisse & gouuerne les creatures de celuy pour qui nous viuõs, seigneur de la nuict, du iour, & des vents, qu'il aille & soit seigneur de l'eauë & de la terre, & qu'il possede la nation Mexiquaine, emmenez-le à la bonne heure, & ayez le soing de le traitter comme fils & petit fils mien.* Les Mexiquains luy rendirent graces, & tout ensemble luy demanderent qu'il le mariast de sa main, à raison dequoy il luy donna pour femme vne Dame des plus nobles d'entr'eux. Ils menerent le nouueau Roy & la Royne auec tout l'honneur qui leur estoit possible, & leur firent vne solemnelle reception, sortans tous iusques aux plus petits, à voir le Roy, lequel ils menerent en des Palais, qui pour lors estoient assez pauures. Et les ayans assis en leurs throsnes Royaux, incontinent se leua vn de ses vieillards & Rhetoriciens qu'ils estimoient beaucoup, qui leur parla en ceste maniere: *Mon fils, seigneur & Roy nostre, tu sois le bien venu à ceste pauure maison & Cité, entre ces herbiers & fanges où tes pauures peres, ayeuls & parens endurent ce que sçait le Seigneur des choses creées. Regarde seigneur, que tu viens icy pour estre la deffence, l'ombrage & l'abry de ceste nation Mexiquaine, & pour estre la ressemblance de nostre Dieu Vitzilipuztli, à l'occasion dequoy le commandement & iurisdiction t'est donné. Tu sçais que nous ne sommes point en nostre pays, puis que la terre que nous possedons auiourd'huy est d'autruy, & ne sçauõs ce qui sera de nous demain ou vn autre iour:*

par ainſi conſidere que tu ne viens point pour te repoſer ny recreer, mais pluſtoſt pour endurer vn nouueau trauail en vne charge ſi peſante, qui te doit touſiours faire trauailler, eſtant eſclaue de toute ceſte multitude qui t'eſt tombee en ſort, & de tout ce peuple circonuoiſin, lequel tu doibs mettre peine de le gratifier, & les rẽdre contens, puis que tu ſcais que nous viuons en leurs terres, & dedans leurs limites. Et acheua repetant ces mots: *Tu ſois le bien venu, toy & la Royne noſtre maiſtreſſe à ceſtuy voſtre Royaume.* Telle fut la harangue du vieillard, laquelle & les autres harangues que celebrent les Mexiquaines, les enfans auoient accouſtumé d'aprendre par cœur, & ainſi ſe conſeruerent par tradition, & y en a quelques vnes d'icelles qui meritet bien d'eſtre raportees en leurs propres termes. Le Roy leur reſpondit en les remerciant, & leur offrant ſa diligence, & ſoucy à les defendre, & ſon ayde en tout ce qu'il pourroit. En apres ils luy firent le ſerment, & luy mirent ſelon leur mode la couronne Royale ſur la teſte, qui eſt ſemblable à la couronne de la ſeigneurie de Veniſe. Le nom d'Acamixtli premier Roy, ſignifie poignee de roſeaux: c'eſt pourquoy ils portent en leurs armes vne main tenant pluſieurs ſagettes de roſeau.

De l'eſtrange tribut que les Mexiquains payoient à ceux d'Azcapuzalco.

CHAP. IX.

ES Mexiquains rencontrerẽt ſi bien en l'eſlection de leur nouueau Roy, qu'en peu de temps ils commencerent à prendre forme de

Republique, & à ſe faire renommer parmy les eſtrangers, à cauſe dequoy leurs voiſins meuz d'enuie & de crainte traitterent de les ſubiuguer, ſpecialement les Tapanecas, qui auoient pour Cité Metropolitaine Azcapuzalco, auſquels les Mexiquains payoient tribut comme hommes venus de dehors, & demeurans en leur terre: car le Roy d'Azcapuzalco craignant leur puiſſance qui alloit croiſſant, voulut opprimer les Mexiquains, & en ayant deliberé auec les ſiens enuoya dire au Roy Acamixtli que c'eſtoit trop peu de choſe que le tribut ordinaire qu'ils luy payoient, & que de là en auant ils luy deuoient auſſi apporter des ſapins & des ſaux pour les edifices de ſa cité, & outre cela qu'ils luy deuoient faire vn iardin en l'eauë, ſemé de diuerſes herbes & de legumes, & luy deuoient amener par eauë, ainſi accommodé par chacun an, ſans y manquer: que s'ils y failloient, il les declareroit ſes ennemis, & les raſeroit du tout. Les Mexiquains receurent beaucoup d'ennuy & de faſcherie de ce commandement, tenant pour choſe impoſſible ce qu'il leur demandoit, & que ce n'eſtoit autre choſe que de chercher vne occaſion pour les ruyner: mais leur Dieu Vitzilipuztli les conſola, ſ'apparoiſſant ceſte nuict à vn vieillard, auquel il commanda qu'il diſt de ſa part au Roy ſon fils qu'il ne fiſt point de difficulté d'accepter le tribut, & qu'il leur ayderoit & rendroit le tout facile: ce qui aduint depuis. Car eſtant venu le temps du tribut, les Mexiquains porterent les arbres que l'on leur auoit commandé, & qui plus eſt, le iardin fait en l'eauë, & porté en icelle, auquel y auoit beau-

coup de mays, qui eſt leur bled deſia grené auec les eſpics. Il y auoit auſſi du chilli ou axi, des blettes, tomates, friſolles, chias, courges, & beaucoup d'autres choſes toutes parcreuës & en leur ſaiſon. Ceux qui n'ont point veu les iardins qui ſe font au lac en Mexique au milieu de l'eauë, ne croiront, & tiendront pour contes ce que i'eſcris, ou ſ'ils le croient, ils diront que c'eſt vn enchantement du diable qu'ils adoroient. Mais realement & de fait ceſt choſe fort faiſable, & a l'on veu pluſieurs fois faire de ces iardins mouuans en l'eauë. Car ils iettent de la terre deſſus du ionc & du glayeul, d'vne telle façon qu'elle ne ſe defait point en l'eauë, & ſement & cultiuent ceſte terre: de ſorte que le grain y croiſt & meurit fort bien. Puis apres ils l'enleuent d'vn lieu en autre. Mais il eſt bien vray que de faire facilement ce iardin grand, & que les fruicts y croiſſent bien, eſt choſe qui fait iuger qu'il y auoit du fait de Vitzilipuztli, lequel ils appellent autrement Patillas, principalement n'en ayant iamais fait ny veu de ſemblables. Le Roy d'Azcapuzalco ſ'eſmerueilla beaucoup quand il veit accomply ce qu'il auoit tenu pour impoſſible, & diſt aux ſiens que ce peuple auoit vn grand Dieu qui leur rendoit tout facile, diſant aux Mexiquains que puis que leur Dieu leur donnoit toutes choſes parfaites, qu'il vouloit que l'annee enſuiuant au temps du tribut, ils luy apportaſſent dans le iardin vne cane & vn heron auec leurs œufs couuez, qui deuoient eſtre de telle ſorte qu'elles eſclouiſſent leurs petits en arriuant, ſans y faillir aucunement, ſur peine d'encourir ſon indignation. Les

Mexiquains furent fort troublez & triſtes d'vn ſi ſuperbe & difficile commandement qu'il leur faiſoit: mais leur Dieu, comme il auoit accouſtumé, les conforta de nuict par vn des ſiens, & leur diſt qu'il prenoit tout cela en ſa charge, qu'ils ne perdiſſent point courage, mais qu'ils creuſſent pour certain qu'il viendroit vn temps que les Azcapuzalcos payeroient de leurs vies ces deſirs de nouueaux tributs. Le temps du tribut eſtant venu, comme les Mexiquains portoient tout ce que l'on leur auoit demandé de leurs iardinages, l'on trouua parmy les ioncs & glayeuls du iardin, ſans ſçauoir comme ils y eſtoient demeurez, vne cane & vn heron couuans leurs œufs, & cheminans, arriuerent à Azcapuzalco, où incontinent leurs œufs furent eſclos. Dequoy le Roy d'Azcapuzalco eſtant eſmerueillé outre meſure, diſt derechef, aux ſiens que ces choſes eſtoient plus qu'humaines, & que les Mexiquains commençoient comme pour ſe faire Seigneurs de toutes ces Prouinces. Neantmoins il diminua aucunement l'ordre de ce tribut, & les Mexiquains, pour ne ſe trouuer aſſez puiſſans, endurerent & demeurerent en ceſte ſubiection & ſeruitude l'eſpace de cinquante ans. En ce temps le Roy Acamapixtli mourut, ayant augmenté ſa Cité de Mexique de pluſieurs edifices, ruës, conduicts d'eauës, & de grande abondance de munitions. Il regna en paix & repos quarante ans, ayant touſiours eſté zelateur du bien & augmentation de ſa Republique. Comme il eſtoit proche de ſa fin, il fit vne choſe memorable, qui fut qu'ayant des enfans legitimes,

auſquels il euſt peu laiſſer la ſucceſſion du Royaume, neantmoins ne le voulut pas faire, mais au contraire, il dit librement à la Republique, que comme ils l'auoient librement eſleu, ainſi qu'ils eſleuſſent celuy qui leur ſembleroit eſtre le plus propre pour leur bon gouuernement, les admoneſtant qu'en ce faiſant ils euſſent eſgard au bien de la Republique, & ſe monſtrant faſché de ne les laiſſer libres du tribut & ſubiection, treſpaſſa, leur ayant recommandé ſa femme & ſes enfans, & laiſſa tout ſon peuple deſconforté pour ſa mort.

Du ſecond Roi, & de ce qui aduint en ſon regne.

CHAP. X.

CEs obſeques du Roy defunct acheuees, les anciens, les principaux du Royaume, & quelque partie du peuple ſaſſemblerent pour eſlire vn Roy, où le plus ancien propoſa la neceſſité en laquelle ils eſtoient, & qu'il conuenoit eſlire pour chef de leur Cité vne perſonne qui euſt pitié des vieillards, des femmes veufues, & des orphelins, & qui fuſt pere de la Republique, pource qu'ils deuoient eſtre les plumes de ſes aiſles, les ſourcils de ſes yeux, & la barbe de ſon viſage : qu'il eſtoit neceſſaire qu'il fuſt valeureux, pource qu'ils auoient beſoing de bien-toſt ſe preualoir de leurs bras, ſelon que leur auoit prophetiſé leur Dieu. Leur reſolution en fin fut d'eſlire pour Roy vn fils du predeceſſeur, vſans enuers luy d'vn auſſi bon office, en luy donnant ſon fils

pour

pour ſucceſſeur, comme il fit enuers ſa Republique, ſe confiant en icelle. Ce ieune homme ſapqelloit Vitzilouitli, qui ſignifie plume riche, ils luy mirent la couronne Royale & l'oignirent comme ils ont accouſtumé de faire à tous leurs Rois, auec vne onction qu'ils appelloient diuine, d'autant que c'eſtoit la meſme onction, de laquelle ils oignoient leur idole. Incontinent vn Rhetoricien fit vne elegante harangue, l'exhortant d'auoir bon courage pour les tirer des trauaux, ſeruitude & miſere, eſquelles ils viuoient, eſtãs opprimez des Azcapuzalcos, & icelle acheuee tous luy firent l'hommage & la recognoiſſance. Ce Roy n'eſtoit point marié, & ſon Conſeil fut d'opinion qu'il ſeroit bon de le marier auec la fille du Roy d'Azcapuzalco, afin de l'auoir pour amy, & d'obtenir par ceſte alliance quelque diminution de la peſante charge des tributs qu'il leur impoſoit, combien qu'ils eurent quelque crainćte qu'il ne deſdaignaſt de leur donner ſa fille, à cauſe qu'ils eſtoient ſes vaſſaux: toutesfois le Roy d'Azcapuzalco ſ'y accorda, apres qu'ils luy eurent demandé fort humblement, & auec des paroles honneſtes, lequel leur donna vne ſienne fille appellee Ayanchigual, laquelle ils menerent auec grande feſte & reſiouyſſance en Mexique, & firent la ceremonie & ſolemnité du mariage, qui eſtoit d'attacher & noüer vn coing du manteau de l'homme, auec vn autre du voile de la femme en ſigne de lien de mariage. Ceſte Royne engendra vn fils, le nom duquel ils furent demãder à ſon ayeul, le Roy d'Azcapuzalco, & jettans les ſorts comme ils auoient accouſtumé, (pource qu'ils

obſeruoient fort les Augures, principalement ſur le nom de leurs enfans) il voulut que ſon petit fils ſ'appellaſt Chimalpopoca, qui ſignifie rondelle qui iette fumee. La Royne ſa fille voyant le contentement que le Roy d'Azcapuzalco monſtra de ce petit fils, print de là occaſion de luy demãder qu'il luy pleuſt de ſoulager les Mexiquains de la charge ſi peſante des tributs, puis qu'il auoit deſia vn petit fils Mexiquain, ce que le Roy fit de bonne volonté, par le Conſeil des ſiens, leur laiſſant au lieu du tribut qu'ils payoient vne ſubiection de luy porter chacun an vne couple de canards & des poiſſons, en recognoiſſance qu'ils eſtoient ſes ſubjects, & qu'ils habitoient en ſa terre. Par ce moyen les Mexiquains demeurerẽt fort ſoulagez & contens, mais le contentement leur dura bien peu, pource que la Royne leur protectrice mourut peu de temps apres, & l'annee enſuiuante mourut auſſi le Roy de Mexique, Vitzilouitli, laiſſant ſon fils Chimalpopoca, aagé de dix ans. Il regna treize ans, & mourut aagé de trente ans, ou peu plus. Il fut tenu pour vn bon Roy & diligent au ſeruice de ſes dieux, deſquels ils auoiẽt opinion que les rois eſtoient les reſſemblances, & que l'honneur que l'on faiſoit à leur dieu, ſe faiſoit au roy, qui eſtoit ſa ſemblãce. C'eſt pourquoy les rois ont eſté ſi affectionnez au ſeruice de leurs dieux. Ce roy fut curieux de gaigner les volontez de ſes voiſins, & de trafiquer auec eux, enquoy il augmenta ſa cité, faiſant que les ſiens ſ'exerçaſſent en choſes de guerre, parmy le lac, preparants & diſpoſans les hõmes, pource qu'ils pretendoient obtenir, comme bien-toſt l'on verra.

Du troiſieſme Roy Chimalpopoca, de ſa cruelle mort, & de l'occaſion de la guerre que firent les Mexiquains.

CHAP. XI.

LEs Mexiquains pour ſucceſſeur du Roy mort, eſleurent ſon fils Chimalpopoca, par vn meur aduis & deliberation commune, encor qu'il ne fut qu'vn enfant de dix ans, ayans opiniõ qu'il eſtoit touſiours neceſſaire de conſeruer la grace du roy d'Azcapuzalco, en faiſant ſon petit fils roy. Par ainſi ils le mirent en ſon throſne, luy donnant des enſeignes de guerre auec vn arc, & des fleſches en vne main, & vne eſpee de raſoirs (dont ils ont accouſtumé d'vſer) en la droicte, ſignifians par cela, comme ils diſent, que par les armes ils pretendoient ſe mettre en liberté. Ceux de Mexique auoient grande diſette d'eauë, pource que celle du lac eſtoit bourbeuſe & fangeuſe, & par conſequent mauuaiſe à boire, pour à quoy remedier, ils firent que le roy enfant enuoyaſt demander à ſon ayeul, le roy d'Azcapuzalco, l'eauë de la mõtagne de Chapultepec, qui eſt à vne lieuë de Mexique, comma il a eſté dit cy deſſus, ce qu'ils obtindrent facilement, & par leur diligence firent vn aqueduc, de faſcines, glayeul, & gaſon, par lequel ils firent venir l'eauë en leur cité. Mais d'autant que la cité eſtoit fondee ſur le lac, & que l'aqueduc le trauerſoit, il ſe rõpoit en beaucoup d'ẽdroits, & ne pouuoiẽt ſ'eſiouir de l'eauë, cõme ils deſiroiẽt & auoient de beſoing. Sur ceſte occaſiõ

soit qu'ils la recherchassent tout exprés, pour quereller les Tapanecas, ou fust qu'ils s'esmeussent sur peu d'occasion; en fin ils enuoyerent vne embassade au Roy d'Azcapuzalco, fort resoluë, disans qu'ils ne pouuoient s'accõmoder de l'eauë, dont il leur auoit fait grace, à cause que le canal s'estoit rompu en beaucoup d'endroits, partant luy demandoient qu'il les pourueust de bois, de chaux & de pierre, & qu'il leur enuoyast ses ouuriers, afin que par leur moyen ils fissent vn canal de pierre & de chaux qui ne se peust rompre. Ce message ne pleut gueres au Roy, & encor moins aux siens, leur semblant que c'estoit vn message outrecuidé, & des propos fort insolens, pour des vassaux à l'endroit de leur Seigneur. Les principaux du Conseil doncques estans indignez de cela, disoient que c'estoit desia beaucoup de hardiesse, puis que ne se contentans de ce que l'on leur auoit permis de demeurer en terre d'autruy, & qu'on leur auoit donné de l'eauë, ils vouloient d'auantage que l'on les allast seruir. Quelle chose estoit cela, & dequoy presumoit vne natiõ fugitiue & enserree entre les bourbiers, qu'ils leur feroient bien entendre s'ils estoient propres pour estre ouuriers, & que leur orgueil s'abbaisseroit, en leur ostant la terre & la vie. Sur ces termes & colere ils sortirent, laissans le Roy, lequel ils auoient vn peu pour suspect, à cause du petit fils. Et eux separement consulterent de nouueau ce qu'ils deuoient faire, où ils delibererent de faire crier publiquement que nul Tapanecqua eust à traicter, ny faire commerce auec aucun Mexiquain, qu'ils n'allassent en leur Cité, & ne les

receuſſent en la leur, ſur peine de la vie. Par où l'on peut entendre que le Roy ne commandoit pas abſoluement ſur ce peuple, & qu'il gouuernoit plus en façon de Conſul ou de Duc, que de Roy, combien que depuis auec la puiſſance ſ'augmenta auſſi le commandement des Rois, iuſques à deuenir Tyrans parfaicts, comme l'on verra aux derniers Rois. Car ç'a eſté touſiours vne choſe ordinaire entre les barbares, que telle qu'a eſté la puiſſance, tel a eſté le commandement, voire en nos hiſtoires d'Eſpagne ſe trouue en quelques Rois anciens la façon de regner, dont ces Tapanecas vſerent. Et les premiers Rois des Romains furent de meſme, ſauf que Rome, des Rois declina aux conſuls & vn ſenat, iuſques à ce que du depuis elle vint à la puiſſance des Empereurs. Mais ces barbares de Rois moderez declinerent à Tyrans. Et eſtant l'vn & l'autre gouuernement, le meilleur & plus ſeur, eſt le regne moderé. Or retournans à noſtre hiſtoire, le Roy d'Azcapuzalco voyant la deliberation des ſiens, qui eſtoit de tuer les Mexiquains, les pria que premierement ils deſrobaſſent ſon petit fils le ieune Roy, & apres qu'ils fiſſent aux Mexiquains ce qu'ils voudroient. Preſque tous ſ'accorderent en cela pour donner du contentement au Roy, & pour la pitié qu'ils auoient de l'enfant, mais deux principaux y contredirent bien fort, affermans que c'eſtoit vn mauuais conſeil, pource que Chimalpopoca, bien qu'il fuſt de ſon ſang, eſtoit du coſté de la mere, & que le coſté du pere deuoit eſtre preferé. Parquoy ils conclurent que le premier qu'il conuenoit tuer, eſtoit Chimalpopoca,

Roy de Mexique, & proteſterent d'ainſi le faire. Le Roy d'Azcapuzalco fut ſi faſché de ceſte reſiſtance qu'ils luy firent, & du conſeil & reſolution qu'ils prindrent, que de là à peu de temps, de douleur & de deſpit il tomba malade, dont il mourut. Par la mort duquel les Tapanecas ſacheuans de reſoudre, commirent vne grande trahiſon. Car vne nuict le ieune Roy de Mexique dormant ſans garde & ſans ſe douter de rien, ceux d'Azcapuzalco entrerent en ſon Palais, & le tuerent ſoudainement, ſ'en retournans ſans eſtre apperceus. Le matin venu que les nobles de Mexique furent ſaluer le Roy comme ils auoient accouſtumé, ils le trouuerent mort auec de cruelles bleſſeures, & lors ils ſ'eſcrierent, eſleuans vn pleur qui remplit toute la cité, & tous aueuglez de colere ſe mirent incontinent en armes, pour venger la mort de leur Roy. Comme ils marchoient deſia pleins de fureur & ſans ordre, leur ſortit au deuant vn des principaux Cheualiers des leurs, taſchant de les appaiſer par vne ſage remonſtrance. *Où allez vous* (dit-il) *ô Mexiquains, repoſez vos cœurs, regardez que les choſes qui ſont faites ſans conſideration, ne ſont pas bien conduittes, n'y n'ont point de bon ſuccez. Reprimez voſtre douleur, conſiderans qu'encor que voſtre Roy ſoit mort, l'illuſtre ſang des Mexiquains n'eſt pas finy en luy. Nous auons des enfans des Rois deffuncts, par la conduitte deſquels ſuccedans au Royaume, vous ferez mieux ce que pretendez, ayans vn chef qui vous guide à voſtre entrepriſe. N'allez pas ainſi aueuglez, deportez-vous, & eſliſez premierement vn Roy, & ſeigneur qui vous guide, & encourage contre vos ennemis. Cependant diſſimulez diſcrette-*

ment, faisans les obseques de vostre Roy mort, dont vous voyez le corps present. Car par cy apres il se trouuera vne meilleure occasion d'en faire la vengeance. Par ce moyẽ les Mexiquains ne passerent point plus outre, & s'arresterent pour faire les obseques de leur Roy. Aquoy ils conuierent les seigneurs de Tescuco, & ceux de Culhuacan, & leur raconterent l'acte si enorme & si cruel que les Tapanecas auoient cõmis, les inuitans à auoir pitié d'eux, & à s'indigner contre leurs ennemis: à quoy ils adiousterent que c'estoit leur intention de mourir ou de venger vne si grande meschanceté, leur demandans qu'ils ne fauorisassent le party si iniuste de leurs contraires, & que de leur part ils ne les requeroient point qu'ils leur aydassent de leurs armes, & hommes, mais seulement qu'ils fussent attentifs à regarder ce qui se passeroit, & qu'ils desireroient pour leur entretien qu'ils ne leur bouchassent ny empeschassent le commerce, cõme auoient fait les Tapanecas. A ces raisons ceux de Tescuco, & Culhuacan, leur demonstrerent beaucoup de bonne volonté, & qu'ils en estoient fort satisfaits, leur offrant leurs citez: & tout le commerce qu'ils en desireroient, afin qu'à leur volonté ils se pourueussent de prouisions & de munitions par terre, & par eauë. Apres cela ceux de Mexique les prierent qu'ils demeurassent auec eux, & assistassent à l'eslection du Roy qu'ils vouloient faire ce qu'ils accorderent aussi pour leur donner contentement.

Du quatriesme Roy nommé Izcoalt, & de la guerre contre les Tapanecas.

CHAP. XII.

CEux qui se deuoient trouuer en l'eslection, estans tous assemblez, se leua vn vieillard, tenu pour vn grand orateur, lequel selon que racontent les histoires, parla en ceste maniere : *La lumiere de vos yeux vous manque ô Mexiquains, mais non pas celle du cœur, car posé le cas que vous auez perdu celuy qui estoit la lumiere & le guide de ceste Republique Mexiquaine, celle du cœur neantmoins vous est demeuree, pour considerer que s'ils ont tué vn homme, d'autres sont demeurez apres luy qui pourront suppleer fort aduantageusement la faute que nous auons de luy. La noblesse de Mexique n'est pas finie pour cela, ny le sang Royal esteint. Tournez les yeux & regardez autour de vous, & vous verrez la Noblesse Mexiquaine mise en ordre, non point vn, deux, mais plusieurs & excellens princes, fils du Roy Acamapaxtli, nostre vray & legitime seigneur. Icy vous pourrez choisir à vostre volonté, disant ie veux cestuy-cy, & non cet autre. Que si vous auez perdu vn pere, icy vous trouuerez pere & mere. Faites estat, ô Mexiquains, que le Soleil s'est eclipsé & obscurcy sur la terre pour vn peu de temps, & qu'incontinent retournera la lumiere sur icelle. Si Mexique a esté obscurcie par la mort de vostre Roy, sorte bien tost le Soleil, eslisez vn autre Roy. Regardez biẽ à qui, & sur qui vous ietterez les yeux & enuers qui s'incline vostre cœur, car cestuy-là est celuy que vostre dieu Vitzilipuztli a éleu.* Et dilatant encor ce discours, cet orateur acheua au contentemẽt d'vn chacun. En fin par la resolutiõ

de ce cõseil, fut esleu Roy Iscoalt, qui signifie couleuure de rasoirs, lequel estoit fils du premier roy Acamapixtli, qu'il auoit eu d'vne sienne esclaue: & bien qu'il ne fut pas legitime, ils le choisirẽt, pource qu'il estoit plus auantageux que les autres, en mœurs, valeur & magnanimité de courage. Tous monstrerent qu'ils en estoient fort contens, & sur tous ceux de Tescuco: pour autant que leur Roy estoit marié auec vne sœur d'Iscoalt. Apres que ce Roy fut couronné & mis en son siege Royal, se leua vn autre orateur qui traitta de l'obligatiõ que le Roy auoit à sa Republique, & du courage qu'il deuoit monstrer aux trauaux, disant en autre choses: *Regarde qu'auiourd'huy nous sommes dependans de toy, parauanture laisseras-tu tomber la charge qui est sur tes espaulles, laisseras tu perir le vieillard & la vieille, l'orphelin & la veufue? Ayes pitié des enfans qui vont grapinant parmy l'aire, lesquels periront, si nos ennemis nous surmontent. Or sus donc seigneur commence à desployer & estendre ton manteau, pour prendre sur tes espaulles tes enfans qui sont les pauures & commun populaire, lesquels sont asseurez de l'ombrage de ton manteau, & en la fraischeur de ta benignité.* Continuant sur ce suject beaucoup d'autres paroles, lesquelles (comme en son lieu a este dit) ils apprenoient par cœur, pour l'exercice de leurs enfans, & apres les enseignoient comme vne leçon, à ceux qui commençoient d'apprendre ceste faculté d'orateurs: Cependant les Tapanecas estoient resolus de destruire la nation Mexiquaine, & pour cet effect, ils auoient dressé beaucoup d'appareils. Parquoy le nouueau Roy traitta de declarer la guerre, & venir aux mains, auec ceux qui les auoient tellemẽt

offenſez. Mais le commun peuple voyant que leurs contraires les ſurpaſſoient beaucoup en nõbre d'hommes, & en machines de guerre, eſtans eſpouuentez vindrent vers le Roy, & luy demanderent par importunité, qu'il n'entreprinſt point vne guerre ſi dangereuſe, qui feroit deſtruire leur pauure cité & nation. Surquoy eſtans interrogez quel aduis il conuenoit prendre, reſpondirẽt que le Roy d'Azcapuzalco eſtoit fort pitoyable, que ils luy demandaſſent paix, & ſ'offriſſent le ſeruir en les tirant hors de ces glaieuls, & qu'il leur donnaſt des maiſons & des terres parmy les ſiennes, afin que par ce moyen ils deſpendiſſent tous d'vn ſeigneur. Et pour obtenir cecy ils portaſſent leur dieu en ſa litiere, pour interceſſeur. La clameur du peuple eut tel pouuoir, principalemẽt y ayans quelques nobles, qui approuuoient leur opinion, que l'on fit incontinent appeller les preſtres & appreſter la litiere, & leur dieu, pour faire ce voyage. Comme cela s'appreſtoit, & que tous conſentoient à cet accord de paix, & de s'aſſujectir aux Tapanecas, vn ieune homme gaillard, & de bonne façon, s'eſleua parmy le peuple, lequel auec vne fort bonne grace, parla ainſi: *Qu'eſt-ce cy, ô Mexiquains, eſtes vous fols, comment telle coüardiſe eſt-elle entree parmy nous? nous deuons nous aller rendre ainſi aux Azcapuzalcos?* Puis ſe tournant vers le Roy, luy dit: *Comment ſeigneur, permetez vous telle choſe? parlez à ce peuple, & luy dites qu'il laiſſe rechercher vn moyen, pour noſtre honneur, & pour noſtre deffenſe, & que nous ne nous mettions point ſi follement & ſi honteuſement entre les mains de nos ennemis.* Ce ieune hõme ſ'appelloit Tlacaellec, nepueu du meſ-

me Roy, & fut le plus valeureux capitaine, & du plus grand conſeil que iamais les Mexiquains ont eu, comme cy apres l'on verra. Animé donc Iſcoalt, par ce que ſon nepueu luy auoit dict ſi prudemment, retint le peuple, en diſant qu'ils luy laiſſaſſent premierement eſprouuer vn autre meilleur moyen. Et puis ſe tournant vers la nobleſſe des ſiens, leur dit: *Vous eſtes icy tous qui eſtes mes parens, & le meilleur de Mexique, celuy qui aura le courage de porter vn meſſage aux Tapanecas, qu'il ſe leue.* Eux ſe regardans les vns les autres, ne ſe remuoient point, & n'y eut aucun qui vouluſt s'offrir au couſteau. Alors ce ieune homme Tlacaellec ſe leuant s'offrit à y aller, diſant que puis qu'il deuoit mourir, qu'il importoit peu, que ce fuſt auiourd'huy ou demain. Car pour quelle occaſion ſe deuoit il tant conſeruer? qu'il eſtoit tout preſt, & qu'il luy commandaſt ce qu'il luy plairoit. Et iaçoit que tous iugeaſſent cet acte pour vne temerité, neantmoins le Roy ſe reſolut de l'enuoyer, afin qu'il cogneuſt la volonté & diſpoſition du Roy d'Azcapuzalco, & de ſes hommes, eſtimant qu'il eſtoit meilleur d'aduanturer la vie de ſon nepueu, que l'honneur de ſa Republique. Tlacaellec eſtāt appreſté, print ſon chemin, & paruenu aux gardes qui auoient commandement de tuer quelconque Mexiquain qui vint vers eux, par artifice ou autrement, leur perſuada qu'il le laiſſaſſent entrer vers le Roy, lequel s'eſmerilla de le voir, & ouyt ſon ambaſſade, qui eſtoit de luy demander paix ſouz honneſtes conditions, lequel reſpondit qu'il le communiqueroit auec les ſiens, & qu'il retournaſt l'autre iour pour la reſponſe: lors

Tlacaellec demanda seureté, mais il n'en peut obtenir d'autre, sinon qu'il vsast de sa bonne deligẽce. Auec cela il retourna en Mexique, donnant parole aux gardes de retourner. Le Roy de Mexique le remerciãt de son bon courage, le r'enuoya, pour auoir la respõse, & luy commãda, que si elle estoit de guerre, qu'il dõnast au Roy d'Ascapuzalco certaines armes pour se deffendre, & luy oignist & amplumast la teste, comme ils faisoient aux hommes morts, luy disant que puis qu'il ne vouloit point la paix, qu'ils luy osteroient la vie & aux siens. Et encor que le Roy d'Azcapuzalco eut desiré la paix, pour estre de bõne condition, les siens neantmoins l'esguillonnerent de sorte, que la response fut de guerre declaree. Ce qu'estant ouy par le messager, il fist tout ce que son Roy luy auoit commandé, declarant par ceste ceremonie, de dõner armes, & oindre le Roy auec l'onction des morts, que de la part de son Roy il le deffioit. Parquoy ayant tout acheué, celuy de d'Azcapuzalco se laissant oindre, & emplumer, donna au messager en payement de bonnes armes, & ce pendant l'aduisa de ne retourner point par la porte du palais, pource que plusieurs l'attendoient là pour le mettre par pieces, mais qu'il sortist en secret par vne petite faulse-porte qui estoit ouuerte, en vne des cours de son palais. Ce ieune hõme le fit ainsi, & tournoyant par des chemins cachez, vint à se mettre en sauueté, à la veuë des gardes, & de là les deffia, disant: *Tapanecas, & Azcapuzalcos, vous faites mal vostre office de garder, sçachez donc que vous deuez to⁹ mourir, & qu'il ne demeurera vn Tapaneca en vie.* Ce pendant les gardes se ietterent sur luy, & se porta si

valeureuſement en leur endroit, qu'il en tua quelques-vns, & voyant qu'il y accouroit beaucoup de peuple, ſe retira gaillardement à ſa cité, où il porta nouuelles que la guerre eſtoit declaree auec les Tapanecas, & qu'il auoit defié leur Roy.

De la bataille que les Mexiquains donnerent aux Tapanecas, & de la grande victoire qu'ils obtindrent.

CHAP. XIII.

QE defi entendu par le vulgaire de Mexique, ils vindrent vers le Roy, auec leur coüardiſe accouſtumee, luy demander congé de ſortir de ſa cité, tenans pour certain leur perdition. Le Roy les conſola & anima, leur promettant qu'il leur donneroit liberté, en ſurmontant leur ennemis, & qu'ils ne doutaſſent point d'eſtre vaincus. Le peuple repliqua: *Et ſi nous ſommes vaincus, que ſerons nous? Si nous ſommes vaincus* (reſpondit le Roy) *dés maintenant nous nous obligeons de nous mettre en vos mains, afin que vous nous mettiez à mort, & mãgiez nos chairs en des plats, & que vous vous vangiez de nous autres. Il ſera donc ainſi* (dirent ils) *ſi vous perdez la victoire, que ſi vous l'obtenez, dés maintenant nous nous offrons à eſtre vos tributaires, trauailler en vos maiſons, faire vos ſemences, & porter vos armes & bagage quand vous irez à la guerre, pour touſiours, & à iamais nous autres & nos deſcendans.* Ces accords faicts entre le peuple & les nobles (leſquels ils accomplirent depuis de gré ou par force entierement, comme ils le promirent) le Roy nomma pour ſon capitaine general Tlacaellec, & tout le camp eſtant mis en or-

dre,& par eſcadrons,donna les charges de capitaines aux plus valeureux de ſes parens & amis: puis leur fit vne belle harangue, par laquelle il les anima & leur accreut de beaucoup le courage, qu'ils auoient deſia biẽ preparé, & ordõna qu'ils obeyſſent tous au commandement du general, qu'il auoit eſtably. Lequel ſepara ſes gens en deux, & commanda aux plus valeureux & hardis, qu'en ſa compagnie ils aſſailliſſent les premiers,& que tout le reſte demeuraſt arreſté auec le Roy Iſcoalt, iuſques à ce qu'ils veiſſent les premiers donner ſur leur ennemis. Marchans donc en ordre, ils furent deſcouuerts de ceux d'Azcapuzalco,leſquels incontinent ſortirent furieuſement de leur cité, portans de grandes richeſſes d'or,dargent, & d'armes de beaucoup de valeur, comme ceux qui auoient l'Empire de toute ceſte contree. Iſcoalt donna le ſignal de la bataille, auec vn petit tambour qu'il portoit ſur ſes eſpaules, & incontinent eſleuerent vn grand cry,s'eſcrians, Mexique, Mexique, donnerent ſur les Tapanecas: & bien que les Tapanecas fuſſent en bien plus grand nombre qu'eux ſans comparaiſon,toutesfois il ne laiſſerẽt de les rompre,& les firent retirer en leur cité. Puis venans ceux qui eſtoient demeurez derriere, criãs Tlacaellec, victoire, victoire, tout d'vn coup entrerent en la cité, où par le commandement du Roy, ne pardonnerent à homme, ny vieillard, femme,ny enfans. Car ils les mirent tous au trenchant de l'eſpee, pillerent & ſaccagerent la cité, qui eſtoit tres riche. Et non contens de cela, ils ſortirent à la pourſuite de ceux qui s'en eſtoient fuys & retirez en l'aſpreté des Sierres ou monta-

gnes qui estoient proches de là, frapans sur iceux, dont ils firent vne cruelle boucherie. Les Tapanecas d'vne montagne où ils s'estoient retirez, ietterent les armes, & demanderent les vies, s'offrans à seruir les Mexiquains, leur dõner des terres & des iardins, de la pierre, de la chaux & du mesrain, & de les tenir touſiours pour leur seigneurs. A ceste occasion Tlacaellec fit retirer ses gens, & cesser la bataille, leur donnant les vies souz les conditions dessusdites, lesquelles ils iurerent solemnellemẽt. Puis apres ils retournerent à Azcapuzalco, & auec leurs despoüilles fort riches & victorieuses à la cité de Mexique. Le iour ensuyuant, le Roy fit assembler les principaux, & le peuple, ausquels il remit en auant l'accord qu'auoit fait le commun, leur demanda s'ils estoient contens d'y perſister, le commun dit qu'ils l'auoiẽt promis, & que les nobles l'auoient bien merité, parquoy ils estoient contents de les seruir perpetuellement : dequoy ils firent vn ſerment qu'ils ont depuis gardé ſans y contreuenir. Cela faict, Iscoalt retourna à Azcapuzalco, & par le conseil des siens departit toutes les terres des vaincus, & leurs biens entre les vainqueurs : la principalle partie tomba au Roy, puis à Tlacaellec, & apres au reſte des nobles, selõ qu'ils s'estoient signallez en la guerre. Ils donnerẽt meſme des terres à quelques plebeiens, pour s'estre portez vaillamment, aux autres distribuerent du pillage, & en firent peu d'estat, comme de gens coüards. Ils destinerent meſme des terres en commun pour les quartiers de Mexique, & à chacun les siennes, afin qu'auec icelles ils aidaſsẽt au seruice & sacrifices de leurs dieux. Ce fut l'ordre qu'ils

garderent touſiours de là en auant, au departemẽt des terres & deſpoüilles de ceux qu'ils auoient vaincus & aſſujectis. Par ce moyen ceux d'Azcapuzalco demeurerent ſi pauures, qu'il ne leur reſtoit aucunes terres pour labourer, & le pire fut que l'on leur oſta leur Roy, & le pouuoir d'en eſlire d'autres que celuy de Mexique.

De la guerre & victoire que les Mexiquains eurent contre la cité de Cuyoacan.

CHAP. XIIII.

COMBIEN que la principale cité des Tapanelcoas fuſt celle de Azcapuzalco, toutefois ils en auoient d'autres qui auoient leurs ſeigneurs particuliers, comme Tacuba, & Cuyoacan. Ceux là ayans veu l'eſchec paſſé, euſſent bien voulu que ceux d'Azcapuzalco euſſent renouuellé la guerre contre les Mexiquains, & voyans qu'ils ne s'y preparoient point, comme vne nation du tout rompuë & defaite, ceux de Cuyoacan delibererent de faire à part ſoy la guerre, pour laquelle ils s'efforcerent d'inciter les autres nations circonuoiſines, leſquelles ne voulurẽt point ſe mouuoir, ny quereller les Mexiquains. Ce pendant croiſſant la hayne & enuie de leur proſperité, ceux de Cuioacan commencerent à mal traicter les femmes, qui alloient à leurs marchez, ſe moquans d'elles, & en faiſans autant aux hommes ſur leſquels ils auoiẽt la domination. Pour laquelle occaſion le Roy de Mexique defendit qu'aucun des ſiens n'allaſt en Cuyoacan, & qu'ils ne receuſſent en Mexique aucuns d'eux. Ce qui donna occaſion à ceux de Cuyoacan

yoacon de ſe reſoudre du tout à la guerre. Mais premierement ils les voulurent prouoquer par quelque honteuſe moquerie, qui fut de les conuier en vne de leurs feſtes ſolemnelles, où apres leur auoir fait vn beau banquet, & les auoir feſtoyez auec vne grande dance à leur mode, ils leur enuoyerent pour le deſſert des habits de femmes, & les contraignirẽt de les veſtir, & retourner ainſi veſtus en femmes en leur cité, leur reprochans qu'ils n'eſtoiẽt que des coüards, & des effeminez, de n'auoir oſé prendre les armes, y ayans eſté aſſez prouoquez. Ceux de Mexique diſent, qu'en recõpenſe ils leur firent vne autre lourde moquerie, en leur mettant aux portes de leur cité de Cuyoacan, certaines choſes qui fumoient, par le nom deſquelles pluſieurs femmes auorterent, & pluſieurs tomberent malades. En fin le tout vint iuſques au poinct de guerre declaree, de ſorte qu'ils ſe donnerent vne bataille, où ils employerent toute leur puiſsãce de part & d'autre, & en icelle Tlecaellec, par ſa magnanimité & ruſe de guerre, obtint la victoire. Car ayant laiſſé le Roy Iſcoalt combatant auec ceux de Cuyoacan, ſ'alla mettre en embuſcade auec quelque peu de vaillãs ſoldats, & en tournoiant leur vint donner en queuë, où chargeant ſur eux, il les fit retirer en leur cité. Mais voyant qu'ils pretendoient ſe retirer au temple, qui eſtoit bien fort, ſe ietta ſur eux accompagné de trois valeureux ſoldats, & leur gaigna le deuãt, ſe faiſiſſant du temple où il mit le feu, & les força de s'enfuir parmy les champs, où faiſant grand eſchec ſur les vaincus, les ſuiuirent deux lieuës dans le pays, iuſques à vne colline, où les vaincus iettãs les armes,

& croisans les bras se rendirent aux Mexiquains, & auec beaucoup de larmes, leur demanderẽt pardon de l'outrecuidance qu'ils auoient euë en les traictant comme femmes, & soffroiẽt à estre leurs esclaues, si bien qu'en fin les Mexiquains leur pardonnerent. De ceste victoire les Mexiquains remporterent de tres-riches despoüilles d'habits, d'armes, de l'or, de l'argent, des ioyaux & des plumaches riches, auec vn grand nombre de captifs. En ceste bataille il y eut trois des principaux de Culhuacan qui vindrent ayder aux Mexiquains, pour gaigner hõneur, lesquels furent remarquables sur tous. Et du depuis estans recogneuz par Tlacaellec, & ayans fait preuue de leur fidelité, leur donna les deuises Mexiquaines, & les eut tousiours à son costé où ils combatirent en tous lieux valeureusement. L'on recogneut bien que toute la victoire debuoit estre attribuee au general & à ces trois. Car entre tant de captifs qu'il y auoit, il y en auoit les deux tiers qui futẽt gaignez par ces quatre, ce qui se prouua facilement par la ruse dont ils vserent: car en prenant vn captif, incontinent ils luy coupoient vn peu de cheueux, & les bailloient aux autres. Ainsi il se trouua que ceux qui auoient les cheueux coupez reuenoient à ce nombre, d'où ils aquirent vne grande reputation & renommee de valeureux. Ils furent honorez comme vainqueurs, en leur donnant de bonnes portions de despoüilles, & des terres, ainsi que les Mexiquains ont de tout temps accoustumé de faire, qui donnoit occasion à ceux qui combattoient, de se faire renõmer, & gaigner de la reputation aux armes.

De la guerre & victoire que les Mexiquains eurent contre les Suchimilcos.

CHAP. XV.

LA nation des Tapanecas eſtant ſubiuguee, les Mexiquains eurent occaſion d'en faire autãt aux Suchimilcos, leſquels comme il a eſté dit, furent les premiers de ces ſept cauernes ou lignages qui peuplerent ceſte terre. Les Mexiquains toutesfois ne rechercherent pas l'occaſion, combien qu'ils pouuoient preſumer comme vainqueurs de paſſer plus outre, mais les Suchimilcos les eſmeurent, pour leur malheur, comme il arriue aux hõmes de peu de ſçauoir, & qui regardent de trop pres, leſquels pour ne preuoir le dommage qu'ils imaginoyent, tomberent en iceluy. Les Suchimilcos furent d'opiniõ que pour les victoires paſſees, les Mexiquains entreprẽdroient de les aſſujectir, & delibererẽt entr'eux ceſt affaire. Il y en eut quelques-vns quĩ dirent qu'il euſt eſté bon dés lors de les recognoiſtre pour ſuperieurs, & d'approuuer leur bon heur, neãtmoins le cõtraire fut reſolu, & ſ'aduancerent pour leur dõner bataille. Ce qu'entendu par Iſcoalt Roy de Mexique, il enuoya cõtre eux ſon general Tlacaellec, auec ſon armee, & vindrent à donner bataille au meſme champ, qui ſeparoient leurs limites, leſquelles deux armees eſtoient aſſez eſgales en hommes & en armes, mais elles furent bien diuerſes en l'ordre & maniere de combattre. Pource que les Suchimilcos chargerent tous enſemble en vn mõceau ſans

ordre, & Tlacaellec diuisa les siens par escadrons auec vn bel ordre: par ainsi ils rompirent incontinent leurs contraires, les faisans retirer en leur cité, en laquelle ils entrerent alors, & les suiuirẽt iusques à les enfermer au temple, où ils mirent le feu, & les firent fuir aux montagnes, & en fin les reduisirent à ce poinct, qu'ils se rendirent les bras croisez. Le capitaine Tlacaellec retournant en grand triomphe, les prestres allerent au deuant le receuoir auec leur musique de fleutes, en encensant deuant luy, les capitaines principaux faisans d'autres ceremonies, & mõstres d'allegresse, qu'ils auoient accoustumé de faire, & le Roy auec eux, s'en allerent tous au temple, rendre graces à leur faux dieu. Car le diable a touſiours esté fort desireux de cela, & de s'attribuer l'honneur de ce qu'il n'a point merité, attendu que c'est le vray Dieu, qui donne la victoire, & qui fait regner ceux qu'il luy plaist, & non pas luy. Le iour ensuiuant le Roy Iscoalt fut en la cité de Suchimilco, & là se fist iurer Roy des Suchimilcos, & pour les cõsoler, leur promit faire du bien, en signe dequoy il leur commanda qu'ils fissent vne grande chaussee, qui trauersast de Mexique à Suchimilco, qui sont quatre lieuës, afin qu'il y eut plus de commerce & communication entr'eux. Ce que firent les Suchimilcos, & en peu de temps le gouuernement des Mexiquains leur sembla si bon, qu'ils s'estimerent heureux d'auoir chãgé de Roy & de Republique, & quelques circonuoisins poussez d'enuie, ou de crainte à la perdition, ne furent pas faicts sages du malheur de ces autres, comme ils deuoient. Cuitlauaca estoit vne cité dans le lac, laquelle (encor

que le nom & habitatiõ ſoit changee) dure encor. Ils eſtoiẽt fort adroits à nauiger par le lac,& pourtant il leur ſembla qu'ils pourroiẽt endommager beaucoup les Mexiquains par eauë. Ce que le Roy ayant entendu,il euſt voulu y enuoyer incontinẽt ſon armee pour combatre contr'eux: mais Tlacaellec eſtimant peu ceſte guerre, & reputant choſe honteuſe de mener vne armee contre ceux-là, il s'offrit de les vaincre auec les enfãs ſeuls, & le mit à effect. Il ſ'en alla au tẽple,& tira du conuent ceux d'entre les enfans, qu'il trouua propres à cet affaire, aagez depuis dix ans iuſques à dix-huict, leſquels ſçauoient guider & mener des bateaux ou canoës, & leur enſeigna certaines ruſes. L'ordre qu'ils tindrent à ceſte guerre fut qu'il s'en alla en Cuitlauaca auec ſes enfãs,où par ſes ruſes il preſſa ſes ennemis en telle façon qu'il les fit fuyr, & cõme il les pourſuiuoit, le ſeigneur de Cuitlauaca luy vint au deuant, & ſe rendit,luy, ſa cité, & ſon peuple: par ce moyẽ ceſſa la pourſuite. Les enfans retournerẽt auec beaucoup de deſpoüilles & pluſieurs captifs pour leurs ſacrifices,qui furẽt receuz ſolemnellement auec vne grande proceſſion, muſique & parfums, & allerent adorer leurs dieux en prenant de la terre qu'ils mangeoient, & ſe tirant du ſang du deuant des iambes auec les lancettes des preſtres,& faiſans d'autres ſuperſtitions qu'ils auoient accouſtumé de faire en telles ſolemnitez. Les enfans furent fort honorez & encouragez,& le Roy les embraſſa & baiſa, & ſes parens & alliez les accompagnerẽt. Le bruit de ceſte victoire courut par tout le pays,comme Tlacaellec auoit ſubiugué la cité de Cuitaluaca,auec des enfans,dõt la

nouuelle & consideratiõ des choses passees ouurit les yeux à ceux de Tezcuco, nation principale & fort accorte, pour leur façon de viure. Tellement que le Roy de Tezcuco fut le premier qui fut d'opinion qu'ils se deuoient assujectir au Roy de Mexique, & l'y conuier auec sa cité. Parquoy de l'aduis de son conseil, ils enuoyerẽt des ambassadeurs bons orateurs auec des presens honorables pour s'offrir aux Mexiquains comme sujects, leur demandans paix & amitié: cela fut accepté gratieusement, combien que par le conseil de Tlacaellec, pour effectuer cela, il fit vne ceremonie que ceux de Tezcuco sortiroiẽt en armes auec ceux de Meque, & qu'ils se combatroient & rendroient incõtinẽt, qui fut vn acte & ceremonie de guerre, sans qu'il y eust aucun sang respãdu d'vne part ny d'autre. Parquoy le Roy de Mexique demeura souuerain seigneur de Tezcuco, & ne leur osta point leur roy, mais le fit de son conseil priué, tellemẽt qu'ils se sont tousiours conseruez de ceste façon iusques au temps de Meteçuma second, durant le regne duquel les Espagnols y entrerent. Ayans assujecty la terre & la cité de Tezcuco, Mexique demeura dame de toute la terre & des villes qui sont à l'entour du lac où elle est fondee. Iscoalt ayant donc iouy de ceste prosperité, & regné douze ans, mourut laissant le Royaume que l'on luy auoit donné, bien augmenté par la valeur & conseil de son nepueu Tlacaellec (comme a esté raconté) qui fut d'aduis & trouua meilleur que l'on esleut vn autre Roy que luy, comme nous dirons cy apres.

Du cinquieſme Roy de Mexique appellé Moteçuma premier de ce nom.

CHAP. XVI.

DAVTANT que l'eſlection du nouueau Roy appartenoit aux quatre eſlelecteurs principaux (comme il a eſté dit) & auec eux au Roy de Tezcuco & au Roy de Tacuba, par ſpecial priuilege, Tlacaellec aſſembla ces ſix perſonnages, comme celuy qui auoit la ſouueraine authorité, auſquels ayans propoſé l'affaire, fut eſleu Moteçuma premier de ce nom, nepueu du meſme Tlacaellec. Son eſlection fut fort agreable à tous, à l'occaſion dequoy ils firent des feſtes tres-ſolemnelles & plus magnifiques que les precedentes. Incontinent qu'ils l'eurent eſleu, ils le menerent auec grande compagnie au temple, ou deuant le foyer diuin qu'ils appelloient, (où il y auoit touſiours du feu iour & nuict) le mirent en vne throſne royal, le reueſtans d'ornemens royaux. Et eſtant là, le Roy ſe tira du ſang des oreilles & des iambes, auec des ongles ou griffes de tigres, qui eſtoit le ſacrifice, auquel le diable ſe plaiſoit d'eſtre honoré. Les preſtres, les anciens & les capitaines luy firent leur harangue, le congratulans tous de ſon eſlection. Ils auoient accouſtumé en telles eſlections de faire de grands banquets & des dances, où ils conſommoient beaucoup de luminaires. Du temps de ce Roy fut introduite la couſtume qu'ils auoient que le Roy deuoit aller en perſonne faire la guerre à quelque prouince, d'où il amenaſt des captifs pour ſolemniſer

la feſte de ſon couronnement,& pour les ſolẽnels ſacrifices de ce iour là. Pour ceſte cauſe le Roy Moteçuma alla en la prouince de Chalco, les habitans de laquelle s'eſtoient declarez ſes ennemis, où ayant combatu valeureuſement, il amena vn grand nombre de captifs,deſquels il offrit & celebra vn notable ſacrifice le iour de ſon couronnement, combien que pour lors il ne ſubiugua pas toute la prouince de Chalco,d'autant que c'eſtoit vne nation fort belliqueuſe. Pluſieurs venoient à ce couronnement de diuerſes prouinces, tant proches qu'eſloignees pour voir ceſte feſte,en laquelle tous ceux qui y venoient eſtoient abondãment & magnifiquemẽt nourris & reueſtus,principalement les pauures, auſquels l'on donnoit des habits neufs. Pour ceſte cauſe l'on apportoit ce iour là en la cité les tributs du Roy auec vn bel ordre & appareil, qui conſiſtoit en des eſtoffes à faire des habits de toutes ſortes, du Cacao, de l'or, de l'argent, de riches plumaches, de grands fardeaux de cotton, de laci des concombres, de pluſieurs ſortes de legumes, de pluſieurs ſortes de poiſſons de mer, & de riuiere, d'vne quantité de fruicts, & de la venaiſon ſans nombre, ſans faire compte d'vn nombre infiny de preſents,que les autres Rois & ſeigneurs enuoioiẽt au nouueau Roy. Tout ce tribut marchoit de rang ſelon les prouinces, & au deuant les maiſtres d'hoſtel,& les receueurs auec diuerſes marques & enſeignes d'vn fort bel ordre, tellement que c'eſtoit vne des plus belles choſes de la feſte, que de voir l'entree des tributs. Le Roy eſtant couronné, il s'emplya à conqueſter pluſieurs prouinces, &

d'autant qu'il estoit vaillant & vertueux, il alla tousiours augmentant de plus en plus, & se seruoit en toutes ses affaires du conseil & de l'industrie de son general Tlacaellec, lequel il aima & estima tousiours beaucoup, comme il en auoit aussi bien occasion. La guerre où il s'occupa le plus, & qui luy fut plus difficile fut celle de la prouince de Chalco, en laquelle luy aduint de grãdes choses, dont il y en a vne entre autres fort remarquable, qui fut que les Chalchas ayãs prins en guerre vn frere de Motecuma, ils s'aduiserent de le creer & eslire pour leur Roy, parquoy ils luy firent demander fort courtoisement s'il vouloit accepter ceste charge. Il leur respõdit apres qu'ils l'en eurent fort importuné, & qu'ils y persistoient tousiours, que si à bon escient ils le vouloient eslire pour Roy, qu'ils plantassent en la place vn arbre ou pieu fort haut, auquel ils fissent accommoder & dresser comme vn petit theatre au coupeau où l'on peust monter. Les Chalchas pensans que ce fust quelque ceremonie pour se faire dauantage valoir, le mirent incontinent à effect, & luy assemblant tous ses Mexiquains autour du pieu, monta au coupeau, auec vn chapeau de fleurs en sa main: & de là il parla aux siens en ceste façon. *O valeureux Mexiquains, ceux-cy me veulent eslire pour leur Roy, mais les Dieux ne veulent pas permettre que pour estre Roy ie commette aucune trahison contre mon pays, au contraire, ie veux que vous appreniez de moy, qu'il conuient plustost endurer la mort, que d'aider à ses ennemis.* Disant cela, se ietta du haut en bas, se brisant en mille pieces, duquel spectacle les Chalchas eurent telle horreur & despit, qu'in-

continent ils se ietterēt sur les Mexiquains, qu'ils mirent tous à mort à coups de lances, comme hōmes qu'ils estimerent trop hautains, superbes & inexorables, disans qu'ils auoient les cœurs endiablez. Il aduint que la nuict ensuiuant ils ouyrent deux chathuants qui cryoient de tristes cris: ce qu'ils interpreterent pour signe malheureux, & pour vn presage de leur prochaine destruction, comme il aduint: car le Roy Moteçuma alla en personne contr'eux auec toute sa puissance, où il les vainquit, & ruina tout leur Royaume: & passant outre la Sierre Menade, il alla touſiours conquestant iusques à la mer du Nort. Puis retournant vers celles du Sud il gagna & assuiectit plusieurs prouinces, tellement qu'il se fit tres-puissant Roy, le tout auec l'aide & conseil de Tlacaellec, qui a presque conquis tout l'Empire Mexiquain. Toutesfois il fut d'opinion (ce qui fut accomply) que l'on ne conquestaſt point la prouince de Tlascalla, afin que les Mexiquains eussent vne frontiere d'ennemis où ils exerçassent & tinssent touſiours en allarme la ieuneſſe Mexiquaine, & afin meſme qu'ils eussent quantité de captifs pour faire les sacrifices à leurs idoles, esquels comme il a esté dit, ils consommoient vn grand nombre d'hommes qui deuoient estre prins en guerre, & par force. L'honneur se doit attribuer à ce Moteçuma, ou pour mieux dire à ce Tlacaellec son general, du bel ordre & police qui estoit en ce Royaume Mexiquain, comme aussi des conseils & belles entrepriſes qui s'y sont executees, meſmes du grand nombre des Iuges & magiſtrats qui y estoient autant bien ordonnez qu'en aucune

Republique, voire qui fuſt des plus floriſſantes de l'Europe. Ce meſme Roy augmenta beaucoup la maiſon Royalle, & luy donna beaucoup d'authorité, ordonnant pluſieurs & diuers officiers, deſquels il ſe ſeruoit auec vn grand appareil & ceremonie. Il ne fut pas moins remarquable, touchant la deuotion & ſeruice de ſes idoles, d'autant qu'il accreut le nombre des miniſtres, leur inſtituant de nouuelles ceremonies, auſquelles il portoit vn grand reſpect Il edifia ce grand temple dedié à leur dieu Vitzilipuztli, duquel il a eſté fait mention en l'autre liure. Il ſacrifia en la dedication de ce temple vn grand nombre d'hommes qu'il auoit prins en diuerſes victoires. Finablement iouyſſant de ſon Empire en grande proſperité il tomba malade & mourut, ayant regné vingt huict ans, bien autre que ne fut ſon ſucceſſeur Ticoçic, qui ne luy reſſembla ny en valeur ny en bon-heur.

Comme Tlacaellec refuſa d'eſtre Roy, & de l'eſlection & geſtes de Ticoçic.

CHAP. XVII.

LEs quatre deputez s'aſſemblerent en conſeil auec les ſeigneurs de Tezcuco & de Tacuba, où preſidoit Tlaellec, & procederẽt à l'eſlectiõ d'vn Roy, en laquelle Tlacaellec fut eſleu par toutes les voix, cõme meritãt mieux ceſte charge que nul autre. Il la refuſa pourtãt, leur perſuadãt par raiſons pertinentes, qu'ils en deuoiẽt eſlire vn

autre, pource qu'il disoit qu'il estoit meilleur & plus expedient qu'vn autre fust Roy, & que luy fust son executeur & coadiuteur, comme il auoit esté iusques alors, que non pas de le charger de tout, puisque sans estre Roy, il ne se tenoit pas moins obligé de trauailler pour sa Republique, que s'il l'estoit. C'est vne chose fort rare de refuser la principauté & le commandement, & de vouloir bien porter la peine & le soucy, sans en auoir l'honneur & la puissance. Et y en a bien peu qui veulent quitter à vn autre la puissance & l'authorité qu'ils peuuent seulemẽt retenir en leur main, encor que ce fust chose profitable à la Republique. Ce barbare surpassa en cela les plus sages d'entre les Grecs & les Romains, & est vne leçon qu'on peut faire à Alexandre & à Iules Cesar, desquels l'vn estimoit peu de chose de commander à tout vn monde, & fit cruellement perdre la vie à ses plus chers & plus fideles seruiteurs, pour quelques legers soupçons, qu'ils vouloient regner: & l'autre se declara ennemy de sa patrie, disant, que s'il estoit permis à l'homme de faire quelque chose contre le droit & la raison, ce deuoit estre pour regner: telle est la soif & le desir que les hommes ont de commander. Bien que cest acte de Tlacaellec pouuoit aussi proceder d'vne trop grande confiance de soy, luy semblant que sans estre Roy il l'estoit assez, veu qu'il commandoit presque aux Rois, & eux luy permettoient porter certaines enseignes, cõme vn tiare, qu'il leur appartenoit de porter seulement. Neãtmoins cet acte merite beaucoup de loüange, & d'estre bien consideré en ce qu'il auoit opinion

de pouuoir dauantage aider à ſa Republique, eſtant ſubiect qu'eſtant ſouuerain Seigneur. Et tout ainſi qu'en vne comedie, celuy-là merite plus de gloire, qui repreſente le perſonnage qui importe le plus, encor qu'il ſoit d'vn paſteur ou d'vn payſan, & laiſſe celuy du Roy & du Capitaine à celuy qui le ſçait faire. Ainſi en bonne Philoſophie, les hommes doiuent auoir eſgard ſur tout au bien public, & ſ'appliquer en l'office & eſtat qu'ils entendent le mieux. Mais ceſte philoſophie eſt la plus eſloignee de ce qui ſe practique auiourd'huy. Cependant venons à noſtre diſcours, & diſons qu'en recompenſe de ſa modeſtie, & pour le reſpect que luy portoient les eſlecteurs Mexiquains, ils demanderent à Tlacaellec, que puis qu'il ne vouloit regner, qu'il diſt celuy qui luy ſembloit propre, & il donna ſa voix à vn fils du Roy defunct, qui pour lors eſtoit encor fort ieune, appellé Ticoçic, ſurquoy ils repliquerent que ſes eſpaules eſtoient bien foibles pour vn ſi grand fardeau. Tlacaellec reſpondit que les ſiennes eſtoient-là pour luy aider à porter la charge, comme il auoit fait aux defuncts. Au moyen dequoy ils prindrent leur reſolution, & fut eſleu Ticoçic, auquel furent faites toutes les ceremonies accouſtumees. Ils luy percerent la narine, & pour ornement ils y mirent vne eſmeraude, qui eſt la cauſe pourquoy aux liures Mexiquains ce Roy eſt denoté par la narine percee. Il fut fort different de ſon pere & predeceſſeur, ayãt eſté remarqué pour homme coüard & peu belliqueux. Il alla faire la guerre pour ſon Couronnement en vne prouince qui ſ'eſtoit rebellee, où il

perdit beaucoup plus des siens, qu'il ne print de captifs. Neantmoins il retourna, disant qu'il amenoit le nombre des captifs qu'il estoit requis pour les sacrifices de leur couronnement, & ainsi il fut couronné auec vne grande solemnité. Mais les Mexiquains, mal contens d'auoir vn Roy si peu guerrier, traitterent de luy auancer la mort par poison. Pour ceste occasion il ne dura point au Royaume plus de quatre ans, d'où l'on voit bien que les enfans ne suiuent pas touſiours le sang & la valeur de leurs peres, & que tant plus grande a esté la gloire des predecesseurs, plus abominable est la lascheté & pusillanimité de ceux qui leur succedent au commandement, & non pas au merite. Mais ceste perte fut bien restauree, par vn frere du defunct, qui estoit aussi fils du grãd Moteçuma, appellé Axayaca, & lequel fut esleu par l'opinion de Tlacaellec, où il rencõtra mieux qu'au precedent.

De la mort de Tlacaellec, & des actes d'Axayaca, 7. Roy des Mexiquains.

CHAP. XVIII.

EN ce temps Tlacaellec estoit desia fort vieil, & à cause de sa vieillesse, l'on le portoit en vne chaire, sur les espaules, pour se trouuer au conseil & aux affaires qui se presentoient. En fin il tomba malade, où le nouueau Roy, qui n'estoit pas encor couronné, le visitoit souuent, & respandoit beaucoup de larmes, d'autant qu'il luy sembloit qu'il perdoit en luy son pere, & le pere de la patrie. Tlacaellec luy recommanda affe-

&tueuſement ſes enfans, principalement l'aiſné, qui ſ'eſtoit mõſtré valeureux aux guerres paſſees, le Roy luy promit de l'auoir pour recommandé, & pour conſoler dauantage le vieillard, il luy donna en ſa preſence la charge & les enſeignes de ſon Capitaine general, auec toutes les preeminences de ſon pere, dequoy le vieillard demeura tellement content, que ſur ce contentement il acheua ſes iours. Que ſ'ils ne fuſſent paſſez de ceſte vie en l'autre, ils euſſent peu ſe tenir bienheureux, attendu que d'vne ſi petite, & ſi pauure Cité, en laquelle il naſquit, il fit & eſtablit par ſa valeur & magnanimité vn ſi grand, ſi riche, & ſi puiſſant Royaume. Les Mexiquains luy firent des obſeques, comme au fondateur de cet Empire, plus ſomptueuſes, & plus magnifiques qu'ils n'auoient fait à aucun des Roys predeceſſeurs, & incontinent apres Axayaca, pour appaiſer le dueil, que tout le peuple Mexiquain portoit de la mort de ſon capitaine, delibera de faire le voyage, comme il eſtoit de beſoin pour ſon couronnement. C'eſt pourquoy il mena ſon armee auec grande diligence en la prouince de Tequantepec diſtante de Mexique de deux cents lieuës, & là il donna la bataille à vn puiſſant exercice & nombre infiny d'hommes, qui ſ'eſtoient aſſemblez, tant de ceſte prouince comme des circonuoiſines, pour ſ'oppoſer aux Mexiquains. Le premier de ſon camp qui s'aduança, pour ſe meſler au cõbat, fut le meſme Roy deffiãt ſes ennemis, deſquels il faignit fuyr, lors qu'ils le chargerent, iuſques à les attirer en vne embuſche, où il y auoit pluſieurs ſoldats cachez ſouz de la

paille, lesquels sortirent à l'impourueu, & ceux qui alloient fuyants tournerent teste, tellement qu'ils arresterét au milieu d'eux ceux de Tequantepec, & les chargerent fort viuement, en faisant d'eux vne cruelle boucherie. Et poursuyuans leur victoire, ils raserent leur Cité & leur Temple, chastierent rigoureusement tous les circonuoisins, puis ils tirerent outre, & sans s'arrester aucunement, allerent conquestans iusques à Guatulco, qui est vn port auiourd'huy fort cogneu en la mer du Sud. Axayaca retourna de ce voyage à Mexique auec de grandes despoüilles & richesses, où il fut honorablement couronné auec de somptueux & magnifiques appareils de sacrifices, de tributs, & autres choses, où plusieurs vindrent voir son courõnement. Les Roys de Mexique receuoient la couronne de la main des Roys de Tezcuco, qui auoient ceste preeminence. Il fit beaucoup d'autres entreprinses, où il obtint de grandes victoires, estant touſiours le premier, qui conduisoit son armee, & assailloit ses ennemis, d'où il acquit le nom de tres-valeureux Capitaine: & non content de subiuguer les estrangers, il reprima & mit le frein aux siens, qui s'estoient rebellez, ce que iamais aucun de ses predecesseurs n'auoit peu, ny osé faire. Nous auons desia dit cy deuant comme quelques seditieux s'estoient separez de la Republique Mexiquaine, qui fonderent vne Cité proche de Mexique, laquelle ils appellerent Tlatelulco, & fut à l'endroit où est auiourd'huy S. Iacques. Ceux-là s'estans reuoltez tindrent vn party à part, & s'accreurent & multiplierent beaucoup, ne voulans iamais recognoistre les

ſtre les Seigneurs de Mexique, ny leur preſter obeyſſance. Le Roy Axayaca les enuoya donc requerir qu'ils ne fuſſent diuiſez, mais que puis qu'ils eſtoiẽt d'vn meſme ſang & vn peuple, qu'ils ſe ioigniſſent & recogneuſſent le Roy de Mexique. Surquoy le Seigneur de Tlatelulco fit vne reſponce pleine de grand meſpris & orgueil, defiant le Roy de Mexique à combattre en duel, & incontinent aſſembla ſes hommes, commandant à vne partie d'iceux qu'ils allaſſent ſe cacher dans les herbiers du lac, afin d'eſtre mieux couuerts. Où pour ſe mõquer d'auantage des Mexiquains, il leur cõmanda prendre des figures de corbeaux, d'oyes, & d'autres animaux, cõme des grenouilles, & autres ſemblables, penſans par ce moyen ſurprendre les Mexiquains, lors qu'ils paſſeroiẽt par les chemins & chauſſees du lac. Ayant entendu le defi & la ruze de ſon contraire, il partit ſon armee, donnant vne partie à ſon general fils de Tlacaellec, & luy commanda de rompre & de charger ſur ceſte embuſcade du lac, luy d'autre coſté, auec le reſte de ſes gens par vn chemin qui n'eſtoit point hanté, s'alla camper deuant Tlatelulco. Incontinent il fit appeller celuy qui l'auoit defié, afin qu'il accompliſt ſa parole, & comme les deux Seigneurs de Mexique & de Tlatelulco, ſ'aduancerent, ils commanderent chacun aux ſiens, qu'ils ne ſe remuaſſent iuſques apres auoir veu lequel des deux ſeroit le vainqueur, ce qui fut fait, & tout auſſi-toſt ces deux Seigneurs vindrent l'vn contre l'autre valeureuſement, où ayãs longuement combattu, en fin celuy de Tlatelulco fut contraint tourner les eſpaules, d'autant

que celuy de Mexique le chargeoit plus furieuſement qu'il ne pouuoit ſupporter. Ceux de Tlatelulco voyans fuir leur Capitaine, perdirēt courage, & tournerent auſſi le dos : mais les Mexiquains les ſuyuants de prés les chargerent furieuſement. Neantmoins le Seigneur de Tlatelulco n'eſchappa pas des mains d'Axayaca. Car ſe penſant ſauuer, il ſe retira au haut du temple où Axayaca le ſuiuit de prés, qui l'attaignit & le ſaiſit d'vne grande force, puis le jetta du haut du Temple en bas, & fit mettre le feu puis apres au temple, & à la cité. Cependant que cela ſe paſſoit à Tlatelulco, le general Mexiquain eſtoit fort eſchauffé à la vengeance de ceux qui l'auoient pretendu defaire par ruze, & par tromperie, & apres les auoir forcez par armes de ſe rendre, & de luy demander miſericorde, le general leur diſt qu'il ne leur pardonneroit point, que premierement ils n'euſſent fait les offices des figures qu'ils repreſentoient, parquoy il vouloit qu'ils criaſſent comme les grenouilles, & les corbeaux, & chacun ſelon les figures qu'ils auoient prinſes, d'autant qu'ils n'auroient point de compoſition qu'en ce faiſant. Ce qu'il fiſt pour les affronter & moquer de leur ruze. La crainte & neceſſité enſeigne toutes choſes, tellement qu'ils chanterent & crierent auec toutes les differences de voix que l'on leur commanda, pour auoir leurs vies ſauues, combié qu'ils fuſſent fort deſpitez du paſſetemps que leurs ennemis prenoiēt d'eux. Ils diſent que iuſques auiourd'huy durent encor les brocards des Mexiquains enuers les Tlatelulcos, qui le portēt impatiemment, lors que l'on leur ramentoit ces

chants & cris d'animaux. Le Roy Axayaca prit plaisir à ceste risee, & incontinent apres s'en retournerent en Mexique en grande resiouissance. Ce Roy fut estimé pour vn des meilleurs qui ayēt commandé en Mexique. Il regna vnze ans, & luy succeda vn qui fut beaucoup moindre que luy en valeur & vertus.

Des faicts & actes d'Autzol, 8. Roy de Mexique.

CHAP. XIX.

ENtre les quatre eslecteurs de Mexique, qui comme il a esté dit, auoient le droict d'eslire au royaume celuy qu'ils vouloient, il y en auoit vn doüé de plusieurs perfections, nommé Autzol. Ceſtuy fut esleu des autres, & fut ceste election fort aggreable à tout le peuple, car outre ce qu'il estoit fort vaillant, tous l'estimoient courtois & officieux enuers vn chacun, qui est vne des principales conditions requises à ceux qui gouuernent, pour se faire aimer & obeir. Or pour celebrer la feste de son couronnement, il s'aduisa de faire le voyage, & aller chastier l'outrecuidance de ceux de Quaxulatlan, prouince fort riche & abondante, qui est auiourd'huy la principale de la neufue Espagne. Ceux-là auoient volé les officiers & maistres d'hostel qui apportoient le tribut à Mexique, & auec cela s'estoient rebellez. Il eut de grandes difficultez à reduire ceste nation, pource qu'ils s'estoient mis en vn lieu où vn grand bras de mer empeschoit le passage aux Mexiquains. Pour lequel trauerser Autzol fit auec vn estrange trauail & industrie fonder en l'eauë, comme vne islette de fascines, de terre, &

autres materiaux, par le moyen duquel œuure il peut luy & ſes gens paſſer vers ſes ennemis, & leur donner bataille, où il les vainquit, & chaſtia à ſa volonté, puis ſ'en retourna à Mexique en triomphe, & auec grandes richeſſes, pour eſtre couronné Roy, ſelon leur couſtume. Autzol eſtendit ſon Royaume, par pluſieurs conqueſtes qu'il fit, iuſques à paruenir à Guatimalla, qui eſt à trois cens lieuës de Mexique. Il ne fut pas moins liberal que vaillant: car lors que les tributs arriuoient, (leſquels comme il a eſté dit, venoient auec vn grand appareil & abondance) il ſortoit de ſon palais, & faiſoit aſſembler en quelque lieu tout le peuple, puis commandoit que l'on apportaſt là tous les tributs, leſquels il departoit à ceux qui auoient neceſſité. Il donnoit aux pauures des eſtoffes à faire des habits, des viandes, & de tout ce qu'ils auoient de beſoing en grande quantité, & les choſes de prix, comme l'or, l'argent, les ioyaux, & les plumaches eſtoient departis entre les Capitaines, ſoldats & ſeruiteurs de la maiſon, ſelon le merite d'vn chacun. Cet Autzol fut meſme grand politic, & fit abbattre les edifices mal ordonnez, & en reedifier de nouueau d'autres fort ſomptueux. Il luy ſembla que la cité de Mexique auoit trop peu d'eauë, & que le lac eſtoit fort bourbeux, parquoy il ſe delibera d'y faire venir vn gros cours d'eauë, dont ſe ſeruoiẽt ceux de Guyoacan. A ceſte fin il fit venir vers luy le principal de ceſte cité, qui eſtoit vn fameux ſorcier, & luy ayant propoſé ſon intention, le ſorcier luy diſt qu'il regardaſt bien ce qu'il faiſoit, pource que ceſte affaire eſtoit de grande difficulté

& qu'il entendiſt, que ſ'il tiroit ce ruſſeau de ſon cours ordinaire, & le faiſoit aller en Mexique, il noyeroit la cité. Il ſembla au Roy que ces excuſes n'eſtoient que pour euiter l'effect de ſon deſſein, parquoy en eſtant irrité le renuoya, & quelques iours apres enuoya à Cuyoacan vn preuoſt pour prendre le ſorcier, lequel ayant entendu pour quelle occaſion venoient les miniſtres du Roy, les fit entrer en ſa maiſon, puis ſe transforma & ſe preſenta à eux en forme d'vn aigle terrible, dequoy le preuoſt & ſes gens eſpouuentez, ſ'en retournerent ſans le prendre. Autzol irrité en renuoya d'autres, auſquels il ſe preſenta en figure d'vn tigre tres-furieux, & ne luy oſerent nõ plus toucher. Les troiſieſmes y furent, & le trouuerent en forme d'vn ſerpent horrible, dont ils eurent grande frayeur. Le Roy eſmeu d'auantage de ces façõs de faire, enuoya dire à ceux de Cuyoacan, que ſ'ils ne luy amenoient le ſorcier lié, il feroit raſer leur cité: pour craincte dequoy, ou ſoit que luy de ſa volonté, ou ſoit qu'il y euſt eſté forcé des ſiens, en fin ſe laiſſa emmener au Roy, qui le fit incontinent eſtrangler, puis apres il accomplit ſon deſſein, faiſant cauer vn canal, par où ceſte eauë peut couler à Mexique, par le moyẽ duquel il fit venir vn gros cours d'eauë au lac, lequel ils conduirent auec de grandes ceremonies & ſuperſtitions, où il y auoit des preſtres qui alloient enſenſans le long du riuage, les autres ſacrifians des cailles du ſang deſquelles ils oignoiẽt les bords du canal, & les autres ſonnans des cornets accompagnoient l'eauë de leur muſique. Vn des principaux alloit veſtu d'vn habit de la

façon qu'ils attribuoient à la deesse de l'eauë, & tous la saluoient, luy disant qu'elle fust la bien venuë. Toutes lesquelles choses sont peintes & figurees és annales de Mexique, le liure desquelles est auiourd'huy à Rome, qui a esté mis en la sacree Bibliotheque, ou librairie Vaticane, où vn pere de nostre cõpagnie qui estoit venu de Mexique le vid, & les autres histoires lesquelles il expliquoit, & faisoit entendre au Bibliothecaire de sa Saincteté, qui se plaisoit infiniment d'entendre ce liure, lequel il n'auoit iamais peu comprendre. Finalemẽt l'eauë fut amenee en Mexique, mais elle y sourdit en telle abondance, que peu s'en falluſt qu'elle ne noyast la cité comme l'autre auoit predit, & en effect elle ruina vne grande partie d'icelle, à quoy incontinent ils remedierent, par l'industrie d'Autzol. D'autant qu'il fit faire vn canal & issuë, pour en faire couler les eaux, au moyen dequoy il repara les bastimens qui estoient tombez d'vn ouurage exquis, estans au parauant de meschãs edifices. Par ainsi il laissa sa cité enuironnee d'eauë, comme vne autre Venise, & fort bien bastie. Son regne dura onze ans, qui s'acheua au dernier & plus grand successeur de tous les Mexiquains.

De l'esslection du grand Moteçuma dernier Roy de Mexique.

CHAP. XX.

AV temps que les Espagnols entrerent en la neufue Espagne, qui fut en l'an du Seigneur mil cinq cens dixhuict, Moteçuma second de ce nom, & dernier Roy des Mexiquains, ie dy dernier, car iaçoit que ceux de Mexique, apres sa mort

en eſleurent vn autre, voire du viuant meſme de Moteçuma, qu'ils declarerẽt ennemy de la patrie, comme l'õ verra cy apres. Mais celuy qui luy ſucceda, & celuy qui vint captif entre les mains du Marquis de Vallé, n'eurent que le nom & tiltre de rois, d'autant que le Royaume eſtoit ja preſque tout rendu aux Eſpagnols. Tellement qu'auec raiſon nous cõtons Moteçuma, pour le dernier Roy, & comme tel il vint au periode de la puiſſance & grãdeur des Mexiquains, ce qui eſt admirable pour eſtre arriué entre barbares. A ceſte cauſe, & que celle là eſtoit la ſaiſon, que Dieu auoit choiſie, pour enuoyer la cognoiſſance de ſon Euãgile, & regne de Ieſus-Chriſt, en ceſte contree ie racõteray plus diſtinctement les actes de Moteçuma, que des autres. Auparauant qu'il fuſt Roy, il eſtoit de ſon naturel fort graue, & fort poſé, & parloit peu, tellement que quand il opinoit au priué conſeil, où il aſſiſtoit, ſes propos & diſcours faiſoient admirer vn chacun, ſi bien que deſlors il eſtoit craint, & reſpecté. Il ſe retiroit ordinairement en vne chapelle, qui luy eſtoit deſtinee au Temple de Vitzilipuztli, où ils diſoient que leur idole parloit auec luy, & à ceſte occaſion eſtoit eſtimé fort religieux & deuot. Pour ſes perfections donc, & pour eſtre tres-noble, & de grand courage, ſon eſlection fut briefue & facile, comme d'vne perſonne ſur laquelle tous auoient les yeux fichez, pour eſtre digne d'vne telle charge. Ayant entendu ſon eſlection, il ſe cacha au temple en ceſte chapelle, fuſt qu'il le fiſt par diſcours, & qu'il apprehendaſt vne charge ſi arduë & difficile, comme eſtoit de regir vn tel peuple: ou fuſt, comme ie croy,

par hypocrisie, & pour monstrer qu'il ne desiroit en rien l'Empire. En fin ils le trouuerent là, & le prindrent & menerent à son consistoire, l'accompagnant auec toute la resiouissance qui leur fut possible. Il marchoit auec vne telle grauité, qu'ils disoient tous que le nom de Moteçuma luy conuenoit fort bien, qui vaut autant à dire que seigneur courroucé. Les Electeurs luy firent vne grande reuerence, luy faisans entendre qu'il auoit esté esleu. De là il fut mené deuant le fouyer des Dieux, pour encenser, où il leur offrit sacrifices en se tirant du sang des oreilles, & des mollets des jambes, selon leur coustume. Ils le reuestirent de ses ornements Royaux, & luy ayans percé les narines par le cartilage, ils y pendirent vne esmeraude tres riche, coustume certes barbare & fascheuse, mais le desir de commander empesche de sentir telles choses. Apres qu'il fut assis en son throsne, il ouyt les oraisons & harangues que l'on luy fit, lesquelles aussi, selon qu'ils auoient accoustumé, estoient elegantes, & artificieuses. La premiere fut prononcee par le Roy de Tescuco, laquelle ayant esté conseruee pour la fraische memoire, & estant bien digne d'estre ouye: ie la refereray icy de mot à mot, & dit ainsi: *La concordance & vnité des voix sur ton election, donne assez à entendre (tres-noble adolescent) le grand heur que tout le Royaume en doit receuoir, tant pour auoir merité, & esté digne que tu luy commandasses que pour la resiouyssance si generale que tous demonstrẽt, à cause d'icelle. Enquoy à la verité ils ont biẽ de la raison: car desia l'Empire de Mexique se va tellemẽt dilatant, que pour gouuerner vn monde, comme il est, &*

porter vne charge si pesante, il n'est pas de besoing d'vne moindre dexterité, & magnanimité, que de celle qui reside en ton ferme & valeureux cœur, ny d'vn entendement moins reposé & de moindre prudence que de la tienne. Ie voy & recognoy clairement, que le Dieu tout-puissant aime ceste cité, puis qu'il luy a donné la clarté, de choisir ce qui luy estoit conuenable. Car qui est celuy qui ne croira qu'vn Prince, qui auant que de regner, auoit penetré les neuf voutes du Ciel, ne doiue aussi bien obtenir auiourd'huy les choses qui sont terriennes, pour secourir son peuple, en s'aidant à ceste fin de son entendement si bon & si subtil, veu qu'il y est obligé, par le deuoir & la charge de Roy? Qui ne croira aussi que le grand courage, que tu as touſiours valeureusement monstré en affaires d'importance, ne te manquera point auiourd'huy ès choses où tu en as tant de besoing? Qui pensera qu'en vne telle valeur puisse defallir l'aide & le secours à la veufue, & à l'orphelin? Qui ne se persuadera que l'Empire Mexiquain ne soit paruenu au sommet de son authorité, puis que le Seigneur des choses creees, t'a departy vne telle & si grande grace, que par ton seul regard, tu fais esmerueiller ceux qui te contemplent: Resiouy toy donc, ô terre heureuse, à qui le createur a donné vn Prince, qui te sera vne colomne ferme, sur laquelle tu seras appuyee, qui sera ton pere, & ta deffence, duquel tu seras secourue au besoing, qui sera plus que frere enuers les siens, par pieté & sa clemence. Tu as vn Roy, qui à cause de son estat ne se donnera point aux delices, & qui ne demeurera point estendu en vn lict occupé en vices, & en passetemps: au contraire, au milieu de son plus doux & plus profond somme, son cœur treſſaillira, & se resueillera, pour le soucy qu'il doit auoir de toy, & ne sentira point le gouſt du plus sauoureux mets de son disner, ayant l'esprit suspendu en l'ima-

gination de ton bien. Dy moy donc Royaume bien heureux, si ie n'ay pas raison de dire que tu te resiouisses, & te recree à present, d'auoir trouué vn tel Roy: Et toy genereux adolescent, & tres-puissant seigneur nostre, ayes confiance & bon courage, que puisque le seigneur des choses crees t'a donné ceste charge, il te dõnera aussi la prouesse, la magnanimité requise pour l'exercer, & peux bien esperer, que celuy qui au temps passé a vsé de si grandes liberalitez enuers toy, ne te deniera point ses plus grands dons, puis qu'il t'a mis en vne charge si grande, de laquelle puisse tu ioüir plusieurs annees. Le Roy Moteçuma fut fort ententif à ce discours, lequel estant acheué, ils disent qu'il se troubla d'vne telle sorte, que voulant par trois fois respondre il ne peut parler, estant vaincu des larmes que l'aise & le contentement a bien souuent accoustumé de causer, en demonstration de grande humilité. En fin, estant reuenu à soy, il dist brefuement: *Ie serois trop aueuglé, bon Roy de Tezcuco, si ie ne cognoissois, & entendois, que les choses que vous m'auez dittes, sont vne pure faueur qu'il vous plaist me prester, puis qu'entre tant d'hommes si nobles, & si genereux, qu'il y a en ce Royaume, vous auez esleu le moins suffisant, qui est moy, & à la verité, ie me sens tellement incapable d'vne charge de si grande importance, que ie ne sçay que faire, autre chose que de supplier le Createur des choses creees, qu'il me fauorise, & demande à tous qu'ils le supplient pour moy.* Ces paroles dites il recommença derechef à pleurer.

Comment Moteçuma ordonna le ſeruice de ſa maiſon, & de la guerre qu'il fit pour ſon couronnement.

CHAP. XXI.

SEL V Y là qui en ſon eſlectiõ fit vne telle demonſtration d'humilité, & douceur, ſe voyãt Roy comm'ça incontinent à deſcouurir ſes hautes penſees. La premiere fut qu'il commãda qu'il n'y euſt aucun Plebeian qui ſeruiſt en ſa maiſon, ny euſt office Royale, ainſi que ſes predeceſſeurs en auoient vſé iuſques alors, leſquels il blaſma de s'eſtre ſeruis de gens de baſſe condition, & voulut que tous les ſeigneurs & plus illuſtres perſonnages de ſon Royaume, demeuraſſent en ſon palais, & exerçaſſẽt les offices de ſa cour & de ſa maiſon. A quoy ſ'oppoſa vn vieillard de grãde authorité, qui auoit eſté ſon precepteur, luy diſant qu'il regardaſt bien à ce qu'il faiſoit, & qu'il ſe mettoit en danger d'vn grand inconuenient, d'autant que c'eſtoit ſeparer de ſoy & eſloigner tout le vulgaire, & gent populaire, tellement qu'ils ne l'oſeroiẽt regarder en la face, ſe voyãs ainſi reietez de luy. Il repliqua que c'eſtoit ce qu'il entendoit faire, & qu'il ne permettroit pas que les Plebeiẽs allaſſent ainſi meſlez parmy les nobles, cõme ils auoient fait iuſques alors, diſãt que le ſeruice qu'ils faiſoiẽt eſtoit ſelon leur condition, qui cauſoit que les Rois ne gagnoiẽt aucune reputation, & ainſi demeura ferme en ſa reſolution. Auſſi toſt il fit commander à ceux de ſon conſeil, qu'ils oſtaſſent tous les Plebeiens des offices & charges, qu'ils exerçoient, tant

en ſa maiſon qu'en ſa cour, & qu'ils en pourueuſſent des Cheualiers, ce qui fut fait. Apres il illa en perſonne à l'entrepriſe neceſſaire pour ſon couronnement. En ce temps ſ'eſtoit reuolté contre la couronne vne prouince fort eſloignee, vers la mer Oceane du Nort, où il mena auec luy la fleur de ſes hommes, fort leſtes & bien accommodez. Il y fit la guerre, auec vne telle valeur & dexterité, qu'ẽ fin il ſubiuga toute la prouince, & chaſtia rigoureuſement les rebelles, retournant auec vn grand nombre de captifs pour les ſacrifices, & beaucoup d'autres deſpoüilles. Toutes les citez luy firent de ſolẽnelles receptions à ſon retour, & les ſeigneurs d'icelles luy donnerent l'eauë à lauer, luy faiſans offices de ſeruiteurs, choſe non encor vſitee par aucun de ſes predeceſſeurs. Telle eſtoit la crainte & le reſpect qu'ils luy portoient. L'on fit en Mexique les feſtes de ſon couronnement auec vn tel appareil de dances, comedies, entremets, luminaires, & inuentions par pluſieurs & diuers iours: Et y arriua vne ſi grande richeſſe de tributs apportez de tous ſes Royaumes, qu'il y vint des eſtrangers incogneus à Mexique, & leurs ennemis meſme y vindrent en grand nombre, en habit diſſimulé, pour voir ces feſtes, comme ceux de Tlaſcalla, & ceux de Mechouacan. Ce qu'ayant eſté deſcouuert par Moteçuma, il commanda qu'on les logeaſt & traictaſt benignement, & honorablement, comme ſa propre perſonne. Il leur fit meſme faire de belles galleries pareilles aux ſiennes, deſquelles ils peuſſent voir & contempler les feſtes. Par ainſi ils entroient de nuict en ces feſtes, comme le Roy, faiſans leurs ieux & maſcarades. Et

pource que i'ay fait mention de ces prouinces, il ne ſera mal à propos d'entendre, que iamais ceux de Mechouacan, de Tlaſcalla, & de Tapeaca, ne ſe voulurent rendre aux Mexiquains, mais au contraire combatirent touſiours valeureuſement cõtr'eux, voire quelquesfois les Mechouacans vainquirent ceux de Mexique, comme firẽt auſſi ceux de Tapeaca. Auquel lieu le Marquis Dom Fernand Cortes, apres que luy & les Eſpagnols eurẽt eſté chaſſez de Mexique, pretendit fonder la premiere cité d'Eſpagnols, qu'il appella ſi bien m'en ſouuient, Segura de la Frontiere, mais ceſte peuplade dura peu de temps, par ce que ayant depuis reconqueſté Mexique, tous les Eſpagnols y allerent habiter. En fin ceux de Tapeaca, de Tlaſcalla, & de Mechouacan ont touſiours eſté ennemis des Mexqiuains, encor que Meteçuma diſt à Cortes, qu'il ne les auoit pas ſubiuguez tout à propos, afin d'auoir en eux vn exercice de guerre, & nombre de captifs.

Des mœurs & grandeur de Moteçuma.

CHAP. XXII.

LE Roy s'adonna à ſe faire reſpecter, voire quaſi adorer comme Dieu. Nul Plebein ne le pouuoit regarder en face, que s'il le faiſoit, il eſtoit puny de mort. Il ne mettoit iamais ſes pieds en terre, mais eſtoit touſiours porté ſur les eſpaulles de quelques ſeigneurs, & s'il deſcẽdoit, ils luy mettoient de riches tapis, ſur leſquels il marchoit. Quand il faiſoit quelque voyage, luy & les ſeigneurs de ſa compagnie alloient comme dans vn

parc ou circuit qui estoit fait tout à propos, & le reste du peuple alloit hors du parc, l'enuironnant d'vn coste & d'autre. Iamais il ne vestoit vn habit deux fois, ny mangeoit, ny beuuoit en vn vase ou plat plus d'vne fois, tout y deuoit estre tousiours neuf, & donnoit à ses seruiteurs ce qui luy auoit seruy vne fois, de façon qu'ils estoient ordinairement riches & magnifiques. Il estoit extrememẽt diligent à faire obseruer les loix, & quãd il retournoit victorieux de quelque guerre, il faignoit aucunesfois de s'aller esbatre, puis se deguisoit pour voir si les siens, pensans qu'il ne fust present, laissoient & obmettoient à faire quelque chose de la feste ou reception : que s'il y auoit quelque excez ou quelque defaut, il en faisoit la punition rigoureusement. Et afin de cognoistre mesme commẽt ses ministres faisoient leurs offices, il se deguisoit bien souuent, & enuoyoit offrir des dons & presens aux Iuges, les prouoquãt à faire quelque chose de mal. Que s'ils tomboient en faute, ils estoiẽt incontinent punis de mort sans remission, & les faisoit mourir, sans auoir esgard qu'ils fussent seigneurs ou ses parens, voire de ses propres freres. Il conuersoit & se familiarisoit peu auec les siens, & peu souuent se laissoit voir, estant ordinairement retiré pour penser au gouuernement de son Royaume. Outre ce qu'il estoit grand iusticier & fort braue, il fut fort belliqueux & bien fortuné, au moyen dequoy il obtint de grandes victoires, & paruint à ceste grandeur, qui est descrite aux histoires d'Espagne. De laquelle il me semble que ce seroit chose inutile d'escrire d'auantage: seulemẽt i'auray soin de reciter cy apres ce que les liures &

hiſtoires des Indiés racontent, & dequoy nos eſcriuains Eſpagnols ne font aucune mentiõ, pour n'auoir ſuffiſamment entendu les ſecrets de ceſte contree, qui ſont choſes fort dignes d'eſtre cogneuës, comme l'on verra cy apres.

Des preſages & prodiges eſtranges qui aduindrent en Mexique auant que leur Empire print fin.

CHAP. XXIII.

COMBIEN que l'eſcriture ſaincte nous defende d'adiouſter foy aux augures & prognoſtications vaines, & que S. Hieroſme nous aduertiſſe de ne craindre point les ſignes du Ciel cõme font les Gentils: Neantmoins la meſme eſcriture enſeigne, que les ſignes mõſtrueux & prodigieux, ne ſont pas du tout à meſpriſer, & que bien ſouuẽt ils ont accouſtumé de preceder quelques changemens vniuerſels, & les chaſtiments que Dieu veut faire, ainſi que le remarque fort bien Euſebe de Ceſaree, d'autant que le meſme ſeigneur du ciel, & de la terre enuoye de els prodiges & nouueautez au ciel, aux elemens, aux animaux, & en ſes autres creatures, afin qu'en partie cela ſerue d'aduertiſſemẽt aux hommes, & en partie qu'ils ſoient vn commencement de la peine & du chaſtiment, par la peur & l'eſpouuentement qu'ils apportent. Il eſt eſcrit au ſecond liure des Machabees, qu'auparauant ce grand changement & perſecutiõ du peuple d'Iſraël, qui fut cauſee par la tyrannie d'Antiochus, ſurnõmé Epiphanes, lequel les ſainctes lettres appellẽt racine de peché, il arriua que par quarante iours entiers l'on vid par tout Hieruſalem

Deut. 18.

Hieroſ. 10

Lib. 9. de demonſt. Euang. demonſt. 1.

1. *Mach.* 5

1. *Mac.* 1.

de grands escadrons de cheualiers en l'air, lesquels auec des armes dorees, leurs lances & escus, & sur des cheuaux furieux, ayants leurs espees tirees se frappoient & offensoient, escarmouchans les vns contre les autres, & disent que ceux de Hierusalem voyans cela, supplioient Dieu qu'il appaisast son ire, & que ces prodiges tournassent en bien. Il est escrit mesme au liure de Sapience, que quand Dieu voulut tirer son peuple d'Egypte & chastier les Egyptiens, quelques visions terribles & espoupouuantables s'apparurent à eux, comme des feux, qui furent veuz hors heure en formes horribles. Iosephe au liure de la guerre des Iuifs, raconte plusieurs & grands prodiges qui precederent la destruction de Hierusalem, & la derniere captiuité de son malheureux peuple, que Dieu eut en horreur pour iuste occasion, duquel Eusebe de Cesaree & les autres racontent les mesmes passages, authorisans ses prognostics. Les Historiens sont pleins de semblables obseruations aux grãds changemens d'Estats ou Republiques, cõme Paul Oroste qui en raconte plusieurs, & sans doute ceste obseruation n'est pas vaine ny inutile: car iaçoit que ce soit vanité, voire superstition deffendue par la loy nostre Dieu, de croire legerement à ces prognostics & signes, toutesfois és choses fort grandes, comme és changemens de nations, Royaumes & loix fort notables: ce n'est pas chose vaine, mais biẽ plustost certaine & bien asseuree de croire que la sagesse du Tres haut ordonne & vueille permettre ces choses, qui donnent quelque nouuelle & presage de ce qui doit arriuer, pour seruir, comme i'ay dit, d'aduertissemẽt aux vns, & de chastiment

Sap. 17.

Euseb. lib. 1 *de Eccl. hist.*

chaſtiment aux autres, & à tous de teſmoignage que le Roy des Cieux a ſoucy des affaires des hõmes, lequel tout ainſi qu'il a ordonné de tres-grands & eſpouuentables preſages pour le plus grand changement du monde, qui ſera le iour du iugement, ainſi luy plaiſt-il de donner de merueilleux preſages pour denoter d'autres changemens moindres en diuers endroits du monde, qui ſont toutesfois remarquables, leſquels il diſpoſe ſelon la loy de ſon eternelle ſageſſe. L'on doit auſſi entendre, que combien que le diable ſoit pere de menſonge, neantmoins le Roy de gloire luy fait bien ſouuent confeſſer la verité contre ſa volonté, laquelle il a declaree pluſieurs fois de pure crainte, comme il fit au deſert par la bouche des demoniaques, criant que IESVS eſtoit le SAVVEVR, qui eſtoit venu pour le deſtruire: Comme il fit par la Pythoniſſe, qui diſoit que Paul preſchoit le vray Dieu. Comme quand il l'apparut & tourmenta la femme de Pilate, laquelle il fit interceder pour IESVS, homme iuſte. Et comme pluſieurs autres hiſtoires, outre les ſacrees, rapportẽt diuers teſmoignages des idoles, en approbation de la Religion Chreſtienne, dequoy Lactance, Proſpere, & autres font mention. Que l'on liſe Euſebe aux liures de la preparation Euangelique, & ceux de ſa Demonſtration, où il eſt traicté amplement de ceſte matiere. I'ay dit cecy tout à propos, afin qu'aucun ne meſpriſe ce que racontent les Hiſtoires & Annales des Indiens touchant les preſages & prodiges eſtranges qu'ils eurent de la prochaine fin & ruyne de leur Royaume, & du Royaume du diable qu'ils adoroient tout enſemble. Leſquels me

Matth. 1. Luc. 4.

Act. 16.

ſemblent dignes d'eſtre creus, & que l'on y adiouſte foy, tant pour eſtre aduenus y a peu de temps, & que la memoire en eſt encor toute fraiſche, que pource que c'eſt vne choſe fort vraye ſemblable, que le diable ſe lamentaſt d'vn ſi grand changement, & que Dieu par vn meſme moyen commençaſt à chaſtier les idolatres ſi cruels & abominables. C'eſt pourquoy ie les raconteray icy comme choſes vrayes. Il aduint donc que Moteçuma ayant regné pluſieurs annees en grande proſperité, & tellement eſleué en ſes fantaſies, qu'il ſe faiſoit ſeruir & craindre, voire adorer comme ſ'il euſt eſté Dieu: le ſeigneur tout-puiſſant commença de le chaſtier & de l'aduertir auſſi, permettant que les meſmes diables qu'il adoroit luy annonçaſſent les triſtes nouuelles de la perdition de ſon Royaume, & le tourmentaſſent par des prognoſtics qui n'auoient iamais eſté veuz, dequoy il demeura ſi triſte & ſi troublé, qu'il en deuint tout hors de ſon ſes. L'idole de ceux de Chollola, qu'ils appelloient Quetzacoalt, annonça qu'il venoit vne gent eſtrange pour poſſeder ſes Royaumes. Le Roy de Tezcuco, qui eſtoit grand magicien & auoit accord auec le diable, vint vn iour viſiter Moteçuma à heure extraordinaire, & l'aſſeura que ſes dieux luy auoient dit, qu'il y auoit de grandes pertes qui ſ'appreſtoient pour luy & pour tout ſon Royaume. Pluſieurs ſorciers & enchanteurs luy en alloient dire autant, entre leſquels il y en eut vn qui luy annonça fort particulierement ce qui luy aduint du depuis. Et comme il eſtoit auec luy, l'aduertit que les poulces des pieds & des mains luy deffailloient. Moteçuma ennuyé de tel-

les nouuelles faiſoit prẽdre tous ces ſorciers: mais incontinent ils diſparoiſſoient en la priſon, dequoy il prenoit telle rage, que ne les pouuãt tuer, il faiſoit mourir leurs femmes & leurs enfans, & deſtruire leurs maiſons & leurs moyens. Or ſe voyant importuné & agité de ces aduertiſſemẽts, il voulut appaiſer l'ire de ſes dieux, & pour ceſte cauſe il ſ'efforça de faire apporter vne grãde pierre, pour ſur icelle faire de grands ſacrifices. Pour en venir à bout il enuoya grand nombre de peuple pour l'amener auec des engins & inſtrumens, leſquels ne la peurent aucunement mouuoir, bien que ſ'y eſtans obſtinez ils y euſſent rõpu pluſieurs engins. Mais comme ils perſeueroient touſiours de la vouloir enleuer, ils ouyrent vne voix ioignant la pierre, qui diſoit qu'ils ne trauaillaſſent point en vain, & qu'ils ne la pourroient point enleuer, pource que le Seigneur des choſes creées ne vouloit plus que l'on fiſt ces choſes là. Motecçuma ayant entendu cela, commanda que l'on fiſt les ſacrifices en ce lieu, & diſent que la voix parla derechef diſant. *Ne vous ay ie pas dit, que ce n'eſt point la volõté du ſeigneur des choſes creées, que cela ſe faſſe, & afin que vous croyez qu'il eſt ainſi, ie me laiſſeray porter quelque peu, puis apres vous ne me pourrez mouuoir.* Ce qui aduint ainſi, car incontinent ils la menerent quelque peu d'eſpace, aſſez facilement, puis apres ils n'y peurent que faire iuſques à ce que par beaucoup de prieres, elle ſe laiſſa porter iuſques à l'entree de la cité de Mexique, où ſubitement elle tomba dans le lac, & la recherchans, ne la peurent retrouuer, mais fut trouuee depuis au meſme lieu d'où ils l'auoient tiree, dequoy ils demeurerent

tous confus,& eſpouuentez. En ce meſme temps apparut au ciel vne flambe de feu treſ-grande, & fort luiſante en façon de piramide, laquelle commençoit à apparoiſtre à la minuict, & alloit touſiours montant, iuſques au matin leuer du Soleil, qu'elle demeuroit au Midy, où elle diſparoiſſoit. Elle ſe monſtra de ceſte façon chaſque nuict par l'eſpace d'vn an entier,& toutes les fois qu'elle apparoiſſoit, le peuple iettoit de grands cris, comme ils auoient accouſtumé, croyãs que c'eſtoit vn preſage de grand malheur. Il aduint meſme que le feu ſe print au temple, ſans qu'il y euſt aucun au dedans, ny hors proche d'iceluy, ny qu'il y fuſt tombé aucun eſclair ny tonnere. Surquoy les gardes s'eſtans eſcriees, il y accourut grand nõbre de peuple auec de l'eauë, mais rien ny peut remedier, tellement qu'il fut du tout conſommé, & diſent qu'il ſembloit que le feu ſortiſt des meſmes pieces de bois, & qu'il s'enflamboit d'auãtage par l'eauë que l'on y iettoit. L'õ vid ſortir vne Comette en plein iour, qui couroit du Ponant vers l'Orient, iettant grande quantité d'eſtincelles, & diſent que ſa figure eſtoit comme d'vne queüe fort longue, ayãt au commencement trois teſtes. Le grand lac qui eſtoit entre Mexique, & Tezcuco, ſans qu'il y euſt aucun vent, & ſans tremblement de terre ou aucune autre cauſe apparante, commença ſoudainement à bouillir, & creurent tellement ces bouillons, que tous les edifices, qui eſtoient proches d'icelle, tomberent par terre. Ils diſent que l'on ouit en ce temps pluſieurs voix comme d'vne femme angoiſſee, qui diſoit quelques fois, *ô mes enfans ja eſt venu le temps de voſtre deſtruction, & d'autres fois*

diſoit: ô mes enfans, où vous porteray-ie, afin que vous ne vous acheuiez de perdre du tout? Il apparut meſme diuers monſtres auec deux teſtes, qui eſtans portez deuant le Roy diſparoiſſoient auſſi toſt. Tous ces monſtres furẽt ſurpaſſez par deux autres fort eſtrãges, dont l'vn fut, que les peſcheurs du lac prindrẽt vn oiſeau grand comme vne grue, & de la couleur meſme, mais d'vne eſtrange façon, & non iamais veüe. Ils le porterent à Moteçuma, qui pour lors eſtoit au palais qu'ils appelloient de pleur, & de dueil, lequel eſtoit tout tendu de noir: d'autant que cõme il auoit pluſieurs palais, pour la recreation, il en auoit auſſi pluſieurs pour le temps d'affliction, dont il eſtoit alors aſſez changé & tourmenté, à cauſe des menaces que ſes dieux luy faiſoient, par de ſi triſtes aduertiſſemens. Les peſcheurs arriuerent ſur le poinct de midy, & mirent deuant luy cet oiſeau, qui auoit au faiz de la teſte vne choſe comme luiſante, & tranſparente, en façon de miroir, où Moteçuma veid les cieux, & les eſtoilles, dequoy il demoura tout eſtonné, puis tournant les yeux au ciel, & ne voyant point d'eſtoilles, recommença à regarder en ce miroir, où il veid qu'il venoit vn peuple en guerre deuers l'Orient, & qu'il venoit armé combatant, & tuant. Il fit appeller ſes deuins, & pronoſtiqueurs, dont il en auoit vn grãd nobre, leſquels ayans veu toutes choſes, & ne ſçachans donner raiſon de ce qui leur eſtoit demandé, incontinent l'oiſeau diſparut, tellement qu'ils ne le veirent onques depuis, dont Moteçuma demeura fort triſte & deſconforté. L'autre prodige qui luy aduint, fut qu'vn laboureur qui auoit le renom d'homme de biẽ, le vint

trouuer,& luy raconta qu'eſtant le iour de deuant à faire labourage,vn grand Aigle vint volant vers luy,qui le print en ſes griffres,& ſans le bleſſer, le porta vne certaine cauerne,où il le laiſſa,prononçant cet aigle ces paroles. *Tres puiſſant ſeigneur, i'ay apporté celuy que tu m'as commandé.* Et l'Indien laboureur regarda de tous coſtez à qui il parloit, mais il ne veid perſonne. Alors il ouit vne voix qui luy dit,cognois-tu cet homme, que tu vois là eſtendu en terre,& regardant en icelle veid vn hõme endormy & fort vaincu du ſommeil auec les enſeignes royalles,des fleurs en la main,& vn baſton de ſenteurs & parfum ardant comme ils ont accouſtumé d'vſer en ce pays, lequel le laboureur regardant recogneut que c'eſtoit le grãd Roy Moteçuma:parquoy il reſpondit incontinent, apres l'auoir regardé , *grand ſeigneur ceſtuy-cy reſſemble à noſtre Roy Motecuma.* La voix recommença à dire, *tu dis vray,regarde quel il eſt,& comme tu le vois endormy , & aſſoupy ſans auoir ſoing des grands maux & des trauaux qui luy ſont preparez. Il eſt maintenant temps qu'il paye le grand nõbre des offenſes qu'il a faites à dieu, & qu'il reçoiue la peine de ſes tyrannies, & de ſon grand orgueil , & neantmoins tu vois comme il a ſi peu de ſoucy de cela,& qu'il eſt ſi aueuglé en ſes miſeres, qu'il n'a deſia plus de ſentiment. Mais afin que tu le puiſſes mieux voir, pren ce baſton de ſenteurs qu'il tient ardant en ſa main, & luy mets contre le viſage , & lors tu verras qu'il ne le ſentira pas.* Le pauure laboureur n'oſa approcher, ny faire ce que l'õ luy diſoit,pour la grand' crainte qu'ils auoient tous de ce Roy , mais la voix recommença à dire, *N'ayes point de crainte , car ie ſuis ſans comparaiſon plus que ce Roy, ie le puis deſtruire,&*

le deffendre: parquoy fais ce que ie te cõmande. Sur ce cõmandement le paisan prend ce baston d'odeurs, de la main du Roy, & luy mit ardent contre le nez, mais il ne se mouua, ny monstra aucun sentiment. Cela fait la voix luy dist que puis qu'il voyoit, cõbien ce Roy estoit endormy, qu'il l'allast resueiller, & luy racontast ce qu'il auoit veu. Alors l'aigle par le mesme commandement reprint l'homme en ses griffes, le remettant au propre lieu, où il l'auoit prins, & pour accomplissement de ce qui luy auoit esté dit, venoit-là pour l'en aduertir. Ils disent qu'alors Moteçuma se regarda au visage, & trouua qu'il l'auoit bruslé, ce qu'il n'auoit iusques alors senty, dequoy il demeura extremement triste & ennuyé. Il peut estre que ce que le rustique raconta luy estoit arriué, en imaginaire vision, & n'est pas incroyable, que Dieu ordonna par le moyen d'vn bon Ange, ou permist par le moyen du mauuais, qu'on donnast ceste aduertissement au rustique, pour le chastiment du Roy, quoy qu'infidelle: veu que nous lisons en la diuine Escriture, que des hommes infidelles, & pecheurs, ont eu de semblables apparitions, & reuelations, comme Nabuchodonosor, Balaam & la Pythonisse de Saul. Et quand quelque chose de ces apparitions ne seroit arriué si expressement, à tout le moins il est certain que Moteçuma eut beaucoup de grãdes tristesses & fascheries, pour plusieurs & diuerses reuelations qu'il eut, que son Royaume & sa loy se deuoient bien tost acheuer.

Daniel.2
Num. 22
3. Reg. 28

De la nouuelle que Moteçuma receut de l'ariuee des Eſpagnols en ſa terre, & de l'Ambaſſade qu'il leur enuoya.

CHAP. XXIIII.

AV quatorzieſme an du regne de Moteçuma, qui fut l'an de noſtre Sauueur mil cinq cens dix-ſept, apparurent en la mer du Nort des nauires, & des hommes deſcendans, dequoy les ſujects de Moteçuma furent beaucoup eſmerueillez, & voulans s'enquerir, & ſe ſatisfaire d'auantage qui ils eſtoient, ils furent aux nauires dans des canoës, portans pluſieurs rafraiſchiſſements de viãdes, & d'eſtoffes à faire des habits, faignans de les leur aller vendre. Les Eſpagnols les recueillirent en leurs nauires, & en payemens de leurs viandes, & eſtoffes qui leur furent aggreables, ils leur donnerent des chaines de pierres fauſſes, rouges, azurees, vertes, & iaulnes, que les Indiens croyoient eſtre pierres precieuſes. Et les Eſpagnols s'informans qui eſtoit leur Roy, & de ſa grande puiſſance, leur donnerẽt congé, en leur diſant qu'ils portaſſent ces pierres à leur ſeigneur, & luy diſſent que pour le preſent ils ne pouuoient l'aller voir, mais qu'incontinent ils retourneroient & le viſiteroient. Ceux de la coſte allerent incontinent à Mexique auec ce meſſage, portans la repreſentation de tout ce qu'ils auoient veu depeinte en des draps qu'ils auoiẽt, tant des nauires, des hommes, que des pierres qu'ils leur auoient donnees. Le Roy Moteçuma demeura par ce meſſage fort pẽſif, & leur commanda qu'ils ne le diuulgaſſent, &

ne le diſſent à perſonne. Le iour enſuiuant il aſſembla ſon conſeil,& leur ayant mõſtré les draps, & les chaines,mit en deliberation ce qu'il deuoit faire, où il fut reſolu de donner ordre à toutes les coſtes de la mer,que les habitãs y fuſſent au guet, & que quelque choſe qu'ils veiſſent, ils en aduiſaſſent incontinent le Roy. L'annee enſuiuante, qui fut au commencement de l'an mil cinq cens dix-huict, ils veirent paroiſtre en la mer la flotte où eſtoit le Marquis del Vallé, Dõ Fernande Cortes,auec ſes compagnons, nouuelle qui troubla beaucoup Moteçuma,& conſultant auec les ſiẽs, ils dirent tous que ſans faute leur ancien & grand ſeigneur Quetzalcoalt eſtoit venu, lequel leur auoit dit qu'il retourneroit du coſté d'Orient,où il ſ'en eſtoit allé. Il y auoit entre les Indiens vne opinion, qu'vn grand Prince les auoit au temps paſſé laiſſez,& promis qu'il retourneroit,de l'origine & fondement de laquelle opinion ſera dit en vn autre lieu.C'eſt pourquoy ils enuoyerent cinq principaux Ambaſſadeurs,auec des preſẽs riches, pour le congratuler de ſa venuë, leur diſans qu'ils ſçauoient bien que leur grand ſeigneur Quetzalcoalt venoit là, & que ſon ſeruiteur Moteçuma l'enuoioit viſiter, ſe tenant pour ſon ſeruiteur. Les Eſpagnols entendirẽt ce meſſage par le moyẽ de Marina Indienne qu'ils menoient auec eux, & ſçauoit la langue Mexiquaine, & Fernande Cortes,trouuant que c'eſtoit vne bonne occaſiõ pour leur entree, commanda que l'on luy ornaſt fort bien ſa chambre, & eſtant aſſis auec grãde authorité,& ornement,fit entrer les ambaſſadeurs, leſquels n'obmirent rien de ſ'humilier, ſinon de l'a-

dorer pour leur Dieu. Ils luy firent leur ambaſſade, diſans que ſon ſeruiteur Moteçuma l'enuoioit viſiter, & qu'il tenoit le pays en ſon nom, comme ſon lieutenant, qu'il ſçauoit bien que c'eſtoit le Topilçin, qui leur auoit eſté promis, il y auoit pluſieurs ans, lequel les deuoit venir reuoir. Par ainſi qu'ils luy apportoient les habits qu'il auoit accouſtumé de porter, quand il conuerſoit auec eux, le ſupplians qu'il les receut pour aggreables, en luy offrans pluſieurs preſents de grande valeur. Cortes reſpondit receuant les preſents, & donnant à entendre, qu'il eſtoit celuy qu'ils diſoient, dequoy ils demeurerent fort contens, & ſe voyans receus & traictez de luy amiablement, (car en cela, auſſi bien qu'es autres choſes, ce valeureux capitaine a eſté digne de loüange,) que ſi l'entrepriſe euſt paſſé outre, qui eſtoit de gaigner par amitié ce peuple, il ſemble qu'il l'eſtoit offert la meilleure occaſiõ, que l'on pourroit imaginer, pour abſſujectir ceſte terre à l'Euangile par paix, & par amitié: mais les pechez de ces cruels homicides & eſclaues de Satan, vouloient eſtre chaſtiez du ciel, comme auſſi ceux de pluſieurs Eſpagnols, qui n'eſtoient pas en petit nombre. Ainſi les hauts iugements de Dieu diſpoſerent le ſalut de ces peuples, ayans premierement retranché les racines endommagees, & comme dit l'Apoſtre, la mauuaiſtié & aueuglement des vns, fut la ſaluatiõ des autres. En fin le iour d'apres l'Ambaſſade ſuſdite, tous les capitaines & principaux de la flote vindrent dans l'Admiralle, & entendans l'affaire, & combien ce Royaume de Moteçuma eſtoit puiſſant, & riche, il leur ſembla que c'eſtoit cho-

Rom. 11.

ſe conuenable d'obtenir reputation d'hommes braues & vaillans enuers ce peuple, & que par ce moyen encor qu'ils fuſſent peu, ils ſeroiẽt craints, & receus en Mexique. A ceſte fin ils deſchargerent toute l'artillerie des nauires, & comme c'eſtoit choſe qui iamais n'auoit eſté ouye par les Indiens, ils demeurerent auſſi eſpouuantez que ſi le ciel fuſt tombé ſur eux. Apres les Eſpagnols ſe mirent à les deffier, afin qu'ils combattiſſent auec eux, & les Indiens ne ſ'y oſans hazarder, il les battirent, & mal traitterent, leur monſtrans leurs eſpees, lances, pertuiſanes, & autres armes, dont ils les eſpouuanterent beaucoup. Les pauures Indiens furent pour cet effect ſi craintifs & eſpouuentez qu'ils changerent d'opinion, diſans que leur ſeigneur Topilcin ne venoit point en ceſte troupe. Mais que c'eſtoient quelques dieux leurs ennemis qui venoient là pour les deſtruire. Quãd les Ambaſſadeurs retournerent en Mexique, Moteçuma eſtoit en la maiſon de l'audience, & auant qu'ils luy donnaſſent l'ambaſſade, le mal-heureux commanda de ſacrifier en ſa preſence vn nombre d'hommes, puis auec le ſang des ſacrifiez arrouſer les ambaſſadeurs, penſant par ceſte ceremonie (qu'il auoient accouſtumé de faire en de ſolemnelles ambaſſades) auoir bonne reſponſe. Mais ayant entendu le rapport & informatiõ de la forme des nauires, hommes, & armes, il demeura tout confus & perplex: puis ayant eu conſeil là deſſus, ne trouua autre meilleur moyen, que procurer d'empeſcher l'entree à ces eſtrangers, par les arts magiques, & coniurations. Ils auoient accouſtumé ſouuent de ſe ſeruir de ces moyens, d'au-

tant qu'ils auoient grande communication auec le diable, par l'ayde duquel ils obtenoient quelquesfois des effects estranges. Ils assemblerent dõc tous les sorciers, magiciens, & enchãteurs, & persuadez de Moteçuma prindrent en leur charge de faire retourner ces gens là à leurs pays. Pour cet effect ils furent en certain lieu, qui leur sembla estre propre, pour inuoquer le diables, & exercer leurs arts, chose digne de consideration. Ils firent tout ce qu'ils peurent, & sceurent, mais voyans que nulle chose ne pouuoit empescher les Chrestiens, ils furent vers le Roy, luy disans que ceux-là estoient plus qu'hommes, pource que rien ne les endommageoit, pour toutes leurs coniuratiõs & enchãtements. Alors Moteçuma s'aduisa d'vne autre ruse, qui fut que feignant d'estre fort contẽt de leur venuë, il enuoya commander à tous ses Royaumes qu'ils seruissent ces dieux celestes qui estoient venus en leur terre. Tout le peuple estoit en grand tristesse & sursaut, & venoient souuent nouuelles que les Espagnols s'enqueroient souuent où estoit le Roy, de sa façon de viure, de sa maison & de ses moyens. Il estoit extremement faschẽ de cela, & luy conseilloient les siẽs, & d'autres Negromanciens qu'il se cachast, luy offrans à ceste fin de le mettre en lieu, où creature ne le pourroit iamais trouuer. Cela luy sembla chose vile, parquoy il se determina à les attendre, encor que ce fust en mourant. En fin il sortit de ses maisons & palais Royaux pour loger en d'autres, les laissans pour loger ces dieux, comme ils disoient.

De l'entree des Eſpagnols en Mexique.

CHAP. XXV.

IE ne pretens point traitter les faicts & geſtes des Eſpagnols qui conqueſterent la neufue Eſpagne, ny les aduentures eſtranges qui leur arriuerent, ny le courage & valeur inuincible de leur capitaine Dom Fernande Cortez, d'autant que de cela il y a beaucoup d'hiſtoires & relatiõs, comme celles que le meſme Fernande Cortez eſcriuit à l'Empereur Charles V. bien qu'elles ſoiẽt d'vn ſtile rond & aſſez eſloigné d'arrogance, leſquels donnent ſuffiſante cognoiſſance de ce qui paſſa, en quoy il fut digne de perpetuelle memoire: mais ſeulement pour accomplir mon intention, il reſte de dire ce que les Indiens racontent de cet affaire, ce qui n'a eſté iuſques auiourd'huy redigé par eſcrit en noſtre vulgaire. Moteçuma donc ayant entendu les victoires du capitaine, & qu'il venoit s'aduançant pour ſa conqueſte, qu'il s'eſtoit confederé & ioint auec ceux de Tlaſcalla ſes capitaux ennemis, & auoit chaſtié rudement ceux de Chollola ſes amis, s'imagina de le tromper ou eſprouuer, en luy enuoyant vn hõme principal, veſtu & accommodé des meſmes ornemens & enſeignes Royales, qui feigniſt eſtre Moteçuma, laquelle fictiõ ayant eſté deſcouuerte au Marquis par ceux de Tlaſcalla qui l'accompagnoient, le renuoya, apres l'auoir doucement & prudemment reprins de l'auoir ainſi voulu tromper, dequoy Moteçuma demeura tellement confus, que pour la crainte de cela il retourna à ſes premieres

imaginations de vouloir faire retirer les Chreſtiens, par le moyen & inuocation des enchanteurs & ſorciers. Parquoy il aſſembla vn plus grād nombre d'iceux qu'il n'auoit fait la premiere fois, en les menaçant que s'ils retournoiēt vers luy ſans accomplir ſon commandement, il n'en reſchapperoit vn ſeul, à quoy ils promirent d'obtemperer. Et pour ceſt effect tous les officiers du diable s'en allerēt au chemin de Chalco, qui eſtoit par où deuoient paſſer les Eſpagnols, où montans au faiſte d'vne coſte, leur apparut Tezcalipuca, vn de leurs principaux dieux, comme venant deuers le camp des Eſpagnols, en l'habit de Chalcas, qui auoit les tetins ceints auec huict tours d'vne corde de ionc, il venoit comme hors de ſoy & comme vn homme inſenſé & enyuré de rage & de furie, Arriué qu'il fut à l'eſcadron des negromanciēs & ſorciers, il ſ'arreſta & leur diſt en grand colere. *Pourquoy vous autres reuenez-vous icy, qu'eſt-ce que Moteçuma pretēd faire par voſtre moyen? Il eſt s'eſt trop tard aduiſé: car deſia il eſt determiné, que l'on luy oſte ſon Royaume & ſon honneur, auec tout ce qu'il poſſede, pour punition des grandes tyrannies qu'il a commiſes contre ſes vaſſaux, n'ayant pas gouuerné comme ſeigneur, mais comme traiſtre & tyran.* Les enchanteurs alors oyās ces paroles, cogneurent que c'eſtoit leur idole, & s'humilians deuant luy, luy baſtirent à l'inſtant au meſme lieu vn autel de pierre, qu'ils couurirēt de fleurs qu'ils cueillirent à l'entour, luy au contraire ne faiſant point d'eſtat de ces choſes cōmença derechef à les tancer, diſant: *Qu'eſtes-vous venus faire icy traiſtres, retournez, retournez incontinent & regardez Mexique, afin que vous entendiez ce qui doit aduenir*

d'elle. Et disent qu'ils se retournerent deuers Mexique pour la regarder, & qu'ils la virent bruslante & toute enflãbee de viues flames. Alors le diable disparut, & eux n'osans passer plus outre, firẽt sçauoir cela à Moteçuma. Ce qu'ayant entendu, il fut vn long temps sans parler, regardant pensif en terre, puis dist, que ferons nous donc, si les dieux & nos amis nous delaissent, & qu'au contraire ils aident & fauorisent nos ennemis? Ie suis desia resolu, & nous deuõs tous resoudre à ce poinct, que arriue ce qui pourra arriuer, nous ne deuõs point fuir ny nous cacher, ny monstrer aucun signe de coüardise. I'ay seulement pitié des vieillards & des petits enfans qui n'ont ny pieds ny mains pour se deffendre, & disant cela se teut, pource qu'il commençoit à se transporter en extase. En fin le Marquis s'approchãt de Mexique, Moteçuma s'aduisa de faire de neceſſité vertu, & sortit pour le receuoir comme à trois ou quatre lieües de la cité, allant d'vne graue majesté, porté sur les espaulles de quatre seigneurs, & estãt couuert d'vn riche poelle d'or & de plumeries. Lors qu'ils s'entrerencontrerent Moteçuma descendit, & tous deux se saluerent l'vn l'autre fort courtoisement. Dõ Fernande Cortez luy dist qu'il ne se souciast de rien, & qu'il n'estoit là venu pour luy oster son Royaume, ny diminuer sõ authorité. Moteçuma logea Cortez & ses compagnons en son palais Royal, qui estoit fort magnifique, & luy s'ẽ alla loger en d'autres maisons priuees qu'il auoit. Les soldatds deschargerent ceste nuict là l'artillerie par resiouissance, dequoy les Indiens s'espouuanterent beaucoup, n'estans pas accoustumez d'ouyr vne tel-

le muſique. Le iour enſuiuant Cortez fit aſſembler Moteçuma & les ſeigneurs de ſa cour en vne grande ſale, où luy eſtant aſſis en vne haute chaire, leur diſt qu'il eſtoit ſeruiteur d'vn grand Prince qui les auoit enuoyez en ces pays pour faire de bonnes œuures, & qu'ayant trouué en iceluy ceux de Tlaſcalla qui eſtoient ſes amis, leſquels ſe plaignoient fort des torts & griefs que ceux de Mexique leur faiſoient continuellement, à ceſte occaſion il vouloit entendre lequel d'entr'eux auoit le tort, afin de les appointer enſemble, pour de là en auant ne ſe trauailler & guerroyer les vns les autres, & que cependant luy & ſes freres (qui eſtoient les Eſpagnols) demeureroient touſiours là ſans les endõmager, au contraire les aideroient en ce qu'ils pourroient. Il mit peine de faire bien entendre ce diſcours à tous, ſe ſeruant de ces interpretes & truchements. Ce qu'entendu par le Roy & les autres ſeigneurs Mexiquains, ils furent extremement contens, & monſtrerent grand ſignes d'amitié à Cortez & aux ſiens. Pluſieurs ſont d'opinion que s'ils euſſent ſuiuy l'affaire comme ils l'auoient commencé ce iour là, ils euſſent peu facilement ordõner du Roy & du Royaume pour leur donner la loy de Chriſt ſans grande effuſion de ſang. Mais les iugements de Dieu ſont grands, & les pechez des deux parties eſtoient en grand nombre, par ainſi n'ayans ſuiui leur pointe, l'affaire fut differé, combien qu'en fin Dieu fit miſericorde à ceſte nation, luy communiquant la lumiere de ſon ſainct Euangile, apres auoir fait iugemẽt & punition de ceux qui le meritoient, & qui auoient trop enormement offenſé la diuine reuerence.

rence. Tant y a que quelques occaſions ſ'eſmeurent, dont pluſieurs plaintes, griefs & ſoupçons naſquirent d'vn coſté & d'autre. Ce que voyant Cortés, & que les volontez des Indiens commençoient à ſe diſtraire d'eux, il luy ſembla neceſſaire de s'aſſeurer, en mettant la main ſur le roy Moteçuma, lequel fut ſaiſi, & mis les fers aux pieds, acte certes eſpouuentable au monde, & qui eſt eſgal à l'autre ſien, d'auoir bruſlé ſes nauires, & s'eſtre enclos au milieu de ſes ennemis, pour vaincre ou pour mourir. Le pire fut que à cauſe de la venuë inopinee d'vn Pamphilo Naruaes en la *vera Crux*, pour alterer & mutiner le pays fut de beſoin que Cortés s'abſentaſt de Mexique, & qu'il laiſſaſt le pauure Moteçuma entre les mains de ſes compagnons, qui n'auoient pas la diſcretion ny la moderation telle que luy; par ainſi l'affaire vint à telle diſſenſion, qu'il n'y eut plus aucun moyen de faire paix.

De la mort de Moteçuma, & ſortie des Eſpagnols de Mexique.

CHAP. XXV.

LORS que Cortés eſtoit abſent de Mexique, celuy qui eſtoit demeuré ſon lieutenant fut d'opinion de donner vn rude chaſtiement aux Mexiquains, & fit tuer vn grand nombre de la nobleſſe en vn bal qu'ils firent au palais, qui fut ſi exceſſif, que tout le peuple ſe mutina, & d'vne furieuſe rage prindrent les armes pour ſe venger & tuer les Eſpagnols. Par ainſi ils les aſſiegerent au palais, les preſſans de ſi prés, que le dommage que

les Eſpagnols leur faiſoient de leur artillerie & de leurs arbaleſtes, ne les pouuoit diſtraire, ny faire retirer de leur entreprinſe, à quoy ils perſiſterent par pluſieurs iours, leur empeſchãs les viures, ſans permettre qu'il y entraſt ou ſortiſt aucune creature. Ils ſe battoient auec des pierres, des dards à ietter, à leur façon, des eſpeces de lances qui ſont comme des fleſches, où il y a quatre ou ſix raſoirs tres-aigus, qui ſont telles, que les hiſtoires racontẽt, qu'en ces guerres vn Indien d'vn coup de ces raſoirs emporta preſque tout le col d'vn cheual, & comme ils combattoient vn iour en ceſte reſolution & furie, les Eſpagnols pour les faire ceſſer, firent monter Moteçuma auec vn autre des principaux ſeigneurs Mexiquains, au haut d'vne platte forme de la maiſon, couuerts des rondelles de deux ſoldats qui eſtoient auec eux. Les Mexiquains voyans leur Seigneur Moteçuma, ſ'arreſterent & firent grand ſilence. Alors Moteçuma leur fit dire par ce Seigneur principal, qu'ils ſ'appaiſaſſent, & qu'ils ne fiſſent la guerre aux Eſpagnols, puis qu'ils voyoient, que luy eſtant priſonnier cela ne leur pouuoit proffiter. Ce qu'eſtant entendu par vn ieune homme appellé Quicuxtemoc, lequel ils parloient deſia d'eſlire pour leur Roy, dit à haute voix à Moteçuma, qu'il ſe retiraſt comme vn villain, que puis qu'il auoit eſté ſi coüard, que de ſe laiſſer prendre, ils ne luy deuoiẽt plus obeyr, mais pluſtoſt luy donner le chaſtiement qu'il meritoit, l'appellant femme pour plus grande ignominie, & commença alors à enfoncer ſon arc, & à tirer contre luy, & le peuple recommença à ietter des pierres, & pourſuiure leur

combat. Plusieurs disent qu'alors Moteçuma fut frappé d'vn coup de pierre, dont il mourut, les Indiens de Mexique affirment le contraire, mais qu'il mourut depuis de la façon que ie diray incõtinent. Alvaro & le reste des Espagnols se voyans si pressez, enuoyerent donner aduis au Capitaine Cortez, du grand danger où ils estoient, lequel ayant auec vne merueilleuse dexterité & valeur, donné ordre en l'affaire de Naruaes, & recueilly pour luy la plus grãde partie de ses hommes, vint à grandes iournees secourir les siens en Mexique, où attendant le temps que les Indiens se reposoient (car c'estoit leur vsage en la guerre, de se reposer de quatre iours en quatre iours) il s'aduança vn iour par grande ruze & magnanimité, tellement que luy & ses gens entrerent au Palais, où les Espagnols s'estoient fortifiez, parquoy ils monstrerent plusieurs signes de resiouissance, en deschargeant l'artillerie: mais comme la rage des Mexiquains s'augmentoit, & qu'il n'y auoit nul moyen de les appaiser, mesmes que les viures leur deffailloient du tout, sans qu'ils eussent esperance de pouuoir plus se deffendre, le capitaine Cortez delibera de sortir vne nuict sans bruit. Parquoy ayant fait des põts de bois, pour passer deux grãds courants d'eauë fort dangereux, il sortit sur la minuict auec tout le plus grand silence qu'il peut, & ayant jà la plus part de ses gens passé le premier pont, ils furent apperceus d'vne Indienne auant que de passer le second, qui s'en alla criant que leurs ennemis s'enfuioient, à laquelle voix s'assembla, & accourut tout le peuple d'vne terrible furie, tellement que passant le second pont, ils

furent tellement chargez & preſſez, qu'il demeura plus de trois cents hommes morts & bleſſez en vn lieu, où eſt auiourd'huy vn petit hermitage, que fort mal à propos l'on appelle auiourd'hui des martyrs. Pluſieurs des Eſpagnols pour conſeruer l'or & les ioyaux qu'ils auoient ne peurent eſchaper, & d'autres retardans pour le recueillir, & apporter, furẽt prins par les Mexiquains, & cruellement ſacrifiez deuant leurs idoles. Les Mexiquains trouuerent le roy Motecuma mort, & bleſſé comme ils diſent de coups de poignards, qui eſt leur opinion, que ceſte nuict les Eſpagnols le tuerent auec d'autres ſeigneurs. Le marquis en la relation qu'il enuoya à l'Empereur dit au contraire, & que les Mexiquains luy tuerent celle nuict vn fils de Motecuma, qu'il emmenoit auec d'autres ſeigneurs, diſant que toute la richeſſe d'or, pierres & d'argent qu'ils emportoient tomba au lac, où iamais du depuis ne parut. Quoy qu'il en ſoit, Motecuma finit miſerablement, & paya au iuſte iugement du Seigneur des cieux ce qu'il meritoit, pour ſon grand orgueil & tyrannie: Car ſon corps eſtant venu en la puiſſance des Indiens, ils ne voulurent luy faire les obſeques de roy, non pas d'homme commun, ains le jetterent par grand meſpris & colere. Vn ſien ſeruiteur ayant pitié du mal-heur de ce roy, qui auoit eſté auparauant craint & adoré comme Dieu, luy fit là vn feu, & mit ſes cendres où il peut, en vn lieu aſſez meſpriſé. Retournant donc aux Eſpagnols qui eſchaperent, ils furent grandement fatiguez & trauaillez, pource que les Indiens les ſuiuirent obſtinément deux ou trois iours, ſans

les laiſſer repoſer vn moment, & alloient ſi fatiguez à cauſe du peu de viures, que bien peu de grains de mays eſtoient departis entr'eux pour leur manger. Les relations des Eſpagnols & des Indiens s'accordent, que noſtre Seigneur les deliura en cet endroit miraculeuſement la mere de miſericorde, & royne des cieux, Marie les defendant en vne montagnette, où à trois lieuës de Mexique eſt auiourd'huy fondee vne Egliſe en memoire de cela, auec tiltre de noſtre Dame de ſecours. Ils ſe retirerent vers leurs anciens amis de Tlaſcalla, où ils ſe retirerent par leur aide, & par la valeur & ruſe de Fernande Cortés, puis retournerent faire la guerre en Mexique par eauë, & par terre, auec l'inuention des brigantins qu'ils mirẽt dans le lac, & apres pluſieurs combats, & plus de ſoixante dangereuſes batailles, ils gaignerent du tout la cité de Mexique le iour de ſainct Hippolyte trezieſme du mois d'Aouſt, mil cinq cents vingt & vn. Le dernier Roy des Mexiquains ayant obſtinément ſouſtenu la guerre, en fin fut prins en vne grande canoe, où il s'enfuyoit, lequel eſtãt amené auec quelques autres des principaux ſeigneurs deuant Fernande Cortés, le roitelet d'vne eſtrange magnanimité ſaccant vne dague s'approcha de Cortés, & luy dit: *Iuſques auiourd'huy i'ay fait ce que i'ay peu pour la defenſe des miens, maintenant ie ne ſuis plus obligé à faire d'auantage que de te donner ceſte dague pour me tuer d'icelle.* Cortés luy reſpondit qu'il ne le vouloit pas tuer, & que ce n'auoit point eſté ſon intention de les endommager, mais que leur obſtination ſi folle eſtoit coulpable de tant de mal, & de la perſecutiõ qu'ils

auoient soufferte: qu'ils sçauoient bien combien de fois il les auoit requis de paix, & d'amitié, puis commanda qu'on les gardast, & qu'on le traictast fort bien luy & les autres, qui estoient eschappez. Plusieurs choses aduindrent en ceste conqueste de Mexique estrãges & admirables, car ie ne tiens point pour mensonge, ny pour addition ce que disent plusieurs, qui escriuent que Dieu fauorisa l'affaire des Espagnols par plusieurs miracles, d'autant qu'il leur estoit impossible de vaincre tant de difficultez, sans la faueur du ciel, & de s'assujectir au commencement ceste terre, auec si peu d'hommes. Car combien que nous autres fussions pecheurs, & indignes de telle faueur, toutesfois la cause de nostre Dieu, la gloire de nostre foy, le bié de tant de milliers d'ames, comme estoient ces nations, que le seigneur auoit predestinees, requeroient que pour paruenir à ce changement que nous voyons à present arriué, il y suruint des moyens supernaturels, & propres à celuy qui appelle à la cognoissance de luy les aueugles, & les prisonniers, & leur donne la lumiere & liberté par son S. Euangile, & afin que l'on puisse mieux entendre cecy, & y adiouster foy, ie raconteray quelques exemples qui me semblent à propos de ceste histoire.

De quelques miracles que Dieu a monstrez és Indes en faueur de la foy, sans le merite de ceux qui les firent.

CHAP. XXVII.

AINCTE Croix de la Syerre eſt vne prouince fort grande, & fort eſlongnee, au Royaume du Peru; qui s'auoyſine auec diuerſes nations d'infideles, leſquels n'ont point encor la lumiere de l'Euangile, ſi depuis le temps que i'en ſuis party, les peres de noſtre compagnie, qui ſont là pour cet effet ne leur ont enſeigné. Toutesfois ceſte prouince de ſaincte Croix eſt Chreſtienne, & y a pluſieurs Eſpagnols & Indiens baptiſez en grand nombre. La façon comment le Chriſtianiſme y entra fut telle. Vn ſoldat de mauuaiſe vie, reſident en la prouince de Charchas craignant la iuſtice, qui pour ſes delicts le recherchoit, entra bien auāt dans le pays, & fut recueilly gratieuſemēt des barbares de ceſte contree, & voyant l'Eſpagnol qu'ils enduroient alors vne grande neceſſité par faute d'eauë, & que pour faire pleuuoir ils faiſoient beaucoup de ceremonies ſuperſtieuſes, comme ils ont accouſtumé, il leur diſt que s'ils vouloient faire ce qu'il leur diroit, qu'incontinent ils auroient de l'eauë, ce qu'ils s'offrirent de faire fort volontairement. Alors le ſoldat fit vne grande Croix, qu'il planta en vn lieu eminent, leur diſant qu'ils fiſſent là leur adoration, & qu'ils demandaſſent de l'auë, ce qu'ils firent. Choſe merueilleuſe! incontinent tomba de l'eauë ſi abondamment, que les Indiens prindrent telle deuotion à la ſaincte Croix, qu'ils auoient recours à icelle, pour toutes leurs neceſſitez, & obtenoient tout ce qu'ils demandoient, tellement

qu'ils rompirent leurs idoles, & commencerent à porter les croix pour enseignes, & à demander des predicateurs qui les enseignassent & baptisassent. Pour ceste occasiõ la prouince a esté iusques auiourd'huy appellee Saincte Croix de la Sierre. Mais afin que l'on voye par qui Dieu faisoit ces merueilles, il ne sera mal à propos de dire comment ce soldat, apres auoir quelques annees fait ces miracles d'Apostre, n'ayant point toutesfois amendé sa vie, sortit de la prouince des Charcas, & continuant ses mauuaises façons de faire, fut mis publiquement au gibet en Pottosi. Polo qui le cognoissoit, escrit tout cecy comme chose notoire, & qui arriua de son temps. Cabeca de Vaça, qui fut depuis gouuerneur au Paraguey, escrit en la peregrination estrange qui luy aduint en la Floride, auec deux ou trois autres compagnons, qui resterent seuls d'vne armee, où ils passerent dix ans auec les barbares cheminãs, & penetrans iusques à la mer du Sud, & est autheur digne de foy, que les barbares les forçans de guarir certaines maladies, les menaçans que s'ils ne le faisoiẽt, qu'ils leur osteroient la vie: d'autre-part ne sçachans aucune partie de medecine, & n'ayans aucuns appareils pour l'exercer, forcez de la neceſsité, se firent medecins euangeliques, disans les oraisons de l'Egliſe, & faisans le signe de la croix, au moyen dequoy ils guarirent ces malades. Pour le bruit & renommee dequoy, ils furent contraints d'exercer ceste office par toutes les villes où ils passoient, qui furent innumerables, en quoy le Seigneur les aida miraculeusement,

de sorte qu'ils estoient eux-mesmes esmerueillez pour estre de vie commune, voire l'vn d'eux vn negre. Lancero estoit vn soldat au Peru, duquel l'on ne sçait d'autres merites, que d'estre soldat: il disoit sur les playes certaines bonnes paroles, & faisant le signe de la croix les guarissoit incontinent, d'où l'on disoit comme par prouerbe le psalme de Lancero. Estant examiné par ceux qui tiennent rang & ont authorité en l'Eglise, son office & ses œuures furent approuuees. Quelques personnes dignes de foy racontent, & l'ay ouy dire mesmes, qu'en la cité de Cusco, lors que les Espagnols y estoient assiegez & pressez de si prés, que sans l'aide du ciel il leur estoit impossible d'en pouuoir eschapper, les Indiens jettoient du feu sur les toicts des maisons où s'estoient retirez les Espagnols, qui est l'endroit où est auiourd'huy bastie la grand' Eglise: & bien que le toict fust de certaine paille, qu'ils appellent là chicho, & que les flambeaux qu'ils y jettoient dessus estoient de bois de pin fort rameux & fort gros, toutesfois iamais aucune chose ne print en feu, ny ne fut bruslee, à cause qu'il y auoit vne Dame en haut qui esteignoit le feu incontinent, & cela fut visiblement apperceu des Indiens, qui le refererent du depuis, en estans fort esmerueillez. L'on sçait de certain par les relations de plusieurs, & par les histoires qui en sont escrites, qu'en diuerses batailles que les Espagnols eurent, tant en la neufue Espagne qu'au Peru, les Indiens contraires veirent en l'air vn cheualier, monté sur vn cheual blanc, vne espee en la main, combatant pour les Espsgnols, d'où est venuë la

grande veneration qu'ils portẽt aux Indes au glorieux Apoſtre ſainct Iaques. D'autresfois ils veirẽt en quelques batailles l'image de noſtre Dame, de laquelle les Chreſtiens ont receu en ces parties d'incomparables faueurs, & benefices : que ſi l'on racontoit par le menu toutes les œuures du ciel comme elles ſont aduenuës, ce ſeroit vn diſcours fort long. Il ſuffit d'auoir dit cecy à l'occaſion de la grace que la Royne de gloire fit aux noſtres, lors qu'ils eſtoient preſſez & pourſuiuis des Mexiquains, ce que i'ay mis en auant afin de faire entendre, que noſtre ſeigneur a eu ſoucy de fauoriſer la foy, & religion Chreſtienne, defendant ceux qui la tenoient, encore que par aduanture ils ne meritaſſent pas par leurs œuures, de telles faueurs & benefices du ciel. C'eſt pourquoy l'on ne doit pas condamner ſi abſoluement toutes ces choſes, des premiers cõquerans des Indes, ainſi que quelques religieux, & hommes doctes ont faict, par vn bon zele ſans doute, mais par trop affecté ; car cõbien qu'en la plus part ils furent hommes auares, aſpres, & fort ignorans de la façon de proceder que l'on deuoit obſeruer entre les infideles, qui iamais n'auoient offencé les Chreſtiens, toutesfois l'on ne peut pas nier, que de la part des infideles, il n'y ait eu beaucoup de mauuaiſtié contre Dieu, & contre les noſtres, ce qui les contraignit vzer de rigueur, & de chaſtiement. Et ce qui eſt d'auantage, le Seigneur de tous, encor que les fideles fuſſent pecheurs, voulant fauoriſer leur cauſe & party, pour le bien des infideles meſmes, qui depuis ſe debuoient conuertir au ſainct Euangile

par ceſte occaſion : car les chemins de Dieu ſont hauts,& leurs traces merueilleuſes.

De la façon que la diuine prouidence diſpoſa les Indes, pour y donner entree à la Religion Chreſtienne.

CHAP. XXVIII.

IE mettray fin à ceſte hiſtoire des Indes declarant le moyen admirable par lequel Dieu diſpoſa, & prepara l'entree de l'Euangile, en icelles, ce que l'on doit bien conſiderer,afin de loüer & recognoiſtre la prouidence & bonté du Createur. Chacun pourra entendre par la relation, & diſcours que i'ay eſcrit en ces liures, tant au Peru, comme en la neufue Eſpagne, lors que les Chreſtiens y mirent premierement le pied, ces Royaumes & Monarchies eſtoiẽt paruenuës au ſommet, & periode de leur puiſſance ; veu que les Inguas poſſedoient au Peru depuis le Royaume de Chillé iuſques plus outre que Quitto,qui sõt mil lieuës de pays ſuiui. Eſtans ſi abondans en or &argent,sõptueux ſeruices, & autres choſes que rien plus, comme en Mexique Moteçuma commandoit depuis la mer Oceane, du Nort, iuſques à la mer du Sud, eſtant craint,& adoré nõ pas comme homme, mais pluſtoſt cõme Dieu: Ce fut alors que le tres-haut Seigneur iugea, que ceſte pierre de Daniel qui rompit les Royaumes, & Monarchies du monde rompiſt auſſi ceux de cet autre nouueau monde. Et tout ainſi comme la loy de Chriſt

vint quand la Monarchie Romaine eſtoit paruenue à ſon ſommet, ainſi en aduint il ès Indes Occidentales, & vrayemẽt apperçoit-on en cela vne vraye prouidence du Seigneur. Car n'y ayant au monde, c'eſt à dire en Europe, qu'vn chef & ſeigneur temporel, ainſi que les ſacrez Docteurs le remarquent, cela fut cauſe que l'Euangile ſe peut facillement communiquer à tant de peuples & natiõs, ce qui eſt auſſi arriué ès Indes où ayans dõné la cognoiſſance de Chriſt aux chefs & monarques de tant de Royaumes, cela fut cauſe que par apres plus facilement l'on communiqua l'Euangile à tout le peuple, voire y a icy vne choſe particuliere à noter, que comme les ſeigneurs de Mexique & de Cuſco, alloient conqueſtans de nouuelles terres ils y alloient auſſi introduiſans leur langue, car iaçoit qu'il y euſt comme il y a encor de preſent vne grande diuerſité de langues particulieres & propres, neantmoins la langue courtiſane de Cuſco courut & court encor auiourd'huy plus de mil lieuës, & celle de Mexique, ne ſ'eſtendoit gueres moins, ce qui n'a pas eſté de petite importance, mais a beaucoup profité pour faciliter la predication en ce temps que les predicateurs n'õt pas le don de pluſieurs langues, comme ils auoiẽt anciennement. Qui voudra ſçauoir quelle ayde ç'a eſté pour la predication & conuerſion de ces peuples, que la grandeur de ces deux Empires que i'ay dit, pour la grande difficulté que l'on a experimentee, à reduire en Chriſt les Indiens, qui ne recognoiſſoient point vn ſeigneur, ſ'en aille en la Floride, au Breſil, aux Andes, & en pluſieurs autres endroits, où par la predication l'on n'a pas faict vn

tel effect en cinquante ans, cõme on a fait au Peru, & en la neufue Eſpagne en moins de cinq. S'ils veulent dire que la richeſſe de ceſte terre en a eſté cauſe, ie ne le nie pas du tout, toutesfois il eſtoit impoſſible qu'il y euſt tant de richeſſe, & qu'ils l'euſſent peu conſeruer, s'il n'y euſt eu Monarchie. Cela meſme eſt vn acheminement de Dieu, pour ce temps cy, auquel les predicateurs de l'Euangile ſont ſi froids & ſi peu zelez, qu'il y aye des marchands leſquels auec la chaleur de l'auarice, & le deſir du commandement, cherchent & deſcouurent de nouueaux peuples, où nous paſſions auec noſtre marchandiſe. Car comme dit S. Auguſtin, la prophetie d'Eſaye eſt accomplie, en ce que l'Egliſe de Chriſt s'eſt dilattee, non ſeulement en la dextre, mais auſſi en la ſeneſtre, qui eſt comme il declare s'accroiſtre par des moyens humains, & terriens, que l'on cherche plus ordinairement que Ieſus Chriſt. C'a eſté auſſi grande prouidence du Seigneur, que quand les premiers Eſpagnols y arriuerent, ils trouuerent de l'aide entre les meſmes Indiens, à cauſe de leurs partialitez & grandes diuiſions. Cela eſt tout cogneu au Peru, que la diuiſion d'entre les deux freres Atahulpa, & Guaſca, eſtãt nouuellemẽt decedé le grand Roy Guanacapa leur pere, fuſt cauſe de donner l'entree au Marquis Dom Frãçois Pizarre & aux Eſpagnols, d'autant qu'vn chacun d'eux deſiroit ſon alliance, & qu'ils eſtoient occupez à ſe faire la guerre l'vn à l'autre. L'on n'a pas moins experimenté en la neufue Eſpagne, que l'aide de ceux de la prouince de Tlaſcalla, à cauſe de la perpetuelle inimitié qu'ils auoient contre les Mexiquains, eauſa au

Aug. li. decon. Eu c. 36.

Marquis Fernande Cortez, & aux ſiens la victoire, & ſeigneurie de Mexique, & ſans eux il leur euſt eſté impoſſible de la gaigner, voire ſeulement de ſe maintenir au pays. Ceux là ſe trompent beaucoup qui eſtiment peu les Indiens, & qui iugent que par l'auantage, que les Eſpagnols ont ſur eux, de leurs perſonnes, cheuaux & armes offenſiues, & deffenſiues, ils pourront conqueſter quelconque terre, & nation d'Indiens. Chillé eſt encor là, ou pour mieux dire Aranco, & Teucapel, qui ſont deux villes, ſur leſquelles nos Eſpagnols n'ont pas ſçeu gaigner vn pied de terre, combien qu'il y aye plus de vingt cinq ans, qu'ils y font la guerre ſans s'y eſpargner. Car ces barbares ayans vne fois perdu la crainte des cheuaux & des arquebuſes, & ſçachans que l'Eſpagnol tombe auſſi bien qu'vn autre, d'vn coup de pierre où auec vne fleſche, ils ſe haſardent & entrent dans les piques, faiſans leurs entreprinſes. Combien d'annees y a il que l'on leue des hommes en la neufue Eſpagne, que l'on mene contre les Chychymequos, qui ſont vn petit nombre d'Indiens tous nuds, armez ſeulement de leurs arcs, & fleſches, toutesfois iuſques auiourd'huy ils n'ont peu eſtre vaincus, au cõtraire de iour en iour ils deuiennent plus hazardeux & determinez. Mais que dirons nous des Chucos, des Chyraguanas, & des Pilcocones, & de tous les autres peuples des Andes? toute la fleur du Peru n'y a elle pas eſté, menant auec ſoy ſi grand appareil d'armes & hommes comme nous auons veu? que firẽt ils? auec quel profit retournerẽt-ils? Ils en reuindrẽt certainemẽt bien heureux de n'y

auoir laiſſé la vie, y ayans perdu leur bagage & preſque tous leurs cheuaux. Qu'aucun n'eſtime pas, qu'en parlant des Indiens, l'on doiue entendre des hommes de rien, mais s'il le penſe, qu'il vienne, & en face l'eſpreuue. Il en faut donc attribuer la gloire à qui elle appartient, qui eſt principallement à Dieu, & à ſon admirable diſpoſition, car ſi Moteçuma en Mexique, & l'Ingua au Peru ſe fuſſent employez à reſiſter aux Eſpagnols, & leur empeſcher l'entree, Cortez, & Pyzarre y euſſent peu profité, encor qu'ils fuſſent excellents Capitaines, d'auoir mis ſeulement pied en terre. C'a eſté meſme vn grand ayde pour faire receuoir aux Indiens la loy de Chriſt, que la grãd ſujection qu'ils auoient à leurs Rois, & ſeigneurs, & meſme la ſujection, & ſeruitude qu'ils auoient au diable, à ſes tyrannies, & à ſon ioug ſi pezant. Ce fut vne excellente diſpoſition de la ſapience diuine, laquelle tire du profit du mal pour vne bonne fin; & reçoit ſon biẽ du mal d'autruy qu'elle n'a pas ſemé. Il eſt certain qu'il n'y a aucun peuple des Indes Occidentales, qui ait eſté plus idoine à l'Euangile, que ceux qui ont eſté chargez de plus grandes charges, tant de tributs & ſeruices, cõme de couſtumes, & vſages ſanguinolẽts. Tout ce que poſſederent les Roys Mexiquains, & ceux du Peru, eſt auiourd'huy le plus cultiué de la Chreſtienté, & où il y a moins de difficulté au gouuernement, & police Eccleſiaſtique. Les Indiens eſtoient deſia ſi laſſez d'endurer le ioug tres-peſant, & inſupportable des loix de Satan, des ſacrifices & ceremonies, dont nous auõs parlé cy-deſſus,

qu'ils consultoiẽt entr'eux de chercher vne autre loy, & vn autre Dieu, à qui ils seruissẽt. C'est pourquoy la loy de Christ leur sembla, & leur semble encor auiourd'huy iuste, douce, nette, bonne, & toute pleine de biens. Et ce qui est difficile en nostre loy, qui est de croire des mysteres si hauts & souuerains, a esté bien facile entre eux, d'autãt que le diable leur auoit fait comprendre d'autres choses plus difficiles. Et ces mesmes choses qu'il auoit desrobees de nostre loy euangelique, comme leur façon de communion, & confession, leur adoratiõ de trois en vn, & telles autres choses semblables, lesquels contre la volonté de l'ennemy ont aydé à faire plus facilemẽt receuoir la verité à ceux qui les auoient receus en la menterie. Dieu en toutes ses œuures est sage, & admirable, lequel surmonte l'aduersaire auec ses propres armes, l'arreste auec son lacs, & l'esgorge auec sa propre espee. Finablement nostre Dieu, (qui auoit creé ces peuples, & qui sembloit si long temps les auoir mis en oubly) quand leur heure a esté venuë a voulu faire que les mesmes diables ennemis des hõmes qu'ils tenoient faulsement pour dieux, donnassent tesmoignage contre leur volonté de sa vraye loy, du pouuoir de Christ & du triomphe de sa Croix, ainsi qu'il appert clairement par les presages, propheties, signes, & prodiges cy dessus racõtez, auec plusieurs autres qui sont aduenus en diuers endroits, & que les mesmes ministres de satan, sorciers, magiciens, & autres Indiens l'ont confessé. Et ne peut-on nier (car c'est chose tres-euidente, & notoire par tout le monde) que le diable n'ose siffler, & que les pratiques, oracles, responses, & apparitions

apparitions visibles, qui estoient si ordinaires en toute ceste infidelité, ont cessé és lieux où le signe de la Croix a esté planté, où il y a des Eglises, & où l'on a confessé le nom de Christ. Que s'il y a encor auiourd'huy quelque sien ministre maudit, qui participe encor de quelque chose de cela, ce n'est que dedans les cauernes, sommets des montagnes, & aux lieux cachez & du tout esloignez du nom & communion des Chrestiens. Le Seigneur souuerain soit benit, pour ses grandes misericordes, & pour la gloire de son sainct nom: & à la verité, si l'on gouuernoit & regissoit ce peuple, tant temporellement que spirituellement, de la façon que porte la loy de Iesus Christ, auec vn ioug si doux, & vne charge si legere, & qu'on ne leur donnast point plus de poix & de charge que ce qu'ils peuuent porter, ainsi qu'il est porté & commandé par les patentes du bon Empereur de bonne memoire, & qu'auec cela ils prinssent la moitié du soucy qu'ils employent à faire profit de leurs pauures sueurs & trauaux, pour leur aider à leur salut, ce seroit la Chrestienté la plus paisible & heureuse de tout le monde. Mais nos pechez bien souuent sont occasion que Dieu ne depart pas ses graces si abondamment qu'il feroit. Toutesfois ie dy vne chose qui est vraye, & le tiens pour certain, que iaçoit que la premiere entrée de l'Euangile en beaucoup d'endroits n'a pas esté accompagnee de sincerité, & de moyens Chrestiens desquels on se deuroit seruir, si est-ce que la bonté de Dieu a tiré du bien de ce mal, & a fait que la subiection

des Indiens, leur aye eſté vn parfait remede, & ſaluation. Que l'on conſidere vn peu ce que de noſtre temps l'on a de nouueau conuerty en la Chreſtienté, tant en Orient qu'au Ponant, & combien il y a eu entr'eux peu de ſeureté, & de perſeuerance en la foy & religion Chreſtienne, és lieux où les nouueaux conuertis ont eu entiere liberté de diſpoſer de ſoy, ſelon leur liberal arbitre. La Chreſtienté ſans doute va croiſſant & augmentant, & rapporte chaque iour plus de fruict entre les Indiens aſſubiectis, & au contraire va ſe diminuant, & menaçant ruine és autres qui ont eu des commencemens plus heureux: & encor que les commencemens ayent eſté laborieux és Indes Occidentales, toutesfois le Seigneur n'a laiſſé d'enuoyer incontinent de bons ouuriers & fideles miniſtres ſiẽs, hommes ſaincts & apoſtoliques, comme furent frere Martin de Valence, de l'ordre de ſainct François; frere Dominique de Getanços, de l'ordre de ſainct Dominique, frere Iean de Roa, de l'ordre de ſainct Auguſtin, auec d'autres ſeruiteurs du Seigneur, qui ont veſcu ſainctement, & y ont ouuré des choſes plus qu'humaines. Des Prelats meſmes ſages, & des Preſtres fort ſaincts, & dignes de memoire, deſquels nous oyons des miracles remarquables, & propres actes d'Apoſtres, voire en noſtre temps en auons cogneu & communiqué de ceſte qualité. Mais pource que mon intention n'a eſté plus outre que de traitter ce qui touche l'hiſtoire propre des meſmes Indiens, & de venir iuſques au temps que le Pere de noſtre Seigneur Ieſus Chriſt

voulut leur communiquer la lumiere de ſa parole, ie ne paſſeray plus outre, laiſſant pour vn autre temps, ou pour vn meilleur entendement, le diſcours de l'Euangile aux Indes Occidentales, ſuppliant le ſouuerain Seigneur de tous, & priant ſes ſeruiteurs qu'ils ſupplient humblement ſa diuine majeſté qu'il plaiſe à ſa bonté viſiter ſouuent & augmenter par ſes dons du ciel, la nouuelle Chreſtienté, que les derniers ſiecles ont plantee aux bornes de la terre. Soit au Roy des ſiecles gloire, honneur, & empire pour touſiours & à iamais. Amen.

FIN.

TABLE DES CHOSES

PLVS REMARQVABLES CONtenuës en ceſte Hiſtoire naturelle & moralle des Indes.

A

ABondance d'eaux ſous la Zone Torride. fol.54.b

Abſurditez de l'Iſle Atlantique de Platon. 44.a

Abus des Eſpagnols au Peru, prenans l'Eſté pour l'Hyuer. 53.a

Acamapach premier Roy de Mexique. 290.a

Accord fait entre le Roy de Mexique & ſon peuple deuant qu'entreprendre vne guerre, 319.a

Acllaguagi eſpece de monaſtere de femmes. 222.a

Actes genereux de Fernande Cortés. 317.a

Action de grace ſolemnelles apres vne victoire. 322.b

Adoration des morts commencee & augmentee. 301

Adulteres punis de mort. 282.a

Agilité des guenons, & de leurs traits preſque incroiables. 190.b

l'Aigle ſur vn Tunal, armoiries de Mexique, & pourquoy. 307.b. 308.a

l'Ail fort eſtimé des Indiens. 157.b

l'Air combien neceſſaire à la vie de l'homme. 68.a.b

l'Air eſmeu de mouuement celeſte, ſuffit ſous la ligne Equinoctialle pour condui-

re vn nauire.83.a.84.b
Alco petits chiens dõt les Indiens ont vn ſoin incroiable 182.a
Ambaſſadeurs arroſez de sãg humain.340.a
Amaro Ingua executé par les Eſpagnols dans Cuſco. 289.a
Ambre eſpece de gomme medicinalle, & odoriferante. 173.b. 174.a
Amandes croiſſans dãs les Cocos. 169.b. 170.a
Amandes de Chacapoyas tenuës pour le plus rare fruict qui ſoit au monde.170.a
les Anciens n'ont peu faire vn voyage de propos deliberé, faute d'eſguille. 35.b
les Anciens ne nauigeoient qu'auec rames. 36.a
Anciens docteurs plus ſtudieux des ſainctes lettres que des demõſtrations de Philoſophie. 2.b
Animaux venimeux cõuertis par art du diable, en bonne nourriture. 306.a
Animaux parfaits ne peuuent eſtre engendrez comme les imparfaits ſelon l'ordre de nature. 39.a
pluſieurs eſpeces d'Animaux ſe trouuent ez Indes, dont il n'y en a point en l'Europe. 185.b
Annona fruict appellé par les Eſpagnols blanc manger à cauſe de quelque reſſemblance 168.a.b
l'An des Indiens diuiſé en dixhuict mois. 261.a
l'An des Peruſiens plus parfait & plus approchant du noſtre que celuy des Mexiquains. 262.a
Apopanaca c'eſtoit le ſuperintendant des monaſteres des femmes. 222.a
Apachitas ſommets de montagnes adorez. 206.a

Arbre d'enorme grandeur. 176.b.177.a
l'Arc du ciel auec deux couleuures eſtoient les armes de l'Ingua Roy du Peru. 203.b
Arcades aux baſtimens incognuës aux Indiens. 276.a.b
l'Argẽt pourquoy apres l'or eſt priſé ſur tous les autres metaux. 130.a
l'Argent plus priſé en certains endroits que non pas l'or. 130.a
l'Argent plus commun ordinairement que l'or. ibid.
commẽt on affine l'Argent par le feu. 130.b. & comment auec le vif argent. ibid. & 147.a. & b.
diuerſes ſortes d'Argẽt. 139.b.140.a
eſſay de l'Argent comment ſe fait. 149.a
Ariſtote non refuté par Lactance touchãt le lieu de la terre. 14.b
Armes des Mexiquains. 292.b
Armee en l'air preſages d'vne grande ruine. 334.a.b.
Art militaire fort honoré des Mexiquains. 292.b
Art de recognoiſtre les eſtoilles inuenté par les Pheniciens. 32.b
chaſque Indien ſçauoit tous les Arts neceſſaires à la vie humaine, ſans qu'il luy fuſt beſoin de ſe ſeruir d'autruy. 280.a.b
les Aſtres ſelõ quelques Docteurs de l'Egliſe ſe meuuẽt deux-meſmes. 1.b
Auantage que les Chreſtiens eurent aux Indes pour y planter la foy. 234.b
S. Auguſtin doute ſi le ciel circuit la terre de toutes parts. 2
S. Auguſtin beaucoup plus ſubtil que Lactance. 14.b
Auſteritez exercees par les Mexiquains pour conſeruer leur pudicité. 226.a.b

cupide Auarice d'vn certain Preſtre penſant tirer de l'or d'vn Volcan. 117. a
Axi eſpicerie d'Inde. 159. b. 160. a
l'Aymant trace comme vn chemin en l'eau. 33. b. 34. a
l'Aymãt communique vne vertu au fer de regarder touſiours vers le Nort. 33. a. b
l'vſage de la pierre d'Aymant à nauiger n'eſt ancien. 35. a

B

BAl ſolemnel en Mexique, où le Roy meſme dãçoit. 296. a
Balance terrible où le diable faiſoit confeſſer les Iapponnois. 333. a
Balaine comment priſe par les Indiens, & auec quelle induſtrie 99. b. 100. a. comme ils la mangent. ibid.
Barques des Indiẽs, appellees Canoes. 41. a
Bataille ſans eſpandre ſang, faite ſeulement pour ceremonie à la reddition de Teſcuco. 323. b
Bauſme de Paleſtine & celuy des Indes fort differẽs. 172. b. il ſert de chreſme és Indes aux Sacremẽs de Bapteſme, Confirmatiõ & autres. ibid. le blãc meilleur que le rouge. 173. b
Belle occaſion aux Eſpagnols d'aſſuiectir les Indiens par douceur ſi leurs pechez l'euſſent permis. 155. a
Beſaar pierre qui ſe trouue en l'eſtomac de quelques animaux, treſſouueraine contre le poiſon. 195. b. d'où elle naiſt. 206. b. comme elles ſ'appliquent & quelles ſont les plus excellentes. 197. a. ſurquoy elles ſe forment. ibid.
Beſtial ſoigneuſement conſerué par les Inguas. 279. b

Beſtes ſauuages adorees par les Indiens, & pourquoy. 206.b
Betum dit Coppey en Indien. 103.a
Biſſexte incognu aux Indiens. 263.a
Bochas & Suches poiſſons ſignallez du lac de Titicaca. 101. a.b
Bonchos religieux du diable és Indes. 242.a
Bourrelet marque du roy Ingua cõme ſont icy le ſceptre & la couronne. 229.b.274.b
Bois rares & odoriferãs qui naiſſent és Indes. 176.b
Brancars d'or maſſif. 127.b
les Briſes & vents d'abas ſont deux noms generaux qui comprennent les vents d'vn coſté & d'autre. 80.b
Bruine fort profitable aux Lanos du Peru. 112.a

C

CAcao fruict fort eſtimé és Indes, & qui ſert de monnoye. 163.a.b
Cacaui, pain fait d'vne racine. 155.a
Calabaſſes ou citrouilles d'Inde, & de leur grandeur. 159.b
Calcul des Indiens fort ingenieux & fort prompt. 271.a
Camey ſecõd mois des Indiens. 249.a
Canards en grãde abõdãce au lac de Titicaca, & comme on les chaſſe. 101.a.b
Cãnes de ſucre de grãd reuenu. 180.a
Canopus eſtoille qui ſe void au ciel du nouueau monde. 9.b
Cap de Comorni autresfois appellé le Promontoire de Cori. 22.b
les Carthaginois deffendirent de nauiger aux terres incogneuës, & pourquoy. 22.a
Cauſes des inondatiõs du Nil. 52.a.b
Cauſe aſſeuree de l'Hy-

uer. & de l'Eſté. 53.b. 54.a
Cauſe des tremblemẽs de terre. 118.b.119.
Caymás ou leſards, reſſemblans aux Crocodiles dont Pline parle. 98.b
Cendre iettee en abondance par les Volcãs. 116.b
Ceremonie Mexiquaine de ſe tirer du ſang en diuers endroits. 323,& 330.b
Ceremonie des Indiẽs en la ſepulture des morts. 210.b. 211.a
Ceremonies qui ſe faiſoient aux ſacrifices des hommes. 230.b. 231.
Chachalmua premiers & ſupreſmes Preſtres, & des habits donts ils vſoient aux ſacrifices. 231.b. 232.a
Charge des moutons d'Inde combien grãde, & quelles iournees ils font ainſi chargez. 194.b
Chaſquis poſtes des Indiens qui portoient les nouuelles par tout. 287. b. de leur eſtabliſſement. 281
Chaſſe des lyons vſitee entre les Indiens. 183. a
Chemin des Eſpagnols pour aller aux Indes, & leur retour. 76.b
Cheuaux beaux & forts ſe trouuent és Indes. 182.
Cheueux des preſtres horriblement longs & oincts de reſine. 243. a
Chica boiſſon fort bõne pour le mal de reis. 154. a
Chichimequas anciens habitãs de la neufue Eſpagne, & de leur vie barbare. 298.b
Chicocapote fruit reſſemblãt au cotignac. 168.a
Chiens dangereux & auſſi pernicieux que les loups. 182. a
Chiens dangereux en l'Iſle de Cuba Eſpagnolle & autres. 42.a

Chillé Royaume de meſme temperature que celuy d'Eſpagne. 52.a
Chinchilles petits animaux dõt la peau eſt exquiſe. 189.b
Chocholatè boiſsõ des Indiens dont ils font grand eſtat. 163.b
le Ciel eſt rõd & ſe tourne ſur les deux poles. 3. a. prouué plus par experience que par demonſtration. ibid.
le Ciel entoure la terre ſelon les eſcritures. 5.b.6.a
le Ciel de tous coſtés eſt en haut. 14.a.b
le Ciel n'eſloigne pas pl⁹ la terre d'vn coſté que d'autre. 10.b
Cinabre ou vermeillon appellé par les Indiẽs Lyrapi. 143.b
Coca fruict qui ſeruoit de mõnoye aux Mexiquains. 126.a
Coca certaine fueille dont les Peruſiens ſe ſeruoient pour monnoye. ibid.
Coca petite fueille dõt les Indiens font grãd traffic. 172. a. il encourage & renforce. 164. a
Cocas Palmes des Indes & de leurs rares proprietez. 169.b
Cochenille graine qui croiſt en l'arbre de Tunal. 166.a
Cœur arraché aux hõmes ſacrifiez, & d'où vient la ceremonie. 305.a
Colleges de Mexique ordonnez pour apprendre des harangues bien dittes aux ieunes enfans. 269.a
Colomnes d'Hercules limites de l'Empire Romain & du monde ancien. 16.a
Combat du Caymant & d'vn Tigre. 98.b
Combat d'vn Indien contre vn Caymant. 99.a
Combien de contentement apporte la contemplation des œuures de Dieu, au pris

de celles du monde. 7.8
Combien chaque ſamedy ſ'en-regiſtroit d'argent à Pottozi, du temps du gouuerneur Pollo. 135.a. Pollo. ibid.
Comedies fort frequẽtes à la Chine. 267.a
les Cometes en l'air ſe meuuent de l'Orient en Occident. 81.b
Communiõ imitee par les eſclaues de Satan. 236.b.239 b
Comparaiſon familiere pour prouuer l'effect naturel des pluyes en la Zone Torride. 58.b
Comparaiſon du Royaume de Mexique auec celuy du Peru. 273.a
Concile de Lyma rõpt le mariage fait entre le frere & la ſœur, & pourquoy. 283.a
Concombre d'Inde. 66.a.b
Confeſſion des Indiens. 240.a.b. l'Ingua ne ſe confeſſoit point. 240.a
pechez dont ſe Confeſſoient les Indiens. 240.b. bain apres la Confeſſiõ de l'Ingua 241.a
Confiteor, comment ſe peut eſcrire en eſcriture de Mexique. 269.a.b
le Conte des Indiens dont ils ſe ſeruent pour lettres ne peut aller plus outre que quatre cens ans. 48.a.b
le Cotton croiſt és arbres. 166.b. il ſert pour faire de la toille ibid.
Corps mort extremement bien conſerué. 287.a
Couronne de Mexique ſemblable à celle de la Seigneurie de Veniſe. 310.a
Courõnement des Rois

de Mexique fait en grande ſolemnité, & auec effuſion d'vne infinité de ſang humain. 324.a.b
Courriers des Indes fort viſtes, biẽ que ce fuſſent pietons. 272. a. & 281.
Coya, principalle femme de l'Ingua, de laquelle le fils ſuccedoit au Royaume, mais apres l'oncle ſeulement. 273.b. 274.a
auant la Creation il n'y auoit ny temps ny lieu, choſe difficile à l'imagination. 14.b
il n'y a point eu de Creation depuis la premiere. 39.a
Crimes punis de mort par les Indiens. 281.b 282.a
Croiſee eſtoille notable du nouueau ciel. 9.b
Cruauté des Indiens en leurs ſacrifices. 215.a
Cruautez execrables en la turie des hommes. 231.232.233.
Cruelle ceremonie d'arroſer les ambaſſadeurs de ſang, penſant pour cela auoir meilleure reſponſe. 232.
Cu, grand tẽple de Mexique, & de ſes ſingularitez. 218.
Cugno certain pain de quelques Indiẽs fait de racines. 110.b
Cuſchargui eſt vne chair ſechee dont vſent les Indiens. 194. a
Cuſco ancienne habitation des Rois de ce pays là. 110. b

D

DAnſes & recreations publiques neceſſaires en toutes republiques. 203. b
Dantes animaux ſauuages, preſque ſemblables à des mulets, & de leurs cuirs. 189.a.b
Deluge allegué par les Indiens, dont il ſe void quelque appaaence. 47.b

Dent de Geant d'vne enorme grandeur. 301.b
Departement des terres d'Azcapuzalco apres la victoire obtenuë par Iscoalt. 320.b. 321.a
Descouuerte des Indes Occidentales prophetisée par Seneque 22.b
Descouuertes de nouuelles terres, faictes plus par tempeste qu'autrement. 36.b. 37.a
Dessein de l'autheur. 70.b
Destroit de Magellan descouuert par vn gentilhomme Portugais, qui portoit le mesme nom. 91.a
Destroit du Pole Arctique, qu'on s'imagine en la Floride, nõ encore recognu. 94.a
Destroit de Gibaltar appellé anciennement Colomnes d'Hercules. 90.a
habitãs d'autour le Destroit de Magellan, quels & comment vestus. 94.b. 95.a
le Diable ialoux contre Dieu, hait les hõmes à mort. 200.b. Idolatrie diuisée en plusieurs chefs. 201.a.b
le Diable parloit és Guacas des Indiens. 212,b 217.b
Difference de lettres peintures & characteres. 263.b. 264.a
Difficulté de sçauoir d'où sont venus les Indiẽs, à cause qu'ils n'õt point vsé de lettres. 46.b. 47.a
Discours de la descouuerte du Magellã par Sarmiento. 92.93
Diuision du Peru és Lanos, Sierras, & Andes. 109.b
Diuision du peuple 275. 276.
Diuision de la ville de Mexique en 4. quartiers, faict par le cõmandement de leur dieu. 308.b
Commẽt se diuisoient

les terres cõqueſtees par les Inguas. 278.a.b
Diuinations exercees par les Indiens, & commẽt. 243. b.244
Diuorces practiquez entre les Mexiquains & comment. 243. b
Diuorces practiquez entre les Mexiquains & comment. 247.a
les S. Docteurs non à reprendre pour eſtre differens en opiniõs Philoſophiques. 2.b
Dorado grãde terre incognuë. 114.b
le Drach Anglois de noſtre tẽps a paſſé le deſtroit de Magellan, & d'autres depuis luy. 91.b. 92.a

E

EAuë de mer refraiſchit, bien qu'elle ſoit ſallee. 64.a
Eaues de Guayaguil tres ſouueraines pour le mal Napolitain. 104.a
Eclipſe de la Lune preuue certaine de la rondeur du ciel. 4.a
Effects naturels procedez de cauſes toutes contraires. 56.b. 57.a
les Elemens participent meſmes du mouuemẽt du premier mobile. 81.a
Enfans ſacrifiez au Soleil. 232.236.b.293.
Enfans de l'Ingua dediez pour eſtre chevaliers. 248.b
Entree des Eſpagnols en la neufue Eſpagne fut l'an 1518. 329.b
Entree de Cortez en Mexique. 342.b
Erreur des Antropomorphites. 92
Erreurs de l'imagination. 13
paſſage d'Eſaye expliqué pour l'amplification de l'Euangile. 124.b
Eſchelles de cuir de vache pour mõter hors des mines. 138.b
hiſtoire d'Eſdras apocryphe. 46.b
les Electeurs du Roy de Mexique eſtoient

ordinairemẽt ſes parens. 291.b
Eſlection des Roys de Mexique, & des feſtes qui ſe faiſoient à leur eſtabliſſement. 290.b.291.a
Eſlection du premier Roy de Mexique. 310.a
l'Eſcriture des Chinois eſtoit du haut en bas, & celle des Mexiquains du bas en haut. 271.b
ẽs Eſcritures ſainctes faut ſuiure l'eſprit qui viuifie, nõ la lettre que tue. 9.b
l'Eſmeraude anciennemẽt plus priſé qu'auiourd'huy. 149.a.b
rare ioyau d'vn plat d'Eſmeraude qu'ils ont à Gennes. 150.b
les Mexiquains ſe perçoient les narines, pour y pendre des Eſmeraudes. 150.a
l'Eſpagnol chaſque an l'vn portant l'autre tire vn million d'argẽt de Pottozi. 136.a
Eſpagnols naiz aux Indes appellez Crollos. 168.a
Eſpagnols tenus pour dieux. 44.b.340.a
Eſpagnols appellez des Indiẽs Viracocas enfãs de dieu, & à quelle occaſion. 288.b
l'Eſguille ſeul guide du nauire. 32.a
trois ſortes d'Eſtoffes faictes de laine. 279.b 280.a
Eſtoilles adorees des Indiens pour diuerſes raiſons. 203.b.204.a
Eſtrange difference de deux regiõs proches, dont l'vn fait le Dimanche quãd l'autre fait le Samedy. 115.a. ibid.b
l'Euangile enſeigné aux Indiẽs lors qu'ils ont eſté plus puiſſans, cõme il fut aux Romains, leur Empire eſtant à ſon plus haut periode. 348.b
Euangile accreu à dextre & à ſeneſtre, que ſignifie. 349.a

Exercices auſquels on apprenoit la ieuneſſe. 294.a
Explication d'vn paſſage de S. Paul allegué contre la rotondité du ciel. 8.b
Explication du Pſalme 105. ſur le meſme ſuject. 9.a

F

FAmiliere raiſõ pour prouuer à vn Indiẽ que le Soleil n'eſt point Dieu. 207.a.b
Fertilité infertiles des Iſles de la neufue Eſpagne. 113.a
Fers de cheual d'argent à faute de fer. 127.b
Feſte de marchands accompagnee de diuerſes ſortes de ieux. 256.257.258.
Feſte de l'idole Tlaſcalla. 215
Feſte pour demander de l'eau. 251.b
Feſtes ordinaires & extraordinaires des Indiens. 262.a. Feſtes de chaſque mois. 250.a
Feuille du plane merueilleuſement grande. 162.a
Feuille de plane propre à eſcrire. 263.a
Feu tiré de deux baſtõs frottez l'vn contre l'autre par les Indiẽs. 71.a
Feu d'enfer fort differẽt du noſtre. 118.b
Feu du ciel qui conſõma quelques Geãs pour leurs pechez. 37.b
Fontaine merueilleuſe, iettant l'eau chaude qui ſe conuertit en rocher. 103.a
Figuer admirable dont la moitié porte fruit en vne ſaiſon, & l'autre partie en l'autre. 179.b
Fille du Roy de Chulhuacã, maſſacree par les Indiens, qui fut occaſion de guerre. 306.b
Fleuue de la Magdelaine, appellé grande riuiere, entre fort auant dans la mer ſans meſler ſon eau. 55.a

embou-

emboucheure du Fleuue des Amazones, large de soixante & dix lieuës. 105.a
grãds Fleuues, le moindre surpassãt les plus grands de l'Europe. ibid. & b.
les Fleurs de l'Europe viennent mieux aux Indes qu'icy mesme. 170.b
les Floridiens ont esté sans cognoissance de l'or. 124.a
le Flux & reflux n'est pas mouuement local, mais vne alteration & ferueur des eaux. 97.a
diuersité de Flux & reflux des mers. 96.a
Fontaine de betũ. 103.a
Fontaine de sel en Cusco. 103.b
Forest horriblement espaisses és Indes. 175.b
Forest d'orangers és Indes. 177.b. 178.a. les cerises ont peu profité aux Indes, & pourquoy. 178.a
Forme de ce qui est descouuert en la terre du Peru. 121. b
Frãçois Hernandes auãcteur d'vn rare liure, où toutes les plantes racines, & liqueurs medicinalles des Indes sõt pourtraictes. 175
Froidure de la Zone Torride qui rend digne de moquerie l'opinion d'Aristote. 60.b
Fruicts d'Europe qui ont tresbien multiplié és Indes. 177.b

G

GEans arriuez anciennement au Peru. 37.b
Gommes & huilles medicinalles & odorifera̅tes auec leurs nõs 173.b. 174.
Gonzalles Pizarre vaincu & deffaict, où son auarice luy auoit fait commettre tant de cruautez sur les Indiens. 285.b

Gouuerneurs des prouinces commét eſtablis par les Inguas. 274. b
Guacas ou ſanctuaires fort bien entretenus. 278. b
Guaca adoratoire des Indiens. 203. a
Guaneos & Occunas cheures ſauuages. 42. b
Guayac appellé *lignum ſanctum*. 112. b
Guayaquil, cheſne d'Inde fort odoriferant. 176. b
Guayauos fruict d'Inde aſſez bon. 167. a
Guaynacapa grãd & valeureux Ingua, & de ſa vie. 287. b. 288. a. il fut adoré comme Dieu eſtant encore en vie. ibid.
Guayras, fourneaux pour affiner. 140. b
Guerres des Mexiquaïs le plus ſouuent n'eſtoient qu'affin de prendre des captifs pour ſacrifier. 230. b. 231. a. 234. a.

H

HAbit de teſte fort diuers en diuerſes prouinces des Indes. 280. b. 281. a. vn Indien ne pouuoit changer l'habit de ſa prouince, encore qu'il s'en allaſt viure en vne autre. ibid.
Harangue des Mexiquains au roy de Culhuacan, demandans ſon petit fils pour roy. 319. b
Harãgue d'vn vieillard faite à Acamapixtli, premier roy de Mexique. 310. a. b
Harangue d'vn Cheualier Mexiquain, pour retenir le peuple irrité du cruel maſſacre de leur roy. 315. b 316. a
Harãgue d'vn vieillard Mexiquain pour l'eſlection d'vn roy nouueau. 316. b
Harangue du Roy de Teſcuco faite à Moteçuma ſur ſon eſlection. 330. b. 331. a

Hardieſſe merueilleuſe des hommes au paſſage de Pongo. 104.b
Hatuncuſqui Aymorey ſixieſme mois des Indiens reſpondant à May. 249.a
Hiſtoire Indienne non à meſpriſer, & pourquoy. 297.b.298.a
Hiſtoire de Mexique miſe pour ſingularité en la Bibliotheque du Vatican. 329.b
Hiſtoire de Mexique commẽt compoſee. 269.
Hommes & femmes ſacrifiez à la mort des Inguas pour les aller ſeruir en l'autre vie. 209.210.
Hommes faicts dieux, puis ſacrifiez. 214.a.b
Hommes ſacrifiez mãgez par les Preſtres. 232.b
Humeur des Iuifs contraire à celle des Indiens. 45.b.46.a
Hypocriſie de Moteçuma dernier roy de Mexique. 330.a

I

IAlouſie des Indiens les vns contre les autres pour le renom de vaillantiſe. 284.b
Iardins portez ſur l'eau au milieu d'vn lac. 102.b
Iardins faicts ſur l'eau d'vn merueilleux artifice, & qui ſe peuuent mouuoir & mener où on veut. 311.b
Idole porté par quatre preſtres, pour conduite, lors que les Mexiquains cerchoient vne meilleure terre, comme d'autres enfans d'Iſrael. 303.b. 303.a
Idoles des Roys Inguas reuerees comme eux meſmes. 216
Ieuneſſe fort ſoigneuſemẽt inſtruite en Mexique. 294.a.b
Ieuſnes des Indiens deuant la feſte d'Yta. 226.b

Ieuſnes des Indiens ſe faiſoiēt ſans toucher à leurs femmes. 250.b 251.a

Ignorante doctrine des Philoſophes anciēs. 2.3

Imagination vieille folle. 13.b.14.a

Immortalité de l'ame creuë par les Indiens. 209.b

Indes, que ſignifie, & ce qu'entendons par vn tel mot. 26.b.27.a

l'Inde Occidentalle a eſté pour la pluſpart gouuernee par le peuple, & n'y a eu en tout que deux Royaumes. 273.a.b

Indes comment ſe ſont peu peupler. 47.a. comment a eſté poſſible de paſſer es Indes. 30.b

les Indes ſont terres laides richemēt dotees de Dieu, pour eſtre mariees à l'Euangile. 125.a

Indiēs fort peu deſireux de l'argent. 124.126.a

les Indiens ont veſcu en trouppes ſans Republique, comme font ceux de la Floride, du Breſil & autres. 48.b

Indiens braues nageurs. 100.b

les Indiens en toutes feſtes portent des bouquets. 171.a

les Indiens n'ont point eu de mot propre pour dire Dieu. 202.a

les Indiens ſont de plus grand entendement qu'on ne les eſtime. 260.a

comment les Indiens peuuent deſigner les noms propres auec leurs characteres. 266.a

Inguas Roys du Peru adorez apres leur mort. 209.a

les Inguas eſtoient merueilleuſement reſpectez du peuple, & pourquoy. 281.b. 282.a

le regne des Inguas a duré plus de trois

cens ans. 284.a
les Inguas eſpouſoient leurs ſœurs. 273.b
ils n'heritoiēt point des meubles de leurs predeceſſeurs, mais faiſoient vn meſnage nouueau. 274.a.& 285.a.b
Inondatiō du Nil, choſe naturelle, quoy qu'elle ſemble contre nature. 52.b
Integrité des femmes fort honoree des Mexiquains. 246.a
Inuentiōs ſuperſtitieuſes de Yupangui Ingua, pour auoir occaſion d'oſter le Royaume à ſon pere & à ſon frere. 286.b
Ioncs appellez Totora par les Indiens. 82.a
Ioüer le Soleil autant qu'il naiſſe, Prouerbe, & d'où il eſt venu. 218.a.b
Iours & nuicts eſgaux toute l'annee ſous l'Equinoxe. 49.a.b
Iours d'Eſté fort courts au Peru. 62.b
cinq Iours de l'annee ſuperflus, auſquels les Indiens ne faiſoient rien. 261.a
Iſle de Sumatre, celebree ſous le nom de Tabrobane. 22.a
Iſle Atlantique de Platon, où elle ſe peut prendre. 24.a
l'Iſle Atlantique de Platon n'eſt qu'vne pure fable, quoy qu'il ſemble l'auoir deſcrite comme veritable. 44.a
Iſle de faſcines faite auec vn trauail exceſſif pour paſſer vne armee ſur mer. 328.a.b
Iſles fortunees pourquoy appellees Canaries. 22.b
Iuſtice par qui exercee en Mexique. 291.b 292.a
Iuſtice fort exacte de Moteçuma dernier Roy de Mexique. 333.b

L

LAc treſchaud au milieu d'vne ter-

re froide. 102.a
Lac de Mexique ayant de deux ſortes d'eau. ibid.
reuenu du lac de Mexique. ibid.b
grãds Lacs au haut des montagnes, & d'où ils naiſſent. 101.b. 102.a
Lactance ſe rit de l'opinion des Peripateticiens touchãt le ciel. 2.a
Lactãce refuté touchãt les Antipodes. 14.a.b
Langue Mandarine eſt l'eſcriture des Indiẽs qui n'eſt que par characteres. 265.b
les Legiſlateurs les plus fameux ont erré. 260.a
Liberalitez d'Autzol, 8. roy de Mexique. 34
Liures des Indiẽs comment peuuent eſtre faits ſans lettres. 265. b. 266.a
Lyons du Peru fort diſſemblables à ceux d'Affrique 42.a
Lyons gris & ſans crins 183.a

M

MAgie vaine contre les Chreſtiens. 340.a. b. 341.
Maiſon admirable, réplie de toutes ſortes d'animaux, comme vne ſeconde arche de Noé. 291.a
Malaca autresfois appellé le doré Cherſoneſe. 22.a. b
Mamacomas eſtoient les anciẽnes & comme meres des filles renfermees. 221.b 222.a
Mameyes fruit reſſemblant aux peſches. 167.a. à quoy il ſert. ibid.
Manati mõſtrueux poiſſon qui paiſt aux champs. 98. a. il reſſẽble fort eſtre chair lors qu'on en mange. 98.a
Mandarins officiers Indiens, auec combien de difficulté ſe peuuent rendre capables de tels eſtats. 265.a
Mango Capa premier

Ingua, & ce qu'ils feignent de luy. 48.a 285.a
Manguey arbre de merueilles. 165.a. combiẽ de choſes il fournit. 127.a
Mariage illicite des Inguas auec leur ſœur. 282.b
Mariages des Indiens, & comment ils ſe celebroient. 246.b
Mariages entre les Indiens defendus ſeulement au premier degré. 282.b
Marque certaine pour diſcerner ce qui a eſté porté aux Indes depuis qu'elles ſont deſcouuertes, & dõt il n'y en auoit point auparauant. 183.a
Marques de quelques nauigations des anciens. 36.b.37
le Matin plus aggreable en Europe, & le plus ennuyeux au Peru. 67.b.
Matines de minuict practiquees par les miniſtres du diable. 221.a b.
Mays bled d'Inde. 152.b. comme ils le mangent. 153.a. comme ils ſ'en ſeruent à faire leur boiſſon. 153.b. 154.a
le Mays & le beſtail ſeruent de mille choſes aux Indes. ibid.
Mechoacanes ennemis des Mexiquains, & pourquoy. 303.b. 304.a.
Medecins fort experts autresfois és Indes. 174.b
la Mer aux anciens tenuë pour non nauigeable outre le deſtroit de Gibaltar. 16.a
le Mal qu'on endure ſur mer, d'où cauſé. 86.a.b
Mer Oceane Princeſſe des eaux. 90.a
Mers chaudes, & d'autres froides. 66.b
deux grandes Mers proches de ſept lieuës. 90.b. preſomptueux deſſeing de les

faire ioindre. ibid.
diuerſité des Mers. 11.b
iamais la Mer ne s'eſloigne de la terre de plus de mille lieües. ibid.
Meſnage des Indiens pour la draperie. 194.a
Metal pauure, & metal riche quels. 130.b. 131.a
le Metal plus il eſt proche de la ſuperficie de la terre, plus il eſt riche: & plus profõd il eſt, au contraire. 138.a
les Metaux pourquoy creez. 123.b
les Metaux ne ſe trouuent qu'en terres ſteriles, & pourquoy. 125.b
l'eau empeſche fort la traicte des Metaux. 135.b.136.a
euriers plãtez par les Eſpagnols en la neuue Eſpagne ont merueilleuſement profité pour les vers de ſoye. 179.b
Mexi chef des peuples qui vindrent peupler la Mexique, duquel ils ont tiré leur nom. 303.b
Mexique ville fondee ſur vn lac. 102.b
Miel d'Inde fort aſpre, & comme il naiſt. 135.b
les Mineraux imitent les plantes en leur façon de croiſtre. 122.a.b
Mines eſgarees: d'autres fixes. 130.b
richeſſe de quelques Mines anciennes qui n'approche pourtant à celle de Potozi. 135.a
trauail trop exceſſif des Mines. 138.b
Mines de vif argent en Eſpagne. 143.a
Moquerie plaiſante des Mexiquains contre les Tlatelulcos apres les auoir vaincus. 327.b
Moines de Mexique, de leur veſtement, office, & diſcipline. 224.a.b

Moys des Indiens de vingts iouts. 261.a
Moulins à moudre les metaux. 148.a
Monde nouueau ſelon les anciens inhabitable. 1.a. imaginé d'eux comme vne maiſon couuerte du ciel. ibidem.
grande partie du Monde encore à deſcouurir. 12.b
Mõnoye meſure de toutes choſes. 124.a
la Mort eſtoit la punition des filles reſerrees qui failloient. 223.a
Mort volõtaire de pluſieurs Indiens pour aller ſeruir leurs rois en l'autre monde. 315.
Mort de Chimalpopoca ieune Roy de Mexique tué traiſtreuſement par les Tapanecas. 315.a.b
Mort de Moteçuma dernier Roy de Mexique. 344.a.b
Moutons au Peru ſeruans d'aſnes à porter des charges 42. b
Moutons d'Indes profitables ſur tous autres animaux. 193.b
troupes de Moutons chargez de diuerſes marchandiſes, ainſi que des mulets. 194.a
Moyenne regiõ de l'air plus froide, & pourquoy. 65.a

N

NArine percee à vn Mexiquain, pour y pendre vne eſmeraude. 327.a.330.b
la Nature inferieure ſert touſiours d'entretien à la ſuperieure. 122.b
Nauatalcas peuples qui policerent la neufue Eſpagne. 299.b
Nauire appellee Victoire fit tout le tour de la terre. 3.b
Nauigatiõ auiourd'huy fort facile. 33.b
Nauigation de Salomõ quelle peut eſtre. 36.a

Nauires Eſpagnols tenus des Indiens pour rochers à la premiere veüe. 41.b
Neufue Eſpagne quelle 112.
le Nitre refroidit l'eau. 64.a
Nobleſſe Mexiquaine maſſacree en vn bal par les Eſpagnols. 343
Noix des Indes fort mal plaiſantes, ſont appellees par les Indiens empoiſonnees. 168.b
Nort vent ſec & froid. 75.a
Noſtre Dame ſecourt les Eſpagnols pourſuiuis des Indiens. 345.a
Nordeſter que ſignifie, & Nortoeſter. 35.a
Nouueau monde preſque tout ſitué ſous la Zone Torride. 49. a
au Nouueau monde ne ſ'eſt point deſcouuert de mer Mediterranee. 90.a
Nuicts d'Eſté fort fraiſches au Peru au reſpect de celles de l'Europe. 67.b
Nuict de ſix mois en la region Polaque. 17.a
la Nuict comment cauſee. 4.a

O

OBiection contre Ariſtote ſans ſolution. 65.b
Occaſion de guerre entre les Tapanecas & Mexiquains. 314.b
l'Ocean aux Indes eſt diuiſé en la mer du Nort & la mer du Sud. 90.a
Oignement dont vſoiēt les Indiens pour ſe rendre capables de parler au diable. 243. b. 244. a. ce meſme oignement armoit de cruauté les Preſtres, & leur faiſoit perdre toute crainte. ibid.
Onctiō de Vitzilouitli ſecond Roy de Me-

xique. 313.a
Onguent fait de petites beſtes dont les Preſtres Indiens eſtoient oings. 243.b
Ophir eſt en l'Inde Orientale. 26.a
Opinion d'aucuns que le Paradis terreſtre eſt ſous l'Equinoxe, non ſans raiſon. 66.a. 68.a
l'Or ſe trouue en trois façons, en paille, en pepins, & en pierre. 128.a
l'Or de Carauana le plus celebre du Peru. ibid.b
l'Or & l'argent eſtimé par tout le monde. 124.
l'Or & l'argent ne ſeruoit aux Indiens que d'ornement. 126.a
les Indiẽs n'vſent point d'autre monnoye que d'Or & d'argent 126.b
l'Or pourquoy priſé ſur tous les metaux. 127.a
l'Or & l'argent en nature, combien de degrez au deſſous de l'homme. 22.b.123.a
comme on rafine l'Or en poudre. 128.b. 129.a
d'Orient au Ponant ſur mer on a touſiours le vent en poupe, du Ponant à l'Orient au contraire, & pourquoy. 82.b
Ordres differens des Preſtres de Mexique, & de leur office ordinaire. 126.a
Ordres de la Cheualerie Mexiquaine, & des marques qu'ils auoient. 293
les Oyſeaux endurent facilemẽt de demeurer dãs l'eau, & pourquoy. 184.a
Oyſeaux merueilleuſement petits & d'autres merueilleuſemẽt grands. 186.b.187.a
Oyſeaux extremement bien variez en couleurs. 187.a
images de plumes d'Oyſeaux faits d'vn artifi-

ce admirable. 187.a.b
Oyſeaux laids à merueille, mais fort profitables pour leur fiente. 188.a.b
Oyſiueté chaſſee cõme fort dangereuſe par les Inguas, pour contenir plus facilement le peuple. 274.b

P

PAchacamac grand Sanctuaire des Indiens. 202.b
Paios animaux opiniaſtres, & comme on les gouuerne. 195.a
Pain de Mays que les Preſtres donnoient ſolemnellement aux eſtrangers, image de la Communion. 236.a.b
Palais diuers de recreation & d'affliction. 337.a
Palliſſade horrible toute de teſte de morts. 219.b
Papas racines dõt quelques Indiens font de certain pain qu'ils appellent Cugno. 110.b
Papas eſpece de pain. 156.a
Papas en Mexique eſtoiẽt les ſouuerains Preſtres des idoles. 219.a.220.a
Paraguey fleuue de l'Amerique inonde cõme le Nil. 52.b
Paraguey fleuue grand à merueille. 54.b
Paſſage de Pariacaca fort dangereux pour le mal que le vent y fait endurer. 87.a
Pariacaca vn des plus hauts endroits de la terre. 88.a
Parole d'vn homme qui auoit deſia le cœur arraché. 235.b
Paſte de Mays appellee par les Indiens chair de leur dieu Vitzilipuzli. 238.b. ceſte paſte deuoit eſtre mangee au point du iour, & eſtoit defendu de ne manger rien autre choſe iuſques apres

midy. 239.a
Paſturages communs és Indes qui rendent toutes chairs à bon marché. 180.b
Paltas fruict delicat & bõ à l'eſtomac. 167.b
Peinture liuredes idiots 264.a
Penitences enioinctes par les cõfeſſeurs Indiens. 241.a
les Perdrix ne ſe voyent point au Peru. 42.b
vn Pere perdant ſes enfans eſtoit tenu pour grãd pecheur. 240.b. 241. il tuoit ſes enfãs pour ſe ſauuer la vie. ibid.
Pericoligero, animal fort peſant. 190.a
la Perle anciennement plus priſee qu'auiour d'huy. 151.b. combien l'abondance rend les choſes viles. 149.b
les Perles ſ'engendrent dans les huiſtres. 151. a.b
Perles de diuerſes ſortes. ibid.
Perroquets qui võt par bande. 42.b
Perroquets volants par bandes comme pigeons. 184.a
Peru abondant en vin. 112.a.b
Peru abondant en mines d'or & d'argent plus que toute autre terres des Indes. 125.a
Peru quelle partie du monde c'eſt. 109.a
le Peru, nõ deriué d'vn fleuue du pays, non pas d'Ophir comme quelques vns eſtimẽt 25.
Peruſiens fort ſoigneux d'entretenir & conſeruer leur hiſtoire par traditiõ, ſans lettres, ny characteres. 269.b. 270.a
le trauail exceſſif qu'il y a à Peſcher les perles. 152.a
plaiſante façon de Peſcher des Indiẽs. 99.b 100.a
Pierres ſupeſtitieuſemẽt offertes aux paſſagespour auoir beau chemin. 206.b

Pierre qui ſe taille & coupe cõme bois. 103.
Pierres my-or & my-pierres. 128.a
Pierres ſignificatiues auec leſquelles les Indiens apprennent quelque choſe par cœur. 270.b.271.a
Pierres d'vne merueilleuſe grandeur, & de l'artifice des Indiens à les ioindre en leurs baſtimens ſans ciment. 276.a.b
Pilotes pourquoy auiourd'huy ſont aſſis ſur la poupe, & non pas ſur la prouë comme anciennemẽt. 33.a
Pines ou pommes de pain d'Inde. 158.a
Pinchao idole du Soleil, & de l'artifice dõt il eſtoit poſé. 218
la Plane produit fruict toute l'annee. 162.b
reſſemblance & diſſemblãce des Planes des Indes aux Planes anciens. 161.a.b
Planetes ne ſe meuuent d'eux meſmes en vn corps corruptible. 4,5
nos Plantes pourquoy profitent mieux aux Indes, que celles de de là en Europe. 157. a. b
Plebeiens exclus du ſeruice du Roy, & de tout office public, par Moteçuma 332.a. ils n'oſoient regarder le Roy en face ſur peine de mort. 333.
Pline meurt en vne trop curieuſe recherche. 118.a
Pluyes cauſees par la chaleur en la Torride. 53
il ne Pleut, neige, tõne, ny ne greſle iamais au Peru. 109.b
Pluſieurs choſes rares en nature cognües plus par hazard que par induſtrie. 38.a
Poiſſons vollans. 98.b
le Pole du Sud n'eſt marqué d'aucune eſtoille fixe. 10.a
Poles Arctique & Antarctique 3.a. ceſtuy-

cy reuoqué en doute par S. Augustin. ibid.
aux deux Poles il y a terre & mer. 13.a
Pongo passage des plus dangereux du monde sur le fleuue des Amazones. 104. b
Pôt de paille fort asseuré pour passer vn courãt d'eau rapide. 55.b
plaisant traict d'vn Portugais, par lequel il s'exempta d'estre sacrifié. 210.a
Portugais fort experts en l'art de nauiger. 10.a
Pottozi montagne celebre pour ses riches mines. 131.b. commẽt ses mines furent descouuertes & enregistrees. 134.a
Poulles trouuees aux Indes à la descouuerte, lesquelles ils appelloiẽt Gualpa, & leurs œufs Ponto. 184 185
Presages menaçans la ruine des estats ne sõt point à mespriser cõme choses vaines. 334. b. 335. a
Prestres comme aumosniers pres de chaque seigneur Indien. 211
Prestres des idoles cõmẽt cõsultoiẽt leurs dieux. 217. b. 218. a
Pretexte des Inguas pour agrãdir leur seigneurie, fut leur religiõ qu'ils disoient la meilleure. 284. b
principes des vents infiniment cachez aux hommes. 73
Processions des Indiens 237. b. 238. a
Procession penitentielle faicte pour obtenir pardõ des pechez. 235
Prodiges horribles & en grand nombre arriuez deuant la ruine de Mexique. 337.
Profits qui se peuuẽt tirer de la lecture de ces execrables superstiõs Indiennes. 259
Proprieté plus rare de l'aimant ignoree des anciens. 32. a
Prouince proche de Mexique laissee sans cõquester, pour exercer touſiours la ieunesse à la guerre, & pour

auoir auſſi où prendre des captifs pour ſacrifier. 325. b. 326. a
Ptolomee & Auicenne ont tenu la Torride fort habitable. 61. a
Punas deſert du Peru, où l'air tue les hommes & les animaux meſme. 89. b
Pyramide de feu apparuë au ciel l'eſpace d'vn an deuant la ruine de l'Empire Mexiquain. 336.

Q

QValitez, ſymboles & diſſymboles impreuuees. 68. b
Quantité d'or qui vient tous les ans des Indes en Eſpagne. 129
Quatre principales veines à Potozi, & leur profondité. 137. a
Quetzaalcoalt dieu des marchands, & où il eſtoit adoré. 214. b
Quipos, rameaux ſeruans comme de regiſtres pour memoire de ce qui ſe paſſoit au Peru. 270. a

R

RAcines qui ſõt fort profitables és Indes. 156. b. 157
Racines adorees par les Indiens. 206. a
noſtre Raiſon ignorante meſme és choſes naturelles. 35. b
Raymé premier mois des Indiés, & ſe rapporte au mois de Decembre. 248
Regiõs fort delicieuſes des Indes. 68
Regions ſouz l'Equinoxe fort temperees. 60. b
la Religion ſeruoit aux Indiens de pretexte pour faire la guerre. 48.
Remede contre le chãgement que cauſe le vent en Pariacaca. 87. b
Rencontre de deux riuieres des Indiens par vn particulier reſpect.

ſpect. 229.a
Richeſſe de quelques iſles de la neufue Eſpagne. 112.b
Richeſſe incroyable des Peruſiens lors qu'ils furent prins par les Eſpagnols. 278.a
Ris fort commun és Indes. 156.a
Riuiere des Amazones nõmee diuerſemẽt. 55.a. dicte monarque des fleuues. ibid.
Riuieres admirables en la Torride. 54.b
Riuiere des Amazones, dite Maragnon. 101.b
Roſes commẽt venuës és Indes. 170.b. 171.a
Rotondité du Ciel incogneuë à quelques Docteurs de l'Egliſe. 1. & 2. de meſme le mouuement. ibid.
Rouë des Indiens où eſtoiẽt marquees les annees. 261. b. leur opiniõ que le mõde deuoit finir à la fin de ceſte Rouë. 262.a
Royauté refuſee par vn Mexiquain, qui aima mieux ſe precipiter cruellemẽt à la mort. 325.
Rois des Indiens tenus pour ſemblances des Dieux. 313.b
Ruine eſmerueillable d'vn gros bourg plein d'enchanteurs. 120.b

S

SAcrifices des hommes comment ſe faiſoient. 220.a. 231
Sacrifices diuers que faiſoiẽt les Indiẽs pour diuerſes occaſions. 228.b
Sacrifices fort couſtumiers aux Indiens en leurs neceſſitez. 288
Sageſſe de ce ſiecle foible és choſes diuines & meſme és humaines. 19
Sainos eſtranges animaux de chaſſe, & comme on les peut tuer. 188.b. 189.a
Salcepareille, herbe ſalutaire pour le mal de Naples. 104.a
Sciences cogneuës des Chinois. 267.

la Seichereſſe ne ſuit pas la proximité du Soleil. 51. a
Saincte Croix de la Sierre, prouince de Charcas, comment conuertie à la foy. 346.
Singeries du diable à l'imitation de Ieſus-Chriſt. 217. a
Soccobones dextremẽt inuentees pour tirer le metal plus facilement. 138
Soing incroyable des Mexiquains à faire apprendre à leurs enfans leurs idolatres ceremonies. 292. a
Solanus vent de Leuãt. 75. b
le Soleil plus il eſt proche de nous, plus il eſchauffe & bruſle. 49. b
cõtraires effects du Soleil en la Zone Torride, & aux terres hors les Tropiques. 52. a
la grande force du Soleil cauſe l'humidité ſous l'Equinoxe. 56. b
Soleil adoré fort communémẽt par les Indiens. 203.
Sorciere ſœur de l'idole qui fonda la ville de Malinalco, où n'y a rien que des ſorciers. 204. a
effects admirables d'vn Sorcier. 329. a
Sorciers en grand nombre, & de l'empeſchement qu'ils ont donné à l'amplification de l'Euangile. 245. b
Source du Nil recherchee par Ceſar. 18
Source comme bleüe, autre rouge comme ſang 104
Sources chaude & froide l'vne contre l'autre aux bains de l'Ingua. 103. b. 104. a
Sujet du quatrieſme liure. 123. a
Succhiles bouquets des Indiens. 170. b. 171. a
ils en ſont fort amateurs, & en offrent par hõneur aux grãds & à leurs hoſtes. ibid.
Superſtitions faites à la

conduite d'vne eaue au trauers de Mexique. 329.a

T

TAbaco, arbriſſeau qui porte vn contrepoiſon. 174. b
Taches noires en la voye Lactee du coſté du Sud. 10.a.b
Tharſis en quelques endroits ſignifie la pierre Chryſolite ou Iacinthe, autresfois la mer qui eſt de ceſte couleur à la reuerberatiõ du Soleil. 27.b
Tharſis en l'Eſcriture n'eſt pas Tharſo ville de Cilicie. 27.a
Tharſis & Ophir, mots generaux en la ſaincte Eſcriture. 26.b
Tharſis & Ophir entẽdus pour vne meſme prouince en l'Eſcriture. 26.a
Tlaſcaltecas ſixiéme generation des Nauatalcas, & fut celle qui donna entree aux Eſpagnols. 301. a. comment ils vainquirent les geans de la Sierre. ibid.
Tlacaellec le plus vaillant Capitaine que ayent eu les Mexiquains, & de ſa belle reſolution. 318. b. ſa valeur & ſa ruſe guerriere cõtre les Cuyocans. 320.b.321.a
deffi de Tlacaellec fait au roy d'Aſcapuzalco. 318.a. & b. ſa ſubtilité pour remarquer le nombre des priſonniers qu'il auoit pris. 321. b. ſa conqueſte d'vne ville auec des enfans ſeulement. 322. b. comment il refuſa la couronne. 326.b
Tembos ſelon l'opiniõ des Indiẽs, race plus ancienne des hommes. 48.a
Traffic des Indiens n'eſtoit qu'eſchãge ſans argent. 126
Tauaco herbe qui endort la chair. 243.b
Temperature toute cõtraire en moins de

cinquante lieues. 109.b. 110.a
Temple de Cuſco ſemblable au Pantheon de Rome. 218.a
lieux maritimes plus ſubiects aux Tremblemẽs,& pourquoi. 215.a
tremblemens de Terre fort eſtranges. 214
la Terre comment ſouſtenue. 6.b
la Terre du Pole Antarctique n'eſt pas toute couuerte d'eaux. 11.b
la Terre en la longitude eſt touſiours de ſemblable temperature, mais en ſa latitude non. 17.a
Terre d'excellẽte temperature encores à deſcouurir. 19.b
la Terre auec l'eau fait vn globe. 60.b
le continent des Terres ſe ioint en quelque endroit, ou pour le moins s'auoiſine de fort pres. 40.a
Terres encores à deſcouurir. ibid. b
iſles fort eſloignees de la Terre ferme, ne ſont point habitees. 41.a
Terres du Preſtre-Ian fort chaudes. 63.b
Terres encores incogneues. 113.b.114.a
Tezcallipuca, Dieu des jubilez de Mexique, & de ſes ornemens. 213. b.
Tiburon poiſſon merueilleuſement gourmand. 98.a
Titicaca, lac d'eſmerueillable grandeur. 84. b
Trinité imitee par le diable, & adoree par les Indiens en trois ſtatues du Soleil. 248 249.
la Torride peuplee & d'agreable demeure, contre l'opinion des Philoſophes. 50. b
la Torride pourquoi tẽperee. 61.63.& 66.a
en la Torride l'on nauige facilemẽt de l'Orient en Occident, non au contraire, &

pourquoy. 78.b
qu'en la Torride meſme la proximité du Soleil ne cauſe pas touſiours tant d'humiditez. 59.b
la Torride fort habitee. 19.
quelques endroits de la Torride extrememẽt ſecs, bien que le reſte ſoit fort humide. 58
qui a meu les anciẽs de croire la Torride inhabitable. 20
la Torride eſt pluuieuſe lors que le Soleil en eſt plus proche. 58
Trois ſortes d'animaux qui ſe trouuent és Indes. 20
Trois ſortes de terres és Indes. 106.b. leurs qualitez. 107.a
Tozi, principale deeſſe des Mexiquains. 215.
Trois choſes ordinairemẽt meſlees en toutes les ceremonies des Indiens. 247.a
Trois gẽres de gouuernemens recognus és Indes. 283.b
Tunal, arbre d'eſtrange forme. 165.b, 166.a. de combien de ſortes il y en a. ibid.
Tygres au Peru plus cruels enuers les Indiens que les Eſpagnols. 42.a
Tygres peuuent paſſer ſept & huict lieues de mer à nage. 43.a
Tygres furieux contre les Indiens, non contre les Eſpagnols. 183

V

VAches recherchees ſeulement pour le cuir. 42.a
Vaches domeſtiques & ſauuages, 181.a. de ces Vaches ſauuages ſe tire vn grand reuenu en cuirs. ibid.b
troupeaux de Vaches ſans maiſtre és iſles de Cuba, Iamaique, & autres. 42.a
Valeurs des Indiẽs. 349.
Vallees plus chaudes que les montagnes, & pourquoy. 64.b
Vallees, meilleures habitations du Peru.

110.a.b.
Varieté de temperature des terres Equinoctiales. 63.b
Vents d'abas contraires aux vers à ſoye. 85.b
Vent dãgereux qui tue & conſerue les corps ſans corruptiõ. 89.a.b
le Vent du Ponant ne ſouffle point en la Torride. 75.b
Vents appellez briſes en la Torride viennẽt d'Orient. 76.a
quatre Vents principaux. 79.a
huict Vents en huict poincts notables du ciel, & leurs noms. 79.b
les Vents de terre en la Torride ſoufflẽt pluſtoſt de nuict que de iour, & ceux de mer au contraire, & pourquoy. 84.b
le Vent corrõpt meſme le fer. 86.a
proprieté d'vn Vent qui ſoufflãt fait pleuuoir des pulces. 71.b
le Vent du Sud rend la coſte du Peru habitable. 109
vn meſme Vent ſ'acquiert diuerſes proprietez ſelon le lieu où il court. 72.a
diuers Vents en la terre de la Torride. 84
trente deux Vẽts poſez par les pilotes. 79.a
trois principales cauſes de la difference & diuerſes proprietez des Vents. 74
eſtranges diuerſitez de temperature cauſees par les Vents. 67
Victoire des Mexiquaïs ſur les Tapanecas. 320.a
Vicugnes, eſpece de moutons ſauuages. 191.a. & b. Vertu de leur laine. 192. a. leur chair eſt fort ſouueraine pour le mal des yeux. ibid.
le Vif-argent fuit les autres metaux, horſmis l'or & l'argent. le Vif-argent ſe tourne en fumee, ſe tourne en vif-argent. 142

le Vif-argent & le Vermeillon naiſſent en vne meſme pierre. ibid.b
le Vif-argent vray metal, & plus peſant que tous autres. 143.a
proprieté merueilleuſe du Vif-argẽt à ſe ioindre autour de l'or. 141.a. combien l'Eſpagnol tire des mines du Vif-argent. 144.b.145.a
Vignes ſans fruict en la neufue Eſpagne. 112
Vignes du Peru & de Chillé portent de tres-bon vin. 178.b
Vignes de la vallee d'Yca qui viennent ſans eſtre iamais arroſees d'aucune pluye, & comment il ſe peut faire. 179.a
Vignes qui portẽt fruit tous les mois de l'annee. ibid.b
pourquoy l'on ne fait point de Vin du raiſin qui croiſt en la neufue Eſpagne. 178.a
Viracocha, nom que les Indiens donnoient au diéu ſupreme, auec d'autres excellents & ſignificatifs d'vn grand pouuoir. 201.b.202.a
Vitzilipuztli principale idole de Mexique, & de tous ſes ornemens. 213.b
Viures poſez au tombeau des morts pour les nourrir apres leur mort. 210
Voix entendue preſageãt la ruine de Moteçuma. 336.a
Voracité des Tiburons. 98.a
Volcan de Guatinda plus admirable que tout autre. 116
matiere qui entretient les Volcans. 118.b
Voyage d'Haimõ Carthaginois admirable en ſon temps. 21.b.
Voye Lactee, appellee chemin S. Iaques. 5.a
Vros peuples brutaux qui ne ſ'eſtiment pas hommes. 56.a

Vtilité de toute hiſtoire naturelle. 70

X

XAmabrois pelerins cõtraints de confeſſer leurs pechez ſur vne roche. 241. b

Y

YCa & Arica, & leur façon de nauiger en des cuirs. 37. b

Ytu grande feſte des Indiens qu'ils faiſoient en neceſſité, & des preparatifs à icelle. 250. b

Yupangui Ingua a eſté en Mexique comme vn autre Numa à Rome, pour l'eſtabliſſement des loix. 237. a. & 247. b.

Z

ZEphyre vent doux & ſain. 75. b

Zone Torride aux anciens inhabitable, & les raiſons pourquoy. 17. a

la Zone Torride en des endroits temperee, en d'autres froide, en d'autres chaude. 60. b 61. a.

FIN.

BIBLIOTHEQUE DE LA CANONIE CATHARE